

Amaury Bernard

**Une guerre en suspens,
26 août 1939 – 10 mai 1940.**

Quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient.

Thèse présentée et soutenue publiquement le 21 novembre 2019
en vue de l'obtention du doctorat en histoire de l'Université Paris Nanterre
sous la direction de Mme Annette Becker (Université Paris Nanterre)

Jury :

Madame Annette Becker, professeure des Universités, Université Paris Nanterre
Madame Raphaëlle Branche, professeure des Universités, Université Paris Nanterre
Monsieur Julian Jackson, professeur, Queen Mary University of London (rapporteur)
Monsieur Fabien Théofilakis, maître de conférences, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (rapporteur)
Madame Sonja Levsen, Privatdozent Dr., Albert-Ludwig-Universität Freiburg

Remerciements

J'aimerais tout d'abord remercier ma directrice de recherches, Annette Becker, pour ses précieux conseils, sa disponibilité et pour m'avoir appris à « voir la guerre », non pas seulement la Grande, ni pas seulement celle des violences extrêmes, mais bien celle qui fut « drôle ».

J'aimerais ensuite exprimer ma plus profonde gratitude à Fabien Théofilakis, qui, de Nanterre à Berry-au-Bac, de Berlin à Montréal, a toujours été disponible et d'une grande aide au cours de ces ... dix dernières années.

Ce travail de thèse n'aurait pas été possible sans le soutien de diverses institutions. Aussi, je veux également remercier l'Office Franco-Allemand pour la Jeunesse, l'Institut d'histoire de France en Allemagne et son directeur, Pierre Monnet, et le Centre Marc Bloch. De plus, ce travail a été réalisé dans le cadre du labex Les passés dans le présent et a donc bénéficié de l'aide de l'Etat géré par l'ANR au titre du programme Investissements d'avenir portant la référence ANR-11-LABX-0026-01.

J'aimerais exprimer mon immense dette envers toutes celles qui ont accepté de relire cette thèse : Anne-Laure Bourgeois, sans chaton, Marie Denoix, avec accent, Anne Joly, avec entracte et jusqu'au dernier instant, Marine Piperel, sans minion, Gabrielle Reiner, sans Tomi et Amandine Rochas, avec chocolat.

Mes remerciements s'adressent ensuite à mes camarades de thèse, venant parfois de disciplines lointaines : Teresa Malinowski, Elfie Guyau, Suzanne Levin, Hélène Letscher, Aude-Marie Lalanne-Berdouticq, Damien Accoulon, Camille Moreddu, Emilie Lochy, Delphine Barré, Alice Faroche, Thaïs Bihour, Ken Daimaru, Jean-Baptiste Blain, Michel Trentadue, Julien Vernet pour leurs discussions et leurs idées toujours très enrichissantes et stimulantes.

J'aimerais ensuite remercier les équipes de la Contemporaine, ex-BDIC, en tant que lecteur, mais surtout en tant que collègue : je pense notamment à toutes les magasinnières et magasiniers, anciens et nouveaux, aux autres monitrices et moniteurs étudiants, à

commencer par Alexandre Frison-Roche, Ana Doldan Montiel, Laure Saincotille, les autres membres du personnel qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont aidé dans mes recherches : Franck Veyron, Dominique Bouchery, Aline Hartemann, Marie-France Dumoulin, Laurent Pagnier, Laure Vaquer, Gwenaëlle Zielinski, Céline Lèbre, et tous les autres que je ne peux citer.

Dans cette liste des remerciements, j'aimerais ajouter une mention tout particulière au groupe des 7 de la Cote 108 : Stefan Schubert, Julia Knechtle, David Pfeffer, Pedro Pereira Barroso, Pierre Le Dauphin, Gaëlle Lacroix. Il est impossible pour moi de séparer aujourd'hui ma thèse de cette expérience franco-allemande.

Je souhaite enfin remercier chaleureusement celles et ceux qui m'ont accompagné, aidé et soutenu au cours de ces cinq années de recherches (comme un arrière-front logistique ?) – et je m'excuse par avance auprès de toutes celles et ceux que j'ai oubliés dans cette liste – : Laure B., Aurélie H., Constance D., Antoine S., Morgane LG., Chloé B., Celia V., Fantacé C., Coralie L., Estelle J., Laurène B., Renaud P., Arnaud M., Maixent L., Marine D., Apolline C., Anthony F., Enguerran F., Gwenaëlle M., Clémence P., Caroline G., Blandine V., Hélène D., Florent C., Mélanie P., Alexandre K.

Je tenais à remercier également, même s'ils ne liront jamais ces mots, Roger Bordage et Edith Bocquet.

Enfin, last but not least, j'aimerais remercier Adélaïde et Amandine, ainsi que mes parents, Françoise et Denis Bernard, à qui je n'ai pas assez dit merci pour leur aide et leur soutien quotidien.

Sommaire

Remerciements

Sommaire

Introduction

Première partie. Mobilisations et démobilisations

Chapitre 1. Quotidiens de guerre

- I. Des entrées en guerre inachevées
- II. S'entraîner au combat, préparer le terrain : la bataille comme horizon
- III. Des conditions de vie difficiles

Chapitre 2. La guerre des nerfs

- I. Une guerre de l'ennui difficile à comprendre et à nommer
- II. Divertir pour remobiliser ou démobiliser

Deuxième partie. Représenter les combats et les combattants d'une guerre invisible

Chapitre. 3 Les « Autres », acteurs de la guerre

- I. Représenter l'allié : une perspective franco-britannique
- II. L'ennemi de 1939, dans l'ombre portée de 1914-1918
- III. Les pays neutres, futurs belligérants ?

Chapitre 4. 39-40 : retrouver la guerre

- I. 1914-1940, une guerre de Trente Ans ?
- II. Raconter le combat

Troisième partie. Relations entre fronts militaires et fronts domestiques

Chapitre 5. Fronts domestiques, vus du front

- I. Des ennemis derrière les lignes de front : ennemis à rebours
- II. Des relations houleuses entre civils et militaires

Chapitre 6. Genres en guerre, guerre des genres ?

- I. Comment représenter le nouveau rôle des femmes ?
- II. La recomposition de la virilité et de la masculinité combattantes

Conclusion

Sources

Allemagne

Royaume-Uni

France

Bibliographie

Guide des sources et ouvrages et articles généraux

Guerres mondiales. 1914 - 1945.

Drôle de guerre, Phoney war et Sitzkrieg. 1^{er} Septembre 1939 - 10 mai 1940.

Étrange défaite, étrange victoire. 10 mai 1940 - 22 juin 1940.

Annexes

Table des illustrations

Table des matières

Introduction

Nous sommes des millions sous les armes, mais notre guerre n'est pas la guerre des masses. Nous sommes armés comme jamais ne le furent des soldats, mais notre guerre n'est pas la guerre de la machine. [...] Elle est un combat individuel, l'engagement du héros qui protège sa ville et son foyer. [...] À la pointe de cette guerre, il y a un homme seul, dans la forêt, derrière un cours d'eau, sur la crête d'une colline. [...] Même avec quatre ou cinq camarades, derrière des sacs de terre et les fils de fer du réduit, il reste seul¹.

En plein cœur de la « drôle de guerre », le conservateur de musée français André Chamson écrit ces quelques lignes dans son journal. Ce n'est pas sa première guerre. Profondément antifasciste, il a combattu aux côtés des Républicains de la guerre d'Espagne. Mobilisé et envoyé sur le front comme officier de liaison en septembre 1939, il publie son texte en février 1940. Ses écrits rappellent qu'au-delà des politiques, des armées, des batailles, la guerre est surtout une histoire de combattants.

C'est au cours de mon master que la période de septembre 1939 à mai 1940², communément appelée « drôle de guerre », m'est apparue comme une période cruciale de la Seconde Guerre mondiale, encore trop méconnue et délaissée par les différentes historiographies. Elle n'est pas une période transitoire entre la déclaration de guerre et les combats de mai-juin 1940. Elle ne se résume pas non plus aux conflits périphériques, comme la guerre de Finlande ou les opérations en Norvège. Elle rappelle au contraire que la guerre n'est pas définie par le combat, mais par les combattants.

La comparaison tri-nationale entre la France, le Royaume-Uni et l'Allemagne choisie pour étudier le sujet s'explique aisément par la période elle-même. Les trois pays

¹ CHAMSON, André, *Quatre mois. Carnets d'un officier de liaison*, Paris, Flammarion, 1940, p. 132. L'ensemble des citations de cette thèse ont été retranscrites et traduites le cas échéant en français. La version dans la langue d'origine se trouve dans les notes de bas de page. Les citations ont été conservées avec leurs fautes.

² BERNARD, Amaury, *Soldats français et fronts inversés : la drôle de guerre à travers les journaux du front, septembre 1939 - mai 1940*, Mémoire de Master 2, Histoire contemporaine, Université Paris Nanterre, 2014.

sont en effet les principaux belligérants engagés dans la guerre d'attente qui se déroule à la frontière franco-allemande. Ils sont également les grandes puissances européennes déjà engagées, vingt ans auparavant, dans la Première Guerre mondiale, un facteur déterminant dans la perception que les contemporains ont de cette nouvelle entrée en guerre.

D'une guerre à l'autre

Le 11 novembre 1918, la Première Guerre mondiale s'achève sur un bilan humain sans précédent : 10 millions de morts et 21 millions de blessés³. L'Europe est exsangue et ravagée, mais n'est pas pacifiée pour autant. Alors que politiques, militaires et diplomates négocient les accords de paix entre les Alliés et les puissances centrales - traités de Versailles et de Saint-Germain-en-Laye signés en 1919, traités du Trianon et de Sèvres en 1920 - les tentatives révolutionnaires, les guerres et les occupations militaires continuent à travers le monde. L'Allemagne est secouée par une vague révolutionnaire alors qu'une partie de son territoire est occupé par l'armée française, qui tarde à démobiliser ses troupes⁴.

Les horreurs de la guerre, les conditions de vie extrêmement difficiles et brutales de la Première Guerre mondiale et les pertes nombreuses ont amené les combattants des armées française, britannique et allemande à espérer la fin de la guerre moderne. Le pacifisme devient particulièrement important chez les anciens combattants français et britanniques. Les associations d'anciens combattants⁵, véritables piliers de la vie politique, véhiculent des messages pacifistes. Cette volonté d'éviter la guerre, ou de ne pas y recourir, se matérialise dans deux traités portés par le ministre des affaires étrangères français, Aristide Briand, à partir de la deuxième moitié des années 1920 : le pacte de Locarno tout d'abord en 1925, rapprochant la France et l'Allemagne, ainsi que le pacte Briand-Kellog, en 1928, invitant une soixantaine d'états à une renonciation à la guerre, accord symbolique puisque aucune sanction n'est prise en cas de violation du pacte. En Allemagne, les idées

³ CABANES, Bruno, *1919 : l'après*, in WINTER, Jay et BECKER, Annette (dir.), *La première guerre mondiale. Combats*, Paris, Fayard, 2013, p. 193.

⁴ L'impossible démobilisation en Europe est abordée par GEWARTH, Robert, *Les vaincus. Violences et guerres civiles sur les décombres des empires, 1917-1923*, Paris, Seuil, 2017. D'après l'auteur, les violences, pogroms et révolutions qui suivent la fin de la Première Guerre mondiale préfigurent les conflits génocidaires de la génération suivante.

⁵ PROST, Antoine, *Les anciens combattants et la société française, 1914-1939*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1977 ; DIEHL, James, *Germans Veterans After the Second World Wars, The Thanks of the Fatherlands*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1993. L'auteur revient dans ses premiers chapitres sur la place des vétérans dans la République de Weimar puis dans le Troisième Reich.

pacifistes se répandent également par le biais d'artistes⁶, comme Otto Dix et sa série *Der Krieg* publié en 1924, ou à travers les écrits de vétérans, comme Erich Maria Remarque et son roman *Im Westen nichts neues*, paru en 1929. Les mouvements pacifistes, comme « *Nie wieder Krieg* », plus jamais la guerre, peinent cependant à mobiliser les masses.

Cependant, la brutalisation de la société allemande⁷, l'impossible démobilisation des combattants allemands et la création des *Freikorps*, au lendemain de la guerre, le contexte révolutionnaire et le refus de la défaite fragilisent la jeune république de Weimar, et semblent empêcher le développement d'un pacifisme similaire à ceux développés en France et au Royaume-Uni⁸.

La crise de 1929 fragilise le précaire équilibre en Europe, renforçant les tensions sociales et favorisant l'émergence des partis extrémistes. En 1933, Hitler prend le pouvoir en Allemagne, et s'engage tout d'abord dans l'élimination de toute opposition politique, dans la mise en place de politiques antisémites et racistes, et enfin dans la destruction progressive des acquis du traité de Versailles. Le réarmement secret et massif de l'armée allemande et la remilitarisation de la Rhénanie en 1935 sont les premières étapes d'une politique révisionniste et expansionniste menée par le Troisième Reich tout au long des années 1930.

1938 marque une étape supplémentaire dans la montée des tensions en Europe. Elle est tout d'abord marquée par l'Anschluss, l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie, puis celle des Sudètes en novembre de la même année, à l'issue de la conférence de Munich. Edouard Daladier, président du conseil français, Neville Chamberlain, premier ministre britannique et Hitler, président et chancelier du Reich se retrouvent à la table des négociations sous la médiation de Benito Mussolini. Les deux premiers, pratiquant depuis l'arrivée d'Hitler au pouvoir une politique d'apaisement dans l'espoir de sauver la paix en Europe, abandonnent la Tchécoslovaquie malgré les alliances forgées dans les années 1920.

⁶ HOLL, Karl et WETTE, Wolfram (dir.), *Pazifismus in der Weimarer Republik*, Paderborn, Schöningh, 1981.

⁷ Se référer ici aux travaux de MOSSE, George, *Fallen soldiers. Reshaping the Memory of the world wars*, Oxford, Oxford University Press, 1990.

⁸ Cf. PLATHAUS, Andreas, *Der Krieg nach dem Krieg. Deutschland zwischen Revolution und Versailles 1918/1919*, Berlin, Rowohlt, 2018 ; HIRSCHFELD, Gehrard, KRUMEICH, Gerd, et RENZ, Irina (ed.), *1918, Die Deutschen zwischen Weltkrieg und Revolution*, Berlin, Ch Links Verlag, 2018.

Le mois de mars 1939 est marqué par l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes allemandes, Hitler reniant ses engagements pris l'année passée à Munich. Les tensions en Europe continuent d'augmenter, et les Français et les Britanniques cherchent une nouvelle alliance à l'Est, abandonnant en partie la politique de l'apaisement, face aux mensonges nazis. Ils sont cependant pris de court dans leurs négociations diplomatiques avec l'Union Soviétique par les démarches allemandes auprès du Kremlin qui débouchent sur un pacte de non-agression avec l'Union Soviétique, signé le 23 août 1939 par les deux ministres des affaires étrangères Joachim von Ribbentrop et Viatcheslav Molotov.

Étudier une guerre sans la bataille : 26 août 1939 - 10 mai 1940

Le 26 août 1939, l'Allemagne nazie, faisant pression sur la Pologne pour récupérer le corridor de Dantzig, ville-libre à majorité allemande sous la protection de la Société des Nations mais en partie contrôlée par la Pologne, mobilise son armée. La Pologne fait de même, et son alliée, la France, rappelle également une partie de ses réservistes et de ses frontaliers pour renforcer les forts de la ligne Maginot.

Le 31 août, l'Allemagne adresse alors un ultimatum à la Pologne. Le lendemain, le 1^{er} septembre 1939, la Wehrmacht envahit la Pologne sans déclaration de guerre préalable. Deux jours plus tard, le Royaume-Uni et la France, conformément à leurs engagements envers leur allié oriental et suite à l'échec des négociations diplomatiques, déclarent la guerre à l'Allemagne nazie. Les hommes sont mobilisés, armés, amenés sur le front. Et pourtant, dès le mois d'octobre 1939, les trois armées en guerre partagent une expérience de la guerre presque semblable : les armes se taisent, alors que des masses de soldats sont amenées à la frontière germano-française, en prévision d'une offensive qui ne vient pas. Les six à huit mois qui suivent la déclaration de guerre deviennent des mois d'attente, d'ennui pour les trois armées en guerre, toutes trois dans l'expectative de la bataille.

Le 10 mai 1940 marque une rupture avec cette période. L'Allemagne, reprenant l'initiative, déclenche son offensive à l'Ouest, contre les Pays-Bas, le Luxembourg, la Belgique et la France. Les événements de mai-juin 1940 sont connus, et bien documentés, et n'apparaissent pas dans cette thèse. Pourquoi exclure alors la campagne de France de cette étude ? Ce jour-là, pour déformer quelque peu l'expression de Victor Hugo, le combat

change d'âme, non tant dans l'équilibre des forces que dans sa nature même, dans sa manière d'être mené par chaque armée. D'une part, le mouvement et la bataille transforment le quotidien de nombreux soldats qui renouent avec une guerre mobile et rapide, dans l'offensive comme dans la retraite. D'autre part, le combat cesse d'être camouflé, invisible, quasi inexistant, pour éclater au grand jour.

Étudier les mois de septembre 1939 à mai 1940, c'est décaler la focale de l'événement, rapide, fugace, retentissant, vers une période méconnue et peu étudiée. C'est en effet se recentrer sur les combattants eux-mêmes, sur leur quotidien, leurs peurs, leurs attentes et leurs angoisses. Partis avec le bagage mental de la Première Guerre mondiale, se remémorant les batailles sanglantes menées dans les Flandres, en Somme, dans l'Aisne ou en Champagne, forts également des représentations de la guerre issues des combats plus récents, comme en Espagne ou en Abyssinie, les combattants des trois pays se retrouvent confrontés à une guerre qui ne ressemble pas à celle qu'ils imaginaient. Pour les mobilisés une génération plus tard, se dressent de nouveaux combats et de nouveaux ennemis, qui définissent et structurent la période, comme la guerre des nerfs ou la guerre psychologique. Ils disparaissent, ou deviennent secondaires avec le début de l'offensive allemande. Le choix de ne pas inclure la campagne de France permet de garder la spécificité de la période et de lui rendre une visibilité entière. Notre hypothèse de travail consiste précisément à tester l'intérêt heuristique d'une telle périodisation : la « drôle de guerre » existe-t-elle en elle-même ?

Une friche historiographique à l'ombre de L'étrange défaite

L'historiographie de la période qui s'écoule entre les mois de septembre 1939 et le 10 mai 1940 ne saurait être comprise si elle n'est pas mise en rapport avec celle de la campagne de France, qui après l'ouvrage incontournable de Marc Bloch *L'étrange défaite*⁹, a suscité de nombreux débats encore d'actualité, à commencer par l'éternelle question des causes de la défaite française, inéluctable ou non. En 2010, l'article de Klaus-Jürgen Müller

⁹ BLOCH, Marc, « L'étrange défaite » in BECKER, Annette, BLOCH, Étienne, *Marc Bloch. L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Éditions Gallimard, 2006[1942]. L'ouvrage est écrit par l'historien et capitaine Marc Bloch et livre un témoignage et une analyse précise de la défaite française de 1940.

« La nouvelle historiographie de la campagne de 1940¹⁰ » dresse le bilan des recherches portant sur la défaite alliée de 1940.

Ce sont, avant tout, des études s'intéressant aux faits politiques et militaires : les interrogations portent sur l'effort militaire et les politiques de défense de la Troisième République¹¹, ou sur les opérations militaires elles-mêmes¹². Karl-Heinz Frieser critique en 1995 l'idée de la *Blitzkrieg* comme stratégie globale allemande, lui préférant une analyse fondée sur l'échelon opérationnel de la Wehrmacht¹³ : la réussite de la *Blitzkrieg* serait due avant tout à des décisions de chefs de corps, désobéissant aux ordres directs de l'*Oberkommando des Heeres* – le quartier général de l'armée de terre - et talonnant l'armée alliée, la prenant de vitesse et par surprise. Le succès de l'offensive allemande réside, selon lui, en une succession d'occasions saisies et d'improvisation sur le champ de bataille. Ces recherches, bien qu'éloignées des mois de septembre 1939 à mai 1940, montrent que les soldats allemands ne sont pas entraînés pour une guerre rapide et moderne.

Klaus-Jürgen Müller rappelle également que la « drôle de guerre » pour un certain nombre d'historiens comme Heimsoeth¹⁴, annonce déjà du côté allié, dans ses dysfonctionnements et dans ses problèmes, la crise politique et militaire française de mai-juin 1940¹⁵, voire la défaite elle-même.

La « drôle de guerre¹⁶ » est décrite parfois comme la continuité du concept de décadence et d'abîme¹⁷, annonçant la défaite de juin 1940 dès 1939 : « cette longue période d'attentisme a pour conséquence d'achever de démoraliser le pays¹⁸. » Cette perception

¹⁰ MÜLLER, Klaus-Jürgen, « La nouvelle historiographie de la campagne de 1940 », in VAÏSSE, Maurice éd., *Mai-juin 1940*, Paris, Autrement, 2010, pp. 19-27.

¹¹ BOND, Brian, *France and Belgium, 1939-1940*, Londres, Davis-Poynter, 1975.

¹² ELLIS, Lionel, *History of the Second World War, United Kingdom Military Series : The War in France and Flanders 1939-1940*, Londres, HM Stationery Office, 1954.

¹³ FRIESER, Karl-Heinz, *Blitzkrieg-Legende: Der Westfeldzug 1940*, Munich, Oldenbourg Wissensch. Verlag, 1995.

¹⁴ HEIMSOETH, Hans-Jürgen, *Der Zusammenbruch der Dritten Französischen Republik. Frankreich während der « drôle de guerre » 1939/1940*, Bonn, Bouvier, 1990.

¹⁵ ALEXANDER, Martin S., *The Republic in Danger, General Maurice Gamelin and the Politics of French Defence, 1933-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

¹⁶ Le terme de « Drôle de guerre » est parfois traduit par les termes de *phoney war* en anglais et de *Sitzkrieg* en allemand.

¹⁷ DUROSELLE, Jean-Baptiste, *Politique étrangère de la France. T1. La décadence, 1932-1939*, Paris, Imprimerie nationale, 1979 et *Politique étrangère de la France. T2. L'Abîme, 1939-1944*, Paris, Imprimerie nationale, 1982.

¹⁸ QUETEL, Claude, *L'impardonnable défaite*, Paris, Perrin, 2012[2010], p. 245.

téléologique a cependant été battue en brèche par de nombreux travaux¹⁹, et notamment par toutes les études récentes sur les combattants français de 1939-1940. Depuis le cinquantenaire de la campagne de France et les années 1990, en s'appuyant sur des sources variées comme les commissions du contrôle postal de l'armée française²⁰, sur des récits et des témoignages²¹ ou sur les rapports de police²², les différents travaux portant sur les Français au cours de la « drôle de guerre » montrent que la baisse de moral de l'hiver 1939-1940 ne peut expliquer la défaite. Les différentes études sur le sujet permettent ainsi de séparer définitivement les combattants de 1939-1940 de la défaite française.

Les années 2000 et 2010 voient une ouverture progressive à une histoire européenne de la guerre de 1939-1940. Des passerelles sont jetées, comme l'illustre en premier lieu l'ouvrage de Maurice Vaïsse, sur la défaite française dans l'œil des historiens étrangers²³, et qui replace l'événement dans un contexte non plus national mais européen. Cette dynamique comparative est régulièrement renouvelée, comme en 2014, pour le 75^{ème} anniversaire du début de la Seconde Guerre mondiale, avec l'ouvrage collectif dirigé par Stefan Martens et Stefan Prauser, où les auteurs, abandonnant en partie la volonté d'expliquer les causes de la défaite ou de la victoire, s'intéressent à la réception de l'événement après la guerre²⁴. Les ouvrages récents sur la guerre de 1939-1940 suivent également ce courant comparatiste qui éloigne ces études d'une perspective franco-centrée : Maude Williams et Bernard Wilkin évoquent les relations entre les soldats français et les soldats britanniques²⁵, tandis que Fabrice Grenard²⁶ évoque brièvement les situations au Royaume-Uni et en Allemagne au cours de la « drôle de guerre ».

¹⁹ JACKSON, Julian, *The Fall of France. The Nazi Invasion of 1940*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

²⁰ CREMIEUX-BRILHAC, Jean-Louis, *Les Français de l'An 40, t.2., Ouvriers et soldats*, Paris, Gallimard, 1990 et WILLIAMS, Maud et WILKIN, Bernard, *French Soldiers' Morale in the Phoney War, 1939-1940*, Londres, Routledge, 2018.

²¹ COCHET, François, *Les soldats de la « drôle de guerre », septembre 1939 - mai 1940*, Paris, Hachette Littératures, 2004.

²² GRENARD, Fabrice, *La drôle de guerre. L'entrée en guerre des Français. Septembre 1939-mai 1940*, Paris, Belin, 2015.

²³ VAÏSSE, Maurice, *Mai-juin 1940. Défaite française, victoire allemande, sous l'œil des historiens étrangers*, Paris, Autrement, 2000.

²⁴ Dans une perspective franco-centrée, les historiens Gilles Vergnon et Yves Santamaria ont développé le concept de « syndrome de 1940 », s'inspirant du syndrome de Vichy développé par Henry Rousso pour l'appliquer aux répercussions et aux représentations de la défaite française de 1940 aujourd'hui. SANTAMARIA, Yves et VERGNON, Gilles (dir.), *Le syndrome de 1940. Un trou noir mémoriel ?*, Paris, Riveneuve, 2015.

²⁵ WILLIAMS, Maude et WILKIN, Bernard, *French Soldiers' Morale in the Phoney War, 1939-1940*, op. cit..

²⁶ GRENARD, Fabrice, *La drôle de guerre. L'entrée en guerre des Français. Septembre 1939-mai 1940*, op. cit.

Les ouvrages cités se concentrent malgré tout sur le cas de la France et des combattants français. Cela s'explique d'une part par le choc né la défaite de la Troisième République dans les imaginaires européens et occidentaux et d'autre part par la sortie de guerre de la France : l'étude de l'armée française ne peut donc concerner que la période de septembre 1939 à juin 1940²⁷. La différence est importante avec les deux autres armées, allemandes et britanniques, qui continuent le combat. L'expérience de ces soldats est retracée dans des études portant sur l'ensemble de la Seconde Guerre mondiale. Dans de nombreux ouvrages consacrés à la Wehrmacht et aux combattants allemands, l'accent est mis davantage sur le front russe, ce qui s'explique notamment par la durée du combat, ainsi qu'à la place idéologique et génocidaire des combats à l'Est²⁸.

Cette thèse, concentrée sur les combattants français, britanniques et allemands, ne saurait faire fi de l'évolution de l'histoire du fait militaire, à commencer par l'apport, récent mais important des *gender studies*, notamment dans les historiographies allemandes et anglo-saxonnes²⁹. Bien qu'aucune femme ne combatte entre septembre 1939 et mai 1940, elles sont pourtant des actrices importantes de la période : elles réinvestissent les places laissées vacantes par les hommes partis au front, dans les sphères privées et publiques, elles sont mobilisées dans l'effort de guerre et parfois, revêtent l'uniforme. Si elles ne sont pas au cœur du sujet, elles apparaissent en outre comme des figures d'altérité aux modèles militaro-virils développés par les différentes armées en guerre.

²⁷ Certaines études cependant portent à la fois sur l'armée d'armistice ou sur les combattants français de la France Libre, qu'ils soient métropolitains ou issus des colonies.

²⁸ Et notamment sur l'implication des combattants allemands dans le processus d'extermination des populations juives au cours de la campagne à l'Est. Se référer d'une part à BROWNING, Christopher, *Ordinary Men : Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*, New York, Harper Perennial, 1998, et d'autre part sur le débat aujourd'hui clos sur la participation des combattants de la Wehrmacht au génocide juif : WETTE, Wolfram, *Die Wehrmacht. Feindbilder, Vernichtungskrieg, Legenden*, Berlin, S. Fischer, 2002.

²⁹ Se référer notamment aux travaux de Birgit Beck sur les violences sexuelles commises par la Wehrmacht, BECK, Birgit, *Wehrmacht und sexuelle Gewalt. Sexualverbrechen vor deutschen Militärgerichten*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2004, aux travaux sur la place des femmes dans les sociétés en guerre, de NOAKES, Lucy, *Women in the British Army : War and the 'Gentle Sex', 1907-1948*, London, Routledge, 2008, ou sur les rapports de genre en guerre entre les fronts domestiques et les fronts militaires : HAGEMANN Karen, *Home/Front : The Military, War and Gender in Twentieth-Century Germany*, Oxford, Berg Publishers, 2002.

Présentation des sources

Le quinquennat de recherches dont est issue cette thèse se justifie avant tout par la comparaison de sources françaises, britanniques et allemandes. Le corpus est vaste afin de proposer l'étude la plus complète possible des combattants de septembre 1939 - mai 1940, mais s'articule autour de trois types de sources complémentaires : tout d'abord, les sources produites par les soldats eux-mêmes, pendant et après la période ; ensuite, les sources produites par les institutions dans lesquelles ces soldats évoluent, à commencer par l'Armée, parfois l'État ; enfin les sources produites par des acteurs intermédiaires, pivots entre ces institutions et les combattants. Afin de confronter ces sources, onze centres d'archives ont été visités. En France tout d'abord, de nombreuses sources ont été consultées à La contemporaine, bibliothèque, archives, musée des mondes contemporains - ex-Bibliothèque de documentation internationale et contemporaine (BDIC) – à Nanterre, qui abrite notamment une grande collection de journaux du front, ainsi que des fonds privés comme la correspondance Dodat, au Service historique de la Défense (SHD) à Vincennes qui accueille les archives de l'armée, comme les bulletins hebdomadaires à l'information, ou les rapports des commissions du contrôle postal , à l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ECPAD) à Ivry-sur-Seine, ainsi que les archives en ligne du Mémorial de Caen, qui offrent tous deux une grande quantité de sources iconographiques. En Allemagne ensuite, les sources proviennent des archives fédérales - *Bundesarchiv Militärarchiv Freiburg* à Freiburg-am-Breisgau, qui met à disposition les archives militaires allemandes qui ont survécu aux deux guerres mondiales et *Bundesarchiv Lichterfelde* à Berlin – où sont conservées notamment les archives des institutions nationales-socialistes, des archives allemandes des journaux intimes, *Deutsches Tagebucharchiv* à Emmendingen, et enfin du musée des télécommunications, *Museum für Post und Kommunikation* à Berlin, et dont une partie des collections est en ligne et dont la spécificité est la correspondance épistolaire des combattants allemands pendant la Seconde Guerre mondiale³⁰. Londres enfin concentre les archives britanniques : les *National Archives* installées à Kew et qui conserve les archives officielles des différents ministères, à commencer par le *War Office*, la *British Library* pour les périodiques et l'*Imperial War*

³⁰ Site du Museum für Post und Kommunikation : <http://www.museumsstiftund.de/briefsammlung/feldpost-zweiter-weltkrieg>, consulté le 24 mai 2018.

Museum, qui regorge de fonds privés et dont les collections iconographiques sont disponibles en ligne³¹.

Les journaux à destination des soldats formaient le socle originel sur lequel devait reposer cette thèse³². Au cours de ce travail, une première liste de journaux écrits par et pour les soldats avait été dressée, liste aujourd'hui numérisée par La contemporaine³³. Derrière les 138 titres répertoriés se cache une collection variée et hétérogène. Certains titres ne comportent que quelques numéros, quand d'autres en comptent plusieurs dizaines. Rattachés le plus souvent à une unité militaire, de la simple section au régiment tout entier, ces journaux cherchent à renforcer les liens entre les soldats autant qu'à lutter contre l'ennui qui s'immisce dans le quotidien d'une guerre sans combat.

Les journaux du front ont majoritairement été écrits par des unités d'infanterie, cette dernière étant encore la composante principale de l'armée française. Ces unités sont principalement des bataillons et régiments d'infanterie. Certains de ces régiments sont particulièrement actifs, comme le 156^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Son deuxième bataillon publie entre le 25 novembre et Noël 1939 trois numéros d'un journal nommé le *Zimm-Boum*. Le troisième bataillon de ce régiment possède, quant à lui, le *Coup de Bambi*, dont le premier - et sans doute seul numéro - est publié le 1^{er} janvier 1940. Le « Bambi » peut être une référence à l'œuvre de Félix Salten, *Bambi, l'histoire d'une vie dans les bois*³⁴, traduit en français à la fin des années 20, et où le sous-titre peut s'appliquer au lieu de cantonnement du 156^{ème} régiment d'infanterie, le bois des Chênes, dans le secteur fortifié de Faulquemont, à proximité de Metz. « Bambi » est plus probablement le diminutif de Bambiderstroff, nom du village où se trouve le 3^{ème} bataillon, autour des différents ouvrages de la ligne Maginot. Ces deux journaux disparaissent au début de l'année 1940, quand naît un troisième journal, *Bautzen 39*. Ce dernier, malgré la censure qui l'empêche de publier le journal avec son numéro de régiment, déclare dès le premier tirage, être né de la fusion des deux journaux cités précédemment. Le nom du journal, *Bautzen 1939*, rappelle la bataille napoléonienne au cours de laquelle s'est distingué le régiment, en 1813 et qui figure sur

³¹ Site de l'Imperial War Museum : <http://www.iwm.org.uk/collections>, consulté le 24 mai 2018.

³² À l'instar des journaux de tranchées qui ont été la source principale de la thèse de AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *14-18, Les combattants des tranchées*, Paris, A. Colin, 1968.

³³ Site de La contemporaine : <http://argonnaute.parisnante.fr/ark:/14707/a011440602997yABsbI>, consulté le 25 mai 2018.

³⁴ À noter que le dessin animé éponyme de Walt Disney ne sortira aux États-Unis que deux ans plus tard en 1942.

l'étendard régimentaire. Menée à la fois contre les Russes et contre les Prussiens, le nom devient tout un symbole d'une lutte ouverte contre l'Allemagne, et larvée contre l'URSS. Le poids de l'épopée napoléonienne, récupérée en 1939, n'est pas une particularité propre au 156^{ème} régiment d'infanterie : les références y sont parfois directes, parfois détournées, comme pour *Cambronne, on ne passe pas*, journal du front du 146^{ème} régiment d'infanterie de forteresse.

Les noms des journaux sont souvent une bonne indication pour connaître l'unité de rattachement. Les journaux des unités d'artillerie puisent dans le champ lexical de l'arme de Sainte Barbe pour égayer leurs titres. Des journaux sont ainsi nommés *La Bombarde* par la 2^{ème} batterie du 103^{ème} régiment d'artillerie lourde automobile, *Le gros culot* par le 208^{ème} régiment d'artillerie lourde divisionnaire, *L'écot du canon*, par le 4^{ème} régiment d'artillerie divisionnaire, etc. Cette affirmation de l'appartenance à une arme, nécessaire à la naissance d'un esprit de corps au sein des différentes unités, se retrouve dans chaque arme : entre le champ lexical du char d'assaut comme *la Chenille* pour les bataillons de chars de combat, les noms d'outils pour les régiments du génie, les exemples sont foison.

Être soldat français en 1939 - 1940 implique des variations des expériences de guerre, nuances visibles dans les journaux du front. Ainsi des journaux comme *Le cri du béton* écrit par le 128^{ème} régiment d'infanterie de forteresse ou *L'écho de Bétonville* font référence à une expérience de guerre particulière, celle des régiments de forteresse, enfermés dans les forts de la ligne Maginot pendant toute la durée du conflit. À ces titres s'ajoutent ceux qui portant explicitement le nom d'un fort, comme Thonnelle, Chenois ou Hochwald. Leur expérience de la guerre est différente des troupes déployées hors des forts de la ligne Maginot. D'autres journaux mettent en valeur les différences d'affectation entre les troupes alpines, faisant face aux troupes italiennes, neutres de septembre 1939 à mai 1940 - l'Italie n'entrant en guerre contre la France qu'à partir du 10 juin 1940 - et les troupes du Nord-Est, directement confrontées à l'ennemi. Cette distance vis-à-vis de l'ennemi est également perçue entre les troupes cantonnées à la frontière et les régiments territoriaux et régionaux, chargés de la défense des voies de communications à l'arrière, et qui rédigent également des journaux dits « du front » comme le 73^{ème} régiment régional et *Le gardien de ces rails*. La diversité des journaux du front met enfin en valeur l'origine géographique de certaines unités, comme *Maryvonne*, du 248^{ème} régiment d'infanterie, qui sous-titre « Hardis

Bretons », et surtout comme les journaux des unités coloniales, à l'instar de *Maroc-Chacal*, du 1^{er} régiment de zouaves, ou d'*Oasis 508*, d'une division nord-africaine.

Par leur multiplicité, les journaux du front sont le reflet de la diversité de l'armée française. Ces sources seules ne permettent cependant pas d'étudier les représentations des soldats français de 1939-1940. Bien qu'elles soient rédigées par des combattants, l'omniprésence de la hiérarchie militaire, par le biais des officiers, par le biais des censeurs, ou même par celui de l'autocensure des rédacteurs, corrompt la spontanéité de l'écriture et les véritables représentations que les soldats peuvent avoir de la guerre qu'ils mènent. Rattrapés par leur finalité première, qui reste l'entretien du moral de la troupe par le divertissement, le renforcement de la cohésion et de l'esprit de corps, les journaux du front suivent souvent la ligne propagandiste et patriotique voulue par le Grand quartier général.

Il n'existe pas de tels journaux dans les armées britanniques et allemandes : les journaux de divertissement lus par les soldats de ces deux pays sont publiés par l'armée, ne s'embarrassant pas d'un semblant de jaillissement populaire prompt à l'écriture. Les *Frontzeitungen* allemands sont en effet écrits par les soldats des *Propagandakompanien*, des unités particulières chargées d'entretenir le moral des soldats allemands par la diffusion d'une propagande dictée par le NSDAP³⁵. Deux journaux allemands ont été retenus dans le cadre de cette thèse. *Westfront*, écrit par la 637^{ème} compagnie de propagande, se concentre sur le front occidental comme son nom l'indique. Il se destine ainsi aux troupes de la Wehrmacht cantonnées à la frontière occidentale de l'Allemagne. Édité et imprimé comme un périodique du temps de paix, richement illustré de photographies, paraissant presque quotidiennement, il est diffusé gratuitement auprès des soldats. L'autre journal retenu est *Das schwarze Korps*, le journal de la *Schutzstaffel*. Certaines unités de la SS combattent en effet aux côtés des unités de l'armée régulière. Le statut de ces unités combattantes est d'ailleurs officialisé en mars 1940, devenant des unités de la *Waffen-SS*.

Le seul journal britannique retenu pour cette thèse est *Blighty*. Héritier du journal éponyme de 1914-1918, il reprend un terme populaire qui désigne l'Angleterre. Publié à Londres, diffusé par des canaux officiels, à commencer par le *War Office* et l'*Admiralty*, il

³⁵ Vossler, Frank, *Propaganda in die eigene Truppe*, 2005, Ferdinand Schöningh, Paderborn, et ECKHARDT, Heinz-Werner, *Die Frontzeitungen des deutschen Heeres 1939-1945*, Stuttgart, W. Braumüller, 1975.

sert, malgré un virulent démenti dans son premier éditorial, à véhiculer la propagande de guerre contre l'Allemagne auprès des troupes britanniques terrestres, aériennes ou maritimes en service en outre-mer, dont le *British Expeditionary Force* fait partie. Avec une livraison hebdomadaire d'une trentaine de pages et publiant un grand nombre de caricatures et de dessins, *Blighty* perdure tout au long de la guerre.

Ce premier ensemble de sources - journaux du front français, *Frontzeitungen* et *Blighty* - met en lumière un des obstacles inhérents à une étude transnationale : le déséquilibre archivistique. Il est tout d'abord quantitatif au premier abord, entre 136 journaux français, deux journaux allemands et un journal britannique. La diversité des auteurs et des discours qui reflètent des acteurs différents, des soldats qui écrivent sous le contrôle de l'autorité militaire aux officiers et aux institutions d'état promouvant un discours propagandiste auprès de ces soldats engendrent une seconde différence notable. Le silence ou l'absence des sources n'empêche cependant pas la comparaison : l'absence d'un pendant à ces journaux du front doit être expliquée et analysée compte tenu du contexte au Royaume-Uni et en Allemagne. D'autres sources devaient alors être étudiées pour élargir les perspectives comparatives, à commencer par des sources écrites ou produites par des soldats.

Les journaux intimes et les carnets de guerre des soldats viennent combler en partie ces lacunes archivistiques. Produites à chaud, parfois au jour le jour, ces sources permettent d'étudier la période à hauteur d'homme. Retrouver le quotidien de cette guerre sans combat est l'un des enjeux de cette thèse : malgré les biais de ces sources comme l'autocensure ou l'irrégularité de l'écriture, les travaux a posteriori pour les journaux intimes et les carnets de guerre publiés après-guerre, ces archives nous permettent bien souvent d'aborder la période sans la vision téléologique de nombreux mémoires. Ces derniers néanmoins sont également présents, complétant cette littérature grise des combattants autour de la guerre de 1939-1940.

Aux côtés des récits d'intellectuels, notamment français, publiés et longuement commentés, comme ceux de Jean-Paul Sartre³⁶ ou de Julien Gracq³⁷ sur la « Drôle de guerre »,

³⁶ SARTRE, Jean-Paul, *Carnets de la Drôle de guerre. Septembre 1939 - Mars 1940*, Paris, Gallimard, 1995. Il s'agit ici de la seconde édition, augmentée du carnet de septembre 1939.

³⁷ GRACQ, Julien, *Un balcon en forêt*, Paris, José Corti, 1958.

se trouvent de nombreux témoignages d'inconnus et d'anonymes³⁸ allemands, britanniques et français qui révèlent une multitude d'expériences de la guerre d'attente de 1939-1940.

L'étude des commissions françaises du contrôle postal, composées d'officiers et de civils chargés de surveiller les lettres écrites par les soldats, alimente de nombreux travaux historiques sur le moral de l'armée française. Toujours perçues à travers le regard et les besoins de l'autorité militaire, ces correspondances parcellaires travestissent partiellement le quotidien des combattants. Étudiées à travers les lettres complètes des soldats des trois pays, elles révèlent l'autre visage des épistoliers.

L'ouverture du carton d'archives portant la cote *documents.16207* à l'*Imperial War Museum* rappelle avec force le rôle premier de la correspondance dans le quotidien des combattants, qui n'est pas de renseigner les historiens d'aujourd'hui sur le moral d'hier, mais de rassurer, de maintenir le lien avec les êtres aimés. Ce carton contient le fonds privé du soldat britannique William Richard³⁹, versé au *Queen's Own Royal West Kent Regiment*, jusqu'en mars 1940 puis au *6th Battalion, 36th Infantry Brigade, 12th Infantry Division* jusqu'en avril 1940, date à laquelle il débarque en France. Ce fonds privé contient une grande quantité de lettres envoyées par William Richards, mais également une petite paire de chaussons pour nourrisson, stocké dans une petite boîte personnelle, contenant également son brassard régimentaire.

Père et soldat, c'est également la situation de François Dodat⁴⁰, instituteur à Tournon et agrégé d'anglais, qui, mobilisé dans un régiment de zouaves à la fin du mois d'août 1939, doit partir au front en laissant sa femme enceinte, Renée. Leur correspondance, récemment déposée à La contemporaine⁴¹, est une source inestimable pour se plonger au cœur des attentes et de la relation amoureuse en temps de guerre.

Autre couple, allemand cette fois, Ernst et Irène Guicking s'écrivent de 1937, avant même le début de la guerre, et jusqu'en 1945, date à laquelle Ernst est démobilisé et

³⁸ Se référer aux sources, développées p. 406.

³⁹ Imperial War Museum, *documents.16207*, Richards.

⁴⁰ BERNARD, Amaury. « Correspondre pendant la "drôle de guerre", l'exemple de Renée et François Dodat », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 125-126, 2017, pp. 81-86.

⁴¹ La contemporaine, ARCH 0099, Fonds Dodat.

échappe à la captivité⁴². Au cours des mois de septembre 1939 à mai 1940, il est versé à la 8. *Infanterie-Division*. Confronté à la guerre, il se fiance secrètement avec Irène, avant d'envisager le mariage. Malgré une blessure subie par Ernst, les échanges épistolaires sont réguliers et mettent en lumière les craintes liées tant à la guerre qu'à une relation naissante.

Ces trois correspondances, dont deux contiennent les réponses des épouses ou fiancées, permettent de mieux saisir les relations familiales des mobilisés : ces derniers ne sont pas seulement des citoyens en armes, ce sont également des pères, des maris, des fiancés et des fils séparés de leurs proches. L'étude de relations épistolaires, dont celles-ci font partie, permet également de faire réapparaître dans cette thèse un sujet méconnu pour la période de septembre 1939 - mai 1940.

Les lettres apportent ainsi une nouvelle lecture de la période, très différente de la simple étude des commissions du contrôle postal. Loin du combat et des armes, les combattants redeviennent ces époux et ces pères éloignés par la guerre. Se retrouver séparé des êtres chers est une étape difficile pour de nombreux combattants, d'autant plus dans une guerre où l'absence de combat pèse sur le moral des soldats.

Enfin, de nombreuses archives produites par les différentes armées en guerre ont été consultées : des bulletins hebdomadaires d'information, documents donnant la ligne générale de la propagande française et envoyés aux officiers français par le Commissariat général à l'Information, des commissions de contrôle postal déjà évoquées, les archives du *Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda* et ses rapports du *Reich Meldungen aus dem Reich*, les demandes de distinctions proposées par les officiers du BEF, ainsi que de nombreux rapports militaires des unités au front sont autant de documents manuscrits qui permettent d'approfondir et de compléter les écrits des soldats. À ces documents textuels s'ajoutent également les productions photographiques et cinématographiques des différentes armées. Le service photographique des armées, les *Propagandakompanien* et les photographes officiels de l'armée britannique ont pris de nombreux clichés, tout au long de la période, qui se révèlent être des sources iconographiques importantes : elles permettent de mettre en images les représentations officielles de la période, qui contrastent parfois avec les photographies prises par les soldats eux-mêmes.

⁴² Museum für Post und Kommunikation, 3.2002.0349, Guicking.

* * *

L'originalité de la période ne réside pas tant dans le fait que trois armées en guerre ne s'affrontent pas, mais davantage dans l'inscription de cette absence de bataille dans le temps. Cette situation stratégique s'explique par les intérêts de chaque armée de profiter de la période. Pour les Français et les Britanniques, il s'agit de renforcer la ligne Maginot, de mettre en place des économies de guerre incluant la mobilisation des deux empires coloniaux, d'éviter des offensives coûteuses en attendant que le blocus économique et que la supériorité économique des deux nations alliées aient raison de l'Allemagne, incapable selon eux de soutenir une guerre longue et enfin d'attente l'hypothétique entrée en guerre, comme en 1915 pour l'Italie et en 1917 pour les États-Unis, de neutres capables de faire pencher définitivement la balance en faveur des Alliés. Pour l'Allemagne, la situation est différente, bien que le répit accordé par la guerre d'attente à l'Ouest soit une aubaine. Elle évite tout d'abord un second front, cet *Einkreisung* présent en 1914, et qui effraie toujours l'OKW, craignant une attaque française alors que son armée de campagne est engagée en Pologne pendant les quatre premières semaines de la guerre. Elle profite ensuite du calme pour renforcer ses troupes et réparer son matériel après les pertes subies au cours de cette première offensive, avant de les envoyer sur le front occidental.

Ces stratégies d'attente plongent les combattants français, britanniques et allemands dans une guerre sans combat. Si cette dernière expression ne reflète pas exactement la réalité de la période de septembre 1939 au 10 mai 1940, des combats ayant lieu entre Alliés et Allemands, elle décrit néanmoins ce que perçoivent les soldats mobilisés et engagés sur le front : les fusillades et les escarmouches à la frontière franco-allemande sont dangereuses et mortelles mais restent localisées et impliquent souvent un nombre restreint de combattants. Par ailleurs, les batailles qui se déroulent sur des champs de bataille lointains ont un impact minime sur le quotidien des soldats stationnés à la frontière, exception faite de la campagne de Pologne pour les soldats allemands. À l'Ouest, aucune offensive n'est lancée avant le 10 mai 1940, l'entrée des troupes franco-britanniques dans la Sarre ne donnant pas lieu à des batailles ou des combats de grande envergure.

Les combattants des trois pays, une fois mobilisés et acheminés à la frontière franco-allemande, vont attendre, parfois pendant huit mois. L'absence de combat est pesante : l'expectative et l'imminence pressentie du combat alourdissent des conditions de vie

rendues difficiles par l'attente, l'ennui, l'éloignement des proches et la routine du quotidien. Longtemps tenue pour responsable de la crise du moral dans l'armée française, cette guerre d'attente est pourtant vécue par l'ensemble des combattants français, britanniques et allemands : ce que beaucoup d'historiens ont vu comme une particularité française doit être nuancée et étudiée à l'aune de la comparaison. La double focale choisie pour cette thèse, à la fois humaine et européenne, permet d'étudier les combattants de 26 août 1939 au 10 mai 1940 dans une nouvelle perspective comparatiste, où la bataille et les décisions militaires et politiques ne sont plus au cœur de l'étude, mais bien les représentations et les mentalités des soldats, vis-à-vis du front militaire comme des fronts domestiques.

Comment la guerre qui s'installe au cours de la période du 1^{er} septembre 1939 et le 10 mai 1940, par son originalité et son caractère atypique transforme-t-elle les représentations des combattants français, britanniques et allemands, souvent héritées de la Première Guerre mondiale ?

La première partie s'intéresse au quotidien des combattants français, britanniques et allemands depuis leur mobilisation en août-septembre 1939 jusqu'au déclenchement de l'offensive allemande le 10 mai 1940. Malgré l'absence relative de combats, les soldats doivent se préparer et préparer la bataille à venir. Leur quotidien alterne entre entraînement physique et travaux de fortification et de consolidation des défenses. La difficulté des conditions de vie au front croît avec l'attente et l'ennui qui s'installent dans les trois armées. Face à une possible démotivation, voire démoralisation qui guettent les mobilisés se mettent en place des activités et des loisirs, dans le but de mobiliser culturellement les soldats, de les maintenir dans un état d'esprit patriotique et combattif. Dans le même temps, profitant de l'inaction et du calme relatif au front, les services de propagande des trois pays cherchent à insinuer le doute de l'autre côté du front : l'offensive se fait par les mots, plus que par les armes.

La seconde partie se concentre sur la mise en récit du combat et des combattants de la drôle de guerre. D'une part, elle s'intéresse aux acteurs de la guerre, qu'il s'agisse des soldats ennemis, vivant dans les mêmes conditions de l'autre côté du no man's land, ou des hommes politiques responsables de la guerre. Les représentations des belligérants aux yeux des soldats sont fortement influencées par le souvenir de la Première Guerre mondiale, mais également par les luttes politiques et idéologiques de l'entre-deux-guerres. D'autre part,

cette partie cherche à montrer en quoi les représentations du combat sont fortement influencées également par 1914-1918, alors même que la situation militaire sur le front occidental semble aux antipodes de la guerre précédente.

La troisième partie porte sur les relations entre les fronts militaires et les fronts domestiques, et plus particulièrement sur la perception de ce lien par les combattants des trois pays. La période qui s'écoule entre septembre 1939 et mai 1940 redéfinit les rôles et les rapports existant entre civils et militaires. L'étude de cette relation ne montre pas des sociétés unies, faisant bloc face à l'ennemi, mais révèle des fractures qui se creusent tout au long de la période. Enfin, les femmes occupent une position particulière dans les relations entre les combattants et les fronts domestiques : le rôle qu'elles occupent dans la guerre grandit et évolue, les affirmant comme artisanes de la victoire, face à des combattants qui se sentent, parfois, dépossédés de leur fonction protectrice dans une guerre sans combat.

Première partie. Mobilisations et démobilisations

Quelques jours après la signature du pacte germano-soviétique, l'Allemagne nazie déclare le 26 août 1939, la mobilisation générale. Alors que les premières troupes allemandes entrent en Pologne, le 1er septembre 1939, les gouvernements britanniques et français déclarent à leur tour la mobilisation générale. Les hommes en âge de porter les armes sont alors appelés sous les drapeaux, puis rejoignent les centres de mobilisation et les dépôts, avant d'être affectés dans leurs unités.

Si cette mobilisation militaire se déroule sans accroc notable, l'entrée en guerre des combattants des trois pays suit alors des parcours bien différents. L'Allemagne jette une grande partie de ses forces dans la campagne de Pologne, où s'expérimente une nouvelle guerre de mouvement, fondée sur la mobilité et la mécanisation, tandis que quelques divisions font face sur le Rhin à l'ensemble de l'armée française. Cette dernière cependant, protégée sur cette même frontière rhénane par la ligne Maginot, envisage une guerre longue à l'image de 1914-1918, misant alors sur une mobilisation plus lente mais plus globale ; elle cherche notamment à tirer profit, une nouvelle fois, de l'avantage que lui apporte son vaste empire colonial. Partageant cette vision de la guerre, le Royaume-Uni envoie néanmoins en France dès les premiers jours de sa mobilisation une petite force, embryon du *British Expeditionary Force*.

Les finalités stratégiques des différents belligérants conduisent à une situation assez inédite : sur l'ensemble du front, le combat fait place à l'ennui. Le semblant d'offensive française dans la Sarre s'essouffle quelques semaines après son lancement, et la campagne de Pologne s'achève début octobre par une victoire allemande. Dès lors, les différentes armées, française, britannique et allemande attendent et se préparent en vue d'une future campagne. L'attente devient quotidienne. Elle fait naître chez les soldats des parcours différents. Chez les Français se développe un sentiment d'ennui et d'inutilité, qui contribue à démotiver les combattants. L'absence de combat tend alors à rendre les soldats plus critiques, plus acerbes envers leurs conditions de vie au front qui les éloignent de leur famille et de leur travail, mais également envers une autorité militaire qu'ils acceptent difficilement en l'absence de solidarité du feu avec ceux qui les commandent. Chez les Britanniques comme les Allemands, l'attente est différente. Les importants mouvements de

troupe, depuis l'Angleterre ou depuis la Pologne, l'arrivée progressive sur le front, les combats à l'Est pour les soldats de la Wehrmacht, sont autant de facteurs qui atténuent l'ennui et la routine.

Comment alors maintenir les hommes prêts au combat ? Alors que la mobilisation militaire les amène au front et en uniforme, c'en est une autre qui prend la relève pour lutter contre ce qui peut apparaître comme un engourdissement des mentalités aux yeux des officiers. La mobilisation possède en effet plusieurs sens, et notamment celui d'être « une action de rassembler et de dynamiser les énergies⁴³ ». Cette mobilisation culturelle tend à éviter cette lente érosion de la valeur combative des soldats face à une guerre où le combat a déserté. La bataille devient secondaire, lointaine, anecdotique, et les rafales des rares accrochages entre les corps francs, *Stosstruppen* et autres patrouilles ne parviennent à réveiller ce front silencieux. Silencieux, l'est-il vraiment pour autant ? Si les armes se taisent, la guerre qui se profile devient une *Nervenkrieg*, une guerre des nerfs qui se mène par les mots : les banderoles claquent, les *Lautsprecher* s'époumonent, les radios diffusent. Propagande et contre-propagande se mettent en place, s'institutionnalisent par le biais des officiers ou des *Propagandakompanien*, et tentent de renforcer, de garder intact, voire de faire naître un sentiment patriotique destiné à renforcer l'acceptation de l'attente et du combat futur.

⁴³ Site Larousse. <http://larousse.fr/dictionnaires/français/mobilisation>. Consulté le 14 février 2018.

Chapitre 1. Quotidiens de guerre

Le parcours des combattants français britanniques et allemands au cours de la période de septembre 1939 au 10 mai 1940 sur le front occidental comporte un socle commun, celui du quotidien. La mobilisation, l'arrivée sur le front, la préparation des cantonnements, l'entraînement en vue du combat sont autant de variables communes aux trois armées. Fortes des leçons et des expériences de guerre de 1914-1918, ces dernières s'installent face à face, le long de la frontière, attendant la venue de l'offensive. Avec le combat comme expectative, les soldats s'enterrent à nouveau, dans des fortifications non plus improvisées, faites de tranchées, de bois et de sac de sable, mais bétonnées et creusées en profondeur : la ligne Maginot et le *Westwall*.

À peine arrivés sur le front, les combattants se mettent alors à creuser, à renforcer, à camoufler les fortifications existantes, se préparant à une guerre de position. De part et d'autre de la frontière, le temps calme est mis à profit. Pour les Alliés, il s'agit de suivre la stratégie globale de l'asphyxie économique de l'Allemagne, par le blocus maritime, par des guerres périphériques, par la mobilisation de leurs empires coloniaux afin d'amener sur le front toujours plus d'hommes et de matériel. Face à cette stratégie, l'Allemagne, forte de son accord avec l'Union Soviétique, qui soulage son économie, attend le moment opportun pour faire entrer en action ses troupes mécanisées et aériennes, qu'elle doit compléter et regrouper avec son offensive en Pologne. Les huit mois de calme relatif sont inédits car les trois belligérants principaux trouvent un intérêt dans l'inaction du front.

En quoi les quotidiens de guerre des combattants sont-ils marqués par une expérience commune de cette guerre sans offensive ? Leurs mobilisations, au cours de la semaine qui précède la déclaration de guerre sont des moments particulièrement importants pour ceux qui abandonnent travail et famille pour rejoindre les casernes. Pas encore militaires, plus vraiment civils, ils sont lentement dirigés vers le front. Les voyages qu'ils effectuent à travers l'Allemagne ou la France, en franchissant la Manche parfois, sont de réels instants de rupture avec leur vie d'avant, une séparation sur laquelle pèse le spectre de la Grande Guerre.

I. Des entrées en guerre inachevées

L'Allemagne, après avoir récupéré les Sudètes et la Tchécoslovaquie, s'emploie à justifier au printemps et à l'été 1939 une possible intervention contre la Pologne et la ville libre de Dantzig, où la minorité allemande, d'après la popagande nazie, subirait exactions et violences de la part des Polonais. Face au refus polonais, fort de son alliance avec les démocraties occidentales, l'Allemagne débute sa mobilisation à la fin du mois d'août 1939.

1. « Es war geheime Mobilmachung » : mobilisations partielles et mobilisations générales

1939. 25.8. À l'époque, je ne pensais pas à la guerre. Après tout, les choses se sont toujours bien passées, alors pourquoi pas avec la Pologne ? C'est ce que je pensais, mais il en fut différemment. Je me baignais encore ce soir-là et quand je suis rentré à la caserne, elle ressemblait à une fourmilière. Voilà comment tout s'est passé. C'était une mobilisation secrète⁴⁴.

Une mobilisation secrète, « *geheime Mobilmachung* », est le terme employé par le soldat allemand Ernst H. dans son journal intime pour décrire son ressenti sur la situation à la fin du mois d'août 1939. Le pacte germano-soviétique, signé le 23 du même mois, accentue les tensions en Europe, et les revendications allemandes sur la Pologne se font de plus en plus pressantes. L'impression de « secret » qui pèse sur les préparatifs allemands s'explique par le raisonnement du *Generalstab des Heeres*, de l'état-major allemand, qui table la réussite de son opération en Pologne sur la rapidité et la surprise, tant politique que militaire⁴⁵.

⁴⁴ Deutsches Tagebucharchiv, 1390-IV,1, Ernst H., p.1. « Damals dachte ich nicht an Krieg. Es hatte ja immer gut gegangen, warum auch mit Polen nicht ? So habe ich gedacht, aber er ist anders gekommen. Ich war an diesem Abend noch zum Baden, als ich dann die Kaserne betrat, glich sie einem Ameisenhaufen. So lief alles umher. Es war geheime Mobilmachung. »

⁴⁵ KROENER, Bernhard, « Mobilmachungsplanungen gegen Recht und Verfassung. Kriegsvorbereitungen in Reichsheer und Wehrmacht 1918 bis 1939 », in THOSS, Bruno et VOLKMANN, Hans-Erich, *Erster Weltkrieg, Zweiter Weltkrieg*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2002, pp. 57-78, p. 76.

Alors que l'Allemagne déclenche sa mobilisation le 26 août 1939⁴⁶, la France commence à rappeler partiellement ses troupes, notamment à la frontière et dans les troupes de forteresse. Quelques mois auparavant, lors de la crise des Sudètes, la France avait déjà partiellement mobilisé ses troupes⁴⁷. Ces mobilisations partielles n'ont d'ailleurs pas été oubliées, comme le rappelle le capitaine Pierre Gendreau, le 23 août 1939 dans son journal intime :

Un coup de sonnette matinal m'a brusquement tiré du lit : un agent de police m'apportait un ordre de mobilisation. Je dois me rendre immédiatement à Wallbach, près de Colmar. Cela devient une habitude. Il y a déjà un an, j'endossais l'uniforme pour aller au secours du pays des Sudètes, quelque part en Autriche. Il s'agit maintenant de défendre le « couloir polonais⁴⁸ ».

René Didelot, lieutenant français mobilisé le 26 août, évoque lui aussi cette mobilisation partielle dans ses mémoires, qui a marqué les esprits et les a préparés au combat :

Je vous quittais le matin de très bonne heure après vous avoir embrassés dans votre lit et je partais pour l'autobus de 5h. C'était le 26 août, à la gare il y avait peu de monde la plupart des réservistes étant partis deux jours avant⁴⁹.

Ces mobilisations partielles concernent d'abord les réservistes et les hommes mobilisables aux frontières. Elles sont mises en place pour échelonner l'arrivée des hommes sur le front, éviter un engorgement dans les gares, et tenir les points stratégiques en cas d'agression soudaine, le temps que le reste de l'armée se mobilise.

⁴⁶ STARGARDT, Nicholas, *La guerre allemande, Portrait d'un peuple en guerre*, Paris, La librairie Vuibert, 2017[2015], p. 47.

⁴⁷ GRECARD, Fabrice, *La drôle de guerre. L'entrée en guerre des Français. Septembre 1939-mai 1940*, op. cit., p. 83. L'auteur évoque le nombre de 900 000 hommes appelés entre le 22 et le 27 août.

⁴⁸ La contemporaine, O 57149, Gendreau Pierre, *Une drôle de guerre*, p. 9.

⁴⁹ La contemporaine, O pièce 56146, René Didelot, *Drôle de guerre : les carnets retrouvés 1939-1940*, p. 16.

L'officier français J.A. Sorel écrit dans ses mémoires que les mobilisations partielles de septembre 1938 l'avait habitué à cette immense manœuvre qu'est la mobilisation. Lui-même, en septembre 1939, rejoint une unité particulière de l'armée française : un régiment régional, qui a pour mission d'aider à la mobilisation générale en assurant la surveillance des usines, des nœuds et voies de communication terrestres et fluviales, afin d'acheminer au mieux les hommes, le matériel et les animaux sur le front. Non engagé directement sur le front, ce type d'unité reçoit des effectifs sensiblement moins aptes que les régiments d'active destinés au combat, à commencer par des hommes âgés. Sorel les décrit ainsi :

[Ces] pères de famille dont parfois les cheveux grisonnent [,] ont repris la démarche du vieux troupier, la silhouette illustre du poilu qui a hanté mon enfance⁵⁰.

Le poids de la Première Guerre mondiale pèse dès les premiers instants de l'entrée en guerre. La reprise du vocabulaire désormais bien connu, et en particulier le terme de « poilu » dans la description des soldats de 1939-1940 montre cette filiation dès la mobilisation⁵¹. La participation de ces mobilisés âgés, protégeant en quelque sorte la mobilisation des plus jeunes, inaugure alors une guerre placée sous la protection de la précédente.

L'évocation de la Première Guerre mondiale est régulière, courante. Le soldat allemand Albert J. l'évoque également, avec crainte et appréhension, sentiments qu'il pense partagés avec de nombreuses personnes autour de lui. Il écrit dans ses mémoires, alors que les réservistes allemands de son village viennent d'être appelés, le 28 août 1939 :

La dernière phrase de toutes ces conversations est : « Une guerre arrive. » En écoutant leur discours, je crois que je peux entendre ce que les vétérans de la Première Guerre mondiale ne veulent pas

⁵⁰ La contemporaine, S 27127, J.A. Sorel, *Le chemin de croix*, p. 35-36

⁵¹ Certains soldats de 1939-1940, comme dans l'exemple de J. Sorel, étaient des vétérans de 1914-1918. Fabrice Grenard, dans la note sur l'hommage aux combattants français morts pour la France du 3 septembre 1939 au 9 mai 1940 estime la proportion à 40 % des mobilisés. Il est néanmoins essentiel de rappeler que la plupart de ces hommes ne sont pas directement affectés à des unités combattantes, davantage versés dans les régiments régionaux et territoriaux. Site du Souvenir Français. <https://souvenir-francais-66.pagesperso-orange.fr/fichiers/Dossier%20de%20presse%201939.pdf>, consulté le 4 octobre 2019.

mettre en mots : « Le meurtre redeviendra-t-il obligatoire ? Les années sanglantes de 1914-18 seront-elles répétées⁵² ? »

Si à l'entrée en guerre, l'Allemagne ne mobilise que très peu ses classes d'âge ayant participé à la Première Guerre mondiale, la mémoire de cette dernière est cependant vivace. Les termes employés par Albert J. rappellent avec intensité les offensives meurtrières. Les deux perceptions, celle de l'officier français A. Sorel et celle du soldat allemand Albert J., faisant référence toutes deux à la même guerre, sont cependant marquées par des expériences nationales différentes. Pour les soldats français, la Première Guerre mondiale est souvent perçue de manière méliorative, comme le soulagement victorieux de cinq années de guerre terrible, malgré les lourdes pertes et l'angoisse qu'elle suscite, alors que le spectre de la défaite plane toujours sur les représentations allemandes et la mention de 1914-1918 se retrouve ainsi dans des témoignages sceptiques ou angoissés. La perception positive de la Grande Guerre par les Alliés doit cependant être nuancée par l'importance du pacifisme développée tout au long des années 20 et 30 chez certains combattants, anciens et nouveaux, qui voient déjà la déclaration de guerre de 1939 comme une défaite majeure⁵³.

Ces mobilisations partielles entraînent également quelques tensions. En France, le départ des classes les plus âgées pour les régiments régionaux draine les hommes les plus vieux, souvent pères de famille, âgés d'une cinquantaine d'années. Gustave Folcher, du sud de la France, décrit dans ses mémoires les femmes de ces mobilisés, « furieuses » de voir leurs maris partir alors que les plus jeunes doivent être mobilisés quelques jours plus tard lors des mobilisations générales. Folcher termine son observation sur un espoir : « Tant qu'il n'y avait pas la mobilisation générale, tout pouvait encore être sauvé⁵⁴. »

C'est en effet un fol espoir qu'entretient alors Folcher. L'entrée des troupes allemandes en Pologne précipite les mobilisations générales en France et en Grande-Bretagne. Chacun cherche à se renseigner comme il peut. Le soldat britannique Gascoigne-

⁵² Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., p. 5. « Der Schlusssatz aller dieser Gespräche ist es : "es kommt ein Krieg." Am Austruck ihres Redens glaube ich es vernehmen zu können, was die Weltkriegskämpfer nicht in Worte kleiden wollen: "soll nun das Morden wieder Pflicht werden ? Werden sich nun die blutigen Jahre von 1914-18 wieder wiederholen ?" »

⁵³ PROST, Antoine, *Les anciens combattants, 1914-1940*, Paris, Gallimard, 2014 [1977], p. 163.

⁵⁴ La contemporaine, O col 4483/17, Gustave Folcher, 25 août 1939, p. 17.

Pees évoque la rumeur comme biais d'informations, le « *bush telegraph*⁵⁵ », d'autres, comme le *sergeant* Franck Southall, se rendent directement au *Drill Hall*, le 1^{er} septembre, pour s'enquérir de la situation. Les réponses sont unanimes, les officiers et sous-officiers en poste les renvoient chez eux, les enjoignant de préparer leur équipement et de se tenir prêts pour répondre à l'ordre de mobilisation.

L'état d'esprit des soldats français à la mobilisation a fait couler beaucoup d'encre. L'historien français François Cochet réserve à cette question un chapitre entier dans son ouvrage consacré aux soldats de la drôle de guerre⁵⁶. Décrivant avec précision le fonctionnement même de la mobilisation, l'historien insiste sur la réussite de son déroulement, pointant tout de même sur les problèmes posés par l'Intendance. Mentionnant rapidement quelques « situations [...] douloureuses⁵⁷ », il évoque surtout ce calme, cette résignation qui se seraient emparés des Français à l'annonce de la mobilisation générale. Le soldat français André Giroud s'étonne lui-même de ce calme, dans son journal à la date du 1^{er} septembre 1939 :

Il me paraît impossible d'admettre que je ne me sente pas aujourd'hui bouleversé. Et je n'éprouve pas non plus cette froide lucidité qui fait accepter les pires situations. Nous venons de vivre des heures historiques, une journée de mobilisation générale, le fléau-si-horrible-qu'on-hésite-à-prononcer-son-nom est inévitable, imminent, et les gens restent calmes, ils vont à leurs petites affaires comme d'habitude. On dirait qu'ils ne savent rien, ou qu'ils ne croient pas à la guerre, ou que leur esprit résigné s'y est déjà installé. Et je suis comme les autres⁵⁸.

Calme, résignation. Les termes couramment employés par les historiens pour décrire cette mobilisation se retrouvent dans le témoignage de Giroud. Ce dernier, tenant régulièrement son journal, écrit cependant quelques jours plus tard :

⁵⁵ Imperial War Museum, documents.560, Gascoigne-Pees, p. 5.

⁵⁶ COCHET, François, *Les soldats de la drôle de guerre, septembre 1939- mai 1940*, op. cit., pp. 21-50.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ La contemporaine, O 233163, André Giroud, 1^{er} septembre 1939, p. 9.

Je viens de relire la première page de ce carnet. Je ne l'aurais pas écrite samedi. Samedi [2 septembre] c'était bien, avec la mobilisation générale, le serrement de cœur collectif, les hoquets du désespoir, les yeux rouges allumés d'un triste sourire⁵⁹.

Loin des images d'Épinal d'une mobilisation militaire réussie, le témoignage d'André Giroud insiste au contraire sur l'ampleur du choc. Les mots mêmes ne peuvent être posés sur l'événement : cet instant n'est pas vécu à travers le rapport d'un préfet mais raconté dans le journal intime d'un combattant. La résignation apparaît comme une façade, une pudeur à laquelle se plient les populations civiles.

La mobilisation générale ne se résume pas seulement à des affiches placardées sur des murs, à un calme olympien affiché par une population dont on ne saisit qu'après coup la détresse et la peine réelles. Elle est l'irruption de la guerre au cœur des familles, marquant les premières larmes et les premières peurs. Elle montre l'angoisse de toutes les sociétés engagées pour leurs fils, leurs maris et leurs pères, à la veille d'une guerre qui leur rappelle celle qui a éclaté une vingtaine d'années auparavant. Elle est ce déchirement de l'intime, quelle que soit la nationalité des mobilisés. Les bouleversements que raconte André Giroud, ce « fléau-si-horrible-qu'on-hésite-à-prononcer-son-nom », de nombreux autres soldats le décrivent, comme le lieutenant français René Didelot se souvenant des visages tristes et graves dans les nombreux adieux qui l'entourent⁶⁰. L'Allemand Albert J. évoque lui aussi lors du départ des réservistes, une « atmosphère d'adieu oppressante⁶¹ », tandis que le Britannique Allen se marie avec Pauline le 2 septembre 1939, doit rentrer immédiatement après à Warlingham, son centre de recrutement et qualifie la situation d'horrible⁶².

L'irruption brutale et soudaine de la guerre semble précipiter certaines décisions, et le mariage, souvent à l'issue d'une permission exceptionnelle, devient courant : Allen n'est effectivement pas le seul, et le soldat britannique R.T. MacKay demande, quelques semaines après sa mobilisation, une permission pour se marier, qui lui est accordée par son *Commanding Officer* malgré l'imminence du départ. Les liens personnels qu'il a tissés

⁵⁹ *Ibid.*, 4 septembre 1939, p. 12.

⁶⁰ La contemporaine, O pièce 56146, René Didelot, 26 août 1939, p. 16.

⁶¹ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J, p. 5.

⁶² Imperial War Museum, documents.14894, Allen, 2 septembre 1939.

auparavant avec son officier, au cours d'une *Mock Battle*, l'équivalent d'un *Kriegsspiel*, lui permettent d'obtenir cette faveur : la recomposition du lien entre les officiers et les soldats se redéfinit dès les premières semaines de la guerre. Il épouse ainsi sa femme le 24 septembre 1939, mais doit rentrer le soir même à Chideock, dans le Dorset, où son régiment est stationné. Six jours plus tard, son régiment, le *23rd Field Regiment, Royal Artillery*, quitte l'Angleterre pour Cherbourg. Les mariages qui surviennent au moment de la déclaration de guerre ne sont pas une nouveauté : déjà en 1914, de nombreux couples ont officialisé leur union, comme une promesse patriotique ou face à la peur de la mort⁶³.

La tristesse, l'angoisse et la souffrance caractéristiques des débuts de guerre y préfigurent les affres du combat, sur lesquels plane toujours l'héritage de la Grande Guerre. Le conflit apparaît d'ailleurs à beaucoup d'Européens comme potentiellement long, et la mobilisation marque pour ces nouveaux civils en uniforme le début d'une longue séparation avec leurs familles. La perspective de la mort, de la blessure et de la convalescence, de la captivité et du temps des combats suscitent l'effroi et les rares possibilités de retour à l'arrière, comme la permission, ne peuvent rasséréner les hommes qui partent.

⁶³ VIDAL-NAQUET, Clémentine, « Août 1914 : se marier... vite », *L'histoire*, 2014/6, n° 400, p. 74-80.

2. « [...] crammed like cattle » : premiers mouvements vers le front

Gustave Folcher. Le tour de France par un soldat

Gustave Folcher, paysan dans le Gard, part d'Aigues-Vives pour Nîmes, au soir du 3 septembre, pour rejoindre son centre mobilisateur, le n° 155, situé à Avignon. Son parcours offre une description globale du voyage vers le front. Il part avec des hommes qu'il connaît mais qui s'égrènent au fil des arrêts du train. Arrivé à Avignon, il se retrouve seul, ne sachant où chercher son centre mobilisateur.

Son arrivée est facilitée par les aléas de la mobilisation : retrouvant à plusieurs reprises et à des postes clés des hommes vivant à Aigues-Vives, il arrive à être orienté vers son centre mobilisateur ; il est versé à la 3^{ème} section de la 3^{ème} compagnie du 1^{er} bataillon du 12^{ème} régiment de Zouaves. Puis vient le départ en car, pour le lieu de formation de sa compagnie, ailleurs dans le Vaucluse.

Cinq jours plus tard, le 8 septembre 1939, Folcher et sa compagnie prennent un train pour le front, au départ d'Avignon. Dans ses mémoires, il termine ici son premier chapitre et ouvre le second, intitulé « La France vue du wagon » : la rupture entre le temps civil et le temps militaire marquée par le voyage s'inscrit dans ses souvenirs. Le voyage est l'occasion pour les hommes de faire connaissance, dans l'intimité d'un wagon à bestiaux : les noms de ses nouveaux camarades apparaissent, symboles de la création d'un nouveau lien. Dans sa compagnie, les hommes viennent principalement du Sud de la France, de Marseille aux Basses-Pyrénées, complétés par quelques Parisiens et Troyens.

Nul dans le train ne sait quelle est la destination, et les différentes régions françaises décrites par Folcher s'enchaînent dans une longue description, un mélange entre un manuel de géographie et *Le tour de la France par deux enfants*, dont la lecture à l'école est un passage obligatoire pour un grand nombre des soldats français de la Troisième République. À travers le voyage qu'il décrit, il voit et découvre le pays qui lui a été présenté quelques années plus tôt sur les bancs de l'école. Il explique ainsi :

Pour moi qui n'ai jamais vu que les environs du Bas-Gard, je ne puis me rassasier, car ce n'est pas du tout les points de vue de chez nous, où m'on ne voit que des vignes et, à cette époque-ci, des champs rôtis par le soleil⁶⁴.

Il décrit ainsi la brume opaque de la vallée du Rhône, la colline de Fourvières, les villages accueillants, Paray-Le-Monial, en Saône-et-Loire, qui lui rappelle Lunel, à côté de Montpellier. La pause à Paray-Le-Monial est l'occasion de refaire le plein de vivres, et des infirmières de la Croix-Rouge et de d'autres organisations leur offrent à boire. Puis le voyage reprend : le charmant pays, la Loire « qui roule ses eaux lentement » et qui est « magnifique au soleil couchant », Romilly-sur-Seine et sa bonneterie. L'arrivée à proximité du front amène un changement de ton, l'atmosphère se faisant plus martiale : les trains de soldats se font plus présents, la Croix-Rouge n'est plus présentée comme offrant à boire mais à travers les « michelines », ces autorails et trains sanitaires destinés à l'évacuation des blessés. Les cicatrices laissées par la Grande Guerre font également leur apparition :

Ça roule, nous voyons un vaste cimetière avec ses croix alignées, reste de la guerre de 1914, ce qui n'est pas fait pour nous mettre bien de la joie⁶⁵.

Les paysages, les territoires, les villes que Folcher décrit tout au long de son voyage ne semblent pas si anodins. Ils représentent la France, cette France pour laquelle il est mobilisé, pour laquelle il doit combattre et pour laquelle il peut mourir : l'arrivée en Lorraine, sur le front, et la découverte du cimetière de 1914-1918 le lui rappellent avec force. Le voyage de Gustave Folcher d'Aigues-Vives à Novéant-sur-Moselle est donc une étape importante dans la transition entre le monde civil et le front combattant. Il marque une rupture spatiale, mais également temporelle : parti civil avec un groupe d'amis, il arrive avec d'autres connaissances et en uniforme, abandonnant son métier de paysan pour endosser celui de militaire.

⁶⁴ La contemporaine, O col 4483/17, Folcher, p. 24.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 27.

Franck Southall. Le poids de la « Great War »

Franck Southall est *sergeant* dans l'armée britannique. Il est mobilisé à Birmingham, le 2 septembre 1939. Prenant le bus pour rejoindre son unité, il stationne à Coleshill, dans la banlieue birminghamienne, pour une semaine. Le 10 septembre, son unité part en autobus pour Swindon, dans le Wiltshire. Il y reste jusqu'en octobre, où il est dirigé vers Chatham poursuivre une formation complémentaire. Rejoignant son unité, il continue à parcourir la campagne du Sud de l'Angleterre, tout en ayant régulièrement des permissions pour retourner à Birmingham, où l'attendent sa femme et son nouveau-né.

Début janvier 1940, des rumeurs circulent dans la compagnie de *Royal Engineers* à laquelle appartient Southall : le départ pour la France approche. Avec d'autres officiers, il s'absente alors pour une permission non officielle et interdite de quelques jours, empruntant un taxi pour rejoindre sa femme. De retour dans son unité, il part finalement le 14 janvier pour Southampton, où il prend un navire pour Le Havre. Arrivé en France, il raconte son départ vers le front :

Lorsque nous avons débarqué, il a commencé à neiger et au moment où nous sommes passés par le centre d'accueil pour un repas chaud, la neige était d'environ deux pouces. Finalement, nous nous sommes reformés et avons commencé à marcher jusqu'à la gare où nous avons été mis dans un train qui comprenait à la fois des *coaches* et des *trucks*⁶⁶. J'avais entendu parler des conditions de voyage dans ces camions par des anciens combattants de la Première Guerre mondiale, mais je ne pensais pas qu'ils existaient encore ; en fait, il semblait que nous ne faisons que poursuivre cette guerre⁶⁷.

⁶⁶ Les *coaches* semblent désigner des wagons pour voyageurs et les *trucks* désignent des wagons à bestiaux.

⁶⁷ Imperial War Museum, documents.3993, F. Southall, p. 11. « As we disembarked, it started to snow and by the time we had passed through the reception centre for a hot meal, the snow was about two inches. Eventually, we re-formed and started marching to the railway station where we were put on a train which comprised both coaches and trucks. I had heard of the travelling conditions in these trucks from World War I Veterans, but little did I think that they still existed, in fact it looked as if we were just continuing that war. »

Southall mentionne ensuite les marquages sur les wagons, évoquant leur capacité de transport de 10 chevaux ou 40 hommes. Il ajoute que les « *truck* » étaient destinés aux hommes, tandis que les « *coaches* » transportaient les officiers. Il atteint finalement son lieu de cantonnement après une dernière marche à pied de deux miles dans la neige.

Bien que mobilisé dès les premiers jours de la guerre, le sergent Franck Southall complète sa formation en Angleterre pendant plusieurs mois. Les expériences de voyage diffèrent quant à leurs dates, mais restent cependant très semblables, marquées notamment par la traversée de la Manche, véritable rupture avec la vie de caserne et amenant les Britanniques à proximité du front. Les wagons français empruntés par les soldats britanniques pour rejoindre le front rappellent la Grande Guerre dont les expériences sont connues par les témoignages des anciens combattants. Le spectre de 1914-1918 accompagne les soldats alors qu'ils montent au front, comme un présage de la guerre à venir.

Rudolf W. D'Est en Ouest

L'*Unteroffizier* allemand Rudolf W. reçoit son ordre de mobilisation le 26 août 1939, à Berlin, et doit rejoindre le *1. Schwere Artillerie-Ersatz-Abteilung 39*⁶⁸. Son départ a lieu le surlendemain, le 28 ; il retrouve lors de l'appel trois camarades, l'un de Döberitz et deux autres pendant le service⁶⁹. Après des adieux « digne[s] et calme[s] », le voyage commence, non pas vers la frontière occidentale mais vers la Pologne, où les troupes allemandes se massent en prévision de l'invasion :

Le voyage jusqu'à Küstrin dans un wagon de marchandises vide était quelque chose de nouveau. La curiosité et l'impatience face à qui nous attendait généraient l'ambiance drôle, parfois un peu crispée, typique de ce genre de situations. Les adieux à Berlin et le

⁶⁸ Le *1. Schwere Artillerie-Ersatz-Abteilung 39* appartient la *III. Wehrkreis* - la 3^{ème} région militaire allemande. Elle est formée le 26 août 1939 à Küstrin. cf. TESSIN, Georg, *Verbände und Truppen der deutschen Wehrmacht und Waffen-SS 1939-1945. Stationierungen. Teil 1, Wehrkreise I-IV, Teil 1*, Osnabrück, Biblio Verlag, 1996, p. 141.

⁶⁹ Döberitz comprend notamment une *Wehrmachtschule*, un centre de formation avant-guerre.

souci pour la famille restée à l'arrière ne cessaient toutefois de se manifester⁷⁰.

Le trajet fait rejaillir chez Rudolf W. des sentiments contraires, qui montrent la transition qui s'effectue au cours du voyage, entre le pays que l'on quitte, et la guerre présentée comme une aventure qui à la fois excite et effraie : pour autant, l'unité de Rudolf W. ne combat pas sur le front polonais. Cantonné à l'arrière, il quitte le *1. Schwere Artillerie-Ersatz-Abteilung 39* à une date symbolique, le 11 novembre 1939 et part pour Senne.

La première partie de son voyage de Küstrin à Senne se fait dans un wagon réservé aux officiers, où lui et son compagnon de route sont acceptés par un lieutenant, avant d'être expulsés par un *Spiess*, un sous-officier dont le grade équivalent dans l'armée française est celui d'adjudant et celui de *sergeant major* dans l'armée britannique, et donc d'un rang hiérarchique supérieur à celui de l'*Unteroffizier* Rudolf W. Ce dernier termine alors son voyage en troisième classe :

Agréable affaire. Eh bien, dans un compartiment de troisième classe. Nous y avons assez de place. Une bouteille de « Alter Heidmärker » aidera à surmonter le pire. Par ailleurs c'est chauffé⁷¹.

L'ironie se rapportant à l'altercation avec le *Spiess* est utilisée pour dédramatiser et critiquer la situation et le conflit d'autorité auxquels est confronté Rudolf W. Il note également la difficulté du trajet, notamment par l'emploi du superlatif substantivé *Schlimmste*, et la mention du froid, critiques récurrentes des voyages vers le front.

⁷⁰ Deutsches Tagebucharchiv, 1768-1, Rudolf W., 28 septembre 1939, p. 9. « Die Fahrt nach Küstrin im leeren Güterwagen war etwas Neues. Die Neugier und die Spannung auf das vor uns Liegende traten in den Vordergrund und erzeugten die bei solchen Gelegenheiten typische lustige, manchmal etwas krampfhaft erscheinende Stimmung. Der Abschied von Berlin und die Sorge um die zurückgebliebene Familie brachen doch immer wieder durch. »

⁷¹ Deutsches Tagebucharchiv, 1768-1, Rudolf W., 11 novembre 1939, p. 18. « Angenehme Angelegenheit. Na, also dann in ein Abteil 3. Klasse. Genug Platz halten wir dort auch. Eine Flasche "Alter Heidmärker" wird über das Schlimmste hinwegbringen. Geheizt wurde auch. »

Rudolf W. traverse enfin la campagne allemande, avant d'arriver à Senne :

Sous la direction de Voges, nous nous sommes rendus à Senne par une route pavée. J'ai soufflé et transpiré comme un fou. Il y a encore beaucoup de vieilles maisons ici. Cela ressemble à une petite ville⁷².

L'*Unteroffizier* note encore la difficulté du trajet, cette fois-ci physique, avant d'arriver à destination. Il s'attarde sur le paysage qui l'entoure, ces vieilles maisons pittoresques qui forment ces villages qui se ressemblent et pour lesquels il est finalement mobilisé.

Le voyage vers le front, une expérience commune aux trois armées

Les trois expériences décrivent toutes trois ce moment décisif qu'est le voyage vers le front - ou du moins la zone de cantonnement. Il commence par le départ, l'abandon des proches, de la famille, parfois des amis qui, s'ils partent en même temps, sont parfois dirigés vers d'autres destinations : c'est la séparation d'avec la vie civile qui se dessine, et ce qu'elle inclut. Les adieux du soldat français André Giroud à sa fiancée, Andrée, lui font ressentir tant la dureté de la séparation que la réalité du départ :

Je me rappellerai toujours l'arrivée d'Andrée au car, comme elle m'entoura le cou de ses bras en pleurant effondrée sur mon épaule. Elle portait un manteau blanc. Je ne l'ai jamais vue aussi belle. J'ai compris que je partais⁷³.

Les mobilisés ne réalisent cependant pas toujours la portée de la séparation. En septembre 1939, le *gunner* J. Gascoigne-Pees, quittant Clapham pour rejoindre Worthing, le lieu de rassemblement de son unité, raconte dans ses mémoires qu'un soldat de son unité, Dave Bridger, entra aperçut sa mère en train de faire des courses à Tooting Broadway : il

⁷² *Ibid.*, p. 19. « Wir fuhrten unter Führung von Voges nach Senne durch einen ausgewählten Landweg. Habe ich gepustet und geschwitzt wie ein Irrer. Sehr viele alte Häuser gibt es hier noch. Es ist fast kleinstädtisch. »

⁷³ La contemporaine, O 233163, Giroud, p. 12.

ajoute que Bridger, à ce moment-là, n'a jamais pensé qu'il ne redeviendrait pas civil avant six ans⁷⁴.

Le trajet en lui-même est souvent une étape difficile, et le wagon fait régulièrement l'objet de critiques. Face à la pénurie des wagons de voyageurs, des wagons de marchandises sont employés. En effet plusieurs millions d'hommes sont mobilisés en même temps, les différents pays doivent les convoier au front. Au début de la guerre, sur les moyens mobilisés varient suivant les différents pays. Alors que l'Allemagne mobilise et concentre ses forces à l'Est, face à la Pologne, en ne laissant que quelques divisions face aux armées alliées⁷⁵, la France envoie ses hommes garnir les forts de la ligne Maginot. Ce sont plus de 8 700 trains et près de 123 000 véhicules automobiles qui sont utilisés pour transporter les vagues successives d'hommes vers les zones de concentration et de dépôts⁷⁶, puis vers la zone des armées : le 25 août, puis le 27, les mobilisations partielles rappellent respectivement 370 000 et 750 000 réservistes. Puis le 2 septembre, lors de la mobilisation générale, la SNCF doit prendre en charge près de 1 450 000 hommes qui doivent se rendre sur le front, sans compter l'intense trafic maritime mis en place entre la France et ses colonies. Le Royaume-Uni, par la faiblesse numérique de son corps expéditionnaire et son déploiement sur le territoire français, dépendra, une fois la Manche traversée, des réseaux routier et ferré français.

Tout comme Gustave Folcher et son wagon à bestiaux, Franck Southall et le marquage 10 chevaux 40 hommes, ou le *Güterwagen* de Rudolf W., presque tous les soldats connaissent donc le voyage à bord de ces wagons. Le soldat britannique Tom Adair écrit lui aussi être entassé comme du bétail dans son train, « crammed like cattle⁷⁷ ». Le soldat

⁷⁴ Imperial War Museum, documents.560, Gascoigne-Pees, p. 6. Le régiment de Gascoigne-Pees et de Bridger, le *98th Field Regiment, Royal Artillery, Surrey and Sussex Yeomanry* appartenant au *1st Corps*, est rapidement embarqué pour la France à Southampton et débarquera à Cherbourg dès la fin du mois de septembre.

⁷⁵ Le chiffre de 23 divisions est avancé par Alfred Jodl au procès de Nuremberg : « And if we did not collapse already in the year 1939 that was due only to the fact that during the Polish campaign, the approximately 110 French and British divisions in the West were held completely inactive against the 23 German divisions. » Site de la Library of Congress, *Trial of the Major War Criminals before the International Military Tribunal*, <http://www.loc.gov>, volume XV, p. 350, consulté le 2 octobre 2018. L'historien allemand Michael Salewski avance quant à lui le nombre de 25 *Landwehrdivisionen* sur le front Ouest à la déclaration de guerre, portées à 33 quelques jours plus tard. SALEWSKI, Michael, *Deutschland und der Zweite Weltkrieg*, Ferdinand Schöningh, Paderborn, 2005, p. 94.

⁷⁶ *La manœuvre pour la bataille. Les transports pendant la guerre de 1939-1940*, Paris - Limoges - Nancy, Charles-Lavauzelle et Cie, 1941, p. 8.

⁷⁷ Imperial War Museum, documents.13387, Adair, 8 février 1940, lettre.

britannique C. Mealins, versé à la *158 Welsh Field Ambulance Royal Army Medical Corps* arrive à Cherbourg en septembre 1939 et rejoint l'hôpital des Incurables de Lille à bord d'un wagon qu'il décrit ainsi :

Ensuite, nous étions dans le train, mais cette fois-ci une vingtaine d'hommes dans un box à chevaux, pas de fenêtres, juste des lattes pour la ventilation et de la paille sur le sol⁷⁸.

Les trains renforcent l'idée chez les hommes qu'ils sont traités comme du bétail, employant les wagons en principe destinés au transport des animaux, dans des conditions de voyage difficiles. D'autres facteurs augmentent la pénibilité du trajet. Le manque de nourriture tout d'abord, comme le rappelle Gustave Folcher qui, comme de nombreux autres soldats, a oublié de prendre des réserves de nourriture comme indiqués sur son fascicule de mobilisation, et doivent alors trouver à manger par leurs propres moyens⁷⁹. De même, le soldat allemand Albert J., se plaint de la nourriture froide et du manque de boisson lors de son transport d'Est en Ouest en novembre 1939⁸⁰.

Le froid est un autre facteur de pénibilité. Le britannique Mealins dénonce ainsi les températures très basses qui le saisit au cours du voyage, rappelant que fumer pour se réchauffer est chose impossible à cause de la paille recouvrant le sol du wagon, qui augmente les risques d'incendie. Quant à Rudolf W., il combat le froid par l'alcool, tout comme le major britannique M.C. Ross, qui se rend dans les bistrotts les plus proches à chaque arrêt en gare, pour se réchauffer⁸¹.

Ross pointe d'ailleurs dans son témoignage une autre difficulté liée au voyage : la solitude. Il écrit :

La vie semblait très irréelle, et sans compagnon pour m'encourager, je suis tombé dans un état de découragement⁸².

⁷⁸ Imperial War Museum, documents.18971, Mealins. « Next we were on train but this time about twenty men to a horse box, no windows just slats for ventilation and straw on the floor [...] »

⁷⁹ La contemporaine, O col 4483/17, Folcher, p. 19.

⁸⁰ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., 28 novembre 1939.

⁸¹ Imperial War Museum, documents.17370, Ross, p. 8.

⁸² *Ibid.*, « Life seemed very unreal, and with no companions to cheer me up, I fell into a mood of despondancy. »

Le trajet solitaire renforce, pour un Britannique loin de son foyer et ne parlant pas la langue du pays dans lequel il évolue, complique la situation jusqu'à la rendre démoralisante. Le récit de Ross rappelle en creux l'importance du voyage dans la création d'un groupe primaire, composé de compagnons de route, voire l'exaltation d'une cohésion d'unité, d'un esprit de corps. François Cochet a justement pris, dans son ouvrage *Les soldats de la drôle de guerre*⁸³, l'exemple de Gustave Folcher pour montrer la création d'un groupe primaire dans une unité où l'appartenance régionale est primordiale. Si la dispersion géographique dépasse les Pyrénées, le Gard ou l'Hérault comme le prétend Cochet, et embrasse plus largement le Sud de la France, exception faite des Troyens et des Parisiens, l'historien rappelle à juste titre l'importance de la formation d'affinités dès les origines du voyage, une tendance relevée régulièrement dans les récits de combattants.

Ainsi, le *sapper* britannique Andrew, en octobre 1939, appréhende son affectation :

Mon nom a été appelé, et j'ai été affecté à Cardiff, au Pays de Galles. J'étais très déçu. De toute manière, le sergent est revenu et m'a dit d'aller à Plymouth. J'étais très heureux car j'avais mon ami pour m'accompagner⁸⁴.

De même, le trajet de Donald Matheson semble moins pénible, car il accompagne un ami, un *quartermaster*, qui bénéficie d'un compartiment isolé du reste des hommes. Le *quartermaster* en profite pour lui expliquer que d'après son expérience de la Grande Guerre, les trains français ne voyagent jamais plus d'une demi-heure sans s'arrêter, une affirmation contredite par leur voyage⁸⁵. Son trajet dans une voiture destinée à un grade supérieur n'est pas sans rappeler l'histoire de Rudolf W., qui, sans ami gradé, est finalement renvoyé en troisième classe. Les récits de Andrew, Matheson, Rudolf W., montrent l'importance d'être accompagné et comment les connaissances peuvent améliorer les conditions du transport vers le front, renforçant les accointances dans le « groupe primaire ».

⁸³ COCHET, François, *Les soldats de la « drôle de guerre »*, op. cit., p. 53-54.

⁸⁴ Imperial War Museum, documents.17366, Andrew, octobre 1939, p. 1. « My name was called, and I was bound for Cardiff, Wales. Well - I was very disappointed. Anyway, the Sergeant came back and told me to go to Plymouth. I was very pleased as I had my friend to go with. »

⁸⁵ Imperial War Museum, documents.16545, Matheson, p. 50.

Les relations qui s'établissent pendant le voyage entre soldats dépassent aussi le seul cadre du groupe primaire, composé de quelques hommes seulement et tendent à renforcer la cohésion et l'esprit de corps des unités. Gustave Folcher l'évoque :

Dans le wagon, personne ne dort. A la lueur d'une bougie, une équipe joue aux cartes. Et là, très serrée, la section finit de faire connaissance. Nous sommes là trente-cinq hommes d'un peu partout⁸⁶.

Il s'agit bien de trente-cinq hommes, soit toute la section ou la contenance d'un wagon à bestiaux, qui apprennent à se connaître dans le groupe de Folcher ; ceux qui ne participent pas à la conversation sont ostracisés et ne sont pas intégrés au groupe, comme le montre le cas d'un sergent-chef commandant la section de Folcher en l'absence du lieutenant, dans un wagon voyageur. Dans d'autres situations, c'est la chanson qui permet de rapprocher les soldats. Albert J. et ses camarades entonnent des chants patriotiques à la gare d'Ingolstadt, prenant le train pour la frontière française⁸⁷. C'est également le cas d'un ami du soldat britannique Gaskin, au cours de la traversée de la Manche, qui sort sa trompette :

Alors que le convoi zigzaguait vers l'est, Sam avait apporté sa longue trompette argentée, et il se tenait debout à la proue du navire, son calot sous son épaulette avec ses cheveux blonds au vent, puis il a joué *Auld Lang Syne*... Regardant autour de moi sur le pont, j'ai vu certains soldats réagir et oui, comme moi beaucoup avaient la gorge nouée et certains pleuraient, comme je le faisais sans honte. Ils ont applaudi les efforts de Sam.... Le navire de transport de troupes fut traversé de la poupe à la proue par trois acclamations chaleureuses et ont suivi avec *There'll Always be an England*. Tout cela était très émouvant⁸⁸.

⁸⁶ La contemporaine, O col 4483/17, Folcher, p. 22.

⁸⁷ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., p. 9.

⁸⁸ Imperial War Museum, documents.1603, Gaskin, p. 21. « As the convoy zigzagged its way eastwards, he, Sam, had brought along his long silver coloured trumpet, and he stood at the bows of the Ship, his Forage cap under his shoulder lapel with his fair hair blowing in the wind, he then played Auld Lang Syne... looking around me on the deck I watched some of the Troops for their reaction, and yes, like me many were gulping

La nostalgie portée dans le premier chant, *The Auld Lang Syne*, chanson traditionnelle écossaise mais connue par tous, rappelle que les soldats laissent derrière eux leur pays et leurs familles en partant vers la France. La traversée de la Manche est donc un moment difficile, émotionnellement fort pour les soldats. La scène décrite par Gaskin, presque surréaliste, réintroduit le patriotisme et l'esprit de corps par le second chant, *There'll Always Be An England*, popularisé au début de la guerre par Vera Lynn, également connu par un grand nombre de soldats.

La traversée de la Manche est évidemment un passage obligatoire pour tout soldat britannique se rendant sur le territoire français. Partant des ports de la côte sud de l'Angleterre, ou du *Bristol Channel*, les soldats débarquent habituellement à Cherbourg, tandis qu'une partie du matériel et de l'équipement est dirigée vers des ports français comme Saint-Nazaire ou Brest⁸⁹. En abandonnant l'Angleterre, c'est également l'abandon d'un certain sentiment de quiétude et l'irruption du danger possible qui saisit les soldats, comme en témoigne Gaskin.

Beaucoup de jeunes soldats regardaient en l'air, la Luftwaffe sans doute. Moi, et beaucoup d'autres soldats, scrutions la mer à la recherche de périscopos (U-Boots)⁹⁰.

L'inquiétude d'une attaque, tant aérienne que terrestre, est d'ailleurs l'une des raisons principales du choix du port de Cherbourg, et plus généralement des ports de la côte occidentale française. Le premier rapport du général Lord Gort, commandant du *British Expeditionary Force*, écrit en 1941, insiste sur la relative sécurité des ports de la côte occidentale française, plutôt que des ports de la Manche, plus exposés.

Le voyage des hommes vers le front marque donc une rupture entre la vie civile et la vie militaire. Souvent difficile aux vues des conditions de transport, dans des wagons à bestiaux pour la plupart des soldats de troupe, ce temps de trajet est aussi le moment d'une

and some were weeping, as I was unshamedly. They cheered [...] Sams efforts... Troopships fore and aft let rip with three hearty cheers and followed with There'll Always be an England. All so very emotional... »

⁸⁹ GREHAN, John and MACE, Martin, *The BEF in France, 1939-1940. Manning the Front Through to the Dunkirk Evacuation*, Barnsley, Pen and Sword, 2014, p. 2.

⁹⁰ Imperial War Museum, documents.1603, Gaskin, p. 20. « Many younger soldiers were looking up for the Lufwaffe no doubt... I, and many older soldiers were searching the sea for periscopos (U-boats). »

prise de conscience, celle de la réalité du combat qui, pensent-ils, les attend à la descente du train.

* * *

L'entrée en guerre en septembre 1939 et les mobilisations des soldats français, britanniques et allemands s'effectuent sous le spectre de 1914-1918⁹¹. Si quelques scènes d'enthousiasme, fort rares, sont décrites dans quelques témoignages, les sentiments qui dominent les représentations des combattants sont la détermination, une certaine peur et la tristesse liée à la séparation. Certains soldats, notamment français et britanniques, ont encore à l'esprit la crise des Sudètes de l'année précédente, qui s'était résolue par une paix toute relative suite aux accords de Munich, et espèrent parfois une issue diplomatique sans combat.

À ces mobilisations militaires succède le départ et les nombreux voyages, à l'exception toutefois des troupes frontalières françaises et allemandes. Pour les soldats des trois pays belligérants, le départ est synonyme de rupture : quitter la vie civile et son travail, quitter sa famille, quitter, parfois pour la première fois, la ville, la région dans laquelle ils habitent. Les scènes de départ, sur le quai des gares ferroviaires ou routières, trahissent dans les trois pays les mêmes inquiétudes. Pour autant, les parcours, s'ils se rejoignent en mai 1940, sont différents : les soldats allemands partent vers l'Est, combattre l'armée polonaise, avec le combat souvent comme une réalité concrète à la descente du train, les soldats français partent pour les différentes frontières du Nord et de l'Est. Le parcours des soldats britanniques est plus aléatoire, mais sont habituellement dirigés soit vers des camps d'entraînement en Angleterre, soit rejoignent des unités combattantes ou de logistique en France.

⁹¹ L'entrée en guerre en 1914 a été, contrairement à celle de 1939, particulièrement étudiée. Le premier à se pencher sur le début de la Première Guerre mondiale a été Jean-Jacques Becker, dans son ouvrage issue de sa thèse *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre ?*, Paris, Presses de Sciences Po, 1977. Il fut le premier à questionner le mythe de l'entrée en guerre, et d'une France favorable à la guerre, partant, selon l'expression populaire, la « fleur au fusil ». Il est intéressant de noter que l'entrée en guerre de 1914 est un moment particulièrement étudié par les spécialistes de 1914-1918, et le Centenaire de la Première Guerre mondiale a incité d'autres auteurs à s'intéresser également au déclenchement de la guerre. Il est possible de citer notamment les ouvrages de CABANES, Bruno, *Août 1914. La France entre en guerre*, Paris, Gallimard, 2014 ; de CLARK, Christopher, *The Sleepwalkers. How Europe went to war in 1914*, London, Allen Lane, 2012, qui a suscité d'importants débats en remettant en cause la responsabilité de l'Allemagne dans le déclenchement de la guerre, thèse à laquelle répond Gerd Krumeich, notamment dans son ouvrage sur le mois qui précède la guerre, dans KRUMEICH, Gerd, *Juli 1914. Eine Bilanz*, Paderborn, Schöningh, 2014.

Ces mobilisations et premiers mouvements de troupes semblent cependant inachevés, sur le front occidental : alors même que la finalité d'une mobilisation est la guerre, celle-ci, si elle éclate bien le 3 septembre 1939, ne ressemble à aucune autre, et surtout pas à celle de 1914. Le calme aux frontières françaises contraste avec les grandes et coûteuses offensives d'août 1914. Désormais sur le front ou dans leurs cantonnements, les hommes attendent, se préparent et aménagent le terrain en vue de la bataille.

II. S'entraîner au combat, préparer le terrain : la bataille comme horizon

Si la guerre est déclarée, à l'Ouest, les armées restent timides. Quelques accrochages ont lieu dans la Sarre, mais ailleurs, le calme s'installe : le répit est mis à profit pour renforcer les lignes de défenses, *Westwall* et Maginot, pour creuser des tranchées, poser des barbelés, et pour terminer de la formation des combattants qui arrivent sur le front.

1. « Heute morgen begann um 5 Uhr mit einer Abteilungsübung der Ernst des Lebens wieder » : entraîner les corps

De plus, dans notre instruction, nous visons à produire un esprit alerte, dans un corps en forme et actif⁹².

L'armée britannique produit, au cours de l'entre-deux-guerres, une série de documents et de fascicules nommés *Military Training Pamphlet* et *Army Training Memorandum*, visant à donner un cadre précis à l'entraînement que doivent recevoir officiers et soldats en vue du combat. La guerre déclarée, ces manuels se transforment pour fournir aux instructeurs et officiers des directives encore plus claires quant à l'utilité et la finalité de l'entraînement destiné aux combattants. Ils insistent sur l'importance de ce double entraînement du corps et de l'esprit ; le corps étant renforcé par des exercices physiques et l'esprit par des conférences et des cours faisant suite aux entraînements aux vues de permettre une meilleure compréhension de l'exercice.

La formation passe tout d'abord par l'apprentissage du maniement des armes. L'entraînement basique que reçoit le soldat britannique Derek Hunnisset dure pendant les huit semaines qui suivent sa mobilisation, au cours desquelles il apprend à monter, démonter et utiliser plusieurs types d'arme : un fusil classique, un *Bren gun*⁹³, et un fusil antichar⁹⁴. L'armée britannique, qui a ré-équipé et réorganisé une partie de ses unités, notamment avec le *Bren* et le *Boys*⁹⁵ dans les années 1937-1938, désire former les soldats

⁹² National Archives, WO 231-244, *Army Training Memorandum*, janvier 1940, p. 13. « Further, in our instruction, we aim at producing an alert mind, in a fit and active body. »

⁹³ Il s'agit du fusil-mitrailleur Bren, une arme automatique faisant partie de l'équipement réglementaire de l'armée britannique.

⁹⁴ Imperial War Museum, Documents.16352, Hunnisset, p. 14.

⁹⁵ National Archives, WO 231-238, *Army Training Memorandum*, 1938-1939, p. 28.

à leur maniement et les jeunes officiers à leur utilisation tactique sur le champ de bataille⁹⁶. Elle accuse en effet à ce moment-là d'un retard important en termes de modernisation et face à la montée des tensions en Europe, et débute son effort de réarmement⁹⁷.

Figure 1. Soldats britanniques maniant un fusil antichar Boys (à gauche) et un fusil-mitrailleur Bren (à droite)⁹⁸.

La photographie (Figure 1) prise par le lieutenant E.A. Taylor, photographe officiel du *War Office* le 29 février 1940 à Rumegies, présente deux soldats britanniques du *1st Border Regiment*, à la frontière belge ; celui de gauche tient un fusil antichar Boys et celui de droite un fusil-mitrailleur Bren. Contrairement aux fusils, qui équipent communément les soldats, ces armes, par leur rôle spécifique au combat et leur relative rareté au sein des unités, nécessitent une attention particulière et quotidienne, comme le rappelle le soldat

⁹⁶ SALIBA, Fabrice, *Les politiques de recrutement militaire britannique et française, 1920-1939. Chronique d'un désastre annoncé*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 242. L'auteur insiste sur la volonté du gouvernement de repousser au maximum l'introduction d'un registre national ou d'une conscription. Est signé, en mai 1939, le *Military Training Act*, assurant à l'armée 200 000 hommes supplémentaires à encadrer, à équiper et à former : il ne concerne qu'une fraction des jeunes de 20 et 21 ans. L'arrivée tardive de ces hommes dans l'armée et le manque d'instructeurs et de cadres tendent à expliquer les difficultés de l'armée britannique au cours de l'année 1939.

⁹⁷ PHILPOTT, William et ALEXANDER, Martin S., « The French and the British Field Force : Moral Support or Material Contribution ? », *Military History*, vol. 71, n° 3, 2007, p. 743-772, p. 762.

⁹⁸ Imperial War Museum, F 2871.

britannique John Grieve : « Notre routine quotidienne était le creusement de tranchées, l'entraînement au Bren⁹⁹ [...]. »

Cet entraînement est récurrent dans le récit des soldats britanniques, tels que Grieve ou Hunniset. Le soldat britannique Durey, de la *1st Guards Brigade* évoque également un entraînement au tir pendant la traversée de la Manche sur le *Maid of Orleans*¹⁰⁰ : « [...] notre seule distraction fut que les fusils Lewis étaient autorisés à tirer sur les mouettes pour s'entraîner¹⁰¹. »

Les *Lewis guns* sont des fusils-mitrailleurs utilisés par l'armée britannique avant leur remplacement par les *Bren*. Ils furent équipés sur les navires afin de servir de défense antiaérienne. Le témoignage de Durey montre que chaque instant est mis à profit pour l'entraînement, même si celui-ci implique de s'entraîner sur des volatiles. L'exercice au maniement de ce type d'arme n'est pas particulier à l'armée britannique ; c'est d'ailleurs dans un contexte de défense antiaérienne que le soldat français Giroud évoque le manque d'exercice au maniement des fusils-mitrailleurs :

L'escouade fournit la garde. Quatre hommes se relaient auprès des fusils-mitrailleurs. Un fusil est posé dans un jardin, l'autre est camouflé au milieu d'un champ. Les consignes ont été transmises : « si un avion, quel qu'il soit, vole à moins de 40 mètres, lui tirer dessus ; si un avion bombarde, tirer sur lui. » Nous constituons, les deux fusils et nous, la DCA de la compagnie. C'est très sérieux. On nous a même distribué des balles, 125 pour chacun des deux groupes. Il y a bien une difficulté, c'est d'évaluer à quelle hauteur volent les avions mais cela n'a pas tellement d'importance, parce que personne ne sait se servir d'un fusil-mitrailleur¹⁰².

⁹⁹ Imperial War Museum, Documents.24420, Grieve, non paginé.

¹⁰⁰ Le *Maid of Orleans* est un navire de transport de troupes britannique. Son nom, qui évoque Jeanne d'Arc, a été choisi lors de sa création en 1918, symbolisant la réconciliation et l'amitié franco-britannique face à la guerre présente.

¹⁰¹ Imperial War Museum, Documents.1851, Durey, p. 12. « [...] the only distraction was Lewis guns being allowed to fire at seagulls for practice. »

¹⁰² La contemporaine, O 233163, Giroud, 13 novembre 1939, pp. 86-87.

L'ironie qui est souvent présente dans le récit d'André Giroud met l'accent sur l'absence d'entraînement au sein de certaines troupes de l'armée française. Il pointe d'une part l'inexpérience de la défense antiaérienne, dans ses tâches les plus fondamentales, à savoir l'évaluation des distances d'engagement, et d'autre part dans le maniement même des armes censées assurer la défense.

L'entraînement au tir, s'il n'est pas quotidien, reste en revanche très régulier. Albert J., mentionne les exercices de tirs variés qu'il effectue : tirs de combat, tirs de précision¹⁰³, tirs au fusil ou à la mitrailleuse, répétés à dix jours d'intervalles¹⁰⁴. Ces exercices mettent souvent en compétition les soldats, qui tirent de la fierté, comme Albert J., d'être reconnu comme le meilleur tireur de leur unité. Ces entraînements sont régulièrement photographiés, par des professionnels comme des amateurs, afin de montrer à un public souvent civil, des actions qui se rapprochent au plus près de l'expérience du combat, impossible à saisir en raison de son absence, et de l'impossibilité de prendre des photos pendant la bataille.

Les entraînements individuels se conjuguent avec des entraînements collectifs. Le major britannique A.J.M. Johnson, en charge d'une unité de sapeurs à la frontière belge, évoque les difficultés d'entraîner ses troupes avant le mois de mars 1940 : « C'était la première fois que j'avais l'occasion de donner un entraînement intensif à la compagnie¹⁰⁵. »

Le faible entraînement est une difficulté déjà évoquée par le général Ironside, dans une note manuscrite sur l'une des brochures éditées par le *War Office*, et réside dans le manque d'équipement et la grande dispersion des troupes britanniques. Johnson met donc en place des exercices récurrents et généralistes, comme un entraînement aux armes ou à la lecture de cartes, mais également des tâches plus spécifiques aux troupes du génie, comme la démolition, le creusement de tunnels ou le franchissement de rivières. Le *War Office* insiste, dans ses brochures, sur l'importance d'employer tous les moyens disponibles pour rendre les entraînements plus réalistes. L'emploi notamment de feu d'artifices et de balles à blanc, pour simuler les explosions et les tirs sont vivement recommandés¹⁰⁶. L'entraînement

¹⁰³ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., 18 septembre 1939.

¹⁰⁴ *Ibid.*, 17 et 27 février 1940.

¹⁰⁵ Imperial War Museum, documents.1250, Johnson, p. 39. « This was my first opportunity of giving intensive training to the Company ».

¹⁰⁶ National Archives, WO 231-242, *Army Training Memorandum*, Novembre 1939, p. 28.

opposé à un ennemi factice mais physique, incarné par d'autres troupes britanniques, s'appuyant sur l'organisation d'unités allemandes, est également encouragé.

À ces exercices succèdent des conférences censées renforcer l'entraînement par la théorie. L'armée française recommande également cette pratique, qui n'est pas toujours au goût des soldats. Ainsi le capitaine français Pierre Gendreau écrit dans son journal de guerre à la date du 7 octobre 1939 :

Interminable causerie du commandant Chevalier sur l'emploi de la boussole topographique modèle 1926. Et longue controverse avec le colonel Carré, qui trouve de sérieux avantages à la boussole directrice modèle 1922. Les Byzantins discutaient du sexe des anges pendant que les Turcs assiégeaient la ville¹⁰⁷.

Les entraînements sont également soumis aux aléas de la campagne. Le soldat britannique Donald Matheson, qui part en entraînement dans un camp un peu plus à l'arrière, en janvier 1940 explique dans ses mémoires :

En janvier 1940, le régiment s'est rendu aux champs d'entraînement du régiment d'artillerie près d'Arras pour des tirs de campagne, mais une alarme retentit soudainement indiquant que l'ennemi se déplaçait et nous sommes revenus très vite¹⁰⁸.

L'événement de janvier 1940 qui oblige à interrompre l'entraînement est probablement l'incident de Mechelen¹⁰⁹. Le 10 janvier 1940, un avion de reconnaissance allemand, avec à son bord les plans d'invasion allemands, passe à travers la Belgique et s'écrase à côté de Mechelen. Les plans découverts, et transmis aux Français, le général Gamelin, commandant en chef des forces alliées, rappelle alors toutes les troupes disponibles franco-britanniques dont il dispose pour les masser à la frontière belge, prêtes à intervenir en cas d'une agression allemande.

¹⁰⁷ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 7 octobre 1939, p.15.

¹⁰⁸ Imperial War Museum, Documents.16545, Matheson, p. 50. « During January 1940 the Regiment went down to the RA practice ranges near Arras for field firing but there was a sudden alarm that the enemy were moving and we came back in a great hurry. »

¹⁰⁹ TODMAN, Daniel, *Britain's War. Into Battle. 1937-1941*, Londres, Penguin Book, 2016, p. 732.

C'est d'ailleurs en vue d'une offensive à l'Ouest que d'autres entraînements s'intensifient. Le soldat allemand Kurt F., dans deux lettres du 25 avril et du 3 mai 1940, écrit à ses parents :

[25.IV.1940] Le service est devenu plus strict dernièrement. Nous avons eu des exercices intéressants en combinaison avec d'autres types d'armes¹¹⁰. [...] [3.V.1940] Ce matin à 5 heures, la vie sérieuse a repris avec un exercice du bataillon¹¹¹.

L'intensification de l'entraînement, notamment en collaboration avec d'autres armes comme l'artillerie ou les blindés, quelques semaines voire quelques jours avant le déclenchement de l'offensive à l'Ouest montre l'intérêt de ces exercices dans la préparation au combat. On y retrouve la volonté de créer, ou de recréer les conditions de la guerre, afin que les soldats puissent acquérir une certaine forme d'expérience et améliorer leur efficacité.

Le spectre de la Grande Guerre influe sur les entraînements des différentes armées engagées sur le front occidental en 1939-1940 : la peur des gaz de combat imprègne les mentalités et amène les autorités militaires à former ses soldats à les affronter. Utilisés pour la première fois pendant la Première Guerre mondiale à Ypres en avril 1915, leur emploi sur le front ne cessa de s'accroître jusqu'à la fin de la guerre, les obus tirés par l'artillerie et contenant des gaz représentant, au cours des derniers mois de la guerre, près de 20% des obus tirés¹¹².

Pour préparer les combattants à de nouvelles attaques au gaz, de nombreuses précautions sont prises, à commencer par l'équipement des troupes de masques à gaz individuels. La photographie (Figure 2) du capitaine Len A. Puttnam, photographe officiel du *War Office*, montre l'utilisation de ses masques à gaz en France, le 21 février 1940 par des troupes coloniales, ici une unité de muletiers indiens. Loin de tout combat, il est probable que ces hommes aient enfilé leur équipement pour la photographie. Prévoyant une

¹¹⁰ Deutsches Tagebucharchiv, 270-I,1, Kurt F., 25 avril 1940. « Der Dienst ist in letzter Zeit strammer geworden. Wir hatten einige interessante Übungen im Verband mit anderen Waffengattungen. »

¹¹¹ *Ibid.*, 3 mai 1940. « Heute morgen begann um 5 Uhr mit einer Abteilungsübung der Ernst des Lebens wieder. »

¹¹² AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, « Mourir par les gaz : une transgression anthropologique », in COLLECTIF, *Gaz ! Gaz ! Gaz ! La guerre chimique 1914-1918*, Péronne, Historial de la Grande Guerre, 2010, p. 77.

répétition des bombardements au gaz, les Britanniques sont désormais préparés, combattants et animaux portant des protections adéquates.

Figure 2. Troupes coloniales équipées de masques à gaz¹¹³.

L'entraînement au port du masque est donc régulier, afin d'acquérir, comme tout entraînement, un automatisme. Il appartient à la formation de base du soldat, c'est le cas de la photographie (Figure 3) du capitaine Consol, montrant des hommes des *Argyll & Sutherland Highlanders* de la *51st Infantry Division* s'entraînant au port du masque à gaz en novembre 1939, avant même leur arrivée en France. Cet entraînement, issu de 1914-1918, rappelle les craintes d'un soldat britannique, expliquant que les pertes élevées de la Première Guerre mondiale étaient dues avant tout à un manque d'entraînement¹¹⁴. Des vérifications régulières de l'étanchéité et de son bon fonctionnement sont importantes, comme le rappelle le soldat allemand Albert J., dans son journal en décembre 1939 : « Dans l'après-midi, réparation des vêtements et inventaire des chaussures à lacets, manteau, masque à gaz¹¹⁵. »

¹¹³ Imperial War Museum, F 2676.

¹¹⁴ SHEFFIELD, G. D., « The Shadow of Somme : The Influence of the First World War on British Soldiers », in ADDISON, Paul et CALDER, Angus (dir.), *Time to Kill. The Soldier's Experience of War in the West. 1939-1945*, Pimlico, London, 1997, pp. 29-39, pp. 31.

¹¹⁵ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., 28 décembre 1939. « Nachmittags Kleiderinstandsetzen und Appell in Sch[n]ürschuhen, Mantel, Gasmaske. »

Figure 3. Entraînement au port du masque à gaz. Argyll & Sutherland Highlanders, 51st Infantry Division¹¹⁶.

Indispensable à l'équipement du soldat, autant que le manteau ou les chaussures, son entretien apparaît comme vital au soldat en campagne. Cependant, la simple utilisation du masque à gaz ne suffit pas. C'est pourquoi certains soldats reçoivent un entraînement plus poussé que la simple maîtrise du port du masque. Le soldat français Gustave Folcher en fait partie :

On reprend l'exercice [après trois jours de fortifications] je fais partie de l'équipe Z de la compagnie, c'est-à-dire du groupe qui doit s'occuper des gaz asphyxiants, et je dois, deux fois par semaine, suivre des cours à l'école du village, pour apprendre à soigner les gazés, ainsi que pour détecter la nature des gaz jetés¹¹⁷.

Faisant partie intégrante de l'équipement réglementaire, le masque à gaz symbolise tant l'héritage obsolète de 1914-1918, aucun gaz de combat n'étant utilisé au cours de la période de 1939-1940, que l'échec des négociations concernant l'utilisation d'armes chimiques. Pendant l'entre-deux-guerres, à la suite des ravages causés par les gaz de combat pendant la Première Guerre mondiale, et dans le cadre de la Conférence sur le contrôle et le commerce international des armes et des munitions, une circulaire particulière, retenue

¹¹⁶ Imperial War Museum, H 85.

¹¹⁷ La contemporaine, O col 4483/17, Folcher, p. 40.

sous le nom de Protocole de Genève, fut signé : elle « concerna[i]t la prohibition d'emploi à la guerre de gaz asphyxiants, toxiques ou similaires et de moyens bactériologiques ». La France, l'Allemagne et le Royaume-Uni, entre autres, signèrent ce protocole le 17 juin 1925¹¹⁸.

L'entraînement entre les mois d'août-septembre 1939 et mai 1940 apparaît comme l'expérience dominante des armées en guerre. Il conserve ses cinq fonctions fondamentales, décrites par Hew Strachan¹¹⁹. Quatre d'entre elles semblent décuplées par la guerre sans combat : combattre l'ennui, créer une cohésion d'unité, préparer les combattants à assimiler nouvelles tactiques, s'adapter aux nouveaux armements. La dernière, distinguer le civil du militaire et apporter une fierté professionnelle aux combattants, peut être nuancer : l'entraînement, pendant la période d'attente, sert surtout à métamorphoser des civils en combattants.

¹¹⁸ Site de la Croix-Rouge internationale. <https://ihl-databases.icrc.org/>, consulté le 12 novembre 2018.

¹¹⁹ STRACHAN, Hew, « Training, Morale and Modern War », *Journal of Contemporary History*, vol. 41, n° 2, 2006, p. 211-227, p. 216.

2. « Eine feste Burg unter der Erde », un château sous la terre ou comment préparer le terrain de la bataille

Entraîner les corps et les esprits ne suffit pas à préparer la bataille. Le territoire doit être aménagé en prévision du combat. Pendant l'entre-deux-guerres, Français et Allemands ont préparé, de chaque côté de la frontière, d'importantes fortifications afin d'empêcher l'ennemi de traverser le Rhin : il s'agit de la ligne Maginot côté français et du *Westwall* côté allemand¹²⁰.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, l'armée française réfléchit à sécuriser sa frontière orientale. Alors que le traité de Versailles n'est pas encore signé, se pose l'épineuse question de la défense de l'Alsace et de la Lorraine. Deux idées semblent s'affronter, la « garde au Rhin » et la « course au Rhin ». La première, défendue par Foch, suggère une occupation de la Rhénanie, et la possibilité, par l'établissement d'un glacis rhénan, de porter le combat directement sur le territoire allemand ; la seconde, proposée par Pétain, préfère une solide défense, prônant l'invulnérabilité du territoire français, au moment où le pays sort de la Première Guerre mondiale, avec la possibilité de porter le combat en Allemagne, sans impliquer une occupation militaire de la Rhénanie. Il faut attendre 1925, et l'arrivée de Paul Painlevé au ministère de la Guerre pour que le projet d'une ligne fortifiée prenne forme. Les discussions autour de la réalisation de cette ligne font émerger l'idée d'un système défensif discontinu, défendant les voies d'invasion les plus directes tout en servant de pivot pour d'éventuelles opérations en Belgique ou au Luxembourg. Les premiers travaux commencent en 1929, autour d'ouvrages comme le Hackenberg ou le Hochwald. À la fin de cette même année, le projet de loi, désormais porté par André Maginot, est présenté devant la Chambre des députés et adopté à 271 voix pour et 26 contre¹²¹.

¹²⁰ Sur les ouvrages et la ligne Maginot, se référer aux ouvrages de KAUFMANN, J.E. et KAUFMANN, H.W., *The Maginot Line : None Shall Pass*, Westport, Praeger, 1997, ou l'ouvrage sortie par l'Association de la Sauvegarde de la Fortification Soudagne, Jean-Pascal, *Histoire de la ligne Maginot*, Rennes, Editions Ouest-France, 2011. Il n'existe pas une littérature scientifique conséquente sur la ligne Maginot, ni sur le *Westwall*. Pour les défenses allemandes, se référer aux ouvrages de THREUTER, Christina, *Westwall : Bild und Mythos*, Petersberg, Michael Imhof Verlag GmbH, 2008. Cependant, un certain nombre d'études locales ont été réalisées, parfois même dans un but touristique : WAHL, Jean-Bernard, *La ligne Maginot en Alsace : 200 km de béton et d'acier*, Luxembourg-Thionville, G. Klopp, 2013 ; TRUTTMAN, Michel et HOHNADDEL, Alain, *La ligne Maginot*, Paris, Tallandier, 1989.

¹²¹ ORTHOLAN, Henri, *La ligne Maginot. Conception, réalisation, destinée*, Paris, Bernard Giovanangeli Éditeur, 2012, p. 82.

En 1939-1940, la ligne Maginot est présentée comme « la muraille de France », fier symbole de la stratégie défensive française. C'est alors une ligne fortifiée discontinue, plusieurs fois remaniée suite à des réajustements budgétaires. Certains ouvrages ne voient pas le jour, d'autres sont transformés en simples casemates et blockhaus à la place des forts imaginés initialement. Les régions fortifiées de Metz, de la Lauter et du Rhin verrouillent la frontière franco-allemande. La ligne Maginot, malgré les éloges de la presse de l'époque, n'est pourtant pas entièrement terminée. Les mois d'attente entre septembre 1939 et mai 1940 sont mis à profit par les officiers pour renforcer les intervalles entre les principaux forts, et pour aménager les territoires délaissés par la ligne Maginot en les fortifiant avec des structures de campagne, notamment à la frontière Nord, face à la Belgique.

Face à elle se dresse une autre ligne fortifiée, le *Westwall*, ou ligne Siegfried, construite par le régime nazi à partir de 1936. Répondant à la ligne Maginot, elle se compose également d'une ligne discontinue de blockhaus et de forts. Elle doit permettre de contenir une éventuelle avancée ennemie en Allemagne, en limitant l'impact d'un second front à l'Ouest, hantise du commandement allemand. Le *Westwall* participe activement à la propagande allemande, régulièrement mis en scène afin de rassurer les combattants et le peuple allemand de l'impossibilité de l'ouverture d'un second front à l'Ouest¹²², Nouvellement arrivé sur le *Westwall*, l'officier allemand Hans S. Weicker décrit ainsi les différents réseaux de défense :

Ce matin il [l'officier d'ordonnance du régiment] m'a fait visiter une partie du champ de bataille de la forteresse où nous allons prendre position. [...] D'abord viennent des mines, puis des barbelés, puis des avant-postes de combat, puis des positions, de nouveau des mines, de nouveau des barbelés, puis viennent 7,5 km de *Vorfeld*¹²³, densément occupé. Puis vient la Sarre, et encore des barbelés. Et enfin les bunkers dans lesquels nous emménageons, dont le nombre s'élève à plus de cent. On trouve côte à côte de l'artillerie, des canons d'infanterie, des canons antichars¹²⁴.

¹²² THREUTER, Christina, *Westwall : Bild und Mythos, op. cit.*, p. 57.

¹²³ Le *Vorfeld* désigne un territoire situé devant les positions tenues par les soldats.

¹²⁴ Bundesarchiv Militärarchiv, MSG 2/12227, Weicker. « Heute früh fuhrte er mich in einem Teil des Festungskempffeldes, in das wir kommen werden, herum. Zuerst sind Minen, dann Draht, dann Gefechtvorposten, dann Stellungen, wieder Minen, wieder Draht, dann kommen 7,5 km Vorfeld, dicht

La description de Weicker montre bien qu'il ne s'agit pas seulement d'une ligne défensive et de quelques bunkers, mais d'un véritable réseau, pensé en profondeur, sur plusieurs kilomètres à partir de la frontière. Les incontournables champs de barbelés, qui avaient déjà fleuri pendant la Première Guerre mondiale¹²⁵, se voient renforcés par l'utilisation massive de champs de mines, dont l'existence, si elle n'est pas nouvelle, se généralise dès le début de la guerre. Ces murailles modernes, lorsqu'elles sont bien établies, donnent aux soldats qui les occupent et les défendent, à partir de septembre 1939, un sentiment de confiance et de sécurité. Le soldat français André Giroud en fait le constat dans son carnet, lorsqu'il écrit à la date du 31 décembre 1939 : « La ligne Maginot est proche d'Holbach. Chacun pourra écrire fièrement dans ses lettres : « Je suis “sur” la ligne Maginot¹²⁶ ! » La ligne Maginot apparaît comme la frontière, l'endroit le plus proche du front. S'y trouver revient alors à vivre au cœur de l'action, ou dans l'attente d'y être, dans le secteur le plus exposé.

Giroud présente cette affectation comme un honneur, une fierté, non sans toutefois sa pointe d'ironie habituelle. Il décrit justement, quelques lignes plus loin, avoir éprouvé un serrement de cœur devant l'artillerie des ouvrages, y voyant un véritable symbole de mort et de destruction. Il ne peut cependant s'empêcher de reconnaître l'ingéniosité et le défi technique que représentent la ligne Maginot et sa vie sous le béton. Les ouvrages qui la composent, dont certains étaient de véritables villes souterraines, impressionnent beaucoup les soldats, qui profitent de la proximité de leur cantonnement pour les visiter. Giroud le fait, tout comme Gustave Folcher, qui évoque une visite d'un ouvrage :

Un après-midi, en exercice dans les bois, nous pouvons voir l'entrée d'un ouvrage fortifié avec son énorme carapace de béton. Nous visitons même un ouvrage en construction où l'on est en train de poser les cloches de tirs. C'est impressionnant de voir cela, où le

besetzt. Dann kommt die Saar, dann wieder Draht. Und dann die Bunker die wir beziehen, weit über 100 Stück. Dazwischen Artillerie, Infanteriegeschütze, Pak, einer überscheisst den andern. »

¹²⁵ Le Gall, Erwan, « Barbelés en temps de guerre : usages et mémoires », *Encyclopédie pour une histoire nouvelle de l'Europe* [en ligne], mis en ligne le 7 décembre 2015, consulté le 4 octobre 2017. <https://ehne.fr/node/164>.

¹²⁶ La contemporaine, O 233163, Giroud, 31 décembre 1939, p. 132.

ciment est coulé à flots, surmonté d'une coupole d'acier qui, à voir ses dimensions, doit peser quelques milliers de kilos¹²⁷.

Les forts du *Westwall* n'ont rien à lui envier, décrits comme modernes et efficaces. Weicker évoque un des bunkers qu'il occupe :

En traîneau, je suis allé avec mon aide de camp, le lieutenant Gedom, jusqu'au seul B-Werk de notre section¹²⁸, une forteresse de deux étages, devant laquelle on ne peut voir de l'extérieur que le dôme blindé et la cloche d'observation. Deux étages avec cuisine, des laboratoires de filtrage de l'eau, un centre des transmissions, une salle des machines proche de celle d'un sous-marin, un lance-grenades et un lance-flammes qui fonctionne à l'électricité, une fosse derrière l'entrée - un château fort sous la terre¹²⁹.

Deux « châteaux sous la terre », telles sont les lignes Maginot et *Westwall*, qui face à face à la frontière franco-allemande, se livrent une guerre de siège et de position.

Les Britanniques ont également confiance dans la ligne Maginot, comme l'écrit le Major Rex dans ses mémoires, soulignant la sécurité fournie par la ligne ainsi qu'un niveau de vie décent et confortable :

Nous sentions tous que la ligne Maginot était imprenable et le champagne et la bonne cuisine ont laissé ce fait indiscutable¹³⁰.

Symbole de cette guerre centrée sur une attente défensive, la ligne Maginot est régulièrement mise en scène par la propagande. Afin de renforcer les liens entre troupes britanniques et françaises, des soldats britanniques sont envoyées prendre position sur

¹²⁷ La contemporaine, O col 4483/17, Folcher, p. 41.

¹²⁸ L'ouvrage B-Werk est un type de bunker utilisé sur le *Westwall*.

¹²⁹ Bundesarchiv Militärarchiv, MSG 2/12227, Weicker. « Im Schlitten fuhr ich mit dem Adjutanten, Lt. Gedom, zu dem einzigen B-Werk in unserm Abschnitt, einer zweistöckigen Festung, vor der man von aussen nur die Panzerkuppel und die Beobachtungsglocke. Zwei Stockwerke mit Küche, Wasserspülaborten, Nachrichtenzentrale, einem Maschinenraum wie in einem Uboot, Maschinengranatwerfer und ein Flammenwerfer, der elektrisch arbeitet, Fallgrube hinterm Eingang - eine feste Burg unter der Erde. »

¹³⁰ Imperial War Museum, Documents.1566, Rex, p. 4. « We all felt that the Maginot Line was impregnable and champagne and good cooking left this fact indisputable. »

plusieurs forts de la ligne Maginot. Les clichés pris par les photographes officiels de l'armée britannique permettent de montrer des armées unies et combattant côte à côte, toutes les deux protégées par les ouvrages des secteurs fortifiés.

Figure 4. Une sentinelle française présente les armes à un détachement britannique¹³¹.

La photographie (Figure 4) témoigne de l'arrivée des troupes britanniques sur la ligne Maginot, et plus particulièrement de la *51st Highland Division* qui, le 3 novembre 1939, atteint le fort de Sainghain, à la frontière belge. Elles sont accueillies et saluées par une sentinelle française, reconnaissable à gauche de la photographie par son casque Adrian. Les photos des troupes britanniques dans des ouvrages de la ligne Maginot ne sont pas nombreuses, le *British Expeditionary Force* étant affectée à la frontière Nord, peu fortifiée. La *51st Highland Division* est la seule division britannique qui évoluera détachée du BEF, certains de ses éléments étant même envoyées dans la Sarre.

¹³¹ Imperial War Museum, O 231, Georges Keating, 3 novembre 1939.

Des critiques vont cependant se faire à l'encontre de la ligne Maginot et du système de défense. Avant le déclenchement des hostilités, le lieutenant français René Didelot rapporte le 31 août 1939 ces quelques mots amers :

[le capitaine Lelay] voudrait que tout le monde soit à 2 m sous terre. Il faut vite creuser des tranchées, faire des abris, poser des barbelés et cela à la minute même. Les hommes grognent et piochent sans grande conviction. C'est maintenant qu'on s'aperçoit qu'il n'y a rien de fait, qu'on n'est pas prêts, ces travaux auraient pu être faits depuis deux ans qu'on attend la guerre et que les positions sont fixées¹³².

Renforcer les intervalles et construire des fortifications de campagne deviennent vite nécessaire face aux déficiences de la ligne Maginot. Le capitaine Lelay exprime lui-aussi ses craintes et souhaite transformer son secteur avec des tranchées, des abris, des installations qui rappellent bien évidemment le système de défense caractéristique de la guerre de tranchées qui s'est imposée à partir de 1915. Le renforcement des lignes de défense, que ce soit pour la ligne Maginot ou le *Westwall*, est une priorité dans la plupart des secteurs frontaliers, d'autant que certains aménagements effectués au début de la guerre sont rendus caduques à la fin de la période. Le lieutenant britannique Basil Reginald Wood en fait le constat le 6 mai 1940, quelques jours avant le début de l'offensive :

Quand les Français avaient construit ces positions initialement, c'était l'automne mais maintenant, le feuillage etc., bloque la ligne de tir et de vue et la compagnie C n'a rien fait¹³³.

Les deux témoignages de lieutenants remettent en cause l'efficacité de la ligne Maginot, à des moments très différents : le premier avant même le début de la guerre, insistant sur l'impréparation et la passivité du temps de paix, évoquant notamment les manquements de l'entre-deux-guerres, et le second à la veille de la bataille, critiquant l'inactivité des troupes pendant la période de septembre 1939 à mai 1940. Pourtant, les

¹³² La contemporaine, O pièce 56146, Didelot, 31 août 1939, p. 22.

¹³³ Imperial War Museum, Documents.22673, Wood, 6 mai 1940, p. 22. « When the French had originally built these positions it had been autumn but now foliage etc screened field of fire and view which C Coy had done nothing about.»

soldats sont régulièrement mis à contribution afin de consolider les lignes de défense. Le major A. J. M. Johnson, commandant une unité de sapeurs des *Royal Engineers* arrivée en septembre 1939, évoque le travail de son unité et de celles environnantes, à la frontière belge.

Il y avait aussi le travail de construction de *pill-boxes*¹³⁴ en béton armé dans la zone proche de la frontière entre Lille et la route Tournai/Douai. [...] Dans le même temps, des compagnies de pelleteuses des *Royal Engineers* étaient occupées à creuser des fossés anti-chars¹³⁵.

Il précise par la suite que ces *pill-boxes* sont soutenues par des positions d'appui-feu, des blocs pour condamner les routes et un réseau de fil de fer barbelés. Il conclut, quelques lignes plus loin :

[...] La soi-disante « phoney war » du BEF était en grande partie une guerre des sapeurs, même si la 1^{ère} division était mobile et prête à se ruer au-delà de la frontière en Belgique dès l'annonce de l'entrée de l'ennemi dans le pays¹³⁶.

Cette « guerre des sapeurs » apparaît donc comme le quotidien des soldats. Ils sont envoyés régulièrement à proximité du front pour creuser des tranchées, construire des abris, renforcer les positions existantes. Le soldat britannique A.R. Gaskin, en septembre 1939, alors qu'il se trouve dans la région de Tournai comme le Major Johnson, se rappelle de l'aide qu'il apporte aux sapeurs français dans la construction des blockhaus notamment en fabriquant des palissades en bois pour renforcer les tranchées, décrivant ces défenses comme la « continuité de la ligne Maginot » ; il insiste sur l'absence de fortifications le long de la frontière du Nord et qui est une des préoccupations majeures du BEF en charge de

¹³⁴ Les *pill-boxes* sont des petits blockhaus équipés de meurtrières.

¹³⁵ Imperial War Museum, Documents 1250, Johnson, p. 35. « There was also the work of building carefully sighted reinforced concrete pill-boxes in the area near the frontier between Lille and Tournai/Douai road. [...] At the same time, Excavator Companies of the RE were busy constructing anti-tank ditches. »

¹³⁶ *Ibid.*, « It will be seen therefore, that the BEF's so-called "phoney war", was largely a Sapper war, although 1st Division was mobile and ready to rush over frontier into Belgium, the moment the ennemy was reported to have crossed into that country. »

l'endroit¹³⁷. Le sergent britannique Franck Southall est envoyé, malgré le froid et la neige, repérer les positions les plus intéressantes pour la construction de *pill-boxes*, toujours dans la « continuité de la ligne Maginot », qu'il qualifie de « puissante », - *powerful* - mais qui peut être tournée par la Belgique¹³⁸. Le soldat allemand Albert J., affecté sur le *Westwall*, parle également, en décembre 1939 :

Les cinquième et sixième compagnies sont à l'avant. À cette hauteur se trouvent les villages d'Obert et d'Unterfelsberg, où se trouve notre première ligne. [...] Quatre fois, j'ai dû aller en première ligne afin de construire des positions et des abris¹³⁹.

Gustave Folcher, positionné en Lorraine, est soumis également à ces travaux de fortifications ; il travaille ainsi à creuser des tranchées antichars, avec de mauvais outils, dans une terre inondable. Il note également par la suite :

Puis, courant novembre, les grands travaux commencent, auxquels à tour de rôle les compagnies prennent part deux jours par semaine. Nous allons à une vingtaine de kilomètres travailler au remblai d'une voie de chemin de fer en construction pour le transport du matériel pour construire une deuxième ligne fortifiée genre Maginot avec ses blockhaus. Puis, nous faisons la coupe de bois pour dégager où doivent passer les lignes antichars et les champs de tir des blockhaus en construction¹⁴⁰.

Les travaux de fortifications ne servent pas uniquement au renforcement des systèmes défensifs que sont la ligne Maginot et le *Westwall*. Maintenir occupés les hommes, par des tâches physiques, permet également de lutter contre l'ennui et d'habituer les corps des soldats à la fatigue. Folcher précise ainsi, qu'après les vingt kilomètres à pied entre le chantier et le cantonnement, les soldats cherchent surtout à s'économiser, et le

¹³⁷ Imperial War Museum, documents.1603, Gaskin, p. 25.

¹³⁸ Imperial War Museum, documents.3993, Southall, p. 17.

¹³⁹ Deutsche Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., 3 décembre 1939. « Die 5. u. 6. Komp. liegen ganz vor[n]. An der vorliegenden Höhe liegen die Dörfer Ober- und Unterfelsberg[,] wo unsere vordeste Linie ist. [...] Viermal musste ich in die erste Linie vor zum Bau von Stellungen und Unterständen. »

¹⁴⁰ La contemporaine, O col 4483/17, Folcher, p. 56.

travail est d'une qualité médiocre. L'ardeur au travail est faible, d'autant plus l'hiver, lorsque le froid engourdit les hommes et que le gel fragilise les outils, qui se cassent régulièrement. Les hommes évitent alors de travailler, ne s'y forçant qu'en présence des officiers.

Voir sans être vu : le camouflage

Un des besoins principaux est de rester dissimulé à l'ennemi le plus longtemps possible, afin de profiter de l'effet de surprise et l'art militaire s'adapte à la guerre d'attente.

Figure 5. Construction d'un blockhaus et camouflage des infrastructures¹⁴¹.

Figure 6. Camouflage d'un blockhaus en maison¹⁴².

Le soldat britannique Edward Bawden fait un croquis de la construction d'un bunker près d'Halluin, dans le Nord de la France. Trois soldats travaillent à la réalisation du bunker, s'inscrivant dans un groupe de bâtiment aux allures civiles. Trois autres hommes sont assis, portant leur masque à gaz. Dans le fond de la scène, de larges filets de camouflage sont tendus. Rendre invisible à l'ennemi, à ses avions de reconnaissance ou ses patrouilles, les différentes installations est une tâche centrale entre septembre 1939 et mai 1940. Le soldat allemand Kurt W. décrit d'ailleurs les installations à la mi-septembre 1939, évoquant le 14 une position d'observation mieux camouflée qu'à son premier passage, et le lendemain, 15 septembre, Kurt W. évoque le travail de camouflage ou *Tarnarbeiten*¹⁴³, à effectuer.

¹⁴¹ Imperial War Museum, ART LB 186.

¹⁴² Imperial War Museum, F 4024.

¹⁴³ Deutsches Tagebucharchiv, 84-1, Kurt W., 15 septembre 1939, p. 2.

Le second-lieutenant britannique M.C. Ross, artiste avant la guerre, est appelé en novembre 1939 et choisit d'entrer au Camouflage Corps¹⁴⁴. Le choix de son affectation rappelle la création initiale pendant la Première Guerre mondiale des unités de camouflage de l'armée, qui recrutèrent à dessein de nombreux artistes¹⁴⁵. Il est loin, le temps où le camouflage était vu comme une trahison, une ruse criminelle, un mensonge. Les artistes ont été mobilisés, à partir de 1917, pour devenir les « faussaires » de la guerre, ceux qui déguisent le paysage pour tromper l'ennemi. En 1918, l'Américaine Gertrude Stein décrivait le champ de bataille comme « n'éta[n]t point tant terrifiant qu'étrange [...] Les camouflages, les cahutes, tout était là. C'était humide et sombre et il y avait quelques êtres vivants çà et là, mais on ne pouvait discerner s'ils étaient des Chinois ou des Européens¹⁴⁶ » : après quatre ans de guerre, la guerre a tout détruit, tout camouflé, comme le rappelle l'historienne Annette Becker. En 1939, la guerre n'est pas encore là, et tout est déjà caché, camouflé et dissimulé : la guerre, bien que déclarée, devient invisible.

Entrant au service d'un officier du BEF, Ross part pour la France en janvier 1940. Son rôle d'*Air Component* est de tenter de camoufler les aérodromes construits pour la *Royal Air Force*, qu'il désigne comme des entailles et des cicatrices dans le paysage. Il doit en effet faire disparaître ces balafres géométriques, souvent installées au milieu des champs dont le contraste, vu du ciel, attirait davantage l'œil des avions de reconnaissance. À la fin du mois d'avril 1940, il organise avec l'aide de l'officier de liaison français une visite de l'aérodrome français de Coulomiers, dont le camouflage réussit à l'intégrer dans la campagne environnante. Il conclut alors en prenant congé de ses homologues français :

[...] j'ai expliqué que nous étions maintenant très satisfaits que Coulomiers soit invisible du ciel et que nous avions suffisamment de données pour réaliser des schémas de camouflage similaires sur nos propres aérodromes¹⁴⁷.

¹⁴⁴ L'ouvrage de SHELL, Hanna Rose, *Ni vu, ni connu*, Le Kremlin-Bicêtre, Zones sensibles, 2014, évoque notamment dans les chapitres « Dans les mailles du filet » et « Comment ne pas être vu », le camouflage en guerre, tant sur le terrain que dans le film de propagande de Len Lye, *Kill or be killed*, réalisé en 1943, qui offre une nouvelle perspective, celle du camouflage mis en scène derrière une caméra.

¹⁴⁵ BECKER, Annette, *Voir la Grande Guerre. Un autre récit (1914-2014)*, Paris, Armand Colin, 2014.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 128.

¹⁴⁷ Imperial War Museum, documents.17370, Ross, p. 15. « [...] I explained that we were now quite satisfied that Coulomiers was invisible from the air and that we had sufficient data to carry out similar camouflage schemes on our own grass airfields. »

Le camouflage des aérodromes revêt une importance capitale, ceux-ci étant des cibles prioritaires de l'aviation allemande qui souhaite s'assurer du contrôle de l'espace aérien. Ils seront particulièrement visés dans les premières heures de l'offensive allemande à l'Ouest, quelques jours après la visite de Ross à Coulomiers.

Les forts et les aérodromes ne sont pas les seules installations à être camouflées. Udo Beitzen, cantonné sur le *Westwall*, documente la vie quotidienne de ses camarades ; il prend notamment la photographie suivante, qu'il intitule sobrement « *Tarnung* » :

Figure 7. Soldats allemands posant sur un canon camouflé¹⁴⁸.

À nouveau, il s'agit de tromper les observateurs aériens, dissimulant le canon recouvert de paille dans le champ. La photographie de Beitzen (Figure 7) rappelle celle du capitaine Puttnam et du lieutenant Davies, photographes officiels du *War Office*, prise en février 1940, d'un canon anti-char de 2 pounder, appartenant à la *44 Battery, 13th Anti-Tank Regiment, 2nd Division*, manœuvrant près de Beuvry, non loin de Béthune.

¹⁴⁸ Bundesarchiv Militärarchiv, MSG2-5488, Beitzen.

Figure 8. Canon antichar camouflé¹⁴⁹.

Les feuilles blanches permettent alors au canon de se fondre dans le paysage enneigé, tandis que les soldats ont revêtu des habits blancs pour la même raison. Il ne s'agit plus seulement de cacher l'armement à la reconnaissance aérienne ennemie, comme c'est le cas sur la photographie de Beitzen, mais également de le doter d'un camouflage utile et efficace sur le champ de bataille, adapté au terrain.

* * *

La période de septembre 1939 à mai 1940 est donc mise à profit par les trois armées afin de préparer le terrain pour la bataille qui s'annonce. Aidés par les unités de camouflage, les soldats dissimulent leurs équipements et leurs installations. Le renforcement de la ligne Maginot et du *Westwall* par la construction d'ouvrages fortifiés, de blockhaus, de maisons fortes, de tranchées, de fossés antichars et de réseaux de barbelés maintient occupés les soldats tout autant qu'il renforce leurs capacités défensives. Il s'agit bien de tromper l'ennemi autant que l'ennemi. Dans cette guerre d'information et d'intoxication, d'autres stratagèmes et actions sont mis en place : arbres creux dans lesquels se cachent des observateurs afin de se renseigner sur l'ennemi, patrouilles pour capturer des prisonniers, installations de chars en bois comme leurres pour la reconnaissance ennemie¹⁵⁰.

¹⁴⁹ Imperial War Museum, F 2606, Puttnam et Davies.

¹⁵⁰ Le 24 avril 1940, le photographe et capitaine britannique Len Puttnam effectuera quelques clichés d'un de ces chars factices montés dans la *camouflage school* située à Beaumetz dans la Somme. Annexe 13.

III. Des conditions de vie difficiles

Si l'entraînement et les travaux de fortification détériorent le quotidien des soldats, d'autres variables, dépendantes ou non de l'autorité militaire, viennent accroître la pénibilité de la vie au front.

1. « [...] die beruhigende Gewissheit, dass man es später wohl kaum noch schlechter treffen kann » : un quotidien plus difficile que le combat ?

Les cantonnements

Les témoignages sur les conditions de vie au front varient d'un lieu à l'autre, et l'appréciation du cantonnement évolue selon de nombreux critères, à commencer par le grade du témoin, les officiers étant souvent mieux logés que les soldats. Le 8 février 1940, le soldat britannique Tom Adair, de la *302 Battery, 76th Field Regiment RA*, écrit à son ami Jack Long :

Les officiers sont logés dans un château tandis que nous sommes parqués dans les mansardes des logements des domestiques, sans eau, [...], sans lumière ni quoi que ce soit¹⁵¹...

L'emploi du « damned » souligne bien l'exaspération du soldat devant ces logements peu fonctionnels et inconfortables. L'un des problèmes des différentes armées est effectivement de loger, sur le front ou à proximité du front, l'ensemble de ses soldats dans des conditions les plus décentes possibles. La création de camps, le logement chez l'habitant, la réquisition de bâtiments et de corps de fermes permettent parfois à grand peine de loger ces millions d'hommes déplacés. Pestant contre un logement insalubre dans un village miséreux où il n'a pas accès à l'eau courante, le soldat allemand Kurt F. écrit à ses parents le 12 avril 1940 :

¹⁵¹ Imperial War Museum, documents.13387, Adair, 8 février 1940. « Officers are billeted in a chateau, but we are bunged up in the garret in the servant's quarters, without water, light or any damned thing... »

Avec le cantonnement actuel, on a la certitude rassurante que l'on peut difficilement avoir pire plus tard. [...] Il n'y a pas d'autre moyen de loger les gens, car l'endroit est plein à craquer de militaires¹⁵².

La difficulté du logement entraîne de nombreuses plaintes et contribue à faire vaciller le moral des combattants. Tous n'ont en effet pas la chance d'être affectés aux ouvrages fortifiés de la ligne Maginot. Certains forts, comme le Hochwald, le Hackenberg ou le Schoenenbourg, sont bien équipés et accueillent confortablement les différents régiments de forteresse. Les soldats, malgré la promiscuité et le manque d'espace, dorment dans des lits personnels, ont accès à des douches, voire des salles de bronzage pour compenser le manque de lumière naturelle.

Figure 9. 22 septembre 1939. Des soldats français bronzent dans le solarium de l'ouvrage du Hackenberg¹⁵³.

La grande majorité des soldats n'a cependant pas accès à ces commodités, et l'insalubrité des cantonnements est souvent une des causes à l'origine d'une baisse de moral ; les rapports du contrôle postal français rapportent régulièrement les plaintes des

¹⁵² Deutsches Tagebucharchiv, 270-I,1, Kurt F., 12 avril 1940. « Bei dem jetzigen Quartier hat man die beruhigende Gewissheit, dass man es später wohl kaum noch schlechter treffen kann. [...] Es besteht auch, da der Ort mit Militär vollgepfropft ist, keine andere Möglichkeit, die Leute unterzubringen. »

¹⁵³ Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, DG 30-595, 22 septembre 1939.

soldats dans leurs correspondances. L'humidité ou l'insuffisance de paille pour dormir, la saleté des lieux, l'invasion par des rats, souris ou insectes nuisibles sont autant de raisons récurrentes décriées par les soldats¹⁵⁴. L'armée britannique, arrivant dans un pays dont la plupart des soldats ne parlent pas la langue, rencontre les mêmes difficultés que son homologue française, arrivant dans des territoires souvent vides de fortifications¹⁵⁵. Le soldat britannique John J. Andrew partage les mêmes conditions de logement lors de son arrivée en France en décembre 1939, à Boulogne, où il dort sur une « palyass¹⁵⁶ », transcription phonétique de la paillasse, qui lui semble inexistante, et se plaint d'une invasion de rats. L'officier britannique J. Finch, récemment arrivé en France, découvre avec mauvaise humeur que :

[...] Certains des cantonnements se composaient de huttes en bois semi-délabrés tapissées de papier épais et huileux. Malheureusement, les murs étaient déjà très peuplés d'insectes de toutes sortes et étaient probablement utilisés depuis la guerre précédente¹⁵⁷.

La référence à la Première Guerre mondiale tend à souligner la vieillesse des casernes et des cantonnements. La comparaison des conditions de vie entre la guerre de 1914-1918 et celle de 1939-1940 permet aux soldats de souligner un quotidien difficile, inconfortable. En faisant appel au souvenir de la Première Guerre mondiale, les soldats se placent alors dans une continuité qui rendrait à leur situation un certain éclat, un certain panache, celui de la résilience non pas face au combat, absent à la frontière, mais à l'attente¹⁵⁸.

¹⁵⁴ Par exemple : Service Historique de la Défense, 27N69, note n° 5.692 / FTCE, synthèse des rapports de contrôle postal sur la correspondance en provenance des armées. Période du 2 au 8 mars 1940. Ces plaintes et récriminations se retrouvent dès octobre 1939, et les premiers rapports de la commission, jusqu'à mai 1940.

¹⁵⁵ Les troupes britanniques du *British Expeditionary Force* sont principalement cantonnées dans le Nord de la France, face à la Belgique. Seules quelques unités britanniques, dont la *51st Highland Division* seront déployées sur la ligne Maginot. La composition de la *51st Highland Division* et son activité est résumée dans l'introduction de l'ouvrage suivant : MACE, Martin et GREHAN, John, *Despatches From the Front. The Commanding Officer's Reports from the Field and at Sea. The BEF in France, 1939-1940, Manning the Front through to Dunkirk Evacuation*, Barnsley, Pen & Sword, 2014, 194 pages, p. xi.

¹⁵⁶ Imperial War Museum, documents.17366, Andrew, 1^{er} décembre 1939, p. 4.

¹⁵⁷ Imperial War Museum, documents.354, Finch. « Some of the billets consisted of semi-derelict wooden huts lined with thick oiled paper. Unfortunately the walls were already heavily populated with insects of all kinds and probably had been in use since the previous War. »

¹⁵⁸ Audoin-Rouzeau, Stéphane, « Les soldats français et la Nation de 1914 à 1918 d'après les journaux de tranchées », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 34, n°1, janvier-mars 1987, p. 66-86, p. 67.

La nourriture

La nourriture est une autre constante des critiques des combattants. À l’instar des cantonnements, les critiques varient selon les témoignages. Les cuisiniers constituent la clé de voûte de la nourriture au front, et leur dextérité à la tâche définit la qualité de la cuisine. Cette variable est surveillée de près par le contrôle postal, car la nourriture influence fortement sur le moral des soldats. En mars 1940 est publié un graphique (Figure 10), en annexe d’un rapport des commissions du contrôle postal, présentant les différents thèmes influençant le moral des soldats français entre septembre 1939 et mars 1940¹⁵⁹. Bien qu’il soit difficile d’exploiter un tel document, en l’absence de l’échelle utilisée, la courbe représentant les plaintes concernant la nourriture et le ravitaillement semble croître aux cours des mois d’hiver, avant de décroître lentement jusqu’à la fin du mois de février, période à laquelle les plaintes semblent diminuer plus rapidement.

Figure 10. Étude sur le moral de la troupe, d’après le contrôle postal. Communiquée par la Troisième Armée au Deuxième Bureau.

Si la courbe de la nourriture, pour la 3e Armée, débute fin octobre, cela ne veut pas dire que les plaintes commencent à cette date. Le 2^{ème} Bureau, dans ses propres rapports, mentionne dès le début du mois d’octobre, des récriminations concernant la nourriture¹⁶⁰.

¹⁵⁹ Service Historique de la Défense, 27N69, n° 5692/FTCE, 11 mars 1940.

¹⁶⁰ *Ibid.*, octobre 1939.

Pour le mois d'octobre 1939, la nourriture est présente dans chacun des rapports du contrôle postal du 2^{ème} Bureau. Les plaintes portent surtout sur une quantité insuffisante – viande, pain, vin notamment -. Dans une note du 3 octobre, les censeurs avancent l'hypothèse d'un épuisement des ressources locales et des moyens personnels : en effet, l'amélioration de la nourriture passe souvent par l'obtention sur place de produits supplémentaires, souvent achetés aux producteurs et fermiers locaux. Gustave Folcher évoque l'évacuation des civils comme une aubaine pour les militaires :

Il [un vieux cheminot qui ne veut pas partir] est, ainsi que sa femme, très gentil et nous prépare et tue des petits cochons pesant quinze à dix-huit kilos que nous achetons trente francs pièce à des paysans qui partent et ne peuvent les emporter. Pour quelques sous nous mangeons plusieurs jours. Bien préparés avec des choux ou de petites pommes de terre, c'est un vrai régal, un bon point à notre cheminot¹⁶¹.

La critique de cette insuffisance alimentaire, sapant le moral des troupes françaises, est visible, outre dans la correspondance, dans les journaux du front. A l'intersection entre projection de leur quotidien sur l'ennemi, propagande et souvenir de la Première Guerre mondiale, la critique sur le manque de vivres est rejetée sur le camp ennemi. Ainsi, dans le premier numéro de *La Rascasse*, en octobre 1939, un illustrateur se moque de l'armée allemande en imaginant un dialogue entre une Berlinoise et un Berlinois :

- Il mange bien votre fils sur la Ligne Siegfried ? - Ya, ils ont tous les dimanches une bonne choucroute de copeaux avec des saucisses à air comprimés [sic.]¹⁶².

¹⁶¹ La contemporaine, O col 4483/17, Gustave Folcher, p. 43.

¹⁶² La contemporaine, 4P RES 282, *La rascasse*, n° 1, octobre 1939, p. 1.

Figure 11. La Rascasse, *Caricature de civils allemands discutant de la nourriture sur la ligne Siegfried.*

Écrite en octobre 1939, alors que les plaintes concernant la quantité de nourriture continuent d'affluer dans les rapports de commission du contrôle postal du 2^{ème} Bureau, cette phrase renvoie à la pénurie alimentaire censée frapper l'Allemagne à cause du blocus mis en place par les puissances alliées, vanté par la propagande française. L'asphyxie économique de l'Allemagne rappelle celle de 1914-1918, qui avait été efficace, forçant les Allemands à trouver des parades, des ersatz au manque de matières premières¹⁶³. Les « copeaux et les fausses saucisses », décrites sur un ton humoristique, renvoient à cette représentation d'une Allemagne et d'une Wehrmacht affamées, sous-entendues, plus affamées que l'armée française, à un moment où les quantités font défaut¹⁶⁴. Les témoignages recueillis sur la nourriture dans l'armée allemande ne font cependant pas correspondre espoirs des soldats français et réalité des soldats allemands. Ainsi Kurt F. insiste auprès de ses parents pour qu'ils n'envoient pas de nourriture puisqu'il estime être

¹⁶³ MACLEOD, Roy, « Sciences en guerre », in WINTER, Jay et BECKER, Annette (dir.), *La Première Guerre mondiale. T2., États, op. cit.*, p. 477-501, p. 491.

¹⁶⁴ Cette perception est due, d'une part au blocus maritime, mais surtout à la peur par les dirigeants nazis d'une Révolution comme en 1918 suite aux pénuries : le rationnement est mis en place dès 1939 en Allemagne. SCHMIDT, Rainer, *Der Zweite Weltkrieg. Die Zerstörung Europas*, Berlin, be.bra Verlag GmbH, 2008, p. 25.

correctement nourri au front¹⁶⁵, ou Albert J., qui en décembre 1939 se plaint du froid dans son *Kriegstagebuch*, mais assure au contraire que la nourriture est bonne : « Mais la nourriture est excellente et suffisante. Il y avait aussi du Schnaps, du vin, des gâteaux et du chocolat¹⁶⁶. »

Les plaintes ne sont pas uniquement localisées aux zones des armées et les motifs des récriminations restent les mêmes lorsque l'on s'éloigne du front : versé au *98th Field Regiment, Royal Artillery, Surrey and Sussex Yeomanry*, cantonné à côté de Worthing en attendant son déploiement en France, le soldat britannique John Gascoigne-Pees écrit :

Le Men's Mess avait été installé dans une salle de classe locale et la nourriture était plutôt pauvre. Les cuisiniers, bien sûr, étaient des novices très peu imaginatifs. Outre la mauvaise nourriture, c'était la première fois que les hommes mangeaient dans des boîtes de conserve, ce qui rend même le meilleur des plats peu appétissant¹⁶⁷.

La qualité des cuisiniers est en effet une variable importante, comme le rappelle le rapport du contrôle postal du 11 mars 1940, où l'amélioration de la qualité des repas est expliquée par un changement de cuisiniers. Une plainte demeure cependant, malgré ces changements et cette amélioration, celle de la monotonie des repas. Le soldat français Claude Delaunay, alors cantonné à Rennes, se souvient des repas indigestes, où :

Les spécialités de la cuisine régimentaire étaient très nourrissantes mais dures à digérer. Les plats de résistance dont s'enorgueillissaient les cuistots étaient invariablement de deux sortes : fayots ou lentilles. Ces féculents nageaient dans une sauce très grasse à base de suif de bœuf¹⁶⁸.

¹⁶⁵ Deutsches Tagebucharchiv, 270-I,1, Kurt, F., lettre du 18 mars 1940 de Kurt F. à ses parents.

¹⁶⁶ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., 14 décembre 1939. « Die Verpflegung war aber ausgezeichnet und ausreichend. Auch gab es Schnaps, Wein, Kecks und Schokolade. »

¹⁶⁷ IWM, documents.560, Gascoigne-Pees, p. 6. « The Men's Mess was established in a local school room and the food was pretty poor. The cooks, of course, were novices at the job and very unimaginative. Coupled with poor food it was the first time the men had eaten out of the mess tins, which does not make even the best food very attractive. »

¹⁶⁸ La contemporaine, O 205117, Claude Delaunay, p. 19.

La nourriture apparaît comme un enjeu crucial du moral des combattants et étroitement surveillé. Comme le cantonnement, elle reste une variable importante et stable sur toute la période, contrairement à d'autres raisons qui rendent temporairement les conditions de vie plus difficiles, comme le froid ou la pluie.

Les conditions climatiques

La pénibilité de l'attente est renforcée par des conditions météorologiques difficiles. Les soldats, de part et d'autre de la frontière, subissent les intempéries et les aléas du temps. La pluie tout d'abord, et la boue qui en découle, font partie de la vie quotidienne des soldats dès leur entrée en guerre et leur arrivée sur le front. Le soldat allemand Kurt W. l'évoque dès le 16 septembre dans son journal : « Il pleut depuis notre arrivée. Les bottes ne se dessèchent plus. Le poêle est chauffé¹⁶⁹. »

Les commentaires des jours suivants se font lapidaires sur le temps. Quelques semaines plus tard, le 9 octobre, il écrit encore : « Temps de pluie depuis des jours¹⁷⁰. » Le soldat allemand Albert J., quelques mois après le témoignage de Kurt W., décrit une situation comparable :

Contaminés et trempés par la pluie quotidienne, et l'argile trempée, nous nous sommes assis dans les abris de terre étroits pendant ces 10 jours d'engagement¹⁷¹.

La mention du mauvais temps parsème les mémoires et les lettres des soldats, renforçant la longue litanie des plaintes concernant leurs mauvaises conditions de vie¹⁷². La boue et l'argile s'attachent, tenaces, aux bottes des soldats comme un souvenir de la Première Guerre mondiale, où la terre des tranchées s'imprégnait jusque dans les vêtements des soldats. Contrairement aux autres griefs des soldats, comme le mauvais logement, la

¹⁶⁹ Deutsches Tagebucharchiv, 84-1, Kurt W., 16 septembre 1939. « Seit wir hier sind regnet es unablässig. Die Stiefel werden nicht mehr trocken. Ofen wird angeheizt. »

¹⁷⁰ Deutsches Tagebucharchiv, 84-1, Kurt W., 9 octobre 1939. « Regenwetter schon seit Tagen. »

¹⁷¹ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., 14 décembre 1939. « Verschmutzt und durchnässt von dem täglichen Regen sowie dem aufgeweichten Lehm sassen wir in diesen 10 Tagen des Einsatzes in den engen Erdunterständen. »

¹⁷² Service Historique de la Défense, 27N69, n° 5217/FTCE, rapport des commissions du contrôle postal, 12 octobre 1939.

nourriture de mauvaise qualité, l'autorité militaire trop sévère, l'absence de coupable auquel associer les mauvaises conditions météorologiques fait que le temps devient un ennemi à part entière.

L'arrivée d'un hiver particulièrement froid et les premières chutes de neige dégradent davantage les conditions de vie. Les soldats se plaignent régulièrement du froid, comme ils se plaignaient de la pluie quelques semaines plus tôt. À son arrivée en France, le sergent britannique Frank Southall note des températures très basses :

Inutile de dire que ce n'était pas un cantonnement populaire en raison de la température qui est maintenant tombée bien en dessous de zéro, sans aucun moyen de bloquer le vent glacial¹⁷³.

De même, Claude Delaunay se souvient dans ses mémoires : « La Champagne pouilleuse est belle mais désolée. Sous la neige, c'est la Sibérie¹⁷⁴. »

Les basses températures, outre le froid infligé aux corps des soldats, entraînent également des complications dans les activités qui rythment la vie quotidienne au front. Le froid oblige en effet les soldats à vivre en intérieur pendant de longues heures, renforçant la promiscuité et le manque d'intimité dans des bunkers souvent exigus. Ces conditions de vie favorisent en outre le développement de problèmes de santé et de maladies, comme le rappelle Albert J., en janvier 1940 dans les environs de Steinbach¹⁷⁵ :

La vie dans ce bunker était vraiment malsaine. À cause du froid extérieur, toutes les embrasures devaient rester fermées. 14 hommes vivaient, fumaient dans une pièce de 3,5 sur 3,5 m. L'air était souvent étouffant, et j'étais heureux d'être en patrouille pendant la nuit. Deux hommes étaient atteints de sciatique et de rhumatismes¹⁷⁶.

¹⁷³ Imperial War Museum, documents.3993, F. Southall, p. 12. « Needless to say, it was not a popular billet due to the temperature now having dropped well below zero, with no way of blocking out the bitterly cold wind. »

¹⁷⁴ La contemporaine, O 205117, Claude Delaunay, p. 17.

¹⁷⁵ Steinbach se trouve dans la Sarre, à quelques kilomètres de la frontière française.

¹⁷⁶ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., 28 janvier 1940. « 28.1.1940. Das Leben in dem engen Bunker war richtig ungesund. Infolge der draussen herrschenden Kälte mussten alle Schiesscharten geschlossen bleiben. 14 Mann lebten, rauchten auf einem Raum von 3 1/2 x 3 1/2m. Die Luft war oft zum

Les difficultés sanitaires liées au froid ou à l'humidité ambiantes touchent sans distinction d'uniforme, comme le montre les rapports des commissions du contrôle postal de la VIII^{ème} Armée française, de décembre 1939. Dans le sondage du 13 décembre 1939, à la section « État sanitaire », l'officier en charge écrit :

Les hommes de certaines batteries ont été récemment vaccinés (T.A.B.) et les autres le seront dans les jours suivants. Rien à signaler si ce n'est quelques rhumes dus à l'humidité et à la pluie persistante¹⁷⁷.

Un rapport daté du même jour et écrit à partir des lettres du 31^{ème} bataillon de Chasseurs à pied¹⁷⁸, mentionne une citation similaire : « Beaucoup ont la grippe et même dans ma section la typhoïde¹⁷⁹. »

L'armée française prend effectivement des dispositions pour combattre les maladies et leurs diffusions. Le vaccin mentionné contre la typhoïde, la distribution de vêtements chauds et de lainages – une distribution renforcée par les envois civils de colis contenant cache-nez et autres vêtements chauds – cherchent ainsi à améliorer le confort des soldats et la lutte contre le froid. La typhoïde n'est cependant pas la seule maladie qui frappe les soldats. La grippe, dont la propagation est facilitée par des conditions de cantonnement, fait des ravages parmi les rangs des soldats. La compagnie de Gustave Folcher, au cours de l'hiver 1939-1940, comptant en moyenne cent soixante hommes, est réduite à une petite trentaine de soldats. Les longues marches nocturnes sous la pluie, puis les marches quotidiennes dans le froid et la neige pour rejoindre le lieu de travail – à une quinzaine de kilomètres du cantonnement, ont fortement contribué au développement de la maladie au sein de la compagnie¹⁸⁰.

ersticken, und ich war froh, in der Nacht auf Streife gehen zu können. Zwei Mann erkrankten uns in Ischias und Rheumatismus. »

¹⁷⁷ Service Historique de la Défense, 29 N 424-425, R – XH n° 221, 13 décembre 1939. Ce rapport a été écrit à partir des lettres du 204^{ème} régiment d'artillerie lourde divisionnaire, rattaché à la 14^{ème} division d'infanterie. Cette dernière est employée à des travaux de fortifications sur les Secteurs Fortifiés de Mulhouse et de Colmar de septembre 1939 au 17 novembre 1939. Cf. MINISTERE DES ARMEES, *Les grandes unités françaises : historiques succincts. Guerre 1939-1945*, tome 2, France, Imprimerie Nationale, 1967-1980.

¹⁷⁸ Le 31^{ème} bataillon de Chasseurs à pied appartient à la 3^{ème} demi-brigade de Chasseurs à pied de la 14^{ème} division d'infanterie, secteur postal 9.

¹⁷⁹ Service Historique de la Défense, 29 N 424-425, R – XH n° 220, 13 décembre 1939.

¹⁸⁰ La contemporaine, O 4483/17, Gustave Folcher, p. 61. Gustave Folcher appartient au 12^{ème} Régiment de Zouaves, 5^{ème} Division d'infanterie nord-africaine.

Le froid et le gel sont également à l'origine de difficultés accrues dans le transport et l'entretien du matériel. La modernisation des armées française, britannique et allemande a vu l'augmentation du nombre de véhicules dans les différents parcs automobiles et le froid devient un ennemi redoutable, faisant notamment geler l'essence dans les réservoirs. Le révérend Edward Nalder Downing¹⁸¹, à l'entraînement en Angleterre, écrit dans ses mémoires :

Le premier hiver de la guerre a été exceptionnellement rude. Un gel très dur s'est poursuivi pendant des semaines et a donné un travail inhabituel aux conducteurs de véhicules. Avant l'arrivée de l'antigel, l'ordre a été donné de lancer et faire rouler le moteur de chaque véhicule pendant dix minutes à chaque heure de la nuit. Un bon nombre de conducteurs manquaient donc de sommeil¹⁸².

L'entraînement contre le froid doit en effet préparer les troupes britanniques aux mauvaises conditions climatiques sur le continent. Le gel menace non seulement les réservoirs d'essence, mais également l'état des routes, ce qui limite les communications, comme le rappelle le soldat allemand Albert J. le 30 décembre 1939 :

Toutes les voitures sont restées à Steinbach, à l'exception de la cuisine mobile. L'état de la route est mauvais parce qu'il neige toute la journée¹⁸³.

Si le temps météorologique ne peut être vaincu que par le temps physique, certains se vantent néanmoins de le vaincre, ou d'y résister, en des termes militaires. Ainsi, dans *Le Royal Tordu*, journal du front français de janvier 1940, on peut lire la brève suivante : « Le

¹⁸¹ E. Downing est versé au 122 OCTR, Royal Artillery [Officer Cadet Training Regiment]. Il sera envoyé en France en janvier 1940, après avoir rejoint une unité de *Sappers, Royal Engineers*.

¹⁸² Imperial War Museum, documents.739, E. Downing, p. 14-15. « That first winter of the war was a quite exceptionally severe one. A very hard black frost continued for weeks, and led, among other things, to an unusual job for drivers of vehicles. It was before the days of anti-freeze, and the order went out that every vehicle must be started up and kept with engine running for ten minutes in every hour of the night. So a good many drivers went rather short of sleep. »

¹⁸³ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., 30 décembre 1939. « Sämtliche Wagen waren in Steinbach geblieben bis auf die Feldküche. Es sind schlechte Wegverhältnisse, da es den ganzen Tag schneit. »

27^{ème} RT a résisté victorieusement à une terrible offensive. Il sera cité à l'ordre de la Division. (Il s'agit de l'offensive de froid)¹⁸⁴ [...] »

Cette phrase rejette alors le froid dans le camp de l'ennemi, un ennemi invincible – la nature – dont les soldats parviennent finalement à triompher.

¹⁸⁴ La contemporaine, FP RES 156, *Le Royal Tordu*, n° 5, p. 1.

2. « Chacun à sa place et à son rang » : l'autorité militaire redéfinie ?

L'aide de camp¹⁸⁵, le capitaine Castleton, qui avait servi pendant la Première Guerre mondiale était un officier de première classe. Durant la campagne de la « *Phoney War* » en France, jusqu'à et y compris la période de Dunkerque (qu'il a heureusement réussi à traverser), il a montré à maintes reprises qu'il avait non seulement la connaissance mais également la compréhension, pour traiter en tout temps avec ceux qui servaient sous ses ordres¹⁸⁶.

Le *staff sergeant* Franck Hurrell, affecté à la déclaration de guerre au 3rd Field Army Workshops, établit une description élogieuse de son officier dans ses mémoires. Trois caractéristiques se détachent de ce portrait et qui fait du capitaine Castleton un bon officier aux yeux de son subalterne. Sa qualité de vétéran de la Grande Guerre lui confère un prestige et une légitimité à commander gagnée par l'expérience et le feu¹⁸⁷, une légitimité que tous les chefs n'ont pas acquise. Cette caractéristique est souvent essentielle dans la perception que les soldats ont de ceux qui les commandent, respectant les anciens combattants et critiquant ceux qui n'ont pas combattu, souvent plus jeunes. La seconde caractéristique est de savoir commander ses hommes, tout au long de la période, i.e. à la fois pendant l'attente comme au combat. Enfin, la dernière caractéristique est la compréhension, et la négociation de l'autorité militaire avec les soldats : l'attente et l'absence de combat remodelant le visage de la guerre, les officiers et hommes appartenant à la chaîne de commandement doivent repenser leur approche de la discipline et de l'autorité vis-à-vis des soldats.

Légitimité, autorité et négociation sont-elles les trois caractéristiques attendues chez un officier, français, britannique ou allemand, entre août 1939 et mai 1940 ?

¹⁸⁵ La fonction d'*Adjutant* de l'armée britannique est différente de celle d'un adjudant de l'armée française. Nous avons choisi de traduire alors *adjutant* par aide de camp, afin de respecter la fonction.

¹⁸⁶ Imperial War Museum, Documents.1074, Hurrell, p. 4. « The Adjutant, Captain Castleton, who had seen service in the First World War was a first class Officer. Throughout the campaign of the "Phoney War" in France, leading up to and including the Dunkirk period (which, thankfully, he came through) he showed repeatedly that he had not only the knowledge but also the understanding, to deal at all times with those serving under him. »

¹⁸⁷ SHEFFIELD, G. D., « The Shadow of Somme : The Influence of the First World War on British Soldiers », in ADDISON, Paul et CALDER, Angus (dir.), *Time to Kill. The Soldier's Experience of War in the West. 1939-1945*, Pimlico, London, 1997, pp. 29-39, p. 31.

La Première Guerre mondiale comme légitimité

Le poids de la Première Guerre mondiale s'impose dans les armées alliées bien plus que dans l'armée allemande, où les états de service en 1914-1918 ne sont pas mentionnés. Le rappel de la défaite, à nouveau, efface l'expérience combattante, quant au contraire, la victoire devient une qualité pour les officiers français et britanniques. La mention de la Première Guerre mondiale est presque toujours liée à cette expérience du feu et du combat qui manque à la majorité des soldats de 1939-1940 : elle apparaît comme un atout non négligeable imposant le respect.

Le capitaine français Pierre Gendreau évoque la Grande Guerre à deux reprises lorsqu'il parle des officiers commandant son unité. La première mention date du 21 septembre 1939 :

Le colonel Carré, qui commande le dépôt, affirme son autorité par une superbe prestance. On m'a recommandé de lui parler de la bataille de Guise, à laquelle il a participé en août 1914, sous les ordres du général Lanrezac¹⁸⁸.

Le choix du sujet de la discussion est évocateur, celui d'une bataille de la Première Guerre mondiale, menée par la 5^{ème} armée et qui permet à la bataille de la Marne de tourner en faveur des Français. Elle survient surtout quelques semaines après le déclenchement des hostilités, en août 1914, à une période qui n'est pas sans rappeler la date à laquelle écrit le capitaine Gendreau, quelques semaines également après la déclaration de guerre, vingt-cinq ans plus tard. L'hypothétique discussion entre le capitaine et le colonel se transforme en leçon, où l'expérience du combat ne peut s'apprendre au front, mais prend la forme d'un transfert d'acquis de la Grande Guerre entre vétérans et nouveaux soldats. La seconde mention de la Grande Guerre est moins spécifique, et évoque la carrière d'un second officier : « Le commandant Le Vasseur est respecté de tous, car il eut pendant la dernière guerre une conduite héroïque¹⁸⁹. »

¹⁸⁸ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 21 septembre 1939, p. 13.

¹⁸⁹ *Ibid.*, 26 septembre 1939, p. 14.

Elle complète cependant une description peu élogieuse du commandant Le Vasseur, décrit par Gendreau comme un alcoolique notoire. La mention de sa conduite en 14-18 suffit néanmoins à le faire respecter de ses hommes, malgré ses déboires actuels. La participation à la Grande Guerre devient une qualité morale, au même titre que les autres compétences attendues d'un commandant ou d'un chef d'unité.

Ainsi, lorsque plusieurs capitaines quittent le 86^{ème} bataillon de chasseurs alpins, le journal de l'unité, *Bien vu, bien entendu*, leur rend un hommage appuyé dans un article intitulé « Ils étaient nôtres » :

Ils [les capitaines] étaient nôtres et symbolisaient pour nous l'autorité certes et le commandement mais aussi la paternelle bienveillance, la stricte équité, le sang-froid, et l'expérience de la dernière guerre qu'ils avaient tous fait brillamment¹⁹⁰.

Le départ des capitaines coïncide avec le déclenchement de la bataille de France, l'article datant du 12 mai 1940. La construction de la citation est articulée autour du « mais aussi » qui marque la double personnalité de l'officier. Il est une figure centrale, aux responsabilités indispensables dans la communauté du front, faisant respecter la discipline au sein de l'unité. Cette charge de commandement ne lui est attribuée qu'en raison de ses qualités personnelles, dont l'expérience de la Grande Guerre fait partie. Ces qualités sont d'ailleurs représentatives de la guerre d'attente : point de bravoure personnelle ou de courage au feu, mais une « paternelle bienveillance » et un sens de la justice qui sont finalement les qualités attendues d'un officier en temps de paix¹⁹¹. Seul le sang-froid peut faire écho au champ de bataille, mais l'absence de combat empêche le développement d'une rhétorique fondée sur l'ardeur combattante.

La présence d'un tel article dans un journal du front rappelle le rôle mobilisateur endossé par ces publications. Les journaux du front sont en effet un médium particulièrement prisé par les officiers pour renforcer leur contrôle sur les soldats et

¹⁹⁰ La contemporaine, *Bien vu, bien entendu*, 4P RES 1990, n° 26, 12 mai 1940, p. 1.

¹⁹¹ Il faut rappeler l'influence de l'œuvre de Lyautey, *Le rôle social de l'officier* publié en 1891. Particulièrement débattu à sa sortie, l'ouvrage a marqué la formation des cadres de l'armée française. L'officier français dans une guerre sans combat retrouve un rôle proche de celui du temps de paix.

réaffirmer, plus ou moins subtilement, leur rôle en tant que chef. C'est dans une finalité analogue que d'autres publications insistent sur le lien existant entre soldats et officiers. Ainsi, *Bautzen 39*, journal du front du 156^{ème} régiment d'infanterie de forteresse, publié en mars 1940 un article intitulé « Drôle de guerre » :

Drôle de guerre. Oui. Il faut donc que nous ayons une confiance absolue dans nos chefs. Ils ont prouvé déjà qu'ils la méritaient, et leur souci d'épargner les vies humaines fait honneur au génie français qui les anime. [...]

Nous ne sommes plus à la caserne, nous ne sommes plus des gamins : notre discipline est raisonnée, « et loin de nous être pénible » elle peut si nous le voulons, renforcer les liens d'affection qui attachent les uns aux autres tous ceux qui - chacun à sa place et à son rang - collaborent à la même œuvre de salut¹⁹².

L'article commence par la réaffirmation de la confiance à avoir dans les officiers pour deux raisons implicites : l'expérience de la Grande Guerre et la ligne Maginot. Il insiste sur la période de guerre en la différenciant de la caserne, une différenciation qui n'est pas évidente pour tous les soldats tant le combat est rare. Il aborde enfin au cœur de l'autorité, la discipline, la présentant comme un lien accepté par tous, réfutant son aspect strict et répressif. Ce discours est enjolivé, déformé, et décrit une situation inexistante, la finalité de l'article étant de faire accepter aux soldats cette discipline. La discipline est en effet appliquée avec une certaine sévérité, parce que le « pacte tacite d'autorité », décrit par Emmanuel Saint Fuscien pour la Première Guerre mondiale, ne peut s'appliquer en 1939-1940, en raison de l'absence de combat¹⁹³.

Le capitaine Pierre Gendreau, qui faisait l'éloge des officiers Carré et Le Vasseur, note également dans son journal :

¹⁹² La contemporaine, FP RES 129, *Bautzen 39*, n° 1, 15 mars 1940, p. 1.

¹⁹³ SAINT FUSCIEN, Emmanuel, *À vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2011. L'auteur évoque une obéissance absolue au feu et au combat, contre un relâchement de la discipline à l'arrière et dans les cantonnements. Se référer également à l'ouvrage de COHEN, Yves, *Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité (1890-1940)*, Paris, Editions Amsterdam, 2013, et notamment son chapitre 4 « France (III), la figure du chef ».

On rencontre aussi quelques vieux officiers aux uniformes démodés, hier encore à la retraite, auxquels la guerre a rendu leurs galons et qui goûtent de nouveau l'ineffable bonheur d'être obéis « sans hésitation ni murmure » et d'être servis par un ordonnance. Certains on fait venir à Langres leur femme et leurs enfants et continuent à la caserne leur tranquille existence de bureaucrates¹⁹⁴.

L'article de *Bautzen 39* et la citation de Gendreau semblent se répondre en tout point. Le passé glorieux de la Grande Guerre devient l'uniforme démodé, et la discipline acceptée par temps de guerre l'orgueil de la vie de caserne. Pourtant, Gendreau n'est pas un simple soldat, son grade le plaçant parmi les officiers. La critique d'une autorité dévoyée, presque autoritaire, n'est pas isolée.

Critiquer, contester, désobéir

Le soldat britannique Douglas Ledingham, engagé dans le *Royal Corps of Signals* et rattaché à la 51st Highland Division, décrit ses premiers jours de mobilisation en septembre 1939. Son incapacité à marcher au pas est remarquée par son caporal :

[...] Il [le caporal] m'a ordonné de marcher tout seul, à la vue de tous. À son grand amusement et à celui de l'escouade, ma performance est restée la même. Telle a été ma première expérience d'humiliation, autrement appelée discipline¹⁹⁵.

L'humiliation subie par le soldat Ledingham évoque les brimades subies par les soldats et commises par les hommes pouvant exercer sur eux la moindre once de commandement. L'alliance entre humiliation et discipline diffère de la propagande diffusée par les journaux du front, et de la collusion entre discipline et affection ; elle semble en outre représenter une réalité plus proche de celle des soldats. Les grades intermédiaires, assez proches des soldats, comme les caporaux, les sergents, les adjudants, et leurs équivalents dans les armées britanniques et allemandes, cristallisent les critiques. Souvent

¹⁹⁴ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 21 septembre 1939, p. 14.

¹⁹⁵ Imperial War Museum, Documents.16531, Ledingham, p. 6. « [...] he instructed me to march on my own in full view of the onlookers. Much to his amusement, and that of the squad, my performance remained the same. Such was my first experience of humiliation, otherwise referred to as discipline. »

dépeints comme des petits chefs abusant de leur autorité, ils sont rapidement haïs et critiqués par les soldats. Herbert S., versé dans la *2. Artillerie Ersatzabteilung 105* cantonnée à Mayence, décrit ses sous-officiers dans des termes semblables à Ledingham.

Je me souviendrai toujours de la « bande de jean-foutre » des anciens caporaux et d'un chef de compagnie [Spiess] qui aurait dû aller au cirque comme clown. Quand c'était l'appel, tous les autres soldats des unités des environs se sont levés et ont ri avec lui. Nous étions les idiots dont il avait besoin pour façonner son théâtre¹⁹⁶.

La critique se porte à nouveau sur les intermédiaires de l'autorité militaire : les caporaux et le chef de compagnie, désigné par le terme argotique de *Spiess*, et qui renvoie au *Kompaniefeldwebel*, dont l'équivalent pourrait être le grade de sergent dans l'armée française. Confinés entre des officiers qui souvent suscitent chez les hommes du rang une certaine admiration et un certain respect, les sous-officiers doivent instaurer la discipline pendant les différents moments de la vie quotidienne, comme l'appel dans la Wehrmacht. Le poids d'une autorité militaire injustifiée s'ajoute alors à un quotidien déjà difficile à supporter pour de nombreux soldats, comme pour le soldat britannique Derek Hunnisett qui évoque ses premiers jours de mobilisé en octobre 1939 :

À une heure indue, le sergent s'est précipité dans la pièce en criant « Debout, debout (...) ». Je crois que toutes nos têtes tournaient un peu. J'avais entendu parler du comportement des sergents, en pensant que c'était juste une blague exagérée. J'avais tort¹⁹⁷ !

Alors qu'il vient seulement d'intégrer l'armée, Hunnisett est déjà prévenu de la figure du sergent, qui se révèle être la caricature qui lui a été décrite. Il revient cependant sur son témoignage quelques pages plus loin, décrivant son supérieur comme humain, et par la suite reconnaît avoir finalement apprécié ces huit premières semaines de mobilisation comme un moment difficile mais nécessaire. Dans les différents témoignages, l'autorité est décrite

¹⁹⁶ Deutsches Tagebucharchiv, 135-1, Herbert S., p. 67. « Der "Sauhaufen" bestehend aus lauter altgedienten Gefreiten und einem Spiess, der als Clown hätte in einen Zirkus gehen sollen, wird mir immer in Erinnerung bleiben. Wenn Appell war, standen alle anderen Soldaten der verschiedensten Einheiten in der Umgebung und lachten mit. Wir waren die Idioten, die er brauchte um seinem Theater Gestalt zu verleihen. »

¹⁹⁷ Imperial War Museum, Documents.16532, Hunnisett, p. 12. « At an unearthly hour the Sergeant stormed into the room shouting "wakey wakey [...]"'. Phew, I think all our heads were spinning a bit. I had heard of what Sergeants were like but though it was just an exaggerated joke. I was wrong ! »

comme une farce, à travers le rire qui humilie du caporal de Douglas Ledingham, à travers la figure du clown de cirque d'Herbert S., ou encore à travers la plaisanterie exagérée de Derek Hunnisett. Pour les deux premiers, du rire naît une cohésion, au sein de l'escouade, ou de la compagnie, à l'exclusion évidente de ceux qui sont moqués.

Le rire cependant se renverse, et devient une manière de critiquer l'autorité de ces chefs voire de remettre en question la discipline imposée par l'armée. De nombreuses histoires drôles et caricatures circulent dans les journaux à destination des soldats. Ainsi, dans *Jusqu'aux boues*, journal du 133^{ème} régiment d'infanterie, il est présenté en janvier 1940 une histoire drôle au sujet d'un adjudant qui dispute un soldat portant son béret plutôt que son casque : « Je le [l'adjudant] regardais s'éloigner sur la route glissante d'un pas hésitant. Alors j'ai fait un vœu, mais je ne dis pas lequel¹⁹⁸. »

Le souhait du soldat est évidemment la chute de son adjudant, qu'il juge trop sévère ; mais là encore, le journal du front, soumis à la censure et au bon vouloir des officiers, transforme ce qui pourrait apparaître comme une contestation de l'autorité en morale : c'est finalement le soldat qui chute plus tard et qui se dit à lui-même qu'il mettra son casque la prochaine fois, comme le lui ordonnait son adjudant à l'origine. Au même titre que le témoignage de Hunnisett qui conclut par l'humanité de son sergent, l'article termine sur l'importance de l'acceptation de la discipline.

Cette acceptation n'est cependant pas unanime, comme certains traits d'humour le prouvent. *Blighty* présente une illustration¹⁹⁹, légendée par « le cheval qui a frappé le sergent-major ».

¹⁹⁸ La contemporaine, 4P RES 268, *Jusqu'aux boues*, n° 3, 18 janvier 1940, p. 1.

¹⁹⁹ British Library, LOU.LON23[1939], *Blighty*, n° 6, 25 novembre 1939, p. 18. « The horse that kicked the Sergeant-Major. »

Figure 12. *Le cheval et le sergent-major.*

Figure 13. *La cause du cafard.*

La scène (Figure 12) représente trois soldats du rang, aux petits soins autour d'un cheval. Des carottes et du sucre lui sont apportés, pour le féliciter d'avoir donné un coup de sabot au sergent, une action que les soldats aimeraient faire, mais qu'il leur est impossible de réaliser sans encourir de graves sanctions. Point de morale cette fois-ci. Seule reste l'inimitié entre les soldats et leur sergent. L'humour est toujours présent, comme pour adoucir la critique, la rendre moins acerbe et moins directe contre l'autorité militaire. Cette distanciation introduite par l'humour se retrouve dans le dessin humoristique de *Je passe partout*, datée du 6 février 1940 (Figure 13)²⁰⁰. Le jeu de mot, introduit par le double sens de supprimer désignant une valeur puis un individu, insiste sur l'impossibilité de supprimer l'adjudant-chef, cause des malheurs du soldat interrogé par son officier, sans doute un lieutenant, i.e. un grade supérieur à celui de l'adjudant.

Cet humour bon enfant ne saurait cacher cependant une réelle critique et remise en question de l'autorité. La forme extrême de cette critique de la discipline dans l'armée français réside dans les rumeurs concernant les régiments de joyeux, ces repris de justice souvent mal perçus par les autres soldats que Gustave Folcher évoque comme les soldats les plus indisciplinés et dangereux.

²⁰⁰ La contemporaine, 4P RES 269, *Je passe partout*, n° 6, 6 février 1940, p. 5.

Ces voyous punis à de longues peines de prison ne veulent pas rester en première ligne et s'en vont à l'aventure, volant et pillant tout sur leur passage. Les officiers ne peuvent se faire obéir, ils ont, paraît-il, pendu leur colonel²⁰¹.

La rumeur est virale, mais les mentions d'officiers tués par leurs propres troupes ne sont pas anecdotiques. Elles se retrouvent également dans les rapports du contrôle postal. Difficile cependant de vérifier la véracité des faits, comme souvent dans le cas d'une rumeur, tant les données indiquées dans les témoignages sont imprécises. La rumeur fonctionne sur un modèle similaire à celui de la remise en question de l'autorité par l'humour, par la distanciation mise entre le soldat qui la répand et la critique de l'autorité : s'il n'est pas à l'origine de la critique, elle existe cependant, quelque part, au sein de l'armée. Rejeter la faute sur autrui, comme tourner en ridicule une situation autoritaire permet de remettre en question autorité et discipline militaires, sans s'exposer à des sanctions ou à la censure. Dans la citation de Folcher, une seconde distanciation est mise en place, et se concentre autour de la figure des « joyeux », qui apparaissent comme une figure d'altérité : alors que les soldats savent se soumettre à l'autorité militaire et à la discipline, et deviennent ainsi de bons combattants, les « joyeux » sont incontrôlables et deviennent alors les responsables des crises liées au manquement à la discipline. Les pillages, que régulièrement mentionnés dans les témoignages et les lettres, choquent particulièrement les soldats : renvoyer ces actes de banditisme à d'anciens hors-la-loi permet de les expliquer et de les condamner, sans pour autant remettre en cause ni l'armée française ni ses officiers. Le meurtre de leur officier n'est cependant pas une rumeur isolée. Le soldat français André Giroud mentionne le cas d'un soldat désespéré dont la demande de permission pour aller retrouver sa femme malade a été refusée. À la mort de celle-ci, le soldat aurait tué son capitaine²⁰².

La désobéissance n'est cependant pas particulière à un certain type de troupes. Contourner les règles, la discipline, l'autorité est monnaie courante, et les témoignages abondent. Ainsi, le soldat britannique Erik Jack Allen, dans ses mémoires²⁰³, rappelle qu'il rentrait souvent chez lui le soir lorsqu'il était à l'entraînement à Warlingham, près de

²⁰¹ La contemporaine, O col 4483/17, Folcher, p. 41.

²⁰² La contemporaine, O 233163, Giroud, 15 janvier 1940, p. 147.

²⁰³ Imperial War Museum, Documents14894, Allen.

Londres, un retour défendu par les règles du camp. Un autre soldat britannique, J. Andrew, raconte une histoire similaire :

À notre retour au camp, on nous a fait marcher devant l'officier commandant, entre un sergent et un caporal, on nous a accusé d'être absents sans permission et on nous a confinés à la caserne, pendant quatre jours au pain et à l'eau, mais cela en valait la peine²⁰⁴.

Andrew n'hésite ainsi pas à contourner le règlement militaire, pour se rendre à un rendez-vous galant en compagnie d'un de ses camarades, écopant à son retour d'une sanction disciplinaire, somme toute légère. Il écope d'une seconde punition quelques jours plus tard, après avoir menacé verbalement un sergent écossais. Il passe alors une quinzaine de jours dans la prison du camp, où il rencontre un autre soldat qui, devenu fou à cause des conditions de détention, est renvoyé en Angleterre.

Plus rarement, ces actes de désobéissance sont l'œuvre d'un groupe de soldats. Alors qu'il fait le tour de son unité, le sergent britannique Franck Southall tombe sur un groupe de soldats en grève.

Ils voulaient que l'officier commandant les trouve en grève et ensuite ils allaient dénoncer Jones. Je n'ai jamais entendu parler d'une grève de l'armée et je pense que ce fut la seule et unique²⁰⁵.

L'origine de la grève vient à nouveau de la mésentente entre la troupe et son sergent. Devant la requête du groupe, Southall agit suivant les demandes des grévistes. Prenant le risque de contester l'autorité militaire, ces hommes, d'après le témoignage de Southall, ne sont pas inquiétés par la suite, l'officier préférant « turned a blind eye » [fermer les yeux] devant cette insubordination. La contestation de l'autorité militaire, notamment dans les armées française et britanniques, peut s'expliquer par le fort pacifisme qui s'est développé

²⁰⁴ Imperial War Museum, Documents.17366, J. Andrew. « When we got back to camp, we were marched in front of the Commanding Officer, between a Sergeant and a Corporal, and charged with being absent without leave, and confined to barracks, for four days on bread and water, but it was worth it. »

²⁰⁵ Imperial War Museum, Documents.3993, Southall, p. 23. « They wanted the O.C. to find them on strike and then they were going to blow the whistle on Jones. I have never heard of an army strike and reckon this to be the one and only ever. It was assumed that the O.C. turned a blind eye to it as I never heard talk of it again. »

dans ces deux démocraties au lendemain de la Première Guerre mondiale, faisant évoluer la perception de l'autorité militaire et de la discipline dans ces armées, par une approche plus prudente, voire cynique²⁰⁶. Cette dernière expression montre une recomposition de l'autorité militaire au cours de la période de septembre 1939 à mai 1940.

La recomposition de l'autorité dans une guerre d'attente

Il est en effet impossible de commander en 1939 comme en 1918. L'absence de combat, empêchant une légitimité de l'autorité par l'expérience commune au feu, oblige les officiers à s'adapter à la situation inédite. Les différentes sources évoquent alors deux pans complémentaires de l'autorité militaire : d'une part la réaffirmation des prérogatives de l'officier et d'autre part, la confirmation ou l'acquisition de la confiance des soldats.

La réaffirmation de l'autorité et de la discipline passe en priorité par la sanction, ou la menace de sanction. Ainsi, dans le journal de guerre de la deuxième compagnie du *Panzerjäger-Abteilung 5*, un article rappelle la crainte qu'inspire le lieutenant.

Un étranger demandera : « À quoi reconnaît-on votre chef lorsqu'il est parmi vous ? » Eh bien, [...] ne vois-tu pas, en dépit de toute sa bienveillance, le regard scrutateur, te sens-tu vraiment en sécurité, n'as-tu pas mangé quelque chose en secret, n'as-tu pas peur d'être appelé à son bureau à chaque instant, c'est-à-dire devant cette simple table en bois dans la remise à Sand²⁰⁷.

Le journal de campagne insiste bien sur la dualité du rôle de l'officier, entre bienveillance et sévérité. Les officiers apparaissent comme les détenteurs du pouvoir de punir, pouvant rendre encore plus difficile la vie quotidienne des soldats. Ainsi, dans *Le*

²⁰⁶ SHEFFIELD, G. D., « The Shadow of Somme : The Influence of the First World War on British Soldiers », in ADDISON, Paul et CALDER, Angus (dir.), *Time to Kill. The Soldier's Experience of War in the West. 1939-1945*, Pimlico, London, 1997, pp. 29-39, p. 31. L'auteur ajoute que l'instauration d'une légitimité des officiers auprès de leurs hommes est plus difficile en 1939-1945 que pendant la Première Guerre mondiale.

²⁰⁷ Bundesarchiv Militärarchiv, MSG 2-2616, p. 8. « Ein Fremder wird fragen : "An was kennt man denn euern Chef, wenn er so mitten unter euch ist ?" Na, sieh dir doch mal das Bild an, siehst du nicht, trotz allem Wohlwollen den prüfenden Blick, fühlst du dich so ganz sicher, hast du nicht irgendwo im Geheimen eine Sache ausgefressen, befürchtest du nich jeden Augenblick in sein Arbeitszimmer gerufen zu werden, das heisst vor jenen einfachen Holztisch in dem Schuppen in Sand ? »

pionnier normand, journal du front du 431^{ème} régiment de pionniers, un soldat donne sa perception d'un général :

Je songeais à la toute-puissance de cet homme, maître de son régiment comme un commandant de son navire, je songeais au nombre de jours de prison dont il disposait, à son blâme, à toutes sortes de châtiments²⁰⁸.

L'exercice de la sanction n'est cependant pas réservé aux commandants de régiment ou de compagnie, comme dans le cas des deux journaux, celui du *Panzerjäger-Abteilung 5* ou du 431^{ème} régiment de pionniers. Franck Southall, sergent de l'armée britannique, qui s'était retrouvé confronté à la grève des soldats britanniques, de par son grade, est lui aussi obligé de prendre des mesures contre un caporal irrespectueux.

J'ai dû inculper un caporal pour la façon dont il m'a parlé au réveil un matin. Si nous avions été seuls, cela aurait pu passer, mais il a tenu des propos insultants devant toute la section et j'ai été forcé d'agir. Il en est résulté qu'il a été traduit en cour martiale²⁰⁹.

Le discours de Southall fait de nouveau apparaître cette négociation de l'autorité. Une insulte, un manque de respect n'a donc pas la même portée selon la situation : le sergent avance que c'est le fait de remettre l'autorité militaire en cause devant les subalternes qui l'a poussé à prendre une sanction disciplinaire, ces mêmes hommes que la discipline soumet à l'obéissance du chef en vue du combat.

La sanction n'est pas l'unique moyen de réaffirmer l'autorité et la vie au cantonnement offre constamment la possibilité de rappeler aux soldats leur place dans la hiérarchie. Le salut, geste ordinaire du quotidien d'un soldat en est l'une des meilleures illustrations. Au centre d'un nombre important d'anecdotes humoristiques, de témoignages, ou d'articles, le salut devient le symbole de la soumission à l'autorité. Ainsi, l'officier

²⁰⁸ La contemporaine, 4P RES 878, *Le pionnier normand*, n° 5, février 1940, p. 4.

²⁰⁹ Imperial War Museum, Documents.3993, Southall, p. 19. « I had to put on a charge a corporal for the way he spoke to me at reveille one morning. Had we have been alone it would have passed off but he used insulting language in front of the whole section so I was forced to take action. The outcome of this was that he was court-martialled. »

commandant le 77^{ème} Groupe de reconnaissance de division d'infanterie écrit dans le journal de son unité :

Vous qui me lisez, vous me donnerez votre Promesse, à chaque fois que vous me rencontrerez ou que vous rencontrerez vos chefs par votre Salut. Ce geste banal qui sait être un don magnifique, quand, plantant ses yeux dans les yeux du Chef, le soldat lui renouvelle avec fierté, sa confiance, son dévouement, et l'assurance qu'il peut compter sur lui, jusqu'au bout²¹⁰.

Le salut est bien ce geste qui lie officiers et soldats, symbole de soumission et de respect envers son supérieur. De là découle nombre de brimades et de vexations à cause d'un oubli, considéré alors par les officiers offensés comme un manquement à la discipline. Le soldat Claude Delaunay est puni de quatre jours de prison, avec trois autres de ses camarades, pour ne pas avoir salué son capitaine, alors qu'il entrait dans le café où il était installé²¹¹.

La vie au quotidien entre soldats et officiers est un moment privilégié pour une recomposition de l'autorité, et malgré la contestation et la remise en question éventuelles de l'autorité, d'autres approches sont possibles. Le major britannique Finch, alors jeune officier sans expérience, évoque son incompréhension voire son incompetence lors de son affectation à un poste comportant d'importantes responsabilités, et s'appuie alors sur son sous-officier :

A 18 heures, à cette date importante [le 3 septembre 1939], j'ai commencé à lire les ordres qui venaient de m'être remis et je me demandais comment un officier non formé pouvait être ainsi choisi : j'avais un BA en lettres classiques et en savais plus sur Athènes que sur l'armée. [...]. Heureusement, un sergent d'état-major de grande connaissance et d'expérience était aussi en service,

²¹⁰ La contemporaine, FP RES 229, *Le petit écho du GRDI 77*, n° 1, novembre 1939, p. 1.

²¹¹ La contemporaine, O 205117, Delaunay, p. 19.

et tout ce que j'avais à faire était de signer les messages aux garnisons qu'il présentait²¹².

Son manque d'autorité et son impossibilité à s'imposer continuent au-delà des premières semaines, y compris après son arrivée en France. Quelques pages plus loin, il évoque sa position dans la hiérarchie vis-à-vis de ses deux sergents :

Les deux sergents de peloton avaient établi une relation de travail avec les autres sous-officiers et l'ensemble fonctionnait si bien qu'il n'y avait guère besoin d'un officier. Ils étaient prêts à accepter mon leadership à l'intérieur de certaines limites bien définies et avaient des moyens efficaces de me faire savoir quand ces limites avaient été franchies : le pire était quand ils m'ont mis dans l'équipe de football de peloton et m'ont donné une *raspberry* chaque fois que j'ai touché le ballon²¹³.

L'acceptation de l'autorité contre l'instauration de certaines limites appartient à cette définition du lien entre de jeunes officiers inexpérimentés et leurs sous-officiers de la période de septembre 1939 à mai 1940. Malgré l'irrespect dont font preuve les deux sergents, aucune sanction ou remontrance ne leur est infligée, montrant la compréhension et l'acceptation de cette nouvelle forme de commandement, dictée tant par les hommes que par le contexte.

André Giroud évoque également la volonté d'une recomposition de l'autorité, en février 1940 :

²¹² Imperial War museum, documents.354, Finch, p. 1. « At 6 pm on that important date I started reading the Orders which had just been handed to me and wondering how a completely untrained officer should be so selected : I had a B.A. Degree in Classics and knew more about Athens than the Army. [...] Fortunately a Staff-Serjeant of great knowledge and experience was also on duty, and all I had to do was to sign the messages to the Garrisons which he presented. »

²¹³ *Ibid.*, p. 6. « The two Platoon Serjeants had established a working relationship with the other NCO's and the whole functioned so well that there was hardly a need for an officer. They were prepared to accept my leadership within certain well-defined boundaries and had effective ways of letting me know when these had been crossed : the worst was when they put me in the Platoon football team and gave me a raspberry whenever I touched the ball. » Une « raspberry » est un bruit effectué avec la langue, souvent utilisé pour se moquer de quelqu'un.

Je souhaiterais moi aussi vivre en bonne intelligence avec nos officiers, mais il faudrait pour cela que je sois, que nous soyons pour eux des hommes qui, abstraction faite des connaissances militaires, les valent bien. La hiérarchie militaire, plus contestable que tout autre, n'est supportable que si elle est tempérée par l'intelligence et la confiance²¹⁴.

Les sympathies communistes et pacifistes d'André Giroud ne sont pas étrangères à sa perception de l'autorité militaire. Les témoignages montrent des situations au cours desquelles les officiers et sous-officiers s'adaptent à leurs hommes. Le soldat français Gustave Folcher évoque son sergent :

[le] sergent Vernhet, brave type de Catalan qui, pour avoir la paix dans son groupe, fera plus que sa part des corvées. C'est normal, nous sommes en guerre et les sergents ne sont plus les plus guindés des casernes, habillés fantaisie. A présent, sous-offs et hommes de troupes, tous égaux²¹⁵.

Malgré les apparences, à commencer par l'absence de combat, les habitudes prises sous les drapeaux, et la vie militaire en communauté, Gustave Folcher introduit une différence importante entre la vie de cantonnement et celle de caserne insiste sur une différence profonde. Cette même différence est repérée par le soldat français Léon Wauthy pendant la Première Guerre mondiale, dans son ouvrage *Psychologie du soldat en campagne*²¹⁶. Il expliquant que l'improvisation du cantonnement, souvent dans des bâtiments à la finalité tout autre, empêche l'établissement de la discipline de caserne et accorde aux soldats une plus grande liberté. Pendant la Première Guerre mondiale, le cantonnement est, en termes de discipline, l'instant du relâchement, entre la violence du front et la paix de l'arrière. Il existe alors un réajustement de la « distance hiérarchique » née au feu, devant s'adapter aux conditions du cantonnement²¹⁷. La dichotomie entre l'obéissance au feu et le refus au cantonnement ne peut s'opérer au cours de la période de

²¹⁴ La contemporaine, O 233163, Giroud, 27 février 1940, p. 166.

²¹⁵ La contemporaine, O col 4483/17, Gustave Folcher, p. 19.

²¹⁶ Cité dans SAINT FUSCIEN, Emmanuel, *À vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, op. cit., p. 102.

²¹⁷ *Ibid.*

septembre 1939 à mai 1940, l'exposition à la violence du feu étant très courte, voire inexistante, tout au long de ces huit mois. L'enjeu de l'autorité militaire est désormais de faire accepter par les soldats cette discipline alors même que le combat n'a pas lieu.

L'attitude du sergent Vernhet, dans le témoignage de Gustave Folcher, n'est pas un cas isolé : en partageant les tâches les plus ingrates et les conditions de vie difficiles avec leurs hommes, sous-officiers et officiers veulent gagner un certain respect, ou tout au moins une acceptation de leur autorité. Cette proximité entre gradés et soldats est souvent soulignée. Ainsi, le soldat allemand Kurt W., le 15 septembre 1939, écrit dans son carnet que son chef de batterie est venu dormir avec eux ²¹⁸. Ou encore, le *Kriegstagebuch* du *Panzerjäger-Abteilung 5* rappelle auprès de ses soldats, à des fins propagandistes, que :

Il [le commandant de compagnie] vit aussi à Sand, [...] il a aussi dormi huit jours sur la paille dans la grange, [...], comme tous les officiers de la compagnie, il se nourrit à la cuisine de campagne, [...] le soir il boit exactement la même bière que ses sergents et sous-officiers (voire même avec eux) et [...] la nuit les moustiques le piquent comme vous, camarade²¹⁹.

Le partage de la vie quotidienne entre les officiers et les soldats devient alors l'un des socles de cette nouvelle autorité qui se met en place au sein des différentes armées, afin de lutter contre les discours dénonçant les privilèges que possèdent les gradés. La proximité, en partie feinte, ne peut faire oublier cependant les améliorations du quotidien réservées à ceux qui détiennent un peu d'autorité. Logés le plus souvent chez l'habitant, plutôt que dans les granges et autres bâtiments réservés aux soldats, ils ont accès à des lits et des chambres, partagées parfois avec un autre sous-officier ou officier, et bénéficient de l'hospitalité de leurs hôtes qui, souvent, complète leur alimentation par des produits frais. Le lieutenant Manfred Von Plotho, récemment promu, décrit à sa femme Ingrid une telle situation lors de son arrivée à sa nouvelle affectation en tant qu'officier²²⁰, vivant dans la villa d'un maroquinier, et déjeunant avec les autres officiers de son régiment. Il note alors

²¹⁸ Deutsches Tagebucharchiv, 84-1, Kurt W., 15 septembre 1939, p. 2.

²¹⁹ Bundesarchiv Militärarchiv, MSG2-2616, p. 8. « [...] weil er nämlich auch in Sand lebt, weil er auch acht Tage auf dem Stroh in der Scheune geschlafen hat, weil er wie alle Offiziere der Kompanie das Essen aus der Feldküche bekommt, weil er abends genau dasselbe Bier trinkt wie seine Feldweibel und Unteroffiziere (sogar mit ihm) und weil ihn nachts die Schnaken genau so stechen wie dich, Kamerad. »

²²⁰ Museumsstiftung Post und Telekommunikation, 3.2008.2195, Von Plotho, 31 janvier 1940.

« l'énorme changement » - *ein[en] enormen Wechsel* - dans son quotidien, et son témoignage remet en question la propagande diffusée par le *Kriegstagebuch* du *Panzerjäger-Abteilung 5*.

L'autorité militaire chez les trois belligérants s'adapte à la guerre particulière qui a lieu de septembre 1939 à mai 1940. L'attente, l'absence de combat, la contestation de l'autorité, la ressemblance avec la vie de caserne obligent les officiers et les sous-officiers à trouver de nouvelles manières de commander, en s'appuyant sur une liberté plus grande et le partage de la vie quotidienne.

* * *

Après l'arrivée au front, les soldats s'installent durablement, pendant presque huit mois, dans une vie de cantonnement, dont les expériences diffèrent grandement, s'appuyant moins sur des différences nationales que sur les réalités du terrain. Cette situation temporaire d'une guerre sans combat s'inscrit dans le temps : les ouvrages et cantonnement prévus pour durer, comme les forts de la ligne Maginot ou de la ligne Siegfried offre souvent aux soldats de meilleures conditions de vie, mais impliquent une promiscuité oppressante, une hygiène parfois douteuse, voire des troubles importants liées au manque de soleil et de luminosité. Les ouvrages n'accueillent cependant pas toute l'armée, et une grande partie des soldats en campagne vivent dans des cantonnements provisoires mal agencés, où les conditions de vie, comme la mauvaise nourriture, l'hébergement insalubre, ou le froid rendent la vie des soldats plus difficile. Les conditions de vie s'améliorent au fur et à mesure que le temps passe, changeant cependant à chaque fois que l'unité se déplace.

Si ces conditions de vie s'améliorent avec le temps, il n'en est pas de même avec l'autorité militaire, qui est toujours plus difficile à supporter et qui s'additionne à la pénibilité des conditions de vie. L'exceptionnalité de la guerre, pour les armées française et britannique, qui ne connaissent pas le combat, entraîne localement une recomposition de l'autorité, qui s'adapte à la vie quotidienne sans combat, et qui se traduit par la tentative d'une nouvelle relation entre les hommes, les sous-officiers et les officiers, marquée par l'absence de combat, la difficile légitimation et la négociation de l'autorité militaire au quotidien, l'application de sanctions et la vie ordinaire partagée.

Conclusion de chapitre

La mobilisation militaire est un succès en France, au Royaume-Uni et en Allemagne. Dans les premières semaines de guerre, les lignes fortifiées, à l'aide des mobilisations partielles précédant l'entrée en guerre, ont rempli leurs rôles, dissuadant l'ennemi d'attaquer le temps que d'autres troupes, celles de Pologne pour les Allemands, britanniques et coloniales pour les Français, aient le temps d'arriver et de renforcer le front. Le répit accordé par l'inaction militaire est mis à profit pour dessiner un terrain propice à l'affrontement, à mener l'ennemi dans un espace choisi, maîtrisé et défendu, tandis que le véritable enjeu des armées française et britannique est de former ses soldats, qui sont encore des civils en uniforme, au métier de la guerre. L'entraînement, indispensable pour l'acquisition d'automatisme sur le champ de bataille, se mêle au renforcement de l'autorité militaire, afin de dresser les corps pour la bataille. Si l'enjeu se présente également aux soldats allemands, l'expérience victorieuse de la Pologne pour de nombreuses troupes est un atout non négligeable face à des soldats dont la bataille n'est encore qu'un vague horizon.

Cette mobilisation militaire, si elle est décrite comme une réussite dans les trois pays, se heurte cependant à des obstacles, surtout lié à la pénibilité de l'attente. La mauvaise nourriture, le froid et la maladie, les travaux de terrassement, au même titre que les transports vétustes ou les marches à pied fatiguent les corps, les rendant parfois inaptes au combat ou à la vie militaire. Les descriptions des conditions de vie sont souvent les mêmes, ou font référence, à la Première Guerre mondiale : le rappel des difficultés permet en outre de justifier et de légitimer leur statut de soldats dans une guerre sans combat.

La situation des combattants est rendue plus difficile par l'inaction. L'attente et l'ennui ne font pas que peser sur les corps déjà fatigués des soldats, mais également sur leur moral : à la mobilisation des corps s'ajoute un nouvel enjeu, la mobilisation des esprits.

Chapitre 2. La guerre des nerfs

L'attente devient le quatrième belligérant de cette guerre de septembre 1939 à mai 1940. À des degrés variés, à des moments variés, de nombreux soldats, tout au long de la période, connaissent des moments d'attente et d'ennui qui pèsent sur leur moral. Ils s'interrogent sur la nature de cette guerre nouvelle, une guerre sans offensive, une fausse guerre, mais pour laquelle ils sont mobilisés au front et dont ils ne comprennent pas toujours la signification. Le fossé entre leurs représentations de la guerre et leur sentiment d'inutilité augmente au fur et à mesure qu'ils restent au front et accentue parfois la baisse de moral des combattants.

Si la guerre des armes n'est pas, celle des mots fait rage. Puisant dans le terreau fertile de l'inaction, qui incite les soldats à la démobilisation culturelle²²¹ - *ie.* à perdre toute velléité belliqueuse à l'encontre de l'ennemi, à sortir des logiques diabolisant l'ennemi - et à la paresse militaire, les propagandes des différents pays s'ingénient à trouver des méthodes pour atteindre l'adversaire par-delà le no man's land. S'il ne cesse d'être un espace de guerre, il évolue pour devenir également une interface, dans laquelle les échanges, verbaux mais conflictuels, sont possibles.

Comment le moral devient-il l'enjeu principal de la guerre de septembre 1939 à mai 1940 ? En quoi ce changement entraîne-t-il une évolution sur la manière de se représenter d'une part, et de faire la guerre d'autre part ?

²²¹ Appliquée surtout à la sortie de guerre de 1918, elle est particulièrement étudiée dans les ouvrages de CABANES, Bruno, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, 2004, de MOSSE, George, *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, Oxford, Oxford University Press, 1990, qui montrent bien l'impossible, ou la difficile démobilisation culturelle au lendemain de la Grande Guerre. La guerre de 1939-1940 expérimente une démobilisation culturelle facilitée par l'absence de combat et par le poids des pacifismes de l'entre-deux-guerres.

I. Une guerre de l'ennui difficile à comprendre et à nommer

Les conditions de vie difficiles au front et l'absence de combat entraînent chez les combattants français, britanniques et allemands, de nombreux questionnements face à la routine et au quotidien, face à cette guerre larvée qui ne se manifeste pas ou de manière inhabituelle.

1. « Et tous les jours, cette vie continue, monotone » : un temps suspendu pour une guerre à l'arrêt ?

Le 31 août 1939, alors que l'Europe regarde, inquiète, vers Dantzig, le lieutenant français Didelot, appelé sous les drapeaux lors de la mobilisation partielle décrétée quelques jours auparavant, écrit « attendre, le pire des supplices ». Il parle alors de l'angoisse d'une nouvelle guerre, de l'anxiété liée à l'incertitude, de la peur d'une nouvelle hécatombe. Trois jours plus tard, la sentence tombe : c'est la guerre. Passés les premiers jours de mobilisation, de voyages en train, de découverte de nouvelles régions, les soldats plongent dans l'attente du combat, quotidienne et diffuse. Le moral de l'armée française est souvent vu chronologiquement²²², subissant une importante baisse au cours de l'hiver 1939-1940. Pour autant, la chronologie de 1939-1940 et celle de l'attente des soldats ne se superposent plus. L'attente est un lieu commun dans lequel les soldats se retrouvent à des moments parfois semblables, tantôt différents, mais toujours dans la même expectative : le combat et la mort. Un temps suspendu pour une guerre à l'arrêt ? Le temps semble ralenti. Période paradoxale où les soldats se plaignent de l'attente et de l'ennui, en redoutant dans le même temps le combat à venir, et sa possible issue funeste, essayant même parfois de se convaincre d'un possible dénouement diplomatique. La particularité de la période de septembre 1939 à mai 1940 réside sans doute dans cet impossible relâchement, les jours s'écoulant les uns après les autres dans l'expectative du combat, souvent sans le moindre

²²² Jean-Louis Crémieux-Brilhac a présenté un moral bon au début de la guerre, connaissant une forte crise et une baisse drastique pendant l'hiver 1940, et notamment au cours du mois de janvier 1940, à partir des rapports du contrôle postal, conservés au Service Historique de la Défense sous la cote 27N69. Sur les mêmes sources, Maude Williams et Bernard Wilkin insistent sur le même découpage chronologique, évoquant une hausse du moral à la fin du mois de février, avec le retour des beaux jours, la reprise des escarmouches sur le front, ou la précipitation des événements en Scandinavie, avec tour à tour la reddition finlandaise et l'ouverture du front norvégien. Crémieux-Brilhac, Williams et Wilkin démontrent ainsi que le moral pendant la période de 1939-1940, qu'ils nomment tous trois drôle de guerre, n'est pas à l'origine de la défaite. Cf. CREMIEUX-BRILHAC, Jean-Louis, *Les Français de l'An 40, t.2., Ouvriers et soldats, op. cit.*, et WILLIAMS, Maud et WILKIN, Bernard, *French Soldiers' Morale in the Phoney War, 1939- 1940, op. cit.*

coup de feu. Le 10 mai 1940, l'attaque allemande à l'Ouest n'est pas une surprise : elle était prévue par de nombreux soldats français, britanniques et allemands comme la fin de leur attente et met ainsi fin à huit mois de suspense²²³.

L'attente est avant tout le temps qui passe. Il est long, ponctué par des tâches inintéressantes. François Dodat, versé à l'intendance du 12^{ème} régiment de Zouaves, décrit son travail le 8 et 9 septembre 1939 :

Cet après-midi [...] que je me croyais bêtement libre a été absorbée bêtement (comme d'habitude) par une perception de couvertures, et demain j'aurai une grosse distribution. J'ai hâte que toutes ces bêtises finissent²²⁴.

J'attends toujours ma sortie d'ici avec impatience²²⁵.

Son métier consiste à compiler des chiffres de sorties et d'entrées en magasin et de s'assurer de l'approvisionnement des différentes cantines et roulantes en vin et en légumes principalement. Il est également affecté à l'intendance et à la gestion de tout type de matériel. Agrégé d'anglais, se décrivant lui-même comme un intellectuel, il rechigne à la tâche, et cherche à être muté auprès du BEF, une affectation qu'il obtiendra dans le courant du mois de novembre. Pendant tout le temps où il est affecté à la distribution de la nourriture, il évoque régulièrement ce travail peu intéressant qui le plonge souvent dans la mélancolie.

L'idée du temps qui passe est une constante dans les témoignages de soldats. Le soldat allemand Dohl l'écrit en janvier 1940 à sa femme : « Ici chez nous, chaque jour ressemble au précédent²²⁶. » L'expression est semblable dans le journal du front Premier

²²³ Tous les soldats, français, britanniques et allemands, ne sont pas engagés en mai 1940. Certaines unités cependant, des échelons arrière, des troupes de réserve, des troupes de l'Intendance, ou des troupes arrivées trop tard sur le continent, comme certaines unités britanniques devant former, après l'évacuation de Dunkerque, un nouveau corps expéditionnaire britannique en France, ne furent jamais engagées et ont continué à vivre dans une guerre-paix jusqu'à l'armistice française.

²²⁴ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 8 septembre 1939, lettre de François à Renée Dodat.

²²⁵ *Ibid.*, 9 septembre 1939, lettre de François à Renée Dodat.

²²⁶ Museum für Post und Telekommunikation, 3.2009.1998, Dohl, 2 janvier 1940, lettre d'Eric Dohl à sa femme et à sa fille. « Hier bei uns geht, wieder ein Tag wie der andere vorüber. »

avançant, en mars 1940 : « Et tous les jours, cette vie continue, monotone, mais gaillardement supportée par tous²²⁷. » Malgré la précision presque patriotique, nécessaire dans un journal du front, la monotonie des jours est bien présente. Cette monotonie n'apparaît pas en janvier 1940, mais est bien présente dès la fin de septembre 1939. Elle s'amplifie effectivement à l'hiver 1940. La neige, recouvrant la nature environnante, fige dans une étreinte glaciale le paysage autour, un fait remarqué et commenté des deux côtés du front, comme le rappelle Hans Weicker, en février 1940 :

Une journée grise et froide passe, pleine de neige sur une route lisse, et de brume dans une lumière terne. Une journée comme la plupart de celles de cet hiver rude²²⁸.

Claude Delaunay, mobilisé sur le front également, décrit ce même ennui qui s'inscrit dans le temps :

Il faut cependant reconnaître que, sous la neige, les paysages étaient impressionnants et, au coucher du soleil, superbes. Lorsque nous étions de garde à la gare, plantés dans la neige, avec des fusils sans munitions, le temps paraissait bien long, malgré la splendeur du spectacle²²⁹.

Les Britanniques aussi subissent les affres de l'attente, et connaissent, dans une moindre mesure étant donné leur arrivée échelonnée en France. Le retour du printemps adoucit le poids de l'attente, comme le rappelle le soldat britannique Finn :

Alors que le soleil réchauffait la terre et que la ration hebdomadaire gratuite de cigarettes se poursuivait, nous avons senti qu'il y avait quelques compensations à l'ennui d'une existence dans un petit

²²⁷ La contemporaine, n° 3, 1^{er} mars 1940, p. 3. L'article est intitulé « La vie au cantonnement de la CR ».

²²⁸ Bundesarchiv-Freiburg, MSG 2-12277, Weicker, 16 février 1940, p. 7. « Grauer, kalter Tag ging vorüber, voll ziehenden Schnees auf glatter Strasse und Dunst im matten Licht. Ein Tag wie die meisten dieses harten Winters. »

²²⁹ La contemporaine, O 205117, Delaunay, p. 18.

village situé au milieu d'hectares de boue et de betteraves à sucre²³⁰.

Les descriptions de Weicker, de Delaunay, de Finn traduisent la réalité de la guerre d'attente : la scène est plantée, les hommes sont présents, attendant armés de leur fusil le déclenchement de la guerre ou de l'action. Pourtant, les tours de garde semblent dérisoires et longs. Les hommes, immobiles et désarmés, portent des armes sans balle, symboles d'un décorum guerrier inefficace.

Les soldats déplorent ensuite l'inaction face au combat et à la guerre. Le sous-officier Manfred von Plotho écrit à sa femme Ingrid : « Nous tenons le mur à la frontière et nous attendons les choses à venir²³¹. » Ces « choses » que von Plotho attend, ce sont les ennemis, ou du moins la guerre, au moment où d'autres Allemands combattent réellement, sur le front polonais. Une certaine intrépidité, un certain goût pour l'aventure et son patriotisme, qui se marient mal avec l'attente qui lui est imposée au front, lui commande d'ajouter, quelques lignes plus loin, que s'il ne passe rien à l'Ouest, il demandera un transfert pour rejoindre le front polonais. Cette expectative omniprésente du combat rejoint la routine monotone de la vie militaire : la guerre est là sans être là. Elle fait peser sur les soldats une pression qui s'inscrit dans le quotidien des soldats. Eric Dohl le rappelle à sa femme et à sa fille, laconiquement et sans conviction : « On attend qu'il y ait la guerre²³². » Franck Hurrell décrit une situation similaire, cantonné à Gohelle-en-Loos, dans le Nord de la France :

Bien que la période ait été calme sans aucun signe d'hostilités, il y avait toujours la menace et la conscience que quelque chose était sur le point d'arriver, la sécurité et la vigilance n'ont jamais faibli. Les nouvelles de la BBC en provenance de chez nous donnaient l'impression que l'inactivité en France provoquait l'ennui parmi les

²³⁰ Imperial War Museum, documents.354, Finn, p. 9. « As the sun warmed up the land and the weekly 'free' ration of cigarettes continued, we felt that there were a few compensations for the boredom of an existence in a tiny village set in the middle of acres of sugar-beet, and mud. »

²³¹ Museum für Post und Telekommunikation, 3.2008.2195, Von Plotho, 5 septembre 1939, lettre de Manfred Von Plotho à sa femme Ingrid. « Wir halten den Grenzwall und harren die Dinge, die da kommen sollen. »

²³² Museum für Post und Telekommunikation, 3.2009.1998, Dohl, 2 janvier 1940, lettre d'Eric Dohl à sa femme et à sa fille. « Es wird gewartet, bis es eben Krieg gibt. »

troupes et qu'elles avaient besoin de divertissement pour s'occuper²³³.

L'attente, et l'ennui qui en découle, génère chez les soldats un fort sentiment de découragement, de « cafard » comme le nomment les soldats français. Mobilisés pour mener une guerre qu'ils ne font pas, absents de leurs foyers qu'ils ne peuvent entretenir, ils mènent une vie de caserne de temps de paix. Le découragement, la démoralisation commencent donc dès les premiers mois de la guerre. Le contrôle postal français relève, le 1^{er} novembre 1939, des indications faisant mention du cafard : « L'inactivité donne parfois aux hommes des accès de “cafard” (sans gravité) [...] », reprenant des extraits de lettres, notamment d'un soldat dénonçant l'ennui :

L'oisiveté militaire conduit à l'anéantissement de l'être. Il faut réagir énergiquement sans quoi l'on deviendrait buveurs, fainéants, sales, grossiers, etc²³⁴...

Le « cafard » est un sentiment qui naît de la lassitude, de l'ennui et de la mélancolie, qui entraîne un profond abattement et un découragement. L'expression « avoir le cafard » apparaît pendant la Première Guerre mondiale²³⁵. Il apparaissait souvent au cours des périodes de repos à l'arrière du front, dans les intervalles de repos des unités françaises, entre deux combats. Il disparaissait ensuite, lorsque le son du canon chassait l'attente. En 1939-1940, le « cafard » se répand, plus diffus, sur toute la période, les périodes au front étant souvent aussi calme qu'à l'arrière. Le terme est réemployé par les soldats, par le contrôle postal ou par les journaux du front, comme dans l'histoire drôle de *Bande engagée* :

²³³ Imperial War Museum, documents.1074, Hurrell, p. 3. « Though the period was quiet with no sign of hostilities, there was always the threat and the awareness of something about to happen and security and alertness were never slackened. The BBC news from home gave the impression that the inactivity in France was causing boredom amongst the troops and they needed entertainment to keep them occupied. »

²³⁴ Service Historique de la Défense, 27N69, 1^{er} novembre 1939.

²³⁵ Le terme de cafard est antérieur à la Première Guerre mondiale. S'il prend le sens de mélancolie sous la plume de Baudelaire, c'est dans l'armée d'Afrique qu'il est popularisé auprès des soldats, à partir de 1882. Cf. ROYNETTE, Odile, *Les mots des soldats*, Paris, Belin, 2004. Pour d'autres études sur l'argot militaire de 1914-1918, repris en 1939-1940, se référer à DAUZAT, Albert, *L'argot de la guerre, d'après une enquête auprès des Officiers et Soldats*, Paris, Armand Colin, 2007 [1918], et plus récemment dernièrement, REZEAU, Pierre, *Les mots des poilus*, Strasbourg, Eliphi, 2019.

Par un jour de cafard, un soldat se laisse quelque peu aller au désespoir.

- Remonte-toi, lui dit un camarade, aies confiance en ton étoile.
- Mon étoile, tu peux en parler. Si j'étais général, elle pourrait me rendre service²³⁶ !

Le jeu sur le sens de l'étoile évoque dans un cas la bonne étoile, censée veiller sur le soldat, et dans l'autre cas elle renvoie à la marque d'autorité et aux galons que portent un général. Sous un ton humoristique, le journal rappelle néanmoins que les gradés ne sont pas ou moins sensibles au « cafard » qui reste une préoccupation de soldats, de sous-officiers et d'officiers subalternes, les gradés possédant un cadre de vie moins propice à ces préoccupations, certains d'entre eux faisant même venir vivre leurs familles dans leurs zones de cantonnement.

L'attente n'est pas en effet seulement celle de la guerre et du combat, mais également celle des retrouvailles avec leurs familles, et que les permissions permettent brièvement. Le capitaine français Gendreau le rappelle en janvier 1940 :

La monotonie des jours sans horizon et le dégoût d'une tâche quotidienne et qu'on sait inutile ne sont plus supportables. Les hommes pensent à leur famille, croupissent dans l'ennui et sont découragés²³⁷.

François Dodat l'écrit également en mars 1940 :

Nos sentiments ont été bien semblables pendant cette séparation qui n'en est que plus absurde et gratuite. Quant on considère la question au point de vue métaphysique et même biologique il y a vraiment de quoi désespérer [...] Kafka est bien actuel avec son monde vide et désarticulé²³⁸.

²³⁶ La contemporaine, FP RES 128, Bande Engagée, n° 5, mai 1940, p. 1

²³⁷ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 4 janvier 1940, p. 36.

²³⁸ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 22 mars 1940, lettre de François à Renée Dodat.

La référence à Kafka est due à l'achat du livre *Le Procès* par Dodat, pour échapper à la monotonie. La mention de l'écrivain tchèque n'est pas sans rappeler celle d'un autre soldat français, Jean-Paul Sartre, qui désignera la période comme une « guerre à la kafka²³⁹. » La guerre apparaît alors comme injuste, inutile, parfois dans les premières semaines même de la mobilisation, au moment où le courrier peine encore à être régulier. André Giroud s'en plaint dans son carnet :

De plus en plus laconique. Ma tête est vide. Tout est vide en moi.
J'en ai marre de cette activité d'oisifs qui n'est qu'agitation inutile.
J'en ai marre d'écrire chaque jour des lettres et de n'en recevoir
jamais. J'en ai marre à la fin de cette guerre²⁴⁰.

À l'idée de vide, reprise chez François Dodat, s'ajoute une critique de la guerre et de la situation. L'oisiveté, l'inutilité, le vide sont autant de termes utilisés par les autres soldats français tout au long de la période ; la concentration cependant de ces sentiments chez Giroud entraîne une certaine forme de refus, tout au moins de rejet de la guerre. Le pacifisme et les idées communistes²⁴¹ de l'auteur sont d'autres facteurs qui peuvent expliquer ce dénouement précoce, qui s'atténue au fil des pages, sans pour autant que l'ennui ne le quitte.

L'alcool pour noyer l'ennui

Au cours de ces longues journées et de ces soirées loin de leurs foyers, les soldats face à l'ennui, l'inaction ou le cafard, consomment souvent de l'alcool, en forte dose. La présence de camarades ou de civils crée une dynamique de groupe, qui rappelle la consommation d'alcool pendant la Première Guerre mondiale, liens de solidarité et d'amitié

²³⁹ SARTRE, Jean-Paul, *Carnets de la Drôle de guerre. Septembre 1939-Mars 1940*, Paris, Gallimard, 1995, p. 35.

²⁴⁰ La contemporaine, O 233163, Giroud, 21 septembre 1939, p. 31.

²⁴¹ Les communistes, au début de la guerre de 1939-1940, refusent la guerre, l'accusant d'être une guerre bourgeoise se faisant au détriment du prolétariat. Les dirigeants communistes refusent leur mobilisation et désertent. Les sympathisants et militants cependant, sont mobilisés. Tous n'abandonnent ou ne renient pas leurs convictions, et les témoignages, à travers les lettres comme les journaux de guerre, témoignent de cette présence communiste aux armées, pourtant interdite. Cf. BOURGEOIS, Guillaume, *Communistes et anti-communistes pendant la drôle de guerre*, thèse, Histoire, sous la direction d'Annie Kriegel, Université de Paris Ouest Nanterre la Défense, 1983.

entre les combattants. Des consignes strictes sont données sur la consommation et la vente d'alcool aux militaires, de part et d'autre de la frontière, afin de limiter les risques de débordement liés à l'alcool. Les débits de boisson sont contrôlés, des horaires imposés, des couvre-feux instaurés, et les annonces publiés parfois dans les journaux du front, comme en mars 1940 dans *Le Rhinocéros* :

Interdiction du Commerce Illicite du Vin. Il est interdit à la Troupe de se procurer du vin à emporter, non seulement chez les débitants en dehors des heures autorisées, mais encore chez les particuliers²⁴².

Ces règles n'empêchent cependant pas les soldats de trouver de l'alcool, comme le rappelle Roland Dorgelès dans son article « Drôle de Guerre », alors qu'un officier lui annonce qu'il n'y a pas de débit d'alcool dans le village où il cantonne :

Permettez, commandant. J'ai été soldat comme eux et pour cette sorte de débrouillage j'ai maintes fois constaté que le dernier des bonshommes pouvait en remonter à ses chefs. Après quoi, m'adressant aux biffins qui m'entouraient déjà d'un cercle rigolard : « Vous êtes sûrs qu'il n'y a rien à boire dans ce patelin ? » Le renseignement a jailli de dix côtés à la fois : « À la maison du bout ils viennent de recevoir de la bière, et la bistrote attend du vin²⁴³. »

Les témoignages des soldats britanniques regorgent d'anecdotes de soirées impliquant de l'alcool. Avant de partir pour la France, ils reçoivent des recommandations de la part de leurs officiers, comme leurs camarades français :

Puis, au printemps, c'est le grand départ pour la France. D'abord, nous avons eu une discussion à cœur ouvert. J'oublie ce qu'ils nous ont dit à propos des mademoiselles françaises, mais je sais qu'on

²⁴² La contemporaine, 4P RES 881, Le Rhinocéros, n° 8, 24 mars 1940, p. 1.

²⁴³ Site de la Bibliothèque Nationale de France :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k47474004/f1.item.zoom>, consulté le 1 avril 2019.

nous a dit de laisser tomber le vin et de nous en tenir à la bière française qui était aussi faible que le blush d'une jeune fille²⁴⁴.

Ces recommandations d'usage sont rapidement oubliées, une fois les soldats arrivés en France. Il est aisé pour les Britanniques d'améliorer leur quotidien avec des bouteilles de vins, voire d'alcools plus forts, des denrées qu'ils peuvent plus aisément se payer à l'aide de leurs soldes plus importantes.

Le vin était très bon marché. Le champagne bon marché, à peine consommable, pouvait être obtenu pour 25 francs la bouteille [...], mais un champagne assez bon du type Brut ne coûtait que 40 francs [...]. Un demi-litre d'un vin blanc alsacien vraiment potable, comme le Riesling, Traminer ou Sylvanea pouvait être obtenu dans les restaurants à Lille pour seulement 6,75 francs²⁴⁵.

Ne reste plus que la barrière de la langue pour commercer, rapidement évacuée par l'apprentissage de la phrase suivante « Vin rouge, s'il vous plaît²⁴⁶ », comme le rappelle le soldat Hunniset dans ses mémoires. Il assure ensuite que ses camarades et lui-même, bien qu'ils aient bu, ne furent jamais saouls, mais seulement joyeux. La raisonnable et la sobriété affirmées par Hunniset sont difficiles à vérifier : elles servent, dans les mémoires à justifier leur conduite irréprochable en temps de guerre. Dans les lettres également, elles apparaissent, comme pour rassurer les civils de l'éthique des combattants, ne se laissant pas aller aux plaisirs dionysiaques, si accessibles sur le front en raison de l'absence de combat. Le soldat allemand Beichler l'écrit à son amie Higgs, sur un ton sans doute maladroit, ou peut-être ironique en septembre 1939 : « Je n'ai pas bu d'alcool, à l'exception de la vodka²⁴⁷. »

²⁴⁴ Imperial War Museum, documents.15657, Finn. « Then, in the spring, was the great move to France. First, we were given a heart-to-heart talk. I forget what they told us about the French mademoiselles, but I know we were told to lay off the wine and stick to French Beer which was as weak as a maiden's blush. »

²⁴⁵ Imperial War Museum, documents.1250, Johnson, p. 36. « Wine was very cheap. Cheap champagne, hardly worth drinking, could be obtained for 25 francs a bottle [...], but a reasonably good champagne of the Brut type was only about 40 francs [...]. Half a litre of a really drinkable Alsatian white wine, such as Riesling, Traminer or Sylvanea could be obtained in the restaurants in Lille for only 6,75 francs. »

²⁴⁶ Imperial War Museum, documents.16352, Hunniset, p. 20. En français dans le texte.

²⁴⁷ Deutsche Tagebucharchiv, 3.2009.1518, Beichler, 8 septembre 1939, lettre de Beichler à son amie Higgs. « Alkohol habe ich, außer Wodka, überhaupt nicht gegossen. »

La consommation d'alcool est donc une occupation, souvent partagée et collective. Pour de nombreux britanniques, c'est souvent leur premier contact avec le vin français, comme le rappelle Douglas Ledingham :

Le fait que la plupart d'entre nous buvions du vin pour la première fois de notre vie a des conséquences allant de l'hilarité à des mesures disciplinaires moins savoureuses²⁴⁸.

Malgré les sanctions prises par les officiers pour lutter contre les débordements liés à l'alcool, comme la fermeture des débits de boissons, la suspension des permissions, voire dans les cas les plus graves comme l'insubordination liée à l'alcool, l'envoi en cellule, les soldats continuent à boire en abondance. Le capitaine Wooley, appartenant à la 6th *Field Ambulance*, et cantonné près de la frontière belge est accueilli chez une femme d'un certain âge, qui lui fait découvrir le vin rouge, et avec lequel il est rapidement saoul²⁴⁹. L'histoire est presque similaire dans les mémoires du soldat Dixon, à la différence qu'il confond vin et cognac : l'issue est identique²⁵⁰.

Les sorties en groupe, autorisées souvent en fin de semaine, dans les villes alentours, sont souvent l'occasion également, de fréquenter les estaminets, et de rentrer ivres. L'aviateur Frith raconte l'une de ses excursions dans ses mémoires, alors qu'il est cantonné à l'aérodrome de Berry-au-Bac, près de Reims. À l'heure de rentrer au camp, ses camarades et lui-même ont poussé le chauffeur français à boire avant de reprendre le volant. Le retour, difficile, fut ponctué par des chants paillards, jusqu'à ce que les Britanniques entonnent la Marseillaise. Le chauffeur, perdant le contrôle du véhicule, manque de renverser le bus dans le canal de l'Aisne²⁵¹.

²⁴⁸ Imperial War Museum, documents.16531, Ledingham, p. 8. « The fact that most of us drinking wine for the first time in our lives has consequences ranging from the the hilarious to less palatable disciplinary measures. »

²⁴⁹ Imperial War Museum, documents.18845, Wooley, p. 2.

²⁵⁰ Imperial War Museum, documents.1650, Dixon, p. 4.

²⁵¹ Imperial War Museum, documents.2682, Frith, p. 17.

Les anecdotes provoquées par l'alcool comme celles des Britanniques Frith, de Wooley, de Dixon, de Ledingham, des Allemands Beichler ou Rudolf W.²⁵², mais que l'on retrouve également dans les écrits français, comme chez Delaunay ou Giroud²⁵³, sont pléthores et récurrentes. Elles marquent, souvent dans les témoignages postérieurs à la période, des temps forts dont se souviennent les soldats, des petits événements dans une guerre d'ennui et d'attente. Il est difficile souvent de faire transparaître le temps qui passe dans le récit. Décrire et écrire l'ennui pendant parfois presque huit mois passe donc souvent par des silences et des sauts temporels, dont les bornes sont des événements marquants qui rompent la monotonie du quotidien. Ces délimitations, qui structurent le récit, peuvent être des événements politiques ou militaires²⁵⁴, comme la déclaration de guerre, la capitulation de Varsovie²⁵⁵, le 11 novembre²⁵⁶, les guerres en Scandinavie²⁵⁷, les fêtes²⁵⁸, ou des événements au plus près du quotidien des soldats comme les déplacements, la traversée de la Manche, moment clé et essentiel dans tous les témoignages britanniques, les permissions, les visites du théâtre ou du cinéma aux armées. Les soirées alcoolisées les plus importantes, qui donnent lieu à des anecdotes, font partie de ce deuxième type de bornes. Elles marquent également des temps forts, comme une première fois, pour le vin rouge de Wooley ou le cognac de Dixon, ou des moments d'excitation collective, créant des souvenirs communs à des unités, comme dans l'exemple de Frith.

Tous les moments, cependant, ne sont pas aussi joyeux, et l'ennui, poussant les soldats boire pour oublier leur quotidien, peut les rattraper et les plonger dans des dépressions dont le suicide est parfois l'issue finale et fatale.

²⁵² Deutsche Tagebucharchiv, 1768-1, Rudolf W., p. 18. Le soldat allemand évoque son voyage en train, par temps de froid, et sa bouteille « Alter Heidmärker » qui le réchauffe, conjuguant l'alcool à l'ennui, aux conditions de voyage difficiles et au front.

²⁵³ La contemporaine, O 233163, Giroud, 20 novembre 1939, p. 92. La soirée que décrit Giroud est fortement alcoolisée et se termine par le viol d'une femme française du village dans lequel les soldats sont cantonnés.

²⁵⁴ Ces différents événements sont des moments où des cérémonies et des parades militaires sont organisées, dans le cas du 11 novembre, marquant la fin de la Première Guerre mondiale, ou de l'*Heldengedenktage* pour les Allemands, jour de commémoration des héros qui revêt en temps de guerre une signification particulière. Les autres événements cités sont des actualités politiques, diplomatiques et militaires qui sont commentés à la radio, dans les journaux, et qui permettent de dater précisément les faits.

²⁵⁵ La chute de Varsovie marque chez les Français et les Britanniques la perte et la défaite d'un allié, lointain, et chez les Allemands un soulagement victorieux, la fin d'un second front à l'Est et l'arrivée progressive à l'Ouest des troupes engagées contre les Polonais.

²⁵⁶ Chez les troupes françaises et britanniques, le 11 novembre est parfois marqué par une cérémonie célébrant la victoire de 1918.

²⁵⁷ Si la guerre en Finlande (30 novembre 1939 – 13 mars 1940) est suivie avec attention, la guerre en Norvège engage des combattants des trois pays à partir du 9 avril 1940.

²⁵⁸ Les conditions de vie sont améliorées dans les trois armées à l'approche des fêtes de fin d'année. La nourriture est davantage soignée et des spectacles sont organisés, ou improvisés.

Suicides

Les chiffres ne sont pas connus pour les armées britanniques et allemandes, le relevé des pertes n'étant pas assez détaillés. L'armée française en revanche, à l'aide d'une base de données²⁵⁹, permet de mieux comptabiliser le nombre de soldats s'étant donné la mort. Près de 500 soldats français se seraient ainsi suicidés sur la période du 1er septembre 1939 au 9 mai 1940 ; dont 97 uniquement pour le mois de septembre 1939, ce qui représente presque 4% des soldats morts au cours de ce même mois. Septembre 1939 enregistre à la fois le plus grand nombre de morts, lié aux opérations françaises dans la Sarre²⁶⁰, et le plus fort nombre de suicidés.

Le soldat britannique Allen évoque l'un des rares cas de suicide dans l'armée britannique, avant son départ en France.

Un jour un jeune gars de l'armée s'est suicidé en sautant à travers une fenêtre du six ou septième étage, parce qu'il ne voulait pas aller en France. Cela nous a tous choqués. Nous n'avons pas dormi cette nuit-là²⁶¹.

Les raisons qui poussent les soldats au suicide sont multiples. La peur du combat, liée aux représentations qu'il en avait, semble avoir convaincu le soldat de l'unité d'Allen de passer à l'acte. Les mentions de suicides sont plutôt rares, à commencer dans les différents media de propagande. Elles sont plus nombreuses dans les lettres des soldats qui,

²⁵⁹ Il s'agit de Mémoire des hommes, la base des militaires décédés pendant la Seconde Guerre mondiale, <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr>, consulté le 22 juin 2019. Le suicide est référencé sous le terme d'autolyse, et est l'une des entrées les plus simples à comptabiliser, étant donné l'uniformisation de la mention. Il est cependant une incertitude quant aux cas de noyades, à savoir si elles sont accidentelles, ou si elles sont volontaires. Les autres causes de décès sont plus difficiles à étudier, demandant un relevé pour chaque acte de décès, puisqu'il n'existe pas d'uniformisation des causes de décès : par exemple, une mort ayant été entraînée par un obus peut être mentionnée par « éclats d'obus », bombardement », ou encore « mort par d'éclats d'obus » ce qui rend les recherches concernant les causes de décès plus difficile. Par ailleurs, un décalage en termes de chiffres existe dans l'étude des militaires morts au cours de la Seconde Guerre mondiale : du 1^{er} septembre 1939 au 9 mai 1940, 14986 soldats sont décédés, tandis qu'une étude mois par mois donne le chiffre de 13823 soldats décédés sur la même période.

²⁶⁰ Il s'agit du plus grand nombre de tués au combat et sous les obus et bombardements ennemis parmi tous les mois entre septembre 1939 et le 9 mai 1940.

²⁶¹ Imperial War Museum, documents.17366, Andrew, p. 2. « One day a young Army lad committed suicide by jumping through a window six or seven storeys high, because he did not want to go to France. It shocked us all. We had no sleep that night. »

à l'instar d'Allen et de ses camarades, sont souvent sous le choc après la mort d'un membre de leur unité, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'un suicide. Ainsi, un soldat écrit le 15 octobre 1939 :

Il y a un type du 51^{ème} RI qui s'est mis une balle dans la tête et comme ils ont eu peur que la maladie se gagne, ils nous ont enlevés les 90 cartouches que nous avons, car nous étions armés depuis Marly²⁶².

Plusieurs mentions font part de ce suicide, qui ne fut qu'une tentative ratée. Alors que l'officier censeur note qu'il s'agit d'un cas très net de dépression et de « cafard aigü », d'autres donnent les raisons de cette tentative : l'absence de courrier et de nouvelles de sa femme, depuis plusieurs mois, a été à l'origine de cette dépression et du passage à l'acte. D'autres mentions de suicides égrènent les lettres de soldats. À la fin du mois d'octobre 1939, au 331^{ème} régiment d'infanterie, un soldat écrit :

En ce moment il y a une épidémie dans le bataillon : 2 hommes se sont suicidés, aujourd'hui encore 2, et à l'appel le soir 2 que nous avons arrêtés ; je ne sais pas ce qu'ils ont dans la tête ces gars-là, il leur faut du plomb, ils ne doivent pas être normaux pas possible, alors tu parles si le Commandant est ennuyé²⁶³.

D'après le témoignage de ce soldat, corroboré par un autre extrait de lettre, semble exagérer les chiffres de suicides, deux seulement étant répertorié pour ce régiment dans la base de données des morts français pendant la Seconde Guerre mondiale²⁶⁴. Cet autre extrait rappelle notamment les méthodes employées, comme la balle de fusil ou de mousqueton, pour deux soldats, ou la noyade pour deux autres, l'un d'eux étant sauvé par ses camarades. Aucune raison particulière n'est avancée pour cette vague de suicides, mais le censeur évoque la folie et le « cafard ».

²⁶² Service Historique de la Défense, 27N69, 15 octobre 1939, rapport des commissions du contrôle postal.

²⁶³ Ibid., 29 octobre 1939.

²⁶⁴ Il s'agit des soldats Robert Poirier et Armand Gaucher, morts respectivement le 11 octobre 1939 et le 21 octobre 1939. Différence intéressante quant à la mention qui accompagne leur décès, tous deux morts par autolyse : le second porte la mention « Mort pour la France ».

Les témoignages cependant font état d'un grand nombre de tentatives, et la question de l'épidémie²⁶⁵, déjà évoquée au début du mois dans le témoignage précédent, montre la peur d'une diffusion de la pratique dans les rangs des soldats. Les méthodes mises en place pour lutter contre le suicide passent tout d'abord par l'amélioration du moral des combattants d'une manière générale qui lutte contre le cafard et contre la dépression, et ensuite par le désarmement des troupes pour les empêcher de passer à l'acte, bien que l'absence de balles ne soit pas une solution définitive, certains soldats se jetant dans les rivières pour mettre fin à leurs jours.

Mobilisés dès août ou septembre 1939, envoyés sur le front ou cantonnés dans les casernes et les dépôts, les soldats français, britanniques et allemands attendent l'offensive et le combat qu'ils se représentent à partir des souvenirs et de la mémoire de 1914-1918. Loin de leurs familles, effectuant des tâches rébarbatives, versant parfois dans la mélancolie et la dépression, les soldats ne perçoivent pas toujours la finalité de la guerre qu'ils mènent, et qu'ils ont du mal à nommer.

²⁶⁵ À noter les travaux, quelques années auparavant, de Maurice Halbwachs sur le suicide. Il expliquait notamment que le nombre de suicides est un bon indicateur sur l'état moral d'un groupe.

2. « Friedlichen Kriegszeiten », « War seems no war » et « guerre à la Kafka » : nommer la guerre

L'ennui qui étreint les soldats français, britanniques et allemands sur le front occidental dès les premières semaines de guerre les invite à repenser la guerre qu'ils mènent. Loin des représentations héritées de 1914-1918 qui les hantent, les combattants cherchent renommer cette guerre particulière, étrange, où leur mobilisation rime avec attente et faible intensité des combats. Le célèbre ancien combattant français, auteur des *Croix de Bois* et reporter de guerre en 1939-1940, Roland Dorgelès, titre le 26 octobre 1939 pour Gringoire « C'est une drôle de guerre²⁶⁶ ».

L'article décrit la vie quotidienne des soldats au front où l'expression « Drôle de guerre » réapparaît à plusieurs reprises. La première fois dans la réponse d'un soldat à Dorgelès, décrivant les formes du combat : une partie de cache-cache et des corps-à-corps violents, dans le cadre d'escarmouches ou de patrouilles. L'accent est mis sur la différence avec la Première Guerre mondiale. De même, la seconde mention de « drôle de guerre » de l'article intervient dans la bouche d'un officier qui a combattu en 1914-1918, montrant la faible intensité des tirs sur le front : lorsque l'ennemi apparaît, des tirs de sommation sont faits, davantage pour effrayer que pour tuer. Et Dorgelès de continuer à décrire des exemples d'une guerre étrange, surprenante : des scènes de paix à côté de cercueils de soldats tombés au front ou des fusillades après des provocations de la part de l'adversaire. Le terme de « drôle » ne perd cependant pas son sens premier, celui d'amusant, Dorgelès évoquant notamment le rire des soldats, un rire né de la guerre et des situations auxquelles ils sont confrontés.

L'expression consacrée en Une de Gringoire s'impose comme un emploi assez courant sur la période. Il est assez difficile de savoir si son utilisation par l'arrière et un journal parisien ont été le déclencheur pour une généralisation du terme ou si l'article venait simplement officialiser une appellation déjà courante. Les mentions de la « drôle de guerre » sont assez rares avant octobre 1939. Le capitaine Gendreau l'utilise à plusieurs reprises dans son journal de guerre, quelques jours à peine après le début des hostilités : « Pas un coup de canon, pas un coup de fusil. C'est une drôle de guerre²⁶⁷. »

²⁶⁶ <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k47474004/f1.item.zoom>, consulté le 1 avril 2019.

²⁶⁷ La contemporaine, Gendreau, O 57149, 5 septembre 1939, p. 12.

Et quelques semaines plus tard :

Le soir, je traverse le camp brillamment illuminé et regorgeant de troupes. Comment se fait-il que, si près de la frontière, un objectif de cette taille ne soit point bombardé ? C'est une drôle de guerre²⁶⁸.

C'est l'étrangeté de la guerre sans combat qui, cette fois encore, est soulignée par le capitaine Gendreau. Cependant, l'apparition de l'expression dans son récit est peut-être un ajout ou une réécriture du manuscrit a posteriori, et n'indique en rien la diffusion du terme avant octobre 1939. L'expression est en effet régulièrement reprise par les soldats, pendant et après la guerre dans leurs ouvrages et mémoires, ce qui la popularise auprès des historiens.

D'autres mentions, contemporaines de la guerre cette fois-ci, existent et sont toutes postérieures à octobre 1939. Elles apportent parfois des nuances ou des critiques à l'expression, comme à la fin de février 1940, *Je Passe Partout*, écrit par le 151^{ème} régiment d'infanterie :

Peut-être comprendraient-ils [les civils] alors que cette drôle de guerre n'est pas aussi drôle qu'on veut bien le dire. [...] Mais croyez-moi, ces héros en pantoufle, ce n'est pas toute la France. Ce n'est qu'un ramassis d'inconscients, d'égoïstes ou de lâches qui ne méritent pas que le poilu prête l'oreille à leurs discours. Nous qui vivons près de vous, par la pensée, au cœur à cœur... Nous qui reconnaissons sous le kaki 39 le bleu horizon de 1914... et qui savons que les misères et les souffrances de la guerre ne se mesurent pas au sang versé, ni à la superficie d'un terrain conquis, nous saluons votre sacrifice avec une admiration fraternelle²⁶⁹.

L'auteur de ces lignes, un ancien combattant de 1914-1918, insiste implicitement sur les réalités de la guerre, sur les conditions de vie difficiles, sur le poids de l'ennui et de

²⁶⁸ *Ibid*, 19 octobre 1939, p. 17.

²⁶⁹ La contemporaine, 4P RES 269, *Je passe partout*, n° 6, février 1940, p. 1.

la mélancolie et qui n'appartiennent pas directement au domaine du combat, des situations déjà vécues lors des périodes de repos ou sur les fronts calmes de la Première Guerre mondiale. L'expression de « drôle de guerre » est renvoyée à un vocabulaire appartenant à l'arrière, civil, dévalorisant l'action des soldats français au front : c'est une expression erronée d'après l'auteur, utilisée par des personnes ignorant tout du front, et qui deviennent dans son discours de mauvais soldats, voire de mauvais Français.

Le rapport à la Première Guerre mondiale et à la dichotomie entre l'expression « drôle de guerre » et les réalités supposées de la vie des soldats au front se retrouvent dans un autre article de journal du front, *Bautzen 39*, au mois de mars 1940. L'article commence par opposer « des voix autorisées », référence ironique à des personnes qui emploient l'expression sans connaître les réalités de la guerre, à « nous, les petits, les obscurs, les sans grades », qui vivent cette guerre au front, alors que « [leurs] pères [faisaient] la "grande guerre" ». La période de septembre 1939 à mai 1940 ne peut être « drôle » uniquement parce que la précédente fut « grande ». Cependant, plutôt que de rejeter simplement l'expression, comme le fait *Je Passe Partout*, *Bautzen 39* lui donne une nouvelle définition, un nouveau sens : à la « Drôle de guerre » est ajoutée une seconde expression, celle de « Drôle de vie », pour décrire une situation que les soldats vivent sans comprendre. Ces deux expressions sont réutilisées dans la conclusion de l'article :

Drôle de guerre... Oui, disons-le et répétons-le en tirant sur les poils d'une barbe vénérable ou sur le duvet d'une moustache naissante...
Disons-le en cœur. Disons-le en famille. C'est bien cela ! Faisant la même drôle de guerre, vivant la même drôle de vie, nous avons le même idéal, les mêmes aspirations, la même confiance, nous formons une grande famille au même cœur²⁷⁰.

L'article, écrit par un sergent, a plusieurs finalités : rappeler les buts de guerre de la France, avancer des raisons sur l'absence de combat et sur l'attente, et faire naître chez les combattants un sentiment d'appartenance et de cohésion. L'expression « drôle de guerre » désigne les conditions de vie similaires de tous les soldats français au front, et devient le ciment qui les lie entre eux.

²⁷⁰ La contemporaine, FP RES 129, *Bautzen 39*, n° 1, 15 mars 1940, p. 1.

Le sens de l'expression varie suivant ceux qui utilisent le terme. Souvent employée pour décrire l' « inquiétante étrangeté²⁷¹ » de la guerre et sa non-conformité avec les représentations des soldats, la « drôle de guerre » continue d'évoluer, y compris après la guerre : Dorgelès revient d'ailleurs sur le sens qu'il lui donne, en 1957, plusieurs années après la guerre, dans un ouvrage qui s'intitule justement « Drôle de guerre ».

C'est un singulier privilège que de baptiser une guerre ; je ne l'avais pourtant pas prémédité. Quand, en octobre 1939, rentrant d'un reportage aux avant-postes en Lorraine, j'intitulai mon article : « Drôle de Guerre », je ne me doutais pas du retentissement que la formule allait avoir. Or, elle exprimait si bien le sentiment encore confus de l'opinion et des combattants eux-mêmes qu'elle passa sur-le-champ dans le vocabulaire pour s'inscrire bientôt dans l'Histoire. « Drôle », elle l'était effectivement. Non dans le sens d'amusant - rien n'est gai où l'on meurt - mais dans celui de bizarre, de surprenant ; surtout aux yeux de ceux qui avaient fait la précédente. Au lendemain de l'Armistice, le général Georges, commandant en chef des armées du Nord-Est, devait me dire, parlant de cette période : « Cette espèce de guerre qui ne ressemblait à rien » ; ce jugement autorisé ne fit que corroborer le mien²⁷².

L'aperçu a posteriori que livre Dorgelès sur l'expression invite l'historien à questionner l'expression « drôle de guerre » avant de l'utiliser. Le sens d'amusant disparaît, au profit d'un accent mis sur l'étrangeté et la confusion : la redéfinition par celui qui l'a popularisée ne surprend pas. Largement employée après la guerre, l'expression devient souvent le titre des mémoires, ou d'un chapitre des mémoires des soldats français. Le titre n'est pas systématiquement choisi par l'auteur, mais d'un commun accord avec l'éditeur.

²⁷¹ FREUD, Sigmund, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. F. Cambon, Paris, Gallimard, 1985 [1919].

²⁷² DORGELES Roland, *La Drôle de guerre, 1939-1940*, Paris, Albin Michel, 1957, p. 9.

Il ancre cependant définitivement l'expression dans les représentations collectives et contemporaines²⁷³.

L'expression suit un parcours presque similaire : c'est l'expression de « Phoney War » ou « Phony War », employée par les Britanniques pour désigner le début de la Seconde Guerre mondiale. Son origine viendrait d'une interview d'un sénateur américain dans le journal de Pittsburgh, en septembre 1939²⁷⁴ : il est intéressant de noter que c'est un homme politique d'une puissance neutre, américain, qui nomme la guerre en cours, qu'il ne connaît qu'à travers la presse. Si les bornes chronologiques de la « Drôle de guerre » sont claires, la date du 10 mai 1940 annonçant le début des combats, la fin de la « Phoney War » reste fluctuante, oscillant entre le 10 mai et la fin du mois de mai, avec le débarquement des troupes du BEF à Dunkerque. Il s'agit ici sans doute d'une différence majeure entre les deux expressions : la campagne de France est exclue de l'idée de « Drôle de guerre », et le combat, ou plutôt l'absence de combat, est l'une des caractéristiques pour définir la période, ce qui n'est pas le cas dans la locution britannique.

L'autre différence réside en l'absence relative de l'expression dans les témoignages des combattants britanniques entre septembre 1939 et mai 1940, contrairement à la « drôle de guerre », adoptée par les soldats français. Les soldats et officiers britanniques comme les majors F.V. Hurrell ou A.J.M. Johnson utilisent le terme dans leurs mémoires, c'est-à-dire après la fin de la période.

Si les expressions si souvent usitées aujourd'hui par les historiens pour décrire la période sont des constructions postérieures à l'événement, exception faite de la « drôle de guerre », dont le sens évolue mais dont l'existence existe dès octobre 1939, comment les soldats engagés dans le conflit décrivaient-ils cette période ? La célèbre citation de Jean-Paul Sartre, tirée de son journal de guerre, est devenue incontournable, reprise régulièrement dans l'historiographie française :

²⁷³ Il est possible de noter les ouvrages suivants : BALBAUD, René, *Cette drôle de guerre : (Alsace-Lorraine, Belgique, Dunkerque 26 août 1939 – 1^{er} juin 1940) telle que je l'ai faite*, London, Oxford University Press, 1941 ; GENDREAU, Pierre, *Une drôle de guerre*, Paris, L'auteur, 1957 ; DIDELOT, René, *Drôle de guerre : les carnets retrouvés, 1939-1940*, Oelleville, Amicale laïque de l'École normale mixte et de l'IUFM des Vosges, 2000 ; GUYOMARD, René, *Ma Drôle de guerre*, Morlaix, Skol Vreizh, 2010.

²⁷⁴ *Pittsburgh Press*, 19 septembre 39, p. 8. « There is somtehing phoney about this war. » Consulté le 8 avril 2019.

La guerre fantôme. Une guerre à la Kafka. Je n'arrive pas à la sentir, elle me fuit. [...] Les opérations militaires localisées sur un secteur très étroit. Ce que la guerre apporte aux soldats de Marmoutier, c'est une liberté plus grande vis-à-vis de leurs chefs, c'est-à-dire qu'ils ressemblent un peu plus à des civils. [...] C'est peut-être une conséquence d'une tactique possible des Allemands : rester sur la défensive à l'Ouest, achever leur guerre à l'Est et venir nous offrir ensuite la paix. Peut-être connaissons-nous brusquement la vraie guerre quand leurs propositions de paix auront été repoussées²⁷⁵.

Sartre, versé dans une unité météorologique de l'armée, décrit le 18 septembre 1939 cette « guerre à la Kafka », dont il lit les œuvres en ce début de guerre, une description qui n'est que peu éloignée de la « drôle de guerre », l'opposant à la « vraie » qui doit intervenir une fois la guerre contre la Pologne terminée. L'idée d'une fausse guerre, traduction de *Phoney War* », se répète dans tous les témoignages de soldats. Le major britannique Rex évoque une « guerre qui ne ressemble pas à une guerre²⁷⁶ ». Le soldat allemand Ernst Guicking explique à sa fiancée le « calme de fer²⁷⁷ » qu'il vit au front. Le lieutenant allemand Hans Weicker écrit, dans son *Kriegstagebuch*, le 11 mars 1940, alors que l'offensive de paix d'Hitler est déjà terminée depuis longtemps²⁷⁸ :

Encore et encore, en ces temps de guerre paisibles, je pense à la Grande Guerre. Est-ce que son enfer se déchaînera au-dessus de nous ? Il n'y a pas de paix à moitié²⁷⁹.

Weicker définit lui aussi la guerre en s'appuyant sur la paix et de la Première Guerre mondiale, cherchant à mettre des mots sur la situation qu'il vit. L'oxymore autour de la guerre et de la paix, « *friedlichen Kriegszeiten* », insiste à nouveau sur l'étrangeté de la

²⁷⁵ SARTRE, Jean-Paul, *Carnets de la Drôle de guerre. Septembre 1939-Mars 1940*, Paris, Gallimard, 1995, p. 35.

²⁷⁶ Imperial War Museum, documents.1566, Rex, p.2. « War seems no war. »

²⁷⁷ Museum für Post und Telekommunikation, 3.2002.0349, Guicking, 19 octobre 1939, lettre d'Ernst Guicking à Irene Guicking. « Augenblicklich herrscht eiserne Ruhe hier. Heute ist kein Schuß gefallen. »

²⁷⁸ L'offensive de paix est une expression concernant, en octobre 1939, les propositions de paix de l'Allemagne nazie à la France et au Royaume-Uni, après la défaite polonaise.

²⁷⁹ Bundesarchiv Freiburg, MSG2-12277, Weicker, 11 mars 1940, p. 16. « Immer wieder denke ich in diesen friedlichen Kriegszeiten an den Grossen Krieg. Ob wohl sein Inferno über uns hereinbrechen wird ? Nur keinen halben Frieden. »

période. L'ensemble des expressions créées et inventées par les soldats veut montrer la particularité de la guerre sur le front occidental, une guerre sans combat qui ne ressemble en rien aux offensives de 1914 ni aux tranchées de 1915-1918.

De nouvelles expressions apparaissent chez les différents belligérants pour désigner la guerre par ses caractéristiques propres à la période. Les armes étant silencieuses, ce sont les mots qui mènent la guerre. Comment la « guerre qui n'y ressemble pas » devient la « guerre des nerfs » ? L'expression est employée à plusieurs reprises par différents media : « Ah ! le radio-canard c'est bien l'un des plus terribles instruments de la guerre des nerfs, de la guerre moderne²⁸⁰ ! »

Le radio-canard évoqué dans la citation du Rire aux éclats fait référence aux fausses informations qui circulent dans l'armée française, concernant habituellement les permissions ou les allocations. La guerre des nerfs fait donc référence à la résistance de l'armée française face à la démoralisation, qui semble être, aux yeux du rédacteur, la nouvelle manière de faire la guerre. C'est bien sur cet aspect de la guerre qu'insistent d'autres témoignages et mentions du terme. Une série de vignettes humoristiques intitulée *Nervenkrieg* sont présentes dans le *Frontzeitung Westfront* (Figure 14). Les permissions, *Urlaub*, et l'adultère sont mentionnées à travers ces dessins de la *Nervenkrieg*.

²⁸⁰ La contemporaine, 4P RES 283, *Le rire aux éclats*, n° 2, décembre 1939, p. 4.

Figure 14. *Nervenkrieg.*

L'une d'elles semble définir plus particulièrement cette guerre des nerfs. La légende qui accompagne la vignette rappelle la guerre des nerfs du titre : « le meilleur barrage d'artillerie de la guerre des nerfs a toujours lieu dans la salle²⁸¹. ». Le terme de « Trommelfeuer » rappelle les tirs de barrage d'artillerie de la Première Guerre mondiale, faisant également référence aux bruits provoqués par l'explosion des obus et à l'origine de nombreux *shell shock*, allant jusqu'à rendre fous les soldats pris dans son feu. La mise en rapport de ce terme avec l'insouciance de la vie de campagne, résumée, comme le montre le dessin, au repos dans une salle commune où se regroupent les soldats, insiste sur le besoin d'entretenir le moral des hommes. Le brouhaha des hommes dans un foyer de soldats et le feu des canons alimentent une comparaison déséquilibrée : plutôt que de combattre, les hommes jouent aux cartes, font de la musique, écoutent la radio, écrivent des lettres, débattent. La guerre des nerfs de 1939-1940, bien différente de celle qui se jouait sous les

²⁸¹ Bundesarchiv Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, n° 117, mars 1940, p. 4. « Die besseren Trommelfeuer des Nervenkrieges finden grundsätzlich im Saale statt. »

obus de 1914-1918, est donc menée dans les cantonnements, contre l'ennui et le cafard, sur le « front du moral » pour reprendre l'expression du *Manche de pioche*.

Mettre des mots pour comprendre cette guerre, tel est l'un des enjeux de la période de septembre 1939-1940 : les soldats français adoptent rapidement l'expression de « Drôle de guerre », adaptant son sens à leurs propres représentations et suivant leurs propres besoins. La relative homogénéité des conditions de vie au front pour l'ensemble des soldats français permet donc la diffusion de l'expression de « drôle de guerre ». Les échanges existants entre le front et l'arrière, à travers les lettres ou les journaux - qu'ils soient du front ou nationaux -, la mobilisation massive et l'absence de combat forment un terreau fertile à la diffusion de l'expression : en nommant cette guerre, ils cherchent à retrouver et justifier une légitimité perdue avec l'absence de combat et à soutenir la comparaison systématiquement faite avec la Première Guerre mondiale. En acceptant les différences avec 1914-1918, ils réaffirment leurs souffrances dans une guerre résolument défensive, souffrances qui ne doivent être ignorées par les civils.

L'homogénéité de l'armée française contraste avec les autres expériences européennes de la guerre à cette même période. Le faible nombre de soldats britanniques mobilisés, l'arrivée progressive et échelonnée dans le temps des troupes britanniques à la frontière franco-belge ou franco-allemande, la formation plus ou moins longue au métier de soldat dans les camps d'entraînement en Angleterre semblent empêcher la création et la diffusion d'une expression équivalente au cours de la période. La fausse guerre, Phoney War, assez peu employée par les soldats britanniques, traduit a posteriori une certaine perception de la guerre, en opposition avec la « vraie guerre », non pas celle de mai-juin 1940, mais celle de l'été 1940 et de la bataille d'Angleterre.

Aucune nécessité ni aucun besoin de justification n'apparaissent aux soldats britanniques de nommer cette guerre, pas plus qu'aux soldats allemands. Le terme de « Sitzkrieg », souvent utilisé par des historiennes et des historiens comme l'équivalent de la « Drôle de guerre » ou de la « Phoney War », est une invention de la presse britannique²⁸²,

²⁸² Il est très difficile de retrouver l'origine du terme « *Sitzkrieg* », la plupart des historiennes et historiens reprenant l'expression sans en citer la source. Plusieurs auteurs évoquent l'origine britannique du terme, comme DUSTAN, Simon, *Fort Eben Emael. : The Key to Hitler's Victory in the West*, London, Osprey Publishing, 2005, p. 33, ou ERIKSSON, Patrick, *Alarmstart, The German Fighter Pilot's Experience in the Second World War*, Londres, Amberley Publishing, 2018.

pour se moquer de l'armée allemande. Le jeu de mot, formé des termes allemands *Sitz*, assis et *Krieg*, la guerre, s'oppose au terme de *Blitzkrieg*, la guerre-éclair, stratégie reposant sur la vitesse de la manœuvre et sur une utilisation moderne de chars et d'avions. La « *Sitzkrieg* » décrit une situation où l'armée allemande, supposément gênée par la ligne Maginot et la neutralité de la Suisse et de la Belgique, est obligée d'attendre à la frontière, « assise » dans ses fortifications. La position assise, dans la tradition militaire des corps, n'est pas une position de combat : après les corps debout face au feu des guerres du XIX^{ème} siècle et après les corps couchés par la puissance de feu moderne au cours de la Première Guerre mondiale, le corps assis, censé définir cette période, apparaît dans une position de détente, une position d'attente²⁸³. La « *Sitzkrieg* » se moque donc d'une Wehrmacht insistant sur sa capacité offensive mais réduite à l'inaction.

Le terme de « *Sitzkrieg* » ne peut être employé au même titre que « Drôle de guerre » ou *Phoney War* », sans noter les différences importantes qui existe entre les trois termes. S'il connaît un succès relatif après la guerre, au point de devenir une expression capable de décrire la période, le mot *Sitzkrieg* n'est pas mentionné dans les *Kriegstagebücher*, ni dans les *Frontzeitungen* de septembre 1939 à mai 1940, contrairement aux deux autres expressions. Les soldats et officiers allemands ne cherchent pas ou ne montrent pas une volonté particulière de nommer la guerre qu'ils mènent. L'attente, caractéristique aux armées alliées, est nuancée par les combats à l'Est d'une grande partie de la Wehrmacht, au cours du mois de septembre 1939. Si la campagne de Pologne est une victoire importante de l'Allemagne nazie, la Wehrmacht doit néanmoins prendre du temps pour remplacer ses pertes, humaines et matérielles, puis les acheminer sur le front occidental. De plus, les plans de guerre de l'*Oberkommando der Wehrmacht*, l'état-major allemand, prévoient une offensive à l'hiver 1939-1940, reportée à la suite d'une fuite d'informations en janvier 1940 et à cause du mauvais temps. La préparation de l'offensive maintient cependant les hommes dans l'attente de l'assaut. La période apparaît pour les soldats allemands moins comme une période d'attente sans combat que comme des quartiers d'hiver d'une armée en campagne, au sortir d'un combat et dans l'expectative du suivant.

* * *

²⁸³ Se référer à la conclusion de Stéphane AUDOIN-ROUZEAU dans CORBIN, Alain, COURTINE, Jean-Jacques et VIGARELLO, Georges [dir.], *Histoire de la virilité. Tome 2. Le triomphe de la virilité. Le XIX^{ème} siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 403-410.

L'ennui apparaît comme la caractéristique principale de la guerre de septembre 1939 - mai 1940, commune aux trois armées. Forcés d'attendre sur le front, sans engagement majeur, les soldats se font face, aux aguets, attendant un mouvement de l'ennemi. Les journées sont cependant bien chargées, par des corvées, des charges d'intendance et autres travaux de fortifications, ne laissant que peu de temps libre aux soldats. Le sentiment d'inaction cependant, et d'inutilité par rapport aux vies civiles peuvent être ressentis par les soldats qui ne comprennent pas pourquoi ils sont au front, mobilisés, sans combattre.

Cette incompréhension se retrouve dans les appellations que les soldats donnent à cette guerre, qui suit la Grande Guerre, « *the Great War* » ou « *der Weltkrieg* ». L'expression qui est employée de manière contemporaine par les trois belligérants semble être celle de « guerre des nerfs », « *Nervenkrieg* » ou « *war of nerves* », mais n'est utilisée qu'assez rarement. Elle traduit la réalité d'une guerre sans combat, d'attente et d'ennui, et surtout l'incompréhension des soldats face à cette guerre qui ne correspond pas à leurs représentations.

II. Divertir pour remobiliser ou démobiliser

Face à l'ennui et à l'incompréhension, les états-majors mettent en place des stratégies pour remobiliser leurs soldats et les aider à supporter l'attente. La mobilisation des esprits, qui prend la suite de la mobilisation des corps, est un des enjeux principaux de la période : elle devient également champ de bataille lorsque les différentes propagandes cherchent, par tous les moyens, à démoraliser, voire démobiliser l'ennemi.

1. « Un journal de plus, c'est, pour le moral, un canon de plus » : la mobilisation culturelle des combattants

Face à l'attente et l'ennui qui gagnent progressivement les armées en guerre, les états-majors et les soldats mettent en place des stratégies pour rendre le quotidien plus supportable. Les différentes formes de divertissement, contrôlées voire surveillées par les autorités militaires, sont souvent héritées des pratiques déjà en mises en place pendant la Première Guerre mondiale.

Les journaux du front, Frontzeitungen et front newspapers

Le phénomène des journaux du front permet de mieux comprendre les enjeux qui se cachent derrière le redressement ou le maintien du moral des soldats, les solutions avancées par les différents états-majors pour combattre l'ennui et leur réception par les combattants. Les journaux du front, qu'ils soient Français, Britanniques ou Allemands, sont des héritiers de la Première Guerre mondiale, adoptant souvent les spécificités nationales déjà en vigueur deux décennies auparavant. Les journaux du front français reprennent une forme décentralisée, multipliant le nombre de journaux autant qu'il y a de petites unités, héritiers des journaux de tranchées de 1914-1918²⁸⁴.

Les *front newspapers* britanniques, équivalent des journaux de tranchées de 1914-1918, ne semblent pas réapparaître en 1939-1940, sans doute à cause de la brièveté du conflit et de la faiblesse numérique du BEF. En revanche, le journal *Blighty*, s'adressant à

²⁸⁴ Pour les journaux de tranchées de 1914-1918, se référer à l'ouvrage issu de la thèse d'AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *14-18, Les combattants des tranchées*, Paris, A. Colin, 1968.

l'ensemble des soldats en service outremer, est diffusé aux armées de terre et de l'air, renouant ainsi avec le *Blighty* de 1916.

Enfin, les journaux du front allemands réapparaissent²⁸⁵, comme un instrument aux mains des *Propagandakompanie*²⁸⁶, servant à distraire, informer, mais aussi à diffuser l'idéologie nazie au sein de l'armée. La politique des loisirs, tant en direction des soldats que des civils, dans l'Allemagne nazie est très fortement encadrée. Les révoltes de soldats et leurs mutineries en 1918, à la fin de la guerre, brandissant la menace d'une révolution communiste, sont devenues dans l'imaginaire national-socialiste comme l'une des causes

Quel rôle joue donc les journaux du front dans le maintien du moral, et plus largement dans la mobilisation culturelle des combattants ? Les éditoriaux, justifiant la création de ces journaux, permettent de livrer un premier aperçu des finalités, admises, revendiquées de ces feuilles de combattants.

Mais à quoi bon un journal de plus ? [...] Mais quand on met quelques canons de plus en ligne, face au Rhin, protestez-vous qu'il y en a déjà et que cela suffit ? Le front moral est à défendre comme le front du feu. Un journal de plus, c'est, pour le moral, un canon de plus. Nos aînés dirent à Verdun : « On ne passe pas et on les aura. » Notre Journal, un de plus, dira au traître de Stuttgart : « On ne passe pas et tu ne nous auras pas²⁸⁷. »

L'éditorial fait une analogie entre front du feu et front du moral, où les journaux deviennent les armes d'une guerre nouvelle, transformée : le verbe se substitue aux fusils. À la propagande allemande attaquant par les ondes et la radio, les Français répondent par des journaux du front : les mots s'élèvent et combattent, quand les corps s'affaissent et s'ennuient. L'officier rappelle également l'importance de la Première Guerre mondiale dans cette guerre du moral, expliquant ce décalage du combat des armes au verbe : la nature de l'ennemi évolue. À Verdun, l'ennemi était tangible et physique, alors qu'il est désormais

²⁸⁵ Se référer à ECKHARDT, Heinz-Werner, *Die Frontzeitungen des deutschen Heeres 1939-1945*, Stuttgart, W. Braumüller, 1975.

²⁸⁶ UZIEL, Daniel, *The Propaganda Warriors. The Wehrmacht and the Consolidation of the German Home Front*, Peter Lang, Bern, 2008.

²⁸⁷ La contemporaine, FP RES 148, *Le manche de pioche*, n° 3, janvier 1940, p. 1.

invisible et pernicieux. La comparaison insiste auprès du lecteur sur l'importance du combat verbal, malgré sa forme différente. Il est, pour l'auteur, tout aussi crucial de remporter la victoire sur ce front du moral que sur le front des armes : l'attente et l'absence de combat ne justifient donc pas un relâchement de l'attention ou de la discipline. Le combat est toujours présent, malgré une nature différente.

L'éditorial du troisième numéro du *Manche de pioche*, journal du front du 408^{ème} régiment de pionniers, justifie sa création en janvier 1940. Son premier numéro paraît le 5 novembre 1939 de façon manuscrite et ronéotypée. Il est destiné aux hommes d'une compagnie du régiment. Il évolue rapidement vers un modèle tapuscrit et imprimé, dès le 20 novembre, et se diffuse au niveau du 3^{ème} bataillon du régiment. Le troisième numéro, celui qui comporte l'éditorial cité, va trouver un public encore plus large en se réclamant être le périodique du régiment. L'éditorial s'inscrit dans cette optique : c'est le lieutenant-colonel, commandant le régiment, qui le rédige. Au fur et à mesure que le journal grandit, l'emprise de l'état-major et des officiers se raffermi, ces derniers y voyant un medium pour divertir, instruire et informer les soldats.

Les soldats britanniques ne semblent pas publier de journaux du front au cours des mois de septembre 1939 à mai 1940. L'arrivée progressive, le manque de moyens sur place, la barrière de la langue pour trouver un imprimeur peuvent expliquer les difficultés produire un journal. Ils reçoivent néanmoins la presse britannique, envoyée généralement par courrier et par leurs familles, ainsi qu'un journal particulier, créé spécifiquement pour les soldats britanniques : dénommé *Blighty*, un nom propre qui désigne affectueusement la Grande-Bretagne²⁸⁸. Ce journal, publié à Londres, sort son premier numéro en octobre 1939. Dans son premier éditorial, les auteurs rappellent l'origine du titre datant de la Première Guerre mondiale. Au moment de la pénurie de papier, *Blighty* servait à rassembler des articles de la presse britannique et à les envoyer aux soldats. Le *Blighty* de 1939-1940 se présente autrement :

²⁸⁸ SHEFFIELD, G. D., « The Shadow of Somme : The Influence of the First World War on British Soldiers », in ADDISON, Paul et CALDER, Angus (dir.), *Time to Kill. The Soldier's Experience of War in the West. 1939-1945*, Pimlico, London, 1997, p. 29-39, p. 37. L'auteur s'interroge plus largement sur le transfert du vocabulaire de la Première Guerre mondiale dans celui de la Seconde, dont *Blighty* fait partie.

Le journal ne va pas vous instruire ou améliorer votre moral, ou faire quoi que ce soit d'autre que d'essayer de vous amuser. [...] Vous ferez les choses qui nous rendront heureux, fiers et tristes ; nous essaierons de dire les choses qui vous feront rire, espérer et se souvenir²⁸⁹.

Malgré l'affirmation des rédacteurs dans l'éditorial, *Blighty* est bien un organe de propagande britannique auprès des soldats engagés. La diffusion du journal aux mobilisés sert à leur faire oublier les difficultés du quotidien et l'éloignement de leurs foyers. De nombreux articles humoristiques sont destinés à faire sourire les combattants ; mais les messages propagandistes contenus par le biais de l'humour ne sont pas en reste. Les buts de guerre sont rappelés, au même titre que les dangers de l'indiscrétion, susceptibles de renseigner les espions allemands, que les Alliés présupposent nombreux. La place de l'humour dans *Blighty* comme dans les journaux du front français est primordiale. Néanmoins, Marc Bloch, dans *L'étrange Défaite*, note avec une certaine amertume l'inadaptabilité de la propagande française :

J'ai connu, à la 1^{ère} armée, des officiers chargés d'entretenir le « moral » des troupes. Le commandement avait, pour cela, fait choix d'un banquier très pa-risien et d'un industriel du Nord. Ils pensaient que pour glisser « quelques vérités » dans les journaux du front, il fallait, d'abord, les enrober de grasses plaisanteries. Quant au Théâtre aux Armées, plus il donnait de farces graveleuses, meilleur il leur semblait²⁹⁰.

Les grasses plaisanteries, décriées par Bloch²⁹¹, sont monnaie courante dans la presse du front tant française que britannique. L'humour revêt une double finalité : celle,

²⁸⁹ British Library, LOU.LON 23 [1939], *Blighty*, n° 1, 21 octobre 1939, p. 3. « The paper is not going to instruct you or reform your morals, or do anything but just try to amuse you. [...] You will do the things that will make us glad, and proud, and sad ; we will try to say the things that will make you laugh, and hope, and remember. »

²⁹⁰ BLOCH, Marc, « L'étrange défaite » in BECKER, Annette, BLOCH, Étienne, *Marc Bloch. L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Éditions Gallimard, 2006[1942], p. 647.

²⁹¹ Marc Bloch critique a posteriori l'humour des journaux du front, prenant cet exemple pour illustrer les difficultés des officiers et des soldats de se comprendre. L'historien y voit une faillite de la bourgeoisie s'adapter aux attentes du peuple, une faillite intellectuelle à l'origine de la défaite.

première, de divertir et d'amuser et celle, insidieuse, de dissimuler le bourrage de crâne. Tant dans la forme du journal, que dans le fond à travers la dissimulation du discours propagandiste sous couvert d'humour, le spectre de la Première Guerre mondiale surgit. La défense, certes maladroite, de *Blighty* en insistant sur sa fonction divertissante, s'inscrit dans le même processus.

Une note de l'état-major français, datée du 30 novembre 1939, rappelle aux officiers supérieurs l'importance des initiatives personnelles dans le maintien du moral.

C'est pourquoi il y aurait lieu d'inciter les chefs de corps à se faire désigner ceux de leurs officiers, sous-officiers et hommes de troupe qui, depuis le début de la campagne, se sont révélés comme des « mainteneurs » du moral. Ils pourraient ensuite, par des contacts personnels, les encourager, les orienter, recueillir leurs observations et, au besoin, leur suggérer des initiatives et les guider. Il va sans dire qu'une telle action, sous peine d'aller à l'encontre de son but, doit être poursuivie avec le maximum de tact et de discrétion. Il faut éviter tout prix jusqu'à l'apparence d'une intervention du commandement pour établir, en quelque sorte, des « préposés au moral ». Le crédit de ces derniers risquerait, dans ce cas, d'être réduit à néant.

Par contre, une action adroite et discrète, des prises de contact personnelles à base de confiance, peuvent avoir sur le moral des effets bienfaisants et profonds²⁹².

L'importance de la gestion du moral s'accroît au fur et à mesure que la guerre dure, toujours axée sur le secret et la dissimulation du discours derrière d'autres activités. Ainsi, le capitaine français Pierre Gendreau reçoit des instructions similaires en janvier 1940, près de deux mois après la publication de la note précédente.

Le commandement nous envoie des instructions secrètes. Nous devons distri-buer des ballons de football, créer un Foyer du soldat

²⁹² Service Historique de la Défense, 27N69, note n° 1994/2 – FT.

et décorer de feuillages nos cuisines afin de les rendre plus accueillantes. Le général Sancelme m'a convoqué, en même temps qu'un lieutenant d'artillerie qui est prêtre dans le diocèse de Langres. Nous sommes chargés d'organiser dans la Division une série de conférences qui auront pour but de relever le moral de la troupe²⁹³.

Il n'est pas impossible de voir dans cette instruction secrète l'application des directives de l'État-major prises quelques mois plus tôt. Les études sur le moral des soldats français, menées par Crémieux-Brilhac²⁹⁴ puis Wilkin et Williams²⁹⁵, montrent que la crise du moral sévit durement dans l'armée française au mois de janvier 1940, qui concentre l'ensemble des critiques des combattants : l'attente et l'inaction, le froid, mais également le retard du courrier en cas de déplacement, la nourriture pas assez copieuse. Gendreau se retrouve être l'un de ces « mainteneurs de moral » au sein de son unité, la 4^{ème} division d'infanterie nord-africaine, dont les effectifs sont composés à la fois de métropolitains et de soldats issus des colonies françaises. Il note à nouveau l'importance du secret qu'il oppose au discours officiel des quotidiens nationaux, remise en cause par les soldats.

La mise en place de la note 1994/2-FT du 30 novembre 1939, concernant les « mainteneurs » du moral s'applique également aux journaux du front. Ainsi le sapeur français André Giroud est approché par un de ses camarades pour écrire un journal du front, le 12 décembre 1939. Intitulé « Sape Gardée », ce journal du front est tiré à 22 exemplaires pour la première fois le 2 janvier. Très vite cependant, Giroud s'en détache, jusqu'à abandonner le projet. En effet, il dénonce l'irruption des officiers dans le journal. Alors que ce dernier peine à amasser un fond financier afin de perdurer, un lieutenant les encourage à continuer la parution, tout en intégrant au processus de création le passage obligatoire de la censure.

Le titre Sape gardée voulait signifier que notre feuille devait rester le journal des sapeurs, sans aucune intrusion des gradés. [...] « Sape

²⁹³ La contemporaine, O 57149, Gendreau, p. 36.

²⁹⁴ CREMIEUX-BRILHAC, Jean-Louis, *Les Français de l'An 40, t.2., Ouvriers et soldats, op. cit.*

²⁹⁵ WILLIAMS, Maud et WILKIN, Bernard, *French Soldiers' Morale in the Phoney War, 1939-1940, op. cit.*

soumise » ne me comptera pas comme collaborateur pour mettre, comme l'écrit *Le Merle Blanc*, « le bon moral à l'ordre du jour²⁹⁶ ».

La peur du bourrage de crâne et sa dissimulation par l'humour est particulièrement présent chez les Alliés²⁹⁷. Là où les officiers français et britanniques en charge du moral s'assurent d'opérer discrètement, les Allemands emploient des unités reconnues et spécialisées : les *Propagandakompanie* sont créés dans une double optique. Elles servent à la fois de « mainteneurs du moral » au sein de la Wehrmacht, et d'unités offensives dans cette guerre d'informations et d'usure en diffusant à l'ennemi de nombreux messages visant à le démoraliser, qui devient leur rôle principal au cours de période septembre 1939-mai 1940²⁹⁸.

Au 1^{er} septembre 1939, la Wehrmacht compte 7 *Propagandakompanie* pour l'armée de terre, 4 pour la Luftwaffe et 2 pour la *Kriegsmarine*. Au front, pour les hommes, les *Propagandakompanie* centralisent et contrôlent les informations, les loisirs et les divertissements des soldats. Elles tournent les actualités cinématographiques, contrôlent et diffusent les journaux de l'arrière. Les *PK* servent également de pont entre les instances nationales-socialistes et la Wehrmacht, notamment le *Kraft durch Freude*, organisme chargé d'élaborer les loisirs des civils comme des militaires. Travaillant de concert, *KdF* et *PK* organisent la venue au front d'artistes, ou la répartition des bâtiments comme les théâtres et les cinémas. Le bilan du *KdF* dans les premiers mois de la guerre est cependant maigre, jusqu'à la fin du mois de novembre 1939, dénotant un certain amateurisme et le besoin de mettre en place des structures qui, si elles existaient avant la guerre, la culture étant un moyen de disperser le discours nazi, sont fortement ralenties par les luttes entre les différents services du Reich²⁹⁹.

²⁹⁶ La contemporaine, O 233163, Giroud, 21 mars 1940, p. 180.

²⁹⁷ La peur d'une propagande trop optimiste est également présente chez les *Propagandakompanie*. Si elles créent des attentes trop grandes dans le public, elles s'exposent à une chute de moral importante en cas d'échec. UZIEL, Daniel, *The Propaganda Warriors. The Wehrmacht and the Consolidation of the German Home Front*, Peter Lang, Bern, 2008, p. 254.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 260.

²⁹⁹ MURMANN, Geerte, *Komödianten für den Krieg. Deutsches und alliiertes Fronttheater*, Droste, Düsseldorf, 1992, p. 119.

Les PK écrivent également les *Frontzeitungen*³⁰⁰, journaux du front destinés à des grandes unités, comme *Westfront* ou *Westwall-Bote*, pour la Wehrmacht, ou *Das schwarze Korps*, pour la SS. Journaux imprimés et tirés à de nombreux exemplaires, ils possèdent, en plus de la volonté de divertir, d'informer comme les journaux de l'arrière. L'humour n'est pas absent, mais reste moins présent que dans les productions du front alliées ; la régularité de la parution, assurant une diffusion régulière de la propagande auprès des soldats. Permise par un fort apport financier et matériel, cette régularité contraste avec les journaux du front français.

Le sport

Le sport est l'une de ces activités répandues au front afin de maintenir le moral des soldats³⁰¹. Pour preuve, une note du Grand Quartier Général de l'armée française insiste sur la corrélation entre bon moral et pratique sportive dans les équipages d'ouvrage, ces troupes françaises chargées du maintien et de la défense des forts de la ligne Maginot. Dans cette note du 27 novembre 1939, Gamelin rappelle aux généraux commandant les groupes d'armées et les armées qu'il est obligatoire que tous les membres des équipages pratiquent a minima de la gymnastique suédoise régulièrement, et conseille d'organiser des jeux en plein air afin de maintenir le moral des soldats qui ne sortent que rarement de leurs ouvrages³⁰².

De nombreux sports sont pratiqués par les soldats, comme le rugby, mentionné dans *Le Pélican* de mars 1940³⁰³ ou *Maroc-Chacal*, en décembre 1939³⁰⁴, le tennis de table, la natation, l'athlétisme ou le basket. C'est cependant le football qui est plébiscité par les soldats. De nombreux ballons sont fournis par les services d'intendance ou par le biais de dons de généreux donateurs³⁰⁵. Dans certaines unités, comme celle du soldat allemand Eric Dohl, des plages horaires sont aménagées afin de permettre aux hommes de pratiquer ce sport collectif.

³⁰⁰ VOSSLER, Frank, *Propaganda in die eigene Truppe*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2005, p. 104.

³⁰¹ Se référer sur ce thème à l'ouvrage collectif dirigé par ROBENE, Luc (dir.), *Le sport et la guerre, XIX^{ème} et XX^{ème} siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

³⁰² Service Historique de la Défense, 29N290, Note n° 0658 3/FT, 27 novembre 1939, p. 3.

³⁰³ La contemporaine, FP RES 154, *Le Pélican*, n° 3, 28 mars 1940, p. 2.

³⁰⁴ La contemporaine, FP RES 149, *Maroc-Chacal*, n° 1, décembre 1939, p. 4.

³⁰⁵ WILLIAMS, Maud et WILKIN, Bernard, *French Soldiers' Morale in the Phoney War, 1939-1940*, op. cit., p. 75.

Aujourd'hui, nous avons une autre journée tranquille derrière nous. De 15h à 17h, le sport a été annoncé et nous avons joué au football. Mon équipe a gagné 13:8. On a beaucoup ri. Mais maintenant, tous nos os nous font mal. Principalement le pied droit dans les articulations³⁰⁶.

S'adressant à sa femme, Eric Dohl montre l'importance qu'occupe le football. La fatigue physique, évoquée par les douleurs articulaires, va de pair avec le bon esprit de l'instant, matérialisé par le rire, communicatif. Ce dernier fait naître si ce n'est la complicité, une certaine bonne humeur au sein de l'unité : divertir les esprits et occuper les corps afin de faire oublier au soldat la routine de son quotidien. La pratique se retrouve dans toutes les armées, et la bonne humeur se fait sentir tant chez les joueurs au cœur de l'action que chez les nombreux spectateurs, qui assistent à ces matchs.

Figure 15. Soldats britanniques jouant au football en France.

³⁰⁶ Museum für Post und Telekommunikation, 3.2009.1998, 26 mars 1940, lettre de Dohl à sa femme et sa fille. « Von 3 –5 uhr war Sport angesagt und haben wir feste Fußball gespielt. Meine Mannschaft hat 13 :8 gewonnen. Wir haben viel gelacht dabei. Allerdings tuen uns jetzt sämtliche Knochen weh. Hauptsächlich der rechte Fuß in den Gelenken. »

Le public est en effet très présent, comme le montre la photographie, prise par un opérateur britannique, le major Keating, qui montre des soldats britanniques jouant un match de football sur un terrain improvisé. La photographie (Figure 15) se situe au Mans³⁰⁷, à la caserne de Chanzy, et date du 18 septembre 1939. Le match oppose des sergents du service d'intendance à des hommes de troupes. Seul le fusil-mitrailleur au premier plan rappelle aux soldats la présence de la guerre. Les matchs sont organisés afin de permettre aux hommes de créer un esprit de corps et une cohésion d'unité à travers le sport, un esprit de corps qui ne peut être partagé par l'expérience du feu. Le match photographié par Keating oppose des sous-officiers du service de l'intendance à des hommes de troupe. Abandonnant l'uniforme l'espace de quelques dizaines de minutes, les joueurs retrouvent, en enfilant leurs tenues de sport, un habit civil et récréatif. L'affrontement entre soldats de rang différent semble courant, comme le rappelle le major Johnson, qui participe à un match de football à la Noël 1939.

Le matin, nous avons joué un match de football dans un champ à proximité qui était gelé, officiers et sous-officiers contre les autres rangs. Tous les officiers ont joué, moi inclus, et il n'y avait aucune règle. Une balle de football était utilisée, mais jouer à la main, pousser, bousculer ou quoique ce soit d'autre à l'exception de donner des coups de pied ou d'égratigner son adversaire étaient autorisés. Comme le sol était dur, il est étonnant qu'aucun n'ait été blessé. Vingt minutes à chaque fois, et dix minutes de pause pour respirer à la mi-temps était suffisant pour la plupart d'entre nous³⁰⁸.

Le match, présenté par Johnson oppose également officiers et soldats, présentant l'affrontement comme plutôt violent et faisant fi des règles officielles. C'est l'occasion, malgré l'apparente opposition et mise en concurrence des grades, de souder l'unité autour des chefs, tout en marquant la discipline par la séparation des équipes.

³⁰⁷ Imperial War Museum, O 12.

³⁰⁸ IWM, documents.1250, Johnson, p. 37. « In the morning we had a football match in a nearby field which was frozen solid, officers and N.C.Os versus the other ranks. All the officers played, including me, and there were no rules. A soccer ball was used, but handling, pushing, barging or anything else except kicking or scratching your opponent were allowed. As the ground was so hard, it is surprising that no one was hurt. Twenty minutes each way, and ten minutes breathing space at half time was enough for most of us. »

Le journal du front du 99^{ème} régiment d'artillerie mobile de forteresse hippomobile, *Premier Avançant*, consacre régulièrement quelques paragraphes à une chronique sportive. Les matchs de football qui sont décrits alternent entre des rencontres au sein du régiment et quelques sorties à l'extérieur³⁰⁹. Faisant fi de la censure, *Premier Avançant* décrit sa rencontre avec l'équipe du 147^{ème} régiment d'infanterie de forteresse³¹⁰. Ce dernier note également les résultats du match, dans son propre journal, *Le coup de boutoir*, mais en ayant toutefois pris le soin d'effacer le numéro de la division. Au-delà d'attester de l'implication du sport dans la vie quotidienne des soldats, cet exemple permet également d'apprécier la censure qui reste à la discrétion de l'officier chargé du journal.

Dans les secteurs qui accueillent des Britanniques, des rencontres sportives opposent équipes française et britannique. La sélection de la 8^{ème} batterie du 3^{ème} groupe du 15^{ème} régiment d'artillerie dispute ainsi un match de football contre une équipe britannique d'une unité non identifiée, un match qui rassemble près de 3000 personnes, d'après *Ricochet*, le journal de la batterie³¹¹. Un dessin illustrant cette chronique sportive représente les spectateurs, des officiers français et britanniques, côte à côte. Le sport revêt alors un caractère propagandiste, insistant sur la proximité entre les alliés.

Le football n'est pas le seul sport qui oppose Britanniques et Français. D'après *Le Rire aux éclats*, deux équipes de rugby des deux nations se sont affrontées en décembre 1939, pour une victoire française³¹². À nouveau, la promotion de l'alliance passe par le sport. Le nom de la rubrique qui annonce le match « "Sportons" pour bien se porter », offre un jeu de mot pour insister sur la finalité du sport : le néologisme, qui reprend le sens de faire du sport, propulse cette activité comme une action qui permet de fuir l'ennui. « Bien se porter » est donc une référence tant au bien-être psychologique et au bon moral qu'à un corps entretenu et vigoureux.

Enfin, des matchs de football sont organisés entre les soldats et les civils dans leurs zones de cantonnement. Suivant la même finalité de rapprochement entre les individus, des matches sont improvisés entre civils et militaires, afin d'améliorer les rapports au

³⁰⁹ La contemporaine, 4P RES 280, *Premier avançant*, n° 5, 15 avril 1940, p. 3.

³¹⁰ *Ibid.*, n° 4, 1^{er} avril 1940, p. 4.

³¹¹ La contemporaine, FP RES 157, *Ricochet*, n° 1, avril 1940, p. 3.

³¹² La contemporaine, 4P RES 283, *Le Rire aux éclats*, n° 2, décembre 1939, p. 3.

quotidien : « Des concerts et des matches de football sont organisés dans le village et ont aidé à créer une atmosphère familiale entre les villageois et la troupe³¹³ . »

Concerts et théâtres aux armées

Le témoignage de Hurrell introduit un nouveau divertissement, le concert. Il évoque d'ailleurs, quelques lignes plus loin, la venue à Lens, centre urbain le plus important à proximité de son cantonnement, de deux artistes britanniques, Gracie Fields et Bill Cotton, venus se produire devant les soldats. Gracie Fields, chanteuse britannique, effectue effectivement une tournée à Lens (Figure 16), au cours de laquelle elle est photographiée par des reporters officiels de l'armée britannique³¹⁴.

Figure 16. Gracie Fields en tournée à Lens, auprès du BEF.

Figure 17. Billet de 5 francs dédié par Gracie Fields à un soldat du BEF.

Les concerts produits par des artistes célèbres ont la faveur des soldats qui peuvent y assister. C'est l'occasion pour eux de s'échapper de leur routine, de se rappeler des divertissements du temps de paix, et de rencontrer des célébrités. Le billet (Figure 17) que Gracie Fields dédicace au *lance corporal* A.L. Theed du *Middlesex Regiment* montre bien l'enthousiasme des soldats à recevoir leurs artistes au front³¹⁵. D'autres « stars », comme Joséphine Baker, se produisent devant les soldats. Le théâtre aux armées était l'occasion pour ces derniers de voir des femmes au front, comme le souligne *Bautzen 39*.

³¹³ Imperial War Museum, documents.1074, Hurrell, p. 7. « Concerts and football matches were arranged in the village and helped to create a family atmosphere between villagers and troops. »

³¹⁴ Imperial War Museum, O 237.

³¹⁵ Imperial War Museum, documents.6929, Theed.

Dernièrement, une grande représentation nous permet d'admirer de nombreuses artistes... de tous âges... et de tous genres. Le bromure a dû être mis à dure épreuve dans la nuit qui suivit. Miss Dora, la célèbre contorsionniste, en particulier, par suite de l'extrême simplicité de son habit, fit battre bien des... cœurs et ce dans tous les âges... depuis le chaste petit poilu de 20 ans, jusqu'au vieux capitaine à la poitrine chargée de récompenses et d'expérience³¹⁶.

De la contorsion à l'habit de scène, de la représentation au bromure, c'est finalement la sexualisation de l'artiste qui prend le pas sur ses performances artistiques. La mention du bromure, des cœurs de soldats, de la chasteté renforce l'érotisation de l'artiste féminine aux yeux des soldats qui en sont privés : l'exception conférée déjà au genre et la plastique avant même l'entrée en scène prime sur la qualité de la performance.

Des artistes masculins se produisent également au front, comme Fernandel, et sa chanson *Francine*, luttant contre les fausses nouvelles, ou encore Maurice Chevalier et son célèbre *Et tout ça, ça fait*, évoquant une union sacrée de tous les Français face à l'ennemi, malgré les divergences d'opinion d'avant-guerre. Accompagné par son ukulélé, et particulièrement apprécié par les soldats britanniques et les sections photographiques et cinématographiques du BEF, Georges Formby effectue plusieurs tournées en France. Chez les trois artistes cités, l'humour occupe une place importante. Ainsi, Formby chante aux soldats *Imagine me on the Maginot Line*, décrivant ironiquement la vie quotidienne au front. Les visites des artistes au front sont souvent largement documentées, par des films ou des photographies. Ces diverses productions montrent souvent des soldats rieurs et de bonne humeur, attestant du succès du théâtre aux armées et confirmant son rôle bénéfique de divertissement et d'amélioration du moral des soldats.

La Wehrmacht possède, au début de la guerre, un *Theaterabteilung*, une section dédiée au théâtre. Une note du 8 septembre 1939, produite par cette unité, met en évidence les liens existant entre Wehrmacht et parti nazi³¹⁷. Le rôle du *Theaterabteilung* se réduit à

³¹⁶ La contemporaine, FP RES 129, *Bautzen* 39, n° 1, p. 3.

³¹⁷ Bundesarchiv Lichterfelde, R55 20261, Note n° T6400-67/9, Freizeitgestaltung für Truppen der Wehrmacht (Soldaten Bühnen).

choisir les théâtres susceptibles d'accueillir les soldats et les programmes à produire. Dans le même temps, la société *Kraft durch Freude* est chargée de l'organisation et de l'administration des loisirs. Uniquement proposé sur le front occidental, le front oriental étant à ce moment le théâtre des affrontements entre armées allemandes et polonaises, le théâtre aux armées se déploie dans les zones de repos de l'armée et s'appuie sur les structures pré-existantes à la guerre. En effet, le *KdF* peut utiliser ses officines locales, qui maillent déjà le territoire allemand. Afin de remplir les salles, les troupes itinérantes de théâtres sont renforcées par la mobilisation des troupes de théâtre municipales³¹⁸.

Les représentations ne sont pas le seul fruit de professionnels : des groupes de soldats s'organisent, suivant leurs spécialités, leurs envies, le matériel mis à leur disposition afin de créer orchestre et troupes d'acteurs. Le soldat britannique Frank Southall évoque une fête de départ, où des chanteurs, des acteurs et des musiciens amateurs divertissent les soldats³¹⁹. L'Allemand Hans Weicker évoque la musique jouée pour le *Heldengedenktag*, littéralement le jour de souvenir pour les héros, le 7 mars 1940, dans le cadre d'une fête donnée en l'honneur des soldats tombés au cours de la campagne de Pologne³²⁰. Quelques mois plus tard, le dimanche 6 mai, il participe à une soirée musicale improvisée où lui et ses amis jouent du piano, de la guitare, et d'autres instruments³²¹. Gendreau nous livre un témoignage similaire, en avril 1940.

La musique du régiment vient nous donner un concert. Elle a fière allure. Sur les flammes des clairons et les tabliers des tambours est brodé l'insigne du régiment de Champagne. Une série de marches héroïques jouées à pleins cuivres. Nous nous sentons de taille à conquérir un monde³²².

Ces manifestations, qui permettent de raffermir la volonté combattante, sont généralement appréciées. Les plus importantes prennent place au cours de fêtes, de départ,

³¹⁸ MURMANN, Geerte, *Komödianten für den Krieg. Deutsches und alliertes Fronttheater*, op. cit.

³¹⁹ Imperial War Museum, documents.3993, Southall, p. 19.

³²⁰ Bundesarchiv Freiburg, MSG2-12277, Weicker, 7 mars 1940, p. 16.

³²¹ *Ibid.*, 6 mai 1940, p. 26.

³²² La contemporaine, O 57149, Gendreau, p. 45

du régiment, des fêtes organisées par les unités elles-mêmes, comme des fêtes de la bière³²³, ou des fêtes religieuses, Noël et Pâques notamment.

Certaines de ces manifestations sont organisées dans le cadre des foyers de soldats, lieux où ils se retrouvent après la journée et sur leurs temps de pause. Ce ne sont pas uniquement des lieux physiques, dans le sens où ils se déplacent avec leur unité. Un résumé du journal du front *Franchise militaire* l'explique au mieux :

Tout d'abord un gros effort a été fait pour les « Foyers du Soldat ». Dès qu'un cantonnement est en préparation, un endroit est réservé pour y installer ce foyer. Là, autour de tables accueillantes un militaire peut trouver tout ce qu'il désire, boissons froides ou chaudes, papiers à lettre, savons, épicerie, etc... Dans ces locaux de temps à autre quelques séances de cinéma ou de théâtre font oublier pour plusieurs heures, la boue extérieure, ou la paille des granges. On retrouve ses vedettes préférées de l'écran : la corde « civile » vibre pour un instant. Bref, pour un peu, on se croirait « chez soi³²⁴ ».

Les divertissements apportés par le foyer servent, comme le rappelle le journal du front, à ne pas penser pendant quelques heures précieuses à la vie militaire. Weicker évoque cette évasion dans ses mémoires, en mai 1940. Alors qu'il se rend au cinéma pour voir un film intitulé « Zwei Welten », qui raconte l'histoire de journalistes qui aident aux champs, il écrit :

On oublie, dans ce cinéma chaud et mauvais, l'espace de deux heures le monde autour et on vit ailleurs, les sorties en bateau avec une belle fille, une fête d'été débridée et toutes ces choses qui sont maintenant si lointaines³²⁵.

³²³ Bundesarchiv Freiburg, MSG2-12277, Weicker, 4 février 1940, p. 4.

³²⁴ La contemporaine, FP RES 144, *Franchise militaire*, 16 décembre 1939, n° 4, p. 1.

³²⁵ Bundesarchiv Freiburg, MSG2-12277, Weicker, 4 mai 1940, p. 26. « Man vergisst da in diesem heissen, schlechten Kino für zwei Stunden die Umwelt und lebt anderso, auf Kahnfahrten mit einem schönen Mädchen, einem ausgelassenen Sommerfest und lauter Dingen, die jetzt so fern liegen. »

Dans son témoignage, plus que le film, c'est la séance qui est le réel divertissement, pour le concept d'évasion, d'invitation à la flânerie, de souvenir même, qu'elle implique.

Lectures

Activité plus solitaire, la lecture est cependant largement pratiquée au front³²⁶. Les soldats arrivent, par les journaux, par les foyers, par les colis, à se fournir en lecture afin de tromper les heures d'ennui. Toutes sortes de lectures sont appréciées. Ainsi, Hans Weicker prend le temps de lire *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, trouvé au hasard de la librairie de campagne, à partir du 7 mai 1940, sans même noter qu'il s'agit d'un auteur français, il replace l'ouvrage dans son courant littéraire :

J'ai trouvé un petit trésor dans notre librairie de campagne : Stendhal, *Le rouge et le noir*. Grande représentation des personnages et de l'environnement. Et c'était en 1830 ! Peut-être la transition entre le classicisme et l'impressionisme (Jacobsen, Niels Lyhne)³²⁷.

S'il est heureux de trouver de la littérature classique au front, il ne dédaigne cependant pas les romans feuilletons publiés par le *Frankfurter Allgemeine*. Ainsi, quelques mois avant de trouver du Stendhal, Weicker raconte le récit d'*Ulanenpatrouille*, une histoire d'amour entre un lieutenant et une femme dont le thème fait écho à son présent.

Copiant les rubriques des quotidiens du temps de paix, les journaux du front français proposent également aux soldats des lectures diverses. Des romans feuilletons y sont publiés, écrits le plus souvent par d'autres mobilisés de l'unité. *À la 3-6-4 deux* propose « La chaise à porteurs³²⁸ », *Je pique* publie « Aux temps des piques³²⁹ » et *Maryvonne* fidélise

³²⁶ Le thème de la lecture en guerre a été abordée pour 1914-1918 par un ouvrage, celui de GILLES, Benjamin, *Lectures de poilus, 1914-1918*, Paris, Autrement, 2013. Des dynamiques semblables à celles décrites par l'auteur se retrouvent en 1939-1940.

³²⁷ Bundesarchiv Freiburg, MSG2 2-12277, Weicker, 7 mai 1940, p. 27. « Habe ich unserer Feldbücher-kiste einen kleinen Schatz gefunden : Stendhal, Rot und Schwarz. Grossartige Schilderung von Menschen und Umgebungen. Und das 1830 ! Vielleicht Übergang vom Klassizismus zum Impressionismus (Jacobsen, Niels Lyhne). »

³²⁸ La contemporaine, 4P RES 224, *À la 3-6-4 deux*.

³²⁹ La contemporaine, FP RES 147, *Je pique*.

ses lecteurs avec « La fille du closier³³⁰ ». Certains de ces récits sont déconnectés de la guerre, proposant souvent des histoires d'amour légères, d'autres cependant s'inscrivent dans un cadre guerrier, comme « L'espionne de Jalaumond³³¹ » du *Voraceur* qui met en récit l'histoire d'une espionne pendant la Première Guerre mondiale.

Les lectures varient au gré des soldats. François Dodat se fait envoyer au front la NRF, nouvelle revue française, dont il est un lecteur régulier avant la guerre. Il trouve chez un bouquiniste dans une ville de cantonnement *Le procès de Kafka*³³², une lecture qu'il partage avec Jean-Paul Sartre. Ce dernier dresse de longues listes d'ouvrages à lire. Il se divertit par la lecture du Journal d'André Gide, récemment paru en 1939, et notamment ses années de guerre, entre 1914 et 1918³³³. André Giroud reçoit de ses proches, ou réussit trouver le journal *Le Merle*, apparemment une feuille communiste. En octobre, il lit également un autre ouvrage :

Je lis en ce moment un bouquin intéressant de Demaison, Terre d'Amérique. C'est reposant, mais pas assez captivant pour m'empêcher d'être distrait³³⁴.

Giroud perçoit sa lecture comme un divertissement reposant et calme, détaché de la guerre et qui permet l'évasion, plus légère que les lectures engagées qu'il lit d'ordinaire. A contrario, le soldat allemand Rudolf W. profite de son temps libre pour lire un ouvrage de Piotr Krasnov :

En ce moment, je lis « De l'Aigle impérial au drapeau rouge » de Krasnov. La description de la révolution vue d'un officier tsariste. Tout

³³⁰ La contemporaine, FP RES 150, *Maryvonne*.

³³¹ La contemporaine, 4P RES 295, *Le Voraceur*. Le thème des espionnes est récurrent dans les représentations des combattants de la guerre de 1939-1940, et sera abordé plus en profondeur en troisième partie. Cf. ANTIER, Chantal, « Espionnage et espionnes de la Grande Guerre », *Revue historique des armées* [En ligne], 247 | 2007, mis en ligne le 01 septembre 2008, consulté le 06 juin 2019. Site : <http://journals.openedition.org/rha/1963>.

³³² La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 22 mars 1940, lettre de François à Renée Dodat.

³³³ Sartre dresse d'ailleurs la liste des ouvrages qu'il a pu lire entre le 2 septembre 1939 et le 29 novembre 1939. SARTRE, Jean-Paul, *Carnets de la Drôle de guerre. Septembre 1939-Mars 1940*, Paris, Gallimard, 1995, p. 255.

³³⁴ La contemporaine, O 233163, Giroud, 12 octobre 1939, p. 53.

était si terrible ? Probablement seulement pour les gens de la classe supérieure en Russie à l'époque³³⁵.

C'est un ouvrage d'un russe blanc, officier cosaque de l'armée du Tsar, germanophile et anticommuniste, qui décrit la Révolution russe de 1917. Exilé à Berlin après la défaite, il se consacre à l'écriture d'un livre, publié en français sous le titre de *De l'Aigle impérial au drapeau rouge*. Particulièrement populaire, le récit est cependant accueilli avec scepticisme par Rudolf W., à un moment où les relations diplomatiques entre l'Allemagne nazie et l'Union Soviétique se réchauffent.

Les lectures des combattants sont variées. Littérature, poésie, journaux, pamphlets : rien n'échappe au besoin de lecture des soldats, qui trouvent dans ces ouvrages et autres imprimés à la fois une forme d'évasion, et parfois de modèle.

Les différents divertissements, proposés et encouragés par l'autorité militaire ou à l'initiative des soldats eux-mêmes, comme les journaux du front, les concerts et théâtres aux armées, le sport, les foyers de soldats ou les lectures variées cherchent à rompre l'ennui, et parfois à diffuser une certaine propagande sous couvert des loisirs proposés. La mobilisation culturelle consiste donc, par les différents divertissements proposés, à maintenir le bon état d'esprit des combattants, à l'aider à surmonter l'ennui et l'attente. Face à ce nouveau « front du moral », chaque belligérant adapte ses armes afin de lutter contre l'ennemi.

³³⁵ Deutsches Tagebucharchiv, Rudolf W., p. 15. « Im Augenblick lese ich « Vom Zarenadler zur roten Fahne » von Krasnow. Die Schilderung der Revolution von einem zaristischen Offizier aus gesehen. Ob alles so schrecklich war ? Wohl nur für die Menschen der damaligen Oberschicht In Russland. »

2. « Franz. Soldaten und Offz. bitten den deutschen Rundfunk um das Lied "Parle-moi d'amour" » : du front des armes à la guerre par les mots

La « guerre des nerfs » menée par les soldats de septembre 1939 à mai 1940 affute davantage les mots que les armes car c'est le moral des soldats qui est directement attaqué. Guerre d'informations et guerre de propagandes se livrent sur un front désespérément immobilisé³³⁶. Aux pratiques anciennes, comme les tracts, réemployées dès le début de la guerre viennent s'ajouter des méthodes nouvelles et mettant à profit des outils modernes, à commencer par les émissions radiophoniques dans la langue de l'ennemi.

Quels discours tenir aux soldats ? Le but de la propagande à l'ennemi, quelle que soit ses formes - émissions radiophoniques, tracts, pancartes, diffusions de messages par haut-parleurs -, est de démoraliser les soldats ennemis, de les interroger sur l'utilité de la guerre qu'ils mènent et pour laquelle ils consentent à de nombreux sacrifices, à commencer par l'éloignement de leurs familles. La propagande cherche à instiller des doutes, à lancer des rumeurs, afin de nuire à l'esprit combatif des soldats.

Le 6 octobre 1939, devant le Reichstag, Hitler prononce un discours, au moment où les dernières poches de résistance polonaise s'effondrent. Il propose à la France et au Royaume-Uni de reconnaître son invasion de la Pologne et de négocier la paix, en partant sur les nouvelles frontières en Europe orientale, tracée par la force des armes³³⁷.

La propagande à destination de l'ennemi se fonde souvent sur les mêmes caractéristiques et les mêmes idées que celle destinée aux soldats alliés. En effet, les thèmes les plus importants y sont repris. Ainsi la responsabilité d'un acteur dans le déclenchement de la guerre réapparaît dans les propagandes alliée comme allemande. Dans un rapport daté du 9 mai 1940, le *Sicherheitsdienst* relève un certain nombre de slogans et de phrases à travers divers tracts de propagande français et britanniques parachutés sur les troupes

³³⁶ WILLIAMS, Maude, « Guerre de mots et d'image : propagande, communication et rumeurs lors des évacuations de la région frontalière (1939-1940) » in FORCADE, Olivier, GROBMANN, Johannes, LEMMES, Fabian, et DUBOIS, Mathieu(ed), *Exils intérieurs. Les évacuations à la frontière franco-allemande (1939-1940)*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2017. Bien que l'auteure s'intéresse avant tout à des discours pour des civils, et dans une perspective plus proche des fronts domestiques que des fronts militaires, les similarités méritent d'être soulignées.

³³⁷ GUIFFAN Jean, *Histoire de l'Europe au XX^e siècle*, t.2, Paris, Ed. Complexes, 1995, p. 199.

allemandes. L'une d'entre elle apparaît comme exemplaire, espérant séparer les soldats allemands d'Hitler. Il s'agit de la citation d'un texte de Fritz Von Unruh, écrivain et poète proche de l'expressionnisme allemand. La propagande alliée reprend notamment un de ses textes, opposé au régime nazi et rédigé dès le 4 septembre 1939 : « L'ennemi ne se trouve pas au Rhin, l'ennemi est assis à Berlin³³⁸. »

La propagande française, à travers les journaux du front, présente souvent à ses soldats français un peuple allemand désuni, où seule une partie infime de la population soutient Hitler. En insistant sur le statut d'ennemi d'Hitler, la propagande française cherche à montrer aux soldats allemands, voire aux Allemands, que le responsable de la guerre, et donc l'ennemi du peuple allemand, est bien le Führer, faisant une distinction entre le nazisme et la population allemande. Elle utilise à ce titre un texte de Fritz Von Unruh, et mobilise son passé artistique autant que son passé militaire, puisque Von Unruh a servi dans l'armée allemande en 1914-1918 comme officier. Distinguant aussi responsables de la guerre et soldats au front, la propagande allemande table sur la fragilité de l'alliance franco-britannique, et l'absence de soldats britanniques au front. C'est le thème récurrent que les soldats français ou que les rapports allemands signalent. Le 23 octobre 1939, une note traduit les messages qui doivent être diffusés par les sections de haut-parleurs :

Tant que la France était elle-même, elle était aimée et respectée.
Depuis qu'elle fait la politique anglaise, elle est exposée à des
redoutables périls. Ne vous laissez pas entraîner à la guerre³³⁹!

Une seconde idée est contenue dans le message : la volonté allemande, feintée, biaisée, de faire la paix avec la France. Le 9 octobre 1939, la *Propagandakompanie 612* dresse pour exemple des banderoles à la frontière française (Figure 18).

³³⁸ Bundesarchiv Lichterfelde, R 58/184, *Meldungen aus dem Reich*, p. 63. « Der Feind steht nicht am Rhein, der Feind sitzt in Berlin. »

³³⁹ Bundesarchiv Freiburg, RH45-12, Einheiten der Propagandatruppen des Heeres. Propaganda-Kompanie 612. Propaganda-Maßnahmen gegen den Feind. Oktober 1939 - März 1940.

Figure 18. Banderole de propagande allemande.

Jouant sur l'étrangeté et l'absence du combat après cinq semaines de campagne, la propagande allemande insiste sur ses intentions prétendument antibellicistes. La responsabilité britannique et l'inactivité allemande forment les deux revers d'une même pièce, servant à expliquer aux soldats français la raison de leur mobilisation ainsi que le calme au front. L'ennui qui découle de cette situation, et le cafard qui se diffuse dans les armées au front seraient donc, d'après la propagande, de la faute des Britanniques, absents du front. L'un des slogans les plus répandus de la propagande allemande explique ainsi que les Français fournissent les poitrines tandis que les Britanniques fournissent les machines, évitant ainsi de payer l'impôt du sang.

La propagande s'adapte également aux événements de la période. La campagne de Norvège, qui débute en avril 1940, suscite une prose abondante qui est larguée par tracts soit à la frontière franco-allemande, soit sur les troupes alliées et allemandes qui ont posé le pied en Norvège.

Une guerre des haut-parleurs

Quelles formes prend la propagande envers l'ennemi ? Le mois d'octobre 1939 est marquée par une forte activité de la propagande allemande à destination principalement des soldats français. Deux rapports du 12 octobre évoquent les premières actions des *Lautsprecherzüge*, des sections de haut-parleurs, qui opèrent sur le front. Le premier rapport est celui d'un lieutenant allemand fait à Bad Münster, dans la Sarre³⁴⁰. Le 8 octobre, deux jours après le discours d'Hitler au Reichstag, il reçoit l'ordre de rejoindre le *XII. Korps* avec une voiture à haut-parleurs. Le rapport insiste sur l'impréparation de l'opération : la voiture était destinée avant la guerre à la propagande nazie, appartenant au *Reichpropagandaamt*, bureau de propagande du Reich de Frankfurt-am-Main, est peinte en rouge. Pour servir au front, la voiture est alors repeinte en gris, tandis que les opérateurs civils, le conducteur et le technicien, sont équipés de casques et de masques à gaz.

Les textes devant être diffusés par les haut-parleurs sont écrits à Berlin et directement envoyés au front. Ils sont cependant discutés par le lieutenant, le chef d'état-major du *XII. Korps* - il s'agit alors du *Oberst* Maximilian Grimmeiss - et du chef de la section Ic. du renseignement du corps d'armée. Le texte est retravaillé par les trois hommes et les interprètes, car il leur apparaît que la prose trop soutenue pourrait être difficilement compréhensible par les soldats français.

La compagnie de haut-parleurs rejoint le front, à Dudweiler, auprès du 3^{ème} bataillon du *163. Infanterie-Regiment*³⁴¹. Le lieutenant allemand y rencontre sur place un commandant de compagnie, et décident tout deux du lieu où positionner les haut-parleurs. Il faut placer les haut-parleurs assez proches des Français, i.e. traverser une partie des défenses allemandes, à commencer par le champ de mines, une opération périlleuse à l'aller, et encore plus au retour, dans la nuit, en faisant le moins de bruit possible pour éviter l'artillerie française.

La diffusion des textes débute en soirée, à 21h45, et dure jusqu'à minuit. Elle est régulièrement entrecoupée de musiques, comme la *Sérénade* de Toselli, qui clôt la session.

³⁴⁰ Bundesarchiv Freiburg, RH45-14, Einheiten der Propagandatruppen des Heeres.

³⁴¹ Appartenant à la *52. Infanterie-Division*, du *XII. Korps*.

La diffusion reprend le lendemain, pendant quatre heures. Le lieutenant allemand, muni de jumelles, guette les réactions des Français. Dans l'après-midi du 10 octobre, des chasseurs et des avions d'observation français recherchent la voiture émettrice sans succès, empêchant une riposte d'artillerie. Enfin, le mercredi soir, la section de haut-parleurs rentre à l'arrière des lignes allemandes.

Ce récit de l'action des sections de haut-parleurs, qui semble être l'une des premières entreprises par ce lieutenant, compte-tenu de l'impréparation d'origine, insiste sur les différents intermédiaires et les échanges obligatoires entre les nombreuses unités et acteurs de l'opération. C'est une action qui émane directement des hautes autorités du parti national-socialiste, en charge de la propagande. Les ressources civiles, qu'elles soient matérielles comme la voiture à haut-parleurs ou humaines, i.e. le conducteur et le technicien civils, habillés pour l'occasion comme des militaires, utilisées dans les années précédant le conflit par le parti à des fins de propagande, sont réutilisées par les militaires afin de mener une guerre psychologique au front. La mise à disposition des ressources locales, par les hommes et les informations opérationnelles fournies par la Wehrmacht, ainsi que la réécriture des textes diffusés par les interprètes et les officiers du *XII. Korps* montrent la flexibilité de l'armée allemande, nécessaire pour mener à bien cette opération.

Le rapport de ce lieutenant est complété par un second rapport, celui du *Oberst Maximilian Grimmeis*³⁴², chef d'état-major du *XII. Korps*. Reprenant en partie les informations du premier rapport, le second donne une vision d'ensemble plus large et plus technique de l'opération. Appartenant aux manières modernes de faire la guerre, la propagande par haut-parleurs apparaît à Grimmeiss comme nécessaire pour remporter des succès sur le front militaire. Il note cependant, tout comme l'autre rapport, l'importance de délivrer un message clair et simple, compréhensible par tous, et nuance l'utilisation du discours du Führer sans contexte pour démoraliser l'armée française, reprochant un côté doctrinal inadapté à la propagande par haut-parleurs.

Grimmeiss note enfin que globalement, les opérations ont été plutôt inefficaces :

³⁴² Bundesarchiv Freiburg, RH45-14, *archives cit.*

Lors de la première opération entre Bienwald-Mühle et Lauterburg, un certain succès a été rencontré, puisque par endroits l'adversaire a salué et remercié après la transmission. Lors du déploiement dans la région de Weissenburg, aucun effet n'a pu être observé. Au second emploi des troupes, on avait l'impression que la transmission était que peu prise en compte³⁴³.

Comment réagissent les Français à ces émissions ? Les rapports des commissions du contrôle postal français notent les premières apparitions des mentions de la propagande allemande dans les lettres à partir du 15 octobre 1939. Le témoignage d'un soldat a été retenu :

Ce matin, dans mon propre secteur, les boches, par une voiture émettrice, ont diffusé par haut-parleurs la Marseillaise et des chants militaires français ainsi que des chansons... Puis ont terminé par « Français si vous êtes nos amis, ne tirez plus, nous ne tirerons plus non plus. Ne livrez plus vos poitrines aux Anglais qui eux ne donnent que des machines³⁴⁴. »

Il s'agit du témoignage d'un soldat du 23^{ème} régiment d'infanterie de forteresse, positionné en Alsace dans le secteur fortifié de Haguenau, sur la Lauter. L'opération de propagande allemande qu'il décrit est sans aucun doute celle qui nous est connue par les deux rapports allemands présentant l'activité des sections de haut-parleurs dans la Sarre et sur la Lauter. Reprenant simplement les faits, le soldat ne livre aucun jugement sur l'efficacité d'une telle opération. Il note toutefois le slogan de la Wehrmacht sur les poitrines françaises et les machines anglaises. Les rapports de commissions du contrôle postal insistent sur l'inefficacité de la propagande allemande. Le 19 octobre 1939, les censeurs avertissent le 2^{ème} bureau de la présence de voitures publicitaires, complétant le dispositif allemand de propagande à l'ennemi, comme des pancartes ou des émissions radiophoniques en langue française. Ils ajoutent que l'effet de la propagande allemande semble inexistant sur le moral des troupes françaises. Ils suggèrent néanmoins une riposte

³⁴³ *Ibid.*

³⁴⁴ Service Historique de la Défense, 27N69, 15 octobre 1939.

reprenant les discours de Hitler, notamment dans *Mein Kampf*, où la France est présentée comme l'ennemie et qui contrastent avec les propositions de paix et les déclarations d'amitié du Führer.

Si l'action des haut-parleurs ne trouve guère d'écho chez les Français, elle ne semble pas faire l'unanimité non plus chez les Allemands. Le lieutenant commandant la section des haut-parleurs doit faire preuve de pédagogie auprès de ses compagnons d'armes qui ne comprennent pas l'utilité d'une telle action :

Les opinions dans la troupe divergent beaucoup, la plupart du temps, on est sceptique, on craint les tirs d'artillerie et on est d'avis que les soldats ne peuvent pas se laisser influencer par cela. Je m'oppose à cet avis partout où il a été exprimé et j'ai souligné qu'il ne faut pas sous-estimer l'effet de la propagande comme arme qui, lorsqu'il s'agit de la propagande ennemie, vise à renforcer les doutes existants et à encourager les gens à réfléchir sur le non-sens de cette guerre³⁴⁵.

Une riposte militaire, comme des tirs d'artillerie ou des coups de main comme réponse française aux émissions de propagande allemande, opposant les armes aux mots, se développe dès les premières émissions allemandes, une réponse déjà mise en place face aux autres formes de propagande allemandes en vigueur sur le front. Le 4 avril 1940, dans le secteur de Scheibenhardt, à la frontière alsacienne, alors qu'une opération centrée autour d'un camion à haut-parleurs est lancée tôt le matin, une fusillade a lieu, et des troupes françaises attaquent le village pour capturer ou détruire le camion. L'officier en charge de l'opération écrit dans son rapport que l'émission a dû être écourtée et le camion retiré du front. Le rapport note d'une part la présence d'un ordre d'un officier français qui a déclenché la contre-attaque, et d'autre part un ordre général d'engagement donné aux Français en cas d'émission de haut-parleurs allemands. Ces ripostes d'ailleurs font craindre

³⁴⁵ Bundesarchiv Freiburg, RH45-14, Einheiten der Propagandatruppen des Heeres. « Die Meinungen bei der Truppe gehen sehr auseinander, meist ist man skeptisch, befürchtet Artilleriefeuer und vertritt den Standpunkt, dass sich Soldaten davon nicht beeinflussen lassen. Ich bin dieser Meinung. Überall, wo sie kund getan wurde, entgegengetreten und wies daraufhin, dass wie die Wirkung der Propagandawaffe, die ja, sofern Feindpropaganda in Frage kommt, auf die Bestärkung vorhandener Zweifel und die Anregung zum Nachdenken über die Sinnlosigkeit dieses Krieges abgestellt sein muss, nicht unterschätzt werden darf. »

aux chefs d'unité qui accueillent les troupes de propagande à des engagements dans leurs secteurs. La 215. *Infanterie-Division*, tenant le secteur de Scheibenhardt, refuse une intervention en raison des bombardements français des dernières semaines sur les villages alentours³⁴⁶. Un autre lieu et un autre moment sont alors choisis pour diffusion une émission, qui ne rencontre aucune réaction violente de la part des Français.

Les Français mettent également en place une propagande par haut-parleurs, qu'on connaît mal. Le journal allemand *Westfront* évoque les émissions françaises de la fin du mois de janvier 1940. L'article, intitulé « La propagande française par haut-parleurs » ne mentionne que peu le discours français, qui attaque directement Hitler, un discours tourné en dérision par le journal³⁴⁷. L'inefficacité de la propagande française est également perçue par les soldats de la ligne Maginot. Le contrôle postal note ainsi, en mars 1940 :

Cette propagande ennemie par tracts, pancartes, ou radio ne rencontre toujours qu'indifférence ou raillerie. On en comprend si peu l'utilité que notre propre propagande, faite par hauts parleurs nouvellement installés, paraît superflue à certains correspondants : (S.F. du Bas Rhin)³⁴⁸.

L'utilisation tardive de cette méthode par les Français montre le retard des Alliés en termes d'offensive verbale et d'emploi des méthodes les plus récentes dans le cadre de la propagande à l'ennemi. Elle prouve néanmoins la capacité d'adaptation et d'imitation des armées sur le front, et la volonté de répondre coup pour coup aux attaques ennemies.

³⁴⁶ *Ibid.*

³⁴⁷ Bundesarchiv Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, n° 87, février 1940, p. 2. Französische Lautsprecher-Propaganda.

³⁴⁸ Service Historique de la Défense, 27N69, 17 mars 1940, p. 7.

La radio, pour traverser le front

Les émissions par haut-parleurs ne sont pas les seules actions prises pour démoraliser les soldats français, mais appartiennent à un ensemble d'actions formant cette « offensive de paix ». La guerre psychologique est également menée sur les ondes. Radio-Stuttgart, animée par Paul Ferdonnet, aussi surnommé le traître de Stuttgart, diffuse le discours allemand auprès des troupes françaises à horaires fixes. Une autre émission, en langue anglaise cette fois, est également diffusée sur les ondes, à destination des troupes du BEF et plus largement des populations anglophones, et animée par William Joyce, surnommé Lord Haw Haw³⁴⁹.

La propagande par la radio, qui a déjà été expérimentée pendant la « guerre d'Espagne », prend une ampleur importante dans la guerre du moral menée sur le front occidental. La radio prend son envol sous le Troisième Reich lors des Jeux Olympiques de 1936³⁵⁰ : ce sont les premiers jeux entièrement retransmis en direct à la radio, une première qui a nécessité la construction d'infrastructures jusqu'alors inexistantes. La radio a joué un rôle particulièrement important dans la mise en place de la propagande d'état nazie, étroitement surveillée et dirigée par Goebbels, ministre de la propagande³⁵¹. La reprise de cette technique pour l'employer contre l'ennemi apparaît comme le transfert de l'utilisation civile d'une compétence technique vers une application dans un contexte militaire, un transfert similaire de connaissances que pour les camions à haut-parleurs. Ce détournement de la radio à des fins militaires n'est pas propre à l'Allemagne nazie. La France, dès 1935, produit une émission en langue allemande à destination de l'Allemagne, animée par un groupe de réfugiés allemands ayant fui le régime nazi : Max Olphüs, Oskar Karlweis, Karl Heil, Wolf Frank rappellent aux Allemands les crimes hitlériens, aux côtés de speakers parlant en polonais ou en tchèque³⁵².

³⁴⁹ Sur William Joyce, se référer aux deux biographies suivantes : COLE, J.A., *Lord Haw Haw: The Full Story of William Joyce*, London, Faber, 1964. MARTLAND, Peter, *Lord Haw Haw: the English Voice of Nazi Germany*, Richmond, National Archives, 2003.

³⁵⁰ ECKHARDT, Frank, « Olympia im Zeichen der Propaganda. Wie das NS-Regime 1936 die ersten Medienspiele inszenierte », in HEIDENREICH, Bernd et NEITZEL, Sönke, *Medien im Nationalsozialismus*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2010, p. 235 et suivantes.

³⁵¹ FAVRE, Muriel, *La propagande radiophonique nazie*, Bry-sur-Marne, INA Editions, 2014, p. 33.

³⁵² FORD, Charles, « La "Drôle de guerre" sur les ondes », in *Le Monde Dimanche*, 28 février 1982, p. XII-XIII.

Alors que la guerre s'enlise, Daladier ordonne l'acheminement auprès des unités combattantes de près de dix mille récepteurs de TSF³⁵³, afin que les soldats puissent écouter les émissions de la radio française, au caractère patriotique. Les soldats cependant, écoutent peu la radio nationale, qu'ils trouvent rébarbative. Radio-Stuttgart est, quant à elle, écoutée également par les soldats français, malgré l'interdiction. Un sergent du 3^{ème} régiment de tirailleurs marocains, appartenant à la 43^{ème} division d'infanterie, écrit le 20 octobre 1939 :

Nous prenons (à la T.S.F.) régulièrement Stuttgart et les émissions en langue française sont parfois très amusantes. De 18h20 à 19h, il y a chaque soir une demi-heure de musique française avec des communications en langue française. C'est souvent très amusant et nous appelons ça le « quart d'heure de rigolade³⁵⁴ ».

Les mentions sont assez nombreuses dans les commissions du contrôle postal, sur des témoignages de soldats écoutant Radio-Stuttgart pour se divertir. Un autre soldat appartenant au secteur fortifié du Bas-Rhin l'évoque également :

Dimanche dernier je suis allé voir des camarades dans une casemate voisine, le Lieutenant qui est un de mes amis possède un poste de T.S.F. Il a voulu s'amuser à nous faire entendre le trop fameux speaker de Stuttgart, nous nous sommes bien divertis en l'écoutant, vraiment ces types là nous prennent pour des allemands et leurs propos défaitistes n'ont aucune prise sur nous. Rapidement nous avons passé du jazz³⁵⁵.

Les deux témoignages de combattants insistent sur l'aspect divertissant de l'écoute des émissions allemandes en langue française, une écoute effectuée néanmoins, dans les deux témoignages sous le contrôle d'un officier ou d'un sous-officier. L'inefficacité de la propagande est évoquée dans le second extrait. S'il est difficile d'estimer le réel impact de

³⁵³ ECK, Hélène (dir.), *La guerre des ondes. Histoire des radios de langue française pendant la Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Armand Colin Editeur, 1985, p. 23.

³⁵⁴ Service Historique de la Défense, 27N69, rapports des commissions du contrôle postal du 2^{ème} Bu-reau, 20 octobre 1939.

³⁵⁵ Service Historique de la Défense, 27N69, rapports des commissions du contrôle postal du 2^{ème} Bureau, 26 octobre 1939.

celle-ci, d'autant que les soldats ont conscience du contrôle exercé par la censure sur le courrier, les recherches sur la propagande allemande en France évoque un échec de celle-ci pendant la période de septembre 1939 à mai 1940³⁵⁶.

Les tracts

D'autres méthodes plus traditionnelles sont employées par les belligérants pour démoraliser, voire démobiliser culturellement l'ennemi. Les tracts, lancés par avions sont particulièrement employés par les Allemands comme les Britanniques.

Un avion anglais a largué des tracts. Grobecker en a collecté 90. Il était naturellement très haut (8000m) et de nuit. On n'a rien remarqué³⁵⁷.

Il fait très beau et dans les prés, on ramasse non pas des fleurs mais des prospectus jetés par des avions allemands ces derniers jours, de tous les genres et de toutes les dimensions³⁵⁸.

Les tracts sont parfois largués par avion au-dessus des lignes ennemies, comme l'indique les témoignages d'Erich Dohl et de Gustave Folcher. Les réponses, pour contrer les discours des tracts, montrent l'affrontement réel par le biais du moral. À des tracts britanniques en décembre 1939 accusant les Nazis de rester à l'arrière, d'être des « embusqués » qui semblent obtenir un certain succès sur le moral des soldats allemands, Goebbels ordonne aux *Propagandakompanie* une réponse efficace, qui se traduit par des reportages auprès des cadres des instances nazies mobilisés au front³⁵⁹.

³⁵⁶ ECK, Hélène (dir.), *La guerre des ondes. Histoire des radios de langue française pendant la Deuxième Guerre mondiale*, op. cit., et WILLIAMS, Maude et WILKIN, Bernard, *French Soldiers' Morale in the Phoney War, 1939-1940*, op. cit.

³⁵⁷ Museum für Post Und Telekommunikation, 3.2009.1998, Dohl, 11 mars 1940, lettre à sa femme et sa fille. « Ein engl. Flieger hat Flugblätter abgeworfen. Grobecker hat 90 Stück gesammelt. Er war natürlich sehr hoch (8000 m) und Nachts da. Wir haben nichts von ihm bemerkt. »

³⁵⁸ *La contemporaine*, O col 4483/17, Folcher, p. 65.

³⁵⁹ UZIEL, Daniel, *The Propaganda Warriors. The Wehrmacht and the Consolidation of the German Home Front*, Peter Lang, Bern, 2008, p. 262.

L'imprécision d'une telle technique alliée à l'imprécision des renseignements militaires amène parfois à de mauvais largages. C'est le cas par exemple d'un largage de tract en langue française à destination des troupes françaises et récupéré par des soldats britanniques (Figure 19).

Figure 19. Tract de propagande allemande.

Au texte de propagande finalement classique s'ajoute une note manuscrite du major Flint, dont la traduction est la suivante : « tract allemand ramassé à Formerie (Oise), mai 1939 ». Le texte du tract, n'évoquant pas encore l'offensive allemande, ni en Scandinavie, ni à l'Ouest, permet de le dater approximativement du début de la guerre, mais certainement après mai 1939. L'erreur de la note, mai 1939, laisse supposer une confusion entre l'année 1939 et mai 1940, date à laquelle débute l'offensive allemande. Cette incertitude pesant sur la date peut faire douter également du lieu où le document a été ramassé. Ce dernier cependant, écrit en français, a bel et bien été ramassé par un officier britannique. Cette note montre la dispersion et les irrégularités liées au parachutage de tracts, qui n'arrivent pas toujours à leurs destinataires.

D'autres méthodes sont alors employées par les sections de propagande allemandes qui, pour faire traverser le front à leurs tracts, utilisent des petits ballons aériens ou des

lanceurs de mines, *Minenwerfer* pour lancer de l'autre côté du no man's land des prospectus³⁶⁰. Contrairement aux avions, ces *Minenwerfer* doivent être amenés à proximité du front, afin que les tirs puissent atteindre les lignes françaises³⁶¹. En raison de la difficulté de l'opération, et des moyens requis pour sa réussite, l'action des *Minenwerfer* est souvent conjuguée avec les voitures haut-parleurs, qui doivent elles aussi se retrouver à proximité du front et être escortées en cas de riposte française.

Les tracts de forme diverses diffusés des deux côtés du front. Peu d'entre eux sont parvenus jusqu'à aujourd'hui, compte-tenu de la fragilité de la source. Les plus nombreux datent pour la plupart de la campagne à l'Ouest déclenchée le 10 mai 1940³⁶².

Un feuillet allemand, publié de décembre à avril 1940, invite cependant à réfléchir sur la forme que peuvent prendre ces tracts. En décembre 1939 est créé un périodique, qui ressemble en tout point à un journal du front français, au point qu'il fut répertorié comme tel à son entrée en tant qu'archive à La contemporaine. Il est cependant bel et bien publié par l'Allemagne Nazie et largué au-dessus des lignes françaises par avion.

Il existe au moins quatre numéros du *Journal de Cambonne*. Deux exemplaires, celui de décembre 1939 et celui de janvier 1940³⁶³, sont conservés à La contemporaine, tandis que la maquette, en langue allemande et non datée, du quatrième numéro est consultable aux archives fédérales allemandes de Lichterfelde, dans les archives du Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda³⁶⁴.

D'un format plus petit que les journaux du front habituels, il en adopte néanmoins les codes : de l'humour, de nombreuses illustrations, des espaces artistiques où sont publiés chansons et poèmes, diverses rubriques comme les publicités, factices évidemment, ou les

³⁶⁰ Service Historique de la Défense, 27N69, 26 octobre 1939.

³⁶¹ Bundesarchiv Freiburg, RH45-14, *arch. cit.*

³⁶² De nombreux tracts sont écrits pour des troupes particulières, suivant leur religion ou leur origine géographique. Les Allemands envoient donc des tracts écrits en arabe et en français pour les troupes musulmanes, des tracts écrits en anglais pour le BEF, des tracts ciblant spécifiquement les Bretons, ou les troupes alpines déployées en Norvège.

³⁶³ Ces deux numéros sont respectivement rentrés le 5 janvier 1968 et le 29 janvier 1959, par deux dons de personnes différentes, contrairement à la plupart des journaux du front, envoyés dès leur création à la Bibliothèque Musée de la guerre en 1939-1940.

³⁶⁴ Bundesarchiv Lichterfelde, NS 18/1199, NS 18 Reichspropagandaleiter der NSDAP. Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda. Flugblätter an ausländische Soldaten und die Zivilbevölkerung.

mots croisés. Le journal est illustré par plusieurs dessins humoristiques et satiriques, comme c'est le cas pour les journaux du front. Au premier abord, rien ne peut indiquer qu'il s'agit d'un tract de propagande. *Le Journal de Cambronne* peut ainsi être lu à la vue de tous sans éveiller les soupçons d'une autorité militaire soucieuse du moral des soldats.

Le titre du journal est une référence évidente au général d'Empire français Pierre Cambronne qui, à Waterloo, aurait crié aux Anglais son mot l'ayant rendu célèbre. Insistant sur cette défiance vis-à-vis de l'Angleterre, le titre veut rappeler les guerres passées avec le Royaume-Uni, affaiblir la confiance que les soldats français ont envers leur allié afin de les démoraliser. Ce journal de propagande allemande n'est pas le seul à utiliser le nom du général. En effet, le 146^{ème} régiment d'infanterie de forteresse publie un authentique journal du front français intitulé Cambronne, on ne passe pas, faisant une double référence, au général et à l'Empire tout d'abord, à la Première Guerre mondiale ensuite, montrant l'importance de l'instrumentalisation du passé par les différentes propagandes. L'éditorial du quatrième numéro du journal français, d'avril 1940, évoque le tract allemand :

Ainsi, la propagande nationale-socialiste ne recule devant aucun moyen perfide. Voici maintenant qu'elle édite un bulletin et que ce bulletin est intitulé « Le journal de Cambronne ». CAMBRONNE, le seul, le vrai, l'unique, CAMBRONNE, notre canard de guerre, le journal de notre régiment, élève la plus vigoureuse, la plus énergique, la plus sonore protestation ! C'est de l'usurpation ! C'est du vol et de la lâcheté ! C'est de la tromperie sur la qualité³⁶⁵ !

Les rédacteurs du journal s'insurgent contre la propagande allemande, accusant ensuite le journal allemand d'être un ersatz, terme popularisé pendant la Première Guerre mondiale et faisant référence à un journal d'une qualité moindre. Employant les termes d'usurpation et de vol, les rédacteurs essaient d'insister sur la légitimité de leur titre. Tout laisse à penser, dans cet éditorial, que le journal français est en effet le premier à être paru, alors qu'en réalité, son premier numéro date de janvier 1940, soit presque quinze jours après la publication du *Journal de Cambronne* allemand, le 15 décembre 1939. Si le choix

³⁶⁵ La contemporaine, FP RES 131, Cambronne, n° 4, avril 1940, p. 1.

des noms semble être une coïncidence, rien n'indiquant une quelconque influence de part et d'autre du Rhin, les Français cherchent à en réclamer la paternité, insistant sur les « faussaires » que sont à leurs yeux les Allemands.

La propagande allemande montre à travers cette publication une avance importante vis-à-vis de ses homologues française et britannique. S'il est difficile de mesurer la réception d'un tel document, sa mention dans un journal du front français, rappelant sa diffusion dans d'autres pays francophones comme la Belgique, montre un certain succès quant à cette forme originale. Le contenu quant à lui, suit la ligne classique de la propagande nazie. Cette dernière s'attache à déconstruire les liens existant entre les troupes françaises et les troupes britanniques, assez peu nombreuses en France. Ayant cependant des contenus plus importants que les tracts classiques ou que les émissions par haut-parleurs, de nouveaux thèmes apparaissent, laissant transparaître l'idéologie nazie. L'antisémitisme apparaît plus violent que dans les autres diffusions étudiées. Le second numéro prend à parti le député et ancien ministre Georges Mandel, dans un long article. Reprenant la rhétorique nazie, Georges Mandel devient le « Juif Mandel », responsable de la guerre, contrôlant la finance et profiteur de guerre. L'antisémitisme réapparaît dans les mots croisés, lors de la première définition : « Ministre belliciste anglais », qui renvoie à Leslie Hore-Belisha, secrétaire d'état à la guerre jusqu'en janvier 1940, d'origine juive.

Les propagandes, alliées comme allemandes, mises en place sur le front pendant cette période de « guerre du moral » confèrent au front un second sens. Loin d'être uniquement un espace de combats et d'affrontements, il devient une interface où des échanges, par le biais de la radio, des banderoles, des tracts sont possibles. Le soldat allemand Kurt W. raconte l'un d'entre eux dans son journal de guerre.

Depuis la Suisse, il y a un appel téléphonique en provenance d'un bunker de la ligne Maginot. Des soldats et officiers français demandent à ce que la radio allemande diffuse la chanson « Parle-moi d'amour ». Ce souhait suscite un énorme enthousiasme parmi nos auditeurs et nous-même³⁶⁶.

³⁶⁶ Deutsche Tagebucharchiv, 84-1, Kurt W., 1^{er} octobre 1939. « Über die Schweiz kommt ein Tel-Anruf aus einem Bunker der Maginot-Linie. Franz. Soldaten und Offz. bitten den deutschen Rundfunk um das Lied "Parle-moi d'amour". Dieser Wunsch löst bei den Zuhören u. bei uns riesige Begeisterung aus. »

Ce type d'interaction, ressemblant à une fraternisation par le biais des ondes, est rare. La demande française intervient le 1^{er} octobre 1939, avant même l'offensive de paix de la propagande allemande, et dénote l'étrangeté de la guerre.

Fraternisations

Les fraternisations avec les Allemands, étroitement surveillées, apparaissent néanmoins dans quelques lettres de soldats. Elles sont particulièrement bien renseignées, étant donnée la priorité donnée à ce genre d'informations dans les commissions du contrôle postal³⁶⁷. Pour le mois d'octobre 1939, les rapports de commission du contrôle postal relatent cinq événements liés à une fraternisation ou à des échanges entre Français, qui ne sont pas tous soldats, et des militaires allemands. Il s'agit, presque à chaque fois, d'une initiative allemande.

Deux de ces fraternisations mettent en scène soit des Autrichiens³⁶⁸, soit des Alsaciens³⁶⁹. La spécificité régionale mentionnée est particulièrement importante pour justifier la fraternisation. En effet, les Autrichiens, dans les représentations des soldats français, ne sont pas aussi fanatisés que les Allemands, et plus prompts à fraterniser, voire à s'opposer au Troisième Reich³⁷⁰. Quant aux Alsaciens, leur représentation est variable, tantôt désigné comme de bons soldats, tantôt comme des traîtres potentiels, ou plus proche des Allemands que les autres soldats. Ainsi, le 5 octobre 1939, un soldat du 172^{ème} régiment d'infanterie, dans le secteur fortifié du Bas Rhin écrit :

Des travailleurs français creusaient des fossés au bord du Rhin, au port à pétrole. Les Allemands les ont entendus et ont allumé un phare dans leur direction. Naturellement les Français se sont

³⁶⁷ WILLIAMS, Maude, « Fraternisierungen an Rhein und Mosel während der Drôle de Guerre (1939-1940) », contribution à un colloque *Représentations et approches interdisciplinaires des fraternisations franco-allemandes dans les conflits contemporains (1813-1945)*, Université de Stuttgart, 26-27 avril 2018.

³⁶⁸ Service Historique de la Défense, 27N69, rapports des commissions du contrôle postal, 24 octobre 1939.

³⁶⁹ *Ibid.*, 5 octobre 1939.

³⁷⁰ Cela est dû à la perception de l'*Anschluss* par un certain nombre de Français. L'annexion de l'Autriche au Reich est perçue comme la première des annexions territoriales. Cependant, à la différence des Sudètes, ou du reste de la Tchécoslovaquie, l'intégration était voulue par un grand nombre d'Autrichiens, moins victimes que complices de l'Allemagne nazie. BUCHMANN, Bertrand Michael, *Österreicher in der Deutschen Wehrmacht. Soldatenalltag im Zweiten Weltkrieg*, Böhlau Verlag, Wien - Köln - Weimar, 2009.

couchés par terre puis, comme la lumière ne s'éteignait pas, ils se sont remis à travailler. Tout à coup le phare s'est éteint. Alors les Alsaciens ont crié : « Licht. Licht. » Les Allemands ont répondu dans leur langue « Attendez notre moteur est en panne ». Et effectivement, une demi-heure après, ils ont rallumé leurs feux³⁷¹.

La langue commune entre les Alsaciens et les Allemands, l'absence de combat et le partage des conditions de vie similaires facilitent l'échange dans ce cas particulier. Ces interactions avec l'ennemi sont tantôt exceptionnelles, comme dans le cas décrit par ce soldat, ou parfois régulières, comme dans un autre extrait de lettres, remarqué le 1^{er} novembre 1939. Dans un secteur de la V^{ème} Armée française, les soldats français et allemands avaient effectivement pris le pli chaque matin de se saluer, de part et d'autre de la frontière. La relève des Allemands, par des troupes plus jeunes, et donc plus fanatisées d'après les Français, vient mettre fin à ces salutations quotidiennes³⁷². Il est difficile, dans ces cas-là et en l'absence de sources, de savoir si ces actes de fraternisation relèvent d'une initiative locale ou d'une directive générale, ou si elles appartiennent à une propagande plus large visant à montrer le visage d'une Allemagne pacifique et voulant éviter la guerre.

Ces fraternisations semblent parfois faire espérer une issue rapide à la guerre, comme dans une lettre lue le 11 octobre 1939 par le contrôle postal :

On voit les frigolins à 200m de nous ; ils travaillent à poser des fils de fer barbelés et aussi beaucoup d'explosifs, des mines et toutes sortes de trucs pour nous tuer si on faisait une attaque. Mais ils ne sont pas agressifs et nous non plus. Personne ne tire, aussi bien de leur côté que du nôtre. Hier, il y a eu un Officier et un sous-officier français qui ont été leur causer. Nous [sic.] deux gradés ont posé leurs armes sur la pelouse et ont levé les bras pour leur faire voir qu'ils ne voulaient faire du mal. Il en a été de même du côté allemand, les Officiers ont posé leurs armes et se sont avancés vers eux jusqu'à la rivière qui fait frontière. Là, ils se sont salués et ont

³⁷¹ *Ibid.*

³⁷² *Ibid.*, 1^{er} novembre 1939.

discuté ensemble un moment. Nos Officiers leur ont demandé : Est-ce que vous voulez la Guerre ? et eux de répondre : « Non et dans deux semaines, guerre terminée ». Si cela était vrai. Enfin espérons³⁷³.

À nouveau, l'inactivité sur le front, malgré la préparation du combat et les objets de mort, est le cadre propice à un rapprochement entre officiers français d'un groupe de reconnaissance et des officiers allemands. La discussion, qui semble courte, est répétée jusqu'aux oreilles de ce soldat. L'espoir d'une paix diplomatique, sans combat, plutôt répandue dans l'armée française après son inaction face à la chute de la Pologne, réapparaît et semble même être encouragée par de tels rapprochements au front.

³⁷³ *Ibid.*, 11 novembre 1939.

Conclusion de chapitre

Au front, de nombreuses activités sont proposées aux soldats au fur et à mesure que la guerre avance pour maintenir leur moral et leur combativité dans une guerre d'attente. La production de journaux, le sport, les spectacles du théâtre et du cinéma aux armées, les lectures proposées par les foyers de soldats sont autant de divertissement qui permettent aux soldats de sortir de l'ordinaire militaire et de s'évader du front : ces activités sont souvent bien accueillies par les combattants. Cette mobilisation culturelle, chargée de combattre le « cafard » et l'ennui, s'appuie souvent sur des expériences de la Grande Guerre, remises à jour avec l'entrée en guerre de 1939-1940.

Cette mobilisation est mise à l'épreuve par l'ennemi, tout au long de la période. Des tracts, des émissions de radio et par haut-parleurs, des pancartes sont employés par les trois armées afin de démoraliser, voire de démobiliser les troupes stationnées à la frontière. L'efficacité de cette propagande est cependant à nuancer, car elle est habituellement ignorée ou moquée par les soldats-cibles. Néanmoins, au cours de la période, Français et Allemands s'appuient sur l'expérience développée au front afin de perfectionner leurs propres propagandes à l'ennemi.

Conclusion de partie

Guerre d'attente, guerre d'usure, guerre de position, guerre des nerfs... autant de guerres en une unique période de huit mois. Les références récurrentes à la Première Guerre mondiale apportent avec elles un poids mémoriel important : les comparaisons avec 14-18, et les horizons d'attente des soldats français, britanniques et allemands influencent la vie quotidienne des soldats. Les loisirs, comme le foyer de soldats ou les permissions, sont des initiatives popularisées pendant la guerre précédente et instaurée dès le déclenchement de la guerre en 1939. De même, l'autorité et la légitimité des officiers est souvent vu à travers le prisme de la Grande Guerre, qu'ils soient vétérans ou non, qu'ils aient déjà combattu ou non. Ce poids important ne saurait effacer cependant les spécificités nationales d'une part, et les particularités liées aux formes de la guerre de 1939-1940.

La rareté des combats et des offensives entraînent un danger moins présent, et parfois un relâchement en termes d'attention et de discipline. L'impossibilité des jeunes officiers et sous-officiers des armées alliées sans l'expérience de la guerre, d'apprendre à commander au feu, de légitimer leur autorité militaire affaiblit parfois le lien qui les unit avec leurs hommes. En outre, la difficulté de dégager assez de temps pour entraîner leurs hommes à la guerre moderne, les campent dans une position résolument défensive, tant physiquement, par la construction de tranchées et de fortifications bétonnées, que moralement, par l'insistance des organes de propagande sur la guerre longue, économique et périphérique.

Face à ces armées retranchées derrière la ligne Maginot, la Wehrmacht, si elle connaît les mêmes références à 14-18, d'une manière moins marquée et moins systématique, ne s'enferme pas dans une logique défensive autour de la ligne Siegfried mais est au contraire encouragée à garder un moral offensif distillé par les *Propagandakompanie* en relation avec les officines du *Kraft durch Freude*, qui jouent un rôle central dans le lien qui unit Wehrmacht et parti nazi. Si l'armée allemande de 1939-1940, et notamment la campagne de France de 1940, est historiographiquement perçue comme moderne, par l'emploi de tactiques nouvelles et de matériels comme les chars et les avions en grand nombre, elle est également novatrice au cours des mois qui précèdent l'offensive à l'Ouest. Si la Wehrmacht reprend les méthodes traditionnelles de propagande,

comme les tracts largués au-dessus des lignes ennemies, elle introduit de nouveaux media qui servent sa campagne de démoralisation de l'ennemi. L'utilisation de la radio, comme Radio-Stuttgart, en est l'exemple le plus représentatif, reprenant l'expérience non plus de la Première Guerre mondiale, mais celle de la conquête du pouvoir par les nazis tout au long des années 1930.

Deuxième partie. Représenter les combats et les combattants d'une guerre invisible

Les huit mois de guerre de septembre 1939 à mai 1940 apparaît donc comme une guerre sans combat. À la frontière franco-allemande, les mobilisés des trois nations belligérantes se retrouvent, dans l'expectative du combat : côte à côte tout d'abord, Britanniques et Français se retrouvent une nouvelle fois « dans les tranchées » ; face-à-face ensuite, observant au-delà du no man's land les Allemands. Pendant ces mois d'attente des relations multiples se créent entre alliés et ennemis.

La politique internationale influence également les représentations des combattants. Ceux qui font la guerre ne sont pas uniquement les soldats à l'autre bout du fusil, qui partagent les mêmes conditions de vie, mais les hommes politiques et les états-majors, intrigant à l'arrière, dans les capitales européennes. Face aux mensonges nazis qui accusent les Juifs d'être les responsables de la guerre, qui financent les guerres par la monnaie britannique, les Alliés occidentaux essaient de montrer, à raison, Hitler, et les Nazis, comme les responsables d'une guerre qu'ils ont déclarée.

Les relations internationales, entre belligérants et neutres notamment, génèrent auprès des combattants des craintes et des attentes. Les places de la Russie soviétique, des États-Unis d'Amérique et de l'Italie dans les représentations des soldats mobilisés sont particulièrement intéressantes car elles offrent à voir parfois l'incompréhension de la situation internationale et de la guerre qu'ils mènent.

Le combat dans la période de septembre 1939 au 10 mai 1940 n'est pas entièrement absent du front. Des escarmouches ont lieu entre patrouilles et avant-postes. Pour ceux qui sont au cœur de l'action, le danger est bien présent et le raconter, dans leurs journaux ou dans leurs lettres, permet d'apporter un autre regard à cette guerre sans offensive.

Le combat ne semble cependant pas suffisant à entretenir seul l'esprit combattif et patriotique des soldats mobilisés. La création de nouveaux récits, fictifs ou passés, comme

l'exploitation des succès maritimes et navals permettent de créer un contexte guerrier supplémentaire.

Comment ces huit mois transforment-ils les représentations que les combattants ont à la fois des acteurs comme de la bataille en elle-même, souvent héritées du passé ?

Chapitre. 3 Les « Autres », acteurs de la guerre

Lorsque la France, le Royaume-Uni et l'Allemagne se retrouvent face à face en septembre 1939, les belligérants se souviennent du front occidental de 1914-1918. Les alliés comme les ennemis se ressemblent et se confondent, comme si les années d'entre-deux-guerres n'avaient été qu'une parenthèse³⁷⁴. Les ruptures pourtant, semblent claires. Si parfois, par un raccourci facile mais erroné, les Alliés regroupent Hitler et Guillaume II dans le pangermanisme et le militarisme prussien, l'Allemagne nazie n'est plus l'Allemagne impériale. De même, à l'Est, le jeu des alliances a changé. La Pologne nouvellement créée, écrasée entre l'Allemagne et l'Union Soviétique, semble offrir un double front précaire et ténu. Sous les apparentes similitudes se cachent les réelles particularités de la période.

Reste ensuite la question des neutres. L'Union Soviétique, alliée à l'Allemagne nazie, cherche à tirer un maximum de profits de la guerre occidentale, en Pologne, en Finlande et dans les pays baltes. L'Italie et les États-Unis, proclamés non-belligérants, dont les entrées tardives pendant la Première Guerre mondiale font espérer aux Alliés occidentaux un futur engagement à leurs côtés, sont également le centre des attentions des diplomates des trois pays belligérants.

Comment les combattants, français, britanniques et allemands, perçoivent les acteurs, alliés, ennemis et neutres, à travers le prisme de la Première Guerre mondiale ? Comment l'évolution des différents acteurs, pendant l'entre-deux-guerres, mais également au cours de cette guerre sans combat de septembre 1939 au 10 mai 1940, influence-t-elle les représentations des soldats ?

³⁷⁴ L'idée de « guerre de trente ans » est d'ailleurs développée par De Gaulle après la défaite française, et popularisée par lui, en septembre 1941, en Syrie, puis en novembre 1941 dans son discours à l'Albert Hall : la guerre est menée avant tout contre le « germanisme ». Elle est aujourd'hui remise en question, comme dans l'article de WEINRICH, Arndt, « Il n'y a pas de guerre de Trente Ans », in *L'histoire Collections*, n° 61, octobre – décembre 2013, p.80. L'auteur rappelle néanmoins l'importance de la mémoire de 1914-1918 dans la préparation de 1939-45.

I. Représenter l'allié : une perspective franco-britannique

Face à l'Allemagne, isolée au début de la guerre, malgré la signature du pacte germano-soviétique, les Français et les Britanniques, se retrouvent une nouvelle fois côte à côte à l'Ouest, tandis que leur allié oriental, la Pologne, s'effondre.

1. « [...] we had almost forgotten the slaughter of Poland. »

Le 1^{er} septembre 1939, après une attaque montée de toute pièce par la SS sur la station-radio allemande de Gleiwitz, l'armée allemande entre sur le territoire polonais. L'attaque est coordonnée depuis le Nord, le Sud et l'Ouest de la Pologne. Menée par une armée supérieure en nombre et mieux équipée, l'attaque allemande bouleverse les défenses polonaises qui, malgré la défense énergique. Le 5 septembre 1939, les frontières polonaises sont perdues, et les troupes polonaises se replient sur Varsovie. À la mi-septembre, les Polonais échouent dans la contre-attaque sur la Bzura. Le 17 septembre 1939, suivant les accords germano-soviétiques³⁷⁵, l'Armée Rouge traverse la frontière orientale et soumet l'est de la Pologne. Le 28 septembre, les forces allemandes obtiennent la reddition de Varsovie, tandis que les dernières forces polonaises résistent jusqu'au début du mois d'octobre 1939 avant d'être réduites au silence.

Pendant ces quatre semaines de combat, la frontière occidentale reste calme, malgré un début d'offensive dans la Sarre, qui s'apparente davantage à une reconnaissance en force qu'à une réelle offensive. En dépit des promesses faites par l'État-major français, le gros de l'armée ne se lance pas à l'assaut de la frontière allemande, pourtant peu défendue par l'armée allemande. Les Alliés occidentaux, prévoyant la défaite polonaise et mettant en place une stratégie de guerre longue, préfèrent économiser leurs troupes, et s'adaptant à une doctrine résolument défensive.

³⁷⁵ MÜLLER, Rolf-Dieter, *Der Feind steht im Osten : Hitlers geheime Pläne für einen Krieg gegen die Sowjetunion im Jahr 1939*, Berlin, C Links, 2011, p. 149 et suivantes. Passés entre Molotov et Ribbentrop, ces accords prévoient un pacte de non-agression entre l'Allemagne nazie et l'Union Soviétique, ainsi que la promesse d'une non-intervention, officielle ou officieuse, dans un conflit dans lequel serait engagé l'un ou l'autre parti. Par ailleurs, un protocole secret a été signé, partageant l'Europe orientale en deux sphères d'influence, l'une soviétique et l'autre nazie. Ce pacte intervient alors que la France et le Royaume-Uni avaient dépêché une mission diplomatique afin de négocier un accord ou une alliance avec l'URSS. Le pacte germano-soviétique n'est qu'une façade, Hitler étant persuadé que l'Union Soviétique est l'ennemi à abattre.

L'alliance franco-polonaise, célébrée et popularisée pendant l'entre-deux-guerres, reste présente dans tous les esprits. Le 2 septembre 1939, le capitaine français Gendreau écrit dans son journal ses craintes et ses espérances pour la guerre à venir :

Les troupes allemandes ont franchi la frontière polonaise. Que va faire la France ? Est-elle en mesure de porter secours à la Pologne, ou devra-t-elle abandonner son alliée ? Il faut en tout cas une fin à nos incertitudes. Mieux vaut la guerre une bonne fois que de la craindre toute sa vie³⁷⁶.

L'aide française et britannique aux Polonais est acceptée par la majorité des Français. Selon l'un des premiers sondages de l'Institut français d'opinion publique, lancée en 1938, la majorité des Français estime que l'opposition par les armes à Hitler en cas d'une revendication allemande pour Dantzig est nécessaire³⁷⁷. Dantzig est une bande de terres offrant à la Pologne un accès à la mer, séparant la Prusse Orientale du reste de l'Allemagne. Possédant une forte population allemande ou germanophone, elle est revendiquée par le Troisième Reich et est à l'origine du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. À la date du 31 août 1939³⁷⁸, en apprenant l'entrée des troupes allemandes en Pologne, le lieutenant français Didelot note l'agitation qui gagne les soldats, qui se préparent au combat :

Les dispositions de combat sont prises. Chacun coiffe le casque, s'équipe, place les armes à portée de la main. Un petit pincement au cœur, une nervosité inaccoutumée dans le camp et après cette agitation, l'anxiété de l'attente³⁷⁹.

³⁷⁶ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 2 septembre 1939, p. 11.

³⁷⁷ Cette étude doit cependant être nuancée : d'une part, en raison de la faiblesse du sondage, et de son échantillonnage assez faible, et d'autre part en raison de l'absence d'impact de ces études sur le président du Conseil d'alors, Édouard Daladier. Se reporter aux articles de BLONDIAUX, Luc, « Le nouveau régime des opinions. Naissance de l'enquête par sondage », in *Mil Neuf Cent. Revue d'Histoire intellectuelle*, n° 22, 2004, p. 161-171, et du même auteur « Le chiffre et la croyance. L'importation des sondages d'opinion en France ou les infortunes d'une opinion sans publics », in *Politix, Revue des sciences sociales du politique*, n° 22, 1994, p. 117-152.

³⁷⁸ Le lieutenant Didelot date de manière erronée l'entrée des troupes allemandes en Pologne, effective le lendemain, le 1^{er} septembre 1939.

³⁷⁹ La contemporaine, O pièce 56146, Didelot, 31 août 1939, p. 21.

Une attente dans laquelle sont plongées les soldats français et qui ne trouvera pas son dénouement avant plusieurs mois. Cette attente trouve une certaine incompréhension chez les soldats alliés : au lieu d'aider les Polonais, ils attendent alors que l'ennemi est inférieur en nombre. Un changement s'opère avec la chute de la Pologne. Gendreau écrit le 20 septembre 1939 :

La résistance de la Pologne s'est effondrée. Les Allemands occupent maintenant ce fameux "couloir". Et l'armée soviétique a franchi à son tour les frontières de ce malheureux pays. Mais qui pourrait s'émouvoir d'événements si lointains³⁸⁰ ?

Le couloir en question est celui de Dantzig. Après 18 jours de campagne, Gendreau porte un regard las et insensible sur le sort de la Pologne. L'éloignement des combats et les problèmes propres aux soldats leur font oublier la raison de leur mobilisation. Ce sentiment se retrouve chez les soldats britanniques, comme le major Rex, qui évoque, plusieurs mois après le début de la mobilisation : « Dans la fièvre du service militaire, nous avons presque oublié le massacre de Pologne³⁸¹. »

Un soldat français écrit à l'attaché de la Chancellerie de Pologne en France le 26 octobre 1939 :

Je suis fier que le sentiment de l'honneur ait été assez vif dans mon pays pour que la mission nous soit confiée, à mes camarades et à moi, de combattre pour la résurrection du vôtre. Cette mission sera remplie jusqu'au bout, nous nous battons pour cela³⁸².

L'attachement réaffirmé à la Pologne se retrouve chez un certain nombre de soldats, comme dans l'extrait relevé par le contrôle postal. Chez d'autres, l'espoir d'une solution diplomatique surgit, et la possibilité de rentrer chez soi sans combattre apparaît dans certaines lettres, malgré de discours de soutien de la France à la Pologne. François Dodat

³⁸⁰ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 2 septembre 1939, p. 13

³⁸¹ Imperial War Museum, documents.1566, Rex, p. 5. « In the fever of military duties we had almost forgotten the slaughter of Poland. »

³⁸² Service Historique de la Défense, 27N69, 26 octobre 1939, rapport des commissions du contrôle postal.

et sa femme Renée échangent plusieurs fois, en septembre et en octobre 1939, au sujet de la Pologne. Le premier écrit, le 12 septembre, alors même que Varsovie tient encore tête aux troupes allemandes : « Si seulement cette histoire pouvait s'arrêter après l'effondrement de la Pologne³⁸³. » Le fatalisme et le défaitisme dont fait preuve Dodat n'est pas isolé. Marqué par le pacifisme de l'entre-deux-guerres, le couple Dodat espère une solution diplomatique pacifique. Renée décrit à François, tant pour se rassurer elle-même que pour discuter avec son mari, toujours au sujet de la Pologne, des rumeurs qui circulent à l'arrière : « Elle [une voisine] ne croit pas qu'il y ait jamais d'offensive de notre part (sinon dit-elle, on n'aurait pas attendu le retour des troupes de Pologne³⁸⁴). »

Face à ces discours pacifistes, la propagande alliée, et notamment française, par le biais de son *Bulletin hebdomadaire d'informations*, des journaux du front et des sections photographiques aux armées, essaie de remobiliser les soldats autour de la question polonaise. Deux figures de la Pologne sont valorisées. Apparaît tout d'abord une Pologne martyre, victime de l'Allemagne nazie. Ainsi *Turluret 101*, journal du front français, écrit en janvier 1940 : « Les soldats boches se sont montrés de véritables barbares dans leur campagne de Pologne et ont commis des atrocités épouvantables³⁸⁵. » Les termes utilisés par le rédacteur montrent le spectre de la Grande Guerre : la Pologne devient une nouvelle Belgique, attaquée par les « Boches » qui commettent des « atrocités ». Le terme « d'atrocités » renvoie aux exactions des troupes allemandes lors de leur entrée en Belgique, en 1914. 6500 civils avaient alors trouvé la mort³⁸⁶. Dans la comparaison entre la Pologne de 1939 et la Belgique de 1914, les historiens britanniques John Horne et Alan Kramer rappellent néanmoins l'absence de la perception idéologique par les Français et Britanniques des atrocités commises par les troupes allemandes en Pologne³⁸⁷. La propagande allemande, par l'envoi de tracts aériens pour justifier son invasion de la Pologne, cherche également à rejeter la faute sur les Polonais. Dans des tracts en langue française, les *Propagandakompanien* insistent sur les mauvais traitements et les assassinats supposés que perpétraient les Polonais à l'encontre de la minorité allemande de Dantzig³⁸⁸.

³⁸³ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 12 septembre 1939, lettre de François à Renée Dodat.

³⁸⁴ *Ibid.*, 1^{er} octobre 1939, lettre de François à Renée Dodat.

³⁸⁵ La contemporaine, FP RES 159, *Turluret 101*, n° 3, janvier 1940, p. 1.

³⁸⁶ HORNE, John, « Atrocités et crimes de guerre », in WINTER, Jay et BECKER, Annette (dir.), *La première guerre mondiale. Vol. 1 Combats*, Paris, Fayard, 2013.

³⁸⁷ HORNE John, KRAMER Alan, *German Atrocities, 1914, A History of Denial*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2001, p. 406.

³⁸⁸ Bundesarchiv Freiburg, RH 45-28, Einheiten der Propagandatruppe des Heeres, « L'hécatombe des Allemands minoritaires en Pologne ».

La mention des atrocités allemandes en Pologne vise à avertir le lecteur sur les risques courus par son pays en cas de défaite, tout en rappelant contre qui il se bat. Je pique dépeint un tableau similaire, d'un peuple martyr :

Les Polonais, Messieurs les Français, se sont battus pour les Anglais ! Bien plus, c'est pour faire plaisir à l'Angleterre qu'ils ont osé « attaquer » l'Allemagne [propagande allemande]. Les milliers de soldats polonais qui sont morts en héros, parce qu'ils n'ont pas voulu livrer leur patrie à l'envahisseur brutal, ne seraient sans doute pas du même avis, s'ils pouvaient encore être entendus. Les milliers de vieillards et de femmes sans défense, massacrés par les bombes « Made in Germany » auraient sans doute parlé autrement s'ils avaient pu faire une ultime confiance. Et tous ceux qu'on fusille encore aujourd'hui sur les bords de la Vistule parce qu'ils ne se soumettent pas à la loi barbare du conquérant sans scrupule, ne meurent-ils pas en criant : « Vive la Pologne³⁸⁹ » ?

La citation présente à nouveau les barbares, les femmes et les vieillards massacrés, l'héroïsme de la Pologne. Implicitement, le journal oppose à ces barbares la culture et la civilisation, renforçant l'idée d'une guerre juste menée par les Alliés contre les Allemands, une thématique déjà fortement déployée pendant la Première Guerre mondiale.

La Pologne apparaît ensuite comme héroïque, autre qualificatif souvent attribué à la Belgique en 1914³⁹⁰. En magnifiant l'allié, les journaux du front espèrent redonner confiance aux soldats français, malgré la défaite, prévisible, de l'armée polonaise. Ainsi, le *Petit écho du GRDI* 77, décrit le sacrifice héroïque de la Pologne :

³⁸⁹ La contemporaine, FP RES 147, *Je pique*, n° 2, Noël 1939, p. 5.

³⁹⁰ Le qualificatif est repris dès les premiers mois d'août 1914, comme dans le quotidien belge *Le Soir*, du 6 août 1914, qui annonce que « la France et l'Angleterre répondent au geste héroïque de la Belgique ». La contemporaine, GF P 1055, *Le soir*, n° 218, 6 août 1914. Le terme d'héroïsme est repris dans la presse française. La comparaison entre la Pologne et la Belgique, en 1914 avait déjà été évoquée. BECKER, Annette, *Les cicatrices rouges 14-18. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, p. 25.

L'héroïque résistance du peuple polonais a déjoué cette manœuvre [guerre-éclair] : l'Allemagne a dû précipitamment changer ses plans. Elle se laissait pour la première fois conduire par l'adversaire. Les opérations de Pologne permirent à la mobilisation française de se réaliser merveilleusement et tout à coup³⁹¹.

Le renversement de la situation militaire sert à cacher aux soldats français la défaite polonaise. D'une défaite rapide et sans soutien des Alliés, elle devient, sous la plume des rédacteurs, un sacrifice nécessaire et essentiel, si ce n'est prévu, dans le déroulement de la guerre. L'armée polonaise en France, en cours de reconstitution, fait l'objet d'une attention toute particulière quand elle est présentée aux soldats français. Ainsi, dans *l'Aigle Blanc 137* :

Quelque part, en France, venant des quatre coins du monde, par centaines de mille, des fils de la Pologne vont constituer une nouvelle armée. [...] Non, la Pologne n'est pas morte. Russes et Allemands ont cru la murer... définitivement cette fois, en son sépulcre... Mais au printemps prochain, le glaive polonais un glaive trempé et forgé par le sacrifice et le courage de toute une nation, viendra ajouter son poids à la balance des batailles³⁹².

En réalité, l'existence d'une force polonaise en France existe avant même la capitulation du pays. Pendant l'entre-deux-guerres, des accords ont été passés entre la France et la Pologne. Dès 1925, un projet « d'armée bleue » est mis sur pied dans l'éventualité d'une guerre à partir des 500 000 émigrés polonais en France. En 1939, 133 000 Polonais sont recensés, et près de 30 000 sont appelés sous les drapeaux³⁹³. Le 21 septembre 1939 sont formées les premières unités polonaises. Elles deviennent alors les forces armées d'un pays en exil, souvent photographiées ou filmées. Elles apparaissent ainsi dans le *Journal de Guerre n° 15*, des actualités cinématographiques françaises,

³⁹¹ La contemporaine, FP RES 229, *Le Petit écho du GRDI 77*, n° 1, novembre 1939, p. 2.

³⁹² La contemporaine, FP RES 127, *L'Aigle Blanc 137*, no 3, janvier 1940, p. 4.

³⁹³ MAREK, Edmond, *Le général Sikorski et ses soldats dans la campagne de France : 1939-1940*, Toulouse, E. Marek, 1999, p. 22. Cf. également BEAUVOIS, Yves, *Les relations franco-polonaises pendant la « Drôle de guerre »*, Paris, L'Harmattan, 1989.

diffusées uniquement auprès de l'armée. Le court film présente Wladislaw Raczkiewicz, président de la République de Pologne et le général Wladislaw Sikorski, premier ministre et ministre de la Guerre du gouvernement polonais en exil à Angers, passant en revue, dès le 30 septembre 1939, de Polonais en armes, alors que l'hymne polonais retentit. De nombreux exilés rejoignent cette nouvelle capitale, comme Ian Karski, officier polonais ayant réussi à fuir l'Occupation après la défaite de 1939³⁹⁴, et futur « messager du désastre ».

La section photographique aux armées prend également régulièrement des clichés des Polonais en photographie. C'est le cas en octobre 1939, en attendant un conseil de révisions, ou plus avantageusement, en 1940, lors d'une parade à Colombey-Les-Belles (Figure 20), devant des officiels français et polonais, dont le général Sikorski, le général français commandant la 4^{ème} Armée Requin et le général d'armée aérienne Denain, chargé du recrutement, de l'organisation et de l'instruction des formes armées polonaises constituées sur le territoire français.

Figure 20. Défilé des troupes polonaises à Colombey-Les-Belles³⁹⁵.

³⁹⁴ BECKER, Annette, *Les Messagers du désastre, Raphael Lemkin, Ian Karski et les génocides*, Paris, Fayard, 2018, p. 20.

³⁹⁵ Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, 4ARMEE70 D608.

Entièrement équipés par l'armée française, les forces polonaises, en mai 1940, comptent près de 84 500 hommes, venant pour 46 500 d'entre eux de la diaspora polonaise en France, les 38 000 autres étant des Polonais ayant réussi à fuir la Pologne, souvent par la Hongrie ou la Roumanie. Une unité polonaise, formée sur le modèle d'une brigade de chasseurs alpins, prendra même part à la campagne de Norvège, en avril 1940, aux côtés des Britanniques et des Français. Au cours de la période de septembre 1939 à mai 1940, deux divisions polonaises sont constituées : la 1^{ère} division d'infanterie polonaise est mise sur pied à partir d'octobre 1939, et possède un encadrement franco-polonais. Elle se renforce tout au long des premiers mois de 1940, avec d'être affectée à la 4^{ème} Armée, dans les Vosges ; la 2^{ème} division d'infanterie polonaise est mise sur pied à partir de mars 1940³⁹⁶. Elles seront toutes les deux engagées dans les combats de mai-juin 1940.

³⁹⁶ MINISTERE DES ARMEES, *Les grandes unités françaises : historiques succincts. Guerre 1939-1945*, tome 2, France, Imprimerie Nationale, 1967, p. 293 et suivantes.

2. « Si vous voyez les Anglais, faites-moi signe, ils sont bien quelque part » : une nouvelle Entente Cordiale ?

Une mésentente cordiale : un allié lointain et absent

Nous faisons du camping sous bois, il n'y a qu'une chose que j'aimerais voir, ce sont les anglais, ils sont aussi rares que les beaux jours. On nous en a promis beaucoup mais on ne les voit guère. Il fait trop mauvais pour eux³⁹⁷.

Notre moral est toujours assez bon, malgré tout les hommes seraient réconfortés de voir à nos côtés nos amis les anglais³⁹⁸.

Si vous voyez les Anglais, faites-moi signe, ils sont bien quelque part³⁹⁹.

La première, et principale récrimination des soldats français à l'égard de leur allié britannique est son absence du front. Les témoignages sont pléthores dans les lettres notamment, et le contrôle postal français chargé de la surveillance du moral relève régulièrement ces mentions négatives : la variable « Alliés » est surveillée chaque semaine, tout au long de la période. L'accent est mis sur l'importance de « voir » les Anglais, faisant de nombreux soldats français les disciples de Saint Thomas, ne pouvant se résoudre à croire en l'arrivée des Anglais sur le front, s'il ne s'agit pas de leur front. Or, principalement cantonnés sur la frontière franco-belge, dans le cadre du plan Breda-Dyle⁴⁰⁰, les Britanniques ne se trouvent pas, pour la majorité d'entre eux, sur la frontière franco-allemande.

³⁹⁷ Service Historique de la Défense, 27N69, 19 octobre 1939.

³⁹⁸ Ibid., 4 novembre 1939.

³⁹⁹ Ibid., 3 décembre 1939.

⁴⁰⁰ Le plan Breda-Dyle est un plan de guerre allié prévoyant l'entrée des troupes françaises, la 1^{ème} Armée et du corps expéditionnaire britannique en Belgique et aux Pays-Bas en cas d'une agression allemande. Le plan prévoyait une avancée rapide en Belgique pour arrêter les Allemands sur la Dyle, et la Bréda, deux rivières respectivement belge et néerlandaise. Les troupes stationnées devant la frontière belge, afin d'agir rapidement, étaient pour beaucoup des troupes mécanisées ou motorisées : le BEF, à ce titre, était entièrement motorisé. Cf. BOND, Brian, *France and Belgium, 1939-1940, op. cit.*

De la volonté d'être relevés ou de partager avec les Britanniques les rigueurs du front découle l'attente des soldats français de les voir sur le front.

J'espère que nous allons bientôt voir les soldats anglais autre part que sur les grands boulevards. Ils feraient mieux de venir nous relever car nous commençons à prendre racine⁴⁰¹.

Il dit qu'il y a des Anglais à Armentières. Est-ce vrai ? Et si c'était vrai, ils feraient bien de venir nous remplacer, ces vaches-là, car ils sont à l'arrière, se promènent les mains dans les poches, font leur faquin, pendant que nous sommes ici depuis 3 mois bientôt, que nous risquons les bombardements et que nous marchons dans 15 cm de boue. Les bandes de vaches, je ne dois pas en voir un parce que je lui dirais ce que je pense⁴⁰².

À cette idée d'une relève, une seconde critique apparaît contre les Britanniques, celle de vivre confortablement à l'arrière, ou dans des endroits dénués de tout danger. On les accuse d'être dans des casernes à l'arrière du front et de pouvoir se rendre régulièrement en ville, d'où les nombreuses rumeurs, plus ou moins fondées, notamment sur les relations entretenues entre les Françaises et les Britanniques. Une rancœur s'installe entre les deux alliés et transparaît à nouveau dans les lettres.

Il paraît que des girls vont suivre les régiments anglais pour faire danser et distraire les soldats. On peut se demander s'ils sont venus pour faire la guerre ou pour faire la foire. En attendant nous avons déjà sillonné pas mal de route sans jamais en rencontrer un⁴⁰³.

De nombreux témoignages, notamment dans les premiers mois de la guerre, entre septembre 1939 et janvier 1940, reprennent ces mêmes griefs, de soldats britanniques cantonnés à l'arrière ou dans les grandes villes au lieu de combattre au front, de faire la fête et de séduire les Françaises. Cette image des Anglais ne peut être détachée de celle de

⁴⁰¹ Service Historique de la Défense, 27N69, 20 octobre 1939.

⁴⁰² *Ibid.*, 3 décembre 1939.

⁴⁰³ *Ibid.*, 17 octobre 1939.

soldats particulièrement bien payés, troisième critique importante des soldats français envers leurs alliés :

Une puissance pareille c'est inadmissible : ils ont des « livres » à en bouffer, ça fait le bonheur des bistrotts français mais pas le nôtre⁴⁰⁴.

Un mois plus tard, les revendications sont toujours les mêmes chez un soldat :

Quant à ce qui a rapport à l'Armée, les Anglais par exemple, les copains sont fous de rage, n'en ayant pas rencontré un seul depuis que nous sommes au front, pas plus d'ailleurs que dans tous les cantonnements que nous avons faits. Il y en a certainement mais très peu et à l'arrière. En plus, ils sont bien nourris et touchent 19 frs. par jour, ils sont aussi autrement fringués que nous d'après ce qu'on a appris par le lieutenant⁴⁰⁵.

La différence entre la paie d'un soldat britannique et d'un soldat français est importante. La solde journalière d'un soldat français est estimée, selon le Journal Officiel du 4 novembre 1939 à 75 centimes pour un soldat de seconde classe, 1 Franc pour un caporal, 2,75 Francs pour un sergent⁴⁰⁶. À cette solde journalière s'ajoute une indemnité de combat de 10 Francs par jour pour les unités directement engagées dans le combat ou sous l'artillerie ennemie. À titre de comparaison, la solde britannique pour un soldat varie entre 2 shillings et 6 shillings 3 pence pour les *private*, ou soldats du rang, 4 shillings à 7 shillings 3 pence pour un corporal, 6 à 8 shillings et 9 pence pour *sergeant*⁴⁰⁷. La différence entre un soldat de seconde classe et un *private* sans expérience semble particulièrement importante : les 19 Francs avancés par le soldat français en novembre 1939 semblent exacts pour un soldat avec un peu d'expérience. Face aux 75 centimes, les 17 Francs⁴⁰⁸ que représentent

⁴⁰⁴ Service Historique de la Défense, 27N69, 20 octobre 1939.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, 20 novembre 1939

⁴⁰⁶ Bibliothèque Nationale de France, Journal officiel de la République Française, 4 novembre 1939, p. 12867.

⁴⁰⁷ Site British Military History, <https://www.britishmilitaryhistory.co.uk/docs-services-royal-army-pay-corps/>, consulté le 21 juillet 2019.

⁴⁰⁸ Le salaire a été calculé à partir des informations trouvées dans l'article : COLLECTIF, « Prix intérieurs et cours des changes en divers pays (France - Belgique - Italie - Grande-Bretagne - États-Unis) », in *Etudes et conjoncture - Union française / Economie française*, 4^e année, n° 2, 1949. pp. 9-56. Partant du cours officiel du dollar en livre sterling et en Francs de 1939, les correspondances ont été calculées sur la base d'une livre

les deux shillings semblent une fortune, ce qui explique la jalousie dont les soldats français font preuve et qui peut expliquer que certains les accusent d'être « le symbole de la défense du capitalisme⁴⁰⁹ », comme le note un censeur en décembre 1939.

La question de la paie est un enjeu particulier, noté également par les Britanniques, comme le rappelle tardivement l'officier britannique Hadley alors détaché dans une unité de contre-espionnage du BEF :

Ils [les soldats britanniques] venaient [à Rennes] habituellement pour une heure ou deux à de rares intervalles et pendant ce temps, ils cherchaient naturellement à se distraire. D'un point de vue moral, il n'y avait rien de terrible à cela, mais d'un point de vue fonctionnel, c'était plutôt une nuisance, car cela donnait parfois un semblant de réalité à l'idée activement entretenue par la propagande allemande, que le soldat britannique s'amusait pendant que le poilu combattait. Cette idée était encouragée par le salaire beaucoup plus élevé touché dans les troupes britanniques par rapport à celui des troupes françaises. [...], mais à l'époque, c'était une véritable épine dans le pied des relations franco-britanniques⁴¹⁰.

Si la propagande allemande a en effet particulièrement insisté pour désolidariser la France du Royaume-Uni, son impact a été finalement particulièrement limité⁴¹¹, malgré le passage de quelques slogans particulièrement efficaces, rapidement repérés par la censure

équivalait à 176,87 Francs et un shilling équivalait à 8,84 Francs. Ainsi, le salaire d'un corporal est 35 fois supérieurs à celui de son homologue français, celui d'un sergent 19 fois supérieurs à celui d'un sergent. Les ratios sont plus élevés lorsque les soldats britanniques sont issus de l'armée régulière d'avant 1939 et non volontaires ou conscrits, ayant une plus grande expérience et donc un meilleur salaire.

⁴⁰⁹ Service Historique de la Défense, 27N69, 3 décembre 1939. On retrouve dans cette accusation à la fois la propagande allemande, qui désigne les Anglais d'être l'incarnation du capitalisme, ainsi que la propagande communiste, qui estiment que tous les belligérants font le jeu du capitalisme.

⁴¹⁰ Imperial War Museum, documents.24062, Hadley, p. 15. « [...] They usually came in for an hour or two at rare intervals and during that time they naturally sought distraction. From a moral point of view, there was nothing very terrible about it ; but from the working viewpoint it was rather a nuisance, as it sometimes gave a faint semblance of reality to the idea actively fostered by German Propaganda, that the British soldier was enjoying himself while the poilu did the fighting. This idea was encouraged by the much higher pay received by British troops as compared with French. [...] but at that time it was a very real snag in Anglo-French relations. »

⁴¹¹ WILLIAMS, Maude et WILKIN, Bernard, *French Soldiers' Morale in the Phoney War, 1939-1940*, op. cit..

française, comme en décembre 1939, où un officier de la censure rapporte la présence, dans une lettre de soldat, de la phrase : « les Français fournissent les poitrines, les Anglais fournissent les machines⁴¹² ». Les tensions évoquées par Hadley, la propagande allemande, les sentiments rancuniers ont pu créer, en 1939-1940, un sentiment anglophobe, comme le décrit le soldat français Claude Jamet le 18 novembre 1939, reprenant l'ensemble des critiques formulées à l'encontre des alliés d'outre-Manche :

As-tu vu l'Anglais ? Une note du G.Q.G. proscrit sévèrement l'emploi de cette expression, courante, à ce qu'il paraît, dans nos régiments de ligne, et qui fait le jeu de la propagande allemande. A vrai dire, l'anglophobie paraît quasi-générale dans l'armée française. Mais faut-il dire anglophobie ? C'est un mélange curieux, d'ignorance, de mépris et d'envie. [...] Eh ! Oui, on se bat pour eux, pendant qu'ils boivent leur thé derrière, ou leur whisky, et qu'ils « s'envoient » les plus belles poules de France, y'en a que pour eux, zut, alors ! « As-tu vu l'Anglais³² ? »

La généralisation de l'anglophobie paraît exagérée, et doit être remise dans le contexte d'écriture du témoignage de Jamet. Écrit en 1942, l'auteur est un proche du régime de Vichy, pacifiste : le trait de l'anglophobie semble fortement accentué, non par réalité historique mais par instrumentalisation politique, non par la paie élevée des Britanniques mais davantage par Mers-El-Kébir.

Face à ce sentiment de méfiance envers l'allié britannique, un sentiment particulier aux troupes françaises, la propagande alliée est employée afin de raffermir les relations entre alliés de 1939-1940.

Une propagande pour apaiser les tensions

Sur les vingt-neuf *Journaux de Guerre*, bulletins d'informations cinématographiques destinés uniquement aux soldats français, dix-huit évoquent, de près ou de loin, la présence britannique en France. La visite des personnalités militaires et

⁴¹² Service Historique de la Défense, 27N 69, décembre 1939.

politiques britanniques est souvent reprise pour illustrer l'implication britannique dans la guerre, ponctuée de parades et de cérémonies. Entre la fin du mois d'octobre 1939 et le début du mois de mai 1940, la section cinématographique aux armées et les cinéastes de l'armée britannique filment à plusieurs reprises les revues du Duc de Windsor⁴¹³, ancien roi d'Angleterre et major-general dans le BEF, la venue du roi George VI⁴¹⁴, du premier ministre Neville Chamberlain⁴¹⁵, du ministre des colonies Anthony Eden⁴¹⁶, du Lord du Sceau privé Samuel Hoare⁴¹⁷ et du Premier Lord de l'Amirauté Winston Churchill⁴¹⁸. D'autres personnalités britanniques se sont également rendues en France ou sur la Ligne Maginot au cours de visites moins médiatisées, comme Leslie Hore-Belisha, Secrétaire à la guerre, se trouvant auprès des soldats britanniques sur le territoire français en novembre 1939⁴¹⁹. Ces visites deviennent la clé de la propagande alliée pour montrer l'unité et la force de l'alliance.

La visite du roi George VI est particulièrement importante, revues et parades militaires sont organisées par le BEF (Figure 21). Les photographes britanniques et français couvrent l'événement⁴²⁰. Le Service Cinématographique aux Armées tourne une édition spéciale d'un journal de guerre, le onzième, entièrement consacré à la visite du roi d'Angleterre en France. Les mises en scène montrent toutes les armes britanniques, de l'aviation à la marine en passant par l'armée de terre : l'impression de puissance et de nombre cherche à rassurer les spectateurs sur l'engagement britannique, qui, d'après les commentaires, dépassent les espérances de l'état-major français. La date à laquelle se déroule cette visite n'est pas anodine et a été choisie avec soin : le 6 décembre 1939 coïncide avec l'anniversaire du 6 décembre 1914, date à laquelle le roi d'Angleterre George V, père

⁴¹³ Il est notamment présent dans les journaux de guerre n° 5, du 20 octobre, du n° 6 du 4 novembre, et du n° 10, du 29 novembre 1939.

⁴¹⁴ Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, *journal de guerre n° 11*, semaine du 15 décembre 1939.

⁴¹⁵ Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, *journal de guerre n° 13*, semaine du 30 décembre 1939.

⁴¹⁶ Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, *journal de guerre n° 9*, semaine du 24 novembre 1939.

⁴¹⁷ Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, *journal de guerre n° 15*, semaine du 13 janvier 1940.

⁴¹⁸ Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, *journal de guerre n° 16*, semaine du 20 janvier 1940

⁴¹⁹ Imperial War Museum, <https://www.iwm.org.uk/collections/item/object/1060033750>. Consulté le 18 juillet 2019.

⁴²⁰ Imperial War Museum, O 1795.

de George VI, avait effectué sa première visite sur le front occidental. La continuité de la dynastie devient l'assurance de l'indéfectibilité du Royaume-Uni dans la lutte.

Figure 21. Le Roi George VI à Amiens en décembre 1939.

Le journal de guerre suivant rappelle le réservoir d'hommes que possède l'Empire colonial britannique, à commencer par les Canadiens, dont la création du corps expéditionnaire est annoncée par Winston Churchill⁴²¹. L'ambassadeur du Canada en France se rendra également sur la ligne Maginot à la fin du mois de mars 1940⁴²². Un reportage rappelle, comme dans le cas du BEF, les faits d'armes du corps expéditionnaire canadien, alors que les images qui défilent à l'écran montrent l'embarquement bord de trains, puis de navires, de soldats canadiens en partance pour l'Europe⁴²³. La mobilisation de l'Empire n'est pas qu'une propagande invisible, comme le rappelle le témoignage de François Dodat dans une lettre à sa femme, qui décrit son cantonnement en mars 1940 : « Les rues étaient pleines d'Hindous enturbannés, Ecossais en kilt, Anglais et aussi quelques Français⁴²⁴[...] » Le rappel supplémentaire de la présence des troupes coloniales dans l'armée britannique sert à nouveau la propagande française et rassure le soldat lambda,

⁴²¹ Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, *journal de guerre n° 12*, semaine du 23 décembre 1939.

⁴²² Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, *journal de guerre n° 26*, semaine du 30 mars 1940.

⁴²³ Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, *journal de guerre n° 17*, semaine du 27 janvier 1940

⁴²⁴ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 16 mars 1940, lettre de François à Renée Dodat.

à qui ces messages sont destinés, en montrant l'engagement massif des Britanniques dans la guerre.

Rencontres entre alliés : la proximité pour rapprocher Français et Britanniques ?

La proximité des troupes françaises et britanniques n'est pas toujours synonyme d'un rapprochement entre les Alliés : elle permet parfois de justifier les sentiments inamicaux ou méfiants par des faits et des anecdotes que les deux camps observent chez l'autre. En octobre 1939, un soldat français écrit à sa femme :

Ici c'est plein d'Anglais, ils veulent se coucher dans un lit, et nous, nous couchons dans la paille, mais il n'y a rien à faire, la paix ne règne pas entre nous⁴²⁵.

Le contact direct est l'occasion aussi d'observer des petites rivalités entre Alliés. Ainsi, l'une des activités des camarades du soldat britannique Durey en arrivant à Cherbourg est d'essayer de voler un pompom d'un fusilier-marin français⁴²⁶.

La paie revient toujours dans ces rivalités, sans toutefois nuire forcément aux relations, mais elle reste d'autant plus présente que les soldats français peuvent le vérifier de visu :

J'ai de bons camarades anglais, et ne t'en fais pas, ils ne sont pas trop malheureux, ils gagnent plus que nous et ils sont comme nous, ils ne s'en font pas, ils apprennent le français, enfin nous sommes de bons camarades⁴²⁷.

Les avis cependant varient souvent d'un soldat à l'autre, d'un témoignage à l'autre. Le même jour, un autre Français écrit à sa famille :

⁴²⁵ Service historique de la Défense, 27N69, 17 octobre 1939.

⁴²⁶ Imperial War Museum, documents.1851, Durey, p. 12.

⁴²⁷ Service Historique de la Défense, 27N69, 17 mars 1940.

Il y a, paraît-il, ici une cinquantaine d'Anglais que d'ailleurs je n'ai pas encore eu l'occasion de rencontrer. [C]e sont des gens qui ne doivent pas sortir la journée et la nuit, la plus grande de leurs occupations doit être de boire du champagne ou autres alcools⁴²⁸.

La rumeur, introduite par la locution « paraît-il », est une constante dans ces histoires, où crédit est porté à des bruits et des informations non vérifiées. La vie nocturne des soldats britanniques fantasmée par le soldat à sa famille semble faire partie de cette catégorie.

Les Britanniques aussi jugent parfois les soldats qu'ils rencontrent. Lors de l'arrivée en France de son unité, le major Finch se retrouve presque confronté à une « émeute » lors de la distribution du premier repas de cuisiniers français à des soldats britanniques dont la nourriture n'était pas à leur goût⁴²⁹. À Metz, au début du mois de mai 1940, le lieutenant Wood écrit dans son journal son sentiment après avoir accompagné des officiers français dans des bars :

Les boutons polis et les ceintures Sam Browne⁴³⁰ des officiers britanniques contrastent fortement avec l'apparence négligée des officiers français⁴³¹.

Les remarques des Anglais à l'encontre des soldats français sont souvent moins virulentes et moins courantes que l'inverse. Lors de la visite d'un bataillon du BEF par des anciens combattants français, les Britanniques regardent leurs anciens alliés avec un œil amusé, voire moqueur, mais ne peuvent s'empêcher cependant de penser à un passé commun, celui de la Première Guerre mondiale et de Verdun⁴³².

⁴²⁸ *Ibid.*

⁴²⁹ Imperial War Museum, documents.354, Finch.

⁴³⁰ Il s'agit de ceintures portées par les officiers britanniques avec une lanière de cuir passant sous l'épaule droite.

⁴³¹ Imperial War Museum, documents.22673, Wood, p. 19. « The polished buttons and Sam Brownes of British Officers stood out in a strong contrast to the scruffy appearance of French officers. »

⁴³² SHEFFIELD, G. D., « The Shadow of Somme : The Influence of the First World War on British Soldiers », in ADDISON, Paul et CALDER, Angus (dir.), *Time to Kill. The Soldier's Experience of War in the West. 1939-1945*, Pimlico, London, 1997, p. 30-31.

La rivalité qui existe entre Français et Britanniques au front prend parfois une forme plus amicale et plus sportive : les matches de football par exemple, qui opposent les deux belligérants et qui se terminent sur des fêtes entre les deux alliés⁴³³, ou comme le rappelle le major Hewitt-Taylor, évoquant des matches de rugby contre l'équipe d'une unité de Chars Légers à Verdun, ou enfin les parties de bridge qui créent des liens entre deux unités, l'une britannique et l'autre française, stationnées côte à côte⁴³⁴.

Dans de nombreux cas cependant, la proximité et les échanges entre combattants français et soldats britanniques atténuent la méfiance et l'inimitié, comme en témoignent de nombreuses mentions dans les lettres :

Nous nous amusons follement avec les Anglais échoués dans notre coin et qui sont charmants⁴³⁵.

Un corps d'Anglais est installé à côté de nous, ce sont tous des jeunes de 20 ans, nous faisons bon ménage, car ils sont très gentils⁴³⁶.

Des cas particuliers semblent également au croisement de cette amitié franco-britannique : les interprètes. Ils développent souvent, avec les troupes britanniques des relations particulièrement cordiales. Le soldat britannique Hurrell évoque celui détaché auprès de son unité :

Il y avait aussi un officier de liaison français affecté à l'atelier, un capitaine Bonnet. Il opérait depuis le bâtiment du quartier général et son anglais était parfait. Son attitude amicale et son amabilité envers tous les grades l'ont rendu apprécié et respecté de tous ceux qu'il avait rencontrés⁴³⁷.

⁴³³ Service historique de la Défense, 27N69, 11 mars 1940.

⁴³⁴ *Ibid.*

⁴³⁵ *Ibid.*, 28 novembre 1939.

⁴³⁶ *Ibid.*, 31 mars 1940.

⁴³⁷ Imperial War Museum, documents.1074, Hurrell, p. 7. « There was also a French Liaison Officer as-signed to the Workshop, a Captain Bonnet. He operated from the Headquarters building and his English was perfect. His friendly manner and his pleasantness to all ranks made him liked and respected by all with whom he came into contact. » Hurrell précise que le capitaine Bonnet a accompagné les Britanniques jusqu'à Dunkerque, au

Le témoignage du sergent français François Dodat⁴³⁸ est particulièrement intéressant sur les relations entre Britanniques et Français : agrégé d'anglais, il est, en novembre 1939, détaché à sa demande à la mission française auprès du BEF, pour s'éloigner de la routine d'un service d'intendance et avec l'espérance d'une amélioration de ses conditions de vie. Son arrivée est synonyme de changement et son occupation principale consiste à trouver des cantonnements pour les soldats britanniques, à les aider dans le règlement de leurs tâches quotidiennes. Fortement impressionné par les soldats anglophones, il en dresse souvent l'éloge dans les lettres à sa femme, rappelant également leur diversité des troupes : anglaises bien sûr, écossaises également, mais issues également des territoires de l'Empire, du Commonwealth comme pour les troupes canadiennes, ou des colonies, comme pour les auxiliaires sikhs.

cours de la campagne de France mais qu'à l'invitation des Britanniques de les accompagner en Angleterre lors de l'évacuation du corps expéditionnaire britannique, le Français a décliné en expliquant qu'il ne voulait pas quitter la France sans sa famille.

⁴³⁸ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat.

II. L'ennemi de 1939, dans l'ombre portée de 1914-1918

L'allié n'est pas le seul à être le même qu'en 1914-1918 : l'ennemi semble l'être aussi, situation qui accentue l'impression d'un re-jeu de la Première Guerre mondiale en septembre 1939-mai 1940.

1. « Nun stehen, kalt und klar die Sterne am Himmel und schauen auf beide, Deutsche und Franzosen » : l'ennemi d'en face

Un ennemi hérité de l'autre guerre ?

La Première Guerre mondiale a vu la naissance et la diffusion d'un grand nombre de termes particuliers à la vie militaire et à la guerre. Un certain nombre de ces mots servent désigner l'ennemi. Les Français en particulier, reprennent les termes de « Boches », de « Fritz » ou de Fridolins, particulièrement en vogue en 1914-1918⁴³⁹. Le terme « boche » qui a connu une diffusion dépassant la zone des armées et qui s'est répandu dans toute la société française, est employé dans les correspondances des soldats : « Cet après-midi j'ai été zieuter à travers la haie les boches et j'en ai vu plusieurs qui nous ont fait des signes et même sifflé⁴⁴⁰. »

Le terme devenu courant est parfois simplement employé comme synonyme d'Allemand, sans marquer une réelle hostilité. Les termes négatifs ne sont pas les seuls à être repris de la Première Guerre mondiale. Le *Frontzeitung Westfront* reprend parfois le mot de « poilu » pour désigner les soldats français. Il en donne d'ailleurs la définition, avec le terme de Tommy :

Poilu. Les journaux parlent souvent de « Poilu ». Poilu est un surnom et un jeu de mot, qui sont apparus pendant la guerre mondiale pour le soldat français. Poilu (prononcé Pualü) signifie poilu ou chevelu. Le sens du mot a changé dans l'usage

⁴³⁹ Cf. ROYNETTE, Odile, *Les mots des soldats*, op. cit. ; DAUZAT, Albert, *L'argot de la guerre, d'après une enquête auprès des Officiers et Soldats*, op. cit., et REZEAU, Pierre, *Les mots des poilus*, op. cit.

⁴⁴⁰ Service Historique de la Défense, 27N69, 3 décembre 1939.

linguistique ; le surnom Poilu est devenu un nom honorifique pour le fantassin français.

Tommy. Le soldat anglais porte le surnom de Tommy, au pluriel Tommies. Tommy est un diminutif du prénom Thomas. Les Tommies sont donc les petits Thomas. L'origine de ce jeu de mot est plus ancienne. Dans l'armée anglaise, on utilisait autrefois des modèles de formulaires, sur lesquels on indiquait comme exemple pré-imprimé le nom Thomas Atkins, très fréquent en Angleterre. Ce Thomas (Tommy) est resté un jeu de mot et un surnom pour tous les soldats anglais⁴⁴¹.

À travers ces explications neutres, *Westfront* reprend les termes positifs employés par ses ennemis pour se qualifier eux-mêmes. Le terme de poilu, utilisé par *Westfront*, perd cependant dans les emplois suivants l'aspect honorifique, héroïque, respectueux qu'il contient dans sa signification française, et devient le simple synonyme de soldats. À la différence de l'explication apportée par *Westfront* pour Poilus et Tommies, le terme de « Boche » inclut une autre dimension, péjorative, visant à critiquer, à insulter l'ennemi.

Nous sommes à nouveau devant le seul, l'éternel adversaire de notre Race : le Boche, que sous des noms divers, nous avons toujours rencontré devant nous au tournant de notre histoire. 1214 Bouvines. 1714 Denain. 1792 Valmy. 1914 La Marne. 1916 Verdun. 1918 La victoire de la France⁴⁴².

L'éditorial du premier journal du 77^{ème} groupe de reconnaissance de division d'infanterie rappelle, en reprenant le terme de « Boche » les nombreux conflits qui ont

⁴⁴¹ Bundesarchiv Freiburg, *Westfront*, n° 30, 28 novembre 1939, p. 2. « Poilu. In Zeitungsberichten ist oft vom "Poilu" die Rede. Poilu ist ein Spitz- und Scherzname, der im Weltkriege für den französischen Soldaten aufkam. Poilu (sprich Pualü) heisst eigentlich haarig oder behaart. Die Bedeutung des Wortes hat sich im Sprachgebrauch geändert ; aus dem Scherzwort Poilu wurde ein Ehrenname für den französischen Musketier. Tommy. Der englische Soldat hat den Spitznamen Tommy, Mehrzahl Tommies. Tommy ist eine Kuleform des Vornamen Thomas. Die Tommies sind also die kleinen Thomasse. Die Herkunft dieses Scherznamen ist älteren Datums. In der englischen Armee waren früher Formularemuster gebräuchlich, auf denen als vorgedrucktes Beispiel der in England sehr häufig vorkommende Name Thomas Atkins angegeben war. Dieser Thomas (Tommy) blieb als Scherz- und Spitzname für alle englischen Soldaten. »

⁴⁴² La contemporaine, FP RES 229, *Le petit écho du GRDI 77*, n° 1, novembre 1939, p. 1.

opposé les Français aux Allemands, nonobstant les différences de régimes et d'appellations, les différentes alliances entre le Saint Empire et le Royaume d'Angleterre à Bouvines notamment, et en oubliant consciemment de mentionner les défaites, à commencer par celle de 1870-1871. Il insiste néanmoins sur le « Boche », terme récent, préexistant à 1914-1918 et aux multiples origines⁴⁴³ mais trouvant son sens péjoratif dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, désignant un caractère idiot, borné, déloyal. C'est ce caractère déloyal que reprend la mention de « Boche » d'un soldat français en octobre 1939 :

L'avion français est tombé en flammes pendant que l'un des occupants qui avait sauté en parachute était mitraillé par les boches. [...] Tu sais, quand on voit de pareils actes de gangstérisme notre haine envers ces salauds de boches ne fait que s'agrandir⁴⁴⁴.

L'idée du gangstérisme allemand se retrouve dans d'autres appellations, comme le terme d'apaches⁴⁴⁵, et qui montrent un combat déloyal, anecdotique et qui ne s'apparente pas à une guerre régulière : le bandit n'est pas un soldat. L'absence d'offensive et de combat joue sur cette représentation de l'ennemi. Les actes de guerre commis pendant cette période particulière, qui ne semble pas être une guerre, deviennent alors des crimes, faisant de l'ennemi le criminel et du soldat français le défenseur du droit, de la justice, un thème déjà avancé en 1914-1918⁴⁴⁶.

Les actes criminels des Allemands sont également évoqués, comme le largage en France de bonbons empoisonnés⁴⁴⁷ au-dessus des lignes françaises, à destination non seulement des soldats, mais également des civils et plus particulièrement des enfants : une des tâches attribuées aux soldats est de tenir les enfants éloignés des confiseries mortelles. L'attaque contre des enfants innocents par le poison continue à dresser le tableau d'un ennemi déloyal et criminel : la rumeur des Allemands commettant des atrocités à l'encontre

⁴⁴³ LOEZ, André, OFFENSTADT, Nicolas, *La Grande Guerre. Carnet du centenaire*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 98.

⁴⁴⁴ Service Historique de la Défense, 27N69, 9 octobre 1939.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, 26 octobre 1939.

⁴⁴⁶ BECKER, Annette, AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2003[2000], p. 163.

⁴⁴⁷ Service Historique de la Défense, 27N69, 20 novembre 1939. À noter également que le terme employé par l'officier, faisant part de ces rumeurs, pour désigner l'ennemi est « cochons », qui reprend l'animalisation de l'ennemi pendant la Première Guerre mondiale. BECKER, Annette, *Voir la Grande Guerre. Un autre récit (1914-2014)*, op. cit., p. 71 et suivantes.

des civils et des enfants se fait l'écho de celle dénoncée vingt-cinq ans plus tôt, qui accusait ces mêmes soldats de couper les mains des enfants belges et du Nord de la France⁴⁴⁸.

Les termes péjoratifs de « boches » ne semblent cependant pas être employés aussi couramment qu'au cours de la Première Guerre mondiale. S'il est impossible de mener une recherche quantitative sur l'utilisation de l'expression de « Boches », les soldats français lui substituent plus aisément le terme d'Allemands, une pratique qui semble s'inscrire dans le temps. Les Français semblent être les seuls à utiliser des mots péjoratifs particuliers pour désigner l'ennemi : les Britanniques, cantonnés pour la grande majorité dans le Nord de la France, à la frontière belge, ne sont pas confrontés directement aux soldats allemands, et les mentions de l'ennemi sont alors très rares avant le début des hostilités le 10 mai 1940.

Les Allemands quant à eux, ne disposent pas de vocabulaire désignant spécifiquement l'ennemi. Quelques apparitions du terme de « Franzmann » peuvent être notés, dans *Westfront* notamment, mais cette expression ne peut soutenir la comparaison avec l'emploi de « Boches ». Le soldat allemand Ernst Guicking l'emploie en octobre 1939 :

13 heures, nous partons en direction du Français. [...] À 14 heures nous nous trouvons déjà dans les premières positions du Français qui était rentré chez lui. Et voilà, tout était encore en place. Des grenades à main, des fusils, des manteaux, de l'équipement, des bicyclettes, et bien d'autres choses encore. Mais je te le dis, une puanteur dans les abris, impossible à endurer. Comme dans un enclos de singes. Je ne peux même pas imaginer qu'un homme puisse se laisser aller aussi loin. Ce sont des gens du monde entier. Culturellement dégénéré, ou mieux formulé, né stupide et n'apprenant rien⁴⁴⁹.

⁴⁴⁸ HORNE John, KRAMER Alan, *German Atrocities, 1914, A History of Denial*, op. cit., p. 209-211.

⁴⁴⁹ Museum für Post und Telekommunikation, 3.2002.0349, Guicking, 19 octobre 1939, lettre d'Ernst Guicking à sa femme Irène. « Um 13.00 Uhr machten wir uns auf den Weg in Richtung Franzmann. [...] Um 14.00 Uhr standen wir bereits in den ersten Stellungen unseres nach Hause gegangenen Franzers. Und siehe da, es stand alles noch am Platz. Handgranaten, Gewehre, Mäntel, Ausrüstungsgegenstände, Fahrräder und viele, vieles mehr. Ich sage Dir aber, ein Gestank in den Unterständen, nicht zum Aushalten. Wie in einem Affenstall. Ich kann mir gar nicht vorstellen, daß sich der Mensch so weit herab lassen kann. Es sind Menschen aus aller Herren Länder. Kulturell verkommen, oder besser gesagt, dumm geboren und nichts dazugelernt. »

Le terme de « Franzmann » est accolé à une description particulièrement négative, liée à l'odeur et qui rappelle les préjugés racistes déjà existant pendant la Première Guerre mondiale, où l'odeur de l'ennemi était l'objet de recherches de chercheurs pour bestialiser, animaliser l'ennemi⁴⁵⁰. Il est cependant crucial de relever que le racisme de Guicking s'exerce contre les Français, mais plus particulièrement contre les troupes coloniales : le terme de « Affenstall », parc à singes, renvoie à la couleur de peau des soldats coloniaux, de même que la référence à leurs origines « in aller Herren Länder », du monde entier, et que les descriptions racistes sur la culture dégénérée, la stupidité et l'impossibilité d'apprentissage⁴⁵¹.

Cette perception des troupes coloniales françaises par les soldats allemands est indissociable de « la honte noire » ou « die schwarze Schande », slogan propagandiste et raciste dénonçant le déploiement d'unités de tirailleurs sénégalais dans la Rhénanie occupée par les Français au lendemain de la Première Guerre mondiale⁴⁵². Au cours de cette campagne mensongère et nationaliste des années 20, les troupes coloniales ont été accusées par les Allemands de commettre de nombreux crimes et viols sur la population civile. Le souvenir de cet épisode, inventé mais largement répandu dans la population allemande, par la République de Weimar puis par le Troisième Reich, a contribué à diffuser ce racisme contre les troupes coloniales que l'on retrouve dans la lettre de Guicking.

Il existe enfin un dernier héritage de la Grande Guerre particulièrement important dans la perception de l'ennemi, particulier aux Français : celui du blocus. Ayant conduit à une importante famine à la fin de 1914-1918, le blocus maritime est de nouveau mis en place dès septembre 1939. Si son succès est largement remis en question par la coopération économique entre l'Allemagne et l'Union Soviétique, il est cependant particulièrement

⁴⁵⁰ Se référer à l'ouvrage de Juliette Courmont sur les odeurs de l'ennemi. Bien que l'historienne française s'attache plus particulièrement à l'odeur de l'ennemi vu par les Français, les réflexes racistes se retrouvent dans la description de Guicking. Elle évoque notamment dans son introduction le rapport de l'odeur entre Noirs et Blancs. COURMONT, Juliette, *L'odeur de l'ennemi*, Armand Colin, Paris, 2010, 182 pages.

⁴⁵¹ Le racisme contre les troupes de couleurs n'est pas une particularité de 1939-1940 : pendant la Première Guerre mondiale, alors que les cultures de guerre cherchaient à bestialiser et présenter l'ennemi comme un sauvage, les troupes coloniales ont été victimes, de la part des caricaturistes allemands, de représentations racistes sous l'apparence de singes. Cf. BECKER, Annette, *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre 1914-1918. Populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 1998, p. 317-325, et l'article de GARDES, Jean-Claude, « La caricature en guerre : Allemagne 1914-1918 », *Le temps des médias*, n° 4, 2005/1, p. 151-161.

⁴⁵² LE NAOUR, Jean-Yves, *La Honte noire : l'Allemagne et les troupes coloniales françaises, 1914-1945*, Paris, Hachette, 2004.

présent dans les représentations des combattants français, qui remarquent, selon eux et sur les soldats qu'ils combattent, mais surtout qu'ils capturent, les prisonniers de guerre étant les ennemis, vaincus, qu'ils peuvent approcher et voir au plus près.

Ainsi, pour un certain nombre de combattants français, les Allemands manqueraient de tout :

Prisonniers allemands de 17 ou 18 ans qui pleurent après avoir été dénichés terrés dans des champs de betterave, sans autre nourriture que les dites betteraves. C'est beau le nazisme⁴⁵³.

Ces commentaires récurrents sur la famine et le mauvais équipement des soldats, comme des uniformes rapiécés, reprisés avec de la ficelle permettent aux soldats de se rassurer et de décrédibiliser l'Allemagne et son effort de guerre. Ces rumeurs cependant, sont infondées et les Allemands, s'ils critiquent la nourriture comme tout combattant en campagne, sont bien nourris et leur pays ne connaît pas de pénurie alimentaire. Ces croyances s'appuient sur le souvenir erroné de la Première Guerre mondiale, les Français et les Britanniques ayant cru à l'efficacité du blocus⁴⁵⁴.

L'ennemi, entre démotivation et ardeur au combat

Des différences sont perceptibles dans les différents discours concernant l'ennemi, souvent perçu comme défaitiste, mal équipé ou n'ayant pas la volonté de combattre. Une rumeur répandue dans l'armée française, intimement lié à la propagande alliée concernant le blocus et l'asphyxie économique de l'Allemagne, concerne la malnutrition des soldats allemands.

⁴⁵³ Service Historique de la Défense, 27N69, 19 octobre 1939.

⁴⁵⁴ Kramer, Alan, « Blocus », in WINTER, Jay et BECKER, Annette (dir.), *La première guerre mondiale. T2., États, op. cit.*, p. 501-530. Si l'auteur rappelle qu'en 1916-1918, il y a effectivement en Allemagne une baisse de l'approvisionnement alimentaire, il insiste pour expliquer cette dernière sur la perturbation de l'agriculture à cause de la mobilisation croissante des hommes pour l'armée, la réduction des terres cultivées et le manque de charbon pour acheminer les denrées. À la fin de 1918, la situation alimentaire en Allemagne s'était améliorée depuis 1917.

La désertion est également un thème récurrent dans les sources évoquant les soldats ennemis. Face à la lassitude, à l'ennui, l'ennemi serait plus enclin à se rendre et à désertir. Un soldat raconte ainsi une histoire qu'il a entendue, le 20 octobre 1939 :

Nous avons eu cependant des détails sur l'avion de chasse allemand qui était passé au-dessus de H. [...] Il a atterri au camp d'aviation de H... et les 3 officiers qui le montaient se sont rendus au chef du camp en déclarant qu'ils en avaient assez, qu'ils venaient en France⁴⁵⁵.

L'annonce, courte et peu renseignée, est difficile à vérifier. Ce récit n'est pas sans rappeler celui de l'*Oberleutnant* Wilhelm B., en décembre 1939.

Hier, quelque chose d'étrange s'est produit à Nothweiler. Le commandant de la compagnie d'infanterie est assis avec son commandant de peloton et son sergent dans le poste de commandement d'une maison à Nothweiler autour d'un café. Soudain, ça frappe. Un soldat équipé d'un fusil entre après le "Entrez" du chef de compagnie. Les fantassins sont surpris. Alors qu'ils cherchent leurs pistolets en tâtonnant, le Français, un Alsacien, leur dit qu'ils aimeraient se laisser coincer et leur donne son fusil. C'était un déserteur. Lorsqu'on lui demande comment il est arrivé à Nothweiler, il décrit aux fantassins la position des gardes allemands. Comment il les avait contournés et qu'il avait su de son poste d'observation exactement où se trouvait le poste de commandement allemand. Il dit que de l'autre côté, on est complètement renseigné, qu'on sait exactement où se trouve chaque MG et qu'on connaît aussi chaque bombardement d'artillerie prévu. Il y a encore 26 Alsaciens là-bas qui voudraient s'enfuir, mais qui ont peur d'être abattus par les Allemands. Il a

⁴⁵⁵ Service Historique de la Défense, 27N69, 20 octobre 1939.

donc demandé à pouvoir parler à la radio de Stuttgart le plus tôt possible afin de rassurer ses camarades⁴⁵⁶.

Les détails apportés par Wilhelm B. sont d'une grande précision et veulent prouver la véracité de l'anecdote. L'officier allemand note l'exactitude des renseignements français sur ses positions, et la facilité déconcertante avec laquelle l'ennemi a réussi à s'introduire auprès du poste de commandement allemand. La reddition et le défaitisme de ce soldat est marqué par son origine, rappelée au cours du récit : il s'agit d'un Alsacien. C'est également un avantage dans son approche furtive, Nothweiler se trouvant à la frontière entre l'Alsace et la Sarre. La perception de l'ennemi change, et ajoute une nuance qui le différencie du soldat français classique. Le déserteur alsacien ajoute enfin qu'il n'est pas le seul, et propose de lui-même de parler sur Radio-Stuttgart, la radio de propagande allemande en langue française pour convaincre d'autres Alsaciens de désertir.

L'histoire de l'Alsace entre 1870 et 1940 met en lumière le statut particulier des soldats alsaciens. Une partie de ces derniers a vécu en effet sous le régime allemand, entre 1870 et 1918, et si aucun ne semble avoir combattu dans l'armée allemande en 1914 et française en 1939, leur position particulière fait naître parfois, chez les soldats français, une certaine méfiance voire une franche hostilité à leur égard⁴⁵⁷.

L'influence de l'origine régionale de l'ennemi sur sa combattivité est prise en compte par les soldats. C'est le cas des Autrichiens, réputés chez les soldats français pour leurs supposés sentiments antinazis⁴⁵⁸. Les relations semblent plus cordiales lorsque des troupes autrichiennes cantonnent de l'autre côté du front :

⁴⁵⁶ DTA, 826-3, Wilhelm B, 4 décembre 1939, p. 21. « Gestern passierte in Nothweiler etwas Eigenartiges. Der dortige Infanterie-Kompanie-Führer sitzt mit seinem Zugführer und Hauptfeldwebel im Gefechtsstand. in einem Hause in Nothweiler beim Nachmittagskaffee. Plötzlich klopft es an. Auf das "Herein" des Kp-Führers tritt ein feldmarschmässig ausgerüsteter Soldat mit Gewehr ein. Den Infanteristen bleibt der Bissen im Mund stecken. Wie sie nach ihren Pistolen tasten, sagt der Franzose, ein Elsässer, zu ihnen, sie möch-ten stecken lassen und übergibt ihnen sein Gewehr. Es war ein Überläufer. Auf die Frage, wie er denn nach Nothweiler gekommen sei, beschreibt er den Infanteristen genau die Stellungen der deutschen Posten. Wie er sie umgegangen habe, und dass er von seinem Beobachtungsposten genau gewusst habe, wo sich der deutsche Gef. Std befinde. Er erzählt, dass man auf der Gegenseite völlig orientiert sei, genau wisse, wo jedes MG stehe und auch über jede geplante Artillerie-beschiessung Bescheid wisse. Es befänden sich drüben noch 26 Elsässer, die gerne überlaufen möchten, aber Angst hätten, dass sie von den Deutschen erschossen würden. Er bat daher, möglichst bald im Stuttgarter Sender sprechen zu können, um seine Kameraden zu beruhigen. »

⁴⁵⁷

⁴⁵⁸ L'historien autrichien Bertrand Buchmann révèle des sentiments antinazis, quand ils existent, chez les recrues autrichiennes dans les années ultérieures, qui se cristallisent au moment du serment obligatoire à Hitler. Il n'en demeure pas moins qu'en dépit de cette non-adhésion ponctuelle au national-socialisme, la

Les voisins sont très calmes, ils veulent même nous donner des cigares, ce sont des Autrichiens⁴⁵⁹.

Ou cinq jours plus tard, un autre soldat :

J'ai vu hier des prisonniers, trois boches et un sous-officier autrichien ; les boches n'ont pas voulu parler, mais l'Autrichien ne s'est pas fait prier pour dire ce qu'il savait de l'armement allemand et des mines⁴⁶⁰.

Il est difficile de savoir si les troupes sont réellement autrichiennes, ou si les soldats français les supposent autrichiennes parce qu'ils sont plus amicaux. Le soldat qui rédige cette phrase, dans une lettre repérée par la censure, appelle d'ailleurs l'ennemi « les voisins », un terme neutre et peu belliqueux, qui montre les limites de la propagande de guerre insistant sur l'ennemi malgré l'absence de combat.

L'autre caractéristique prise en compte chez les Français pour déterminer la combativité de l'ennemi, en plus de la région d'origine, est l'âge des combattants :

Ces derniers temps on se saluait avec les boches tous les matins ; depuis 4 jours les jeunes croix gammées sont venus les remplacer. ils nous avaient avertis avant de partir que nous ne devons plus aller au bord du Rhin sinon nous serions reçus à coups de mitrailleuses⁴⁶¹.

Aux yeux des soldats français, les jeunes combattants allemands, endoctrinés par la *Hitlerjugend*, sont bien plus dangereux et motivés au combat que les soldats plus âgés. La

discipline n'en pâtissait pas forcément. cf. BUCHMANN, Bertrand Michael, *Österreicher in der Deutschen Wehrmacht. Soldatenalltag im Zweiten Weltkrieg*, Böhlau Verlag, Wien - Köln - Weimar, 2009, p. 71 et suivantes. L'historien autrichien Richard Germann explique quant à lui, que les Autrichiens enrôlés dans la Wehrmacht ne se considèrent ni comme victimes, ni comme soldats de second rang, mais au contraire, sont traités et traitent d'égal à égal les combattants allemands avec qui ils combattent. GERMANN, Richard, « "Österreicher" im deutschen Gleisritt », in WELZER, Harald, NEITZEL, Sönke, et GUDEHUS, Christian (dir.), « *Der Führer war wieder viel zu human, viel zu gefühlvoll* ». *Der Zweite Weltkrieg aus der Sicht deutscher und italienischer Soldaten*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt-am-Main, 2011, p. 217-233, p. 227. L'origine régionale des soldats ne semble donc avoir aucune incidence sur ces cas de fraternisations.

⁴⁵⁹ Service Historique de la Défense, 27N69, 24 octobre 1939.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, 29 octobre 1939.

⁴⁶¹ *Ibid.*, 1 novembre 1939.

jeunesse des troupes allemandes marque particulièrement les Français, souvent plus vieux⁴⁶².

Les soldats français se retrouvent souvent confrontés à ces jeunes soldats. Le journal *Azur et Jonquille* explique l'articulation de l'armée allemande autour d'une armée de campagne et d'une armée de réserve, et la raison de la virulence et de la motivation de ces troupes :

[...] le mélange de l'active et de la réserve n'est pas régulièrement pratiqué : les Allemands ont conservé des divisions d'actives, formées d'hommes jeunes, dressés par les camps de travail, et exercés pour le choc. [...] A noter que des groupes motorisés spécialement dressés pour le coup de main (Stoss-truppen), et pourvus de l'uniforme noir des Unités mécaniques, sont répartis parmi les troupes au contact⁴⁶³.

Rappelant le *Reicharbeitsdienst*, ou RAD, obligatoire, service de travail de six mois précédent le service militaire, le journal insiste sur la formation et la spécialisation des troupes dans l'armée allemande. Les *Stosstruppen*, ou troupes de choc, sont nées pendant la Première Guerre mondiale⁴⁶⁴. Elles sont créées en 1917 par l'état-major allemand pour reprendre l'offensive dans la guerre de mouvement. Unités armées et très mobiles, elles sont employées pour percer le front, elles doivent remplacer l'efficacité des chars, de plus en plus utilisés par les Alliés.

⁴⁶² KROENER, Bernhard, MÜLLER, Rolf-Dieter, UMBREIT, Hans, *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg. Organisation und Mobilisierung des deutschen Machtbereichs. Erster Halbband. Kriegsverwaltung, Wirtschaft und personelle Ressourcen. 1939-1941.*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1988, p. 710. Cette différence d'âge s'explique par les démographies allemande et française à l'entrée en guerre : alors que toutes les classes d'âge françaises sont mobilisées, les Allemands ne font appel qu'à leurs troupes les plus jeunes, possédant alors un vivier plus dense de recrues.

⁴⁶³ La contemporaine, 4P RES 1943, *Azur et Jonquille*, n° 3, mars 1940, p. 6.

⁴⁶⁴ SCHUBERT, Stefan et BERNARD, Amaury, « De la cote 108 à la plaine de Berry-au-Bac : la bataille du 16 avril 1917 ou comment retrouver l'offensive en plaine ? » in THEOFILAKIS, Fabien (ed.), *Cote à côte : Berry-au-Bac dans la Première Guerre mondiale. Perspectives franco-allemandes sur les fronts de l'Aisne*, Bruxelles, Peter Lang, 2017, p. 123, et ZABECKI, David T., « Military Developments of World War I », in Une, Daniel et al. (eds.), *1914-1918 -online. International Encyclopedia of the First World War*, publiée par la Freie Universität Berlin, consulté le 11 septembre 2019, https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/military_developments_of_world_war_i.

Ces unités réapparaissent en 1939-1940 sur le front occidental, menant une guerre de patrouilles et d'escarmouches à la manière des corps francs français. Les Français des avant-postes les combattent et les décrivent ainsi :

Ils [des soldats français revenant du front] m'ont affirmé que les soldats allemands qui attaquent sont surtout des jeunes de 18 à 22 ans, des envoûtés par la doctrine hitlérienne, gonflés à bloc. Ils sont habillés très élégamment, armés seulement d'une petite mitraillette et d'un couteau et ils attaquent au mépris de nos armes automatiques⁴⁶⁵.

Jeunes, fanatisés, armés pour le combat à courte distance, au plus près du danger, ces soldats allemands font preuve d'un courage et d'une audace qui suscitent auprès des soldats français une certaine admiration. L'explication d'une telle efficacité des soldats allemands vient en partie de leurs entraînement précoce au métier des armes au sein de formations de jeunesse paramilitaire, comme la *Hitlerjugend* mais également au sein du RAD, qui les habitue non seulement à la vie et à l'autorité militaire mais qui leur montre leur place au sein de la *Volksgemeinschaft*⁴⁶⁶.

⁴⁶⁵ Service Historique de la Défense, 27N69, octobre 1939.

⁴⁶⁶ RÖMER, Felix, « Volksgemeinschaft in der Wehrmacht ? Milieus, Mentalitäten und militärische Moral in den Streitkräften des NS-Staates », in WELZER, Harald et NEITZEL, Sönke, et GUDEHUS, Christian (dir.), « Der Führer war wieder viel zu human, viel zu gefühlvoll ». Der Zweite Weltkrieg aus der Sicht deutscher und italienischer Soldaten, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt-am-Main, 2011, p. 73.

Un miroir déformant

L'absence de combat et les fraternisations amènent également une nouvelle possibilité dans la perception des soldats ennemis : celle de se représenter soi-même à travers la perception de l'ennemi. L'exemple de l'inondation des lignes fortifiées *Westwall* et Maginot permet de mieux se rendre compte de la porosité entre les deux représentations. En janvier 1940, le journal du front *Bande Engagée* publie le dessin suivant :

Figure 22. L'inondation de la ligne Siegfried.

Il représente un scaphandrier allemand (Figure 22), assis dans un abri de la ligne Siegfried⁴⁶⁷. Il ironise sur l'inondation des bunkers de la ligne Siegfried, une inondation liée aux pluies et à la crue du Rhin. Dans un élan patriotique, le dessinateur se moque alors de la ligne de défense allemande, montrant son impréparation et ses faiblesses. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que l'inondation de la ligne Siegfried est soulignée dans un

⁴⁶⁷ La contemporaine, FP RES 128, *Bande engagée*, n° 1, janvier 1940, p. 1.

journal du front. Dès novembre 1939, une autre de ces feuilles se moquait du même problème dont souffrait les Allemands dans une courte plaisanterie :

De Berlin. Notre envoyé spécial nous communique : La ligne Siegfried étant inondée, l'Amiral Von Rudfess, spécialisée dans la conduite des sous-marins, en prend le commandement⁴⁶⁸.

À nouveau, l'accent est mis sur la ligne Siegfried incapable de résister aux intempéries. C'est d'ailleurs un fait avéré, comme le rappelle le soldat allemand Kurt W., dès la mi-septembre, dont l'une des occupations est la remise en état des tranchées et des abris détruits par les eaux⁴⁶⁹.

Il apparaît cependant que si les soldats français peuvent avec certitude se moquer des soldats allemands les pieds dans l'eau, c'est qu'ils expérimentent les mêmes intempéries, comme le rappelle le contrôle postal dès le 26 octobre 1939, rapportant que les soldats français se plaignent des inondations et de la destruction des abris les plus exposés de la ligne Maginot⁴⁷⁰. Ces témoignages sont corroborés quelques semaines plus tard par le journal de guerre du capitaine Gendreau : « Pendant la nuit, sournoisement, l'eau a délavé les terres, a noyé la tranchée et l'abri s'est effondré⁴⁷¹. »

Malgré les moqueries à l'encontre de la ligne Siegfried, présentes dans les deux mentions des journaux du front français *Bande engagée* et *L'écho de Thonnelle*, leur présence est un exutoire pour les soldats français. C'est le partage d'une expérience commune, l'inondation des fortifications, qui permet une certaine identification à l'ennemi. L'exagération patriotique ne peut cependant cacher la critique des conditions de vie difficiles partagées par tous les soldats, quelle que soit leur nationalité. Si les journaux du front peuvent ainsi critiquer en échappant à la censure, par le rejet des difficultés sur l'ennemi, ces situations créent un socle commun entre les soldats français et allemands, comme l'écrit, en février 1940, l'officier allemand Hans Weicker :

⁴⁶⁸ La contemporaine, 4P RES 252, *L'écho de Thonnelle*, n° 10, novembre 1939, p. 1.

⁴⁶⁹ Deutsche Tagebucharchiv, 84-1, Kurt W., 15 et 25 septembre 1939.

⁴⁷⁰ Service Historique de la Défense, 27N69, 26 octobre 1939.

⁴⁷¹ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 15 novembre 1939, p. 26

Maintenant, les étoiles, froides et claires se trouvent dans le ciel et regardent Allemands et Français, gelés de la tête aux pieds dans leurs avant-postes⁴⁷².

L'ennemi n'est plus seulement la figure d'altérité décrite par la propagande, ou intégrée par les soldats des différents pays, mais il est également l'homme de l'autre côté, le « voisin », l'adversaire combattu et qui en même temps, partage les mêmes conditions de vie.

⁴⁷² Bundesarchiv Freiburg, MSG 2-12277, Weicker, 10 février 1940, p. 5. « Nun stehen kalt und klar die Sterne am Himmel und schauen auf beide, Deutsche und Franzosen, deren Posten frierend unter ihnen auf und abgehen. »

2. « Frankreich im Schlepptau Englands » : Représenter les responsables de la guerre

L'historiographie française des mois de septembre 1939 à mai 1940 insiste souvent sur le conflit franco-allemand qui n'a pas eu lieu, influencée par la perception véhiculée dans des sources strictement françaises. Une autre lecture de la période semble cependant s'imposer, s'attachant à prendre en compte la perception des soldats britanniques et allemands.

Albert J., soldat allemand âgé de vingt ans, est mobilisé le 30 août 1939. Il écrit dans son *Kriegstagebuch*, son journal de guerre, à la date du 1^{er} septembre : « Dans les jours suivants, la radio annoncera les déclarations de guerre de l'Angleterre et de ses alliés⁴⁷³. »

La phrase est frappante. Le Royaume-Uni déclare en effet la guerre le 3 septembre 1939. La France lui emboîte le pas quelques heures après. D'autres pays, comme l'Afrique du Sud et le Canada, dominions britanniques, suivent la décision de Londres dans les premiers jours de septembre. Le soldat Albert J. décide cependant d'associer la France aux alliés du Royaume-Uni, la comparant directement avec une colonie britannique⁴⁷⁴. Il écrit quelques semaines plus tard, le 28 novembre 1939, alors que son unité quitte son casernement : « À 9h30, le train spécial partit d'Ingolstadt au son de l'Englandlied et de la marche *Wenn ich komm, wiederum kom*⁴⁷⁵. »

L'Englandlied, ou chanson de l'Angleterre, est un chant écrit pendant la Première Guerre mondiale par Hermann Löns, dont le refrain entraîne à marcher contre l'Angleterre : « Donne-moi ta main, ta blanche main, adieu, mon trésor, adieu, mon trésor, adieu, car nous

⁴⁷³ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., p. 7. « In den kommenden Tagen gibt der Radio die Kriegserklärungen England[s] und seiner Verbündeten bekannt. »

⁴⁷⁴ L'idée d'une perte d'indépendance diplomatique et la relégation de la France au statut de dominion est largement utilisée par la propagande allemande en vue de démotiver les combattants français, et de renforcer l'anglophobie. Ainsi, en janvier 1940, dans un article du *Journal de Camborne*, intitulé « Cherchez le communiste », un des vers se présente sous la forme suivante : « Est Communiste : celui qui enseigne que la France est un Empire et non un Protectorat ». Le terme de Protectorat, adapté au lecteur français, renvoie au potentiel statut de colonie britannique qu'endosse la France en menant une guerre pour l'Angleterre. La réalité cependant des relations franco-britanniques est très loin de la propagande allemande : SCHIAVON, Max, « Les relations entre hauts commandements français et britanniques en 1939-1940 », *Revue Historique des Armées*, 264/2011, p. 59-74. L'auteur montre au contraire une grande confiance, et une subordination britannique, au moins dans la coopération militaire et dans la conduite de la guerre jusqu'en mai 1940.

⁴⁷⁵ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., p. 9. « Um 9.30 Uhr fuhr der Sonderzug unter den Klängen des Englandlied und des Marsches, *Wenn ich komm, wiederum kom* von Ingolstadt ab. »

marchons, car nous marchons, car nous marchons contre l'Angleterre, l'Angleterre⁴⁷⁶. » Il apparaît notamment à la dernière page d'un recueil de chant de soldats de la Wehrmacht, *Das neues Soldaten Liederbuch*⁴⁷⁷. À nouveau, le ressentiment d'Albert J., et des soldats qui chantent à la gare d'Ingolstadt en novembre 1939, semble davantage tourné contre le Royaume-Uni, alors qu'ils embarquent dans un train à destination de Lebach, ville allemande de Saarland, directement face à la ligne Maginot et à l'armée française.

C'est également en novembre 1939, le 16, que le soldat allemand Hans Simon, alors en Prusse Orientale, écrit à sa mère :

Elle [la douceur] n'est pas à sa place ici. Il y a une guerre en cours. Quand nous chantons : *Wir fahren gegen Engeland*. Avec les mêmes sentiments on peut avoir chanté cette chanson en 1914. Si on avait à ce moment une idée de l'issue de la guerre⁴⁷⁸.

Dans cette lettre, Hans Simon évoque tout d'abord son arrivée en Pologne et les Polonais qu'il a tués, des morts qui l'ont changé et qui lui ont fait refouler sa douceur. Les combats en Pologne sont cependant terminés au moment où il écrit, et lorsqu'il évoque la guerre, à l'instar d'Albert J., il fait référence à *l'Engellied*. La mention de la Première Guerre mondiale renforce encore l'antagonisme du Royaume-Uni, et la défaite apparaît alors en filigrane. La vision téléologique qu'adopte alors Hans Simon ne peut que faire apparaître les craintes qu'il éprouve pour la guerre à venir.

La perception allemande de la guerre de septembre 1939 semble atténuer l'importance de la France au profit d'une Angleterre belliciste, hégémoniste. Albert J., dans son témoignage, va jusqu'à effacer totalement l'ennemi d'outre-Rhin. Ce discours n'est pas

⁴⁷⁶ Paroles : « Gib' mir deine Hand, deine weiße Hand, / Leb' wohl, mein Schatz, leb' wohl mein Schatz, / Leb' wohl, lebe wohl / Denn wir fahren, denn wir fahren, / Denn wir fahren gegen Engeland, Engeland. »

⁴⁷⁷ La contemporaine, S PIECE 21390, *Das neues Soldaten Liederbuch*, p. 80. Également appelé *Engellied*.

⁴⁷⁸ Museumsstiftung Post und Telekommunikation, 3.2002.1288, Hans Simon à ses parents le 16.11.1939. « Eben ist sie nicht am Platz. Wir haben ja Krieg. Wenn wir singen : Wir fahren gegen En-geland. Mit den gleichen Gefühlen mag man dies Lied 1914 gesungen haben. Ob man damals den Ausgang des Kieges geahnt hat. »

très éloigné de la pensée de soldats français, marqués par le communisme, comme André Giroud l'affirme à des camarades qui veulent morceler l'Allemagne en cas de victoire :

Tu me soutiens que les Allemands ne rêvent que de domination et conquêtes. Jette un œil sur la carte du monde, et dis-moi quel pays abat sa griffe partout où un morceau de choix excite son appétit. N'as-tu jamais entendu parler de l'impérialisme britannique ? Non, tant qu'on prétendra mettre l'Allemagne au ban des nations de l'Europe, et du monde, l'Allemagne secouera le joug et ce sera une guerre nouvelle. La guerre actuelle est un conflit d'impérialisme. Et je crois davantage à une lutte d'intérêt entre l'Allemagne et l'Angleterre qu'à une querelle idéologique entre Hitler et nous⁴⁷⁹.

La mise en avant de l'impérialisme britannique, et non français, efface finalement la participation de la France à la guerre. L'impérialisme est d'ailleurs repris dans certaines caricatures, comme celle du journal de la SS *Der Schwarze Korps*, intitulée « L'oracle de Delphes ». Elle représente Chamberlain, un marteau à la main, voulant assommer l'aigle allemand mais assommant à la place un lion représentant l'empire britannique. La légende, faisant référence à la prophétie de la Pythie de Delphes à Crésus, déclare : « Si tu "pars", tu détruiras un grand empire⁴⁸⁰. »

Cette disparition de la France des responsables de la guerre coïncide avec la stratégie générale allemande à l'Ouest, à savoir d'éviter toute provocation sur la ligne de front. En diminuant les velléités possibles envers les soldats français auprès de ses soldats, la *Propagandakompanie* pense éviter tout contact armé non désiré avant le début de l'offensive.

L'opinion d'Albert J. n'est pas isolée en Allemagne, bien au contraire. La propagande pour les soldats allemands, qu'il s'agisse de combattants de la Wehrmacht ou de membres de la Waffen-SS, s'attache principalement à montrer les Britanniques comme les principaux ennemis du Reich, et ce malgré la différence numérique notable entre

⁴⁷⁹ La contemporaine, O 263133, André Giroud, 12 septembre 1939, p. 23.

⁴⁸⁰ La contemporaine, Mfm 292, *Der Schwarze Korps*, p.2, n° 4, 25.1.1940., « Das Delphische Orakel ». « Wenn du « ausziehst », wirst du ein grosses Reich zerstören. »

l'armée française, qui mobilise près de 4 564 000 hommes, et la *British Army* composée de 897 000 hommes⁴⁸¹. Cette vision d'un Royaume-Uni ennemi va à l'encontre de la politique extérieure nazie qui voyait, avant l'entrée en guerre, les Britanniques comme un allié potentiel⁴⁸².

La France devient, dans la propagande allemande, le pantin, la marionnette du gouvernement britannique. Les références sont courantes dans les journaux comme le journal du front *Westfront, Frontzeitung* édité pour les soldats par une *Propagandakompanie*, ou dans *Das Schwarze Korps*. Le 19 janvier 1940, dans son 72^{ème} numéro, *Westfront* publie en première page un avertissement à la France quant à sa responsabilité dans la guerre.

Les sous-titres donnent le ton de l'article :

À la remorque de Londres, la politique extérieure française perd son indépendance / Le chèque en blanc anglais pour Varsovie sabote la déclaration d'amitié franco-allemande du 6 décembre 1938 / Deuxième publication officielle allemande sur le Livre Jaune français⁴⁸³.

L'article en lui-même reprend l'idée d'une reddition de la politique extérieure française face à Londres :

Seule la politique anglaise d'encerclement [Einkreisung], qui devient un programme politique le 17 mars 1939, détruit soudainement les approches prometteuses de l'accord franco-allemand. Il est apparu immédiatement que la politique étrangère

⁴⁸¹ WILLIAMS, Maude et WILKIN, Bernard, *French Soldiers' Morale in the Phoney War, 1939 - 1940, op. cit.*, p. 10. Cependant une partie de ces forces est envoyé soit dans les colonies, pour la France, soit reste en Angleterre.

⁴⁸² Cette perception mène d'ailleurs les soldats allemands à considérer les soldats britanniques non comme des ennemis, « Feind » mais comme des « ritterlicher Gegner », des adversaires chevaleresques, d'après les termes de l'historien autrichien Buchmann. cf. BUCHMANN, Bertrand Michael, *Österreicher in der Deutschen Wehrmacht. Soldatenalltag im Zweiten Weltkrieg*, Böhlau Verlag, Wien - Köln - Weimar, 2009, p. 212.

⁴⁸³ Bundesarchiv-Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, n° 72, 19 janvier 1940. « Im Londoner Schlepptau verlor die französische Aussenpolitik die Selbständigkeit / Der englische Blankoscheck für Warschau sabotierte die deutsch-französische Friedenserklärung vom 6. Dezember 1938 / Zweite amtliche deutsche Veröffentlichung zum französischen Gelbbuch. »

française avait perdu toute indépendance. La France a suivi la politique britannique sans condition⁴⁸⁴.

Le 17 mars 1939, Chamberlain prononce un discours à Birmingham, rompant avec la politique *d'appeasement* suite à la violation de la conférence de Munich par Hitler. Cette rupture mènera, le 31 mars de la même année, à la garantie britannique de la Pologne, renforcée quelques jours après par une garantie de la Roumanie et de la Grèce, concrétisant cette *englische Einkreisungspolitik*⁴⁸⁵. L'emploi du terme *Einkreisung*, encerclement, est d'ailleurs une référence directe au vocabulaire de la Première Guerre mondiale, replaçant l'Allemagne au cœur de l'Europe et susceptible d'avoir à mener une guerre sur deux fronts.

Le terme de « Schlepptau », ou remorque, est habituel dans *Westfront*. Déjà en novembre 1939, il est utilisé dans un article intitulé « L'Angleterre trompe le Poilu : Combat jusqu'au dernier Français⁴⁸⁶ » :

Les bellicistes britanniques, déterminés à se battre jusqu'au dernier Français, sont gênés par le souvenir que l'Allemagne invoque : déjà pendant la Première Guerre mondiale, la France à la remorque [Schlepptau] de l'Angleterre doit supporter le fardeau le plus lourd de victimes, alors que les pertes anglaises de la Première Guerre mondiale sont proportionnellement et de loin inférieures à celles de leur allié français. Reconnaisant que ce fait fondé par l'Allemagne n'aurait pas un effet encourageant sur l'armée française, Radio Londres redouble d'efforts pour tromper le Poilu dans un bulletin d'informations en langue française, arguant que les chiffres avancés par le côté allemand sont inexacts.

⁴⁸⁴ Bundesarchiv-Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, n° 72, 19 janvier 1940. « Erst die seit dem 17. März 1939 zum politischen Programm erhobene englische Einkreisungspolitik hat die Hoffnungsvollen Ansätze zu einer deutsch-französischen Verständigung mit einem Schlage zerstört. Es zeigte sich sofort, dass die französische Aussenpolitik jede Selbständigkeit verloren hatte. Bedigungslos folgte Frankreich der britischen Politik. »

⁴⁸⁵ KRUMEICH, Gerd, « "Einkreisung". Zur Entstehung und Bedeutung eines politischen Schlagwortes », *Sprache und Literatur in Wissenschaft und Unterricht*, n° 20, 1939, p. 99-104. La peur de l'encerclement et du double front est fortement ancrée chez les Allemands.

⁴⁸⁶ Bundesarchiv-Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, n° 10, 4 septembre 1939. « England belügt den Poilu : Kampf bis letzten Franzosen ! »

Le terme de remorque est cette fois-ci utilisé dans le cadre de la Première Guerre mondiale, montrant une filiation entre les deux guerres et la survivance des termes d'une guerre à l'autre. Bien plus que *Schlepptau*, l'utilisation du terme de Poilu pour désigner le soldat français de 1939, renforce toujours le rapprochement entre les deux conflits. L'article insiste sur le mensonge de l'Angleterre qui veut garder le soldat français mobilisé pour elle, et qui grossit ses pertes de la Première Guerre mondiale pour renforcer l'entente franco-britannique pendant le conflit de 1939. Le soldat français devient victime du gouvernement et de la propagande britanniques, décrits par les membres de la *Propagandakompanie* comme les véritables instigateurs du combat. L'adversaire le plus proche du soldat allemand, lecteur de *Westfront*, est donc finalement le moins ennemi : il apparaît comme la partie visible de l'iceberg, masquant les véritables ennemis.

Le terme de remorque est cette fois-ci utilisé dans le cadre de la Première Guerre mondiale, montrant une filiation entre les deux guerres et la survivance des termes d'une guerre à l'autre. Bien plus que *Schlepptau*, l'utilisation du terme de Poilu pour désigner le soldat français de 1939, renforce toujours le rapprochement entre les deux conflits. L'article insiste sur le mensonge de l'Angleterre qui veut garder le soldat français mobilisé pour elle, et qui grossit ses pertes de la Première Guerre mondiale pour renforcer l'entente franco-britannique pendant le conflit de 1939. Le soldat français devient victime du gouvernement et de la propagande britanniques, décrits par les membres de la *Propagandakompanie* comme les véritables instigateurs du combat. L'adversaire le plus proche du soldat allemand, lecteur de *Westfront*, est donc finalement le moins ennemi : il apparaît comme la partie visible de l'iceberg, masquant les véritables ennemis.

L'idée selon laquelle l'ennemi combattu sur le champ de bataille n'est que la façade d'une machination plus grande n'est pas particulière à l'Allemagne, et tend à complexifier la compréhension du combat par les soldats. Les caricatures permettent souvent de rendre plus clair, plus compréhensible ce que l'ennemi cherche à cacher, et d'expliquer aux combattants contre qui ils se battent. La tentative de mettre en lumière ces ficelles, ces *Schlepptau*, vient renforcer la volonté d'expliquer la guerre. Ainsi, dans *l'Aigle Blanc 137*, Hitler, ridicule, campé sur un globe représentant le monde, armé d'un fusil dont la

baïonnette a été remplacée par un filet à papillons, déclare : « Et à ce moment-là, je prendrai la Lune⁴⁸⁷. »

Figure 23. Hitler manipulé par Staline.

Derrière lui, bien au sol, se tient Staline (Figure 23), un couteau ensanglanté à la ceinture. Il a dans sa main une corde reliée à une menotte qu'Hitler porte à la cheville. Le dictateur allemand apparaît exalté, peu crédible et ridicule, manipulé par Staline, rendu bien plus effrayant que la marionnette du Führer. La question de la manipulation d'Hitler dresse le portrait de Staline comme celui du chef d'orchestre, celui qui a récupéré, par le pacte germano-soviétique du 23 août 1939 la partie orientale de la Pologne, après l'entrée des troupes soviétiques en Pologne, le 16 septembre 1939, et les pays baltes. Le dirigeant soviétique, et à travers lui tous les communistes, deviennent dans l'esprit des Français le vrai ennemi, idée renforcée par un anticommunisme hérité de l'entre-deux-guerres, le parti communiste français ayant été interdit par la III^{ème} République pendant la guerre.

⁴⁸⁷ La contemporaine, FP RES 127, *L'Aigle blanc* 137, p.1, 15 novembre 1939, n° 1.

Cette question de la manipulation de ceux qui décident, utilisés comme marionnettes par les ennemis supposés réels est récurrente dans la tentative d'explication du conflit. *Der Schwarze Korps* continue la politique antisémite auprès de ses lecteurs, comme dans l'illustration « La convention financière anglo-française⁴⁸⁸ ». Un soldat français, l'air inquiet, est dépouillé par Chamberlain qui porte à son bras une chaussette représentant l'épargne des Français. Derrière le premier ministre britannique se cache un homme corpulent, portant une étoile de David et correspondant aux stéréotypes antisémites nazis habituels. La légende appuie l'image : « Ne nous remercie pas, Jean ! C'est une question d'évidence, que nous enlevons à un guerrier ses soucis d'argent⁴⁸⁹. » Renvoyant à nouveau au combat des soldats français, le seul uniforme présent sur la caricature, pour la puissance britannique, l'apparition du dernier personnage accuse les Juifs d'être les vrais responsables de la guerre, cherchant à s'enrichir par tous les moyens. Les Français et les Britanniques, selon la propagande nazie, ne seraient finalement que les rouages d'un complot plus vaste, celui des Juifs, qui ne chercheraient finalement que le profit et la destruction de l'Allemagne.

Les mois de septembre 1939 à mai 1940 apparaissent ici dans la continuité de la Première Guerre mondiale et dans celle de l'entre-deux-guerres, en France comme en Allemagne : les tensions et les persécutions idéologiques perdurent et s'affermissent. Les ennemis d'hier deviennent les premiers responsables pour expliquer cette guerre que les combattants comprennent mal, une guerre dont l'ennemi principal n'est pas tant le soldat ennemi dans le bunker en face, mais davantage celui qui est combattu depuis les années 1930, un ennemi qui avance à couvert, caché, prêt à s'emparer des gains, qu'ils soient financiers ou territoriaux, dès que les armées européennes – française, britannique et allemande – se seront engagés dans un réel combat. Le danger que ces ennemis manipulateurs font planer sur les armées en guerre tend à expliquer cette attente et cette absence de combat.

Les caricatures précédentes tendent à pointer du doigt les différents ministres et officiers connus des armées belligérantes. Facilement identifiables à l'aide de signes distinctifs, comme la redingote et le parapluie pour Chamberlain, la mèche et la moustache

⁴⁸⁸ La contemporaine, Mfm 292, *Das Schwarze Korps*, n° 2, 11 janvier 1940, p. 2.

⁴⁸⁹ *Ibid.*, « Nichts zu danken, Jean ! Es ist eine Selbstverständlichkeit, dass wir einem Krieger die Geldsorgen abnehmen. »

pour Hitler, les nombreuses médailles et l'embonpoint pour Goering. Il est intéressant de noter qu'à nouveau, que ce soit dans les journaux britanniques ou allemands, les dirigeants français passent inaperçus ou ne sont pas représentés. Dans un numéro de *Das Schwarze Korps*, daté de février 1940⁴⁹⁰ le président du Conseil, Édouard Daladier, est représenté aux côtés de son homologue britannique Chamberlain. Alors que le second est reconnaissable à sa moustache et son haut-de-forme, le premier apparaît dans l'uniforme français, l'air renfrogné. Son identification est renforcée par son nom écrit au-dessus de sa tête : de nouveau, le Français n'apparaît pas comme l'ennemi principal, au point qu'il est nécessaire d'inscrire son nom dans la caricature afin que les lecteurs – les soldats allemands – puissent le reconnaître.

Les caricatures présentent alors des dirigeants coupés des réalités, défendant des intérêts qui ne sont pas ceux des populations qu'ils gouvernent. La guerre est le seul moyen de les destituer, de libérer les peuples qui sont décrits par la propagande comme exploités par ces hommes politiques. L'absence d'adhésion des différents peuples est donc une autre justification de la guerre. Dans *Blighty*, dès le premier numéro, une illustration montre un Hitler, isolé, prêt à se rendre face à l'alliance franco-britannique, mais c'est bien un Allemand, reconnaissable à son étiquette « bon sens allemand », qui frappe Hitler dans le dos⁴⁹¹.

Figure 24. Bon sens allemand.

⁴⁹⁰ La contemporaine, Mfm 292, *Das Schwarze Korps*, n° 5, 1^{er} février 1940, p. 7.

⁴⁹¹ British Library, LOU.LON 23 [1939], *Blighty*, n° 1, 21 octobre 1939, p. 14

L'idée est couramment répandue également dans les journaux du front français. Ainsi, dans *Je pique* de Noël 1939, à la rubrique « Courtes et Bonnes », les soldats français peuvent lire :

Quelle différence y a-t-il entre un accident et une catastrophe ? Une bombe éclate à la brasserie de Munich, où Hitler vient de prononcer son discours : c'est un accident. Hitler n'est pas parmi les victimes : C'est une catastrophe⁴⁹².

L'histoire drôle n'est pas anodine, et fait référence au récent attentat commis par un Allemand alors inconnu, Georg Elser, contre Adolf Hitler dans la brasserie munichoise le 9 novembre 1939. La mention de cet attentat tend à rappeler que le Führer n'est pas accepté unanimement par le peuple allemand. Les autres histoires drôles du journal donnent le même ton :

Pourquoi, lorsqu'il va au théâtre, Hitler s'assoit-il toujours au premier rang ? Parce que c'est le seul endroit où il est sûr d'avoir le peuple allemand derrière lui⁴⁹³.

Le dictateur allemand est à nouveau représenté isolé, responsable d'une guerre que même les Allemands ne soutiennent pas. La propagande française tend alors à faire porter le poids de la responsabilité non plus sur le peuple allemand, mais sur son dirigeant. Une autre histoire drôle dans *Turluret 101 en avant*, un autre journal du front français, renforce cette idée d'un peuple soumis, écrasé sous la volonté de leur chef. Alors qu'il rencontre Hitler, un journaliste fictif du journal est témoin d'une scène où le Führer oblige des Allemands à se suicider :

Horriifié, le reporter se précipite vers le septième [homme] et lui dit : « Eh bien, êtes-vous fou, vous ne tenez pas à la vie ? - Si vous appelez ça une vie, lui répond le malheureux »... et il saute⁴⁹⁴.

⁴⁹² La contemporaine, FP RES 147, *Je Pique*, n° 2, Noël 1939, p. 6.

⁴⁹³ *Ibid.*

⁴⁹⁴ La contemporaine, FP RES 159, *Turluret 101 en avant*, n° 3, janvier 1940, p. 2.

La métaphore apparaît comme évidente. Hitler, sadique et fou, n'hésite pas à envoyer des hommes à la mort. Il est dans l'histoire drôle, le responsable direct de la mort des Allemands qu'il pousse à se suicider, au même titre qu'il est le responsable direct de la mort des soldats allemands qui combattent sur le front.

L'absence d'adhésion du peuple à la guerre apparaît peu dans la propagande allemande. *Das Schwarze Korps* présente rapidement une représentation de Churchill, haranguant deux ouvriers britanniques, à l'air renfrogné et hostile⁴⁹⁵. La critique cependant, porte moins sur le premier Lord de l'Amirauté, mais sur un dernier personnage, au premier plan de l'image, identifié par une étoile de David, et deux sacs d'argent, l'un portant une somme astronomique de livres, et l'autre nommé « Profits de guerre [*Kriegsgewinne*] ». C'est davantage l'idée d'un complot juif qui ressort, même si le peuple britannique est représenté comme mécontent, ou inquiet.

Le décalage existant entre les dirigeants et les populations n'a pas un traitement égal selon les différentes propagandes : paradoxalement, ce sont les journaux français qui font mention de cette absence d'adhésion. La propagande française a en effet tout intérêt à présenter une Allemagne proche de l'implosion et de la guerre civile, alors que la France traverse une crise politique importante pendant les mois de septembre 1939 à mai 1940. Présenter l'ennemi comme davantage divisé permet alors de renforcer l'unité nationale et l'ardeur des combattants autour d'une cause républicaine et démocratique – *ie.* redonner au peuple allemand la possibilité de choisir un dirigeant –. Le traitement de ce thème dans les journaux du front n'est d'ailleurs pas fortuit, et s'inscrit dans la ligne propagandiste insufflée par le Commissariat Général à l'Information : à la lecture des Bulletins Hebdomadaires d'Information, on retrouve souvent, dans les sommaires, une référence au mécontentement allemand⁴⁹⁶, notamment dans les premiers mois de la guerre. Ce thème semble en effet progressivement disparaître. Les premières mentions dans les BHI évoquent l'aspect passager, temporaire de ce thème : « Il est indispensable de traiter ce sujet avec prudence

⁴⁹⁵ La contemporaine, Mfm 292, *Das Schwarze Korps*, n° 6, 8 février 1940, p. 2.

⁴⁹⁶ Service Historique de la Défense, 7N2579, Bulletins Hebdomadaires d'Informations : n° 5, 18 novembre 1939, « L'attentat contre Hitler » ; n° 6, 25 novembre 1939, « le traitement des Allemands en Allemagne » ; n° 8, 9 décembre « Note XIV : L'inquiétude du peuple allemand » ; n° 9, 16 décembre 1939 « Le mécontentement en Allemagne » ; n° 12, 6 janvier 1940 « Affaiblissement « spirituel » de l'Allemagne » ; n° 21, 9 mars 1940 « Les points vulnérables de l'opinion allemande ».

afin de ne pas donner à l'opinion publique de vains espoirs sur des troubles sociaux éventuels en Allemagne. Il faut donc exposer les faits sans en tirer de conclusions trop générales. » Le traitement de ce thème par l'humour, seul biais par lequel ce sujet est abordé, répond en partie à cette exigence. L'appui trop marqué sur des troubles potentiels en Allemagne, liés à une défection du peuple allemand, aurait pu rendre imaginable une issue rapide de la guerre, *ie.* l'exacte inverse recherchée par la propagande française.

Les représentations des dirigeants politiques des pays ennemis deviennent un vecteur de la propagande plus générale mise en place par les différents pays belligérants. Elles s'adaptent alors aux discours officiels, aux attentes du moment, à la guerre qui évolue.

III. Les pays neutres, futurs belligérants ?

Les combattants se souviennent de la Première Guerre mondiale : de nombreux neutres sont entrés en guerre après le début des hostilités. La possibilité de l'engagement d'une de ces puissances, comme l'Union Soviétique, l'Italie ou même les Etats-Unis structure les représentations que les combattants se font des puissances neutres.

1. « Il faut qu'un jour ou l'autre nous anéantissions l'Allemagne et la Russie » : l'Union Soviétique, un neutre belligérant

L'Union Soviétique occupe une place particulière dans les représentations des soldats français, britanniques et allemands entre septembre 1939 et mai 1940. Si elle n'est en effet pas engagée dans le conflit qui oppose les trois belligérants, sa présence, politique comme idéologique, pèse et influence Etats et combattants. Sa présence aux marges du conflit débute dès le 23 août 1939, avec la signature du pacte germano-soviétique entre Molotov et Ribbentrop : scellant un accord de non-agression qui prive les alliés occidentaux d'une alliance à l'Est, pourtant recherchée, il permet également de contrer l'éventuel blocus économique en incluant des clauses économiques qui permet à l'Allemagne de subvenir à la plupart de ses besoins, en céréales notamment⁴⁹⁷.

La signature du pacte est un désaveu des puissances démocratiques occidentales par Staline, soupçonneux après son éviction des accords de Munich. Le pacte lui apporte également des gains territoriaux importants, inclus dans les clauses secrètes du pacte, en Pologne, puis en Finlande, dans les pays baltes et en Roumanie. La nouvelle ligne des partis communistes, notamment en France, doit s'aligner sur cette politique, prônant un pacifisme refusant une guerre produite par le capitalisme et ne servant que des intérêts bourgeois.

Quel est l'impact alors dans les différents pays ? En Allemagne, les communistes, depuis l'arrivée au pouvoir d'Hitler, n'ont plus voix au chapitre, une grande majorité de leurs membres étant emprisonnée dans des camps de concentrations. Le parti communiste allemand est interdit⁴⁹⁸. Au Royaume-Uni, le parti communiste ne représente pas une réelle

⁴⁹⁷ Un accord est d'ailleurs signé en février 1940, qui approvisionne l'Allemagne en ressources agricoles et en pétrole. Cf. KOCH, Christoph, *Gab es einen Stalin-Hitler Pakt, Charakter, Bedeutung und Deutung des deutsch-sowjetischen Nichtangriffvertrages vom 23. August 1939*, Bruxelles, Peter Land, 2003.

⁴⁹⁸ KERSHAW, Ian, *L'opinion allemande sous le Troisième Reich*, Paris, CNRS Editions, [1983], p. 135

force politique, mais s'aligne sur la nouvelle politique de l'URSS⁴⁹⁹. En France, en revanche, le parti communiste possède un réel poids, contrairement aux deux autres belligérants. Le renversement des alliances, et l'entente entre nazisme et communisme, bouleversent les représentations des communistes français. Si une partie continue à suivre la ligne proposée par Moscou, un certain nombre de militants s'en détachent, notamment après l'entrée en guerre de la France, le devoir patriotique devenant à leurs yeux plus fort que leurs convictions politiques. Cependant, dès la fin du mois d'août 1939, alors que les premiers réservistes sont appelés pour renforcer les forts de la ligne Maginot, le président du conseil Edouard Daladier fait interdire la presse communiste, qui rejaillit presque directement sous une forme clandestine⁵⁰⁰.

Le 16 septembre 1939, alors que l'Allemagne progresse rapidement en Pologne, l'URSS attaque à son tour les forces polonaises situées à l'Est, comme convenu dans le pacte germano-soviétique. Cette attaque, d'un allié direct de la France et du Royaume-Uni, transforme définitivement l'Union Soviétique en ennemie. Le parti communiste français est interdit le 26 du même mois. Les réactions chez les soldats engagés sont diverses selon leur appartenance politique.

Suivant la réaction gouvernementale, de nombreux soldats perçoivent l'Union Soviétique, et les communistes, comme des ennemis, désormais alliée à l'Allemagne nazie. Ainsi, le 9 octobre 1939, un soldat français écrit :

Nous attendons avec impatience l'heure H qui sonnera une bonne fois pour toutes le glas de l'hégémonie germano-russe. Ces salauds ont bien trouvé que leurs régiments⁵⁰¹ étaient semblables avec des buts communs de trahison et de destruction⁵⁰².

Le même jour, un autre soldat écrit :

⁴⁹⁹ JABARA CARLEY, Michael, « 'A situation of Delicacy and Danger' : Anglo-Soviet relations, August 1939 - March 1940 », in *Contemporary European History*, vol. 8, n° 2, Juillet 1999, pp. 175-208.

⁵⁰⁰ BOURGEOIS, Guillaume, « Communistes et anti-communistes pendant la drôle de guerre », thèse, Histoire, Université de Paris Ouest Nanterre la Défense, 1983.

⁵⁰¹ Il s'agit sans doute d'une erreur. Le terme de « régimes » semble plus adapté dans ce contexte.

⁵⁰² Service Historique de la Défense, 27N69, 9 octobre 1939.

Il faut qu'un jour ou l'autre nous anéantissions l'Allemagne et la Russie... Surtout les Russes ces cochons-là, c'est eux qui sont la cause de tout ce qui est arrivé⁵⁰³.

Le rejet de la responsabilité de la guerre se retrouve dans de nombreuses lettres, trahissant également le ressentiment d'une partie de la population française à l'égard du communisme. La politique française durant l'entre-deux-guerres, le ressentiment d'une partie de la droite et des nationalistes à l'égard du cartel des gauches puis du front populaire, n'est pas étranger au fort sentiment anti-communiste existant dans ces lettres, accusant l'Union Soviétique d'être responsable d'une guerre déclenchée par l'Allemagne nazie.

Chez les communistes et sympathisants, les avis sont partagés. Certains y voient une trahison, notamment après les luttes pendant l'entre-deux-guerres entre nationalistes et communistes, et qui ne comprennent pas l'absence d'une Union Sacrée, comme en 1914-1918, face au nazisme :

Alors, tu as vu, après les Soviets, ce sont les Chefs Communistes français qui trahissent en déportant. C'est dégueulasse. MARTY⁵⁰⁴, qui allait en Guerre en Espagne part à Moscou pour ne pas la faire en France, ainsi que Thorez et Cie. Une belle bande de fumiers - jamais, je ne les aurais crus capables de ça quand même c'est honteux, et j'ai honte moi-même d'avoir soutenu et porté les insignes d'un parti de la sorte. Il ne faudra plus en France parler du Communisme, ce parti est mort dans le déshonneur et la honte, dans une crise qu'il fallait l'appui de tous les partis quels qu'ils soient pour lutter contre la croix gammée ennemie N° 1 du communisme⁵⁰⁵.

D'autres cependant restent convaincus du bien-fondé de l'action du parti.

⁵⁰³ *Ibid.*

⁵⁰⁴ Il s'agit d'André Marty, député communiste.

⁵⁰⁵ Service Historique de la Défense, 27NH69, 24 octobre 1939.

C'est honteux de la part de Daladier. Ce n'est pas un honneur de se dire Français et fils de la révolution quand on voit des choses pareilles. Pour moi, mes opinions n'ont pas varié pour autant. Ici, où pourtant je n'ai même pas trouvé un sympa, les types ont été sidérés de voir ce que l'on faisait de la liberté⁵⁰⁶.

Le soldat français André Giroud, sympathisant communiste, raconte que dans un bar, il entame une fois *L'Internationale*, qui est reprise par les soldats qui l'entourent⁵⁰⁷. Le propriétaire du bar, ne souhaitant pas de problème avec l'administration militaire, leur demande d'arrêter de chanter. L'anecdote, liée aux autres témoignages dans la correspondance des soldats, montre bien que malgré l'interdiction du parti communiste, malgré la propagande mise en place par l'autorité militaire française, à travers les bulletins hebdomadaires d'information, qui font de l'URSS et du communisme l'une des cibles privilégiées de leurs discours⁵⁰⁸. Dans ces articles, et de nombreux autres, l'autorité militaire et le commissariat général à l'information cherche à montrer l'URSS comme un nouvel ennemi et les communistes comme des traîtres.

La perception des communistes comme des ennemis n'est pas propre aux soldats français, et quelques soldats britanniques les mentionnent à leur arrivée en France. Le major Ross l'évoque dès son débarquement, dans le port de Cherbourg :

J'ai entendu dire que des dockers communistes et des soldats d'un régiment écossais en sont récemment venus aux mains (la Russie et l'Allemagne venaient de signer leur pacte de non-agression) et qu'il y avait eu des pertes des deux côtés. Il y a eu des histoires de soldats britanniques sans méfiance qui ont été renversés par-dessus les quais dans la zone de congélation⁵⁰⁹.

⁵⁰⁶ *Ibid.*, 15 octobre 1939.

⁵⁰⁷ La contemporaine, O 233163, Giroud, p. 92.

⁵⁰⁸ Service Historique de la Défense, 7N2579, Bulletins hebdomadaires d'Information. Sont ainsi présents des articles comme « La guerre soi disant "anti-capitaliste" », 28 octobre 1939, « L'impérialisme germano-russe » et « Les ouvriers français devant le pacte germano-russe », 4 novembre 1939, « Le pacifisme russe », 9 décembre 1939, « La collusion germano-soviétique », 6 janvier 1940, « L'URSS et l'ex-parti communiste français », 2 mai 1940.

⁵⁰⁹ Imperial War Museum, documents17370, Ross, p. 7. « I heard that Communist dockers and soldiers of a Scottish Regiment had recently come to blows (Russia and Germany had just signed their pact of non-

De même, le soldat Parker raconte ses souvenirs dans le Nord de la France :

La dame chez qui j'étais logé à Hantay me réveillait chaque matin avec une tasse de café et un verre de cognac. Elle n'était pas tenue de produire non plus. Et ce malgré le fait qu'une partie de la France industrielle était criblée de communistes, qui ont évidemment joué un rôle non négligeable dans le désastre qui s'annonçait. Sur tous les ponts était peint en énormes lettres « Votez rouge, votez communiste⁵¹⁰! »

Les deux mentions de communistes sont des témoignages d'après-guerre. Le major Ross qui rapporte la rumeur de heurts et d'assassinats de soldats écossais à Cherbourg, place l'événement juste après son arrivée en France, et à proximité de la signature du pacte : pour autant, il arrive en France, d'après son témoignage, pas avant le début de l'année 1940, plusieurs mois après le 23 août 1939. L'autre témoignage, celui de Parker, évoque l'implication des communistes dans la défaite, évoquant notamment les sabotages supposés des communistes dans les usines françaises, une peur particulièrement répandue en France en 1939-1940, pour une réalité pourtant très différente, les cas de sabotage communistes étaient très rares voire inexistantes. En revanche, la situation au cours de la période de septembre 1939 à mai 1940 montre l'échec de la mobilisation économique française, et notamment l'impossibilité pour l'État, les syndicats et les industriels de repenser le système de production, qui peine à accepter le passage à une production de masse. Dès lors, l'accusation d'une influence communiste, dans un contexte où l'anti-communisme est très fort et lié à la position de l'URSS, devient une justification facile, mais fautive, expliquant les déboires et les difficultés de l'économie de guerre française⁵¹¹.

aggression) and there had been casualties on both sides. There were stories current of unsuspecting British soldiers being tipped over the Docks into the freezing area. »

⁵¹⁰ Imperial War Museum, documents.479, Parker, p. 106. « The lady on whom I was billeted in Hantay awoke me each morning with a cup of coffee and a glass of cognac. She was under no obligation to produce either. This despite the fact that part of industrial France was riddled with Communists, who obviously played no small part in the disaster that was to come. All the bridges were painted in enormous letters "Votez rouge, votez communiste !" »

⁵¹¹ IMLAY, Talbot, « Mind the Gap : The Perception and Reality of Communist Sabotage of French War Production during the Phoney War 1939-1940 », in *Past & Present*, n° 189, novembre 2005, pp. 179-224, p. 223.

2. « A bad show the Finnish business » : la guerre d'Hiver, une guerre froide ?

Un nouvel événement vient bouleverser la représentation de l'Union soviétique. Le 30 novembre 1939, après des semaines d'intimidation soviétique dans le but de réclamer la Carélie, une bande de terres finlandaise qui menace Leningrad, Staline lance l'Armée Rouge à l'assaut de la ligne Mannerheim, nommée ainsi en l'honneur du maréchal qui mène l'armée finlandaise. Débute alors la guerre d'hiver, suivie avec attention par les différents belligérants.

Cette guerre est asymétrique, entre une armée russe nombreuse et équipée de chars et une armée finlandaise en sous-effectifs, mais connaissant bien le terrain, habituée au combat hivernal et retranchée derrière une ligne fortifiée. Les premières opérations russes sont repoussées avec grand succès par les troupes finlandaises. S'appuyant sur la mobilité que leur procure leur maîtrise des skis, harcelant et tendant des embuscades aux troupes soviétiques, qui subissent d'importants revers.

Il existe une différence fondamentale entre les gouvernements britannique et français dans la représentation du conflit russo-finlandais⁵¹². Marquée par une relative froideur et des tensions, notamment à l'occasion de l'invasion de la Pologne, le 16 septembre 1939, la ligne britannique concernant l'URSS s'appuie sur une stricte neutralité, y compris lors de la crise finlandaise. Les relations entre Lord Halifax et l'ambassadeur de l'Union Soviétique au Royaume-Uni, Maiskii, sont maintenues, ce dernier essayant d'améliorer les liens existant entre les deux pays. Alors que la diplomatie britannique s'efforce de maintenir une neutralité stricte, la France voit dans cette attaque une opportunité de s'opposer aux manœuvres soviétiques. Elle présente, dans une note de l'état-major français datée du 24 décembre 1939, la position française quant au conflit russo-finlandais. Présentée comme une guerre périphérique, à la manière du front de Macédoine pendant la Première Guerre mondiale⁵¹³. L'idée d'un soutien militaire et politique est alors envisagée.

⁵¹² JABARA CARLEY, Michael, « 'A situation of Delicacy and Danger' : Anglo-Soviet relations, August 1939 - March 1940 », in *Contemporary European History*, vol. 8, n° 2, Juillet 1999, pp. 175-208, p. 195.

⁵¹³ Service Historique de la Défense, 5N580.

Dans un article intitulé « Hommage à la Finlande », un journal du front français évoque la similarité entre la Finlande et la France par une phrase anodine :

[Nous] qui sommes appelés peut-être à vivre un jour ou l'autre ces mêmes instants tragiques. [...] Nous ne pouvons de loin, que formuler des souhaits, mais nous le faisons avec tout notre cœur de soldat et toute notre admiration pour leur vaillance⁵¹⁴.

C'est sans aucun doute la ligne fortifiée Mannerheim qui évoque « ces mêmes instants tragiques », d'une ligne défensive attaquée, et qui facilite l'empathie, voire l'identification du soldat français au soldat finlandais. La comparaison est poussée entre les deux lignes, comme dans *Je pique*, qui compare ligne Maginot et ligne Mannerheim, tandis que *La Chenille* explique le parallèle qui existe entre février 1916 et la bataille de Verdun et février 1940 et les combats de la ligne finlandaise.

Les premiers revers soviétiques sont amplement moqués par les journaux du front français. *La Voix sans Maître* ridiculise l'armée soviétique : « Staline prit l'étendard et conduisit les prolétaires à de nouvelles victoires éclatantes (Salla, Suomosalmi, etc.)⁵¹⁵». Salla et Suomosalmi sont deux batailles où l'armée soviétique a été vaincue par les combattants finlandais. Particulièrement touchée par les purges staliniennes de 1936-1938, déficientes en cadres et en officiers, l'armée soviétique peine à progresser.

La perspective allemande face à la Finlande est de soutenir l'URSS. *Westfront* publie plusieurs courts articles sur la guerre d'Hiver. Le premier explique la déclaration de guerre, et place la Finlande comme la puissance agressive, l'armée russe ne faisant que réagir à la situation :

Face à ces nouvelles provocations avec attaque armée par les troupes finlandaises, le Haut Commandement de l'Armée rouge a

⁵¹⁴ La contemporaine, FP RES 144, *Franchise militaire*, n° 14, février 1940, p. 1.

⁵¹⁵ La contemporaine, FP RES 161, *La voix sans maître*, n° 5, avril 1940, p. 1.

ordonné aux troupes de traverser la frontière soviéto-finlandaise à 8 heures le 30 novembre⁵¹⁶.

La description du déclenchement de l'offensive russe n'est pas sans rappeler les raisons officielles allemandes invoquées pour attaquer la Pologne, à savoir l'épisode de Gleiwitz, prétendument attaquée par des soldats polonais. En plaçant le droit du côté des troupes soviétiques, le journal prend fait et cause pour l'URSS. Pour renforcer ce sentiment d'amitié entre les deux pays, le journal insiste régulièrement sur la collusion entre leurs deux ennemis respectifs, le Royaume-Uni et la Finlande. En janvier 1940, il note : « Dans les cercles diplomatiques, on dit que deux navires britanniques chargés d'avions font route vers la Finlande⁵¹⁷ ». Il évoque quelques mois plus tard, des attaques aériennes russes comme réussies, mais notant tout de même les pertes importantes infligées par l'armée de l'air finlandaise⁵¹⁸. Les échecs militaires russes entachent durablement la crédibilité de l'armée rouge, comme le note le soldat allemand Wilhelm B., dans son journal :

Comme combattant solitaire le russe a échoué. [...] Les officiers et les sous-officiers sont des communistes convaincus, la majorité des soldats est stupide et ignorante⁵¹⁹.

Cette vision n'est pas particulière à Wilhelm B., mais l'Allemagne en règle générale, certains historiens avançant que l'échec des troupes soviétiques en Finlande a achevé de convaincre Hitler d'une possible réussite en cas d'une attaque de l'Union Soviétique.

La présentation de l'événement à travers les deux presses du front, française et allemande, montre que l'affrontement continue, y compris à travers des neutres interposées, chacun soutenant un belligérant : une véritable guerre froide en Scandinavie. Le conflit

⁵¹⁶ Bundesarchiv Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, n° 34, décembre 1939, p. 2. « Im Ambetracht dieser neuen Provokationen mit bewaffneten Ueberfall seitens der finnischen Truppen erteilte das Oberkommando der Roten Armee den Truppen den Befehl, am 30. November um 8 Uhr morgens die sowjetisch-finnische Grenze zu überschreiten. »

⁵¹⁷ *Ibid.*, n° 51, décembre 1939, p. 1.

⁵¹⁸ *Ibid.*, n° 87, février 1940, p. 2.

⁵¹⁹ Deutsche Tagebucharchiv, 826-3, Wilhelm B, 25 février 1940, p. 29. « Als Einzelkämpfer hat der Russe versagt. [...] Führer und Unterführer sind überzeugte Kommunisten, der grösste Teil der Soldaten ist "stumpfsinning" » und weiss wenig zu sagen.

russo-finlandais dure pendant plusieurs mois, jusqu'en mars 1940, l'armée rouge subit d'importantes pertes, avant d'amener la Finlande à capituler, un long moment qui permet aux Alliés pour réfléchir à une réponse. Mais la lenteur et la réticence britanniques empêchent les différents projets français de voir le jour, comme l'envoi d'un corps expéditionnaire en Finlande ou le bombardement des puits de pétrole du Caucase.

Le major britannique Rex écrit dans ses mémoires : « Il y a eu une tentative d'aider la Finlande à partir du Havre, qui est tombée à plat, mais nous n'avons pas considéré les Russes comme un ennemi sérieux⁵²⁰. » Le terme d'ennemi employé par Rex est particulièrement intéressant, le Royaume-Uni n'étant alors pas en guerre avec l'Union Soviétique. Les soldats cependant, la perçoivent comme tel. Des campagnes de recrutement sont lancées pour obtenir des volontaires pour combattre aux côtés des Finlandais, comme le rappelle le journal du front *À la 3-6-4 deux* : « La demande de volontaires par la Finlande a eu un énorme succès au II/364... qu'il a fallu refuser quelques candidatures⁵²¹. »

Les soldats cependant sont plus mitigés. Le 11 mars 1940, les rapports du contrôle postal notent au sujet de la Finlande plusieurs réactions :

Je pense aller prochainement en Finlande, je suis volontaire, il faut aider ce petite peuple courageux⁵²².

J'ai très envie de partir au Caucase ou en Finlande. L'inaction me pèse beaucoup et pour notre unité menace de durer beaucoup⁵²³.

Toutes les mentions cependant ne sont pas aussi enthousiastes à l'idée d'un départ en Finlande. Aucun départ cependant ne se fera, la guerre s'achèvant le 13 mars 1940, par la défaite finlandaise, qui abandonne une partie de ses territoires le long du lac Ladoga, permettant à l'Union Soviétique de sécuriser Leningrad. À l'étranger, l'inaction alliée entraîne la chute du cabinet Daladier, une semaine plus tard. Le contrôle postal français note, dans son rapport du 25 mars 1940, que la paix russo-finlandaise est particulièrement

⁵²⁰ Imperial War Museum, documents.1566, Rex, p. 5, There was an attempt to help Finland from Havre, which fell flat, but we were not considering the Russians as a serious enemy.

⁵²¹ *La contemporaine*, 4P RES 224, *À la 3-6-4 deux*, n° 6, mars 1940, p. 2.

⁵²² Service Historique de la Défense, 27N69, 11 mars 1940.

⁵²³ *Ibid.*

commentée dans la correspondance, et malgré l'assimilation de cette paix à une défaite, est marquée dans tous les esprits⁵²⁴.

Il en est de même chez Tom Adair, soldat britannique qui écrit le 2 avril 1940 : « un mauvais spectacle l'affaire finlandaise, comme tu dis, *c'est la guerre*⁵²⁵, comme les gens disent ici à la fin de chaque phrase⁵²⁶. » La perception de la défaite alliée est également perçue chez les combattants allemands, comme Wilhelm B., qui note au lendemain de la défaite finlandaise dans son journal intime : « La Russie a signé la paix avec la Finlande. Encore une défaite pour l'Anglais⁵²⁷. »

⁵²⁴ *Ibid.*, 25 mars 1940.

⁵²⁵ En français dans le texte.

⁵²⁶ Imperial War Museum, documents.13387, Adair, lettre. « A bad show the Finnish business, as you say, still c'est la guerre, as the people here say at the close of any sentence. »

⁵²⁷ Deutsche Tagebucharchiv, 826-3, Wilhelm B., 14 mars 1940, p. 35. « Russland hat mit Finnland Frieden geschlossen. Eine weitere Niederlage der Engländer. »

3. « Ce sont les neutres qui vont se battre. » : Les autres neutres, témoins de la guerre ou futurs acteurs ?

L'Italie, un neutre instable

Les soldats français, cantonnés sur la Ligne Maginot alpine, côtoient régulièrement les Italiens. Les rencontres sont régulières et souvent amicales. Deux citations, relevées le même jour dans le même rapport postal, montrent toute l'ambiguïté des relations franco-italiennes à la frontière :

Hier [...] nous sommes montés au col de la Seigne, qui est à 2500, nous avons vu là-haut 4 Italiens des Armées alpines, avec qui nous avons fait très bon ménage ; c'était quand même des types charmants ; dire qu'ils seront peut-être demain nos ennemis, on s'est quitté avec une chaleureuse poignée de mains, comme se quittent les meilleurs amis du monde⁵²⁸.

Ces rencontres au sommet s'accompagnent souvent de trocs et d'échanges, des cigarettes et du chocolat. La perception des soldats italiens cependant est souvent nuancée par leur accoutrement. Les Français les décrivent comme mal nourris et mal logés, et insistent également sur les nombreuses désertions⁵²⁹.

Les rencontres, voire les fraternisations suivant le terme employé par les commissions du contrôle postal, sont souvent amicales, parfois même photographiées par le service photographique aux armées⁵³⁰. Elles ne peuvent cependant faire oublier le rôle de l'Italie fasciste dans le concert des nations européennes :

⁵²⁸ Service Historique de la Défense, 27N69, 24 octobre 1939.

⁵²⁹ *Ibid.*, 8 octobre 1939.

⁵³⁰ Des fraternisations existent également avec l'armée suisse. Elles ne souffrent cependant pas d'une méfiance ou d'une réserve quant à un futur engagement de la Suisse aux côtés de l'Allemagne, compte tenu de la neutralité proverbiale de la Suisse dans les conflits du XX^{ème} siècle. Elles se ponctuent souvent d'échanges et de poignées de mains également. Service Historique de la Défense, 27N69, 16 et 24 novembre 1939, 11 mars 1940.

Quant à se mettre avec nous, ils [les Italiens] n'en prennent pas le chemin, ils restent dans l'expectative comme en 14, quittes à se mettre avec le plus fort, plus tard⁵³¹.

La référence à la Première Guerre mondiale s'explique par l'entrée tardive, en 1915, au cours d'un renversement d'alliances qui avait vu l'Italie se détacher des puissances centrales pour se joindre aux côtés des Alliés. L'Italie au cours de l'entre-deux-guerres a basculé dans le fascisme, et après *l'Anschluss* en 1938, en voyant l'absence de réaction de la France et du Royaume-Uni, Mussolini se rapproche d'Hitler. Devenu négociatrice lors de la conférence de Munich, l'Italie est le centre des attentions de la France et du Royaume-Uni qui espèrent un maintien de sa neutralité, voire son engagement aux côtés des Alliés.

Le mois de mars 1940 semble cependant ternir la relation existante entre les Français et les Italiens. Le contrôle postal du 25 mars 1940, le même qui évoque la paix russo-finlandaise, est marqué par une série de citations montrant une certaine hostilité à l'Italie :

La discussion est venue après une phrase aimable de notre Commandant qui avait dit à l'officier étranger qu'il souhaitait vivement que les relations de nos deux pays soient plus cordiales et l'Officier étranger de répondre que ça ne dépendait plus d'eux [...] qu'ils feraient selon ce qu'exigera leur intérêt du moment, etc... Bref toute la discussion est partie de là, en tout cas, ils ne nous ont pas présenté les armes⁵³².

Ce récit est complété par d'autres mentions, notamment celle de miliciens soldats de Mussolini empêchant les fraternisations. Ce changement d'attitude de la part des soldats italiens intervient quelques jours après la rencontre au col du Brenner, à la frontière italo-autrichienne, entre les deux dirigeants allemand et italien⁵³³, alors que les soldats français espèrent, plus qu'une alliance entre les deux dictateurs, une médiation diplomatique pour une sortie sans combat.

⁵³¹ *Ibid.*, 24 octobre 1939.

⁵³² *Ibid.*, 25 mars 1940.

⁵³³ MILZA, Pierre, *Conversations Hitler – Mussolini*, Paris, Fayard, 2013.

Les États-Unis. Un nouvel espoir ?

Avec le retour à l'isolationnisme au lendemain de la Première Guerre mondiale, renforcé dans les années 1930 par la crise de 1929 et la Grande Dépression, les États-Unis réaffirment leur neutralité, dès l'annonce de l'entrée en guerre des grandes puissances européennes. L'éloignement par rapport au champ de bataille européen et l'attitude diplomatique américaine ne suffisent cependant pas à faire oublier aux soldats l'entrée en guerre décisive des États-Unis en 1917 dans la Première Guerre mondiale aux côtés des Alliés.

La politique américaine cependant évolue au cours de la période. Les différentes lois sur la neutralité sont modifiées, dont la plus importante, celle sur la vente d'armes à des belligérants : le 4 novembre 1939, la loi *Cash and Carry* est signée par Roosevelt, stipulant que les acheteurs devaient payer immédiatement et s'occuper de l'acheminement des biens achetés. La mesure vise à aider les Alliés occidentaux, car l'Allemagne ne pouvait contester la supériorité des flottes alliées dans l'Atlantique Nord.

L'espoir d'un engagement des États-Unis aux côtés des Alliés est évoqué à quelques reprises. Ainsi *Blighty* décrit des engagements personnels et volontaires, souvent d'Américaines, aux côtés des Alliés, comme c'est le cas d'une infirmière comme Georgia Hamilton⁵³⁴. Un soldat français évoque également son souhait d'un engagement américain, qui ferait plier les Allemands : « Évidemment si l'Amérique entrait en action le résultat serait plus immédiat car le peuple allemand tout entier serait fixé et changerait son régime⁵³⁵. » A ses yeux, si l'Amérique entrait en guerre, elle le ferait aux côtés des Alliés, comme pendant la Première Guerre mondiale. C'est une évidence que les journaux du front allemands cherchent à contrer. Plusieurs articles de *Westfront* évoquant les États-Unis se veulent au contraire rassurants pour ses lecteurs, présentant des dissensions et des mésententes entre les Alliés d'hier. Dans un article de janvier 1940⁵³⁶, le journal explique que les USA ont émis une protestation à l'encontre de la France et du Royaume-Uni sur le non-respect de la neutralité des pays qui ne sont pas dans la guerre : les termes et les précisions sont flous, mais l'importance du texte est donné d'une part à la perte de sympathie

⁵³⁴ British Library, LOU.LON 160 [1940] *Blighty*, 24 février 1940, p. 12.

⁵³⁵ Service Historique de la Défense, 27N69, 24 novembre 1939.

⁵³⁶ Bundesarchiv Freiburg, RHD69-1, *Westfront*, n° 61, janvier 1940, p. 2.

aux États-Unis vis-à-vis des démocraties occidentales, et d'autre part aux violations par les Alliés de la neutralité, preuve, selon le journal de leur mépris du droit international.

Un autre article de *Westfront* évoque en une la faible confiance des États-Unis dans les Alliés Occidentaux. Il raconte une discussion à la Chambre des Représentants, initiée par un amiral américain : « Le chef de la flotte américaine table sur la défaite des Alliés⁵³⁷. » La réalité du discours est légèrement différente, l'officier supérieur évoquant plutôt la nécessité d'envisager une telle situation. Le discours cependant est mis à profit par la propagande allemande, afin de montrer à nouveau l'écart qui se creuse entre Américains et Alliés, la puissance américaine venant, selon les dires allemands, menacer et mettre fin à l'hégémonie navale britannique.

Si les États-Unis deviennent un enjeu, lointain et secondaire, dans les représentations des combattants de la période de septembre 1939 à mai 1940, au cours de laquelle chaque belligérant cherche à rassurer ses soldats du soutien du géant neutre, la place de la politique américaine dans le conflit européen vient marquer, en mars 1940, les esprits des mobilisés, notamment français. L'arrivée de Sumner Welles, diplomate américain, proche du président Roosevelt et sous-secrétaire d'état en Europe entre février et mars 1940 suscite un certain nombre d'espoirs. Son voyage européen marque une tentative de la diplomatie américaine d'amener la paix entre les pays belligérants. Si l'entreprise ne suscite qu'un intérêt limité des soldats allemands et britanniques⁵³⁸, les combattants français y voient la possibilité d'une paix sous l'égide américaine : « Les voyages de Sumner Welles arriveront quand même à régler le différend de toutes les puissances européennes⁵³⁹. »

Cet espoir d'un règlement pacifique, ou diplomatique, au mois de mars 1939 dans les consciences françaises se diffuse grâce à un climat général particulier : la mobilisation depuis plusieurs mois sans réelle offensive, la capitulation finlandaise face à la Russie, la

⁵³⁷ *Ibid.*, n° 71, 18 janvier 1940, p. 1. « USA-Flottenchef rechnet mit der Niederlage der Allierten. »

⁵³⁸ SIROIS, Herbert, *Zwischen Illusion und Krieg : Deutschland und die USA 1933-1941*, Ferdinand Schöningh, Paderborn, 2000, p. 206. Il apparaît en réalité, alors même que Sumner Welles se rend en Europe, que les États-Unis et Roosevelt ne veulent accepter les gains territoriaux allemands à l'Est, et laisser à Hitler l'hégémonie militaire et politique qu'il occupe en Europe. Le voyage de Sumner Welles, qui est autant un voyage de renseignements qu'une manœuvre politique pour montrer la volonté pacifique américaine, ne fait aucune différence à la position de la Maison Blanche, définie dès le début de la guerre européenne.

⁵³⁹ Service Historique de la Défense, 27N69, 31 mars 1940.

rencontre entre Mussolini et Hitler au col du Brenner et le voyage de Sumner Welles font naître chez les combattants français, pétris de pacifisme au cours de l'ensemble de l'entre-deux-guerres, l'espoir d'une paix proche, d'une paix sans combattre. De nombreuses mentions l'évoquent :

La guerre de Finlande et la mission de l'« American » vont peut-être activer la fin de notre séparation pour d'ici fin juin⁵⁴⁰... Cette rencontre Hitler-Mussolini, Sumner Welles qui prolonge son séjour à Rome. [...] Que signifie tout cela. Je me cramponne sans trop y croire que brutalement tout va s'arranger. Si seulement cela était possible⁵⁴¹.

Cette volonté, qui semble particulière à la France, montre finalement, à travers la perception que les combattants se font des neutres, les espoirs et les réminiscences du pacifisme né de la Première Guerre mondiale, d'un certain échec de la mobilisation culturelle, et que malgré la remontée du moral au mois de février 1940, certaines poches de pacifisme continuent de s'alimenter grâce aux événements internationaux.

Préparer l'intervention : l'impossible maintien de la neutralité

Contrairement à la volonté française d'une paix diplomatique, les *Propagandakompanien* allemandes égrainent les violations, réelles ou inventées, de la neutralité : *Westfront* cherche ainsi à préparer les combattants allemands à d'éventuelles interventions militaires dans des pays neutres.

Le Danemark, les Pays-Bas, la Norvège et la Suède reviennent régulièrement dans le *Frontzeitung* comme les victimes de la guerre anglaise, notamment par la perte de navires, dû à la destruction de navires. Ainsi, le Danemark perd deux navires-pétroliers de sa flotte marchande, le *Danemark* et le *Canada*⁵⁴². *Westfront* accuse également la Suède de subir la

⁵⁴⁰ *Ibid.*

⁵⁴¹ *Ibid.*

⁵⁴² Bundesarchiv Freiburg, RHD69-1, *Westfront*, n° 71, 18 janvier 1940, p. 1.

pression de la propagande britannique, en février 1940, alors que l'idée d'une opération alliée pour soutenir la Finlande, en passant par la Suède est relativement forte⁵⁴³.

La crise qui éclate cependant en avril 1940 concerne principalement la Norvège et le Danemark. Précédemment, un navire allemand, l'*Altmark*, navire-ravitailleur du *Graf Von Spee*⁵⁴⁴, est abordé par un destroyer britannique, nonobstant la neutralité norvégienne. L'événement, retenu sous le nom de l'« incident de l'Altmark » fait prendre conscience aux belligérants l'impossible maintien de la neutralité norvégienne dans la guerre. Le 9 avril, la marine britannique commence à mouiller des mines dans les eaux norvégiennes, pour gêner les mouvements de la *Kriegsmarine* et empêcher les navires allemands de se réfugier dans des eaux territoriales norvégiennes. Dans le même temps, afin de sécuriser son commerce en fer avec la Suède, l'Allemagne nazie déclenche une opération militaire visant à occuper le Danemark et la Norvège⁵⁴⁵.

La neutralité devient la raison avancée par l'Allemagne pour une intervention militaire. En faisant pénétrer ses troupes sur ces territoires, elle assure qu'elle ne cherche qu'à maintenir, à protéger la neutralité de ces pays. Annonçant à la une du 11 avril 1940, deux jours après l'offensive, la destruction de plusieurs destroyers britanniques, sans mentionner les revers subis par la *Kriegsmarine*, le journal *Westfront* publie une double photographie (Figure 25) intitulée : « Des soldats allemands protègent la neutralité du Danemark et de la Norvège⁵⁴⁶. »

⁵⁴³ *Ibid.*, n° 89, 8 février 1940, p. 1.

⁵⁴⁴ Sabordé dans la baie de Montevideo en décembre 1939.

⁵⁴⁵ TODMAN, Daniel, *Britain's War. Into Battle. 1937-1941*, Londres, Penguin Book, 2016, p. 702.

⁵⁴⁶ Bundesarchiv Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, n° 141, 11 avril 1940, p. 1. « Deutsche Soldaten sichern die Neutralität Dänemarks und Norwegens. »



Figure 25. Soldats allemands en Norvège et au Danemark⁵⁴⁷.

Si le Danemark capitule après moins de six heures de combat, la Norvège⁵⁴⁸, aidée par la flotte britannique, décide de résister à l'invasion. Pourtant, dans les articles concernant les combats en Norvège, *Westfront* insiste sur la guerre germano-britannique qui s'y mène, les Norvégiens, malgré leur engagement militaire aux côtés des Alliés, absents des combats dans le discours de la propagande allemande, leur présence contredisant l'idée d'une neutralité sauvegardée.

⁵⁴⁷ Légende de la photo de gauche : Soldats de l'armée de terre et de la Marine passent le temps pendant la traversée. Légende la photo de droite, incomplète : Infanterie allemande arrivant dans un port [...].

⁵⁴⁸ SHEPHERD, Ben, *Hitler's Soldiers. The German Army in the Third Reich*, Yale University Press, New Haven - London, 2016, p. 70. Les combats qui se déroulent en Norvège, dans le cadre de l'opération *Weserübung* sont le fait d'une petite force allemande, débarquée par navires dans les différents ports norvégiens, contre les troupes norvégiennes, qui malgré une résistance inattendue qui surprend des Allemands, sont forcées de battre en retraite.

Conclusion de chapitre

La perception des différents acteurs par les combattants est bel et bien influencée par la Première Guerre mondiale, tant dans les termes comme « boches » ou « Tommies » que par les stéréotypes véhiculés. Le rôle de 1914-1918 dans ces représentations ne doit cependant pas être surestimé : l'exemple des représentations des relations franco-britanniques chez les combattants montre que le passé commun, celui des tranchées de 1914-1918, ne peut effacer la contrariété, voire parfois la franche hostilité des combattants français face à l'absence des Britanniques sur le front.

La rareté du combat, la faible intensité de la guerre génère également une nouvelle perception de l'ennemi : si souvent, « Feind bleibt Feind » - l'ennemi reste l'ennemi - confronté aux mêmes conditions de vie, l'ennemi devient parfois le voisin, celui avec qui il est possible de discuter, voire d'échanger. Le front, s'il ne cesse pas d'être cet espace militaire de violences et d'escarmouches, est également une interface d'échanges, hostiles mais parfois amicaux entre les belligérants. Cette transformation va de pair avec la désignation des véritables ennemis : Hitler pour les Alliés, les Juifs pour les Allemands ; des ennemis qui ne se trouvent pas directement en face, mais dans les fronts domestiques ennemis. Ces adversaires n'apparaissent pas avec la guerre, comme le prouve les persécutions dont sont victimes les Juifs dans l'Allemagne nazie, bien avant 1939, portant entre autres la responsabilité de la défaite de 1918 aux yeux des nazis.

Ennemis et alliés ne sont pas les seuls acteurs de la guerre, et tous les belligérants en sont conscients. La perception des neutres, tantôt pacifique, tantôt belliqueuse, s'explique par les attentes des combattants. Le pacifisme, l'anticommunisme de l'entre-deux-guerres expliquent parfois l'espoir d'une paix diplomatique que les neutres incarnent, tandis que les nouvelles alliances et les nouveaux accords bouleversent les soldats dans leurs convictions, comme le rapprochement germano-soviétique.

Chapitre 4. 39-40 : retrouver la guerre

A l'Ouest, le combat ne définit plus la guerre. Les armes crachent encore, sporadiquement, vers l'ennemi mais l'ambiance générale sur le front tend au calme. L'incompréhension des soldats est souvent grande, notamment pour les Français, qui attendent sur la ligne Maginot de la fin du mois d'août pour certains jusqu'au mois de mai 1940. L'absence d'une expérience militaire victorieuse des Alliés, contrairement aux soldats allemands qui reviennent de Pologne, les poussent à *mobiliser* la Première Guerre mondiale pour combler leur manque d'expérience.

La Grande Guerre est omniprésente, lorsqu'il s'agit du combat : pour de nombreux soldats français et britanniques, la terre qu'ils foulent sont les anciens champs de bataille, où ont combattu leurs pères, voire plus rarement eux-mêmes, à l'instar de Marc Bloch. Ils cherchent, dans les récits, dans les témoignages de ceux qui ont fait la Grande Guerre, une expérience du combat qu'ils peuvent réemployer sur le front. L'histoire de 1914-1918 ne devient plus seulement un souvenir, une mémoire commune, mais, par son instrumentalisation, se transforme à nouveau en champ de bataille, sur lequel chaque camp veut tirer de cette expérience européenne commune les armes et les clés pour la victoire de 1939-1940.

S'il est rare, le combat cependant n'en demeure pas moins présent sur le front. Des escarmouches, des patrouilles et des reconnaissances amènent parfois à faire parler les armes. Comment le combat, présent et éloigné – tant dans le temps que dans l'espace – est-il représenté par les soldats au cours de la période de septembre 1939 à mai 1940 ? Comment l'imaginaire et la fiction dans les trois armées, sont-ils mobilisés afin de préparer les soldats au combat ?

I. 1914-1940, une guerre de Trente Ans ?

La Première Guerre mondiale est présente dans tous les aspects de la guerre de 1939-1940. Elle est un calque posé sur les représentations des soldats auquel ils se réfèrent pour comprendre les événements à la lueur du passé proche, y voyant à la fois un exemple et un modèle. Le sergent britannique Franck Southall résume cette expérience particulière de la Première Guerre mondiale chez les Alliés :

Nous avons quelques jours avant la fonte des neiges et nous avons trouvé notre site pour la première casemate, un champ de boue typique des Flandres. Les premières fouilles que nous avons pu faire ont rapidement révélé que l'ensemble du sous-sol contenait des centaines de cartouches vides datant de la Première Guerre mondiale, ce qui nous a fait comprendre quel champ de bataille avait dû être cet endroit à un moment donné et à quel point il était difficile de comprendre comment ils s'étaient enfoncés dans une telle boue. Une unité d'infanterie du même secteur a trouvé les restes d'un soldat de l'époque 1914-1918, couché dans un fossé au bord de la route⁵⁴⁹.

Le témoignage de Southall décrit le souvenir de la Première Guerre mondiale comme omniprésent, et à plusieurs échelles, comme une lente descente vers un sort funeste. Il présente trois axes particulièrement importants : les Flandres rappellent la mémoire de 1914-1918, les cartouches vides évoquent le terrain comme lieu de la bataille, et enfin le cadavre montre la mort individuelle dans la guerre de masse.

⁵⁴⁹ Imperial War Museum, documents.3993, Southall, p. 17-18. « We had several days before the thaw set in and then we found our site for the first pillbox was a typical Flanders mud field. The first excavating we were able to do quickly revealed that the whole of the subsoil had hundreds of empty cartridges cases from World War I. This made us realize what a battle field this must have been at some time and how they had dug themselves in with such mud was hard to understand. An infantry unit in the same district actually found the remains of a soldier from the 1914-18 era, lying in a ditch at the roadside. »

1. « Là où est passé le Père »

Frank Southall se rappelle tout d'abord des champs de bataille des Flandres, lieu commun de la mémoire britannique de 1914-1918, en raison des nombreuses batailles que les Britanniques ont menées, comme Ypres en 1915. Un poème anglophone, écrit par un officier canadien, a popularisé dès 1915 l'expression *In Flanders fields*, revenant comme un refrain et donnant son nom au poème⁵⁵⁰. Au même titre que Verdun pour l'imaginaire des soldats français, les Flandres représentent chez les combattants britanniques de 1939 bien plus qu'une région géographique : elles incarnent les souffrances et la pénibilité de la Grande Guerre, une expérience guerrière non pas vécue mais transmise par les anciens combattants, les pères des soldats mobilisés pendant la Seconde Guerre mondiale. La filiation des guerres croise celle des individus ; la guerre de 1939-1940 est la guerre des fils :

Je me souviens très bien que l'une des premières unités à distribuer des rations était la *n° 13 Field Ambulance RAMC*⁵⁵¹, qui se trouvait être l'unité de mon père pendant la Première Guerre mondiale⁵⁵².

L'arrivée du soldat britannique Fawcett en France, dès les premières journées de septembre 1939, est marquée par la figure du père-soldat. Les combattants tirent de ce rapprochement une grande partie de leurs connaissances et de leurs représentations de la guerre, comme le rappelle Albert Vidalie dans *C'était donc vrai* :

Il [un camarade] dit que les bifpins sont toujours les chéris de la foule et qu'en 14 c'était déjà comme ça⁵⁵³. Son père le lui a dit⁵⁵⁴.

⁵⁵⁰ FUSSEL, Paul, *The Great War and Modern Memory (Illustrated Edition)*, New York, Stirling Publishing, 2009. C'est ce même poème qui popularisera le *poppy*, le coquelicot devenu symbole de la Grande Guerre.

⁵⁵¹ Il s'agit de la 13^{ème} unité d'ambulance de campagne du corps médical de l'armée royale britannique.

⁵⁵² Imperial War Museum, documents.20163, Fawcett, p. 2. « I well remember one of the first units to draw rations were No 13 Field Ambulance RAMC., which happened to be my Father's unit durint the First World War. »

⁵⁵³ Mot argotique désignant les soldats de l'infanterie.

⁵⁵⁴ La contemporaine, S 33211, Vidalie, p. 23.

La présence du père dans les représentations de la guerre est particulièrement importante. Des devises, comme celui du journal du front *Bautzen 39*, insistent sur cette filiation : « Où le père a passé, passera bien l'enfant⁵⁵⁵ ». Écrit sur la une de chaque numéro, la phrase se tient sous une illustration faisant référence, non à la Première Guerre mondiale directement, mais plus largement à l'histoire militaire française : un grognard de Napoléon fait fuir un soldat prussien des guerres de l'Empire. Derrière eux se battent des silhouettes, françaises et allemandes, reconnaissables à leurs casques. Impossible cependant de dire s'il s'agit de soldats de 1914-1918 ou de 1939-1940, les casques, que ce soit le modèle Adrian français ou le *Stalhelm* allemand évoluant peu entre les deux guerres.

Dans *L'écho de Thonnelle*, une illustration marque également la double filiation entre les guerres et les combattants. Dans son neuvième numéro du 11 novembre 1939, date hautement symbolique marquant la fin des combats en 1918, la une du journal est illustrée par un dessin en dyptique. Le premier panneau présente le 11 novembre 1918 : un soldat français, portant un fusil armé d'une baïonnette devant un champ de bataille avec une tranchée et des trous d'obus, tourne la tête vers la droite. Comme le reflet d'un miroir, le second panneau lui fait écho, un soldat français de 1939, portant un casque de tankiste français, se tourne vers le poilu. Le passé de 1918 regarde le présent de 1939, qui regarde de nouveau le passé redevenu futur, tous deux séparés par l'épée et les lauriers de la victoire.

Le dessin (Figure 26), par la date anniversaire, par la position des personnages, par le jeu sur les slogans « on les a eu ! » et « on les r'aura⁵⁵⁶ » insiste sur la filiation des deux guerres, mettant en scène également certaines différences, à commencer par le changement du décor : le champ de bataille est remplacé par une façade, bétonnée ou blindée, pouvant à la fois représenter un char, comme le casque semble l'indiquer, ou bien un ouvrage de la Ligne Maginot.

⁵⁵⁵ La contemporaine, FP RES 129, *Bautzen 39*.

⁵⁵⁶ Il s'agit d'une référence directe aux derniers mots de l'ordre du jour du 10 avril 1916, rédigé par le général Philippe Pétain, en pleine bataille de Verdun. L'expression est popularisée par la célèbre affiche d'Abel Faivre pour le 2^e emprunt de la Défense Nationale, où l'expression est inscrite juste au-dessus d'un soldat français s'élançant, main tendue vers le ciel.

Figure 26. L'écho de Thonnelle, 11 novembre 1939.

Le texte accompagnant l'illustration est tout aussi explicite sur la relation entre les deux guerres :

11 novembre 1918. - Sur notre terre de France, meurtrie, mais glorieuse, la Victoire s'est élancée devant l'immortel Poilu. C'est fini... L'aurore s'est levée d'une Paix merveilleuse et sans fin...

11 novembre 1939. - Contre la même horde, le fils a relevé le Père. Son tour est venu. Devant la muraille des poitrines, se dresse, inébranlable, la muraille de béton. Derrière ses créneaux d'acier, prêt à cracher la mort, il veille. Et c'est le même sourire qui luit dans ses yeux. C'est la même foi, la même énergie qui l'animent. Courage ! Homme-béton, la Victoire et l'avenir sont à nous⁵⁵⁷.

⁵⁵⁷ La contemporaine, n°9, , 4P RES 252, *L'écho de Thonnelle*, 11 novembre 1939, p. 1.

La relève est symbolique. Acte militaire qui consiste à amener des hommes frais pour remplacer les anciens, elle s'applique ici à une génération complète. Elle est renforcée par la quadruple répétition de l'adjectif « même », qui confond 1918 et 1939 : mêmes soldats français, mêmes sentiments, même ennemi, qui doivent conduire à la même issue, la victoire. Le texte, comme l'illustration, insiste sur les différences, « la muraille de béton », repris par l'expression « homme-béton », référence directe à la ligne Maginot et au quotidien des lecteurs, le journal étant écrit par une unité de forteresse. Malgré les différences,

2. « 1940 ist nicht 1914! » : le « re-jeu » d'une guerre ?

Alors que les hommes de Southall commencent à creuser cette boue, afin d'installer leurs défenses, ils tombent sur des cartouches vides. Leurs représentations de la guerre se mêlent au territoire pour leur rappeler les combats de la Grande Guerre. Les Flandres, qu'évoque Southall dans ses mémoires, renvoient à un type de combat particulier, celui d'un certain immobilisme, des tranchées, de la boue collante et des gaz de combat. Cette représentation de la Grande Guerre devient réalité en 1939, lorsque les soldats britanniques, français et allemands arrivent sur le front et transforment le territoire comme en 1914-1918. L'absence de combat n'empêche pas un re-jeu de la Première Guerre mondiale : des tranchées sont creusées, les soldats portent des uniformes semblables, les conditions de vie se ressemblent et les loisirs se font échos.



Figure 27. Soldats britanniques dans les tranchées du Nord de la France, novembre 1939.

La photographie (Figure 27) du major britannique Geoffrey Keating montre des hommes du *Royal Berkshire Regiment*, à l'exercice dans des tranchées près de Mouchin, un village du Nord de la France, en novembre 1939⁵⁵⁸. La similarité avec 1915-1918 est flagrante. La tranchée est creusée dans une terre argileuse, qui se transforme facilement en boue à la moindre pluie. Des renforts de bois et de sacs de sable consolident la tranchée,

⁵⁵⁸ Imperial War Museum, O 421, Keating, «Troops from the Royal Berkshire Regiment manning trenches near Mouchin, 29 November 1939. »

tandis qu'une banquette de tir, reconnaissable à son petit marchepied surélevé, permet aux soldats d'adopter une position confortable et adaptée au maniement des armes à feu.

Figure 28. Soldats allemands dans la Sarre, 1940.

La seconde photographie (Figure 28) est issue d'un fonds portant pour titre « Fotoalbum. - Erster Weltkrieg, Frankreichfeldzug 1939-1940 » [Album photo. Première Guerre mondiale, Campagne de France 1939-1940], sans autre précision, ni sur l'auteur ni sur l'unité⁵⁵⁹. Elle montre des sous-officiers allemands évoluant dans une tranchée, près de Saarwellingen, dans la Sarre, à la frontière franco-allemande. La légende précise le lieu-dit, Sauberg, et l'année 1940. La tranchée, creusée dans une terre meuble, est précaire et sans doute hâtivement construite. Les deux photographies, l'une posée, l'autre prise sur le vif, l'une présentant une tranchée aménagée, presque modèle et l'autre un boyau mal dégrossi, montrent la prégnance de la Première Guerre mondiale dans le territoire sur les méthodes de combat et leurs impacts sur le paysage.

Cependant, la tranchée seule n'est pas l'unique rappel de 1914-1918. L'uniforme des soldats britanniques, avec le casque aux bords plats et la baïonnette fixée au bout du

⁵⁵⁹ Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/9019, Fotoalbum. - Erster Weltkrieg, Frankreichfeldzug 1939-1940. Il est intéressant de voir d'une part la place accordée aux deux guerres mondiales au sein d'un seul et même album photographique, indiquant la continuité des deux guerres tant dans les représentations que dans le support qui contient les photographies ; et d'autre part sur l'appellation de *Frankreichfeldzug*, en 1939-1940, qui désigne une campagne militaire contre la France alors qu'aucune opération n'est encore en cours.

fusil, rappelle également la silhouette des soldats de la Première Guerre mondiale. Si l'entre-deux-guerres voit le perfectionnement de l'armement et du matériel, l'équipement du fantassin de 1918 et celui de 1939 se ressemblent et se confondent.

Ainsi, c'est à nouveau l'uniforme qui rappelle 1914-1918 dans le témoignage du soldat britannique Gaskin. Après avoir été rasé et équipé⁵⁶⁰, il prend la route de Southampton pour embarquer vers la France : « Il aurait pu s'agir d'une scène rappelant l'époque de 1914, car nous étions tous habillés de la même façon⁵⁶¹. »

L'uniforme et la ressemblance évoqués permettent de projeter les valeurs des soldats de 1914 sur ceux de 1918. Dans le premier journal d'actualités cinématographiques produit par le Service Cinématographie aux Armées [SCA], le narrateur commente le passage des soldats français qui redescendent au front par la phrase suivante :

Ces soldats de 1939, comme ils sont en tout point semblables déjà par la forte démarche, la ferme résolution du visage à ceux de 1914-18. Le poilu d'aujourd'hui est bien exactement le même que le poilu d'il y a vingt ans nous donna déjà la victoire⁵⁶².

La ressemblance se conjugue également visuellement avec le film projetant des soldats français portant barda et casque Adrian. La connivence entre le soldat de 18 et celui de 39 doit surtout rassurer les derniers sur l'issue victorieuse de la nouvelle guerre. La similarité des équipements est parfois plus qu'une simple ressemblance. Face à la mobilisation de masse, les stocks des différentes armées, à commencer par les Alliés, ne sont pas suffisamment fournis et pour combler la pénurie en équipement, les soldats utilisent du matériel de 1914-1918.

⁵⁶⁰ Le rasage des cheveux des soldats de l'armée britannique est présenté par Gaskin comme un autre héritage de la Grande Guerre. Il s'agirait d'une recommandation des médecins militaires afin de pouvoir soigner plus aisément les blessures faites au crâne en cas de schrapnels.

⁵⁶¹ Imperial War Museum, documents.1603, Gaskin, p. 20. « It could have been a scene reminiscent of the 1914 period, for we were all dressed the same. »

⁵⁶² Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, J3, *Journal de guerre n° 3*, 1^{er} octobre 1939. Site consulté : <http://ecpad.fr>. Consulté le 2 juillet 2019.

Alors qu'on était dans les rangs en 39/40, nous portions des uniformes de la Première Guerre mondiale, même les culottes avec des crevasses, et aucune tenue de combat n'était disponible jusqu'au milieu de 1940, puis elle fut distribuée au compte-gouttes. Dis toi que la plupart du temps, nous étions en tenue de corvée, c'est-à-dire en salopette en jeans⁵⁶³.

Le soldat français Claude Delaunay fait le même constat que son homologue britannique, évoquant cette fois la pénurie d'armement :

Chose curieuse pour les soldats, surtout en temps de guerre, à la caserne nous n'avions pas d'arme, sauf pendant les gardes où on nous prêtait de vieux fusils Lebel de la guerre de 14. C'était en somme, la belle vie, malgré l'accoutrement bleu horizon délavé, les bandes molletières effrangées et les képis qui nous donnaient l'air de facteur ou de garde-champêtre⁵⁶⁴.

La pénurie des stocks est également évoquée par le bleu horizon, couleur emblématique de l'uniforme des soldats français de 1914-1918, abandonné en 1921 pour une couleur kaki, plus à même de répondre aux exigences du combat.

Dédé répond que ça se défend, vu que c'est nous qui nous appuyons les sales boulots et que c'est dans l'infanterie qu'il y a le plus fort pourcentage de pertes. Là-dessus on se tait. On pense à Verdun, à Tahure, à la boue des tranchées, toutes choses que l'on connaît de réputation, à « l'infanterie est la reine des combats », à « progression par bonds sous le feu de l'ennemi », à « baïonnette ! » et à « vaincre ou mourir⁵⁶⁵ ! ».

⁵⁶³ Imperial War Museum, documents.26092, Hewitt-Taylor. « Whilst in the ranks 39/40 we were wearing first world war uniform, even breeches wich 'chaps', and no battle-dress was issued until the middle of 1940 and then it came through in dribs and drabs. Minds you most of the time we were in 'fatigues' ie. denim overalls.»

⁵⁶⁴ La contemporaine, O 205117, Delaunay, p. 15.

⁵⁶⁵ La contemporaine, S 33211, Vidalie, p. 23. L'historien britannique Gary Sheffield rappelle qu'à ces batailles françaises se substituent chez les Britanniques d'autres combats, comme la Somme ou Passchendaele, ajoutant également que l'infanterie était l'arme la plus meurtrière, surnommée « PBI » pour

Le spectre de la Grande Guerre pèse également sur l'entraînement des soldats de septembre 1939 à mai 1940. Nombre d'exemples sont tirés de l'expérience de la guerre des tranchées et appliqués aux réalités de la nouvelle guerre, en témoignent les *Army Training Memorandum* qui n'hésitent pas à décrire des scènes de la Grande Guerre pour alimenter conférences et discussions concernant l'entraînement des combattants britanniques. En janvier 1940 sont publiées dans l'une des brochures des *Lessons of the Great War*, leçons de la Grande Guerre, évoquant l'utilisation du camouflage en défense, ou des techniques employées par la division néo-zélandaise déployée en France pendant la guerre précédente⁵⁶⁶. Le mois suivant, le *Army Training Memorandum* du mois de février 1940, décrit un raid mené par le 2nd *Leinsters*, dans le secteur de Loos le 10 janvier 1917, présenté comme une attaque bien menée et pouvant servir d'exemple à des opérations réduites sur le front⁵⁶⁷.

Le lieutenant britannique Robin Medley⁵⁶⁸ évoque son passage à Vimy Ridge :

La crête de Vimy n'était qu'à une vingtaine de milles de là et un dimanche après-midi, un voyage a été organisé pour visiter l'ancien système de tranchées et le mémorial. Une partie des anciennes lignes avait été conservée complète et nous avons été étonnés de voir les deux tranchées de forces opposées séparées d'une quarantaine de mètres seulement par un cratère de mine. [Le sol permettait de creuser de profonds tunnels et le quartier général de la brigade se trouvait à une soixantaine de pieds sous terre juste derrière les lignes de front.[...] Le major Spicer, qui avait combattu dans les mêmes tranchées en 1914-1918, a décrit la vie d'alors et l'action

poor bloody infantry, pauvre sanglante infanterie. SHEFFIELD, G. D., « The Shadow of Somme : The Influence of the First World War on British Soldiers », in ADDISON, Paul et CALDER, Angus (dir.), *Time to Kill. The Soldier's Experience of War in the West. 1939-1945*, Pimlico, London, 1997, pp. 29-39. Il peut s'agir de ces techniques très particulières aux troupes néo-zélandaises et australiennes de 1914-1918, la « peaceful penetration » qui consiste à attaquer des avant-postes ennemis par surprise avec s'être infiltrés dans leurs lignes.

⁵⁶⁶ National Archives, WO 231-244, *Army Training Memorandum*, janvier 1940, pp. 5-8.

⁵⁶⁷ National Archives, WO 231-245, *Army Training Memorandum*, février 1940, p. 15.

⁵⁶⁸ Son ouvrage est cité dans le témoignage du soldat britannique Alridge, Imperial War Museum, documents.15356. Alridge compare sa visite à celle de Medley, qu'il trouve très ressemblante.

d'un sniper allemand dans le no man's land. Son exposé était à la fois intéressant et instructif⁵⁶⁹.

Les conditions de vie, évoquées dans le premier chapitre⁵⁷⁰, sont également l'occasion d'opérer des parallèles avec 1914-1918. Le thème des poux, symptômes emblématiques de la mauvaise hygiène des soldats, est repris comme une continuité entre les deux guerres mondiales. Un officier allemand à ce sujet plaisante avec ses subalternes :

On parle de poux. Il y en avait tellement pendant la guerre, dit le commandant, que si on posait une chemise sur le sol, elle s'enfuyait toute seule par la porte. Recke, Brose et moi à ce sujet, très surpris : oh, nous n'aurions pas pensé qu'il y eût autant de poux. Le commandant : Mais messieurs, je n'ai fait qu'exagérer ! Et nous tous, avec empressement : oh oui, bien sûr, oui alors⁵⁷¹ !

L'expérience de la Grande Guerre, présentée sur un ton humoristique, montre la crédulité des jeunes soldats et officiers vis-à-vis des vétérans de la guerre qui, sans aucun qualificatif ou date pour la désigner, renvoie à celle de 1914-1918. Leur témoignage fait foi d'une expérience que les soldats de 1939-40 perçoivent comme un modèle, comme dans le journal du front *Le Rire aux éclats*. Ce dernier narre la nuit de quatre hommes des transmissions, qui découvrent qu'ils sont infestés de poux. Face à l'invasion, ils doivent faire appel au médecin de l'unité qui, après leur avoir conseillé de brûler du soufre dans leur chambre pour se débarrasser des envahisseurs, leur déclare : « Maintenant, vous êtes des soldats, des vrais... comme vos pères qui, eux aussi, pendant la guerre, étaient pouilleux⁵⁷². »

⁵⁶⁹ *Ibid.*, « Vimy Ridge was only some twenty miles away and a trip was organised for a visit one Sunday afternoon to the old trench system and the memorial. Part of the old lines had been preserved complete and it amazed us to see the two trenches of opposing forces only some forty yards separated by a mine crater. [...] Major Spicer who had fought in same trenches in 1914-1918 described what life had been like and of a German sniper across the gap of no-mans land. His talk was both interesting and instructive. »

⁵⁷⁰ Les conditions de vie ont déjà été évoquées dans le chapitre 1 de cette thèse.

⁵⁷¹ Bundesarchiv Freiburg, MSG2-12277, Weicker, 10 février 1940, p. 5. « Wir reden von Läuse. Im Krieg gab es mal soviel, erzählt der Kommandeur, dass ein Hemd, wenn man's auf den Boden legte, allein zu Tür rauslief. Recke, Brose und ich hierauf, sehr erstaunt : oh, dass es so viele Läuse gab, haben wir nicht geahnt. Der Kdr. : Aber meine Herren, ich habe doch nur übertrieben ! Und wir alle, eifrigst : ach so, natürlich, ja dann ! »

⁵⁷² La contemporaine, 4P RES 283, *Le Rire aux éclats*, n° 2, décembre 1939, p. 3.

Les poux sont de nouveau rattachés à l'expérience de la Première Guerre mondiale, une expérience non plus militaire mais sensible, et corporelle. Ils apparaissent comme un rite de passage pour devenir un « vrai » soldat. Le décalage, humoristique, est signifiant : combattre n'est plus nécessaire pour être un vrai soldat, il suffit de vivre comme les soldats de 1914-18, et à ce titre, éprouver les démangeaisons causées par les poux est un nouveau baptême du feu. L'absence de qualificatif pour désigner la guerre, comme dans l'expression « Im Krieg » du témoignage de Hans Weicker, n'empêche pas de comprendre qu'il s'agit de 1914-1918, non de 1939-1940 ou d'une autre guerre : elle est devenue une référence incontournable, si ce n'est la définition même de la guerre.

Le nom du journal dans lequel paraît cet extrait, *Le Rire aux éclats* est également une référence à la Première Guerre mondiale : un journal de tranchées existait déjà en 1914-1918 sous le même nom. Il était le journal de la 74^{ème} division d'infanterie. Ce n'est pas le seul à réemployer des titres de la Grande Guerre : on peut ainsi citer *L'Anticafard*⁵⁷³, ou encore *Le Cafard enchaîné*⁵⁷⁴. D'autres titres de journaux encore font référence à la Grande Guerre de manière détournée comme *L'As de Carreau*⁵⁷⁵ prend le nom du havresac reconnaissable de l'armée française de 1914-18 ou *Poilu 39*, réemployant le terme de « Poilu », désignant tout soldat de l'armée française au cours de la guerre précédente.

Côté britannique, le journal destiné aux soldats, *Blighty* renaît également sous le même nom, comme le rappelle son éditorial :

Pendant la Grande Guerre de 1914-1918, *Blighty* a vu le jour parce que le papier était rare et que les généreux propriétaires qui avaient l'habitude d'envoyer tous leurs exemplaires invendus aux hommes en service actif n'avaient plus de « retours » à envoyer. Certains vétérans de la presse ont consulté ensemble et ont convenu que ce serait une excellente idée de prendre une paire de ciseaux et de

⁵⁷³ Deux journaux portent ce nom en 1914-1918 : ils sont consultables sur le site de la BNF, <https://gallica.bnf.fr>. L'un d'eux est un journal de tranchées, écrit par les soldats du secteur postal 115, et appelé anciennement *Poilus et Marie-Louise*. Le second journal est édité par des prisonniers de guerre français en Allemagne. L'édition de 1939-1940 est conservée à La contemporaine, sous la cote 8P RES 73.

⁵⁷⁴ Il est également consultable sur le site de la BNF, <https://gallica.bnf.fr>. Il fut écrit par les hommes du 225^{ème} régiment d'infanterie. L'édition de 1939-1940 est conservé à La contemporaine, sous la cote GFP RES 96.

⁵⁷⁵ La contemporaine, 4P RES 226, *L'as de carreau*, 1939-1940.

découper toutes les meilleures photos et histoires et blagues de tous les meilleurs papiers et de les réimprimer dans un seul papier qui contiendrait la crème d'entre eux tous. Que ce soit un journal pour les *boys* seulement, et qu'il leur soit envoyé gratuitement chaque semaine⁵⁷⁶.

L'éditorial, après avoir rappelé les difficiles conditions de création du journal en 1915, en pleine pénurie de papier, compare les situations, de 1915 et 1939. La réquisition de papier, effective dès 1939, empêche les journaux de tirer à de nombreux exemplaires, et il n'y a donc pas d'inventus disponibles pour être envoyés au front. Dans la même logique qu'en 1915, un comité de journalistes se met donc en place pour sélectionner des morceaux choisis d'autres journaux et en faire un recueil dans *Blighty* : une sélection pour faire rire, mais qui permet également de contrôler l'information qui arrive au front. À nouveau, l'expérience de la Grande Guerre devient un modèle pour les soldats – et les civils – de 1939-1940.

Westfront aussi revendique en partie l'héritage de la Grande Guerre. Il publie, le 15 décembre 1939, un article intitulé « Journaux de guerre et de soldats pendant la Première Guerre mondiale et aujourd'hui⁵⁷⁷ ». L'auteur décrit les journaux de guerre et de soldats en 1914-1918, les présentant comme les « Zeugen deutscher Kultur » – les témoins de la culture allemande, et évoque des tirages à 200 000 exemplaires, montrant ainsi leur popularité. Une comparaison est faite entre les journaux allemands et français, évoquant trois titres allemands en 1914, alors que le premier journal français paraîtrait en 1915. Les journaux français seraient donc de pâles copies des journaux allemands, de mauvaise qualité :

Les journaux du front français se sont limités d'une manière générale à un petit cercle. Ils n'étaient pas non plus imprimés, mais

⁵⁷⁶ British Library, LOU.LON 23 [1939], n° 1, 21 octobre 1939, p. 3. « During the Great War of 1914-1918 *Blighty* came into being because paper was scarce, and generous proprietors who had been in the habit of sending all their unsold copies to the men on active service found they had no more "returns" to send. Some veterans of the Press consulted together and agreed it would be a great idea to take a pair of scissors and cut all the best pictures and stories and jokes out of all the best papers and reprint them in one paper which would contain the cream of them all. Let it be a paper for the boys only, and let it be sent to them free every week. »

⁵⁷⁷ Bundesarchiv Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, n° 49, 15 décembre 1939, p. 3. « Kriegs- und Soldatenzeitungen im Weltkrieg und heute ».

simplement « copiés », héliographiés, comme les anciens journaux à bière de nos étudiants. Quelques-uns seulement sont parus sous forme imprimée, mais probablement aucun de ces journaux militaires français n'a pu rivaliser avec les journaux allemands en termes de forme, de contenu et de distribution⁵⁷⁸.

L'insistance est faite sur la comparaison, peu avantageuse pour les Français, et utilise la Première Guerre mondiale dans un but de propagande : l'instrumentalisation de l'histoire sert à prouver la supériorité allemande, la défaite n'est évidemment pas mentionnée. La comparaison, cependant dévoyée, permet de revenir sur les différences entre journaux allemands et français entre 1914 et 1918 : les premiers, souvent produits par des unités revêtent un caractère presque officiel ou institutionnel, tandis que les seconds sont avant tout l'émanation d'initiatives locales, des soldats eux-mêmes, avant d'être surveillés, voire récupérés, par l'autorité militaire⁵⁷⁹.

Westfront revient à plusieurs reprises sur la Première Guerre mondiale. Dans son article « Die neue Frontgeneration⁵⁸⁰ » – la nouvelle génération du front – replace les soldats de 1939 dans une histoire militaire allemande plus ancienne : depuis l'époque médiévale, en passant par la guerre de Trente Ans, la guerre de Libération de l'époque napoléonienne, la guerre de 1870, et enfin la Première Guerre mondiale qui finalement, est réduite à quelques lignes par rapport à l'ensemble du texte de trois colonnes. Elle reste bien présente mais comme effacée, écrasée par les victoires mentionnées qui doivent inspirer et encourager le soldat allemand de 1939-1940. Cette distanciation vis-à-vis de la Grande Guerre est une particularité allemande, et s'explique aisément par la défaite de 1918. Dans le numéro 14, un article, « Aus dem Weltkrieg nichts gelernt⁵⁸¹ » – « rien appris de la guerre mondiale » –, revient sur le bilan de 1914-18, en expliquant aux lecteurs que le Royaume-Uni comme la France ne sont pas sortis vainqueurs de la Grande Guerre. L'auteur revient

⁵⁷⁸ *Ibid.* « Diese französischen Frontzeitungen waren durchweg nur auf einem kleinen Kreis beschränkt. Sie waren auch nicht gedruckt, sondern lebiglich "abgeklatscht", helirografierte, wie die einstigen Bierzeitungen unserer Studenten. Nur wenige erschienen in gedruckter Form, aber wohl keine dieser französischen Soldatenzeitungen hat sich Form, Inhalt und Verbreitung mit dem deutschen messen können. »

⁵⁷⁹ BERNARD, Amaury, *Soldats français et fronts inversés : la « drôle de guerre » à travers les journaux du front, septembre 1939-mai 1940*, mémoire de master, sous la direction d'Annette Becker, Université Paris Ouest Nanterre la Défense, 309 p., 2014.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, n° 36, décembre 1939, p. 3.

⁵⁸¹ *Ibid.*, n° 14, décembre 1939, p. 2.

tour à tour sur les pertes humaines, matérielles, coloniales, montrant à chaque fois que, sous les apparences d'une victoire, les gains alliés sont toujours bien minimes ou inexistants.

Cette Grande Guerre devenant non plus un modèle mais une simple référence n'est pas une particularité allemande. Certains témoignages français cherchent également à s'en détacher et à réaffirmer 1940 comme une période particulière, spécifique. Le terme de « barbu » par exemple, comme dans le titre du journal du front *Le Barbu*⁵⁸², reprend l'idée du « poilu », symbolisant le soldat de 1914-1918, et lui donnant une nouvelle jeunesse : tout en jouant sur le rapprochement entre le poil et la barbe, le terme joue néanmoins sur un aspect différent, celle d'une barbe soignée face à un poil hirsute. Tout en gardant la filiation, le terme cherche une nouvelle définition, contemporaine et allégée du poids de la Première Guerre mondiale que véhicule le terme de poilu.

La différenciation entre 1914 et 1940 est cependant encore plus marquée dans les représentations allemandes. Le 25 janvier 1940, en une, dans un article encadré intitulé « 1940 ist nicht 1914! » – « 1940 n'est pas 1914 », *Westfront* expose une différence majeure entre les deux dates :

Telle est l'énorme différence entre les dirigeants allemands du passé et ceux d'aujourd'hui. Ce n'est qu'en comparant la politique sans but et l'opposition des dirigeants politiques et militaires de l'époque avec la coopération sans nuages et sans faille de toutes ces instances aujourd'hui que la force insurmontable des 80 millions de personnes unies sous le national-socialisme apparaît ouvertement et clairement⁵⁸³.

La différence que la *Propagandakompanie* met en valeur dans l'article est le changement de régime, et l'apport du national-socialisme par rapport à 1914. Critiquant la mauvaise gestion et une *Burgfrieden* de façade, l'auteur met en valeur l'union supposée

⁵⁸² La contemporaine, 4P RES 235, *Le Barbu*, 1939-1940.

⁵⁸³ Bundesarchiv Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, n° 77, 25 janvier 1940, p. 1. « Das eben ist der gewaltige Unterschied zwischen den deutschen Staatsführungen von einst und heute. Erst wenn man die ziellos hin- und herpendeinde Politik und das Gegeneinander der politischen und militärischen Leitung von damals mit der durch nichts getrübeten, unverbrüchlichen Zusammenarbeit aller dieser Instanzen heute vergleicht, tritt die unüberwindliche Stärke des im Nationalsozialismus geeinten 80-Millionen-Volkes offen und klar zutage. »

apportée par le nazisme : face à un ennemi mal défini en 1914, le régime désigne des ennemis clairs et identifiés, à savoir d'une part les « plutocraties », qui désignent les démocraties occidentales, et d'autre part les Juifs, accusés d'être proches d'elles et responsables de la guerre comme de la défaite. L'ordre instauré, imposé même en Allemagne par le régime nazi au cours de l'entre-deux-guerres, marqué par la lutte contre les Juifs et contre les communistes notamment, marqué par les assassinats et les déportations en camps de concentration soigneusement passés sous silence, est donc la garantie, pour *Westfront* d'une victoire inévitable, à l'issue de la guerre. Et l'article d'insister sur 1914, en reprenant un discours de Goebbels :

En fait, l'Allemagne de 1940, comme le ministre l'a souligné dans son discours, n'est plus l'Allemagne de 1914. Ce qui est apparu comme une unité dans les premiers mois de la guerre mondiale était, après tout, trompeur à la fin⁵⁸⁴.

La référence à 1918, et non à 1914, par l'expression « À la fin » amène une perception téléologique de la défaite allemande. Les dissensions de 1914 sont à l'origine des mutineries et des vagues révolutionnaires dans l'Allemagne de 1918, et les supprimer dès le départ, en 1940, est le gage d'une victoire inéluctable. L'instrumentalisation allemande de la Première Guerre mondiale, rejoint finalement l'utilisation similaire que les Alliés en font : la Grande Guerre, par ses similitudes et ses différences, permet d'expliquer la victoire future, qui ne se fera cependant pas sans « victimes, soucis et difficultés » comme le rappelle l'article⁵⁸⁵.

⁵⁸⁴ *Ibid.* « In der Tat ist das Deutschland von 1940, wie es der Minister in seiner Rede zum Ausbruch brachte, nicht mehr das Deutschland von 1914. Was in den ersten Monaten des Weltkrieges als Einigkeit in die Erscheinung trat, war am Ende doch trügerisch. »

⁵⁸⁵ *Ibid.* « Dass das Ziel eines glücklichen Ausganges dieses Existenzkampfes Opfer, Sorgen und Schwierigkeiten in nicht geringer Zahl mit sich bringt, ist jedem klar [...] »

3. « Passed cemetery after cemetery of last war » : une guerre à fleur de peau

La dernière étape de ces re-jeux de la Première Guerre mondiale, après la manière de combattre et de défendre, après le territoire et l'ancien champ de bataille, après les conditions de vie similaires et la récupération de la culture de guerre, réside dans les hommes eux-mêmes comme en témoigne la découverte du cadavre enterré sur le bord de la route, dans la citation initiale de Frank Southall. Le processus d'identification au mort, à la fragilité de la vie dans le conflit rejaillit en même temps que le corps. La peur de la mort redevient présente et réelle, en prenant une forme matérielle, celle d'un cadavre, et rappelle aux soldats l'issue funeste possible de la guerre, les mettant face à une réalité à laquelle ils ne sont pas confrontés quotidiennement, en raison de l'absence de combat et d'offensives. Comme le soldat mort, la Première Guerre mondiale dort, à fleur de peau, sous cette couche de boue dans laquelle les soldats s'enfoncent et qui leur sert de linceul.

Figure 29. Soldats britanniques se recueillant dans un cimetière de la Première Guerre mondiale.

La question de la mort et des pertes revient régulièrement à travers les visites par les soldats alliés des cimetières de la Première Guerre mondiale, comme le montre la photographie (Figure 29) des deux soldats se recueillant devant des tombes britanniques

dans le Nord de la France, en novembre 1939⁵⁸⁶. Les cimetières sont souvent déjà connus, au moins de nom, par les soldats arrivant au front. Le soldat britannique Hurrell écrit en arrivant dans le Nord de la France :

Fin septembre, nous sommes finalement arrivés à notre destination, le petit village de Loos-en-Gohelle, bien connu comme champ de bataille de la Première Guerre mondiale avec son cimetière bien entretenu par la War Graves Commission⁵⁸⁷.

La *War Graves Commission*, institution particulièrement importante au Royaume-Uni, est chargée de l'entretien des tombes des soldats britanniques tombés au combat⁵⁸⁸.

Arrêt à la crête de Vimy. Les cimetières de la dernière guerre passent les uns après les autres. Les morts sont bien entretenus⁵⁸⁹.

Les soldats britanniques ne sont pas les seuls à visiter les cimetières de la Première Guerre mondiale. Les soldats français s'y recueillent également. Gustave Folcher, décrit sa visite dans un cimetière proche de son cantonnement :

Dimanche, après avoir mangé la soupe, nous décidons, avec mon camarade Sugier, d'aller visiter le cimetière américain qui, d'après les camarades qui sont allés faire la visite hier soir ou ce matin, vaut la peine d'être vu. Nous sommes ici en plein terrain de l'offensive américaine victorieuse de 1918 qui décida de la victoire alliée. [...] Nous prenons l'allée centrale, les croix sont de temps en temps remplacées par des étoiles de marbre blanc pareillement, peut-être pour marquer les tombes des officiers, ou bien question religion. [...] Ce superbe cimetière [...] garde les restes de ceux qui prirent

⁵⁸⁶ Imperial War Museum, O 207.

⁵⁸⁷ Imperial War Museum, documents.1074, Hurrell, p. 6. « Late September, and we finally arrived at our destination, the small village of Loos-en-Gohelle, well-known as a First World War battlefield with its well-kept cemetery maintained by the War Graves Commission. »

⁵⁸⁸ LONGWORTH, Philip, *The Undending Vigil. A History of the Commonwealth War Graves Commission*, Londres, The Commonwealth War Graves Commission, 1967.

⁵⁸⁹ *Ibid.*, Stopped at Vimy Ridge. Passed cemetery after cemetery of last war dead beautifully kept.

part à cette glorieuse offensive américaine de 1918 et qui y quittèrent leurs vies.

Notre visite terminée et c'est en silence que nous quittons ce vaste champ de repos, en pensant à ces milliers d'hommes qui dorment là, si loin de chez eux, à leur triste sort et à celui qui nous attend, car ce n'est pas très encourageant pour nous, dans la situation actuelle, de voir un peu partout ces vastes cimetières à croix blanches ou noires⁵⁹⁰.

La démarche personnelle de Folcher et de son camarade Sugier de visiter le cimetière américain montre le respect et la déférence que les soldats ont envers les morts de la guerre précédente. Ils suivent également les conseils des autres hommes de leur unité, qui ont fait la même visite la veille, à l'instigation cependant d'un officier. Le discours que tient Folcher se segmente autour de trois grandes idées. La première est la présence américaine, qui, à vingt ans d'écart, veut présager l'engagement du géant outre-atlantique dans la lutte contre l'Allemagne nazie. Elle est marquée dans le territoire par le cimetière et dans les mémoires par le souvenir des offensives américaines de Saint-Mihiel à la fin de l'été-automne 1918⁵⁹¹. La propagande alliée, qui exploite depuis septembre 1939 le thème de la guerre longue, suggère qu'elle doit conduire les Etats-Unis d'Amérique à entrer en guerre aux côtés des Alliés, une entrée en guerre tardive comme pendant la Première Guerre mondiale, en 1917⁵⁹². De plus, le blocus maritime imposé au Reich par les marines alliées dès 1939 permet ainsi à la France et au Royaume-Uni à être les seules ainsi à pouvoir profiter des marchandises et de l'industrie américaines. Le capitaine français Gendreau, en avril 1940, visite un cimetière anglais et note, dans le même esprit :

Nous cantonnons maintenant à Ribécourt. Visite au cimetière anglais. [...] Que penserait-elle, cette jeunesse couchée ici, du monde qui s'est formé depuis son sacrifice ? Il faudrait, à vingt ans, ne pas être tombé pour rien⁵⁹³.

⁵⁹⁰ La contemporaine, O col 4483/17, Gustave Folcher, p. 50-51.

⁵⁹¹ MICK, Christoph, « 1918 : Fin de partie », in WINTER, Jay et BECKER, Annette (dir.), *La première guerre mondiale. Combats*, Paris, Fayard, 2013, p. 174.

⁵⁹² NEIBERG, Michael S., « 1917 : Mondialisation », in WINTER, Jay et BECKER, Annette (dir.), *La première guerre mondiale. T1. Combats*, Paris, Fayard, 2013, p. 127-152.

⁵⁹³ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 19 avril 1940, p. 44.

Ribécourt se trouve à quelques kilomètres de Compiègne, sur l'ancienne ligne de front de la Première Guerre mondiale. Tout comme dans le témoignage de Folcher, l'hommage à l'allié britannique, cette fois-ci actuel et passé, pose la question de l'utilité des combats de 14-18, et le poids qu'il fait reposer sur les combattants de 39-40. La victoire n'est pas seulement souhaitable, elle semble même indispensable pour ne pas déshonorer, pour ne pas rendre inutile le sacrifice de ceux qui sont morts avant eux.

La seconde idée développée par Folcher est la place qu'occupe la mort dans le quotidien des soldats, et la peur comme la démoralisation qu'entraînent finalement la Première Guerre mondiale, par la présence de ces cimetières, qui rappelaient, en 1918 et au cours de l'entre-deux-guerres, le sacrifice des soldats alliés pour la victoire dans une guerre que l'on nommait « Der des ders ». Ces cimetières, transformés en lieu de mémoire, revêtent une nouvelle signification en 1939 : ils ne commémorent plus seulement les morts de 1914-1918, mais rappellent aux soldats l'issue qui peut être la leur, six pieds sous terre. Folcher le note sans détour : le moral flanche, à mesure que les cimetières se succèdent. Alors que la Première Guerre mondiale est régulièrement montrée et utilisée par la propagande alliée pour rassurer les soldats sur l'issue du combat ou pour raviver leur patriotisme, elle est également, dans le cadre particulier des sépultures, officielles ou découvertes fortuitement, un moment de doute et de remise en question. Il est difficile de savoir si ces morts de la Grande Guerre sont davantage inquiétants et angoissants, ou au contraire exaltent le sacrifice qui a apporté la victoire, pour les Alliés, et qui apportera la revanche, pour les Allemands ; ces deux interprétations, qui se complètent plus qu'elles s'opposent, semblent traduire deux situations différentes : une perception personnelle, individuelle du combattant écrasé et oppressé face à l'immensité du cimetière et à sa place dans le conflit, et d'autre part une dynamique collective, héroïque, patriotique glorifiant le sacrifice.

Les cimetières ne véhiculent pas seuls ces représentations morbides et funestes de la Grande Guerre : les lectures amènent également ces questionnements, comme le rappelle Jean-Paul Sartre lisant *Le Testament espagnol* de Koestler, qui fait lui-même écho à un ouvrage qu'il a lu, *Verdun*, de Jules Romains, mobilisant cette fois non seulement 1914-1918 mais également la guerre civile espagnole :

Les livres durs qui parlent de cruauté, de misère et de mort me sont précieux en ce moment. Je souhaiterais ne lire qu'eux pour l'instant. Le seul fait d'être plongé dans cette guerre - qui n'est pas bien terrible pourtant, mais qui a tout de même un discret avenir de destruction et de mort - suffit à rendre vivants et réels ces récits sombres⁵⁹⁴.

La dernière remarque que Folcher écrit au sujet du cimetière pourrait presque passer inaperçue ou anodine : elle concerne les couleurs blanches et noires des croix qu'il mentionne ⁴³. Après la Première Guerre mondiale, la question des soldats allemands tués au combat sur le territoire français se pose : que faire des corps de l'ennemi⁵⁹⁵? Ils sont finalement enterrés dans des cimetières militaires en France, mais face au peu de place accordée par les Français pour les tombes de l'ennemi, chaque croix marque souvent l'emplacement de deux corps ou plus de soldats enterrés. Pour autant, Folcher semble mettre sur le même plan cimetières militaires allemands et cimetières militaires alliés qui participent tous à cet esprit démoralisateur. Le témoignage de Gendreau le confirme :

Près du camp se trouve un de ces immenses cimetières d'hommes jeunes que la dernière guerre a plantés sur le sol de France. Les croix de bois s'alignent à l'infini : Hermann, Friedrich, Heinrich, Otto... James, William... Les noms, que personne ne lit plus, commencent à s'effacer, et bientôt tous ces morts seront confondus⁵⁹⁶.

Les noms à consonance germanique et anglo-américaine se mêlent dans un oubli mémoriel commun. Si aucun nom français n'est ajouté à la liste, le terme de « croix de bois » est cependant bien une expression française : il s'agit du titre de l'un des récits les plus célèbres sur la Première Guerre mondiale, écrit par Roland Dorgelès en date 1919. Gendreau décrit alors quelque chose qu'il ne peut pas voir. Les croix de bois, éphémères,

⁵⁹⁴ SARTRE, Jean-Paul, *Carnets de la Drôle de guerre. Septembre 1939-Mars 1940*, op. cit., p. 257.

⁵⁹⁵ Se référer à la thèse de VALLO, Michel, *Le corps de l'ennemi : pratiques et représentations autour des cadavres ennemis dans la Première Guerre mondiale*, Thèse en Histoire, sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau, Paris, Ecole des hautes études en sciences sociales, 2009, 609 pages.

⁵⁹⁶ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 24 janvier 1940, p. 40.

ont depuis longtemps été remplacées par des croix en plâtre, et les corps, souvent enterrés en 14-18 déplacés ont été rassemblés dans des cimetières militaires. La Première Guerre mondiale est un prisme qui déforme la réalité présente. Tout comme les croix blanches et noires cités par Folcher, Gendreau montre que la mort efface les nationalités : ne restent plus que les tombes et les morts mêlés, comme unique souvenir de la Grande Guerre⁵⁹⁷. Cette dernière apparaît non plus comme un modèle héroïque qu'il faudrait copier, mais comme l'exemple macabre d'une guerre européenne qui se rejoue, preuve que la précédente semble, à un certain nombre de soldats, comme inutile vis-à-vis de la guerre qu'ils sont obligés de mener, vingt ans plus tard. Les morts et les cimetières indifférenciés, dans les témoignages de Southall, de Folcher, de Gendreau, évoquent pour les soldats un autre « re-jeu » de la Grande Guerre, moins patriotique et plus personnel.

⁵⁹⁷ À noter que le gouvernement français, par un décret le 22 février 1940, renouvelle pendant la période les dispositions prises pour traiter les tombes alliés et ennemies indifféremment. CAPDEVILA, Luc et VOLDMAN, Danièle, *Nos morts. Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre*, Paris, Le Grand livre du mois, 2002.

II. Raconter le combat

Quelle part prend l'action militaire dans une guerre qui se caractérise par l'absence d'offensive ? Elle reste, envers et contre tout, l'horizon d'attente de tous les soldats engagés à la frontière franco-allemande, où des escarmouches ont lieu régulièrement. D'autres combats ont lieu ailleurs, rappelant aux combattants que la guerre est mondiale.

1. « [...] Les Allemands, les voilà, on y est, à la guerre : ça va barder ! » : une guerre d'escarmouches

Le combat, même rare, n'en demeure pas moins dangereux. Sur le front, cette guerre d'escarmouche est menée par des troupes particulières de part et d'autre du *No Man's Land* : les corps francs, des unités françaises composées de soldats volontaires, chargés de mener des missions audacieuses de reconnaissance et d'information, et les *Spähtruppen* – de spähen, épier, guetter - les troupes de reconnaissance de l'armée allemande. Cette guerre à échelle réduite, tant par l'ampleur des unités déployées, quelques dizaines d'hommes tout au plus, que par les espaces dans lesquelles ces troupes évoluent, se mène tout au long de la période.

Pour un certain nombre d'hommes, l'expérience des corps francs est le baptême du feu. Le sous-lieutenant français Robert Le Barbier, officier de formation ayant été affecté à la sortie de Saint-Cyr au 33^{ème} régiment d'infanterie, se porte volontaire, en décembre 1939 pour commander le corps franc du 2^{ème} bataillon. Le 26 du même mois, il effectue une importante patrouille aux alentours de Vaudreching, en face de la Sarre. Il raconte, dans ses mémoires écrites peu de temps après la fin de la campagne, sa première expérience du feu.

La patrouille commence en fin d'après-midi, vers 17 heures et est composée de trois groupes qui se suivent à intervalles distincts. L'officier informe le poste avancé du départ de la patrouille afin d'éviter un tir ami. Avant même de sortir des positions, le stress et l'anxiété des combattants augmentent : Il fallait même rassurer

quelques hommes sur les intentions suspectes d'un buisson où les corbeaux avaient fait du bruit⁵⁹⁸.

Plus loin, dans le *No Man's Land*, les soldats sont effrayés par des champs de mines alliés, voire par des tas de foin ressemblant, à la tombée du jour, à des silhouettes humaines. L'avance prudente et discrète, est lente : ce n'est qu'aux alentours de 21 ou 22 heures que le premier groupe atteint les barbelés allemands. La reconnaissance se heurte alors pour la première fois à des Allemands, situés à proximité.

Presque aussitôt éclate une voix, sortie de cette tranchée, une voix ferme, voix de commandement. Je ne comprends pas, mais c'est de l'allemand ça, j'en suis sûr. Je fais presque : Ouf ! J'ai l'impression qu'un poids vient de m'être retiré de sur le cœur ; le poids de l'incertitude. Maintenant j'en suis sûr, ça y est ; nous sommes renseignés. Ma première pensée est une satisfaction : les Allemands, les voilà, on y est, à la guerre : ça va barder ! Ah ! si derrière on nous voyait ; on pourrait être fiers bientôt ; on en aura vu et entendu ; et ça va tirer. On sera fiers si on s'en sort, car, autre pensée rapide comme l'éclair, il s'agit d'en sortir ; pensée un peu inquiétante. Nous sommes bien mal partis ; quelle belle cible nous devons former pour un ennemi retranché et invisible⁵⁹⁹!

L'ennemi retranché et invisible est presque l'unique ennemi que les soldats combattent sur le front, pendant cette période de septembre 1939 à mai 1940 : un ennemi abrité derrière un réseau de fil de fer barbelé, enterré dans des tranchées, caché à première vue et qui n'est pas sans rappeler l'ennemi des récits de la Première Guerre mondiale. La description du combat qui s'ensuit, un échange de tirs sans victime côté français, expose le baptême du feu comme avant tout une expérience sensorielle nouvelle, où l'acuité des sens détermine le destin des combattants. Les lumières des armes automatiques révèlent la position des tireurs. Le bruit des balles, ces « tac, tac, tac, k o o o [sic]⁶⁰⁰ » qui sifflent au-dessus ou à côté des corps plaqués contre terre des soldats rampant pour se replier, permet

⁵⁹⁸ La contemporaine, O 182458, Le Barbier, p. 41.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, p. 45.

⁶⁰⁰ *Ibid.*

d'estimer à quelle hauteur visent les Allemands. Le silence des hommes, s'il contraste avec le ballet sifflant au-dessus des têtes, rassure : pas de cris de blessés, les ordres donnés sont suivis et exécutés par ceux à qui ils sont destinés, les informations sont transmises avec clarté, tout en gardant le maximum de discrétion.

Soudain, sur notre droite, une arme semble entrer dans la danse pour la première fois, mitrailleuse lourde, sans doute. Le son est plus sourd, la cadence moins rapide, les rafales plus longues. « Attention à droite », me dit Riquier. Cette réflexion me fait plaisir, on devine là quelqu'un qui a le sens du feu, du danger. On reconnaît le combattant de la guerre d'Espagne, capitaine déjà expérimenté, qui sait que dans le combat, le danger n'est pas devant. Ce n'est pas l'arme repérée, l'ennemi déjà connu, mais celui, invisible, qui cherche à vous surprendre de côté, à vous tourner⁶⁰¹.

Si l'entraînement permet l'apprentissage du métier des armes et l'acquisition des réflexes à avoir sur le champ de bataille, il ne vaut cependant pas la réelle expérience du combat, rare dans l'armée française. La présence d'un ancien capitaine vétéran non de la Première Guerre mondiale mais de la Guerre d'Espagne⁶⁰², plus récente, marque la différence entre soldats aguerris et troupe inexpérimentée. L'apport de cette expérience du combat apparaît comme essentielle lors d'actions contre l'ennemi, où son attitude sert à la fois d'appui au commandant de l'unité comme d'exemple au reste des soldats engagés.

Le retrait des troupes se fait donc à plat ventre, dans le noir et à tâtons. Un appel est organisé pour connaître l'état des pertes :

Il manque Chevalier, me dit Grillot. Serait-il resté en arrière sans que personne ne s'en aperçoive ? Et déjà j'évoque mon Chevalier resté gisant, là-bas, à quelques mètres des Allemands. Il va falloir y remonter, s'approcher sans bruit, retrouver une ombre étendue,

⁶⁰¹ *Ibid.*, p. 49.

⁶⁰² Il s'agit très probablement d'un volontaire des Brigades Internationales.

s'approcher d'elle avec mille précautions, réveiller le feu ennemi...

Non, le voilà ; il s'était mêlé à un autre groupe. Ouf⁶⁰³!

La peur de perdre un ami, un compagnon d'armes s'accompagne d'une autre peur, celle de laisser un cadavre ou un prisonnier derrière soi, qu'il devienne une source d'informations pour l'ennemi. L'un des faits d'armes de l'armée française, particulièrement médiatisé, est justement l'action d'un lieutenant français, Joseph Darnand, récupérant le corps de son capitaine, Agnely, tué au cours d'une patrouille, pour le porter en sécurité dans les lignes françaises. Le lieutenant en question fait la une, le 21 mars 1940, de *Match*⁶⁰⁴. Cette médiatisation rappelle, outre la dangerosité du front, que des actions militaires prennent place sur ce front endormi. L'individualisation de l'héroïsme, perdue par la massification de la Grande Guerre et la mention d'une action dans la presse généraliste mettent cependant l'accent sur un acte isolé, exceptionnel non par le courage mais davantage par la rareté de l'action militaire au front.

La récupération d'un cadavre, allié comme ennemi, est une constante dans le récit des combattants, de part et d'autre du front. Ainsi, dans les *recommendations for awards*, ces notes écrites par des officiers britanniques pour accorder à un subalterne une décoration ou une médaille, sont décrites des situations analogues, où la récupération du corps est une plus-value à l'expédition. Le 15 janvier 1940, le *captain* John Alexander Mackenzie, appartenant à la *9th Infantry Brigade* de la *Third Division* et commandant une patrouille de reconnaissance aux alentours de Zeurange, à la frontière franco-allemande, tue deux Allemands au cours d'un accrochage. Il réussit à se replier avec sa patrouille, avant de mener un groupe plus important, pour récupérer les cadavres des soldats tués. Il réussit à ramener un corps, officiellement le premier tué allemand par l'infanterie britannique, souligne le rapport. Le *captain* Mackenzie est recommandé alors pour la *military cross*⁶⁰⁵. C'est une action presque similaire qui vaut une recommandation au *captain* James Francis Hudson pour la *military cross*⁶⁰⁶ et une recommandation au *Fusilier* John Worsley pour la *military medal*⁶⁰⁷. Après un accrochage avec une importante patrouille allemande, les

⁶⁰³ *Ibid.*, p. 50.

⁶⁰⁴ La contemporaine, FP 1794, *Match*, 21 mars 1940, p. 1. Annexe 53.

⁶⁰⁵ National Archives, WO 375-15, Hudson.

⁶⁰⁶ National Archives, WO 375-15, Worsley.

⁶⁰⁷ La *Military cross* est une distinction réservée aux officiers, tandis que la *Military medal* est une médaille décernée aux soldats du rang.

Britanniques tuent cinq soldats et en blessent un dernier, qui est fait prisonnier. À leur retour au camp, une nouvelle patrouille est envoyée pour sécuriser les cadavres.

Semblablement à la Première Guerre mondiale, ces patrouilles permettent donc de soutirer des informations, de soldats morts ou vivants ; les documents portés par les officiers ou les soldats peuvent renseigner l'ennemi sur l'unité qui tient le secteur, sur le moral des troupes ou à l'arrière, sur les déplacements, et tout autre information à caractère stratégique. Le *Leutnant* Hans Weicker, affecté à une unité de *Spähtrupp*, se tient, en février 1940, à la frontière franco-allemande, près de Niedaltdorf, sur des positions qui font face à Vaudreching, où le lieutenant Le Barbier avait mené son raid quelques mois auparavant :

Aujourd'hui, le bataillon a dissous le *Vorfeldebataillon*⁶⁰⁸ et se trouve maintenant lui-même en face, de l'autre côté de la Sarre, qui n'est accessible que par un pont. Le personnel a été remplacé dès le matin, les entreprises ont toutes signalé à 20 heures la fin de la relève. C'est maintenant la première nuit où les gardes se tiennent debout avec un cœur battant devant le Niedwald, où le premier homme du régiment est tombé hier à midi. Le poste double, qui a tiré sur une troupe de reconnaissance qui approchait, a été attaqué par un ennemi puissant. Ils ont essayé d'emmener le mort avec eux, mais ils ont dû le laisser derrière eux. Le Français, cependant, n'a pas avancé, de sorte qu'il a pu être récupéré plus tard⁶⁰⁹.

À nouveau, comme dans les autres cas évoqués, du lieutenant Le Barbier, du lieutenant Darnand, des *captain* Mackenzie et Hudson, l'importance est mise sur la récupération des camarades tombés au combat. Les sauvetages, cependant, ne peuvent ou ne doivent se faire en mettant en péril la vie ou la sécurité de davantage de soldats. Quelques

⁶⁰⁸ Un *Vorfeldebataillon* est une unité chargée de tenir le terrain avant les premières lignes de défense, souvent à proximité directe de l'ennemi.

⁶⁰⁹ Bundesarchiv Freiburg, MSG 2-12277, Weicker, 15 février 1940, p. 6. « Heute das Btl das Vorfeldebtl abgelöst und ist nun selbst vorn, jenseits der Saar, über die nur eine Brücke zurückführt. Der Stab löste schon vormittags ab, die Kompanien meldeten bis 20.00 Uhr alle die vollzogene Ablösung. Das ist nun die erste Nacht, in der die Posten wohl mit klopfendem Herzen vorn am Niedwald stehen, dort, wo gestern mittag der erste Mann des Regiments fiel. Der Doppelposten, der auf einen herankommenden Spähtrupp schoss, wurde von zugstarkem Feind angegriffen. Den Toten versuchten die unsern mit wegzuschleppen, mussten ihn aber zurücklassen. Der Franzose stiess jedoch nicht nach, sodass er später geholt werden konnte »

mois après la défense de Niedaltdorf, Weicker relate une autre patrouille, qui tourne court. L'ami de Weicker, Frontzek, qui mène la patrouille est tué, ainsi que d'autres soldats.

Au début, il n'en manquait que trois, puis sept. Mais l'aide nous aurait coûté encore plus de victimes qu'ils n'auraient pu sauver. Je pense que le Français n'en a fait prisonnier que quelques-uns dans cette nuit sombre, peut-être il en a trouvé d'autres⁶¹⁰.

Le *Leutnant* note d'ailleurs, deux semaines plus tard, le 22 avril 1940, que l'échec de ce raid, plus conséquent qu'une patrouille, a incité les officiers à une plus grande prudence et a limité le nombre de patrouilles au front. Cette perte d'esprit d'initiative très locale contraste cependant avec l'activité grandissante de l'armée allemande à la fin du mois d'avril et dans les premiers jours de mai qui précèdent le déclenchement de la grande offensive du 10 mai 1940. Le major britannique Basil Reginald Wood, affecté à la *51st Infantry Division* déployée devant la Sarre, note le 8 mai :

Passe la nuit à la position de Grossenwald. Important bombardement à 21 heures. Gordons a des pertes. Des patrouilles très actives ont ouvert le feu à trois reprises et des grenades ont été lancées sur le peloton de Gordons, à notre gauche, qui a fait des victimes. Il y avait du trafic derrière les lignes allemandes toute la nuit, comme s'ils amenaient du matériel⁶¹¹.

Il ajoute le lendemain que les Allemands reçoivent d'importants renforts et que les avant-postes britanniques sont obligés d'être évacués, face à l'intensification des patrouilles et des bombardements, qui préfigurent le début de l'offensive.

⁶¹⁰ Bundesarchiv Freiburg, MSG 2-12277, Weicker, 3 avril 1940, p. 22. « Zunächst waren nur drei vermisst, erst später sieben. Aber eine Hilfe uns wohl noch mehr Opfer gekostet, als durch sie noch hätten gerettet werden können. Ich glaube, gefangen hat der Franzose in dieser finstern Nacht nur wenige, gefunden vielleicht mehr. »

⁶¹¹ Imperial War Museum, documents.22673, Wood, 8 mai 1940, p. 22. « Spent night at Grossenwald position. Severe shelling at 21.00hrs. Gordons had casualties. Patrols very active, opened fire three times and grenades thrown at party raiding Gordons platoon on our left who had casualties. Rumble of traffic behind German lines entire night, seemed as if they were bringing stuff up »

Les combats de cette guerre d'escarmouches et de patrouilles, de septembre 1939 à mai 1940, exception faite de l'offensive de la Sarre au cours du premier mois de la guerre, se caractérisent par la faiblesse des moyens engagés, les pertes peu élevées et la recherche d'informations sur les positions ennemies. Si ces coups de main ne retiennent pas l'attention des communiqués officiels, les hommes qui les mènent ou les subissent frôlent tout de même la mort et chacune de ces sorties devient un exploit, un acte de bravoure, et alimente les conversations.

De retour d'expédition, le lieutenant Le Barbier exulte d'avoir essuyé le feu et d'en être revenu vivant pour en témoigner :

A Alzing, la sentinelle est la première personne dont nous entendons la voix. Aussi avons-nous envie de lui crier notre joie, notre fierté ; mais, au fond, nous avons presque un peu de mépris pour cette silhouette sombre qui nous arrête sur la route, et qui ne sait pas⁶¹².

« Qui ne sait pas » marque une différenciation, voulue et exagérée, de la part du narrateur : méconnaissance de l'action entreprise, du succès de la mission, et surtout, méconnaissance du feu, du danger du combat. Instant d'héroïsme éphémère, excluant ceux qui n'y participent pas, le feu n'en demeure pas moins une anecdote seulement dont le retour au cantonnement atténue la portée. Le Barbier, après être rentré, et avant de fêter ce baptême du feu, appelle un autre avant-poste :

Par curiosité, j'appelle le « Bois-Sang », pour voir ce qu'ils vont me dire : - Allo... Henri IV... Bon qu'est-ce que vous avez entendu ? Oui... Il y a trois heures, peut-être... Oui... Comment ? ... Quelques rafales de F.M. vers neuf ou dix heures. C'est tout ? ... Ben, vous avez de la m... dans les oreilles⁶¹³.

⁶¹² La contemporaine, O 182458, Le Barbier, p. 51.

⁶¹³ *Ibid.*

Cela ne l'empêche cependant pas de fêter ce baptême du feu avec ses hommes. Ce récit du lieutenant rappelle une autre expérience du combat, décrite dans un journal du front, *Le petit écho du GRDI 77* :

La nuit profonde, commence à agiter devant nos yeux ses mille fantômes. Tout à coup sec, brutal – un coup de feu ! Le lieutenant et son adjoint n'ont que [le] temps de s'abattre dans un fossé tout proche... [...] Deuxième coup de feu... les hommes s'énervent, serrent leurs mousquetons tout prêts à riposter... Tout le monde est à son poste. Plusieurs coups de feu encore... et toujours aucune forme humaine... L'ennemi n'ose pas avancer ? Une heure du matin – relève -. Ni blessés ni morts ! C'était la fête à S⁶¹⁴...

Toutes les caractéristiques d'une escarmouche entre septembre 1939 et mai 1940 sont à nouveau présentes, comme la patrouille de nuit, l'ennemi invisible, l'effectif réduit, la rareté des coups de feu, l'absence de pertes. Le récit du 16 septembre 1939 ne fait que décrire quelques coups de feu sporadiques, mais donne pourtant l'impression d'être un véritable événement, au point d'être relaté en première page du journal de l'unité. Tout comme dans le témoignage du lieutenant Le Barbier, malgré l'intensité et la dangerosité des actions engagées, les escarmouches ne restent que des actions ponctuelles et peu meurtrières, sans aucune commune mesure avec les offensives auxquelles étaient préparés les combattants des trois nations.

Une guerre invisible

L'ennemi, tel qu'il apparaît aux combattants au cours des affrontements, est rarement visible et se réduit souvent aux bruits des balles et aux flashes des armes à feu, qui trahissent la position des tireurs.

Par ailleurs, ils avaient des compagnons à quatre pattes auxquels ils attachaient des lampes électriques au cou. Cela évidemment faisait

⁶¹⁴ La contemporaine, FP RES 229, *Le Petit écho du GRDI 77*, 15 novembre 1939, n° 1, p. 1.

déclencher un tir de chez nous et les boches en surveillance repéraient facilement par la lueur des armes et leurs propriétaires⁶¹⁵.

Des tactiques sont alors inventées pour contourner l'invisibilité et le camouflage ennemi, comme l'explique ce soldat engagé en Alsace. L'invisibilité de l'ennemi entraîne une certaine peur, une certaine pression sur les troupes engagées au combat, qui avoue parfois leur réponse disproportionnée :

Ce n'est pas meurtrier [les tirs ennemis], mais les nerfs en prennent un bon coup, surtout qu'ils [les Allemands] arrivent à passer un peu partout[...], cela crée une tension telle que l'on se soulage en tirant un peu n'importe où⁶¹⁶.

L'ennemi, camouflé, invisible, déstabilise les soldats. Le camouflage, préparé en amont, les attaques nocturnes à la faveur de l'obscurité rendent les combats difficiles et dangereux, mais relativement restreints à un certain type d'affrontement, à un certain moment de la journée. Un autre ennemi, tout aussi invisible et dangereux, frappe les soldats, n'importe quand : ce sont les mines antipersonnel, dont l'emploi est très répandu sur le front occidental.

Les pertes paraissent légères jusqu'à présent, la majorité causée par les mines placées en territoire allemand. Exemples : un soldat ramène une casquette d'officier, une mine éclate ; il cueille une pomme : une mine éclate ; une lièvre fraîchement morte est allongée par terre, il la tire par la patte, une mine éclate. Ce qu'il y a eu de pire, ce sont les mines à retardement dans les villages où les troupes ont cantonné⁶¹⁷.

⁶¹⁵ Service Historique de la Défense, 27N69, 25 mars 1940.

⁶¹⁶ *Ibid.*, 24 novembre 1939.

⁶¹⁷ *Ibid.*, 12 octobre 1939.

Cachée à la vue de l'ennemi, dissimulée près d'un objet pouvant attirer la convoitise des soldats, la mine permet d'infliger des pertes à moindre coût et de saper le moral. La perte d'hommes liées à l'explosion de mines reste relativement basse et se concentre principalement dans le premier mois de la guerre, alors que les Français pénètrent en Sarre, une région particulièrement minée par les Allemands.

Les mines font toutefois d'importants dommages dans les troupes allemandes, comme l'évoque le *Leutnant* Hans Weicker, en février 1940.

Nous venons d'apprendre qu'une de nos unités de reconnaissance avait marché sur une mine. 1 blessé grave et six blessés légers à la 6^{ème} compagnie à Niedwald⁶¹⁸.

Cette guerre des mines, dans la continuité d'une guerre invisible, n'est en effet pas sans risque pour ceux qui les posent. Ainsi, Wilhelm B., soldat dans une unité de *Pionniers*, rapporte dans son journal intime les fréquents accidents liés aux S-mines, des mines antipersonnel qui, une fois déclenchée, bondissent au-dessus du sol et envoient du schrapnell à hauteur de poitrines.

Là-bas, des mines S-mines ont été posées directement au-dessus d'un bunker. Un fantassin, qui le savait, s'était rendu au bunker pour nettoyer la cheminée, avait marché sur une mine S qui avait explosé dans le sol et lui avait arraché tout le pied⁶¹⁹.

Le soldat réussit cependant à survivre à l'explosion : tous n'ont pas cette chance. Le manque d'expérience des combattants qui doivent poser les explosifs infligent des pertes importantes : près de 20 tués en une semaine pour le XV^{ème} *Armee*korps, 12 pour le Groupe d'Armées C au début du mois d'octobre 1939. Les blessés sont encore plus nombreux⁶²⁰.

⁶¹⁸ Bundesarchiv Freiburg, MSG 2-12277, Weicker, 18 février 1940, p. 8. « Eben kam die Meldung durch, dass ein Spähtrupp von uns auf eine Mine gelaufen ist : 1 Schwer-, 6 Leichtverletzte bei 6. Kompanie am Niedwald. »

⁶¹⁹ Deutsche Tagebucharchiv, 826-3, Wilhelm B., 21 février 1940, p. 28. « Dort waren S-minen direkt über einen Bunker verlegt. Ein Infanterist, der dieses wusste, war auf den Bunker gegangen, um den Schornstein zu reinigen, trat auf eine S-Mine, die Im Boden explodierte und ihm den ganzen Fuss vergriss. »

⁶²⁰ MERGLEN, Albert, *Les forces allemandes sur le front de l'Ouest en septembre 1939*, Thèse, Histoire, 1969, Université de Bordeaux, sous la direction de Dupeux, 161 p., p. 108.

Les mines, dont l'utilisation massive est une nouveauté de cette guerre, effraient et influencent les tactiques des combattants sur le terrain. Tirant leur avantage de la dissimulation, elles prennent par surprise ceux qui marchent dessus, tuant indifféremment alliés et ennemis, dont la distraction est souvent fatale. Il ne faut cependant pas exagérer la réelle efficacité des mines, dont l'impact est plus psychologique que stratégique⁶²¹. Les mines sont le reflet de la guerre menée sur le front occidental : invisibles, attendant l'ennemi, parfois oubliées par les combattants des deux camps, elles savent néanmoins leur rappeler que sous l'apparente tranquillité du front, la mort les guette à chaque pas.

⁶²¹ Le nombre de soldats français morts pour la France et tués par mines du 1^{er} septembre 1939 au 9 mai 1940 s'élève, d'après les chiffres du site Mémoire des Hommes, à 21. Ce chiffre ne saurait cependant traduire la réalité : seuls peuvent être comptabilisés ceux dont la mention est tué par « éclat de mine » ou « explosion de mine ». Certaines fiches ne renseignent pas les conditions de la mort, et d'autres peuvent simplement indiquer « blessures de guerre ». Cependant à titre de comparaison, pour la même période et avec les mêmes limites, on dénombre 166 morts pour la France tué par des éclats d'obus ou des bombardements.

2. « Zwei britische U-boote und 16 Flugzeuge vernichtet ! », des ersatz de guerre ? : les fronts aériens, maritimes et périphériques

L'inaction militaire semble impossible, aussi le récit des combats se déporte progressivement vers d'autres fronts militaires, où les combats, bien réels, deviennent des spectacles que les soldats regardent de plus ou moins loin. En évoquant une guerre réelle, les combattants retrouvent à la fois leur légitimité et leur finalité premières. Ils décrivent, dans leurs lettres, dans leurs mémoires, la guerre qui s'approche au mieux de leurs représentations.

La guerre aérienne occupe une place importante dans les lettres de soldats ; c'est la guerre qu'ils peuvent le mieux observer, depuis le sol. Le lieutenant allemand Manfred von Plotho explique à sa femme, le 31 janvier 1940, soit près de cinq mois après le déclenchement des hostilités, l'importance de la guerre aérienne :

Plus tard, nous avons entendu le discours du Führer, qui avait probablement pour but principal de secouer le peuple pour le sortir de son hibernation et de détruire l'optimisme injustifié. Après cela, cette guerre sera décidée militairement et pas différemment. Les récents succès de notre Luftwaffe contre les trains de transport ennemis sont magnifiques⁶²².

L'enchaînement logique entre le discours du Führer et de la guerre aérienne dans la lettre de von Plotho insiste sur l'importance des combats aériens. Pour sortir de la représentation d'une armée qui hiberne, ou qui a pris ses quartiers d'hiver, von Plotho décrit les actions de la Luftwaffe, actions tout aussi importantes et cruciales qui remplacent, dans une guerre moderne, les offensives terrestres. Ces actions prennent part à la guerre et influencent son issue qui, selon lui, ne peut être que militaire : malgré tout, les attaques aériennes de la Luftwaffe ne s'en prennent pas directement à des objectifs tactiques militaires

⁶²² Museum für Post und Telekommunikation, 3.2008.2195, « Manfred von Plotho, 31 janvier 1940, lettre de Manfred von Plotho à sa femme Irène. Später hörten wir die Führerrede, die wohl hauptsächlich den Zweck hatte, die Leute aus dem Winterschlaf aufzurütteln und unberechtigten Optimismus zu zerstören. Danach wird dieser Krieg also militärisch entschieden und nicht anders. Schön sind die kürzlichen Erfolge unserer Luftwaffe gegen feindliche Transportzüge. »

mais davantage à des cibles stratégiques, contre le ravitaillement et les communications, à travers le bombardement des trains.

Cette représentation du front aérien comme l'espace réservé du combat semble gagner tant les soldats français qu'allemands. Le contrôle postal note de nombreuses remarques positives quant à l'aviation française, à ses pilotes, audacieux et courageux, à son matériel, souvent décrit comme plus lent mais plus maniable. Elle relève également l'apparition d'un nouvel as dans les lettres de soldats, comparé à Guynemer, un certain Valentin. La guerre aérienne renforce l'esprit combattif des soldats :

L'aviation ennemie très active ces derniers jours ne bouge presque plus. Il est vrai que notre DCA paraît particulièrement à la hauteur de sa tâche... L'aviation allemande ne me paraît pas la plus forte. Hier et aujourd'hui 3 ont été descendus ici par la DCA et cela donne tout de même confiance⁶²³.

Ce capitaine d'artillerie, anonyme, traduit le caractère patriotique que revêt la guerre aérienne. Stationné à Diebling, en face de Sarreguemines, il se trouve aux avant-postes de la Ligne Maginot le 21 septembre 1939, alors que l'armée française est déjà entrée dans la Sarre. L'officier en charge de la censure a précisé l'ensemble de ces informations, donnant un certain crédit au témoignage du capitaine. Un autre capitaine, du 8^{ème} corps d'armée, se sert semblablement de sa position par rapport au front pour légitimer ses propos sur l'aviation :

L'aviation se montre quand le temps est propice aux combats aériens, mais on constate avec satisfaction que notre supériorité de ce côté est très marquée et cela sans aucun « bluff » car nous sommes placés pour bien noter ce qui se passe. Leurs pertes dans le domaine aérien sont cinq fois celles des nôtres dans notre zone et ce n'est pas un canard de l'arrière⁶²⁴.

⁶²³ Service Historique de la Défense, 27N69, 5 octobre 1939.

⁶²⁴ *Ibid*, 21 septembre 1939.

Faisant face à d'éventuelles critiques ou doutes de la part de son interlocuteur, ce capitaine réaffirme la légitimité de son témoignage, mettant en avant sa propre exposition au danger et au combat, alors même que ce combat est livré au-dessus de lui. Rappeler les combats et les victoires permet de préciser que le danger n'est pas absent de la zone de front, un danger toutefois maîtrisé par la puissance militaire déployée. La description du dispositif par le soldat allemand Eric Dohl sert ainsi à rassurer son épouse :

Hier soir, un avion a survolé notre position à basse altitude. Les projecteurs étaient tous allumés, mais ils ne pouvaient pas le voir à travers les nuages denses et bas. Nous n'avions pas l'autorisation de faire feu, il faut donc supposer qu'il s'agissait d'un exercice. Mais je peux te dire qu'il y a assez de phares et bien sûr d'armes dans notre région. Les avions ont des canons antiaériens tout autant que nous. Donc, si l'ennemi devait vraiment venir, il sera certainement abattu par nous ou par nos avions. Il y en a tellement qu'il ne peut pas être raté et toutes les chances sont de notre côté⁶²⁵. N'aie pas peur pour moi. Jusqu'à présent, rien n'est dangereux ici⁶²⁶.

La description du système défensif antiaérien allemand face aux éventuelles incursions alliées sert donc à rassurer sa femme sur le danger que pourrait courir Eric Dohl. Néanmoins, la mention de la DCA permet aussi de s'inclure comme acteur dans la guerre aérienne. Un soldat français écrit :

Nous avons tiré sur un avion allemand, il paraît qu'il est piqué dans les vignes à 8 Kms d'ici. Nous n'avons tiré que sept coups. Si c'est vrai, cela fait le cinquième pour les batteries qui sont ici aux

⁶²⁵ Note de traduction : expression familière allemande, « Viele Hunde sind des Hasen Tod », signifiant que le nombre assure la probabilité.

⁶²⁶ Museum für Post und Telekommunikation, 3.2009.1998, Dohl, 29 février 1940, lettre de Dohl à sa femme. « Gestern Nacht flog in niedriger Höhe ein Flieger über unsere Stellung. Die Scheinwerfer waren alle am Leuchten, sie konnten ihn jedoch durch die starken und niedrigen Wolken nicht sehen. Wir hatten keine Feuererlaubnis, worauf anzunehmen ist, dass es ein Probeleuchten war. Ich kann Dir jedoch sagen, daß genug Scheinwerfer und selbstverständlich auch Geschütze hier in unserer Gegend liegen. Die Flieger haben auch genauso Flakgeschütze wie wir. Also wenn der böse Feind wirklich kommen sollte, wird er bestimmt von uns oder unseren Flugzeugen herunter geholt. So viele können gar nicht daneben schießen und viele Hunde sind des Hasen Tod. Nur keine Angst um mich haben. Bis jetzt ist alles ungefährlich hier. »

alentours, dont un à 5 Kms à l'intérieur des lignes allemandes, et un autre à 6.000 m. de haut. Tu vois, nous avons des as⁶²⁷.

Appartenant à la DCA, ce soldat à sa femme réemploie le terme d'« as », souvent utilisé pour désigner les pilotes de chasseur ayant homologués de nombreuses victoires aériennes. L'utilisation et l'importation du terme s'opère donc à double titre, d'une part pour se réattribuer la gloire des victoires et le poids que porte ce terme depuis la Première Guerre mondiale et d'autre part pour montrer le vécu des combats et contredire les communiqués n'en évoquant aucun⁶²⁸.

La guerre dans les airs, de septembre 1939 à mai 1940, permet aux soldats français et allemands, plus que britanniques, d'enrichir le discours patriotique de combats et surtout de victoires qu'ils peuvent voir depuis le sol, voire auxquelles ils participent parfois, par l'utilisation de la DCA ou de la FLAK⁶²⁹. Évoquer les combats aériens permet de surcroît de légitimer leur discours : les victoires aériennes racontées dans la presse, nationale comme militaire, ne sont pas que des « bobards » ou du bourrage de crâne mais au contraire des faits vécus par les soldats au front.

Le titre de propagande allemande *Le journal de Cambronne*, ironise dans sa première Une sur ces victoires aériennes prétendues et qui gonflent tant les chiffres que le moral des soldats.

L'aviation allemande, dont Goering vantait autrefois la puissance, est réduite à néant par les forces aériennes franco-britanniques. Dans les derniers combats quinze chasseurs alliés ont abattu 1500 avions allemands. La flotte aérienne des alliés, loin de subir elle-même des pertes, est rentrée avec cinq avions français et dix avions anglais de plus⁶³⁰.

⁶²⁷ Service Historique de la Défense, 27N69, 26 octobre 1939.

⁶²⁸ Se référer notamment aux travaux en cours de Damien Accoulon, sur la « fraternité des ailes », et à son dernier ouvrage, ACCOULON, Damien, *René Fonck, As des As et pilote de la Grande Guerre*, Toulouse, Privat, 2018.

⁶²⁹ DCA pour Défense contre avions, et FLAK pour *Fliegerabwehrkanone*, signifiant canon antiaérien.

⁶³⁰ La contemporaine, 8P RES 199, *Le journal de Cambronne*, n° 1, janvier 1940, p. 1.

Reprenant les victoires aériennes, seules marques ostensibles du combat à l'Ouest pour la période, *Le Journal de Cambronne* cherche à instiller le doute dans l'esprit des soldats français en nuancant les chiffres avancés par la propagande alliée, alors même que les *Frontzeitungen* comme *Westfront* consacrent de nombreuses unes à ces combats. Ainsi, le 23 avril 1940, *Westfront* titre « Deux sous-marins britannique coulés et 16 avions abattus⁶³¹ », utilisant ces victoires aériennes et maritimes comme des rappels de la puissance victorieuse de l'Allemagne. Alors que la guerre aérienne représente les combats militaires, menés aux frontières, la guerre maritime, plus lointaine, donne une dimension internationale et économique à la guerre menée entre septembre 1939 et mai 1940, ciblant à la fois les armées de l'air et de mer britannique et française.

La guerre maritime, en effet, est particulièrement importante aux yeux des soldats et des services d'information des armées. Elle représente l'un des cœurs de la guerre qui est menée, celui de la guerre économique. Le blocus supposé de l'Allemagne, par les marines française et britannique, doit assurer aux Alliés une victoire sur le long terme, perception héritée de la Première Guerre mondiale. Ainsi, alors qu'il embarque pour rejoindre la France, le soldat britannique Andrew écrit dans ses mémoires le combat naval dont il est témoin :

C'était un combat entre un cuirassé britannique et un sous-marin allemand. Un Spitfire volait en rase-mottes et tirait à la mitrailleuse. Le sous-marin allemand a été coulé, et tous les marins allemands sont partis avec lui, au fond de la mer⁶³².

La présence de la marine britannique est à la fois rassurante et efficace. La coordination entre air et mer, l'efficacité de la défense anti-sous-marine, et la défaite allemande sont autant de points positifs qui servent aux soldats à se conforter et à vivre un combat par procuration. *Westfront*, journal du front des troupes allemandes, fait de ce combat par procuration un angle fort de son discours. Régulièrement, il note les victoires

⁶³¹ Bundesarchiv Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, n° 151, 23 avril 1940, p. 1.

⁶³² Imperial War Museum, documents.17366, Andrews, p. 3. « It was a battle between a British battleship and a German submarine. A Spitfire was flying low and machine gunning. The German submarine was sunk, and all the German sailors went down with her, to the bottom of the sea. »

maritimes enregistrées. Le 2 décembre 1939, sa une est consacrée à ces victoires navales, et *Westfront* annonce la destruction de 194 navires, soit 735 000 tonnes⁶³³.

Deux semaines plus tard, le 15 décembre 1939, le même journal titre « Victoire maritime à l'embouchure de la Plata⁶³⁴ », évoquant les actions d'un navire corsaire allemand, le cuirassé de poche Admiral Graf Spee (Figure 30). Face à la toute puissance des marines britannique et française, bien supérieures à la *Kriegsmarine*, cette dernière a mis en place une stratégie de raiders, navires solitaires chargés d'attaquer, dans l'Atlantique, les navires alliés isolés, notamment les navires de commerce, de fret et de ravitaillement⁶³⁵. Cette une permet de rappeler que la guerre est déjà mondiale : si le front européen est immobile, les combats se déroulent sur toute la surface du globe⁶³⁶.

Figure 30. Une de *Westfront*, 15 décembre 1939.

⁶³³ Bundesarchiv Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, 2 décembre 1939, p. 1.

⁶³⁴ Bundesarchiv Freiburg, RHD 69-1, *Westfront*, n° 45, 15 décembre 1939, p. 1.

⁶³⁵ Afin de pouvoir mener ces campagnes maritimes, ces navires lourds sont ravitaillés par des navires plus petits et plus discrets, souvent peu ou pas armés. Le pétrolier-ravitailleur de l'Admiral Graf Spee est l'Altmark.

⁶³⁶ Il est également important de noter qu'en Chine, Japonais et Chinois sont en guerre depuis déjà deux ans.

Le *Panzerschiff* "Amiral Graf Spee", l'un des navires de guerre opérant dans les eaux atlantiques depuis le début de la guerre, a avancé sur la route des convois La Plata - eaux européennes et coulé les navires à vapeur britanniques "Tairoa" (7983 tonnes) et "Streonshall" (3895 tonnes). Le *Panzerschiff* est entré en combat avec le croiseur lourd anglais "Exeter" et les croiseurs légers "Ajax" et "Achilles"⁶³⁷.

Est ensuite décrit le combat avec moult détails, insistant notamment sur les graves dommages subis par l'Exeter et l'Achilles. Présentée comme une véritable victoire, ne mentionnant évidemment pas les avaries importantes subies par l'Admiral Graf Spee, qui mèneront à son sabordage quelques jours plus tard dans la baie de Montevideo, la bataille du Rio de la Plata présentée par *Westfront* doit rassurer les soldats allemands, entretenir leur enthousiasme et leur imaginaire guerrier, en l'alimentant de victoires, en Pologne tout d'abord, puis de victoires maritimes et aériennes, lorsque le front terrestre n'en apporte plus. Une dernière mention, de *Gasgranaten* - obus chimiques - mise en valeur dans l'agencement de la page, interpelle le lecteur sur le non-respect des règles de la guerre et du droit international, accusant les Britanniques de tirer des gaz de combat, et notamment du gaz moutarde, référence directe à la Première Guerre mondiale.

Le 17 décembre 1939, fortement endommagé, privé de renforts, ne pouvant rester plus longtemps dans le port uruguayen à cause de la neutralité du pays, le navire allemand effectue une dernière sortie avant de se saborder dans la baie de Montevideo, après avoir évacué son équipage. L'action est prise en accord avec le commandement de la *Kriegsmarine*, qui redoute, plus que la perte du navire, sa capture et sa réutilisation par les Britanniques. Cette victoire maritime est largement utilisée dans la propagande française, afin de rassurer les soldats qui attendent au front : même si la guerre ne se fait pas, les combats menés en dehors de la métropole sont victorieux. L'événement fait grand bruit et est abondamment mentionné dans la presse.

⁶³⁷ *Ibid.* « Das Panzerschiff "Admiral Graf Spee", eines der seit Kriegsausbruch in den atlantischen Gewässern operierenden Kriegsschiffe, stiess gegen den Geleitzugweg La Plata - europäische Gewässer vor und versenkte die britischen Dampfer "Tairoa" (7983 Tonnen) und "Streonshall" (3895 Tonnen). Hierbei kam das Panzerschiff in Gefechtsberührung mit dem schweren englischen Kreuzer "Exeter" und den leichten Kreuzern "Ajax" und "Achilles". »

Le journal du front français *A Terre à cheval* illustre cette actualité par un dessin humoristique⁶³⁸.

Figure 31. Le sabordage de l'Admiral Graf Spee.

Hitler et Göring sont représentés, chacun derrière une porte, comme effrayés de se rencontrer (Figure 31). Le dessin du Graf Spee sombrant sépare les deux, tandis que la légende, « Prudence, ils ont peur de s'... aborder... », joue sur l'homophonie, s'aborder et saborder. On veut montrer que les défaites militaires subies par les Allemands jettent un froid entre leurs dirigeants. À nouveau, la guerre sur les mers sert la propagande du pays, montrant l'efficacité du blocus et la faiblesse à la fois de la *Kriegsmarine* et de l'appareil d'Etat nazi.

La une de Westfront du 15 décembre 1939 présente enfin un dernier cas intéressant concernant la guerre maritime et sa relation avec la propagande allemande. Le dernier paragraphe, réduit à une ligne, concernant les actualités du Reich, explique que l'amirauté britannique ait annoncé la perte du destroyer *Duchess*, dans ses eaux territoriales, avant d'y consacrer une brève, citant des informations venant d'Amsterdam. Sur l'ensemble de l'équipage du destroyer, 145 hommes ont sombré avec le navire, et seuls un officier et 22 marins ont pu être sauvés. Perdue dans les récits des combats et des exploits des navires allemands, l'information laisse supposer que le navire britannique a été victime d'une attaque allemande, d'un sous-marin par exemple. Or, le navire a sombré à la suite d'un

⁶³⁸ La contemporaine, 4P RES 854, *A Terre à cheval* n° 3, janvier 1940, p. 4.

accident dans un épais brouillard, une collision avec un cuirassé britannique, dans les eaux écossaises. Le silence fait sur la raison de la perte du navire, à savoir l'accident, peut être la cause d'une méconnaissance, de la part des services allemands, ou la volonté de la propagande de s'attribuer facilement une perte de la marine britannique dans laquelle aucun navire allemand n'est impliqué. Mélangée au flot d'informations, cette nouvelle sert la propagande allemande avec autant de force que l'annonce des 750 000 tonnes coulées.

La puissance des marines, réelle ou exagérée, est un enjeu de pouvoir important, marquant les esprits des soldats. Elle s'inscrit, bien davantage que la guerre aérienne, dans les propagandes allemande, britannique et française. La question de la guerre économique et du blocus est centrale dans les représentations alliées : comme pendant la Première Guerre mondiale, les Allemands avaient succombé à cause d'un pays asphyxié et d'une défaite militaire⁶³⁹. Le succès du blocus de 1939-1940, renforcé par la destruction de la *Kriegsmarine*, rassure donc les soldats qui attendent. Comme un reflet inversé, la propagande allemande s'inscrit en creux, montrant les multiples effets des victoires maritimes allemandes, d'une part sur l'affaiblissement du commerce de ses adversaires, d'autre part sur le soulagement des liaisons maritimes allemandes et le commerce, déjà grandement renforcé par le commerce terrestre entre l'URSS et l'Allemagne nazie, et enfin sur la capacité de la *Kriegsmarine* à réagir et engager un combat offensif victorieux. Les mentions, de l'institution militaire comme des soldats eux-mêmes, trahissent souvent une excessive confiance dans ces navires qui mènent cette guerre économique à coup de canons, et non l'arme au pied.

⁶³⁹ KRAMER, Alan, « Blocus », in WINTER, Jay et BECKER, Annette (dir.), *La première guerre mondiale. T2., États, op. cit.*, p. 501-530.

3. « C'est du moins ce que nous avons raconté aux copains à notre retour. Mais personne n'en a rien cru, et a eu raison » : une guerre imaginée ou fantasmée

Un soldat français écrit, au début du mois d'octobre 1939 :

Nos pertes s'évaluent entre 10 et 15 % mais le régiment le plus touché est le 32^{ème} de Tours qui a eu au moins 40 % de pertes⁶⁴⁰.

En comparant ce témoignage avec les pertes enregistrées officiellement par le site *mémoire des hommes*⁶⁴¹, la différence entre la réalité et le mensonge du soldat est importante. Le 32^{ème} régiment d'infanterie, engagé dans la Sarre, perd 66 hommes entre le 1^{er} septembre et le 1^{er} octobre, tous tués au combat ou morts à la suite de leurs blessures. Les pertes au 126^{ème} régiment d'infanterie, unité dans lequel est affecté l'auteur de la lettre, ne sont pas toutes homologuées comme des morts au combat, mais s'élèvent à une quarantaine. Dans les deux cas, les taux de pertes annoncés par le soldat ne sont pas atteints, un régiment comptant en moyenne trois mille hommes.

Comment ce soldat parvient donc à écrire cela à sa famille ? Les rumeurs de cette guerre terrible qui ne se déroule pas sont nombreuses, amenant une légitimité, un prestige et une authenticité aux soldats qui écrivent. Ainsi, commente un autre soldat français au sujet d'une « attaque allemande » :

Puisque les avant postes français n'opposent plus de résistance, hier matin à 5 heures une attaque boche s'est déclanchée, ils se sont avancés jusqu'au village où justement on voulait les amener et les canons les ont cloués sur place ; ils ont laissé, d'après les on dit, 5000 des leurs sur le terrain⁶⁴².

La place de la rumeur, du « on dit » permet d'exagérer les chiffres en se dédouanant de la faute : aucune offensive n'ayant coûté la vie à 5000 soldats allemands n'a été lancée

⁶⁴⁰ Service Historique de la Défense, 27N69, 7 octobre 1939.

⁶⁴¹ Site de Mémoire des Hommes : <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr>. Consulté le 22 juin 2019.

⁶⁴² Service Historique de la Défense, 27N69, 20 octobre 1939.

entre le 1^{er} septembre 1939 et le 30 janvier 1940. Concentrée sur les pertes allemandes importantes, les soldats français utilisent la rumeur pour justifier leur présence au front, pour lui donner une utilité et pour rassurer leurs familles à l'arrière sur l'issue victorieuse :

J'ai sû par des gars qui revenaient de là-haut que les boches en prennent un vieux coup. Hier ils ont attaqué avec une trentaine de tanks : 1/4 d'heure après nos canons anti-chars en avaient retourné 15 et les autres prenaient la fuite. Les nôtres sont heureusement plus résistants⁶⁴³.

Si à nouveau la rumeur est au centre de l'information, une rumeur dont l'authenticité est assurée par le témoin visuel, des soldats français qui reviennent du feu, elle permet de déconstruire le mythe de la puissance des chars allemands, montrés par la propagande nazie pendant l'entre-deux-guerres comme l'un des fleurons de son armée. La comparaison, soutenue à la fin avec les chars français, termine cette peinture patriotique envoyée à l'arrière.

À la rumeur s'ajoute parfois le mensonge, et la volonté de se démarquer auprès de ses interlocuteurs, civils ou militaires. *Blighty* l'illustre au début du mois de mai 1940.

L'illustration (Figure 32) présente un officier britannique, compte-tenu de sa tenue, racontant à sa femme ses exploits sur le front, des faits d'armes sans doute exagérés. La civile, comprenant la fanfaronnade de son mari, lui demande innocemment : « Oui, ça devait être une glorieuse bataille à laquelle tu as participé, mon cher, mais dis moi - pourquoi ils ont besoin de tous les autres soldats⁶⁴⁴ ? » La question veut faire sourire les soldats au front : la vantardise est décelée et tournée en ridicule, y compris à l'arrière.

⁶⁴³ *Ibid.*, 19 octobre 1939.

⁶⁴⁴ British Library, LOU.LON 40 [1940], *Blighty*,

Figure 32. *One Man Army*

Cette volonté d'impressionner par ses actes est un usage courant. Roland Dorgelès, alors correspondant de guerre pour Gringoire, le rappelle dans *Drôle De Guerre* :

De quoi auraient-ils l'air en arrivant en permission ? Même pas une petite attaque ? Même pas une escarmouche ? Ceux de l'autre guerre allaient se foutre d'eux. Et le papa, donc, qui avait fait le chemin des Dames ! Alors pour se donner un peu de lustre, quelques-uns eurent l'idée de glisser dans leur correspondance des récits d'engagements où ils jouaient, comme de juste, le rôle le plus flatteur⁶⁴⁵.

Cette volonté ne concerne cependant pas uniquement les civils. Ainsi, le soldat français André Giroud note dans son journal intime :

Nous revenons de loin. Vers 10 heures, là-haut, un bombardement s'est déclenché qui dura bien vingt minutes. Les obus explosaient

⁶⁴⁵ DORGELÈS, Roland, *Drôle de Guerre*, Paris, Albin Michel, 1957, p. 91.

à cent mètres de notre groupe. Nous étions à plat ventre dans la neige. Une maison tout près de nous, dans un creux, eut son toit emporté par une explosion. Nous voulions voir la guerre : nous avons été servis ! C'est du moins ce que nous avons raconté aux copains à notre retour. Mais personne n'en a rien cru, et a eu raison⁶⁴⁶.

Désigné volontaire pour monter au front en compagnie d'un colonel, Giroud décrit son voyage à ses camarades de chambrée en lui inventant un aspect militaire, guerrier. Aucun des autres soldats ne croit cependant à sa description : la guerre ne se mène pas au front et la présence d'un officier supérieur suppose l'absence de risque. Tout comme dans le dessin de *Blighty*, la supercherie est vite démasquée.

Le mensonge est bien évidemment employé par la propagande, afin de rassurer les soldats, tout comme la rumeur est employée par les soldats pour rassurer l'arrière. Le 2 décembre 1939, *Westfront* annonce avoir coulé 735 000 tonnes de navires⁶⁴⁷ : la réalité était moins avantageuse pour la *Kriegsmarine*, les Alliés ayant perdu, sur la période entre septembre et décembre 1939 un peu moins de 380 000 tonnes⁶⁴⁸. Les chiffres avancés à travers les divers exemples, comme le tonnage coulé, le nombre de chars détruits, les taux de pertes allemandes ou françaises montrent la grande malléabilité des nombres. Ils représentent la quantité, souvent importante, qui est voulue comme réelle mais qui est souvent invérifiable sur le moment. À travers ces chiffres, les soldats comme la propagande peuvent transmettre une certaine représentation de la guerre, horrible, combattive : un conflit fantasmé, une guerre telle qu'elle devrait être, dans les représentations de ces soldats.

C'est d'ailleurs l'un des points que soulève très justement le journal de propagande *Le journal de Cambronne*, publié par les Allemands, dans deux brèves de son premier numéro, l'une à la suite de l'autre⁶⁴⁹ :

⁶⁴⁶ La contemporaine, O 233163, Giroud, p. 154.

⁶⁴⁷ Bundesarchiv Freiburg, RHD-69-1, *Archive cit.*

⁶⁴⁸ STEURY, Donald P., « The Character of the German Naval Offensive : October 1940 – June 1941 » in RUNYAN, Timothy et COPES, Jan, *To die gallantly. The battle of Atlantic*, Boulder, San Francisco, Oxford, Westview Press, 1994, p. 85-86.

⁶⁴⁹ Pour la première, sur les pertes aériennes, *Le journal de Cambronne*, *arch. cit.* : « L'aviation allemande, dont Goering vantait autrefois la puissance, est réduite au néant par les forces aériennes franco-britanniques. Dans les derniers combats quinze chasseurs alliés ont abattu 1500 avions allemands. La flotte aérienne des alliés, loin de subir elle-même des pertes, est rentrée avec cinq avions français et dix avions anglais de plus. »

Les succès franco-britanniques sur mer sont encore plus éclatants. Les sous-marins allemands n'ont réussi à couler que 735 000 millions de tonnes. Bien entendu, il s'agit seulement ici de statistiques des pays non belligérants. Les statistiques de l'Angleterre et de la France ont naturellement déjà mentionné un chiffre sensiblement inférieur⁶⁵⁰.

Le ton ironique et moqueur s'en prend à la propagande française, l'accusant de modifier les chiffres, de les inventer afin de servir aux soldats un tableau faux mais néanmoins victorieux. Face à cela, elle se protège elle-même en prétextant des chiffres issus des puissances non belligérantes, neutres, afin de prouver aux soldats français sa bonne foi et sa neutralité dans ces chiffres.

Des guerres fictives ?

Certains journaux du front français s'amuse à plusieurs reprises à imaginer d'autres guerres, leur donnant souvent une résonance avec la situation d'alors. Le 5^{ème} bataillon de mitrailleurs l'illustre bien, à travers son journal du front *Bande Engagée*. Unité créée récemment, connaissant son baptême du feu dans la Sarre, elle ne peut se targuer d'une longue tradition militaire comme d'autres unités, qui font remonter parfois leurs origines à l'époque napoléonienne. Dans une rubrique pérenne, présente dans chacun des numéros, un auteur nommé Fustel de Vendange, référence à l'historien français Fustel de Coulanges, raconte une histoire, souvent de guerre ou de conquête, dans laquelle il introduit le cinquième bataillon de mitrailleurs, lui offrant un historique fictif et comique. Ces histoires, qui se concentrent autour des grandes batailles et événements de l'histoire de France, suivent le roman national alors enseigné dans les écoles de la Troisième République : Vercingétorix et les Gaulois, Clovis et Soissons, Charles Martel, la guerre de Cent ans, et enfin, seule exception à cette histoire franco-centrée, la découverte des Amériques par Christophe Colomb.

⁶⁵⁰ La contemporaine, 8P RES 199, *Le journal de Cambronne*, arch. cit.

Ces histoires sont humoristiques, et cherchent à faire rire les soldats. Il s'agit cependant souvent de textes patriotiques, belliqueux, et qui rappellent les réalités militaires, comme cette description fantaisiste de la bataille de Soissons :

Tout à coup de lourdes vagues nauséabondes envahissent le champ de bataille. Le deuxième bureau a signalé que les ennemis ont oublié leurs masques. Les doigts au nez, vaincus par la pointe tenace, les hordes barbares fuient éperdument. Et le 5^{ème} BM dans un élan fougueux porté par les lourdes nappes gazeuses s'élance en un assaut épique au cri mille fois répété de « les fayots avec nous⁶⁵¹ ».

L'article joue sur la polysémie du gaz, entre celui de combat et les flatulences. Inventant de nouvelles armes, des mitrailleuses à haricots, l'auteur rejoue donc l'histoire de la bataille de Soissons. Malgré l'aspect humoristique affirmé, la présence des gaz de combat, des masques, de l'assaut, l'emploi d'un vocabulaire particulier est issu de la culture de guerre de 1914-1918 comme les hordes barbares. Si l'histoire est fictive et humoristique, son ancrage dans la réalité empêche une totale déréalisation du combat : la fiction permet d'atténuer, de diluer par l'humour une expérience réelle de la guerre, celle des attaques chimiques sur le front, fantasmées en 1939-1940, contrairement à 1914-1918.

D'autres exemples du même type sont utilisés dans les journaux du front pour distraire les soldats. Dans « La guerre moderne », article publié par *Le canard du 130*⁶⁵², le journaliste raconte plusieurs histoires servant de levier pour des anecdotes amusantes, ou y ajoutant des détails fantaisistes et anachroniques. L'histoire militaire passée y est toujours omniprésente. L'article évoque les abordages de navires allemands, avec des haches et de cordes, ou des nouvelles armes d'infanterie, comme l'arbalète modèle 1242 modifié 1940.

La réalité cependant reprend le pas sur la fiction, lorsque l'auteur évoque les faits d'armes de la marine française. Il annonce ainsi que le torpilleur Simoun⁶⁵³ a éperonné un

⁶⁵¹ La contemporaine, FP RES 128, *Bande Engagée*, n° 2, février 1940, p. 2.

⁶⁵² La contemporaine, 4P RES 860, *Le canard du 130*, n° 2, mars 1940, p. 1.

⁶⁵³ AUPHAN, Paul et MORDAL, Jacques, *La marine française dans la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Editions France-Empire, 1976. Dans le chapitre V, les auteurs indiquent que le Simoun a effectivement éperonné le sous-marin U-54, sans cependant avoir la confirmation de la destruction du U-boot.

sous-marin allemand et l'a coulé, avant d'ajouter humoristiquement, que la Marine française avait décidé de prendre exemple sur les galères gréco-romaines pour installer des éperons à l'avant de ses bâtiments. À nouveau, la réalité sert de trame pour une fiction divertissante et patriotique.

* * *

Conclusion de chapitre

Le combat, au cours de la période de septembre 1939 à mai 1940, prend une forme différente pour s'adapter aux besoins du front. De nouvelles approches, de nouvelles tactiques se mettent en place, dans le but de capturer des prisonniers et d'acquérir des informations sur les positions ennemies. Ces combats d'escarmouches, de patrouilles et de reconnaissance, demandent de nouvelles compétences : en plus du courage habituellement demandé aux hommes, les combattants doivent faire preuve de discrétion, sans s'exposer inutilement au danger.

Seules l'infanterie et l'artillerie participent à ces missions, rappelant les combats de la Première Guerre mondiale, tandis que les unités blindées et mécanisées ne se prêtent guère à ces tactiques. Des unités particulières, comme les corps francs et les *Spähtrupp* et *Sturmtruppen* sont mises sur pied, composées d'un nombre restreint de combattants, et dont les missions ont des objectifs restreints. L'invisibilité des dangers, de l'ennemi comme des mines, rend ces affrontements périlleux, mais limités.

Le combat ne se déroule cependant pas qu'au front : d'autres guerres sont menées, par des alliés et des ennemis, sur mer et dans les airs. Ces faits d'armes ne sont pas méconnus des soldats, les victoires étant un moyen de raffermir les sentiments combattifs et patriotiques, qui peuvent s'user par l'attente. Dans une finalité similaire, la fiction est employée par les combattants pour combler cette absence de combat.

Conclusion de partie

Les combattants français, britanniques et allemands vivent l'expérience d'une guerre invisible. Invisible tout d'abord, sur le front où les rares combats se font souvent à la tombée du jour, pour profiter de l'obscurité, contre un ennemi retranché et camouflé. Invisible encore, car l'escarmouche, aux yeux de l'état-major, ne trouble pas la quiétude du front, alors même qu'elle est l'instant de tous les dangers pour ceux qui combattent. Invisible enfin, jusqu'à ce que les mines, enterrées ou dissimulées aux yeux des ennemis - et des alliés - ne rompent brièvement le silence d'une explosion potentiellement mortelle. Ne pas voir l'ennemi devient le danger, faisant peser sur les combattants aux avant-postes une pression constante.

Invisible, cette guerre l'est encore lorsque le combat se déroule sur mer, dans les eaux lointaines de l'Argentine ou de la Scandinavie, hors de la vue, et des canons, des troupes cantonnées sur le front. Invisible encore lorsque l'ennemi d'en face, le combattant qui n'est pas combattu, devient un voisin d'infortune, alors que l'ennemi responsable de la guerre, à l'origine de toutes ces machinations, se trouve loin derrière le front, à Berlin ou à Londres, voire à Moscou. Invisible enfin est cette guerre dont l'issue pacifique et politique se joue aussi dans les chancelleries des pays neutres, italienne ou américaine.

Face à cette guerre invisible, difficile tant à voir qu'à comprendre, les combattants recherchent des moyens pour rendre au combat sa matérialité. L'aviation, et les combats aériens, dans une certaine logique d'individualisation de la mort et du combat, sont souvent perçus par les hommes au sol comme leur première vision de la bataille. D'autre part, la Première Guerre mondiale permet aussi d'apporter un sens à la guerre de 1939- 1940. Les uniformes similaires, les tranchées creusées sur les mêmes champs de bataille, les mêmes objets du quotidien comme les journaux du front permettent de représenter la guerre et ses combats. Par les expériences et les leçons tirées de la défaite comme de la victoire, la Première Guerre mondiale montre à quoi le combat peut ressembler lorsqu'il n'est pas invisible : la plus grande visibilité de la Grande Guerre s'exprime à travers les cimetières qui jalonnent les régions de l'Est de la France.

Face à cette guerre invisible, sans gloire, certains combattants, afin de s'attirer les honneurs ou les bonnes grâces des gens restés dans les fronts domestiques, évoquent des faits d'arme et des batailles aux pertes nombreuses, fruits de l'imagination ou de la rumeur. Cette volonté des combattants d'impressionner, de donner une légitimité et un sens à leur présence au front, vis-à-vis de l'arrière, met en exergue le malaise qui existe entre fronts domestiques et fronts combattants au cours de la période de septembre 1939 à mai 1940.

Troisième partie. Relations entre fronts militaires et fronts domestiques

La vie des combattants français, britanniques et allemands sur le front est marquée par de nombreux contacts entre civils et militaires : à travers les lettres et les correspondances avec leur famille et leurs amis, à travers les échanges à l'arrière lors des retours en permission, à travers les drogueries et estaminets au front, à travers l'accueil des militaires par les civils des zones de cantonnement... Les contacts, nombreux et variés, influencent grandement les soldats dans leur appréhension de la guerre : tantôt amicaux et accueillants, parfois ponctués de méfiance et de jalousie, si ce n'est, dans quelques cas, d'une franche hostilité.

L'inversion des fronts est l'une des clés pour comprendre la période de septembre 1939 à mai 1940 : alors que le front militaire, censé être le front le plus actif, le plus dynamique, où se passe la bataille est endormi, les fronts domestiques, par le rappel des affectés spéciaux, par l'emploi massif des travailleurs coloniaux, par l'appel au travail des femmes, deviennent l'épicentre de la *mobilisation*. Les armes, les munitions, le matériel y sont construits puis acheminés au front : la dépendance des fronts s'inverse. La guerre économique, sur laquelle s'appuient les Alliés occidentaux, est ainsi menée par les usines et les fronts domestiques, bien plus que par les soldats sur la frontière.

En quoi les combattants de 1939-1940 voient-ils l'introduction, ou non, d'une inversion des fronts bouleverser leurs représentations de la guerre ? En quoi les fortes différences nationales expliquent l'ambiguïté, les difficultés voire parfois la jalousie entre les combattants et les fronts domestiques ?

Chapitre 5. Fronts domestiques, vus du front

Tout au long de la période de septembre 1939 à mai 1940, militaires et civils se croisent, se parlent, échangent, dans les gares, dans les cantonnements, au cours des permissions, par lettres : si la guerre sépare les familles, les frontières entre fronts domestiques et fronts militaires sont poreuses et les contacts réguliers.

Ces échanges cependant ne sont pas toujours amicaux : aux réelles questions comme celles des évacuations des Alsaciens-Lorrains, parfois encore perçus comme les « boches de l'Est » par les Français ou celle des pillages, qui empoisonnent les relations entre civils et militaires des deux côtés du Rhin, s'ajoutent des rumeurs et des inquiétudes nées de la guerre, notamment concernant des ennemis menaçant le dos des soldats. La peur de la cinquième colonne, des parachutistes et des espions entraîne la mobilisation de moyens importants dans des chasses aux fantômes dont les résultats, rarement probants, sont parfois à l'origine de démoralisation des combattants.

À ces ennemis physiques s'ajoutent d'autres figures d'altérité des combattants. Les embusqués, déjà méprisés et conspués par les combattants de 1914-1918, deviennent de nouveaux ennemis, des hommes sans honneur qui ne cherchent qu'à sauver leur peau, et attisent la jalousie des hommes mobilisés, renforçant les incompréhensions entre fronts militaires et fronts domestiques.

En quoi ces derniers cristallisent-ils à la fois les inquiétudes et les attentes des combattants ? La distance qui sépare les hommes mobilisés des civils joue-t-elle un rôle particulier dans la définition de l'arrière ?

I. Des ennemis derrière les lignes de front : ennemis à rebours

La période de septembre 1939-mai 1940, marquée par l'absence de combat, n'est paradoxalement pas dénuée d'ennemis : de nouvelles figures d'altérité apparaissent, faisant resurgir chez les combattants le spectre de 1914-1918.

1. « On a arrêté un espion » : Combattre l'ennemi irrégulier

L'espionniste et la peur de la cinquième colonne

Le calme à la frontière est trompeur. Aux soldats en uniforme qu'il faut combattre, s'ajoutent d'autres ennemis, insidieux et invisibles. La peur de l'espion est particulièrement présente au sein des troupes britanniques et françaises, beaucoup moins dans les représentations allemandes.

Le terme d'espionniste est né pendant la Première Guerre mondiale⁶⁵⁴ ; il désigne l'ambiance suspicieuse et apeurée à l'encontre des espions. Dès le mois d'octobre 1939, les premiers témoignages apparaissent dans les commissions du contrôle postal français. Un soldat du 126^{ème} régiment d'infanterie déclare qu'un lieutenant français aurait trahi, en faisant des signaux par lampe torche aux Allemands, qui ont alors bombardé le régiment pendant sa relève⁶⁵⁵. Certains soldats évoquent des espions déguisés en religieuses, des chiens dressés pour passer la frontière en portant des messages, d'autres décrivent des espions coupant des fils électriques et interceptant les communications de l'armée française, d'autres enfin accusent les Alsaciens d'accointances avec l'ennemi.

La place des Alsaciens dans ces rumeurs d'espionnage n'est pas sans rappeler la « mobilisation négative » décrite par l'historien John Horne⁶⁵⁶. L'ennemi extérieur n'est pas seul dans la lutte, d'autant plus qu'il semble inactif à la frontière en 1939. L'ennemi

⁶⁵⁴ ANTIER, Chantal, « Espionnage et espionnes de la Grande Guerre », *Revue historique des armées* [En ligne], 247/2007, mis en ligne le 01 septembre 2008, consulté le 06 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/1963>.

⁶⁵⁵ Service Historique de la Défense, 27N69, 7 octobre 1939.

⁶⁵⁶ HORNE, John, « Populations civiles et violences de guerre : pistes d'une analyse historique », in *Revue internationale des sciences sociales*, n° 184, 2002/4, pp. 535-541.

intérieur, l'espion, mène sa guerre dans les fronts domestiques et sous couvert de l'anonymat. En 1914, une vague de xénophobie avait conduit les Français à décrocher les panneaux publicitaires de la compagnie Maggi, soupçonnée d'espionnage pour le compte de l'Allemagne⁶⁵⁷. La peur de l'autre, de l'étranger – Maggi étant suisse, et mort depuis 1912 –, fait naître des rumeurs, et crée un sentiment d'appartenance qui se fonde sur l'exclusion.

Les Alsaciens deviennent parfois, dans les écrits des soldats français, une minorité reléguée à la marge. L'occupation de l'Alsace-Moselle par les Allemands à la suite de la défaite française de 1870-1871 comme la mobilisation des Alsaciens-Mosellans dans l'armée allemande pendant la Première Guerre mondiale jettent l'ombre de la suspicion sur ces populations, et un certain nombre de soldats français perçoivent en eux des traîtres et des espions potentiels⁶⁵⁸.

Cette fausse nouvelle de guerre rappelle les mécaniques déjà ancrées en 1914-1918 et décrites tant par Albert Dauzat que par Marc Bloch⁶⁵⁹. Ce dernier rappelle qu'il faut un terrain propice pour la diffusion d'une fausse nouvelle de guerre, rappelant que « la fausse nouvelle est le miroir où 'la conscience collective' contemple ses propres traits⁶⁶⁰ ». La rumeur de l'espion ne fait pas exception.

Si les mentions des espions sont empreintes de rumeurs et de fausses nouvelles, leur traque n'en est pas moins réelle. Le *second lieutenant* britannique Guy Hadley appartient à l'une des unités luttant contre les espions dans les zones de rassemblement des troupes du BEF. Il suit une formation au cours de laquelle un certain nombre de conférences sont données par des universitaires de Cambridge sur la situation politique, économique, historique de l'Europe, sur la propagande et ses effets, et même sur l'hypnose. Ces

⁶⁵⁷ BECKER, Jean-Jacques, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences politique, 1977, p. 505-508. Le K de Kub, ressemblant à une consonnance allemande, la société fut accusée d'être à la solde des Allemands, cachant des messages aux espions allemands dans ses panneaux publicitaires. Cf. également CABANES, Bruno, *Août 1914. La France entre en guerre*, Paris, Gallimard, 2014.

⁶⁵⁸ SCHMAUCH, Joseph, « Réintégrer les départements annexés : le gouvernement et les services d'Alsace-Lorraine, 1914-1919 », in *Revue d'Alsace*, n° 13, 2017, p. 413-426.

⁶⁵⁹ DAUZAT Albert, *Légendes, prophéties et superstitions de la Grande Guerre*, Paris, la Librairie Vuibert, 2012 [1919] et surtout BLOCH, Marc, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », in BECKER, Annette, BLOCH, Étienne, *Marc Bloch. L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Éditions Gallimard, 2006 [1921]

⁶⁶⁰ BLOCH, Marc, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », *op. cit.*, p. 313.

connaissances universitaires sont complétées par des cours sur la stratégie militaire, à partir des leçons de 1918. Il note que « la chose la plus importante [qu'il ait] apprise est peut-être que les sections de sécurité de l'armée britannique ont un rôle tout à fait différent de celui de la Gestapo⁶⁶¹ ». En effet, les sections de sécurité de l'armée ont pour finalité le contre-renseignement et l'arrestation des espions qui cherchent à compromettre les opérations du BEF en France.

Hadley arrive tardivement en France le 15 avril 1940, comme *Field Security Officer*. Avec son unité, il doit sécuriser le deuxième dépôt de munitions à Rennes. Il surveille les habitants des alentours, les pigeons voyageurs et les postes de TSF, pour contrôler les communications non autorisées. Il doit surtout faire la jonction avec les forces de l'ordre française, nombreuses et diverses, qui n'ont pas toujours des contacts étroits et dont la collaboration est parfois laborieuse. Hadley évoque dans ses mémoires deux événements qui décrivent bien la traque des espions⁶⁶².

Le premier événement est la traque d'un homme nommé René Farraud⁶⁶³, décrit comme étant apparu dans le Nord de la France et enregistré comme étudiant. La mention du Nord de la France fait peser sur lui la peur d'être un Allemand et rappelle ces « Boches du Nord » de la Première Guerre mondiale, désignant les réfugiés des régions envahies, mais suscitant la méfiance chez les populations qui les accueillaient, puisqu'ils avaient eu des contacts, suivis bien que forcés, avec des « Boches » authentiques. D'après les renseignements que Hadley possède, Farraud opèrerait auprès des officiers britanniques, leur proposant un certain nombre de « dubious pleasures » – de plaisirs douteux, et illicites. Farraud réussit à soutirer des informations à un *Railway Transport Officer*, interrogé ensuite par l'unité de contre-espionnage. Cette dernière ne parviendra pas, malgré avec la coopération et une action commune avec la police française, à arrêter le sus-nommé Farraud.

L'autre événement que décrit Guy Hadley est encore plus symptomatique de cette lutte de contre-espionnage. Lors d'échanges avec un officier du renseignement français, Hadley se rend dans les alentours de Rennes la nuit et remarque un signal lumineux régulier

⁶⁶¹ Imperial War Museum, documents.24062, Hadley, p. 8.

⁶⁶² *Ibid.*

⁶⁶³ Le nom a été ajouté à la main, en remplacement d'un autre dans le texte imprimé des mémoires de Hadley.

dans un château isolé, château qui a abrité, pendant l'entre-deux-guerres, des meetings aériens organisés par les Croix-de-Feu, mouvement dirigé par le colonel François de La Rocque, et considéré par les Britanniques comme semi-fasciste, d'après les termes de Hadley⁶⁶⁴. Ne disposant pas d'hommes, il emprunte à une compagnie de travail palestinienne un officier et une douzaine de volontaires, qu'il décrit comme de « Pauvres diables, [qui] s'ennuyaient tous beaucoup et ont sauté sur l'occasion d'agir dans la tradition de William Le Queux⁶⁶⁵ ». Une action, menée avec deux gendarmes français, est entreprise contre le nid. L'explication rationnelle, donnée par le jardinier et la maîtresse des lieux, semble convenir à Hadley, qui s'excuse de la méprise. La soirée se termine sur le partage d'une bouteille de cidre breton. L'anecdote relatée par Hadley pointe néanmoins le climat de suspicion et de méfiance qui existe dans les représentations des soldats français et britanniques.

Les rumeurs d'espionnage nourrissent soupçons et méfiance, qui entraînent des méprises qui, elles-mêmes, entraînent à nouveau des rumeurs. C'est le cas lors de l'arrestation du soldat français René Guyomard, dans les premiers jours de mai 1940, après le début de l'offensive allemande. Cantonné à l'arrière des lignes, revenant de permission, il ne peut rejoindre son unité qui est partie pour la Belgique. Alors qu'il s'assied au pied d'un château d'eau, il est arrêté par une petite troupe de civils, voyant en lui un espion. S'ensuit un esclandre, où, cherchant à se justifier d'être un soldat français, Guyomard se retrouve entouré par un lieutenant de la police militaire, escorté à la gendarmerie la plus proche, malgré sa dénonciation d'une « espionnite aiguë ». Il décrit son trajet jusqu'à la gendarmerie :

Encadré par les deux gradés, je marche dans les rues de la ville. Des gamins nous accompagnent. Des gens viennent aux fenêtres voir notre cortège et les gosses leur crient : « On a arrêté un espion⁶⁶⁶ ».

⁶⁶⁴ KALMAN, Samuel, *The Extreme-Right in Interwar France : the Faisceau and the Croix de feu*, Aldershot, Burlington, 2008.

⁶⁶⁵ *Ibid.*, pp. 16-17. » Poor devils, they were all very bored and jumped at the possibility of action in the William Le Queux tradition. » William Le Queux est un auteur franco-britannique, spécialisé dans les romans policiers et d'espionnage.

⁶⁶⁶ La contemporaine, O 272249, Guyomard, p. 121.

Le journal britannique *Blighty*, consacrant l'idée d'une omniprésence de l'espionnage allemand, diffuse une série régulière, mettant en scène l'espion allemand Niwitz. La série d'illustrations humoristiques révèle un nazi gauche et maladroit, particulièrement crédule et de mauvaise foi. Dans son rapport à ses autorités supérieures, il explique par exemple que les Britanniques font un salut nazi pour arrêter le bus, démontrant d'après l'espion fictif l'importation des idées nazies à travers la Manche. Dans une autre illustration, il évoque la pénurie de viande frappant le Royaume-Uni en mangeant dans un restaurant végétarien⁶⁶⁷. Ces scènes comiques dans un journal pour soldats cherchent à montrer un ennemi incapable et ridicule, suscitant le rire plus que la crainte, dédramatisant le mythe de l'espion : le rire et la dérision, dernières armes qui leur restent pour se défendre contre les prétendus espions ou... l'espionnite. L'idée est similaire dans *Westfront*⁶⁶⁸ :

Figure 33. L'Intelligence Service - pas assez intelligent.

⁶⁶⁷ *Archives cit.* Le journal présente Niwitz comme une rubrique régulière et paraît dans chacun de ses numéros.

⁶⁶⁸ Bundesarchiv Freiburg, RH 45-128, *Westfront*, n° 32, 30 novembre 1939, p. 1. Légendes : « Parfait, nous sommes bien arrivés. » / « La prochaine porte, s'il vous plaît » / « Oh, les messieurs de l'Intelligence Service ! Bienvenue ».

Les services secrets britanniques sont tournés en ridicule, les Allemands jouant sur le terme d'intelligence, contenu dans l'appellation *Intelligence service*, et mettant en scène des agents britanniques crédules et tombant dans un piège (Figure 33). La scène pourrait être une simple histoire drôle fictive, à l'instar de Niwitz, mais elle fait référence à une histoire vraie, connue sous le nom de l'incident de Venlo. En novembre 1939, deux agents britanniques et un agent néerlandais sont contactés par des réfugiés allemands, qui s'avèrent être des agents de la Gestapo. L'agent néerlandais est abattu, les Britanniques capturés. Cette capture entraîne une vague d'arrestation d'agents britanniques à travers l'Europe occupée⁶⁶⁹.

Cette illustration est l'une des rares mentions de l'espionnage dans un journal allemand, et sous le jour uniquement du contre-espionnage. Il s'agit en la matière d'une grande différence dans les représentations alliées et allemandes, la figure de l'espion étant omniprésente en France et au Royaume-Uni. Cette différence peut s'expliquer par la nature des différents régimes, et les politiques mises en place au cours de l'entre-deux-guerres. Le système idéologique et répressif de l'Allemagne nazie a instauré, dès 1933, une mobilisation contre l'ennemi intérieur, à commencer par les communistes, puis les Juifs, mais également contre toute personne allant à l'encontre du régime nazi⁶⁷⁰. Il paraît donc impensable, pour la propagande nazie, qu'il puisse exister, au sein des frontières, des espions étrangers qui n'aient pas été arrêtés ou démasqués. Cet ennemi intérieur d'ailleurs, qui menace la *Volksgemeinschaft*, la communauté du peuple, est moins représenté par les espions que par les Juifs, déjà persécutés. Le poids de la Première Guerre mondiale réapparaît dans ce choix de la propagande : la légende du coup de poignard dans le dos, ou *Dolchstoßlegende* fait des ennemis intérieurs, à commencer par les Juifs et les bolchéviques, les principaux responsables de la défaite allemande⁶⁷¹. En choisissant de n'évoquer que peu les espions et les agents étrangers, les services de propagande allemands cherchent à ne pas inquiéter les soldats en mobilisant une mémoire qu'ils ont eux-mêmes construite pour assurer leur domination en temps de paix. C'est par ailleurs en s'appuyant

⁶⁶⁹ L'un des deux agents britanniques, le capitaine Sigismund Payne Best a d'ailleurs écrit un ouvrage intitulé *The Venlo Incident* après la guerre et sa captivité. PAYNE BEST, Sigismund, *The Venlo Incident*, London, Hutchinson & co, 1950.

⁶⁷⁰ KERSHAW, Ian, *L'opinion allemande sous le Troisième Reich*, Paris, CNRS Editions, [1983], p. 135. La répression qui touche les communistes commence dès les premiers temps du régime nazi en 1933, le premier camp de concentration, Dachau, internant des opposants politiques dès 1933.

⁶⁷¹ HORNE, John, « Les Civils dans la guerre », in BARTOV, Omer, et al. (dir.), *Les sociétés en guerre, 1911-1946*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 65-78, p. 75.

et en mettant en place un réseau de délateurs et de dénonciateurs que la Gestapo a construit son efficacité.

La lutte contre l'espionnage se double parfois d'une question de genre. En effet, les grandes figures iconiques d'espionnes, comme Edith Cavell ou Mata Hari pendant la Première Guerre mondiale, les films comme *Secret Agent*, ou *Quatre de l'espionnage* dans sa version française et réalisé en 1936 par Albert Hitchcock, popularisent dès la fin de la Première Guerre mondiale et pendant l'entre-deux-guerres le mythe de l'espionne⁶⁷². C'est avec la même vigueur qu'il réapparaît dans les représentations des soldats alliés au début de la Seconde Guerre mondiale.

Le témoignage de Hadley est particulièrement intéressant : il rencontre l'un des officiers supérieurs en charge des renseignements militaires, le *Lieutenant-Colonel* Geralt Walter Robert Templer, avec lequel il s'entretient des femmes espionnes :

Je lui ai fait une fois une remarque plutôt sceptique au sujet des "espionnes séduisantes", après quoi il a sorti son portefeuille et m'a montré une demi-douzaine de photos de belles femmes qui, m'a-t-il assuré, étaient toujours dans le business⁶⁷³.

L'expression de *glamorous spies* est régulièrement employée pour désigner les espionnes, en 1939 comme en 1914. La beauté de l'espionne est en effet son atout principal dans la collecte de renseignements, pour séduire et soutirer innocemment des informations stratégiques. Le journal du front français *Le Petit écho du GRDI 77* rappelle à ses lecteurs, par une formule misogyne et lapidaire : « Méfiez-vous des femmes, surtout lorsqu'elles sont jolies⁶⁷⁴. » Le journal britannique *Blighty*, quant à lui, reprend l'expression de *glamorous spies*, l'appliquant cette fois aux femmes qui ont servi le Royaume-Uni :

⁶⁷² ANTIER, Chantal, « Espionnage et espionnes de la Grande Guerre », *op. cit.*

⁶⁷³ Imperial War Museum, documents.14062, Hadley, p. 9. « I once made a rather skeptical remark to him about "glamorous female spies", whereupon he pulled out his wallet and showed me half a dozen photos of lovely wenches who, he assured me, were still in the business ».

⁶⁷⁴ La contemporaine, FP RES 229, *Le petit écho du GRDI 77*, n° 1, novembre 1939, p. 1.

Figure 34. Espionne de la dernière guerre.

« J'étais une espionne séduisante durant la dernière guerre, mais le gouvernement a l'air de penser qu'il peut se passer de mes services cette fois-ci (Figure 34)⁶⁷⁵. » À nouveau, la beauté des femmes et l'antiféminisme sont les arguments principaux décrits par *Blighty* pour mettre en garde, et, dans ce cas, faire rire. De nombreuses histoires et illustrations parcourent *Blighty* sur la présence d'espionnes. Un article daté du 21 octobre 1939 raconte l'histoire fictive d'un homme observant aux jumelles deux jeunes filles, qui, à l'aide d'une petite caméra, espionnent un port britannique⁶⁷⁶, ou d'autres illustrations montrant des femmes séduisantes repérées comme espionne dans un bar⁶⁷⁷. Ces illustrations et ces récits rappellent aux soldats l'existence de la menace et parfois, les réactions à avoir au cas où une situation similaire se présenterait. Ainsi, *Azur et Jonquille*, raconte une rencontre, à l'arrière, entre une jeune femme et un chasseur. Après l'avoir abordée, la première l'interroge sur sa vie au front, sur ses déplacements, et sur son unité.

Et cependant, Justin sentait que quelque chose n'allait pas. On l'interrogeait sur son bataillon, ses officiers, ses séjours là-haut, ses déplacements, mais la conversation ne prenait pas ce ton badin ou grave, prémices habituels de l'amour. Il finit même par s'en

⁶⁷⁵ British Library, LOU.LON.160 [1940], *Blighty*, n° 19, 24 février 1940, p. 18.

⁶⁷⁶ British Library, LOU.LON.23 [1939], *Blighty*, n° 1, 23 octobre 1939, p. 15.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, n° 22, 16 mars 1940, p. 23.

inquiéter, il se rappela une conférence faite par l'Officier du contre-espionnage du bataillon, sur le danger des sirènes, placées sur le sillage des jeunes et généreux chasseurs⁶⁷⁸.

Le héros du récit finit par appeler la police, pour dénoncer la femme, or elle s'avère être l'épouse de l'officier commandant le régiment. La méprise révèle le contexte d'espionnage, poussant les soldats à la paranoïa, effrayés de tomber sur des espionnes, tandis que l'histoire relate que les différentes précautions prises par le contre-espionnage français, à commencer par la responsabilisation des soldats à travers des conférences, portent leur fruit.

Le témoignage de Hadley montre que les autorités militaires britanniques ne sont pas en reste et prennent très au sérieux cette menace féminine qui plane sur le secret militaire. Affecté à Rennes, il souligne l'importance accordée aux femmes dans la lutte contre l'espionnage dans une ville qui draine de nombreux officiers et soldats britanniques qui sont autant de cibles potentielles pour les espionnes, pouvant les renseigner sur le mouvement de l'approvisionnement, des troupes, des munitions. Hadley participe à la recherche des suspects :

Les restaurants, les bars et les bordels étaient les terrains de chasse évidents et nous avons fait de notre mieux pour les couvrir. « Cherchez la femme » était, bien sûr, le mot d'ordre approprié. Il y avait un couple de femmes, mère et fille, qui, selon les mots concis des Français, "se débauchaient ensemble". Deux sœurs lilloises ont ouvert les portes du paradis aux officiers incontinents, sans que ces derniers ne se rendent toujours compte qu'il pourrait y avoir un micro sous les portails⁶⁷⁹.

⁶⁷⁸ La contemporaine, 4P RES 1943, *Azur et Jonquille*, n° 3, 3 mars 1940, p. 5.

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 14. « The restaurants, bars and brothels were the obvious hunting grounds and we did our best to cover them. "Cherchez la femme" was, of course, the appropriate watchword. There were a couple of women, mother and daughter, who, in the pithy words of the French, "se débauchaient ensemble". There were two sisters from Lille who opened the doors of paradise to incontinent officers, without the latter always realising that there might be a microphone under the portals. »

Loin des récits fictifs mettant en garde les soldats français et britanniques, le témoignage de Hadley nous plonge au cœur de la lutte contre les espions sur le territoire français, à partir de descriptions finalement vagues. Hadley met en avant la corrélation qui existe entre femmes, sexualité et espionnage, relevant souvent du fantasme et de la rumeur⁶⁸⁰.

Les parachutistes

L'évolution de l'aviation au cours de l'entre-deux-guerres et son développement en tant qu'arme à part entière a conduit à la formation, tout d'abord en Union Soviétique, puis à travers un certain nombre de pays, d'unités parachutistes. L'Allemagne nazie, sous la supervision du maréchal Göring, crée ainsi ses propres unités de *Fallschirmjäger* dès le début des années trente, en infraction au traité de Versailles⁶⁸¹. Présentées par la propagande allemande comme des unités d'élite, capables de mener des opérations derrière les lignes, ces unités à la pointe de la modernité préfigurent de nouveaux combats.

La peur de devoir affronter des ennemis à l'intérieur des lignes devient alors particulièrement forte chez les Alliés, et plus particulièrement chez les Français, une crainte qui préexiste à la première utilisation des parachutistes allemands au cours de la période, pendant les opérations militaires au Danemark et en Norvège.

Afin de dédramatiser le phénomène, certains journaux du front tournent en dérision l'arme aéroportée, la présentant comme assez peu sérieuse, ou encore expérimentale. Ainsi *Je passe partout* les affuble d'un parapluie à la place d'un parachute, ridiculisant les parachutistes et niant leur efficacité⁶⁸². *Maryvonne* préfère ironiser sur le mauvais fonctionnement du parachute, et la possibilité qu'ils ne s'ouvrent pas. À nouveau, l'humour se conjugue avec la critique pour rassurer les soldats que la menace n'est pas réelle.

⁶⁸⁰ . ANTIER, Chantal, « Espionnage et espionnes de la Grande Guerre », *Revue historique des armées* [En ligne], 247 | 2007, mis en ligne le 01 septembre 2008, consulté le 06 juin 2019. Site : <http://journals.openedition.org/rha/1963>.

⁶⁸¹ ROTH, Günther, *Die deutsche Fallschirmtruppe 1936-1945. Der Oberbefehlshaber Generaloberst Kurt Student Strategischer, operativer Kopf oder Kriegshandwerker und das soldatische Ethos Würdigung. Kritik. Lektion*, Verlag ES Mittler & Sohn GmbH, Hambourg - Berlin - Bonn, 2010, p. 53.

⁶⁸² La contemporaine, 4P RES 269, *Je passe partout*, n° 6, février 1940, p. 3.

La peur des parachutistes se fait cependant ressentir chez les combattants, qui en parlent régulièrement dans leurs courriers, souvent sous la forme de rumeurs. Il s'agit la plupart du temps, non pas des agents allemands formés mais davantage des pilotes dont l'avion a été abattu⁶⁸³.

Le 4 novembre 1939, le Deuxième bureau note dans son rapport des commissions du contrôle postal : « Encore une histoire de parachutistes (13^{ème} DI, VIII^{ème} Armée) »⁶⁸⁴. La récurrence de ces histoires, dans les premiers mois de la guerre, montre l'abondance des rumeurs qui existent au sujet de ces hommes tombés du ciel. L'une des premières mentions de parachutistes allemands apparaît dans les commissions de rapport postal à la fin du mois d'octobre 1939 :

On a appris hier que 4 boches étaient descendus en parachute pas très loin d'ici dans le but de faire sauter une usine électrique qui alimente la ligne Maginot. Malheureusement, ils ont été vus par une patrouille qui en a descendu un et fait prisonniers les 3 autres. Les gars de la patrouille ont eu 30 jours de perm., une drôle de veine⁶⁸⁵...

Bien qu'il s'agisse probablement d'une rumeur sans fondement, elle marque la présence de cette peur, et la réactivité française. Cette fausse nouvelle, qui se répand tout au long du mois de novembre, met souvent en scène un petit groupe d'Allemands, parachutistes, opérant derrière les lignes françaises, davantage comme des espions ou des agents de la cinquième colonne. Il semble encore impossible pour les soldats d'imaginer une vaste opération de plusieurs centaines d'hommes parachutés derrière les lignes ennemies. Le journal du front *L'écot du canon* rappelle d'ailleurs à ses lecteurs « Méfiez-vous, les parachutistes ennemis vous écoutent⁶⁸⁶ », les imaginant comme des espions, tapis dans l'ombre et surveillant les faits et gestes des soldats français. Deux témoignages, le 13 novembre 1939, racontent à leurs familles deux histoires de parachutistes presque similaires, l'un à la troisième armée, et l'autre à la cinquième, toutes deux stationnées sur

⁶⁸³ Service Historique de la Défense, 27N69, 24 octobre 1939.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, 4 novembre 1939.

⁶⁸⁵ Service Historique de la Défense, 27N69, 24 octobre 1939.

⁶⁸⁶ La contemporaine, 4P RES 256, *L'écot du canon*, n°8, avril 1940, p. 6.

la ligne Maginot⁶⁸⁷. La première mention évoque un parachutiste allemand capturé, avec papiers en règle et beaucoup d'argent liquide, tandis que la seconde, reprise dans une dizaine de lettres différentes, raconte l'histoire d'un groupe de parachutistes allemands ayant réussi à s'emparer d'un uniforme français, agissant sans doute comme espion sur la ligne Maginot.

Si l'arrivée sur le sol français d'agents allemands est souvent le fruit d'une rumeur, les réactions françaises sont en revanche, bien réelles. La chasse au parachutiste devient une activité militaire, importante et stratégique. La présence de l'ennemi, la relative sécurité d'une opération peu dangereuse, la pratique de la guerre à petite échelle permettent aux soldats et aux officiers de rompre avec la monotonie du quotidien, comme le rappelle un soldat de la 13^{ème} division d'infanterie à son frère :

Il y a quelques temps nous avons fait la chasse à deux aviateurs allemands descendus en parachute dans une forêt, cela a fait un peu de sport et une distraction⁶⁸⁸.

Les parachutistes deviennent alors une distraction, une petite guerre dans la guerre. Malgré le nombre peu élevé, c'est la difficulté de les retrouver et leur potentiel de nuisance qui produisent auprès des soldats une si grande frayeur, qui se transmet d'unités en unités. Ainsi, le soldat britannique Andrew, cantonné près de Boulogne-sur-mer, écrit dans ses mémoires :

Nous nous attendions à des parachutistes allemands à tout moment, mais ils n'ont jamais atterri à Etaples⁶⁸⁹.

La psychose alliée liée aux parachutistes rejoint celle des espions et autres ennemis de l'intérieur⁶⁹⁰.

⁶⁸⁷ Service Historique de la Défense, 27N69, 13 novembre 1939.

⁶⁸⁸ *Ibid.*

⁶⁸⁹ Imperial War Museum, documents.17366, Andrew, p. 5. « We were expecting German paratroopers at any moment, but they didn't land at Etaples. »

⁶⁹⁰ SCHEHR, Sébastien, « Der innere Feind ; Die Figur des Verräters in Zeiten von Frieden und Krieg », in JOHLER, Reinhard, RAPHÄEL, Freddy (et. al.) (dir.), *Zwischen Krieg und Frieden. Die Konstruktion des Feindes. Eine deutsch-französische Tagung*, Tübinger Vereinigung für Volkskunde E.V., Tübingen, 2009, p. 285-296, p. 294-295.

2. « Il serait profondément injuste de traiter les affectés spéciaux d'"embusqués" » : les ennemis civils du front inversé

La mobilisation générale française, qui touche 29 classes d'âge, laisse une économie et une industrie françaises affaiblies par le départ des hommes, alors que les autres pays belligérants ne connaissent pas une aussi grande désorganisation de leurs industries. Un statut particulier est mis en place pour les soldats français dont les compétences techniques, le plus souvent acquises dans le civil, les obligent à quitter les unités dans lesquelles ils se trouvent pour être versés dans des secteurs d'activité mettant en valeur ou utilisant à bon escient leurs capacités : l'affectation spéciale. Une partie de ces hommes est notamment dirigée vers les usines d'armement, dans lesquelles le manque de main-d'œuvre qualifiée se fait sentir.

Les chiffres concernant les affectés spéciaux varient. Jean-Louis Crémieux-Brilhac annonce près de 1,2 million d'hommes sous ce régime⁶⁹¹, un chiffre qui semble particulièrement gonflé. Claude Quétel avance 300 000 hommes dans les usines d'armements, plutôt qu'au front⁶⁹². D'après une note non numérotée du 1^{er} Bureau, Raoul Dautry, ministre de l'Armement en 1939, réclame 600 000 affectés spéciaux pour maintenir à flot l'économie française, et approvisionner ainsi les hommes au front, s'appuyant, pour réclamer ces hommes, sur les chiffres de 1918. La note de l'armée nuance tout de même le propos du ministre, l'état-major étant réticent à se séparer d'hommes mobilisés sous les drapeaux :

En mai 1917, après 3 ans de guerre ayant entraîné déjà des pertes de l'ordre de 1.500.000 hommes tués, prisonniers et réformés, les effectifs des mobilisés atteignaient 4.250.000 hommes aux armées et dans les formations de l'intérieur et 600.000 affectés spéciaux [...]. En novembre 1939, sans pertes appréciables de guerre, les effectifs mobilisés se montent à 3.150.000 hommes aux Armées et dans les formations de l'intérieur et 450.000 affectés spéciaux⁶⁹³.

⁶⁹¹ CREMIEUX-BRILHAC, Jean-Louis, *Les Français de l'An 40, t.2., Ouvriers et soldats, op. cit.*, p. 146.

⁶⁹² QUETEL, Claude, *L'impardonnable défaite*, Paris, Perrin, 2010, p. 265.

⁶⁹³ Service Historique de la Défense, 2N37, Affectations spéciales, Note sur une nouvelle demande d'affectation spéciale.

Les effectifs d'affectés spéciaux représentent 14,11 % et 14,29 % des effectifs mobilisés respectivement en mai 1917 et en novembre 1939. Derrière deux pourcentages sensiblement similaires se cachent cependant deux réalités très différentes. En novembre 1939, l'armée et l'industrie françaises souffrent de plein fouet des classes creuses et des pertes humaines dues à la Première Guerre mondiale. Les classes creuses, celles des jeunes atteignant leur 21^{ème} année entre 1935 et 1939, apportent environ 140 000 hommes chacune, soit une réduction de presque la moitié par rapport à une classe normale. L'armée estime le préjudice en hommes à plus d'un million, ajoutant que l'industrialisation de l'armée demande un grand nombre de spécialistes, par rapport à 1917-1918. L'essor du char d'assaut et de l'aviation a en effet pris, au cours de l'entre-deux-guerres, des places importantes dans les différentes armées. L'entretien et le maniement de ce matériel nouveau entraînent effectivement la formation d'un certain nombre de spécialistes.

Les premières demandes de spécialistes concernent, dès le 25 septembre 1939, les mobilisés étudiants ou diplômés en médecine⁶⁹⁴, afin de les sortir de leurs unités dans lesquelles leurs connaissances ne sont pas mises à profit, afin de les rediriger vers des unités du Service de Santé. Les professions recherchées s'enchaînent ensuite : les chimistes, pour pourvoir les ouvrages fortifiés⁶⁹⁵, les boulangers et les tonneliers⁶⁹⁶, pour certaines professions agricoles, comme les fabricants de conserves de tomates ou les conducteurs de battage⁶⁹⁷, les métiers nécessaires aux usines d'armement, comme les dresseurs de canons, les tourneurs-outilleurs, les ébaucheurs en optique⁶⁹⁸, des mineurs de fond⁶⁹⁹, des

⁶⁹⁴ Service Historique de la Défense, 2N37, Affectations spéciales, Note n° 335 - 1/FT, 25 septembre 1939.

⁶⁹⁵ Service Historique de la Défense, 2N37, Affectations spéciales, Note n° 743 - 1/FT, 4 octobre 1939.

⁶⁹⁶ Service Historique de la Défense, 2N37, Affectations spéciales, Note n° 978 - 1/FT, 8 octobre 1939.

⁶⁹⁷ Service Historique de la Défense, 2N37, Affectations spéciales, Note n° 1433 - 1/FT, 14 octobre 1939.

⁶⁹⁸ Service Historique de la Défense, 2N37, Affectations spéciales, Note n° 3127 - 1/FT, 29 octobre 1939. La liste complète des métiers recensés s'élève à 36, dont 34 en métallurgie et travaux des métaux et deux en industrie chimique, poudrier et nitreur. Une seconde liste est publiée le 21 janvier 1940 (Service Historique de la Défense, 2N37, Affectations spéciales, Note n° 219 - 1/FT, 21 janvier 1940) et compte cinq catégories : 20 professions rares de spécialistes communs aux industries métallurgiques et chimiques et à la construction mécanique et électrique, 16 professions rares de spécialistes particuliers des industries métallurgiques, huit pour les industries chimiques, trois pour la construction électrique et huit autres professions diverses. Une partie de ces professions sont déjà mentionnées dans la première liste d'octobre 1939. À ces professions se rajoutent 14 professions demandées par les ministères de la Marine et de l'Air.

⁶⁹⁹ Service Historique de la Défense, 2N37, Affectations spéciales, Note n° 9702 - 1/FT, 12 décembre 1939.

bouchers⁷⁰⁰, des ingénieurs mécaniciens et des spécialistes de l'automobile⁷⁰¹, ou encore des plombiers ou des agents du service des eaux⁷⁰².

Certaines professions recherchées doivent servir à compléter les services de santé, d'intendance et de maintenance de l'armée, où les compétences recherchées peuvent être acquises soient par des études longues soit par une grande pratique. Ces métiers sont destinés à assurer le bon fonctionnement de l'armée dans la zone des combats. D'autres professions, comme toutes celles touchant l'industrie d'armement ou la métallurgie, obligent les soldats à être redirigés vers l'arrière. Les affectations spéciales cependant possèdent un point commun, qui cristallisent les tensions des soldats qui restent mobilisés au front : les postes pourvus sont tous à moindre risque que la première ligne, puisqu'éloignés de tout danger. Les accusations contre les affectations spéciales vont bon train. Face à ces accusations, un double contrôle s'effectue, pour éviter des abus de procédure. Ainsi, dans la note n° 3127 du 1^{er} bureau, écrite fin octobre 1939, un test d'aptitude est demandé et surveillé par les officiers chargés du recrutement des affectés spéciaux pour les usines d'armement. En cas de mensonge avéré de la part des hommes postulant pour ces postes d'affectés spéciaux, des mesures disciplinaires sont prises, à commencer par la suppression des permissions de détente. D'autre part, pour ceux qui réussissent à passer ces tests, des commissions sont créées pour surveiller les affectations spéciales, comme le rappelle le journal du front *Servir* :

Il est avéré aujourd'hui que les Commissions que nous croyions fantômes fonctionnent bien. Mais elles n'ont pas eu à intervenir pour des cas intéressant notre division, attendu qu'on ne laisse pas les hommes partir au petit bonheur ou sur simple recommandation. Et c'est bien ainsi⁷⁰³.

Le journal rappelle également que les généraux commandant les unités ont radié près de 13 000 affectations spéciales entre septembre 1939 et décembre 1939, et 4 000 autres entre le 1^{er} janvier et le 1^{er} mars 1940. Les commissions de contrôle, chargées de

⁷⁰⁰ Service Historique de la Défense, 2N37, Affectations spéciales, Note n° 10611 - 1/FT, 25 décembre 1939.

⁷⁰¹ Service Historique de la Défense, 2N37, Affectations spéciales, Note n° 2959 - 1/FT, 6 février 1940.

⁷⁰² Service Historique de la Défense, 2N37, Affectations spéciales, Note n° 3701 - 1/FT, 6 mars 1940.

⁷⁰³ La contemporaine, 4P RES 287, *Servir*, n° 5, sans date, p. 8.

vérifier les affectations spéciales, se seraient occupées de 4 000 autres cas litigieux. La question de la surveillance de l'attribution des affectations spéciales est particulièrement importante, car elle joue directement sur le moral des soldats. Surveiller et punir les abus permettent de maintenir la discipline et la compréhension des soldats de la nécessité de prélever un certain nombre d'hommes pour des tâches particulières à l'arrière.

La pluralité des situations d'affectés spéciaux est rarement perçue par les soldats et une confusion naît entre l'affectation spéciale et l'embusquage. Cette dernière pratique, issue d'un terme militaire signifiant se mettre en embuscade, se cacher, consiste pour les soldats à trouver un poste éloigné des combats et du danger. Le terme embusqué, qui apparaît pendant la Première Guerre mondiale est connoté négativement par les soldats, qui les considèrent comme des lâches⁷⁰⁴. Albert Vidalie décrit à plusieurs reprises des altercations avec des « planqués » et des affectés spéciaux. L'une d'elle a lieu lors d'un retour d'une permission⁷⁰⁵ :

[...] Folmère [un ami du narrateur] est peut-être un planqué du bureau mais c'est grâce à lui qu'on a obtenu les quatre premières permissions de quarante-huit heures de la compagnie, et ça il ne faut quand même pas l'oublier. Chez les planqués, c'est comme chez les autres, il y a des bons et des mauvais⁷⁰⁶.

Après une altercation entre un soldat de la compagnie, qui s'est moqué de Folmère, le narrateur prend la défense de ce dernier, sans pourtant nier la position privilégiée de son ami ; une position privilégiée qui l'emmène finalement à la même distance du front que les autres soldats.

Avec ironie, *Jusqu'aux boues* dresse une petite liste de ces positions privilégiées que les soldats critiquent, souvent avec envie :

⁷⁰⁴ RIDEL, Charles, *Les embusqués en France pendant la Première Guerre mondiale (1914-1918). Figures et pratiques d'un refus de guerre. Tome 1*, thèse d'histoire, sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau, EHESS, 697 pages, p. 35. L'embusqué est dans les représentations des combattants français de 1914-18, un lâche et un traître, figure d'altérité et faire-valoir du poilu.

⁷⁰⁵ Albert Vidalie est un écrivain. Son roman *C'était donc vrai* raconte l'histoire d'un soldat d'un régiment disciplinaire. Si aucune mention ne précise que ce livre est autobiographique, il n'en demeure pas moins que Vidalie a écrit à la première personne et a vécu la « drôle de guerre » et la captivité entre 1939 et 1945.

⁷⁰⁶ La contemporaine, S 33211, Vidalie, p. 95.

Mais le plus idiot des idiots sait bien que dans la compagnie, il y a deux sortes d'hommes ; il y a les planqués et il y a les autres. « Sergent comptable, ordonnance du capitaine, cuistot de la popote des sous-officiers. » Oh ! les pauvres planqués ! Leur sort n'est pas enviable⁷⁰⁷.

En effet, si les soldats critiquent ces postes de « planqués », ils essaient néanmoins de les atteindre, et en parlent régulièrement dans leurs lettres. Ainsi, François Dodat, versé dans un service d'Intendance de l'armée, au 12^{ème} régiment de Zouaves, écrit à sa femme Renée qu'il essaie, pendant tout le mois d'octobre⁷⁰⁸, de faire valoir son agrégation d'anglais et d'être affecté à une unité britannique comme officier de liaison. Il y arrive finalement, en novembre 1939, et entre à la mission française auprès du BEF, un poste moins dur et plus éloigné du front. Ce n'est d'ailleurs pas une particularité française. Le soldat allemand Erich Dohl écrit, en mars 1940, à sa femme, qu'il cherche également à quitter son unité :

Aujourd'hui, on a encore demandé qui était pilote de planeur. Je m'y suis aussi fait connaître. Je ne sais plus pour lesquels je me suis signalé. A la fin, rien n'en ressort jamais. Je n'ai pas encore abandonné l'ingénieur. Dans certaines circonstances, cependant, cela peut prendre beaucoup de temps⁷⁰⁹.

Les principales critiques des soldats se portent cependant directement contre les affectés spéciaux de l'arrière, avec lesquels, pensent-ils, ils subissent les plus nombreuses comparaisons, et souvent défavorables. La critique, parfois violente, se retrouve tant dans les journaux du front que dans les lettres de soldats, une critique qui se cristallise à l'hiver 1939-1940, alors que le moral de l'armée française vacille, bien que les premières mentions d'embusquage remontent dès le mois de septembre 1939.

⁷⁰⁷ La contemporaine, 4P RES 268, *Jusqu'aux boues*, n° 2, 31 décembre 1939, p. 2.

⁷⁰⁸ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat.

⁷⁰⁹ Museum für Post und Telekommunikation, 3.2009.1998, Dohl, 11 mars 1940, lettre de Dohl à sa femme et sa fille. « Heute ist wieder gefragt worden, wer Segelflieger war. Ich habe mich auch da gemeldet. Ich weiß nicht mehr, wofür ich mich überall gemeldet habe. Zum Schluß kommt dabei nie etwas heraus. Den Ingenieur habe ich ja noch nicht aufgegeben. Unter Umständen kann dies aber lange dauern. »

L'humour est, très souvent, le ton employé pour évoquer les affectés spéciaux, ou les embusqués. Dans *Je Passe partout*, l'embusqué est décrit comme « un coeur de lièvre et du jus de navet⁷¹⁰ », et considéré comme un homme inférieur au poilu. *Charge réduite* se moque des requis civils dans les usines et autres jeunes affectés spéciaux, nommés « soldats de bois », « soldats de parade » ou « mobilisés sans uniformes⁷¹¹ ». *Le Royal Tordu* et *Le Manche de pioche* insistent sur l'inversion des souffrances, les affectés spéciaux se plaignant de leurs conditions de vie à des soldats :

N'allez pas exciter les affectés spéciaux et autres fascicules bleus en paradant ostensiblement sous leurs yeux en costume kaki. Ils sont déjà assez malheureux comme ça⁷¹².

De même, cet affecté spécial, fictif, fait la liste des avantages que le soldat possède.

Au fond, vous n'êtes pas tellement à plaindre, augmentation de solde, prime de tabac plus forte, indemnité de combat, franchise postale, que sais-je encore⁷¹³ !

L'inversion des souffrances fait écho à celle perçue entre fronts domestiques et fronts militaires. Insistant sur l'importance des usines et de la production d'armement dans la guerre, ces affectés spéciaux deviennent ceux qui participent le plus à l'effort de guerre, face à des soldats qui se sentent dépossédés de leur métier des armes, de par l'absence d'offensive au front. La rancœur qui naît donc entre les soldats et les affectés spéciaux ne se retrouve qu'en France, étant donné que les industries allemandes et britanniques ne se retrouvent pas bousculées de la même manière. Face à ces dissensions, le Commissariat Général à l'information tente de faire la distinction entre embusqués et affectés spéciaux, pour apaiser les tensions. Dès le 18 décembre 1939, dans le *Bulletin Hebdomadaire d'Informations*, se trouve une note concernant les affectés spéciaux :

⁷¹⁰ La contemporaine, 4P RES 269, *Je Passe partout*, n° 5, février 1940, p. 1.

⁷¹¹ La contemporaine, FP RES 134, *Charge réduite*, n° 3, janvier 1940, p. 2.

⁷¹² La contemporaine, FP RES 156, *Le Royal Tordu*, n° 7, 28 mars 1940, p. 4.

⁷¹³ La contemporaine, FP RES 148, *Le manche de pioche*, n° 3, janvier 1940, p. 3.

Il serait profondément injuste de traiter les affectés spéciaux d' « embusqués ». Peu importe quelle tâche est accomplie par chacun, pourvu qu'elle soit utile et corresponde à la fois à des aptitudes personnes et au besoin de la nation. Plus que jamais les efforts conjugués de tous les citoyens sont nécessaires pour mener à bien la lutte que soutient notre pays. Tout sentiment de jalousie des uns ou des autres ne peut à l'heure actuelle que nuire à la coordination indispensable des efforts de chacun⁷¹⁴.

La défense des affectés spéciaux par le Commissariat Général à l'Information correspond à la ligne de propagande française : la guerre étant avant tout une guerre économique, le travail dans les industries est tout aussi important que la guerre au front. Insistant toujours sur la vérification systématique et régulière des affectés spéciaux, pour repérer les « planqués », la propagande française rappelle néanmoins que la plupart des affectés spéciaux sont issus de la deuxième réserve et des cadres auxiliaires, c'est-à-dire des hommes qui ne sont d'ordinaire pas affectés à des unités combattantes, la seconde réserve regroupant notamment les hommes les plus âgés, de 38 à 48 ans, et les pères de famille nombreuses non réformés. Enfin, la guerre moderne est le dernier volet de la propagande française dans la défense des affectés spéciaux. Pour justifier la présence d'hommes jeunes à l'arrière, plutôt que sur le front, le CGI rappelle également :

Nul n'ignore plus que la guerre moderne est une guerre de matériel et que les Poitrines sont d'autant mieux protégées que les Machines sont plus nombreuses et perfectionnées⁷¹⁵.

À partir des termes qui rappellent ceux utilisés par la propagande allemande, poitrines et machines, le CGI rappelle sa perception de la guerre moderne, une guerre sur le long terme, dont la victoire doit être acquise par la mobilisation des industries alliées.

⁷¹⁴ Service historique de la Défense, 7N 2579, Bulletins Hebdomadaires d'informations, 18 décembre 1939.

⁷¹⁵ *Ibid.*

II. Des relations houleuses entre civils et militaires

Ces nouvelles figures de l'ennemi se concentrent toutes dans les zones à l'extérieur du front. Elles sont un témoin de la relation qui existe entre les civils et les militaires : si les fronts domestiques concentrent les attentes et les espoirs des combattants – accueillant les familles des soldats –, ils cristallisent également le ressentiment des combattants, incarnant pendant la période, un espace privilégié.

1. « Ich halte mit ein paar Leuten einem Kleinbauern sein Anwesen in Ordnung. » : cohabitation et mésentente des soldats et des civils sur le front

La question de l'évacuation des civils est une problématique que les Français ont intégrée au système de défense des frontières. Dès les années 1926-1936, des plans successifs sont mis en place, définissant quelles zones sont prioritaires en cas d'évacuation⁷¹⁶. En 1937, les populations civiles les plus exposées à une attaque allemande, reçoivent des instructions par le biais de leur maire dans le cas d'une évacuation de l'Alsace⁷¹⁷. Le danger hitlérien, grandissant à l'automne 1938 et culminant avec les menaces pesant sur la Tchécoslovaquie, précipite les plans d'évacuation, rédigés en amont par l'administration française afin d'une part d'éviter un engorgement dans les gares risquant de compromettre l'évacuation des civils, mais surtout, d'autre part, la mobilisation des hommes à la frontière en cas d'invasion.

Ces préparatifs deviennent réalité le 1^{er} septembre 1939, lorsque les affiches ordonnant l'évacuation des régions frontalières, à savoir distantes de quinze kilomètres de la frontière, sont placardées en Alsace. Près de 370 000 Alsaciens et 160 000 Mosellans doivent quitter leurs maisons avec quelques biens et 30 kg de bagages par personne.

Côté allemand, les évacuations de civils sont pensées par l'administration nazie comme par les généraux allemands plus tardivement. L'héritage de la Première Guerre

⁷¹⁶ WILLIAMS, Nicholas J., « Les évacuations de 1939 en Moselle et en Sarre », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, Presses de Sciences Po, numéro 128, 2015/4, p. 97. Il est aussi possible de se référer au chapitre « L'Exode avant l'Exode », dans ALARY, Eric, *L'exode, un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010.

⁷¹⁷ GRENARD, Fabrice, *La drôle de guerre. L'entrée en guerre des Français, septembre 1939 - mai 1940*, Paris, Belin, 2015, p. 159.

mondiale transparait⁷¹⁸ dans l'attitude des généraux allemands, la guerre des tranchées et l'absence de combats sur le territoire allemand ne les incitant guère à réfléchir à une évacuation des civils. Ce n'est qu'en 1938 que les premières recherches sont lancées et marquées, jusque pendant la guerre, par des dissensions et des luttes de pouvoir entre parti nazi et officiers de la Wehrmacht, le premier cherchant à diriger l'évacuation, les seconds se plaignant de l'empiètement du parti sur des prérogatives militaires⁷¹⁹.

Les évacuations mises en place en septembre 1939 ne vident cependant pas ces régions de tous leurs habitants, et les contacts entre militaires et civils dans la zone des armées sont courant. Les situations sont marquées par des différences importantes, suivant la nationalité ou la région dans laquelle sont cantonnées les soldats. La situation la plus simple est celle des soldats allemands, qui évoluent dans des régions depuis longtemps administrées par l'Allemagne, celle des soldats français cantonnés dans les régions du Nord de la France ou face à la frontière italienne. La situation des soldats britanniques diffère quelque peu, étant donné qu'ils rencontrent des civils, souvent français, parfois belges, à la frontière franco-belge. Leur position d'alliés les place dans une situation inédite pour la période, celle d'étrangers en territoire allié. Enfin, une dernière situation se démarque dans cette « drôle de guerre », celle des soldats français en Alsace-Moselle, dans des territoires français, récupérés après la Première Guerre mondiale. L'origine des civils, dont une partie encore continue de parler allemand, entraîne des situations où la particularité régionale est mise en avant, tantôt pour critiquer les civils, tantôt pour reconnaître leurs qualités.

C'est le cas pour les populations alsaciennes et lorraines, au centre de l'attention du contrôle postal français. Les Français, la plupart du temps, rendent hommage dans leurs lettres aux populations qui les accueillent, bien souvent dans les meilleures conditions. Un adjudant du 112^{ème} bataillon du Génie est chargé par ses hommes d'écrire une lettre pleine de reconnaissance pour « remercier [les civils] des bons soins qu'[ils ont] eux [sic] à [leur] égard », aux habitants de Waltenheim, dans le Bas Rhin. Le sous-officier accompagne la

⁷¹⁸ TORRIE, Julia, « *For Their Own Good* » : *Civilian Evacuations in Germany and France, 1939-1945*, Oxford, Bergahn Books, 2010. Doit paraître également à la fin 2019, la thèse de WILLIAMS, Maude, *Kommunikation in Kriegsgesellschaften am Beispiel der Evakuierung der deutsch-französischen Grenzregion (1939-40)*, Thèse de doctorat en Histoire des relations internationales et de l'Europe, sous la direction d'Oliver Forcade et de Johannes Grossmann, Eberhard-Karls-Universität et Paris Panthéon-Sorbonne, 2016.

⁷¹⁹ WILLIAMS, Nicholas J., « Les évacuations de 1939 en Moselle et en Sarre », *op. cit.*, p. 96-97.

lettre d'un stylo pour prouver la gratitude de ses hommes⁷²⁰. La relation entre civils alsaciens et lorrains et soldats français est souvent vue par le prisme des évacuations et des réfugiés.

Tout ce qu'ils ont de plus beau et de plus confortable est pour nous et leur refuser est leur faire de la peine. Ils nous traitent comme leurs propres enfants, et l'on s'imagine mal la bonne grâce et le patriotisme de ces populations qui nous reçoivent en sauveurs. C'est extrêmement réconfortant cet accueil, et l'on souhaite que les réfugiés lorrains et Alsaciens aient le même réconfort dans nos provinces de l'Ouest et du Centre⁷²¹.

Quelques semaines plus tard, un autre soldat écrit, dans le même registre :

Si jamais vous avez un jour des réfugiés alsaciens soyez très gentils avec eux, car eux ne savent pas que faire aux soldats⁷²².

Les Britanniques également, sont bien accueillis, ou sans animosité, lors de leurs passages dans en Alsace et en Lorraine. Le lieutenant Basil Reginald Wood est surpris par l'accueil que lui réserve la population française germanophone, alors qu'il arrive relativement tardivement en France :

Ils [les civils français germanophones] étaient censées être très antibritanniques, mais tous ceux que j'ai rencontrés ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour m'aider, et les autres semblaient apathiques⁷²³.

Malgré des préjugés à l'encontre des populations alsaciennes, Wood, comme de nombreux autres soldats alliés est souvent surpris de l'accueil que leur réservent les civils

⁷²⁰ Service Historique de la Défense, 27N69, 12 octobre 1939.

⁷²¹ Service Historique de la Défense, 27N69, 26 octobre 1939.

⁷²² *Ibid.*, 1^{er} novembre 1939.

⁷²³ Imperial War Museum, Documents.22673, Wood, 26 avril 1940, pp. 17-18. «Next morning I was once more made aware that knowing French could be an embarrassment. I felt duty bound to enquire the reason for a verbal war between two sergeants in the other wing and a civilian servant of the chateau. I gathered, after I had persuaded the servant to speak more slowly, that someone in the night, had entered the forbidden wing. »

qu'ils rencontrent. Le sentiment global des soldats, quelle que soit leur nationalité, semble positif envers les populations civiles qu'ils côtoient dans la zone des armées. Le temps des fêtes, les moments les plus difficiles à cause de l'éloignement des soldats de leurs familles, est un moment privilégié où les civils accueillant des militaires tentent d'adoucir leur quotidien. Des présents, de la nourriture sont échangés. Le soldat britannique Hurrell se voit offrir par les villageois des fruits pour les repas des fêtes de fin d'année⁷²⁴, tandis que des concerts ouverts aux publics civils et militaires sont organisés, pour recréer une atmosphère familiale et festive. Le soldat allemand Albert J., écrit dans son journal de guerre à la date du 25 décembre 1939 :

La veille de Noël, nous avons été invités à une fête de Noël en famille avec la famille Breit. À 20 h, j'étais à la messe. Dans l'après-midi, j'ai écrit et parlé aux enfants, qui étaient très enthousiasmés par les cadeaux de Noël qu'ils recevaient. Le soir, c'était la danse. C'était un divertissement très agréable⁷²⁵.

Le témoignage d'Albert J. ressemble à de nombreux autres témoignages de soldats sur les fêtes de Noël. Les civils accueillant des troupes, en Allemagne comme en France, essaient de faire oublier aux soldats la solitude des fêtes ; c'est également une manière pour une partie de ces civils de se rappeler des hommes mobilisés qui sont absents le jour des festivités.

Les cantonnements ne sont pas le lieu unique des interactions entre civils et militaires. La vie quotidienne est également améliorée parfois par des civils et des civiles, dont la gentillesse se traduit souvent par la mise à disposition des soldats de nourriture et de boissons. Alors qu'il s'est perdu avec d'autres camarades, le sapeur français André Giroud arrive près d'une ferme isolée :

⁷²⁴ Imperial War Museum, documents.1074, Hurrell, p. 7.

⁷²⁵ Deutsche Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., 25 décembre 1939, p. 15. « In der Christnacht waren wir bei der Familie Breit zu einer netten Familienweihnachtsfeier geladen. Um 8.00 war ich in der Messe. Nachmittags schrieb ich und unterhielt mich auch mit den Kindern, die ganz begeistert an den erhaltenen Weihnachtsgeschenken waren. Abend war Tanz. Es war eine sehr nette Unterhaltung. »

Une femme bien aimable emplit de piquette nos bidons. Nous cassons la croûte dans la cour sur une vieille table. La brave dame s'assied sur le seuil.

- Mes pauvres enfants, j'en avais un aussi... comme vous... mort gelé à Mayence... mon dieu que c'est effroyable ! ah ! La guerre⁷²⁶!

La mort du fils de cette dame à Mayence est difficile à dater, mais il n'est pas impossible de penser qu'il s'agit d'un soldat mort pendant la Première Guerre mondiale ; Giroud se trouvant alors en Alsace, les probabilités qu'il s'agisse d'un soldat mort sous uniforme allemand, en Allemagne, sont grandes. Il n'en demeure pas moins que cette dame accueille volontiers les soldats français qui viennent lui demander hospitalité et couverts dans les premières semaines de la guerre.

Les témoignages de femmes venant à la rencontre des soldats pour améliorer leur quotidien sont courants. Le sergent Franck Southall raconte dans ses mémoires son premier jour à la frontière franco-belge.

Lors de notre première journée de repérage, nous avons été approchés par une dame avec un panier rempli de bouteilles de café et de tasses. Elle venait d'une maison située à près d'un quart de mile de l'autre côté des champs. Elle a distribué du café à tous et a promis de faire de même le lendemain, mais elle a invité les trois sergents à se rendre à la maison pour leur café⁷²⁷.

À nouveau les échanges jouent un rôle essentiel dans les bonnes relations entre les soldats et les civils. Des paysannes et des fermières proposent leurs services pour aider les soldats à la cuisine, comme dans l'unité du major Johnson, ce qui lui fait écrire dans ses mémoires que les Français sont très amicaux et serviables pour les hommes du BEF⁷²⁸, tandis

⁷²⁶ La contemporaine, O 233163, Giroud, 17 septembre 1939, p. 30.

⁷²⁷ Imperial War Museum, documents.3993, Southall, p. 21. « On our first day surveying, we were approached by a lady with a basket full of flasks of coffee and cups. She had come from a house nearly a quarter of a mile across the fields. She distributed coffee to all and promised to do the same next day but invited the three sergeants to go to the house for their coffee. »

⁷²⁸ Imperial War Museum, documents.1250, Johnson, p. 36.

que l'*Unteroffizier* allemand Rudolf W., en quittant son unité en novembre 1939, passe par la cuisine pour laisser un petit cadeau aux femmes civiles qui aident à la préparation des repas⁷²⁹. D'autres civiles transforment leurs corps de ferme en cantines pour soldats, améliorant les conditions de vie des soldats en vendant à petits prix des biens issus de leurs récoltes. Gustave Folcher évoque une « gentille » fermière, qui un soir a fait bouillir du lait pour les soldats. Ces derniers l'ont rémunérée, et la ferme est devenue « le rendez-vous de toute la section⁷³⁰ ». L'aviateur britannique Frith, détaché à l'aérodrome de Berry-au-Bac dans l'Aisne, raconte une expérience similaire avec la fille d'un des notables du village.

Les magasins et les cafés locaux n'ont jamais été aussi bons que lorsqu'une jeune femme entreprenante, fille d'un fermier local, eut l'idée brillante de transformer la cuisine de la ferme en restaurant la nuit et de fournir aux hommes d'excellents repas à un prix très raisonnable. La jeune femme était Marie Louise Bahin et, vers l'âge de 18 ans, elle était très séduisante. Cependant elle était fiancée à un lieutenant de l'armée française, donc les garçons respectaient cela et il n'y avait pas d'entourloupes⁷³¹.

La mise à disposition des ressources des civils pour les militaires à titre gracieux ou contre de l'argent n'est pas à sens unique. En effet, les soldats rendent parfois service aux civils. Ils se rendent utiles aux champs, puis lors des vendanges, remplaçant dans les zones évacuées les bras qui viennent à manquer. Le *Leutnant* Manfred von Plotho écrit à sa femme :

Notre troupe se trouve dans une belle vallée forestière et je garde sa propriété en ordre pour un petit fermier avec quelques personnes.
Hier soir, nous avons aidé un petit veau à naître⁷³².

⁷²⁹ Deutsche Tagebucharchiv, 1768-1, Rudolf W., p. 18.

⁷³⁰ La contemporaine, O col 4483/17, Folcher, p. 38.

⁷³¹ Imperial War Museum, documents.2682, Frith, p. 15. « The local shops and cafes never had it so good until an enterprising young lady, the daughter of a local farmer, had the bright idea of turning the farmhouse kitchen into a restaurant at night and providing the lads with excellent meals at a very reasonable price. The young lady's was Marie Louise Bahin and at about 18 yrs of age, quite an attractive girl. However, she was engaged to a Lieutenant in the French army, so the lads respected this and there was no hanky panky. »

⁷³² Museum für Post und Telekommunikation, 3.2008.2195, Von Plotho, 5 septembre 1939, lettre de Von Plotho à sa femme. « Unsere Truppe liegt in einem herrlichen Waldtal und ich halte mit ein paar Leuten einem

L'entraide renforce les liens entre les soldats et les civils, les premiers remplaçant paradoxalement les bras des journaliers mobilisés par la guerre. La coopération entre le lieutenant von Plotho et le fermier allemand permet également à ce dernier d'être prémuni contre les débordements des soldats. En effet, les relations cordiales qui existent entre civils français et militaires alliés sont parfois entachées par des actes malveillants. L'une des plaintes récurrentes des ressentiments des populations civiles à l'encontre des soldats sont les pillages contre les villages et les fermes évacués. En France, ce sont les populations lorraines et alsaciennes les plus touchées, et les pillages affectent les relations qu'elles tissent avec les soldats :

Les habitants ne peuvent plus sentir les soldats car les infirmiers ont tout dévalisé. Les gens ne sont pas gentils⁷³³.

Les pillages des villes évacuées sont une source de ressentiment et de crispation entre les civils et les militaires. Les témoignages, les lettres comme les photographies témoignent de ces actes, souvent commis par des soldats de la même nationalité que les évacués. Les commissions du contrôle postal du début de la guerre insistent sur la récurrence des descriptions dans les lettres des soldats français, surtout au début de la guerre. Les soldats décrivent les maisons pillées ressemblant à des « étables à cochons⁷³⁴ », les meubles éventrés et les armoires enfoncées⁷³⁵ », les objets de valeur récupérés, les draps saccagés et déchirés. Les postes de T.S.F. sont volés, les bijoux envoyés dans les familles à l'arrière, tandis que les objets et le matériel agricole ne pouvant être transporté sont détruits sur place.

Les soldats témoins de ces pillages accusent tour à tour les joyeux⁷³⁶, les Méridionaux, les troupes coloniales, des Alsaciens-Lorrains. Ces pillages affectent les soldats, révoltés à l'idée que ce soient des Français qui aient pu les commettre :

Kleinbauern sein Anwesen in Ordnung. Gestern nacht haben wir einem kleinen Kälbchen zum Leben verholfen. »

⁷³³ Service Historique de la Défense, 27N69, Commission du rapport postal, 19 octobre 1939.

⁷³⁴ Service Historique de la Défense, 27N69, rapports des commissions du contrôle postal, 5 octobre 1939.

⁷³⁵ *Ibid.*, 20 octobre 1939.

⁷³⁶ Les joyeux sont des soldats repris de justice, sortis des prisons pour servir à l'armée.

Dans ce village où [soit Lutter⁷³⁷] je suis les maisons sont pillées, le linge au milieu des chambres, les armoires enfoncées et dire que ce sont des Français qui ont fait ces trucs-là⁷³⁸.

La même idée traverse la lettre d'un caporal alsacien à son frère, pas encore évacué :

Tu es encore en un lieu habité, mais si tu étais dans une région évacuée, tu verrais que tout est retourné. C'est une honte d'avoir agi ainsi. Chez nous tout aurait été fracturé. Je croyais trouver cela chez les « prussiens », ces « salauds », mais chez nous c'est la même chose⁷³⁹.

Renvoyant l'acte de pillage comme prévisible chez les soldats allemands, l'auteur de la lettre fait ressortir la trahison qu'il ressent envers les soldats français qui ont pillé ces maisons, critiquant ensuite les hommes politiques incapables de faire aimer l'Alsace aux Français. Face à ces pillages, il craint une possible rancoeur de la part des Alsaciens envers les troupes françaises. Il n'est d'ailleurs pas le seul à faire cette remarque, de nombreux soldats notant que l'accueil froid et distant des civils alsaciens non évacués est une réaction aux pillages des villages alsaciens.

Les autorités militaires prennent d'importantes mesures, placardant des affiches mettant en garde et rappelant les sentences en cas de pillages⁷⁴⁰, fusillant les rôdeurs et pillards qu'elles arrivent à arrêter, tandis que le deuxième bureau conseille d'annoncer rapidement des dédommagements aux familles évacuées en cas de pillage de leurs maisons. La peur de la récupération de ces exactions par la propagande allemande enfle rapidement, comme en témoigne cet officier du 68^{ème} régiment d'infanterie de forteresse :

⁷³⁷ Lutter se situe dans le Bas-Rhin.

⁷³⁸ *Ibid.*, 20 octobre 1939.

⁷³⁹ *Ibid.*, 1^{er} novembre 1939.

⁷⁴⁰ La contemporaine, O col 4483/17, Folcher, pp. 40-41.

Il faudra que ces villages (dévastés) soient largement dédommagés, dès que nous aurons fait la paix, sans cela la propagande hitlérienne se fera sur le velours⁷⁴¹.

La propagande allemande, par le biais de la 612. *Propagandakompanie*, prend effectivement en photographie des maisons pillées et saccagées par les Français, des deux côtés de la frontière, afin d'alimenter son discours⁷⁴². Prises le même jour, le 23 octobre 1939, ces deux photographies (Figures 35 et 36) doivent montrer que les Français, désignés par le terme de *Gesindel*, signifiant racaille, ne respectent ni les maisons allemandes, ni les maisons françaises⁷⁴³. Elles appartiennent à une campagne de dénigrement anti-française et antibritannique lancée le 20 et 21 octobre 1939 par Goebels et le ministère de la propagande du Reich, visant à faire connaître les atrocités françaises et leur inhumanité⁷⁴⁴.

⁷⁴¹ Service Historique de la Défense, 27N69, 1^{er} novembre 1939.

⁷⁴² Les photographies des *Propagandakompanie* sont les seules photographies publiées dans la presse allemande, militaire comme civile. La diffusion de ces images sert ainsi à entretenir le discours national-socialiste dans l'ensemble du Reich, permettant de montrer et d'illustrer les actualités. UZIEL, Daniel, *The Propaganda Warriors. The Wehrmacht and the Consolidation of the German Home Front*, Peter Lang, Bern, 2008, p. 245

⁷⁴³ Bundesarchiv Freiburg, RH 45/25, Einheiten der Propagandatruppen des Heeres. Propaganda-Kompanie 612. Handakte von Hauptmann Kattermann.

⁷⁴⁴ UZIEL, Daniel, *The Propaganda Warriors. op. cit.*, p. 265

Figure 35. Maison pillée par les Français à Otzwiller.

Figure 36. Maison pillée par les Français à Bebelnheim.

Comme le craignait l'officier français dans sa lettre, les Allemands se servent des exactions et des débordements français pour nourrir leur propagande. Il semble cependant difficile d'affirmer avec certitude que les Français sont bien à l'origine de ces pillages. Un évacué allemand, mobilisé dans la Wehrmacht et habitant la Sarre, aurait écrit, à l'attention des Français et dans la prévision d'éventuels pillages, une inscription :

Français, ne touchez pas aux jouets d'enfants innocents, ils ne doivent pas subir les conséquences d'un fou ; vous êtes tous plus ou moins pères de famille⁷⁴⁵.

En s'adressant en ces termes aux soldats français, l'Allemand accusant son chef d'être un fou, cherche à provoquer la clémence des pillards en évoquant son antinazisme et en sollicitant l'instinct paternel des soldats. Difficile de savoir cependant si cet échange entre civil allemand et soldats français est authentique, le contrôle postal ne relevant qu'une seule mention de cette anecdote. Par ailleurs, l'évacué ne soupçonne pas un instant que sa maison puisse être pillée par des troupes allemandes. Un soldat français explique, le 20 octobre

⁷⁴⁵ *Ibid.*, 11 octobre 1939.

1939, la manière dont les autres soldats arrivent à envoyer des biens à leur famille sans révéler leurs méfaits :

Il y en a beaucoup qui disent : je suis étai sur le front, je rapport cela de chez les allemands, cela est faux, ils ont pris ces choses en Alsace-Lorraine évacuée en brisant tout chez les civils qui ne sont plus là⁷⁴⁶ [...]

Des pratiques similaires existent chez les soldats allemands, dévalisant les maisons des évacués. Le soldat Ernst Guicking rassure, le 11 novembre 1939, son amie à qui il envoie de nombreux colis chargés de biens.

Irene, as-tu si peur des nombreux colis ? Maintenant, attention, chaque jour nous formions une colonne, qui allait avec quelques voitures dans les villages français pour évacuer les magasins. Bien sûr, les participants à cette action ont été autorisés à choisir le meilleur des biens. Une valeur de plusieurs milliers de marks a été faite ainsi au profit du peuple. Il y a eu ensuite une distribution générale. Et tout le matériel pouvait maintenant être envoyé. Cela est permis à tous. Alors mon enfant, il n'y a pas de cambriolage ici. Essayez de le dire clairement à tout le monde. Il ne faut pas croire que nous sommes tombés dans les villages, comme des insatiables, non, tout s'est passé comme prévu⁷⁴⁷.

L'explication de Guicking semble extravagante, mais il cherche néanmoins à se justifier et se défend d'être un pillard. Une action répréhensible moralement et légalement est transformée en acte patriotique et encadré par l'autorité militaire de l'action, mais aucune

⁷⁴⁶ *Ibid.*, 20 octobre 1939.

⁷⁴⁷ Museum für Post und Telekommunikation, 3.2002.0349, Lettre d'Ernst Guicking à sa fiancée, 11 novembre 1939. « Irene, Du hast so Angst vor den vielen Päckchen ? Jetzt pass auf, jeden Tag wurde von uns eine Kolonne bestimmt, die mit einigen Wagen nach den französischen Dörfern ging um Geschäfte ausräumen. Natürlich durften sich die Teilnehmer von dieser Aktion das Beste von dem Guten aussuchen. Ein Wert von vielen 1000 Mark wurde so dem Volke zugute gemacht. Es gab dann eine allgemeine Verteilung. Und der ganze Kram durfte nun weggeschickt werden. Das ist allen gestattet. Also mein Kind, ein Räubern gibt es hier nicht. Das versuche allen klar zu machen. Du darfst nicht glauben, daß wir in den Dörfern herumgefallen sind, wie die Unersättlichen, nein, alles ist vorschriftsmäßig gelaufen. »

trace n'a pu être retrouvée de telles directives, et les autres témoignages allemands sur le front à la même époque ne l'évoquent pas. L'envoi de nombreux colis de biens semble bien être la marque de pillages, rappelant les mêmes mensonges des soldats-pilleurs français. Le XII. Korps allemand doit même prendre des mesures répressives contre ces agissements, et réclame la peine de mort contre les pillards le 4 octobre 1939⁷⁴⁸.

La question des pillages des villages évacués est particulièrement forte et sensible dans les premiers mois de la guerre, et pèse dans les relations entre civils et militaires, notamment entre civils alsaciens et militaires français. Si le phénomène est particulièrement décrit en France, il se retrouve également en Allemagne, où les pillards appartiennent généralement à la même nation que les victimes pillées. Il n'existe enfin aucune trace de ces pillages de villages évacués dans les témoignages britanniques, ces derniers n'y étant pas confrontés directement puisque cantonnés dans des régions non évacuées, et au contact direct des populations civiles du Nord de la France.

La peur des exactions poussent certains hôtes à la méfiance ou à l'hostilité. Le sapeur français Giroud, logé dans une grande propriété, décrit l'un de ses hôtes comme particulièrement hostile envers les soldats :

Le gros monsieur qui nous loge bien malgré lui tourne chaque jour autour des bâtiments. Il regarde, il inspecte, la mort dans l'âme. On ne les bouffera pas, va, tes maisons ! Dire qu'il en est seulement gérant. Il devient méchant, le bonhomme. Il vient de briser la poignée des WC pour nous en interdire l'usage⁷⁴⁹.

La peur de la dégradation et des vols par les soldats entraînent de la méfiance de la part de certains logeurs. L'animosité entraîne parfois des échauffourées ou des disputes avec les civils. La barrière de la langue ajoute parfois une difficulté supplémentaire lorsqu'il s'agit de se faire comprendre. Le sergent britannique Frank Southall, alors que son unité est logée dans un château après son arrivée en France, surprend une conversation animée entre un civil français et des soldats britanniques :

⁷⁴⁸ MERGLEN, Albert, *Les forces allemandes sur le front de l'Ouest en septembre 1939*, op. cit., p. 108

⁷⁴⁹ La contemporaine, O 233163, Giroud, 13 septembre 1939, p. 24.

Le lendemain matin, on m'a encore une fois fait prendre conscience que la connaissance du français pouvait être une source d'embarras. Je me suis senti obligé de me renseigner sur la raison d'une guerre verbale entre deux sergents de l'autre aile et un civil du château. J'ai compris, après avoir persuadé le serviteur de parler plus lentement, que quelqu'un, dans la nuit, était entré dans l'aile interdite⁷⁵⁰.

Si les pillages et les vols altèrent durablement les relations entre les civils, surtout alsaciens et mosellans, par leur nature violente et illégale, d'autres situations marquent les liens qui se forment au front. Les soldats français se plaignent régulièrement des épiceries et des commerces dans les villages du front qui augmentent leurs prix et vendent des biens plus chers qu'à l'ordinaire. Un soldat note les prix à sa femme : « Nous trouvons à nous ravitailler mais à quel prix : Pain : 5 fr le Kg. Beurre : 15 fr le Kg. Sucre : 15 fr le Kg. Huile : 8 Fr le Kg⁷⁵¹. »

A titre de comparaison, les prix au détail du pain blanc et du sucre à Paris en 1940 étaient respectivement de 3,15 Fr et de 3,64 Fr⁷⁵². Les prix anormalement hauts rappellent aux soldats les profiteurs de guerre du conflit précédent, civils se servant de la guerre pour gagner d'importants bénéfices. Les critiques sur les abus des épiciers et des marchands, désignés péjorativement sous le nom de mercantis, sont nombreuses chez les soldats français, dont la solde est peu élevée⁷⁵³. L'amélioration du quotidien devient alors coûteuse et instille chez les soldats français une certaine rancœur voire une hostilité envers ces marchands, chez qui, lorsqu'elles sont présentes, les troupes britanniques, mieux payées, peuvent acheter ces denrées plus facilement.

Les questions d'argent sont souvent la cause des mauvaises relations entre civils et militaires. Le soldat britannique Cox, alors qu'il s'arrête à un estaminet pour prendre une

⁷⁵⁰ Imperial War Museum, documents.3993, Southall, p. 14. « Next morning I was once more made aware that knowing French could be an embarrassment. I felt duty bound to enquire the reason for a verbal war between two sergeants in the other wing and a civilian servant of the chateau. I gathered, after I had persuaded the servant to speak more slowly, that someone in the night, had entered the forbidden wing. »

⁷⁵¹ Service Historique de la Défense, 27N69, rapport de commissions du contrôle postal, 15 octobre 1939.

⁷⁵² *Manuel de Chaulanges, 1914-1945*, Paris, Delagrave, p. 42.

⁷⁵³ Bibliothèque Nationale de France, Journal officiel de la République Française, 4 novembre 1939, p. 12867.

collation, est surpris de devoir payer son plat au moment de la commande. La réponse de la tenancière est pragmatique et dénote une certaine méfiance vis-à-vis des soldats britanniques : beaucoup de ses clients sont partis sans payer leur note⁷⁵⁴.

D'autres griefs, moins courants et plus spécifiques, dégradent les relations entre civils français et militaires britanniques. Lors de l'arrivée de l'unité du major britannique Rex, les réflexes de conducteur des Britanniques, roulant à gauche, entraînent un certain nombre d'accidents parfois mortels avec les véhicules civils. Il note dans ses mémoires que ces accrochages étaient à l'origine d'un mécontentement des civils français⁷⁵⁵.

⁷⁵⁴ Imperial War Museum, documents.24436, Cox, p. 4.

⁷⁵⁵ Imperial War Museum, documents.1566, Rex, p. 2-3.

2. « Why have you not dropped me a line, you old wart-hog ? » : percevoir l'arrière à travers l'oeil des soldats

Si, au front, les relations entre civils et militaires semblent davantage dépendre des humeurs et des caractères de chacun, les relations qui lient les civils de l'arrière, et plus généralement des fronts domestiques au fronts militaires, suivent des axes mieux définis et plus généraux que la simple expérience locale. Les contacts distanciés par les échanges épistolaires, ou trop brefs lors des permissions, entraînent la construction d'un imaginaire en guerre des arrières spécifique aux soldats.

La déclaration de guerre en septembre 1939 est le moment de séparation des familles. Les maris, les pères, les frères sont mobilisés et partent sur le front. Les familles et les couples sont éclatés. Seule la lettre, lointaine et lente, permet d'adoucir la séparation et de réduire le fossé qui sépare les hommes mobilisés de leurs familles restées à l'arrière. Face à l'arrivée massive de lettres, des soldats comme de leurs familles, les services de poste, dont une partie des effectifs a été mobilisée, peinent à acheminer au front l'ensemble du courrier, en France comme au Royaume-Uni ou en Allemagne. D'après les commissions de rapport postal français, les retards du courrier sont la plainte la plus présente dans les courriers des soldats, au moins jusqu'au milieu du mois de novembre⁷⁵⁶. La mise en place de la poste aux armées est une tâche lente et fastidieuse. Les mouvements de troupes, la méconnaissance des secteurs postaux, les postes en sous-effectif, la transition d'une poste civile à une poste militaire sont autant de facteurs qui ralentissent les échanges épistolaires. Or le courrier agit directement sur le moral des soldats. Le contrôle postal français relève régulièrement des mentions agacées de ces retards, surtout dans les premiers mois de la guerre, le temps que les services postaux instaurent un rythme régulier et constant. Les deux sens de circulation sont touchés : un soldat du 44^{ème} régiment d'infanterie coloniale constate qu'aucune de ses lettres n'est arrivée, plus d'un mois après sa mobilisation⁷⁵⁷, tandis que, le 12 octobre 1939, un lieutenant, mobilisé à la III^{ème} Armée, se plaint de recevoir des lettres de ses parents datées du début du mois de septembre⁷⁵⁸. Le même jour, un autre soldat français écrit : « Quand nous n'avons pas de lettres, nous avons le cafard,

⁷⁵⁶ Service Historique de la Défense, 27N69, Étude sur le moral de la troupe, communiquée par la III^{ème} Armée au 2^{ème} Bureau. Voir Figure 10.

⁷⁵⁷ Service Historique de la Défense, 27N69, 7 octobre 1939.

⁷⁵⁸ *Ibid.* 12 octobre 1939.

c'est énorme pour le moral de la troupe⁷⁵⁹. »

Le courrier est bien le lien qui unit les fronts domestiques et les fronts militaires. La rupture de ces liens entraîne souvent une forte critique de la part des soldats, pour qui le courrier est l'un des moyens qui permet d'endurer les sacrifices demandés et la séparation. Dès que ce lien est rompu, ils cherchent alors à trouver des solutions pour renouer le contact, comme le soldat allemand Wilhelm Beichler, mobilisé à la 50. *Infanterie-Division*, et cantonné dans le Nord-Est de la Pologne, rassure sa femme sur les retards du courrier :

Notre numéro postal ne semble pas fonctionner. S'il te plaît essaie une fois avec le numéro ci-dessous (celui de la compagnie voisine). Ils ont reçu du courrier. L'ensemble du système postal doit être réorganisé, donc je crois que c'est de toute façon un blocage postal de 4 jours⁷⁶⁰.

Sa présence à l'Est, sur le lieu des opérations, explique sans doute le blocage du courrier évoqué par Beichler, afin de réduire l'impact des indiscrétions et des informations stratégiques pouvant être contenues dans les lettres. Quelques mois plus tard cependant, Beichler se retrouve sur le *Westwall* et écrit à une amie.

Hier soir, j'ai reçu de toi 2 lettres du 19. et du 21.2. et le Koralle⁷⁶¹ avec du matériel d'écriture. De même qu'un paquet avec des fleurs et des cigarettes. Je t'en remercie beaucoup, j'en suis très heureux. Ta lettre du 22.2 est donc arrivée plus tôt que ta première lettre. Je voulais d'abord t'écrire une lettre, mais je veux attendre ce soir encore la poste pour savoir si j'ai quelque chose. Puis j'écris une autre lettre⁷⁶².

⁷⁵⁹ *Ibid.*

⁷⁶⁰ Museum für Post und Telekommunikation, 3.2009.1518, Beichler, 21 septembre 1939, lettre de Beichler à sa femme. « Unsere Postnummer scheint nicht zu klappen. Versuche es doch bitte einmal mit untenstehender Nummer (die unserer Nachbar-Komp.) Die haben nämlich darauf Post bekommen. Das ganze Postwesen soll umorganisiert werden, deswegen ist glaube ich sowieso 4 Tage lang Postsperre. »

⁷⁶¹ Il s'agit sans doute du journal illustré allemand *Koralle*.

⁷⁶² *Ibid.*, 25 février 1940, lettre de Beichler à son amie Higgs. « Gestern abend erhielt ich von Dir 2 Briefe vom 19. u. 21.2. und die Koralle mit Schreibmaterial. Außerdem noch ein Päckchen mit Blümchen und Zigaretten. Ich danke Dir sehr dafür, ich habe mich sehr darüber gefreut. Dein Brief vom 22.2. kam also noch eher an als

Écrite le 25 février 1940, la lettre de Beichler fait référence à deux autres lettres reçues, dont une datée du 22 et reçue le 23. Il apparaît donc qu'à ce moment, il n'existe aucun blocage ou aucune retenue particulière des lettres, la situation militaire étant relativement calme sur le front occidental. Les fuites par les courriers de soldats est cependant une des frayeurs des différents états-majors, et les commissions de contrôle postal essaient de les limiter par un contrôle régulier, tout en informant et avertissant les soldats du blocage et de la censure des courriers donnant trop d'informations, dès les premiers jours de la guerre.

Voici le 4^{ème} mot que je te griffonne depuis notre séparation et je crains que rien ne soit parvenu à Tournon car j'avais donné trop de précisions sur mes dernières lettres⁷⁶³.

Les officiers français du contrôle postal, comme en 1914-1918, censurent toute indication de lieu, pouvant donner des informations à l'ennemi, au cas où la lettre tomberait dans ses mains, voire qu'elle serait adressée directement à un espion en France. La crainte de la censure et du contrôle amène les soldats à rivaliser d'ingéniosité afin de la contourner, car l'ignorance d'une telle information est, en 1939 comme en 1914, une source de grandes inquiétudes pour les familles de soldats⁷⁶⁴, et les soldats cherchent tout de même à prévenir leurs femmes de leur position. Ainsi, dans la même lettre où il craint avoir été censuré, François Dodat essaie néanmoins de prévenir sa femme du lieu où il se trouve :

En ce moment je cherche sur mots croisés : non loin de là régna ce sire fameux qui conduisit à bon port cette bonne dame du temps jadis⁷⁶⁵.

La réponse « Jean de Metz » permet en toute discrétion de faire comprendre à sa femme qu'il se trouve bel et bien à Metz. Il semble cependant difficile de savoir si Renée

dei erst geschriebenen. Ich wollte Dir erst einen Brief schreiben, aber ich will heute abend noch die Post abwarten, ob ich etwas dabei habe. Dann schreibe ich wieder einen Brief. »

⁷⁶³ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 16 septembre 1939, lettre de François à Renée Dodat.

⁷⁶⁴ VIDAL-NAQUET, Clémentine, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Les Belles Lettres, 2014, p.227.

⁷⁶⁵ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 16 septembre 1939, lettre de François à Renée Dodat.

Dodat a bien compris l'allusion et la référence, puisqu'elle l'encourage dans sa réponse à continuer ses mots croisés pour « te distraire et exercer ma sagacité ». Il choisit alors, quelques jours plus tard, de disséminer des lettres isolées dans sa lettre, méthode qui trouve un certain succès, Renée relevant le stratagème quelques lettres plus tard. Cette méthode très simple, était déjà un subterfuge largement employée en 1914-1918 : ainsi en 1916 le soldat français Emile Mauny parvenait par ce biais à faire savoir à sa femme sa localisation de manière plutôt précise⁷⁶⁶. Les femmes ne sont pas en reste, et Renée Dodat propose à son mari un certain nombre de subterfuges pour communiquer. Ainsi, elle note, dans une lettre du 28 septembre 1939, un acrostiche particulier : les premières lettres de quelques lignes de sa lettre forment le nom du village où elle réside, Tournon, et propose à son mari de faire la même chose pour lui indiquer le nom des villages dans lesquels il réside. Ces stratagèmes ne s'arrêtent d'ailleurs pas le 10 mai 1940, mais persistent y compris après le début des hostilités, chez les soldats comme chez les officiers. Le capitaine français Pierre Gendreau écrit d'ailleurs dans ses mémoires, à la date du 15 mai 1940 :

J'écris à Jacqueline que je suis en Belgique. Sans doute est-ce formellement interdit, mais nous sommes convenus d'un langage chiffré. Qui pourrait nous blâmer⁷⁶⁷?

Les langages chiffrés ne concernent pas uniquement les lieux de cantonnement, mais servent également à faire passer des idées subversives ou qui pourraient être supprimées par la censure. Le couple Dodat, par exemple, utilise un personnage fictif, pour pouvoir parler librement. Ainsi, lorsque l'un d'entre eux, surtout François, utilise le nom de Robert, le destinataire sait qu'il doit lire l'inverse. Il peut ainsi librement donner son avis à Renée, le 20 septembre 1939, lorsqu'il exprime la lassitude de guerre, alors qu'aux yeux de la censure, le discours a tout l'air patriotique :

J'ai vu Robert hier qui m'a dit que le moral de ses hommes était toujours aussi excellent et qu'ils ne tenaient pas à être libérés avant que l'Allemagne soit écrasée⁷⁶⁸.

⁷⁶⁶ VIDAL-NAQUET, Clémentine, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, *op.cit.*, p. 229.

⁷⁶⁷ La contemporaine, O 57149, 15 mai 1940, p. 51.

⁷⁶⁸ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 16 septembre 1939, lettre de François à Renée Dodat.

Reconnaître ces langages cryptés dans les lettres des soldats est difficile, voire impossible, au lecteur comme à l'historien non averti. Dans le cadre de la correspondance des Dodat, il n'est possible de comprendre la référence à Robert qu'à l'aide d'une indication portée a posteriori sur l'une des lettres, bien que l'expression soit employée pendant toute la durée de la correspondance, d'août 1939 à juin 1940. L'emploi de ces langages cryptés dans les lettres de soldats est double : il permet tout d'abord de contourner la censure, comme dans le cas de Dodat, et il introduit ensuite dans la correspondance une certaine complicité entre les correspondants. Il semble que c'est pour cette dernière raison que le soldat britannique Richards utilise à plusieurs reprises un langage crypté. Il utilise tout d'abord du morse dans le corps du texte, à deux reprises en janvier 1940.

Figure 37. Message en morse dans une lettre.

Le message (Figure 37) dit : « je t'aime et tu m'aimes aussi⁷⁶⁹. » Le second message a une teneur presque similaire. Compte tenu de la nature des messages, répétés par ailleurs à longueur de lettres, la transcription de la phrase en morse n'est pas une volonté de l'auteur de tromper la censure, mais davantage de partager un moment avec l'être aimé, partage décalé lié à l'absence. En revanche, Richards utilise une autre forme de langage codé, qu'il écrit soigneusement à cheval entre le rabat de l'enveloppe et le corps de l'enveloppe. Ce code qui se répète sur chacune de ses lettres est une suite d'initiales : SWALKFB ou une variante SWALKFYLHB. Cette suite de lettres sert d'une part à rappeler son amour, à nouveau, à sa femme : les initiales sont celles d'une version personnalisée de SWALK, initiales servant à dire : « Sealed with a loving kiss ». Les « FB » et les « FYLHB » font sans doute référence à Richards lui-même : « from Bill » et « from your loving husband Bill ».

⁷⁶⁹ Imperial War Museum, documents.16207, Richards, 18 janvier 1940. Le message en morse est « I still love you and you love me too ».

L'autre raison d'apposer ce « sceau » est la possibilité de savoir, en écrivant ces initiales au dos des enveloppes, si la lettre a été ouverte par un censeur ou non ; les censeurs britanniques étant d'ailleurs souvent les officiers de l'unité. C'est une technique répandue parmi les soldats britanniques, comme en témoigne le major Finch dans ses mémoires :

L'une des tâches les plus rébarbatives d'un *subaltern*⁷⁷⁰ était la censure du courrier pour son peloton. Comme nous étions si près de chez nous⁷⁷¹, la plupart des hommes mariés recevaient un courrier quotidien et passaient la soirée dans leurs cantonnements à écrire à leur famille ; un commandant de peloton avait au moins une heure pour lire et parapher chaque soir. (...) Combien d'entre nous se souviennent des initiales, 'SWALK' Scellé d'un baiser affectueux -'Italy' -'Je te fais confiance et je t'aime' sur le dos des enveloppes⁷⁷².

La correspondance, une fois passée outre le retard et la censure, permet de réduire la distance entre les familles séparées. Sa régularité et sa ponctualité assurent au soldat mobilisé le soutien des fronts domestiques pour lesquels il combat. À l'inverse, les manquements des correspondants civils leur sont souvent vertement reprochés par les soldats. Ainsi le Britannique Adair, en service en France, écrit à son ami :

Pourquoi tu ne m'as pas adressé la moindre ligne, vieux phacochère ? Je n'ai reçu aucune lettre de toi durant tous ces jours⁷⁷³!

L'absence de lettres n'est pas seulement une preuve de désintérêt pour les

⁷⁷⁰ Note de traduction : un *subaltern* désigne dans l'armée britannique un officier subalterne.

⁷⁷¹ Le major Finch est déjà déployé en France lorsqu'il écrit ces lignes. Il faut comparer proximité entre le Royaume-Uni et la France avec celles des troupes en service en outremer, mais dans les colonies et dominions britanniques, comme l'Égypte, le Moyen-Orient ou l'Inde.

⁷⁷² Imperial War Museum, documents.354, Finch, p. 6. « One of the most onerous jobs of a subaltern was the c[e]nsoring of mail for his platoon. Because we were so close to home most married men received a daily post and spent the evening in their billets writing to their families ; a platoon commander had at least one hours reading and initialing each evening. [...] How many of us remember the initials, 'SWALK' - Sealed with a loving kiss - 'Italy' - 'I trust and I love You' on the back of the envelopes. »

⁷⁷³ Imperial War Museum, documents.13387, Adair, 8 février 1940. «Why have you not dropped me a line, you old wart-hog ? I never get a letter from you at all these days ! »

combattants. La correspondance influence directement la place, virtuelle, que veulent encore occuper les soldats à l'arrière. Parce qu'elle est le dernier lien avec l'arrière, elle est aussi le moyen pour les soldats d'assurer leurs prérogatives civiles, dans la sphère privée comme dans la sphère professionnelle. Ils sont, avant d'être soldats, amants, maris et pères, mais également artisans, fermiers ou commerçants. La correspondance leur permet d'assurer ces rôles dont ils se sentent dépossédés par la guerre et la séparation.

Cette volonté de s'investir dans l'éducation des enfants s'adapte alors au contexte de la période : la paternité épistolaire qui se développe n'est pas particulière à 1939-1940, et s'était déjà développée pendant la Première Guerre mondiale⁷⁷⁴. À travers leurs lettres, ils cherchent à s'investir dans l'éducation des enfants, en donnant conseils et injonctions. C'est le cas pour un certain nombre de soldats, partis au front en laissant leur femme enceinte. Le soldat français François Dodat fait part à sa femme de ses angoisses et de ses déceptions, concernant le sort de leur fille :

[...] ce qui m'ennuie c'est que je n'ai toujours pas de détails sur l'arrivée de la petite Biche. Je suppose maintenant qu'elle a été inopinée et que cela n'aura pas été trop long, mais cela m'agace vraiment de ne pas être fixé là-dessus⁷⁷⁵.

Après avoir été informé de la naissance de sa fille, François Dodat, comme de nombreux pères mobilisés, demandent des nouvelles de leur enfant. L'absence de permission de naissance empêche Dodat de connaître sa fille autrement qu'à travers les lettres de sa femme, qui arrivent encore, au cours du mois d'octobre 1939 avec une certaine irrégularité. Il écrit alors, presque deux semaines après la naissance de sa fille :

Le sentiment de ne pas connaître notre « petite Anne-Marie » est pénible comme ceux qui sont difficiles à saisir ou à définir, tu dois

⁷⁷⁴ Pour les études consacrées aux couples et aux enfants pendant la Première Guerre mondiale, se référer aux ouvrages de PIGNOT, Manon, *Allons enfants de la patrie*, Paris, Seuil, 2012 et de VIDAL-NAQUET, Clémentine, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, op.cit., p. 327 et suivantes. Les enfants étudiés par ces deux historiennes, comme le rappelle Manon Pignot, sont les adultes de 1939-1940, mobilisés et mobilisées. La difficulté d'une étude de la relation soldats - enfants de septembre 1939 à mai 1940 s'explique en partie par la brièveté de la période. Si la présente étude s'arrête le 10 mai 1940, les échanges épistolaires continuent entre les soldats, mobilisés ou prisonniers de guerre, et leurs enfants.

⁷⁷⁵ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 11 octobre 1939, lettre de François à Renée Dodat.

me comprendre. Pour ta robe, je veux que tu sois bien habillée quand je te reverrai mais je ne sais que te conseiller car ici je ne suis plus du tout au courant de la mode et pour cela je veux que tu fasses à ton idée⁷⁷⁶.

Dans l'expectative de la permission, François Dodat évoque à la fois ses sentiments, concernant sa fille et ses attentes, concernant sa femme. Il assume, en deux phrases, sa volonté d'être père et d'être mari, il essaie de réinvestir les rôles de mari et de père malgré la distance. Il entend bien, à travers un double « je veux » particulièrement insistant, garder un certain contrôle sur sa femme, contrôle bien illusoire puisqu'il lui ordonne de faire selon ses choix. De même, c'est en cherchant à rester présent dans cette relation à trois, entre lui, sa femme et sa fille, quand il recommande à Renée début novembre :

Soigne bien ta petite « fontaine », je tiens absolument à te voir nourrir la petite Anne-Marie quand j'arriverai, c'est qq [sic] chose qui me manquera plus tard si je ne l'ai pas vu⁷⁷⁷.

En évoquant la « petite fontaine » de sa femme, référence au sein nourricier, il traduit par les mots une certaine intimité qu'il cherche à retrouver dans sa correspondance, en imaginant à l'avance pouvoir vivre les moments familiaux qu'il manque en étant mobilisé, des moments qu'il souhaite rattraper lors de sa prochaine permission. C'est dans une logique toute similaire que le *Leutnant* Manfred von Plotho écrit à sa femme, en mars 1940, après sa permission qui lui a permis de connaître son fils.

C'est si beau que je ne peux penser à toi qu'avec des pensées heureuses et c'est si beau que j'ai pu emporter avec moi une idée précise de notre fils. Je le connais maintenant et quelque chose comme un sentiment personnel au sujet de cette petite créatur se noue déjà. En tant que père, on ne le porte pas depuis si longtemps

⁷⁷⁶ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 25 octobre 1939, lettre de François à Renée Dodat.

⁷⁷⁷ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 6 novembre 1939, lettre de François à Renée Dodat.

en pleine conscience. Soudain, il est là et on doit d'abord trouver sa propre position par rapport à lui⁷⁷⁸.

Ce n'est qu'en voyant son fils, et malgré les descriptions et les lettres de sa femme, que Manfred von Plotho prend conscience de sa condition de père. La soudaineté qu'il évoque est renforcée par sa mobilisation : loin de sa femme, il n'a pu la voir enceinte. Quelques jours plus tard, il demande à sa femme :

Comme la Luftwaffe veut apparemment traiter avec l'Angleterre sans nous, on peut aussi faire des plans pour l'avenir. Penses-tu à une date pour le baptême ? Maintenant en avril ou plutôt seulement en mai ? ou plus particulièrement à l'occasion de ma prochaine permission régulière⁷⁷⁹ ?

L'implication de von Plotho dans la vie de son fils passe par la planification des étapes de vie de son fils, dont le baptême. Même s'il propose à sa femme plusieurs possibilités, il souhaite néanmoins faire correspondre la cérémonie religieuse avec sa propre permission, afin afin de pouvoir remplir sa fonction de père, qu'il ne peut pas exercer au quotidien.

La paternité épistolaire du temps de guerre ne passe pas toujours par l'entremise d'une tierce personne, et notamment la mère. Ces correspondances sont moins courantes parmi le flot de lettres, mais néanmoins intéressantes pour comprendre le rôle du père-soldat. Marc Bloch, capitaine de l'armée française, entretient pendant sa mobilisation une correspondance importante avec son fils aîné. Ces lettres permettent de redécouvrir Bloch non plus en tant qu'historien, ni en tant qu'officier, mais bien en tant que père mobilisé, père éloigné qui cherche malgré tout à rester proche de sa famille. Il s'inquiète, conseille, le rassure, et le gronde même parfois : « le service de M. Etienne vaut-il la peine de

⁷⁷⁸ Museum für Post und Telekommunikation, 3.2008.2195, Plotho, 11 mars 1940, lettre de Manfred von Plotho à sa femme. « Es ist so schön, dass ich nur mit frohen Gedanken an Euch denken darf und besonders schön, dass ich von dem Sohn doch eine gut Vorstellung mit nehmen konnte. Ich kenne ihn nun doch und es bahnt sich schon so etwas wie ein persönliches Gefühl zu diesem kleinen Lebewesen an. Als Vater trägt man es ja nicht schon so lange mit Bewusstsein bei sich. Plötzlich ist es da und man muss erst eine eigene Stellung zu ihm finden. »

⁷⁷⁹ *Ibid.*, 20 mars 1940, lettre de Manfred von Plotho à sa femme. « Da anscheinend die Luftwaffe ohne uns mit England fertig werden will, kann man ja auch ruhig Pläne für die weitere Zukunft machen. Wie denkst Du denn wann über Taufe? Jetzt im April oder lieber erst im Mai? beziehungsweise gelegentlich meines nächsten regulären Urlaubs? »

s'abaisser à se conduire comme un Feldwebel allemand⁷⁸⁰ ? » La comparaison avec un sous-officier allemand évoque la représentation de l'ennemi, grossier, à qui il ne faut pas ressembler.

Les lettres permettent partiellement aux soldats de réinvestir la sphère du civil. Conjointement aux correspondances, quotidiennes, se mettent progressivement en place les permissions – *Urlaub* ou *leave* en allemand et en anglais. Ces périodes, habituellement de deux semaines, permettent aux soldats de quitter leur cantonnement au front et de rejoindre leurs familles à l'arrière. Nées pendant la Première Guerre mondiale, en juillet 1915, elles sont remises en place très tôt pendant en 1939, compte tenu du calme du front⁷⁸¹. Très tôt, les soldats espèrent pouvoir revoir leurs familles. Le soldat allemand Hugo Zwanger écrit, avant même l'entrée en guerre de la France et du Royaume-Uni : « Peut-être qu'on aura bientôt des permissions pour que je puisse venir vous rendre visite à tous⁷⁸². »

Cette lettre, au lendemain de l'entrée des troupes allemandes en Pologne, rappelle que certains soldats sont mobilisés depuis un certain temps, avant même la mobilisation générale. L'entrée en guerre retarde d'autant les permissions qu'ils peuvent espérer. Les permissions concentrent les attentes des soldats. S'évader de la monotonie du front, fuir la discipline militaire, retrouver les êtres chers, sont autant de promesses apportées avec l'espoir des permissions. Les soldats en parlent régulièrement dans leurs lettres. Les permissions sont habituelles dans les conversations épistolaires. Le soldat allemand Eric Dohl explique à sa femme, le 29 février 1940 les difficultés qu'il rencontre pour partir en permission. Son chef, qu'il surnomme Bel Ami, a détruit toutes les demandes de permission. Tous les hommes ne pouvant partir en même temps, il explique le roulement actuel des permissions, et avance même une date à sa femme. Face à l'incertitude, il finit

⁷⁸⁰ BEDARIDA François et PESCHANSKI, Denis, « Marc Bloch à Etienne Bloch. Lettres de la 'drôle de guerre' », in *Les cahiers de l'IHTP*, n° 19, décembre 1991, p. 88.

⁷⁸¹ CRONIER, Emmanuelle, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013, p. 289. L'auteure montre que les permissions sont le fruit d'une conquête politique et sociale, acquis par les combattants « au prix du sang ». Elles permettent, en 1915-1918, d'oublier les malheurs de la guerre et la dureté des combats. En 1939, rétablies presque d'emblée en raison de l'absence de combats, elles luttent contre l'ennui et l'attente. Allemands et Britanniques héritent également du système de permissions mis en place au cours de la Grande Guerre.

⁷⁸² Museum für Post und Telekommunikation, 3.2013.22, Zwanger, 2 septembre 1939, lettre d'Hugo Zwanger. « Vielleicht bekommen wir auch bald einmal Urlaub, dann kann ich euch alle besuchen. »

par conseiller à sa femme d'attendre patiemment, et que son tour viendra⁷⁸³.

Le roulement des permissions décrit par Dohl est la méthode de fonctionnement retenue par les trois armées. Les hommes du BEF reçoivent leurs permissions de détente en fonction de leur ancienneté de service, ceux qui sont arrivés en premier partent en premier, comme le rappelle Franck Southall :

Nous étions en France depuis environ deux mois et demi lorsque l'autorisation de permission pour l'Angleterre a été accordée, et il a été décidé de l'accorder en fonction de l'ancienneté de service⁷⁸⁴.

Les premières permissions pour le BEF sont accordées à partir du début du mois d'avril 1940. Le soldat britannique Adair, dans une lettre du 2 avril, l'évoque à son tour : le roulement est de deux hommes dans sa batterie. C'est un système également fondé sur la rotation des hommes qui est appliqué dans l'armée française, chaque homme ayant droit à une permission de détente de dix jours tous les quatre mois sous les drapeaux. D'autres règles s'ajoutent à ce droit, décrites à titre informatif dans le journal du front breton *Quand Madelon* :

Au cas où plusieurs hommes seraient arrivés à la même date, la priorité est acquise aux anciens combattants de la guerre 1914-18, elle est ensuite déterminée dans l'ordre décroissant des classes de mobilisation et à égalité de classe, compte-tenu du nombre des enfants, les hommes mariés sans enfant, en tout état de cause, inscrits avant les célibataires. Une exception peut être faite en faveur des militaires dont le père est mobilisé, de façon à faire coïncider les deux permissions⁷⁸⁵.

Les informations données par le journal permettent d'expliquer aux lecteurs le fonctionnement de la rotation, et ainsi de justifier les retards des permissions pour certains.

⁷⁸³ Deutsche Tagebucharchiv, 3.2009.1998, Dohl, 29 février 1940, lettre d'Erich Dohl à sa femme.

⁷⁸⁴ Imperial War Museum, documents.3993, Southall, p. 22.

⁷⁸⁵ La contemporaine, *Quand Madelon*, n° 1, 1^{er} mars 1940, p. 4. Ce sont les mêmes dispositions que l'on retrouve dans la note 2306 1/FT du Premier Bureau, du 22 octobre 1939, Service Historique de la Défense, 27N37.

Les permissions sont un thème récurrent des journaux du front et sont souvent abordées sur le ton de l'humour, comme dans *Maroc Chacal*, en janvier 1940 :

Un nouveau personnage hante le régiment ! Dame Permission a daigné le visiter : personne essentiellement fuyante, elle va de compagnie en compagnie au gré de ses caprices⁷⁸⁶.

Présentée comme fugace, volage, elle n'en demeure pas moins très attendue par les soldats. La personnification de la permission sous les traits d'une femme est reprise quelques mois plus tard, lors de la seconde tournée de permissions, dans *Premier avançant* :

Parée de mille séductions comme une inaccessible idole, la permission hante les songes enfiévrés du soldat. Séduisante comme la plus jolie femme, elle n'a que des soupirants, mais la perm ne se connaît pas d'ennemi. Coquette, elle aime se faire désirer et pousse parfois la cruauté jusqu'à promettre sans jamais tenir. Cependant, elle est si désirable, elle sait si bien se faire pardonner ses fantaisies, que les dupes qu'elle collectionne ne songent qu'à la croire sur parole sans lui tenir rancune de ses trahisons successives⁷⁸⁷.

La permission, d'après la description qu'en fait *Premier Avançant*, est désirable, séduisante, mais également trompeuse. Le choix de la métaphore et du champ lexical montre l'excitation des hommes à l'idée de pouvoir rentrer chez eux, mais insiste sur « les trahisons successives », les soldats mettant beaucoup d'espoirs dans les permissions, alors qu'elles peuvent être annulées ou ajournées à la moindre alerte. La dichotomie de la permission entre l'espoir et la déception est une constante dans les relations qui existent entre les fronts militaires et les fronts domestiques. À l'instar de la correspondance épistolaire qui crée une forte attente du courrier mais qui génère également les craintes et les désillusions dès que la lettre n'arrive pas, la permission amène la joie de retrouver ses proches mais entraîne un certain nombre d'anxiété et de déceptions : lorsque l'ordre de départ n'arrive pas, lorsque

⁷⁸⁶ La contemporaine, FP RES 149, *Maroc Chacal*, n° 2, janvier 1940, p. 2.

⁷⁸⁷ La contemporaine, 4P RES 280, *Premier avançant*, n° 3, 1^{er} mars 1940, p. 3.

l'arrière et les civils ne répondent pas aux attentes des soldats, lorsqu'il faut retourner au front et abandonner une nouvelle fois sa famille.

De plus, l'une des premières peurs des soldats liée à la permission est de surprendre sa femme en plein adultère. Très rarement évoquée dans la correspondance, elle apparaît cependant sur un ton humoristique dans les journaux, davantage français que britanniques. Aucune mention d'une telle pratique ne semble être autorisée dans les journaux allemands. Ainsi, dans *Jusqu'aux boues*, les soldats peuvent lire l'histoire « drôle » d'un soldat rentrant chez lui :

À son arrivée en permission, un jeune soldat retrouve son amie. Ah Chéri ! que c'est long tu sais. Que le lit m'a paru grand sans toi... etc...

La nuit, la petite a des transports en commun un peu trop bruyants... Alors le voisin, tapant sur la cloison, s'écrie : Alors ! Alors ! Tous les soirs⁷⁸⁸?

L'humour permet de dédramatiser la situation, de faire sourire et patienter les combattants, tout en abordant, par la dérision, la crainte de l'adultère et par là leur propre masculinité blessée. L'histoire drôle, comme de nombreuses autres, trahit la peur des mobilisés. La jeunesse du soldat les invite à s'identifier facilement à l'homme trompé. D'autres histoires drôles circulent, dont une revient assez régulièrement, celle d'une femme couchée avec un lumbago. *Maryvonne*, journal du front du 248^{ème} régiment d'infanterie, raconte l'histoire sous forme d'anecdote réelle :

Le soldat M... rentre de perne et s'empresse d'aller saluer ses copains de chambrée, lesquels lui demandant des nouvelles du pays, et aussitôt... la traditionnelle question : « Et ta bourgeoise ? » D'un air soucieux, il répond : « Mon vieux, en rentrant chez moi, je l'ai trouvée au lit avec un lumbago. »

⁷⁸⁸ La contemporaine, 4P RES 268, Jusqu'aux boues, n° 3, janvier 1940, p. 5.

Alors une voix lance dans la chambrée : « Ben ! Mon vieux ! elle est pas dégoûtée, ta femme, de coucher avec des types comme ça... moi, à ta place, j'divorcerais⁷⁸⁹ ! »

Elle est reprise très rapidement sous une forme humoristique, comme dans le numéro de février 1940 du journal *Altitude 1263* : « Alors ça ne va pas ? Non j'ai trouvé ma femme couchée avec un lumbago. Ah ! ... ces métèques quand même⁷⁹⁰. »

À nouveau l'humour sert de façade pour évoquer l'adultère. La méconnaissance du terme lumbago fait supposer à l'autre interlocuteur que la femme du permissionnaire a été surprise avec un homme d'une nationalité étrangère. Le terme de métèque, popularisé par Charles Maurras, désigne les étrangers d'une manière générale. Difficile de savoir s'il fait référence aux Britanniques, accusés de mener la belle vie à l'arrière alors que les Français sont au front, ou d'étrangers en France, qui ne sont pas mobilisés et qui restent donc à l'arrière : le terme de lumbago peut rappeler des sonorités espagnoles : ces mêmes Espagnols qui, depuis 1938, sont internés dans des camps du Sud de la France.

Les permissions permettent aux soldats d'évaluer les civils des fronts domestiques. Les situations semblent très différentes entre les trois pays. Les Britanniques comme les Allemands ne semblent pas particulièrement tenir compte de la relation à l'arrière. Leurs journaux, écrits par des hommes spécialisés dans la propagande, ne remettent presque pas en cause les fronts domestiques. Au contraire, les journaux français, écrits par des officiers et des soldats mettent en avant les ressentiments des soldats français envers la population civile. La critique la plus récurrente que les soldats adressent aux civils est que ces derniers ne reconnaissent pas les difficultés de la vie militaire :

Carambaud est revenu en permission et il conte quelques faits d'armes glorieux. Surtout il se plaint :

- Cependant, lui dit quelqu'un, vous n'avez pas été très malheureux, et vous paraissez même avoir engraisié.

⁷⁸⁹ La contemporaine, FP RES 150, *Maryvonne, hardis bretons...*, n° 1, 24 novembre 1939, p. 3.

⁷⁹⁰ La contemporaine, FP RES 212, *Altitude 1263*, n° 3, février 1940, p. 1.

- Engraissé ! s'écrit Carambaud indigné, engraisé ! Vous en avez de bonnes, est-ce ma faute si je ne suis pas mort⁷⁹¹?

Les journaux du front français, qui se définissent comme un entre-soi de soldats, critiquent régulièrement les civils et leurs réflexions. *Hausse 400*, en mars 1940 et *Maryvonne*, en avril 1940, présentent à leurs lecteurs deux dessins à la légende presque interchangeable.

Figure 38. En perme.

Figure 39. Le départ des permissionnaires

Les légendes sont respectivement (Figure 38) : « L'premier qui m'dit qu'j'ai bonne mine... j'y casse la gueule⁷⁹² ! » et (Figure 39) « - Vous là, le premier, pourquoi avez-vous pris des cartouches ? - Ça m'adjudant... C'est pour le premier qui me dira que j'ai bonne mine⁷⁹³ ! ». L'animosité dont font preuve les deux soldats s'explique par le manque de reconnaissance de la part des civils à l'encontre des soldats français, un manque de reconnaissance qui s'explique par le calme du front et l'absence de combat. *Le Royal Tordu* fait la liste des phrases que les soldats ne supportent pas, et leur propose une réponse toute faite dans un article intitulé « Conseils aux permissionnaires » :

Chez vous, supportez vaillamment [sic] les assauts de « T'as bonne mine », « T'es engraisé », « le grand air te réussit », « déjà de

⁷⁹¹ La contemporaine, 4P RES 220, *Poilu 39*, n° 4, 15 janvier 1940, p. 5.

⁷⁹² La contemporaine, 4P RES 264, *Hausse 400*, n° 5, mars 1940, p. 6.

⁷⁹³ La contemporaine, FP RES 150, *Maryvonne*, n° 3, 16 avril 1940, p. 2.

retour... », « vous êtes plus heureux que nous, parce que... ». À tous ces slogans, répondez qu'on va créer pour ceux de l'arrière des permissions de détente de 10 jours pour le front. Ça réussit toujours⁷⁹⁴.

L'inversion des situations, sous l'œil ironique et moqueur du rédacteur, témoigne de l'étrangeté d'une guerre où les civils se plaignent davantage que les militaires, et où les militaires se porteraient mieux que l'arrière. L'inversion est reprise dans *Teuf Teuf*, toujours sur un ton humoristique et acide, envers cet arrière égoïste aux yeux des soldats, qui ne partage pas leurs souffrances :

J'ai découvert comme ça que j'ai été bien idiot d'arriver au pays avec l'idée que tout le monde me recevrait à bras ouverts, me ferait des cajoleries et des dorlotteries ; c'est toi qui a eu raison de m'apprendre que je ne suis pas malheureux ici j'irai même jusqu'à dire que je suis beaucoup plus heureux que toi⁷⁹⁵.

Ou encore, dans *Ici Lorette* :

Ne vous attendez pas, surtout, à faire figure de héros. Si vous arrivez sale, boueux, crottés, ne croyez pas qu'on vous jettera des regards admiratifs, que les enfants diront, en vous montrant du doigt « Il en vient »... Vous vous exposerez seulement à des comparaisons peu flatteuses, pour vous, avec les jeunes embusqués, calamistrés et tirés à quatre épingles de l'arrière [...] Quant à vous, vous êtes tenté de dire à votre tour, avec un peu d'amertume et de dégoût : « Tout de même, quelle drôle de guerre⁷⁹⁶!

L'expression de « drôle de guerre » réapparaît, décrivant la guerre comme étrange, mais surtout décevante : les civils ne considèreraient ainsi pas la guerre de 1939-1940

⁷⁹⁴ La contemporaine, FP RES 156, *Le Royal Tordu*, n° 7, 28 mars 1940, p. 4.

⁷⁹⁵ La contemporaine, 4P RES 292, *Teuf Teuf*, n° 2, 25 décembre 1939, p. 2.

⁷⁹⁶ La contemporaine, FP RES 146, *Ici Lorette*, n° 1, date non mentionnée, p. 2.

comme une vraie guerre, qui expose les soldats au danger, et qui amèneraient une certaine forme de reconnaissance ou de respect. L'absence de cette reconnaissance révèle en creux un malaise dans l'armée française, celui de son manque de légitimité au front. Les derniers extraits d'articles montrent une moquerie de l'arrière, incapable d'endurer une vie qui semble aux soldats bien plus facile, une ironie teintée d'aigreur. Le fossé qui s'est creusé entre l'arrière et le front se révèle plus profond qu'une simple méfiance envers les embusqués et les affectés spéciaux, évoqués précédemment. « L'amertume et le dégoût » naît de cet arrière qui ne prend pas conscience de la difficulté des conditions de vie des soldats, du poids de l'ennui et de l'attente, des combats sporadiques à la frontière, et finalement de la guerre. Le capitaine Gendreau, de passage à Paris en novembre 1939, décrit sa perception de la capitale :

Paris n'a pas changé d'aspect. Des sacs de terre protègent certains monuments, en général les moins beaux, et tout le monde porte avec gravité son masque à gaz. Mais le pays ignore la guerre⁷⁹⁷.

La critique récurrente du pays qui oublie la guerre pour retomber dans le quotidien du temps de paix est héritée de la Première Guerre mondiale, quand les soldats rentraient en permission et découvraient un front domestique encore festif malgré les privations des soldats⁷⁹⁸. La permission de détente devient un moment où les soldats doivent rappeler aux civils que la guerre a bien lieu à l'Est, et que le calme apparent et trompeur du front ne doit pas faire oublier au pays qu'il est en guerre. *Jusqu'aux boues* pousse la mission des permissionnaires jusqu'à « une lutte constante contre le tempérament des civils⁷⁹⁹ ». L'emploi du terme de « lutte » semble résumer, peut-être violemment, les tensions et le fossé qui se créent entre le front domestique et le front militaire.

Étudier la période de septembre 1939 à mai 1940 passe nécessairement par l'étude des liens entre les militaires et les fronts domestiques. Les contacts épistolaires, puis les

⁷⁹⁷ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 26 novembre 1939, p. 29.

⁷⁹⁸ Cronier, Emmanuelle, *Permissionnaires de la Grande Guerre*, op. cit., p. 273. En 1915 déjà, la permission est le moment où les soldats retrouvent l'arrière, et son mode de vie différent de celles des tranchées : le contraste est parfois, pour les combattants, synonyme d'indifférence aux souffrances des soldats. L'image de « la Parisienne », et des femmes accusées de frivolité, entretient cette défiance entre militaires et civils. Un constat similaire est ébauché en 1939-1940, à la différence que l'inactivité du front militaire semble rendre l'accusation caduque.

⁷⁹⁹ La contemporaine, 4P RES 268, *Jusqu'aux boues*, n° 4, janvier 1940, p. 2-3.

permissions, permettent aux combattants des trois pays de rester en contact avec leurs familles pour lesquelles ils se battent au front. Face à ce rapport de dépendance, les uns devant leur sécurité au sacrifice des autres, les soldats estiment qu'ils méritent une part de reconnaissance et de soutien, qui s'exprime de diverse manière, comme la régularité des lettres et des colis, l'accord de permissions, la fidélité dans le couple, une certaine humilité des civils face à leurs sacrifices. Les permissions cependant, et le retour à l'arrière, marquent une rupture pour de nombreux soldats, surtout français.

* * *

Conclusion de chapitre

Au front, les relations entre civils et militaires s'améliorent et se détériorent au fil des témoignages, et du comportement des combattants. Si la cordialité et l'hospitalité accueillent souvent les soldats, les pillages, les vols, les prix trop élevés et la peur des exactions assombrissent parfois les relations des deux côtés du Rhin. La place des Alsaciens et des Lorrains est parfois problématique dans la cohabitation entre mobilisés français, voire britanniques, et civils, mais est généralement amicale.

Les relations entre civils et militaires ne sont cependant pas toujours au beau fixe. Les combattants reprochent le manque de compréhension, la désinvolture dont les civils font parfois preuve à leur égard. Les civils deviennent des figures d'altérité, qui, sans être ennemis, dégagent chez une partie des combattants, une certaine hostilité, qui renforce des rumeurs de cinquième colonne et d'espions. Dans le même temps, ces fronts domestiques abritent les gens pour lesquels les soldats se battent, et qui, par les lettres, par les colis, entretiennent toujours un lien fort, qu'ils espèrent retrouver un jour.

Les relations entre civils et militaires sont fortement marquées par des différences nationales. Le déficit démographique français, obligeant les hommes les plus âgés à rejoindre les drapeaux, entraîne d'importantes pénuries de main-d'oeuvre dans les usines : l'appel aux affectés spéciaux, qui engendre parfois des injustices ou des abus, attise la jalousie de ceux qui restent au front, voyant dans ces ouvriers spécialisés des embusqués, cherchant à fuir le front. L'inversion des fronts sort d'autant plus marqué que la majorité de la population masculine en âge de porter les armes attend armée et casquée dans les forts et les défenses de la ligne Maginot.

Chapitre 6. Genres en guerre, guerre des genres ?

La nature de la guerre elle-même, par l'absence de combat, nuance la séparation traditionnelle et genrée des fronts, entre un avant militaire, combattant, masculin et viril et un arrière féminin et réconfortant. Comment cette guerre amène-t-elle de nouvelles perceptions des genres en guerre chez les combattants, et en quoi ces évolutions transforment-elles jusqu'à leur identité propre ?

L'importance que prennent les fronts domestiques dans l'effort de guerre au cours de la période de septembre 1939 à mai 1940, importance accrue par l'absence d'offensives de grande ampleur sur le front militaire, met en lumière la mobilisation des femmes dans les sociétés en guerre. Remplaçant les hommes dans les tâches quotidiennes de la sphère privée comme dans les postes laissés vacants de la sphère publique, les femmes s'imposent comme des actrices incontournables de cette guerre sans combat. La situation, qui n'est pas nouvelle et qui rappelle l'engagement des femmes pendant la Première Guerre mondiale, présente cependant des différences importantes avec le conflit précédent.

I. Comment représenter le nouveau rôle des femmes ?

La relation particulière qui existe entre combattants et civiles est particulièrement importante dans les représentations des soldats. Si le combat, entre septembre 1939 et mai 1940 est presque exclusivement une question masculine, la guerre mobilise bien tous les genres.

1. « Du bist nun Offiziersfrau und hast ein Beispiel zu sein » : une séparation genrée des fronts militaires et domestiques ?

Je voudrais servir, mais... Les femmes qui sont prises du désir ardent de servir le pays sont innombrables, toutes veulent être infirmières, s'inscrire à la Défense Passive, etc. L'une d'elles, mère de trois enfants, nous demande si elle doit confier sa petite famille à une parente qui habite au loin, ce qui lui permettrait de se consacrer à un travail qu'elle estime plus utile. Pour une femme, sauf en des cas tout à fait exceptionnels, il n'y a rien au monde de plus utile que de s'occuper elle-même de ses enfants⁸⁰⁰.

Dès septembre 1939 le magazine féminin *Marie-Claire* déclare aux mères de famille souhaitant s'engager activement dans la défense du pays : la maternité passe avant tout. Les réponses sont tout aussi invariables tout au long de la période, transmettant un seul et même modèle auquel les femmes doivent se conformer, et qui s'inscrit dans une séparation genrée des fronts militaires et domestiques. La représentation modèle des femmes européennes par leurs contemporaines reflète l'esprit misogyne et patriarcal de l'époque : les femmes ne peuvent exister qu'à travers la famille, femmes de soldats, mères de leurs enfants. On leur rappelle à chaque instant qu'elles doivent remplacer les hommes mobilisés, certes, mais avant tout au sein de la cellule familiale, comme le souligne toujours *Marie-Claire* : « Vous avez un double rôle à jouer auprès d'eux : celui du père et celui de la mère⁸⁰¹ ».

⁸⁰⁰ BNF-Gallica, 054.108 2, *Marie-Claire*, 15 septembre 1939, p. 16.

⁸⁰¹ *Ibid.*

Comme les publications et les journaux de l'arrière rappellent aux femmes le modèle qu'elles doivent incarner, les soldats sur le front, qui partagent souvent des idées similaires, s'empressent de leur écrire des recommandations semblables. Ainsi, l'*Oberleutnant* Friedrich Spemann insiste auprès de sa femme Elisabeth sur le rôle qu'elle occupe au sein de la famille, alors qu'il se dirige vers la Pologne :

Alors maintenant tu dois garder confiance. Ton rôle est maintenant de protéger les enfants du mieux que tu peux et d'avoir l'énergie que tu aurais besoin autrement en la matière⁸⁰².

Si la maternité semble l'un des piliers de la femme-modèle, d'autres « qualités » sont largement attendues des femmes françaises, britanniques et allemandes. Au même titre que le front domestique soutient le front militaire, les femmes deviennent parallèlement les soutiens des soldats, et doivent se montrer exemplaires aux yeux de leur mari et de la société, comme le demande Spemann à son épouse :

Nous faisons notre devoir, tu es Elisabeth Spemann-Kliem - avec tout ce que mon sang et le tien comportent. Et si tu ne le faisais pour personne d'autre, tu le fais pour moi. Tu es femme d'officier et dois montrer l'exemple, quoi qu'il arrive⁸⁰³.

Cette injonction à l'exemplarité particulier à une femme d'officier - *Offiziersfrau* - se retrouve également en France, ainsi cette une lettre fictive qu'une femme pourrait adresser à son mari et publiée dans le journal du front français *Je passe partout*, de février 1940 :

⁸⁰² Museumsstiftung Post und Telekommunikation, 3.2002.7135, lettre de Friedrich Spemann à sa femme, 1^{er} septembre 1939. « Also nun behalte Du das Vertrauen. Deine Aufgabe ist jetzt die Kinder zu schützen, so gut Du kannst und dabei die Energie zu haben, die Du sonst in solchen Dingen hattest. »

⁸⁰³ *Ibid.* « Wir tun unsere Pflicht, dazu bist du Elisabeth Spemann-Kliem - mit allem, was in meinem und deinem Blut liegt. Und wenn Du es um niemandes willen tatest, tust du es um meinetwillen. Du bist nun Offiziersfrau und hast ein Beispiel zu sein, mag kommen was mag. »

[...] Je reprends la suite quotidienne de mes lettres, que ces dix jours avaient interrompue⁸⁰⁴. Déjà je pense à ce que je mettrai dans ton prochain colis, aux phrases bien douces qu'il faudra te dire pour déloger l'insidieux cafard. Je reprends de loin mon rôle de gardienne de grand, d'inépuisable réservoir de courage et de vaillance ; et pour chacun, je suis à nouveau « la femme d'un mobilisé ». Dououreux honneur⁸⁰⁵...

« *Offiziersfrau* », « femme d'un mobilisé », telles sont les expressions qui rappellent aux femmes leur rôle dans la société. L'auteur anonyme de la lettre fictive et Friedrich Spemann, montrent qu'il s'agit d'un honneur, d'un devoir, d'une tâche importante à remplir non pas pour elles en tant qu'individu, mais pour leur mari, soldat, et par extension pour la société tout entière, une société sous-entendue par le « *niemandes* » dans la lettre de Spemann et par le « pour chacun » dans *Je passe partout*. Elles appartiennent ainsi à une société entièrement tournée vers la guerre.

Le journal du front français *Oasis 508* dresse une liste des qualités que les femmes ont, - ou plutôt doivent avoir - dans un article intitulé tout simplement « Femmes de France » :

[...] des femmes de France habituellement si coquettes et qui savent être si simples : si nerveuses et qui savent se montrer calmement, sereinement résolues ; si orgueilleuses et qui savent être charitables avec tact ; si volages et qui savent nous rester fidèles ; si sensibles enfin, et qui savent ne pas nous montrer leurs larmes⁸⁰⁶.

Ce modèle est en partie hérité de la Première Guerre mondiale. Déjà la section cinématographie aux armées diffusait en 1918 un reportage intitulé *La femme française pendant la guerre* qui vantait les qualités des femmes dans le conflit : la générosité, le bien-

⁸⁰⁴ L'interruption de dix jours dans la correspondance fait souvent référence à une permission de détente : le mobilisé désormais auprès de sa femme ou de sa famille n'a plus besoin d'écrire et la correspondance épistolaire est mise en pause.

⁸⁰⁵ La contemporaine, 4P RES 269, *Je passe partout*, n° 6, février 1940, p. 4.

⁸⁰⁶ La contemporaine, FP RES 151, *L'Oasis 508*, n° 8, 15 avril 1940, p. 2.

être, l'espérance, le réconfort et la joie⁸⁰⁷. Ces qualités reflètent le rôle de soutien qu'occupent les femmes en 1914-1918 dans les représentations des soldats⁸⁰⁸.

Deux décennies plus tard, soldats et sociétés attendent des femmes qu'elles retrouvent cette place entre dévouement et soumission. Le souvenir de la Grande Guerre est présent : de nombreuses critiques avaient déjà été formulées contre les femmes menant ostensiblement un mode de vie de temps de paix, choquant souvent les permissionnaires de retour du front⁸⁰⁹. *Oasis 508* commence par une injonction à la simplicité. Les femmes doivent donc, dans les représentations des soldats, se conformer à une toilette simple, « pratique » selon le terme employé par *Marie-Claire*⁸¹⁰ car la coquetterie serait un affront au sacrifice consenti par les soldats ; on hésite pas à culpabiliser les femmes, ainsi dans l'article « La lettre » publiée dans le journal du front *Je passe partout* :

Et moi-même, ne t'ai-je pas choqué ? Tu avais quitté une femme en larmes, laide d'avoir trop pleuré en quelques heures. Tu en as retrouvé une autre, avec des vêtements que tu n'avais pas choisis, une coiffure nouvelle, un maquillage inattendu [...] As-tu été heureux de ces soins pris pour ton retour ? N'as tu pas eu un peu d'amertume de me retrouver aussi jeune et aussi coquette⁸¹¹ ?

Le terme de coquette encore ; par peur de l'indécence et du manquement à l'éthique, la coquetterie devient un acte anti-patriotique, un affront aux souffrances et aux sacrifices des soldats. Ce reproche, justifié aux yeux des combattants de 1914-1918 par la dureté de leur guerre, survit malgré l'absence de combat à partir de septembre 1939. On incite les

⁸⁰⁷ Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, 14.18 A 975, 1918. THEBAUD, Françoise, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2013[1986], pp. 57-58.

⁸⁰⁸ VIDAL-NAQUET, Clémentine, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, *op.cit.*

⁸⁰⁹ Françoise Thébaud évoque la mode, parfois « extravagante » et critiquée des Parisiennes, tout en nuancant l'exception parisienne. cf. THEBAUD, Françoise, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, *op. cit.*, p. 320. L'historien français Jean-Yves Le Naour évoque également ces tensions entre arrière et front militaire, tensions amenant jusqu'à un « fossé de haine », les soldats reprochant aux femmes une vie légère faite de cinémas et de dancings, contrastant avec la souffrance et le deuil attendus. cf. LE NAOUR, Jean- Yves, « "Il faut sauver notre pantalon". La Première Guerre mondiale et le sentiment masculin d'inversion du rapport de domination. in *Cahiers d'Histoire. Revue d'histoire critique* [en ligne], 84/2001, mis en ligne le 01 juillet 2004, consulté le 19 février 2019, p. 5.

⁸¹⁰ BNF-Gallica, 054.108 2, *Marie-Claire*, 15 septembre 1939, p. 30.

⁸¹¹ La contemporaine, 4P RES 269, *Je passe partout*, n° 6, février 1940, p. 4.

femmes à ne pas être orgueilleuses, à savoir faire passer les soldats avant leur propre personne : leur quotidien difficile doit s'effacer devant celui des soldats, comme le chante Lucienne Boyer, dans *Mon p'tit kaki* : « Surtout n'aie pas d'inquiétude, Mon sort vois-tu, compte fort peu⁸¹². » L'idée est la même, lorsque Annemarie Seifert, épouse ou fiancée de l'*Unteroffizier* Erich⁸¹³, sous-officier allemand versé au 15. *Panzerregiment* de la 5. *Panzerdivision*, lui écrit en septembre 1939 alors qu'il se dirige vers la Pologne : « Très cher, le moment le plus difficile est arrivé pour vous, soldats ; car savez-vous seulement si vous sortirez un jour de cet enfer⁸¹⁴ ? » Et quelques jours plus tard, Annemarie Seifert réaffirme, passant d'un « vous » général à un « toi » plus personnel et intime : « Mais, cher Erich, je ne veux pas te peiner davantage avec mes soucis, car tu dois endurer beaucoup, beaucoup plus de choses⁸¹⁵. »

Dans ce dernier cas, l'expérience de la guerre, les affres du champ de bataille et le risque d'une mort au combat tels que se les imaginent Annemarie l'obligent à minimiser ses propres problèmes. Ces derniers d'ailleurs concernent presque exclusivement la guerre ou la situation d'Erich : Annemarie redoute que la guerre ne s'enlise à l'Est, ou qu'Erich ne se fasse surprendre en service de nuit, autant d'inquiétudes qui se centrent sur le front militaire. Ces inquiétudes se retrouvent chez nombre de femmes de mobilisés dans les différentes armées. Dans une lettre à son mari, Renée Dodat s'excuse et exprime ses remords pour les disputes du temps de paix⁸¹⁶ :

As-tu pu dormir toutes les nuits - et à l'abri -[?] Quand je me réveille la nuit, j'ai bien du souci en pensant à toi - Hier, que j'étais malheureuse n'ayant pas de lettre. J'avais du remords pour le temps où j'attachais de l'importance à des choses sans valeur (larmes pour le permis de conduire - l'emploi du temps aux lycées des bonnes)[.]

⁸¹² La contemporaine, MMF 1641, *Mon P'tit Kaki (Lettre de femme)*, valse chantée, Roger Bernstein, G. Van Parys et Jean Boyer.

⁸¹³ Son nom de famille n'est pas mentionné.

⁸¹⁴ Museumsstiftung Post und Telekommunikation, 3.2002.7118, lettre d'Annemarie Seifert à son ami Erich, 2 septembre 1939. « Liebster, für Euch Soldaten ist wohl jetzt die schwerste Zeit gekommen ; denn wisst ihr denn ob jemals wieder aus diesem Hexenkessel herauskommen werdet ? »

⁸¹⁵ Museumsstiftung Post und Telekommunikation, 3.2002.7118, lettre d'Annemarie Seifert à son ami Erich, 2 septembre 1939. « Aber lieber Erich, ich will Dir Dein Herz nicht noch schwerer machen mit meinen Sorgen ; denn Du musst ja viel, viel mehr aushalten. »

⁸¹⁶ L'absence de lettres de femmes britanniques à leurs maris mobilisés dans les archives consultées limite la comparaison à la France et à l'Allemagne.

Tu ne m'en veux pas au moins. Je voudrais ne te donner que des souvenirs de paix et de bonheur⁸¹⁷.

Remords qui résonnent dans le troisième couplet de *Mon p'tit kaki* :

On vit de beaux jours ensemble
 Mais on n'sait pas en profiter.
 Quand pour son amour on tremble,
 On s'rend compt' de c'qu'on a quitté.
 On regrett' les p'tit's colères,
 Les mots méchants ou insensés ;
 On voudrait rev'nir en arrière
 Afin d'pouvoir tout r'commencer⁸¹⁸.

Les remords de Renée Dodat comme les regrets dans la chanson interprétée par Lucienne Boyer montrent une certaine volonté des femmes à s'effacer, voire à effacer leurs comportements passés devant l'épreuve que leur couple traverse. La culpabilité qui leur est imposée et qu'elles intègrent parfois, renforce leur position à l'arrière, déférente envers le front militaire. Le poids de la Grande Guerre perdue à travers les mentalités militaires comme civiles : les femmes adoptent, elles aussi dans l'expectative du combat, une posture imitant, reproduisant le rôle que la société de 1914-1918 demandait aux femmes de tenir.

Cette mise en retrait volontaire de la part des femmes se fait donc à distance, par la correspondance, à l'instar d'Annemarie Seifert, comme au contact des soldats, ainsi que le rappelle le même article d'*Oasis 508* : intérioriser sa souffrance et ne pas la laisser paraître deviennent alors pour les femmes de soldats un nouveau devoir. Il ne faut ni par des larmes ni par des peurs corrompre le moral des soldats ou leur faire perdre leur combativité, ces émois douloureux prenant souvent place dans les gares, au départ du permissionnaire retournant vers le front. Il n'existe alors, en France, en Allemagne ou au Royaume-Uni, plus qu'une seule souffrance digne d'être revendiquée, celle des mobilisés au combat et toutes les autres lui sont alors subordonnées ou doivent s'effacer. Dans cette division caricaturale

⁸¹⁷ La contemporaine, ARCH 0099, Dodat, 26 septembre 1939.

⁸¹⁸ La contemporaine, *Mon P'tit Kaki (Lettre de femme)*, valse chantée, arch. cit.

entre un arrière fémininisé et un avant masculinisé à outrance, la place des femmes devient adjuvante au moment même où, dans les faits, les fronts domestiques prennent une place toujours plus importante dans la conduite de la guerre, là où le front s'enlise dans l'attente du combat : les femmes deviennent un « effet de réel » qui permet à la masculinité, jouée ou simulée au front, d'être crédible.

L'article « Femmes de France » d'*Oasis 508*, précédemment cité, décrit non seulement les attitudes que les femmes doivent adopter, mais également les activités que ces femmes doivent entreprendre pour soutenir les soldats :

Or ces petits foyers d'accueil⁸¹⁹, épars le long du rail, n'étaient que l'avant-garde de toute une armée de bonnes volontés, le premier signe d'une mobilisation générale des femmes, de toutes les femmes de France, des femmes qui tricotent ; écrivent à leurs filleuls ; composent des douceurs ; expédient des colis, encore des colis, toujours des colis ; font des visites aux malades et aux blessés dans les hôpitaux ; quêtent dans les gares et les théâtres ; fabriquent des jeux de société ; pansent en somme toutes les blessures : celles du corps, celles du cœur et des nerfs, les plus redoutables de toutes, peut-être dans cet universel blocus des énergies masculines⁸²⁰.

Avant-garde, armée, mobilisation générale : le champ lexical de la guerre évoqué par l'auteur de l'article n'est pas choisi au hasard. Le parallèle entre femmes et soldats montre une « armée » du front domestique qui prend en charge le soutien moral du soldat. Le journal rassure son lectorat composé de soldats en décrivant un arrière sous contrôle, attentionné et hiérarchisé, qui n'existe que pour le soutenir. L'article omet, sans doute sciemment, toutes les tâches et métiers que les femmes ont dû remplir devant le départ des mobilisés : travaux des champs, gestion des commerces, mobilisation dans les usines, etc. Elles sont cantonnées, dans cette représentation-modèle perçue par les soldats, à des rôles traditionnels dans une société patriarcale, où le travail des femmes pourtant n'est pas valorisé. Toutes les activités décrites par *Oasis 508* sont liées au soldat, réduit dans le texte

⁸¹⁹ Ces petits foyers d'accueil sont les haltes de repos tenues par des femmes sur le chemin des permissionnaires.

⁸²⁰ La contemporaine, FP RES 151, *L'Oasis 508*, n° 8, 15 avril 1940, p. 1.

à l'expression de « blocus des énergies masculines », et qui le renvoie à sa double passivité : celle au quotidien liée à l'attente dans les bunkers de la ligne Maginot, et celle dans sa relation avec l'arrière, recevant attention et colis.

En France, ce modèle de femme se retrouve dans la figure de la marraine de guerre, héritée elle-aussi de la Première Guerre mondiale. Nées au cours de l'année 1915, les marraines de guerre écrivaient des lettres et envoyaient des colis aux soldats n'ayant pas de famille ou dont les familles ne pouvaient pas leur écrire, notamment parce qu'elles se trouvaient en zone occupée⁸²¹. La France fut un des seuls pays à autoriser ce système, malgré les risques d'espionnage qui ont entraîné leur interdiction dans l'armée britannique. En 1939-1940, ces femmes reprennent le rôle de mère ou d'épouse de substitution auprès d'un ou plusieurs soldats.

La fonction première des marraines de guerre est d'apporter un soutien moral à leurs filleuls mobilisés, en lui écrivant ou lui envoyant des colis pour améliorer son quotidien. Les journaux du front, régulièrement envoyés à l'arrière, parfois même vendus lors de galas de charité, assurent la mise en relation entre les marraines et les soldats. De nombreuses petites annonces fleurissent, collectives ou individuelles. Certaines annonces ont un ancrage régional. Ainsi, *Maroc-Chacal*, journal du front du 1^{er} régiment de Zouaves alors déployé dans le Nord de la France, fait un appel aux marraines sur son territoire d'incorporation éponyme, le Maroc :

Françaises et bienfaitrices du Maroc. Adressez vos colis pour les zouaves nécessiteux ou sans famille : « Pour les zouaves nécessiteux » Capitaine AUBRAT, 1^{er} régiment de Zouaves - CCR. Secteur postal 513⁸²².

Dans ce régiment, les demandes de marraines sont donc centralisées par un officier du régiment, qui se charge de redistribuer ensuite les différents colis ; dans d'autres régiments, ce sont les foyers de soldat qui les reçoivent avant de répartir les envois entre les soldats dans le besoin.

⁸²¹ ALARY, Eric, *La grande guerre des civils*, Paris, Perrin, 2018 [2013], p. 515 et suivantes.

⁸²² La contemporaine, FP RES 149, *Maroc Chacal*, n^o 1, décembre 1939, p. 3.

Figure 40. Tu sais ce que c'est qu'une Marraine, toi ?

Figure 41. Lettre à la Marraine.

Deux modèles de marraines semblent émerger. Le premier renvoie à des marraines anonymes ou collectives, comme l'illustre *La Pomme* (Figure 40)⁸²³ : le soldat ne sait pas encore qu'il a une marraine lorsque celle-ci lui envoie un colis. Il se demande alors ce qu'est une marraine, et la confond avec les huîtres : les Marennes d'Oléron. Le paquet a sans doute été récupéré, comme dans le cas du 1^{er} régiment de Zouaves, par un officier ou un responsable de foyer et redistribué au soldat. Le second modèle correspond à ces marraines établissent des liens personnels avec leurs filleuls, donnant lieu à un échange épistolaire, comme l'illustre la carte postale (Figure 41)⁸²⁴. Cette dernière replace le soldat directement au front, représenté par une profonde tranchée et des barbelés : l'évocation de la Grande Guerre est double, tant dans le décor que dans l'interaction entre le filleul et sa marraine de guerre. Le colis, ouvert, laisse apercevoir son contenu : une bouteille, sans doute d'alcool, et des tablettes de chocolat.

De nombreux journaux du front chercheront à avoir leur propre marraine. C'est le cas par exemple d'*Azur et Jonquille* qui remercie ses trois marraines pour chacune de ses compagnies, notamment une certaine « Mrs Arburthot qui lui a fait don, pour l'aider à naître, d'une machine à écrire⁸²⁵ », du *Petit Écho du GRDI 77*, marrainé par Dolly Flor,

⁸²³ La contemporaine, FP RES 230. *La Pomme*, n° 4, 27 mars 1940, p. 3.

⁸²⁴ Mémorial de Caen, ARCH 22254. Carte postale.

⁸²⁵ La contemporaine, 4P RES 1943, *Azur et Jonquille*, n° 3, 20 mars 1940, p. 3.

« célèbre vedette des Ambassadeurs de Cannes⁸²⁶ », ou de *Bautzen 39*, dont la photo de la marraine, l'actrice Arlette Guttinger, orne la cinquième page de son premier numéro⁸²⁷, ou encore de « Franchise militaire », présentant l'une des marraines du 246^{ème} régiment d'infanterie, Madeleine Charnaux⁸²⁸, major du Corps Féminin de l'Aéronautique et Chevalier de la Légion d'Honneur ; un choix qui contraste avec les autres marraines photographiées, souvent actrices ou vedettes. Le *Culbuteur*, le journal du front du 2^{ème} escadron moto du 3^{ème} groupe de reconnaissance de division d'infanterie, possède une marraine particulière, l'actrice Alice Cocéa⁸²⁹. Avec Roger Capgras, directeur du Théâtre de Paris, elle organise deux galas de charité, dont les fonds sont destinés à soutenir la presse du front. Ces galas, liés à une représentation théâtrale, permettent de rapporter respectivement 42 800⁸³⁰ et 23 500 Francs pour les journaux du front⁸³¹. Ce dernier gala s'est tenu le 29 janvier 1940 et était au bénéfice exclusif des journaux du front.

Le 4^{ème} escadron du 17^{ème} groupe de reconnaissance de corps d'armée, quant à lui, est *marrainé* par le corps de ballet de l'Opéra-Comique. Le journal de l'unité, *Le Rhinocéros*⁸³², dans la définition qu'il donne de ses marraines, emploie notamment les termes de « magnifiques » et de « ravissantes », qui dénotent une pointe de séduction ou de flirt dans la relation qu'entretient le filleul avec sa marraine. Cet aspect séducteur, très loin de l'idée d'origine des marraines de guerre mais qui était déjà très présent dès la Première Guerre mondiale, est d'ailleurs assumé par certains soldats qui recherchent une marraine⁸³³. Ainsi, à la 6^{ème} division d'infanterie nord-africaine, les chasseurs passent des petites annonces dans le journal de l'unité, *Servir* :

Chasseur L, 24 ans, 1m68. Brun, yeux bleux[sic.], sans famille
recherche marraine au minois agréable pour échange
correspondance et... amitié. »

⁸²⁶ La contemporaine, FP RES 129, *Bautzen 39*, n°5, p. 5.

⁸²⁷ La contemporaine, FP RES 229, *Le Petit Écho du GRDI 77*, n° 1, 15 novembre 1939, p. 2.

⁸²⁸ La contemporaine, FP RES 144, *Franchise militaire*, no 2, 2 décembre 1939, p. 1.

⁸²⁹ La contemporaine, 4P RES 211, *Le Culbuteur*, n° 7, février 1940, p. 3.

⁸³⁰ La contemporaine, FP RES 148, *Le manche de pioche*, n° 3, janvier 1940, p. 3.

⁸³¹ La contemporaine, 4P RES 235, *Le Barbu*, n° 7, février 1940, p. 2.

⁸³² La contemporaine, 4P RES 881, *Le Rhinocéros*, 24 mars 1940, p. 1.

⁸³³ ALARY, Eric, *La Grande Guerre des civils*, op. cit., p. 519.

Sergent chasseur J.M., 29 ans, 74 Kg, 1m71. Brun, libre...
échangerait correspondance et photo avec marraine⁸³⁴.

Ressemblant fortement aux petites annonces de célibataires déjà en vogue dans les journaux d'avant-guerre, ces courts billets montrent l'ambiguïté du rôle de marraine. Cette dernière n'apparaît plus seulement comme un soutien moral et financier, mais également comme une présence féminine, certes lointaine, mais qui compense l'absence de femmes sur le front. Le rôle de la marraine de guerre semble finalement détourné de son origine première. Les premières permissions accordées, à partir de décembre 1939, donnent l'espoir aux filleuls de rencontrer leurs marraines. Ainsi le rappelle l'article intitulé « Marraines » dans *Rouge Vert* :

On se dit : « Voyons, comment sera-t-elle ? La trouverai-je aussi belle que sur les photos qu'elle m'a envoyées ? Le soin de sa voix, l'éclat de ses yeux, seront encore pour moi un mystère... Serai-je déçu... ou charmé ? »

Car si l'on pense lui dire sa gratitude pour la joie, la distraction que ses lettres ou ses envois nous ont procurés, maintenant qu'une entrevue est possible et imminente, on devient exigeant sur ses qualités physiques, manigancant secrètement de lui faire, un brin de cour⁸³⁵.

La relation épistolaire et platonique évolue alors vers une rencontre physique, souvent espérée par les soldats dans une dualité du rôle des marraines : la photo apparaît comme centrale dans ces correspondances et elle est souvent. Glissée dans la correspondance ou dans un colis, elle est, au même titre que le reste des envois, un soutien moral, apportant une évasion civile à une vie militaire pleine d'ennui et d'attente. Ainsi dans la lettre, sans doute fictive ici aussi, du *Manche de pioche*, où un pionnier tout aussi inventé que la lettre, Aladin Labourrache, écrit à sa marraine : « J'ai fini par vous idolâtrer car vous m'aviez envoyé votre photo, deux boîtes de pâté et une jarretelle⁸³⁶. »

⁸³⁴ La contemporaine, 4P RES 287, *Servir*, 11 février 1940, p. 6.

⁸³⁵ La contemporaine, 4P RES 286, *Rouge Vert*, n° 8, mars 1940, p. 3. Il s'agit du journal du front du 11^{ème} régiment de la Légion Étrangère

⁸³⁶ La contemporaine, FP RES 148, *Le manche de pioche*, n° 2, 20 novembre 1939, p. 1.

Si l'histoire et les personnages sont inventés, l'envoi d'une jarretelle, pièce de lingerie évoquant la sensualité et la séduction, ne semble cependant pas impossible ; il suffit de rappeler que les envois à connotation érotique existaient déjà pendant la Première Guerre mondiale⁸³⁷, pour apaiser la frustration sexuelle des soldats sur le front. Le même soldat fictif Aladin reproche par la suite à sa marraine d'entretenir trop de soldats-filleuls, et notamment un affecté spécial, ces soldats retirés du front pour être mobilisés dans des usines. Il conclut sa lettre en sous-entendant que son rôle de marraine n'est qu'une façade pour une véritable « industrie », et qu'en réalité, elle profite de la guerre et de son genre pour soutirer de l'argent aux soldats lors de leur permission. Il conclut qu'il préfère alors retrouver sa femme et ses enfants plutôt que de lui rendre visite lors de sa permission, non sans l'avoir insultée d'« hétaïre sardanapalesque⁸³⁸ » et accusée d'être une fausse marraine et de coucher avec l'affecté spécial. L'accusation de prostitution, liée à celle de profiteuse de guerre avait déjà été prononcée en 1914-1918. Il est cependant intéressant de noter la différenciation faite entre les fausses et les vraies marraines, qui elles, se conforment au modèle de femmes défendu par la société et les soldats.

Ce modèle, représentant des femmes attentionnées et altruistes, renforce la division genrée entre un avant militaire, combattant et masculin et un arrière dévoué et féminin. La tournure que prend la guerre ne semble cependant pas valoriser ce modèle. Alors que l'avant s'enfonce dans un sommeil léger, l'arrière se réveille : la guerre quitte le front terrestre pour être menée sur les mers, les propagandes française et britannique expliquent à leurs soldats l'importance de la guerre économique, une guerre menée dans les usines, sur les fronts domestiques. Les femmes ne sont plus cantonnées à un seul rôle de soutien moral, mais leur énergie est mise à profit pour l'effort de guerre, s'éloignant par là des clichés misogynes que les soldats essaient de leur imposer.

⁸³⁷ L'historien français Jean-Yves Le Naour rappelle d'ailleurs dans la préface de son ouvrage consacré à une correspondance épistolaire amoureuse et érotique entre un soldat et sa femme pendant la Première Guerre mondiale, que ce genre d'envoi, sans être courant, n'était cependant pas isolé. LE NAOUR, Jean- Yves, *Des tranchées à l'alcôve, Correspondance amoureuse et érotique pendant la Grande Guerre*, Paris, Imago éditions, 2006.

⁸³⁸ La contemporaine, FP RES 148, *Le manche de pioche*, n° 3, janvier 1940, p. 1.

2. « Dear me! Miss Betty, d'yer know what old Sir Reginald would have said if he'd lived to see girl soldiers ? » : femmes mobilisées, femmes en uniforme

Les soldats, français, britanniques et allemands, s'ils évoquent les femmes à de nombreuses reprises, ne les représentent que rarement mobilisées. Les femmes sont avant tout décrites comme des épouses, des fiancées, des mères ou des marraines – des civiles des fronts domestiques – et endossent rarement le rôle de mobilisée.

Pourtant, tout comme pendant la Première Guerre mondiale, la rareté de la main-d'œuvre masculine, désormais au front entraîne l'emploi progressif d'une main-d'œuvre féminine. La mobilisation française, qui touche une part de la population masculine bien plus importante qu'en Allemagne ou au Royaume-Uni, vide les campagnes alors que toutes les récoltes ne sont pas terminées, que les vendanges, débutant à l'automne, ne sont pas encore faites. Le journal du front *La Rascasse* décrit l'une de ces récoltes en octobre 1939, mettant en scène notamment une personne fictive, Catherine, décrite au début de l'article comme une jeune citadine coquette :

[...] La terre de France est menacée vers l'Est... Des jeunes garçons pleins de courage et de volonté vont la défendre mais la terre est aussi menacée de l'intérieur. Les richesses qu'elle distribue généreusement, les indispensables richesses vont être gâchées, perdues, et il faut aussi les défendre. Comme les femmes qui travaillent avec ces hommes sont dévouées et soucieuses ! ... Comme elles devinent quelle tâche grave elles accomplissent ! ... Le pays continuera à servir ceux qui le servent. [...] Catherine, en quelques secondes perçoit tout cela. Elle comprend la magnifique leçon des vendanges de guerre. [Elle] vient prendre place à côté d'une vendangeuse. Et jusqu'au soir, dédaignant sa neuve fatigue, sous le soleil et dans le vent, elle accomplira, pareille à d'autres, son rôle de jeune femme française⁸³⁹.

⁸³⁹ La contemporaine, 4P RES 282, *La Rascasse*, n° 1, octobre 1939, p. 2.

Les vendanges sont abondamment commentées, à commencer par les *Journaux de guerre*, ces actualités cinématographiques projetées uniquement aux soldats français et tournées par le service cinématographique aux armées. Dans les cinquième et sixième *Journaux de guerre*⁸⁴⁰, respectivement datés du 20 octobre et du 4 novembre 1939, deux reportages portent sur les vendanges, en Champagne, en Provence et en Alsace, seule région à être présentée deux fois - le choix de la région renvoyant à cette terre frontalière pas si lointainement encore arrachée à la France. Il existe cependant un important décalage entre le commentaire du présentateur et les images projetées. Dans les deux vidéos, le commentaire insiste sur la sérénité avec laquelle l'armée française peut détacher une partie de ses troupes mobilisées pour les affecter à des tâches civiles, nonobstant la présence des femmes, pourtant visibles à l'écran. La présence des femmes aux champs n'est pas une nouveauté : les femmes ne découvrent pas le travail avec la guerre, pas plus qu'elles ne l'ont découvert avec 1914-1918⁸⁴¹.

La mobilisation des femmes et sa perception auprès des soldats français restent toujours dans une logique de soumission, de dévouement de l'arrière pour le front combattant. L'article de *La Rascasse* rappelle bien que « le pays continuera à servir ceux qui le servent », tout comme l'invisibilisation des femmes dans le texte des *Journaux de guerre*, alors même qu'elles sont présentes à l'écran, renforce finalement le discours patriotique, laissant la focale, posée sur les soldats, définir ces derniers comme les acteurs principaux des vendanges, présents ainsi à la fois sur le front militaire comme sur le front domestique.

La propagande officielle des Bulletins Hebdomadaires d'Information publiés par le Commissariat à l'Information à destination des officiers et de l'armée rappelle, à plusieurs reprises, la mobilisation des femmes dans l'économie française. Elle insuffle également l'idée selon laquelle les femmes ne veulent pas décevoir les hommes de leur famille, un mari, un fils. Dans l'article « La paysanne française dans la guerre⁸⁴² », l'auteur rappelle qu'une femme ne peut gérer une ferme sans l'aide d'« un stagiaire ou un commis », voire

⁸⁴⁰ Etablissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, J5, *Journal de guerre* n° 5, semaine du 20 octobre 1939, et *Journal de guerre* n° 6, semaine du 27 octobre 1939.

⁸⁴¹ THEBAUD, Françoise, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, *op. cit.*

⁸⁴² Service Historique de la Défense, 7N 2579, Bulletins Hebdomadaires d'Information n° 8, 9 décembre 1939.

d'un voisin, toujours d'un homme, et qu'elles ne travaillent que le temps de la guerre, puisque, « la guerre finie, ils reprendront le métier ».

La réalité cependant est tout autre. Le monde paysan n'est pas le seul à connaître une forte mobilisation féminine. Le gouvernement français a besoin d'utiliser la main-d'œuvre féminine, afin de maintenir la productivité de l'industrie française⁸⁴³, et notamment celle d'armement. La manufacture d'armes de Chatellerauld passe, entre le 15 août 1939 et le 18 juin 1940, de 80 à 1248 femmes employées. Le service des postes emploie de jeunes femmes pour remplacer ses 35 000 hommes mobilisés. Les soldats français sont d'ailleurs informés du travail des femmes dans les usines par les actualités cinématographiques, comme lors de la diffusion, dans le *Journal de guerre* n° 19, du 10 février 1940, d'une visite d'une cartoucherie⁸⁴⁴. On voit bien que le travail des femmes en France n'est pas anecdotique, mais un phénomène de grande ampleur.

Alors pourquoi la faible mention du travail des femmes, à la campagne comme dans les usines, dans les récits et les témoignages des soldats ? La mobilisation des femmes en France est problématique : elle est l'aveu d'une puissance démographique en berne, qui ne peut conserver à la fois son front militaire et son front industriel garnis d'hommes, comme en temps de paix. En Allemagne comme au Royaume-Uni cela s'explique également par le faible recours à la main d'œuvre féminine au début de la guerre. Alors que la France, mobilisant pas moins de 29 classes d'âge⁸⁴⁵, se prive d'une grande majorité de ses hommes, manque de main d'œuvre et recrute alors, sur la base du volontariat, de nombreuses femmes, à commencer par les femmes de mobilisés, dont les foyers perdent souvent leur revenu principal avec le départ des forces masculines au front, le Royaume-Uni et l'Allemagne, pour des raisons différentes, respectivement une mobilisation plus lente et une puissance démographique plus importante⁸⁴⁶, ne créent pas de pénurie dans leurs usines lors de la mobilisation générale.

⁸⁴³ DIAMOND, Hanna, *Women and the Second World War in France, 1939-48*, Harlow, Pearson Education Limited, 1999, p. 30.

⁸⁴⁴ Etablissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, J19, *Journal de guerre* n° 19, semaine du 10 février 1940.

⁸⁴⁵ GRECARD, Fabrice, *La drôle de guerre, l'entrée en guerre des Français, septembre 1939 - mai 1940*, Paris, Belin, 2015, p. 90.

⁸⁴⁶ KROENER, Bernhard, MÜLLER, Rolf-Dieter, UMBREIT, Hans, *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg. Organisation und Mobilisierung des deutschen Machtbereichs. Erster Halbband. Kriegsverwaltung, Wirtschaft und personelle Ressourcen. 1939-1941.*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1988, p. 710.

En effet, au Royaume-Uni, si la mobilisation générale touche tous les hommes de 18 à 41 ans, depuis le *Military Training Act* de mai 1939, le recensement des classes d'âge des hommes mobilisables ne commence que le 21 octobre 1939 pour les hommes de 20 à 23 ans, et en mai 1940, seuls les hommes âgés jusqu'à 27 ans ont été enregistrés⁸⁴⁷. Dans le même temps, la part que représente les femmes dans l'industrie mécanique britannique évolue très faiblement, de 10,5% en juin 1939 à 13,2% un an plus tard⁸⁴⁸. Il n'en demeure pas moins qu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, les femmes sont également sollicitées pour rejoindre des organisations comme la *Women's Land Army*, organisation civile créée en 1917 appelant les femmes à travailler aux champs pour remplacer les hommes mobilisés et réactivée en juin 1939⁸⁴⁹.

La participation féminine à l'effort de guerre allemand appartient à un registre différent : celui de l'idéologie. Le régime national-socialiste insiste en effet sur les femmes comme les mères du peuple, celles qui, alors que les hommes combattent au front, doivent servir le pays en enfantant⁸⁵⁰. Pour autant, les femmes allemandes sont mobilisées comme main d'œuvre, à commencer dans l'agriculture, où l'exploitation de la terre par des petites fermes familiales encouragent la mobilisation féminine, un travail souvent non rémunéré qui pré-existait à la guerre. Pour autant, le nombre de femmes allemandes mobilisées entre 1939 et 1940 semble stagner, si ce n'est décroître⁸⁵¹. Le journal de soldats *Westfront* propose cependant, dans son numéro du 4 novembre 1939, un article écrit par Erich Borchers, intitulé « Des jeunes filles au travail derrière le *Westwall*⁸⁵² » :

Qu'est-ce qu'un reportage sur le travail des jeunes filles a à faire
dans un journal de soldat ? Ne commence pas à te plaindre, vieux

⁸⁴⁷ ANGUS, Calder, *The People's War, Britain 1939-1945*, London, Pimlico, 1992[1969], p. 51.

⁸⁴⁸ SMITH, Harold L., « The Womanpower Problem in Britain during the Second World War », in *The Historical Journal*, Vol. 27, n° 4 (December, 1984), p. 926.

⁸⁴⁹ DRIFTE, Collette, *Women in the Second World War*, Barnsley, Pen & Sword, 2011, p. 141.

⁸⁵⁰ RUPP, Leila J., *Mobilizing women for war, German and American Propaganda 1939-1945*, Princeton, Princeton University Press, 1978, p. 17. L'historienne américaine compare la mobilisation des femmes allemandes et des femmes américaines pendant la Seconde Guerre mondiale.

⁸⁵¹ *Ibid.*, p. 76. L'étude de Leila Rupp montre que le nombre de femmes dans la main d'œuvre allemande ne progresse que de 1% entre 1939 et 1944, le régime nazi remplaçant le départ des hommes au front par l'incorporation dans sa force de travail de prisonniers de guerre et de travailleurs étrangers plutôt que de faire appel aux femmes.

⁸⁵² Bundesarchiv Freiburg, RH 45-128, *Westfront*, n° 8, p. 2. « Arbeitsmädchen hinter dem Westwall. » Erich Borchers est un journaliste allemand qui publiera notamment après la guerre ses mémoires sur son implication comme agent de l'*Abwehr*, les services de renseignement du Reich, dans le démantèlement d'un réseau de résistance français.

guerrier. [...] Devant nos femmes et jeunes filles efficaces, qui « tiennent la boutique » à la maison, nous ne pouvons qu'ôter nos casquettes avec respect. C'est pour cette raison que nous rédigeons dans *Westfront* un beau reportage sur nos chères filles⁸⁵³.

Éloge des femmes, d'une part, rappel de leur rôle traditionnel à l'arrière et au sein de la maison, introduit par l'adverbe « *daheim* » : l'article véhicule auprès des soldats la propagande nationale-socialiste classique concernant la place des femmes dans la société allemande. Il continue sur sa lancée, évoquant ensuite le travail des femmes :

Derrière la forte protection du *Westwall*, le travail quotidien poursuit son cours habituel au pays avec calme et sécurité. Là où les hommes enrôlés pour le service militaire ont disparu, les femmes ont sauté dans la brèche. Sur ce front domestique des femmes, le service du travail féminin [*weibliche Arbeitsdienst*] occupe une place importante. En particulier dans le domaine de l'aide à l'agriculture, de nouvelles tâches apparaissent, importantes et difficiles mais aussi, et pour cela, d'autant plus belles et satisfaisantes. A la frontière ouest du Reich, il était particulièrement important de sauver la riche récolte⁸⁵⁴.

L'article évoque enfin l'obligation pour les jeunes femmes, de 20 et 21 ans, soit deux classes d'âge, de rejoindre le service du travail féminin, ou *weibliche Arbeitsdienst*, et de passer notamment un examen médical, le *Musterung*, étape semblable à celle que les hommes passent avant leur incorporation, avant d'être engagées pour servir le peuple et la « petite patrie » - *für Volk und Heimat*. La représentation des femmes dans la propagande pour les soldats se mêle au-delà des frontières, entre les richesses généreusement distribuées

⁸⁵³ *Ibid.* « Was hat ein Bericht über Arbeitsmädchen in der Soldatenzeitung zu tun ? Nur nicht gleich gemerkt, alter Krieger. [...] Vor unseren tüchtigen Frauen und Mädeln, die daheim den « Laden schmeissen », können wir nur vor Hochachtung die Mütze abnehmen. Und gerade deswegen schreiben wir in der « Westfront » mal einen schönen Bericht über unsere lieben Mädeln. »

⁸⁵⁴ *Ibid.* « Hinter dem starken Schutz des Westwalls geht das Tagewerk in der Heimat seinen gewohnten Gang ruhig und sicher weiter. Wo die zum Heeresdienst eingezogenen Männer fehlen, sind die Frauen in die Bresche gesprungen. In dieser Heimatfront der Frauen nimmt der weibliche Arbeitsdienst eine besondere Stellung. Ganz besonders in der Landwirtschaftshilfe erwachsen ihm neue, grosse und schwere, deshalb aber auch umso schönere und befriedigendere Aufgaben. An des Reiches Westgrenze zumal galt es den reichen Gegen der Ernte zu bergen. »

par la terre, décrites dans l'article de *La Rascasse*⁸⁵⁵, et l'importance de sauver la riche récolte, « *den reichen Gegen der Ernte zu bergen* » dans *Westfront*, la terre défendue par de jeunes hommes ou la protection accordée par le *Westwall*.

Les différences nationales cachent un même constat, l'absence de la mobilisation des femmes dans les représentations des soldats. La perception des femmes dans les trois sociétés reste dominée par une morale masculine et patriarcale renvoyant les femmes à leur condition de mère ou d'épouse modèles, rôles fortement décrits et encouragés chez les soldats comme dans la presse des trois pays. Les mentions des femmes dans l'industrie ou aux travaux des champs sont peu communes, et malgré les rares mentions, témoignent d'une misogynie, présente d'une part dans les instances décisionnelles, pour le Royaume-Uni et l'Allemagne nazie, qui refusent de les embaucher - malgré le nombre important de femmes sans emploi - et d'autre part chez les combattants eux-mêmes. Le cas français apparaît comme l'exemple typique : alors que les femmes sont mobilisées en masse, le déni ou l'invisibilisation de leur travail, y compris lorsqu'elles sont présentes à l'écran comme dans le cas des *Journaux de Guerre*, rassurent les combattants français. D'une part, la mobilisation importante des femmes dans l'industrie et dans l'agriculture expose la faiblesse démographique française, rappelant que tous les hommes capables de porter les armes sont mobilisés et qu'ainsi la France ne dispose pas d'une importante réserve mobilisable. D'autre part, le travail des femmes est l'un des piliers de l'inversion des fronts et de la domination progressive qu'exerce le front domestique sur le front militaire. Les femmes investissent les usines au moment où la propagande française, et britannique, justifie la longueur et l'ennui de la guerre par la guerre économique, menée à l'arrière, justement dans les fronts domestiques : elles deviennent, avec les affectés spéciaux, les véritables actrices de la victoire et de la guerre, et assurent le rôle de premier plan qu'elles enlèvent à des hommes en uniforme certes, mais qui ne côtoient pas le combat.

C'est dans un autre article, mais toujours dans le même journal du front, *La Rascasse*, que l'idée d'un combat du front domestique apparaît le mieux. Il est d'ailleurs nommé sans équivoque « L'autre victoire », et raconte l'histoire d'une femme de mobilisée, d'une paysanne, dressant le parallèle entre cette femme et sa mère, veuve de guerre de 1914-1918, et décrivant sa vie sans son mari, à devoir travailler tout en s'occupant de sa

⁸⁵⁵ La contemporaine, 4P RES 282, *La Rascasse*, n° 1, octobre 1939, p. 2.

famille. Les deux représentations des femmes sont désormais réunies, d'une part la paysanne mobilisée, pour le pays, et d'autre part la mère de famille et épouse fidèle. L'article explique la baisse de moral de cette paysanne, lasse et fatiguée. Et, dans une ultime envolée patriotique, l'auteur, anonyme, conclut :

Et alors, un miracle se produisit : il lui sembla que ses forces étaient revenues tout à coup, que son découragement s'était envolé. Elle s'était dressée, résolue, elle n'abandonnerait pas, elle non plus, la femme du paysan français. Elle ferait comme sa mère, morte à la tâche. Elle gagnerait cette victoire obscure, anonyme, ingrate peut-être, mais la plus belle, la plus glorieuse, parce qu'elle est à la fois un exemple et un symbole de la femme française. Elle gagnera la victoire de l'arrière⁸⁵⁶.

En célébrant à la fois la mobilisation des femmes françaises, l'inscription du front domestique dans une tâche résolument féminine et l'indéfectible soutien du front domestique au front combattant, l'article s'attache également à prouver qu'une baisse du moral à l'arrière est possible, tout comme celle que traverse l'armée française au cours de l'hiver 1939-1940. Au final tout cela n'est que passager. L'auteur enfin évoque la Première Guerre mondiale, omniprésente sur le front domestique, mettant même en parallèle la mort du père au front et celle de la mère, morte à la tâche, à l'arrière. À nouveau, l'inversion du front est rappelée au soldat : la victoire de l'arrière, la victoire des femmes est « la plus belle, la plus glorieuse », contrairement aux discours récurrents du moment honorant la victoire par les armes.

Cette inversion du front, de manière moins marquée, peut être notée dans l'article précédemment cité de *Westfront*, « Des jeunes filles au travail derrière le *Westwall*⁸⁵⁷ », qui l'intégration des femmes de 17 à 25 ans au *Reichsarbeitsdienst*. Ce service est mis en place presque dès l'entrée en guerre, le 4 septembre 1939, et est imposée à toutes les femmes n'exerçant pas un emploi à temps plein, qui ne sont pas étudiantes ou apprenties ou dont la

⁸⁵⁶ La contemporaine, 4P RES 282, *La Rascasse*, n° 7, mars 1940, p. 4

⁸⁵⁷ Bundesarchiv Freiburg, RH 45-128, *Westfront*, n° 8, p. 2.

présence n'est pas requise dans une exploitation familiale⁸⁵⁸. L'emploi du champ lexical de la guerre et de la mobilisation, par des termes comme *Heimatfront der Frauen*, front domestique des femmes ou *Musterung*, l'examen médical préparant l'incorporation dans l'armée, renforce la mobilisation des femmes dans la lutte contre l'ennemi. L'article termine sur les phrases suivantes :

Le front du service de la main d'œuvre féminine à l'Ouest existe.
[...]Les jeunes filles au travail ont été appelées et ont pris leurs positions de guerre sur le front intérieur⁸⁵⁹.

L'idée d'un front féminin qui se dresse aux côtés du front militaire permet de rassurer les soldats, tout comme l'article « L'autre victoire » de *La Rascasse*, en montrant une union entre le front militaire et le front domestique. Si les femmes mobilisées ne sont pas appelées soldats, elles rejoignent néanmoins leurs *Kriegspositionen*, leur position de combat sur le front, ou *Heimatfront*. L'idéologie nazie ajoute également une troisième composante à la mobilisation des femmes :

Elle est incroyablement fière de cette tâche et c'est pourquoi elle se sent obligé de défendre son mari avec une gaieté évidente, elle sait qu'elle contribue aussi par sa force à aider le Führer⁸⁶⁰.

Les femmes mobilisées allemandes décrites dans la propagande allemande servent donc à la fois leur *Heimat* par dévouement patriotique, leur mari, dans une logique traditionnelle et patriarcale, et leur Führer, rappelant l'idéologie nazie.

Dans les trois armées, la mobilisation des femmes dans l'industrie et dans l'agriculture ne doit pas faire oublier l'emploi de femmes dans d'autres fonctions, liées à la

⁸⁵⁸ HAGEMANN, Karen, « "Jede Kraft wird gebraucht". Militäreinsatz von Frauen im Ersten und Zweiten Weltkrieg. », in THOSS, Bruno et VOLKMANN, Hans-Erich, *Erster Weltkrieg, Zweiter Weltkrieg*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2002, pp. 79-106, p. 92.

⁸⁵⁹ Bundesarchiv Freiburg, RH 45-128, *Westfront*, n° 8, p. 2. « Die Front des weiblichen Arbeitsdienstes im Westen steht. [...] Die Arbeitsmädchen wurden gerufen und haben ihre Kriegspositionen in der Heimatfront bezogen. »

⁸⁶⁰ *Ibid.* « Auf diese Aufgabe ist sie unsagbar stolz und gerade darum fühlt sie sich verpflichtet, ihren Mann zu stehen, mit einer selbstverständlichen Fröhlichkeit, sie weiss, dass auch sie mit ihren Kräften beiträgt, dem Führer zu helfen. »

guerre ou à l'armée, et ce dans les trois armées. Viennent tout d'abord, dans une attribution toute genrée, les femmes qui prennent soin des soldats, comme les infirmières ou les cantinières.

Ainsi, le journal britannique *Blighty* présente régulièrement des femmes au contact des soldats, portant la blouse de l'infirmière ou l'uniforme militaire.

Figure 42. *if he'd lived to see girl soldiers...*

Figure 43. *Le pantomime.*

La publicité pour le cirage (Figure 42)⁸⁶¹, qui joue sur l'étonnement, si ce n'est la réprobation, d'un vieux majordome, pour faire passer son slogan, montre les réticences d'une partie de la société face à l'incorporation des femmes dans l'armée, y compris pour des tâches non combattantes et malgré l'expérience de 1917-1918, les femmes du *Women's Army Auxiliary Corps* portant déjà un uniforme pendant la Première Guerre mondiale. Étonnement, réprobation, mais également moquerie et raillerie. C'est ainsi que le second dessin (Figure 43)⁸⁶² représente un sergent, homme, face à une compagnie de femmes en uniforme, leur faisant danser le french cancan, ridiculisant ainsi ces femmes et réduisant leur fonction à celle de danseuses.

⁸⁶¹ British Library, LOU.LON 160 [1940], 17 février 1940, p. 29. « Dear me ! Miss Betty, d'yer know what old Sir Reginald would have said if he'd lived to see girl soldiers? »

⁸⁶² British Library, LOU.LON 160 [1940], 9 mars 1940, p.17. « I think it was a mistake to have let the Sergeant to go to the pantomime last night ! »

La dimension misogyne ne s'arrête pas à l'iconographie. Le journal britannique publie en effet des articles qui, toujours sous couvert d'humour, véhicule des représentations sexistes et péjoratives de ces femmes mobilisées. Ainsi, en mars 1940, une pleine page est réservée à l'histoire de quatre femmes, toutes mobilisées dans des services différents. La première s'enfuit quand elle apprend qu'elle doit conduire un camion et non la voiture de l'adjudant. La seconde s'engage chez les Wrens⁸⁶³ :

Muriel est devenue une WREN,
Avec la pénurie d'hommes.
Chaque fille doit faire sa part.
Mue aurait sûrement réussi
Dans la salle des gardes, mais elle se trouve,
Profondément dans une salle en sous-sol,
La romance n'a eu pas l'air de venir,
En comptant les jarres de rhum⁸⁶⁴.

Le journal moque les femmes qui se mobilisent et dont la finalité serait de trouver un mari soldat. La collusion entre engagement féminin et romance se retrouve dans la plupart des histoires racontées par l'auteur, insistant implicitement sur l'impossibilité d'un engagement désintéressé, ou patriotique, ou militant, et sur son rapport systématique aux hommes. Les deux autres femmes présentées par l'auteur, l'une volontaire au VAD, *Voluntary Aid Detachment*, organisation civile d'infirmières, et l'autre à l'ARP, *Air Raid Precautions*, organisation civile également, destinée à la construction d'abris antiaériens, finissent respectivement par être mises à la porte pour avoir outrepassé leur rôle de mobilisées, pour être redevenues femmes. L'article apparaît comme particulièrement misogyne et défend la prérogative masculine à porter l'uniforme, décrivant les femmes comme incapables de tenir ce rôle.

Les représentations des femmes mobilisées du soldat britannique Gaskin ne diffèrent pas beaucoup de celles véhiculées par *Blighty* :

⁸⁶³ Les Wrens, Women's Royal Naval Service, sont une unité féminine non-combattante de la Royal Navy.

⁸⁶⁴ British Library, *Blighty*, LOU.LON 160 [1940], 23 mars 1940, p. 8. Muriel became a WREN, / With the scarcity of men. / Every girl should do her bit. / Mue could surely make a hit / In the Wardroom, but she found, / Deep in a storeroom underground, / Romance didn't seem to come / Counting empty jars of rum.

Il y avait une paire navires-hôpitaux à l'ancre juste au large des côtes avec ces charmantes infirmières et soeurs de la reine Alexandra alignées le long du bastingage⁸⁶⁵.

Les « *Queen Alexandra Sisters and Nurses* » appartiennent à un corps particulier d'infirmières, créé originellement par la reine Alexandra, épouse du roi Edward VII, au début du XX^{ème} siècle. Gaskin en utilisant l'adjectif « *lovely* », renvoie ces infirmières à leur genre : elles sont moins mobilisées que femmes, comme chez le soldat allemand Rudolf W., côtoyant au cours de son affectation à l'Ouest, des femmes travaillant à la cuisine de son unité : « Chez nous à la cantine sert une fille qui a beaucoup grandi⁸⁶⁶. » Ou encore, alors qu'il traverse une gare au cours de son voyage en train : « Le Secours populaire national-socialiste partageait du café. Il y avait de gentilles jeunes filles⁸⁶⁷. »

Les femmes sont partout renvoyées à des critères physiques, vues comme de potentielles partenaires, pas comme des mobilisées.

Quelques exceptions existent cependant, notamment l'article « Georgia Hamilton, l'infirmière du monde ». Dans ce long article de *Blighty* daté de février 1940, la journaliste Helen Nobel dresse le portrait de Georgia Hamilton, déjà paru dans *La Dépêche du Centre* : docteure en médecine et infirmière engagée dans de nombreux conflits, comme la Première Guerre mondiale, la guerre du Chaco entre la Bolivie et le Paraguay, en Abyssinie grâce au soutien de la Croix-Rouge Internationale, au Soudan, et en Espagne, menant des équipes d'infirmières issues de la population autochtone. Georgia Hamilton apparaît comme une femme active, agissant seule, ou entourée d'autres femmes, qui contraste avec la domination masculine ambiante. L'auteure ajoute :

Georgia Hamilton, qui porte d'énormes lunettes à monture en écaille de tortue comme un homme d'affaire, a une distraction favorite -

⁸⁶⁵ Imperial War Museum, documents.1603, Gaskin, p. 21. « There were a couple of Hospital Ships at anchor just off shore with those lovely Queen Alexandra Sisters and Nurses lining the rails. »

⁸⁶⁶ Deutsche Tagebucharchiv, 1768-1, Rudolf W., p. 15-16. « Bei uns in der Kantine bedient ein Mädchen, das prima gewachsen ist. »

⁸⁶⁷ *Ibid.*, p. 19. « Die Nationalsozialistische Volkswohlfahrt verteilte Kaffee. Es waren nette Mädchen. »

celle de se désigner en homme. « Quand j'étais très jeune », s'exclame-t-elle en riant, « ils m'ont baptisé 'No Sex-Appeal'⁸⁶⁸. »

La confusion des genres, dans un article d'un journal à destination des soldats, semble osée et rappelle à nouveau cette inversion des fronts ; présenter une femme active et aventureuse à un moment où les soldats attendent sur un front immobile renforce l'idée d'un arrière toujours plus présent et toujours plus actif dans une guerre où les soldats sont dépossédés de leur fonction combattante. La finalité de l'article n'est cependant pas d'offrir au féminisme une tribune dans un journal de soldats, mais de montrer les ressources, ici humaines dont disposent les États-Unis, encore neutres dans la guerre : c'est moins le genre de Georgia Hamilton que sa nationalité qui rassure les soldats britanniques sur l'engagement, plus ou moins proche des États-Unis, comme en 1914-1918, et sur la justesse de leur lutte, puisqu'en 1940, elle se trouve en France, aux côtés des soldats britanniques et français.

⁸⁶⁸ British Library, LOU.LON 160 [1940]*Blighty*, 24 février 1940, p. 12. « Georgia Hamilton, who wears huge tortoiseshell-rimmed spectacles like a business man, has one favorite distraction - that of disguising herself as a man ! « When I was quite young, » she exclaimed, laughing, « they baptised me 'No Sex-Appeal.' »

II. La recomposition de la virilité et de la masculinité combattantes

L'importance prise par les femmes dans le déroulement de la guerre, par leur mobilisation, par leur engagement sous l'uniforme, par leur rôle de soutien à l'arrière, renverse progressivement les genres belligérants, l'absence de combat aidant. L'inversion des fronts, dont l'intensité varie suivant les pays, impose aux soldats une nouvelle lecture de leur rôle et de leur identité dans la guerre en cours.

1. « Et nous nous sommes mis à quatre pattes pour rechercher morceaux de papier et brins de ficelle afin d'envelopper nos virilités » : des virilités et des masculinités usées par l'attente et la campagne

Chez les peuples qui vivent dans une paix perpétuelle, la virilité se dessèche (sic). Toutes les vertus qui rendent l'homme aimable pour la femme se racornissent (re-sic) et se dépravent. Dans un peuple les sacrifices sanglants ne doivent pas être unilatéraux. Il est impossible d'exiger des femmes qu'elles continuent inlassablement de donner des enfants au peuple sans que l'homme de son côté fasse des sacrifices aussi sanglants⁸⁶⁹.

Rapporté et publié en avril 1940 dans un des bulletins hebdomadaires d'information produit par le Commissariat Général à l'Information à destination des officiers, ce court passage est un extrait de discours prononcé par le docteur nazi Robert Ley, à la tête du *Reichsarbeitsdienst*, à l'occasion de Pâques. Utilisé par la propagande française pour dénoncer le bellicisme allemand, l'extrait évoque par ailleurs une virilité qui se dessèche par temps de paix. Cette virilité ne pourrait-elle pas s'écorner dans les représentations des soldats, non pas par la paix mais par l'attente dès septembre ou octobre 1939 ? Alors que les modèles virils promus par les différents États montrent des hommes combattifs et actifs, les expériences vécues par les soldats de l'automne 1939 au printemps 1940, malgré leur diversité, invitent à une remise en question de la virilité.

⁸⁶⁹ Service Historique de la Défense, 7N 2579, Bulletin hebdomadaire d'information, n°25, 10 avril 1940, note IV « La Pâque nazie et la déesse Ostara ».

Le verbe « racornir » choisi par le docteur Ley et traduit ainsi par le Bulletin hebdomadaire d'information n'est pas anodin, et bien qu'il renvoie dans le discours aux vertus de l'homme, la définition du terme, i.e. se dessécher tout en durcissant et en diminuant de volume⁸⁷⁰ évoque une vérité plus anatomique. C'est d'ailleurs le même terme, racornir, que le soldat André Giroud utilise pour parler de virilité le 20 décembre 1939 :

Distribution de cartouches. Exclamations : ah ! enfin ! Deux paquets pour chacun. Quoi de plus pressé que de les ouvrir et de ranger les balles dans les cartouchières. Ces deux poches de cuir racorni allaient pouvoir se gonfler de ce qui constitue en somme la virilité du soldat sur le champ de bataille. Mais Rivière [le sergent] accourt : « Arrêtez, il est défendu d'ouvrir les paquets. Il faut attendre un ordre ! » Oh ! Quel air désolé il prit en voyant nos balles toutes nues ! « Une seule chose à faire, allez, je ne veux pas que le lieutenant m'engueule, remettez ça en paquets ! » Et nous nous sommes mis à quatre pattes pour rechercher morceaux de papier et brins de ficelle afin d'envelopper nos virilités⁸⁷¹.

L'anecdote rapportée par Giroud est intéressante, montrant le rapprochement fait entre la virilité et le métier des armes par l'intermédiaire d'objets militaires, comme les « deux poches de cuir racorni qui se gonflent », ou « les balles toutes nues », comparées directement à la virilité du soldat, voire à ses attributs anatomiques, eux-mêmes au repos. Elle montre surtout que cette « virilité » créée de toutes pièces pour l'occasion, qui apparaît quand arrive les balles, comme si elle n'existait pas depuis le début de la guerre, se retrouve encadrée, règlementée et finalement humiliée par l'autorité militaire, qui ordonne que cette virilité soit finalement emballée, cachée : en l'absence de combat, pas de virilité.

La virilité fait parti du modèle du combattant, dans chaque armée. Est alors rejeté le soldat qui s'en détourne. La comparaison avec les femmes devient alors un leitmotiv pour critiquer les soldats les moins combattifs ou les moins enjoués. Le soldat allemand Kurt W. l'explique dès septembre 1939 :

⁸⁷⁰ La définition est celle du trésor de la langue française.

⁸⁷¹ La contemporaine, O 233163, Giroud, 20 décembre 1939, p. 118.

Apparemment, les sous-officiers nous voient comme leurs camarades. Mais ou bien je suis un *Nachrichtenmann*⁸⁷², ou bien je suis assigné en tant que fille à tout faire [*Mädchen für alles*] et je dois alors m'occuper du « bien-être » du sous-officier⁸⁷³.

La dualité montre bien l'attente que les sous-officiers allemands ont de leurs hommes, l'incapacité d'effectuer son travail étant sanctionné par des tâches assimilées au genre féminin, des tâches qui dévirilisent ceux qui les effectuent, qui le fait sortir de cette camaraderie. Cette camaraderie entre soldats et sous-officiers, véhicule un idéal particulier, masculin et agressif, encouragé et développé dans les années 1930 par les nazis théoriciens de la *Volksgemeinschaft*⁸⁷⁴.

La binarité de la phrase introduite par la conjonction double *entweder* et *oder*, traduite par ou bien / ou bien, renforce l'opposition entre les deux propositions présentant chacune deux modèles, l'un viril et caractérisé par le *Nachrichtenmann*, le soldat, l'autre féminin et introduisant le terme de *Mädchen*, jeune fille. Cette opposition n'est d'ailleurs pas spécifique à l'armée allemande ou ni à la période de septembre 1939 - mai 1940, mais rappelle le sexisme fortement ancré dans les sociétés contemporaines. Ainsi, lors d'une visite médicale peu de temps avant la guerre, le soldat français Claude Delaunay évoque lui aussi son accusation de faiblesse en des termes misogynes :

Il [le médecin militaire] cria, éructa plutôt : « L'aérophagie n'est pas une maladie d'homme mais de femme nerveuse ! Si vous revenez vous plaindre de ça, je vous fous huit jours de prison. »
De toute façon, la thérapie s'annonçant pire que le mal, je continuai à déguster sans me plaindre les inévitables fayots et lentilles bien grasses de l'ordinaire. Finalement j'ai dû m'habituer à ce régime viril puisque j'en suis sorti à peu près vivant⁸⁷⁵.

⁸⁷² Soldat appartement au corps des Transmissions dans la Wehrmacht.

⁸⁷³ Deutsches Tagebucharchiv, 84-1, Kurt W., 13 septembre 1939. « Anscheinend sehen uns die Unteroffiz. als ihre Buschen an. Aber entweder bin ich Nachrichtenmann und mache prompt meinen Dienst oder ich bin eingeteilt als Mädchen für alles und habe dann für das "Wohlergehen" der Uffz. zu sorgen. »

⁸⁷⁴ KÜHNE, Thomas, « Comradeship. Gender Confusion and Gender Order in the German Military, 1918-1945 », in HAGEMANN, Karen et SCHÜLER-SPRINGORUM, Stefanie, *Homefront. The Military, War and Gender in Twentieth-Century Germany*, Berg, Oxford-New York, 2002, pp. 233-254, p. 239.

⁸⁷⁵ La contemporaine, O 205117, Claude Delaunay, p. 20-21.

De nouveau, l'opposition est marquée entre un modèle viril, qui ne peut supporter la douleur et une femme sensible. L'idée selon laquelle les femmes semblent plus fragiles que les hommes réapparaît ici, dans les propos du médecin de l'unité. La comparaison, dans le cas de Delaunay comme dans celui de Kurt W., avec une femme, insiste sur la séparation des genres en guerre, excluant ainsi les femmes du métier des armes.

L'inversion des rôles, à finalité humoristique, présente également la guerre comme un milieu propice à une dévirilisation des combattants. Le journal britannique *Blighty* utilise ce procédé à plusieurs reprises, insistant surtout que les femmes portant désormais l'uniforme. En effet, de nombreuses femmes britanniques rejoignent les rangs des unités féminines de l'*Army Territorial Service* ou du *Women's Royal Naval Service*, entre autres. L'humour permet alors de renverser les codes établis par la division genrée du temps de guerre : les femmes deviennent les égales de leur homologue masculin le temps d'une histoire drôle ou d'un dessin humoristique. Le comique vient alors de l'exceptionnalité de la situation, moquant alors les hommes impliqués, et remettant en question les prérogatives toutes masculines des militaires.

Figure 44. *Imaginez-vous qu'un colonel du haut commandement auxiliaire féminin n'a rien de mieux à penser que vos chaussettes*⁸⁷⁶ ?

Figure 45. *D'homme à homme, pour ainsi dire, que feriez-vous d'une friponne, Capitaine*⁸⁷⁷.

La représentation du Colonel du Haut Commandement auxiliaire féminin (Figure 44), debout et en uniforme, faisant face à son mari, assis et reprisant ses chaussettes, s'amuse à renverser les représentations traditionnelles du couple en guerre, présentant davantage l'homme en uniforme et la femme en civile. Ce renversement n'est pas la seule cause du rire : publié dans un journal à destination des soldats, la dévirilisation de l'homme devient double, d'une part par son statut de civil, d'autre part par son activité. L'appellation « Colonel du *Women's Auxiliary High Command* » fait cependant penser que l'auteur ne s'est pas renseigné sur les différentes branches féminines de l'armée britannique. En effet, le *Women's Auxiliary High Command* est sans doute référence au *Women's Auxiliary Army Corps*, formé en 1917, mais dissous après la Première Guerre mondiale. En 1939, trois services auxiliaires féminins existent dans l'armée britannique : l'*Auxiliary Territorial Service*, ou ATS, le *Women's Royal Naval Service*, ou WRNS dont les membres sont communément appelées *Wrens*, et le *Women's Auxiliary Air Force*, rattachés respectivement à l'Armée de Terre, la Marine et l'Armée de l'air 73. La confusion peut cependant être rendue possible car la femme qui prend la tête de l'ATS en 1939 a déjà exercé des responsabilités au sein du WAAC pendant la Première Guerre mondiale : il

⁸⁷⁶ British Library, LOU.LON 23 [1939], *Blighty*, n 8, 9 décembre 1939, p. 18. Légende : « Do you imagine a Colonel of the Women's Auxiliary High Command has nothing better to think of than your socks ».

⁸⁷⁷ British Library, LOU.LON 40 [1940], *Blighty*, n 20, 2 mars 1940, p. 20. Légende : « As man to man, so to speak, what would you do with a minx like that, Captain ? »

s'agit de la *Chief Controller* Helen Gwynne-Vaughan, dont pourrait être inspirée la femme officier sur le dessin de *Blighty*.

L'arrivée des femmes dans l'armée britannique, puis leur accession à des grades de plus en plus élevés dans les corps féminins de l'Armée, remet en cause le lien qui unit métier des armes et virilité. L'illustration de *Blighty* le note par une discussion entre une femme sergent, probablement de l'ATS, et un capitaine de l'armée britannique, qui regarde une femme, portant une robe et un casque : accoutrement fantasque qui renforce le sexisme lié à la scène, entre une femme sergent incapable de discipliner ses recrues, et une *minx*, une « friponne » soldate (Figure 45), qui rappelle la frivolité des femmes, stéréotype récurrent dans la société et dans l'armée britannique. L'historienne britannique Lucy Noakes souligne d'ailleurs que l'engagement des femmes est vu comme une preuve de cette « 'Frivolous' femininity », qu'elle oppose à l'engouement patriotique masculin⁸⁷⁸. L'expression « d'homme à homme » témoigne enfin de cette association entre virilité et armée. L'inclusion de femmes dans cette virilité peut la mettre en péril, aux yeux des soldats : la présence de la femme qui danse semble décrédibiliser la soldate.

L'exemple de cette perte de virilité le plus caractéristique semble cependant se répandre dans l'armée française et prend la forme d'une rumeur, celle du bromure. Certaines nouvelles dans l'armée britannique évoqueraient également le versement de bromure dans le thé des soldats⁸⁷⁹. Cet anaphrodisiaque aurait été versé par l'Intendance dans la nourriture, notamment le vin, afin de réduire les désirs sexuels des combattants français, et physiquement, de les empêcher d'avoir une érection. Le 15 décembre 1939, le journal du front *Poilu 39* publie un article intitulé « Bromure ou pas bromure », qui raconte l'histoire présentée comme authentique de femmes s'étant déplacées à l'état-major afin d'évoque le bromure :

Ces femmes étaient venues voir leurs maris⁸⁸⁰ : elles étaient fraîches, ardentes, pleines du désir de bien faire, avides de répondre aux espoirs qu'avaient mis en elles leurs compagnons légitimes.

⁸⁷⁸ NOAKES, Lucy, *Women in the British Army, War and the Gentle Sex*, op. cit., p. 105.

⁸⁷⁹ FERRIS, P. « Bromide in the Tea » in *Sex and the British : A Twentieth Century*, London, Michael Joseph, 1993.

⁸⁸⁰ WILLIAMS, Maude et WILKIN, Bernard, *French Soldiers' Morale in the Phoney War, 1939 - 1940*, op. cit., p. 42. La venue des femmes sur le front était tolérée, mais n'était pas autorisée par l'armée française.

Hélas... Cent fois hélas, ces femmes prodiguèrent en vain à leurs époux sevrés...leurs attentions les plus délicates : le résultat fut décevant. [...] Certaines de ces dames se confièrent leurs déconvenue[sic.], les hommes en firent autant et bientôt ce ne fut qu'un cri unanime : « c'est le bromure » clamaient les hommes dont l'humiliation était grande⁸⁸¹[...].

L'article présente ensuite une seconde histoire, au cours de laquelle un soldat a recours à une prostituée mais ne peut « consommer », à cause du bromure. L'auteur pose alors la question de l'existence du bromure, mais préfère s'abstenir de réponses, présentant plutôt différents avis, tantôt partisans, souvent détracteurs, décrivant les soldats comme des eunuques, et recommandant de les laisser partir au combat « avec toutes leurs armes », considérant alors que la force combative et militaire des soldats se trouve également dans les attributs sexuels masculins. L'ambiguïté s'impose entre la volonté de rassurer les soldats et le doute qui subsiste sur l'existence du bromure, expliquant que s'il n'existe aucune directive générale quant à l'introduction de l'anaphrodisiaque dans la nourriture de l'Intendance, et que cette décision serait prise au niveau du chef d'unité.

D'autres journaux du front, comme *Charge réduite*, en janvier 1940, vont jusqu'à faire l'apologie du bromure :

Comment un homme jeune et vigoureux pourrait-il rester tant de mois hors de votre emprise sans chercher à trouver comme on dit chaussure à son pied, si ce bromure contre lequel vous êtes montées, ne venait apporter un calme bienfaisant à ses ardeurs⁸⁸² ?

S'adressant aux femmes de soldats, l'article essaie de justifier l'emploi du bromure par la possibilité d'adultère des soldats, et par la volonté de calmer les ardeurs des soldats. Ces articles, défendant l'utilisation du bromure, sont rares, et la plupart des mentions du bromure servent à dissiper la rumeur. Ainsi, à la suite de l'article précédent de *Charge réduite*, un autre article, intitulé « Rapport du Toubib⁸⁸³ » se charge de rassurer les hommes

⁸⁸¹ La contemporaine, 4P RES 220, *Poilu* 39, n 3, 15 décembre 1939, pp. 1-2.

⁸⁸² La contemporaine, FP RES 134, *Charge réduite*, n 3, janvier 1940, p. 2.

⁸⁸³ *Ibid.*

sur l'absence de bromure. Pour rassurer les lecteurs, l'auteur, qui signe Docteur F., avance trois arguments : l'absence de femmes, son expérience personnelle et enfin l'émotion due à l'état de guerre. Il finit cependant par accepter de faire analyser par le pharmacien de l'Hôpital d'Orientation et d'Evacuation la nourriture que mangent les soldats. L'analyse vise alors à rassurer les soldats : aucune trace de bromure.

Il est difficile de dater l'apparition de la rumeur, mais les mentions du bromure semblent commencer à l'hiver 1939-1940. *L'Aigle Blanc* 137, journal du front du 137^{ème} régiment d'infanterie, dans son numéro de décembre 1939, attribue l'origine de la fausse nouvelle à Radio-Stuttgart, tout comme *Je pique*, autre journal du front publié deux mois plus tard :

Or doncques, on nous raconte - toujours via Stuttgart -, que le vin que l'Intendance sert à nos poilus serait non « baptisé », mais « bromé ». Et la dose serait suffisante pour, qu'en quelques lampées, le coq qui l'absorbe soit, ipso facto, transformé en chapon⁸⁸⁴.

Cette mauvaise plaisanterie avec laquelle on nous casse... les oreilles est maintenant éculée. Une seule méthode pour en venir à bout : Confiance en soi. Méthode infaillible pour terrasser cette sinistre invention de la propagande ennemie⁸⁸⁵.

Les soldats, français, britanniques et allemands sont entourés de rumeurs et de fausses nouvelles qui circulent : permissions, départs, propagandes, etc. Déjà, pendant la Première Guerre mondiale, les rumeurs avaient intéressés de nombreux témoins, comme le linguiste français Albert Dauzat ou l'historien Marc Bloch. Ce dernier écrit d'ailleurs, dans ses *Réflexions sur les fausses nouvelles* : « Une fausse nouvelle naît toujours de représentations collectives qui préexistent à sa naissance ; elle n'est fortuite qu'en apparence, ou, plus précisément, tout ce qu'il y a de fortuit en elle c'est l'incident initial, absolument quelconque, qui déclenche le travail des imaginations, mais cette mise en branle

⁸⁸⁴ La contemporaine, FP 127 RES, *L'Aigle Blanc* 137, n 2, décembre 1939, p. 3.

⁸⁸⁵ La contemporaine, FP RES 147, *Je Pique*, n 5, février 1940, p. 5.

n'a lieu que parce que les imaginations sont déjà préparées et fermentent sourdement ⁸¹.» Rejetée sur la propagande allemande, souvent surestimée par les soldats français, il semblerait plutôt que la rumeur vienne du fait que l'on mélange le vin avec de l'eau. Comme beaucoup de rumeurs, il est difficile d'en connaître l'origine exacte.

La rumeur du bromure apparaît au moment où l'armée française traverse une grave crise du moral à l'hiver 1939-1940. Le contexte apparaît alors propice à la diffusion d'une rumeur touchant directement à la virilité des soldats : l'importance grandissante accordée à la guerre économique et le blocus, étayée par des conférences suggérées par le Commissariat Général à l'Information, alliée à l'absence de combat, redéfinissant la relation entre le front et l'arrière en défaveur du premier, le sentiment d'inutilité et d'impuissance dans une guerre des nerfs qui ne cesse de se prolonger, la dégradation des rapports face à l'autorité militaire, etc. Toutes ces conditions font de l'armée française un excellent terreau à la diffusion de la rumeur du bromure.

Le bromure réapparaît au fil des descriptions et des discussions, sur tous les supports, souvent sur le ton de l'humour. Une histoire drôle sur le bromure circule dans les journaux du front :

[...] Et le bromure ? D'où c'est qui vient ? de l'étranger ou de France ?

- J'sais pas ben mais j'crois que c'est de la contrebande⁸⁸⁶.

Cette histoire drôle, dont une variante paraît dans *La Rascasse*, en mars 1940 également⁸⁸⁷, joue sur le terme de contrebande, faisant références aux propriétés supposées, mais néanmoins fausses, d'anaphrodisiaque, ainsi qu'à une possible importation depuis l'étranger, comme l'Allemagne, par exemple. L'humour passe également par des illustrations mettant en scène le bromure.

⁸⁸⁶ La contemporaine, 4P RES 881, *Le Rhinocéros*, n°8, 24 mars 1940, p. 3

⁸⁸⁷ La contemporaine, 4P RES 282, *La Rascasse*, n°7, mars 1940, p. 4.

Figure 46. Carte postale. Entre la Ligne Maginot et l'arrière⁸⁸⁸.

Sur cette carte postale (Figure 46), le chauffeur, tombé en panne, se demande s'il n'y a pas du bromure dans son essence. Présenté à nouveau par l'angle de l'humour, le bromure devient cependant un bouc-émissaire facile pour tout ce qui semble aller de travers. C'est également le sens que prend l'article « Carnet rose » du journal du 2^{ème} groupe du 364^{ème} régiment d'artillerie à longue portée, *À la 3-6-4-deux* :

N'a-t-on pas dit que les 155 tiraient trop lentement et trop près parce que les charges avaient été influencées par des émanations de bromure ! ! Si vous avez le cerveau...lent...C'est le bromure...Si vous avez des engelures...C'est le bromure...⁸⁸⁹.

Ces traits d'esprit n'ont pas pour unique finalité le divertissement et le rire, mais également de combattre la rumeur, en dénonçant l'absurdité du bromure, le présentant comme la cause de tous les maux des soldats.

Pourtant, la rumeur semble s'accrocher durablement dans les représentations des soldats. Le soldat français Albert Vidalie écrit :

⁸⁸⁸ Mémorial de Caen, MEMO_ARCH_22247, Carte postale, *Entre la ligne Maginot et l'arrière*.

⁸⁸⁹ La contemporaine, 4P RES 224, *À la 3-6-4-deux*, n 3, 15 décembre 1939, p. 3.

Le jus n'est pas mauvais. On en boit chacun un deuxième quart. Champognard dit qu'il faut qu'on en profite, parce qu'ils ne vont pas tarder à nous refiler du bromure en masse dans le café et le pinard⁸⁹⁰.

Le capitaine français Pierre Gendreau semble confirmer cette croyance, lorsqu'il note dans son journal à la date du 11 avril 1940 :

L'Intendance est accusée d'ajouter perfidement un peu de bromure au vin. Le mélange, paraît-il, a la propriété diabolique de rendre les hommes impuissants, de leur interdire la moindre gaillardise. Aussi voit-on des ivrognes chevronnés ne plus boire que de l'eau, surtout à la veille d'une permission. Une drogue peut-elle contrarier à ce point la nature ? J'incline à le croire. C'est à un philtre que Tristan et Yseult attribuaient leur passion⁸⁹¹.

Les soldats français semblent persuadés de l'incorporation de bromure dans leur nourriture. L'adjectif « bromuré » devient régulièrement épithète au terme de vin. Un certain nombre de soldats essaie de se procurer du vin auprès des débits de boisson civils, des paysans, ou demandent à leurs familles de leur envoyer du vin par colis, car ils estiment ce vin pur de tout bromure. De même, lorsque les permissionnaires reviennent, ils apportent souvent des vivres et de l'alcool réputé sans bromure dans l'unique but de rester des hommes, de ne pas perdre ce qui fait leur masculinité.

La rumeur du bromure, sans doute l'une des plus importantes dans l'armée française de l'hiver 1939 au début des hostilités en mai 1940, viendrait amoindrir la valeur combative des soldats : sur l'impuissance militaire, ressentie depuis l'entrée en guerre en septembre 1939, se greffe une supposée impuissance virile, masculine et sexuelle, redéfinissant l'identité du soldat : « Bromure : Erreur militaire enlevant à la troupe sa faculté de pénétration⁸⁹². »

⁸⁹⁰ La contemporaine, S 33211, Vidalie, p. 26.

⁸⁹¹ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 11 avril 1940, p. 43.

⁸⁹² La contemporaine, FP RES 149, Maroc Chacal, n 3, février 1940, p. 2.

Impuissance militaire et impuissance sexuelle, facilitée par l'utilisation du champ lexical de l'acte sexuel et celui de la guerre, comme autour du terme de « pénétration » dans la définition du bromure de *Maroc Chacal*, se renforcent mutuellement, entraînant toujours davantage le moral des soldats vers le bas. En perdant leur virilité, par le bromure, les soldats estiment qu'ils perdent également leur ardeur au combat, comme si virilité, masculinité et ardeur combattante étaient intrinsèquement liées.

2. « Mais Mars avec Vénus n'agit pas autrement » : la reconquête de la représentation masculine et virile du combattant

Si l'érotisme et l'érotisation semblent rares, sinon absents des témoignages et des archives allemands, ils sont à l'inverse particulièrement présents dans les sources françaises et britanniques.

En novembre 1939, le lieutenant français Pierre Gendreau écrit dans son journal :

Le lieutenant Fagot a vaillamment culbuté une fille aux cheveux rouges ; mais Mars avec Vénus n'agit pas autrement⁸⁹³.

La comparaison entre le soldat et le dieu grec de la guerre renforce cette réaffirmation de la virilité, liant intrinsèquement la guerre et le sexe. L'affinité existant entre la guerre et l'amour, antérieure à la période de 1939-1940, est couramment employée, décrivant souvent l'amour comme la continuation de la guerre, par les mêmes moyens. Ainsi, l'utilisation du champ lexical du combat est souvent reprise pour illustrer les interactions entre des militaires et des civiles, les détournant de leur sens premier pour qu'ils définissent des situations amoureuses. Les exemples sont foison, comme dans *Charge réduite*, journal du 155^{ème} régiment d'artillerie de position, illustre son journal d'un soldat en uniforme enlaçant une femme, avec pour légende : « Que pensez-vous de l'encercllement⁸⁹⁴? ».

Blighty présentant régulièrement des femmes accompagnées de soldats, avec comme légendes « En convoi⁸⁹⁵ » ou bien « Encore un raid réussi⁸⁹⁶ ». Le 17 février 1940, *Blighty* propose une explication du terme *On reconnaissance* en représentant deux soldats se retournant au passage d'une jeune femme⁸⁹⁷. Le parallèle est fait entre la reconnaissance sur le champ de bataille et l'observation insistante d'une femme à l'arrière. Ce parallèle est le même que dans une série de vignette d'un journal du front français, le *Char rieur*, qui

⁸⁹³ La contemporaine, O 57149, Gendreau, 24 novembre 1939, p. 29.

⁸⁹⁴ La contemporaine, FP RES 134, n^o 3, janvier 1940, p. 2.

⁸⁹⁵ British Library, LOU.LON 160 [1940], *Blighty*, n^o 22, 16 mars 1940, p. 29

⁸⁹⁶ British Library, LOU.LON 23[1939], *Blighty*, n^o 10, 23 décembre 1939, p. 3. « Another successfull raid by the R.A.F. »

⁸⁹⁷ British Library, LOU.LON 160 [1940], *Blighty*, n^o 18, 17 février 1940, p. 25.

présente à ses lecteurs une page pleine quatre petites situations, chacune nommée selon des phases d'une opération militaire : « Reconnaissance de l'objectif, Approche, Attaque et Exploitation du succès⁸⁹⁸. » Au cours de ces quatre étapes, la femme devient alors l'équivalent de l'ennemi, et l'homme le combattant. Les différentes phases mènent alors à l'exploitation du succès, c'est-à-dire l'acte sexuel, suggéré par un Cupidon coiffé d'un béret de chasseur et tenant une pancarte « censuré », tandis qu'un rideau jette un voile pudique sur la scène. L'homme et le soldat ne font alors plus qu'un, menant l'offensive sur le front amoureux comme il le fait sur le front militaire. La différence genrée entre un militaire actif et une civile passive, recevant, voire subissant l'attaque, rejaillit dans ces représentations et tend à réaffirmer cette virilité conquérante, le champ de bataille se déplaçant sur l'acte sexuel.

La violence contenue dans le vocabulaire se reflète dans la perception que les soldats ont de l'acte sexuel. La mention de viols sur des civiles, rare, reprend cependant le même vocabulaire, celui de l'attaque. Dans l'article « Ris donc, paillasse », du journal *Altitude 1263, le plus fort des fortifiés*, une paillasse est personnifiée en femme :

Mon martyr commençait. [...] Oh ! La brute ! Il me jeta à terre, sauta sur moi, me martelant le ventre de tout son poids. [...] Or, un jour, il m'emporta au poste de garde où une de mes compagnes gisaient déjà. Des hommes armés nous possédèrent toute la nuit, à tour de rôle. [...] Séjour amer, où, la tête vidée, les pieds enflés, je subis les pires vicissitudes. Toute la journée, de gros clous pénétraient ma chair meurtrie qui ne faisais plus entendre qu'un crissement étouffé : je crus rendre l'âme⁸⁹⁹.

Le viol n'apparaît pas, dans cet article, comme une arme de guerre utilisée contre l'ennemi, ou comme l'affirmation de la victoire, de la puissance et de l'impunité du vainqueur sur les vaincues, comme le furent les viols commis par la *Wehrmacht* et la *Waffen-*

⁸⁹⁸ La contemporaine, 4P RES 246, *Le Char...rieur*, n° 9, p. 4. Annexe 54.

⁸⁹⁹ La contemporaine, FP RES 212, *Altitude 1263, Le plus fort des fortifiés*, n° 3, février 1940, p. 2.

SS au cours de la campagne victorieuse de mai-juin 1940⁹⁰⁰. La description rend davantage l'expression d'un fantasme violent, d'une description d'un viol souhaitant contourner la censure, se plaçant, de manière rare, du point de vue de la femme. La réaffirmation de la virilité est omniprésente : outre la métaphore, misogynne et humiliante liant une femme et une paillasse, l'homme, voire le soldat, est l'unique sujet et acteur, alors que la paillasse est habituellement complément d'objet, subissant le viol. L'article, à destination d'une population masculine, jeune, en manque affectif et sexuel, tend alors à l'apologie du viol, banalisant l'acte et réifiant les femmes. S'il ne s'agit ici que d'un article, décrivant une situation fictive, le viol est une réalité tout au long de la période.

Le soldat français Claude Delaunay, dans ses mémoires, évoque également un cas de viol :

Théoriquement, nous avions pour mission d'empêcher les soldats, sans permission, de monter dans les wagons. En réalité, quand le train partait pour Châlons, il était pris d'assaut par des groupes de « joyeux » et nous nous gardions bien d'intervenir. Quand ils revenaient, la plupart du temps ivres, il ne faisait pas bon de se trouver sur leur chemin. Un jour, une fille d'un colonel fut violée sur le trajet de la gare au camp⁹⁰¹.

Comme dans le cas de la mention des « joyeux » par Gustave Folcher, qui évoquait la mort d'un colonel tué par ces troupes composées de repris de justice, Claude Delaunay les évoque lors de la mention d'un autre crime, le viol. La transgression de l'autorité apparaît également en filigrane, puisqu'il s'agit de la fille du colonel, une manière d'atteindre la hiérarchie. Il n'y a pas, dans cet extrait, une volonté de réaffirmation de la virilité, mais au contraire, une distanciation par rapport au crime, les « joyeux » étant responsables. Cette distanciation entre le violeur et le bon soldat rappelle le « pauvre voyou » que décrit le

⁹⁰⁰ Les crimes de la 3. SS-Panzerdivision Totenkopf sont étudiés par l'historien français Fabrice Virgili dans son article « Les viols commis par l'armée allemande en France (1940-1944) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2016/2 (n° 130), p. 103-120.

⁹⁰¹ La contemporaine, O 205117, Delaunay, p. 18.

sociologue américain Robert Lilly, dans son ouvrage sur les viols commis par les GI's : le violeur est un mauvais soldat⁹⁰².

Claude Delaunay évoque également comme facteur déclencheur la consommation excessive d'alcool, une composante qui revient régulièrement dans les témoignages de viols en temps de guerre. L'historienne allemande Birgit Beck, dans son ouvrage *Wehrmacht und sexuelle Gewalt. Sexualverbrechen vor deutschen Militärgerichten*, rappelle qu'il s'agit d'une des circonstances les plus courantes ces viols⁹⁰³. C'est une raison reprise, en novembre 1939, par le sapeur français André Giroud qui décrit, sans jamais la nommer viol, une situation sans équivoque :

J'ai vu la même qu'ont « brossée » Soler et... une cinquantaine d'autres sapeurs. C'est hier soir, après la dégustation de bordeaux garanti d'origine, que l'escouade est allée, Soler en tête, envahir son habitation. Nous sommes entrés en force pour chercher... un paquet de cigarettes ! [...] J'ai aussi aperçu la fameuse belle qui me parut plutôt rougeaude et sans charmes apparents. Peut-être même n'a-t-elle pas vingt ans, mais elle avait bien hier soir une dizaine de soupirants ardents⁹⁰⁴.

André Giroud, dans son journal, n'évoque pas directement son implication dans le crime, mais l'utilisation de la première personne du pluriel dans l'assaut de la maison le situe sur les lieux. Tout comme les autres mentions du viol, dans *Altitude 1263* ou chez Delaunay, cette description ne reflète pas le viol comme une arme de guerre ou comme une appropriation du corps de l'ennemie. Les viols relevant de ces constantes ont été largement travaillés⁹⁰⁵.

⁹⁰² LILLY, J. Robert, *La face cachée des GI's. Les viols commis par des soldats américains en France, en Angleterre et en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Payot, 2003, p. 71.

⁹⁰³ BECK, Birgit, *Wehrmacht und sexuelle Gewalt. Sexualverbrechen vor deutschen Militärgerichten*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2004, pp. 266-272. L'auteure s'intéresse aux jugements rendus par les tribunaux militaires allemands de la Wehrmacht pour des viols commis contre des femmes d'une puissance vaincue ou en guerre, comme la France et l'Union Soviétique. L'alcool devient, dans le cas des violences sexuelles, une circonstance atténuante, là où l'état d'ébriété devient un facteur aggravant dans d'autres cas relevant de la justice militaire comme la désertion ou la désobéissance.

⁹⁰⁴ La contemporaine, O 233163, Giroud, 20 novembre 1939, p. 92. Le terme de « brosser », dans le vocabulaire d'André Giroud, évoque l'acte sexuel.

⁹⁰⁵ BRANCHE, Raphaëlle et VIRGILI, Fabrice, *Viols en temps de guerre*, Paris, Payot, 2011, p. 17. Les auteurs montrent la particularité des viols en temps de guerre, de son rôle clé dans la mobilisation, dénonçant la

Impossible cependant pour 1939-1940 d'expliquer les violences sexuelles par la violence subie au combat, par la volonté d'affirmer son autorité ou par la diffusion de la crainte auprès des populations civiles. *Die Geschlechtsnot* - l'absence de relations sexuelles - que Birgit Beck évoque comme l'une des causes des violences sexuelles⁹⁰⁶ avancée dans les rapports des tribunaux militaires de la Wehrmacht, la consommation d'alcool et l'état d'ébriété des soldats, ou le sentiment de sécurité et d'appartenance lié au groupe sont autant de facteurs qui peuvent apporter des pistes d'explications à ce viol.

Ces viols, décrits par Delaunay ou Giroud, s'inscrivent tant dans le temps de la guerre⁹⁰⁷ que dans celui de la paix. La violence de la guerre, au cours des mois de septembre 1939 au 10 mai 1940, est absente sur le front de l'Ouest, et les crimes sont commis contre des populations locales françaises alors même que ces soldats sont mobilisés pour les défendre. Si dans le cas de Delaunay, les « joyeux » peuvent être associés à des criminels, celui de Giroud pose la question de ces viols commis contre des civiles alliées, relève de l'opportunisme, du sentiment d'impunité accordé par le nombre et par l'uniforme, et d'une domination virile, voire patriarcale.

L'acte sexuel, consenti, tarifé, ou violent est régulièrement évoqué par les soldats britanniques et français. Les témoignages des soldats d'Albion évoquent régulièrement la possibilité pour eux de trouver du sexe tarifé une fois arrivés en France. Dès son arrivée à Cherbourg, le soldat britannique Evans raconte une méprise qui lui arrive alors que lui et ses compagnons cherchent un cinéma :

La première fois que nous sommes allés en ville, moi et mes potes avons vu une queue, nous l'avons rejoint, un de nos gars a dit qu'il pourrait y avoir des sous-titres en anglais, les autres soldats nous ont entendus, et ont commencé à rire, et ont dit "ce n'est pas un

barbarie de l'ennemi, où le viol des femmes symbolise l'invasion, « reliant la violation du sanctuaire familial à celle de la grande famille de la Nation ». AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *L'enfant de l'ennemi. Viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 2013 [1995], p. 66 et suivantes. L'auteur explique que les viols de guerre, en 1914, se déroulent dans un contexte d'une violence extrême, évoquant le front et les combats, les lourdes pertes de l'entrée en guerre, et le contexte de l'invasion.

⁹⁰⁶ BECK, Birgit, *Wehrmacht und sexuelle Gewalt. Sexualverbrechen vor deutschen Militärgerichten*, op. cit., p. 272.

⁹⁰⁷ BRANCHE, Raphaëlle et VIRGILI, Fabrice, *Viols en temps de guerre*, op. cit., p. 15.

cinéma, c'est une maison close", donc nous avons quitté la queue et sommes allés voir par nous-mêmes. Il y avait environ huit filles, il fallait payer 10 francs à la femme qui dirigeait l'endroit et 10 francs pour la fille. Un franc valait 1/2, c'est donc 2 / 6 pence dans notre argent⁹⁰⁸.

L'aspect fortuit, inattendu revient régulièrement dans les témoignages des soldats britanniques. Dès lors qu'un bordel est mentionné, une certaine pudeur couvre le récit. Le sergent Franck Southall, qui évoque la transformation de nombreux cafés en bordels, rapporte d'ailleurs une anecdote peu anodine au sujet de l'une de ces maisons closes :

Il y a eu le cas de deux sergents d'infanterie dans la région qui ont attendu 21h30 en contournant l'arrière d'un des bordels où un volet vénitien n'était pas trop efficace d'où ils ont pu voir les hommes et les filles. Une nuit à 21h30, ils sont entrés dans le café par la porte d'entrée et tout le monde s'est moqué d'eux et quand ils se sont regardés dans la lumière, ils ont découvert qu'ils avaient des rayures vertes sur le visage là où le volet vénitien avait été peint ce jour-là⁹⁰⁹.

Face à la frustration sexuelle, le voyeurisme, appliqué parfois à des situations surprenantes, semble combler un manque sexuel persistant. Des histoires similaires lui font écho, comme celle racontée par le soldat français André Giroud :

Le dimanche, il faut se distraire. Un grand cercle s'est formé tout à l'heure pour regarder deux chiens faire l'amour. Au bout d'un

⁹⁰⁸ Imperial War Museum, documents.1015, Evans, p. 13. « First time we were aloud out into the town me and my mates saw a que, we joined it, one of our lads said it could be subtitles in English, the other soldiers over heard us, and started laughing, and said it's no picture house its a brothel, so we left the que and went to see for ourselves. There they were about eight girls, you had to pay 10 franks to woman running the place and 10 franks for the girl. A frank was worth 1/2 so thats 2s / 6p in our money. »

⁹⁰⁹ Imperial War Museum, documents.3993, Southall, p. 21-22. « There was a case of two infantry sergeants in the area who waited for 2130hrs by going round the back of one of the brothels where a Venetian shutter was not too effective and they were able to watch the men and girls. One night at 2130hrs. they went into the cafe by the front door and everybody laughed at them and when they looked at one another in the light, they found they had green stripes across their faces from where the Venetian shutter had that day been painted. »

moment, quelqu'un releva la queue de la chienne pour qu'on voie mieux.

Les actes de voyeurisme des sergents britanniques ou des soldats français autour d'André Giroud traduisent une sexualité de substitution, et où le spectacle de l'acte sexuel, cathartique, semble satisfaire ceux qui le voient.

La réaffirmation de la virilité des soldats passe également par l'opposition à une série de figures d'altérité. Le sapeur français André Giroud raconte l'une de ses rencontres avec des soldats des troupes coloniales, en avril 1940 :

Tout à coup, l'Algérien⁹¹⁰ me fixa de deux prunelles luisantes, me tendit ses deux bras et soupira : « Oh mo chiri, mo chiri, ti joli, ji t'adoré, ji t'aimé. Viéïs, oh viéïs. » Mi-amusé, mi-interloqué, je tâchais de tourner la chose en plaisanterie, jouant au difficile, réclamant de l'argent. Lui, me fixant toujours de ses yeux ardents, insistait : « Ji ti ferai plisir, ti vérras, viéïs, mo chiri... J'en ai commé ça, ti vois, long commé ça, gros commé ça. Ji ti férai plisir commé ti veux, simplement la tête ou bié commé ci, ou bié commé ci... ! commé ci... commé ti veux. Ji ti donné cent sous, viéïs mo chiri. » Et il me prenait bras-le-corps, me serrant avec une force décuplée par un désir peut-être véritable⁹¹¹...

La scène ne se déroule pas dans un territoire colonisé mais bel et bien à la frontière franco-allemande. Même si le modèle militaro-viril exclut l'homosexualité, la promiscuité qui existe au sein des troupes coloniales dans les différents empires semble rendre les relations homosexuelles acceptables hors de la métropole aux yeux des soldats⁹¹². En

⁹¹⁰ À ce moment, Giroud parle d'un Algérien décrit la ligne précédente comme un Sénégalais.

⁹¹¹ La contemporaine, O 233163, Giroud, 9 avril 1940, p. 190.

⁹¹² JOLY, Vincent, « Races guerrières et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique. », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 33, 2011, p. 150-151. L'historienne française Christelle Taraud, comme Vincent Joly, évoquent également les relations ambiguës voire homosexuelles pouvant exister entre officiers métropolitains et soldats coloniaux. Elle prend pour exemple le film *Indigènes* de Rachid Bouchareb, sorti en 2006. L'historienne insiste sur cette masculinité que les soldats coloniaux, toujours dans le film, pensent dévoyées. Voir TARAUD, Christelle, « Virilités coloniales et post-coloniales », in CORBIN, Alain, COURTINE, Jean-Jacques et VIGARELLO, Georges [dir.], *Histoire de la virilité. Tome 3. La virilité en crise ? XX^e- XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 386.

amenant les soldats des troupes coloniales en métropole, l'armée française apporte également les pratiques existant au sein de ces troupes. Au-delà de la représentation raciste et stéréotypée du soldat africain ou nord-africain, Giroud décrit une masculinité qui ne s'inscrit pas dans le modèle social de l'époque.

L'évocation de l'homosexualité est rarissime, la pratique étant d'ailleurs encore délictuelle ou criminelle au Royaume-Uni et en Allemagne. La réaction moqueuse de Giroud n'est pas unique. Une illustration dans *Blighty* met en scène deux hommes, un soldat et son sergent. Le soldat, gravant sur un arbre un cœur avec ses initiales, demande à son sergent ses initiales, pour compléter son graffiti. L'illustration, toujours à but humoristique, se moque de cette relation amoureuse entre deux hommes, désignant les homosexuels comme des cibles potentielles de moquerie. Le rire est, ici encore, tout comme l'humour misogyne présent dans *Blighty* et dans d'autres publications à destination des soldats, sert à valoriser un modèle de masculinité, celui du soldat viril.

En décembre 1939, le contrôle postal relève une mention de l'homosexualité dans une lettre du 22^{ème} régiment d'infanterie :

Je veux vous parler d'un autre vice du front : l'homosexualité. On chuchote bien là-dessus. Je ne sais rien de positif. Mais il paraît qu'il y a des « couples » qui se sont liés. Il y a des lettres d'amour entre hommes qui ont été lues. Ce vice, ces mœurs spéciales prennent de l'ampleur paraît-il. C'est un danger public et on dit même qu'il y a des spécialistes du milieu de Paris qui ont implanté ces mœurs par ici, car ce sont pour la plupart des types de l'active qui faisaient leur service au camp tout proche⁹¹³.

Ce témoignage et la mention du censeur, qui note « un danger moral : l'homosexualité » révèle que l'homosexualité existe au sein des combattants. Elle est, à leurs yeux, un dévoiement de cette virilité combattante. André Giroud l'évoque une nouvelle fois, le 6 octobre 1939 :

⁹¹³ Service Historique de la Défense, 27N69, 3 décembre 1939.

Une belle évocation aussi que cette quiquette grosse grosse comme ça (bé ! Je te jure !) un matin, au régiment, parce que mon Mirco saoul comme varsovien avait servi pendant une bonne partie de la nuit aux expériences d'un vicieux de la chambrée⁹¹⁴.

Évoquée à mots couverts, toujours avec un jugement de valeur péjoratif introduit par « vicieux », l'homosexualité apparaît comme une réalité au front, difficile à étudier en raison des persécutions – en Allemagne nazie – ou des brimades et de l'interdit, juridique ou social, existant dans les démocraties occidentales.

La reconquête ou l'affirmation de la virilité ne passe pas uniquement par la sexualité ou l'acte sexuel. Alors qu'il cantonne sur le front, le soldat allemand Albert J. est logé par un couple allemand qu'il décrit ainsi :

Le propriétaire était un vrai *Pantoffelheld*⁹¹⁵. Au début, sa femme ne voulait pas nous laisser entrer. Le matin, l'homme s'est faufilé dans la cuisine, nous a fait du café et nous a donné du gâteau. Un tel homme, qui n'a pas de masculinité, me dégoûte⁹¹⁶.

[...] *der keine Männlichkeit besitzt* - qui n'a pas de masculinité - : le mépris dont fait preuve Albert J. ne se cantonne pas à l'expression dénigrante de *Pantoffelheld*. La soumission à l'autorité d'une femme, inconcevable aux yeux d'Albert J., rappelle le sexisme inhérent au modèle militaro-viril. L'hôte par ailleurs voit sa masculinité remise en question une seconde fois, même si le passage ne l'exprime pas explicitement, par son statut de civil. Le modèle militaro-viril en Allemagne nazie est particulièrement marqué par le *Männerbund*, défendu par le philosophe Alfred Bäumler dès 1933, qui définit une communauté de soldats⁹¹⁷, fondée sur l'expérience combattante des tranchées, l'esprit de courage et de sacrifice, ainsi que le rejet de la féminité, supposément incarnée par la

⁹¹⁴ La contemporaine, O 233163, Giroud, 6 octobre 1939, p. 44.

⁹¹⁵ Littéralement, héros en pantoufles. Il n'existe pas de terme équivalent en français, mais il désigne un homme soumis à l'autorité de sa femme.

⁹¹⁶ Deutsches Tagebucharchiv, 148-1, Albert J., 3 février 1940. Der Besitzer war ein richtiger Pantoffelheld. Die Frau wollte uns zuerst gar nicht hereinlassen. In der Frühe schlich sich der Herr heraus, kochte uns Kaffee und gab uns Kuchen. Ein solcher Mensch, der keine Männlichkeit besitzt, ekelt mich an.

⁹¹⁷ CHAPOUTOT, Johann, « Virilité fasciste », in CORBIN, Alain, COURTINE, Jean-Jacques et VIGARELLO, Georges [dir.], *Histoire de la virilité. Tome 3. La virilité en crise ? XX - XXI siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 291.

République de Weimar. Dans cette optique, le civil soumis à sa femme est l'exact inverse de ce que doit être un homme dans la société allemande de 1939-1940, *ie.* un soldat.

La dernière figure d'altérité dans la réaffirmation d'une masculinité combattante appartient également à l'arrière. Confrontés à un front immobile, les soldats cherchent à maintenir leur autorité au sein de leur famille, et notamment vis-à-vis de leur femme, dans une société encore largement patriarcale.

La correspondance devient le lien privilégié entre les soldats et leur famille : c'est également par ce biais qu'ils essaient de retrouver leur place de mari, parfois de père. *L'Écho de Thonnelle*, journal du front du 155^{ème} régiment d'infanterie de forteresse, cantonné dans l'ouvrage éponyme, dans la Meuse, publie une série de lettres fictives d'un soldat à sa femme Honorine.

Ma chère Honorine, Je prend la plume pour répondre à ta lettre. J'é été ben content de s'avoir que tout allé ben cheunous, malgré ta grippe et que la vache rouse avat eu sa vieu. Encor bon que ça a ben été vu que je n'é été pas là. Quan il aura un moi, vent le au père D... tu prenra ben tes précosions car cet un sacré véra de roublar, co pu malin que le père Godfroi. Y faudra aussi fère referé notre cheval. Né donne point trop d'aveine, à son âge y pourrait attrapé un eau de cent⁹¹⁸.

La lettre suivante, datée du 18 novembre 1939, reprend l'histoire du veau qui n'a malheureusement pas survécu.

Mais la journée ma été gâché au recu de ta lettre. J'en suis pas co revenu que not viau sois crevé. Comment que ça s'a fait ? T'aurais du faire venir le vétérinaire ; les 20 francs que t'y aurais donné n'aurai peut être pas été perdu, il l'aurai sauvé avec ses médications. Ça nous fait une grosse perte et tu n'as certainement pas pensé à le

⁹¹⁸ La contemporaine, 4P RES 252, *L'écho de Thonnelle*, n° 9, 11 novembre 1939, p. 6.

faire assuré. Et pis avec ça, figure toi que je co besoin de sous. Qué malheur que cette galère⁹¹⁹.

L'écriture rapportée, tendant à retranscrire la ruralité du discours, amène une proximité avec l'oralité, le journal rapportant les propos d'un paysan adressés à sa femme, discours qui doit rappeler aux soldats leur propre quotidien. La première lettre, ponctuée de conseils et d'injonctions, laisse cependant apparaître le doute qui étreint le soldat sur les capacités de sa femme à tenir la ferme, jusqu'à écrire « Encor bon que ça a ben été vu que je n'été pas là. ». La seconde lettre est, quant à elle, pleine de reproches et de réprimandes, accusant presque la femme d'être responsable de la mort du veau, ou du moins de ne pas avoir su l'en empêcher, sous-entendu que s'il avait été là, il aurait pu sauver la situation, en faisant appel au vétérinaire ou en prenant une assurance. Les deux lettres, à une semaine d'intervalle, expriment un discours misogynne décrivant les femmes comme inaptes à gérer la ferme ou l'entreprise familiale, sans les conseils du mari. La critique est alors double. Elle concerne tout d'abord le rôle des femmes dans la société, cherchant à rassurer les hommes mobilisés, en insistant sur l'indispensable place qu'ils occupent en temps de paix. Elle attaque ensuite la guerre elle-même, qui est la raison de l'éloignement des hommes et de leur appauvrissement.

L'implication des soldats dans la vie économique de leur famille à l'arrière est courante dans les correspondances réelles. Le soldat français François Dodat, dans ses lettres à sa femme, prodigue ordres et conseils sur la manière de gérer le foyer et le budget. Il écrit ainsi :

J'espère que tu ne m'enverras pas l'imperméable ni même que tu ne me l'achèteras, comme je te l'ai dit nous le ferons ensemble⁹²⁰.

⁹¹⁹ La contemporaine, 4P RES 252, *L'écho de Thonnelle*, n° 10, 18 novembre 1939, p. 4.

⁹²⁰ La contemporaine, Arch 0099, Dodat, 1^{er} novembre 1939.

Ou bien quelques mois plus tard :

Je suis très content du chapeau que tu as trouvé, je veux toujours te savoir bien habillée et je ne veux pas que tu te négliges de ce côté-là. Ce sont des économies que je n'apprécierai pas⁹²¹.

Réaffirmer sa place dans le couple malgré la distance est une constante dans les correspondances de soldats. L'emploi de phrases injonctives, dans le but de dispenser ordres et conseils, semble être une des méthodes pour garder un contrôle sur son épouse. Il est difficile d'estimer cependant la part que prend la guerre dans l'apparition de ces tournures, d'autant que la correspondance épistolaire est parfois une pratique nouvelle. Il peut s'agir uniquement de la transcription sur le papier d'une relation dominée par le mari, préexistante à la guerre. La formule cependant est récurrente, notamment pour évoquer la situation économique. Le soldat allemand Ernst Guicking, appartenant au *Infanterie-Regiment 38 der 8. Infanterie-Division*⁹²², écrit à sa femme Irène au sujet du nouvel aménagement de leur maison, en mars 1940 :

Mais pense à tout et choisis le meuble de cuisine le plus moderne. Dans tous les cas, informe tes parents. Sinon, ils se sentiront évincés par la suite. Ne le fais donc pas et, pour la deuxième fois, j'aimerais éviter à tout prix la moindre discorde⁹²³.

À nouveau, l'emploi de l'impératif presque systématique, insiste sur le rôle du mari dans la vie et dans les choix familiaux, malgré son absence. Ernst Guicking explique à sa femme comment s'installer dans leur nouveau foyer, alors qu'il ne peut y vivre puisqu'il est mobilisé. Le cas d'Ernst et d'Irène Guicking est particulier. Leur correspondance, préexistant à la guerre, montre l'irruption de celle-ci dans leur vie de couple. La possibilité d'un mariage dès octobre 1939⁹²⁴, leurs fiançailles secrètes, découvertes par les parents

⁹²¹ La contemporaine, Arch 0099, Dodat, 28 avril 1940.

⁹²² Le régiment d'Ernst Guicking est cantonné dans l'Eifel, en Allemagne occidentale après avoir été engagé pendant la campagne de Pologne.

⁹²³ Museumsstiftung Post und Telekommunikation, 3.2002.0349, Guicking, 19 mars 1940. Denke aber an alles und suche Dir den modernsten Küchenschrank aus. Auf alle Fälle setze Deine Eltern davon in Kenntnis. Sonst fühlen sie sich im Nachhinein zurückgesetzt. Mach das also nicht und irgendwelche Unstimmigkeiten möchte ich für das zweitemal auf alle Fälle verhüten.

⁹²⁴ Museumsstiftung Post und Telekommunikation, 3.2002.0349, Guicking, 27 octobre 1939.

d'Irène en décembre 1939⁹²⁵, montrent la précipitation à s'engager dans une relation officielle, une précipitation liée sans doute aux risques de la guerre. C'est toujours à travers ces lettres que le couple gère son installation en tant que couple. La recherche d'un prêt, qu'Ernst essaie de gérer à distance, plutôt que de laisser cette tâche à sa femme, rappelle les démarches financières que François Dodat, cantonné de l'autre côté de la frontière, essaie de gérer également, en faisant notamment arriver son courrier directement sur le front. Enfin, la gestion de l'aménagement du logement, malgré son absence, montre bien la volonté d'Ernst de s'affirmer comme mari présent pour le bien de son couple, mais également de vivre sa vie de jeune marié par procuration.

* * *

⁹²⁵ *Ibid.*, 2 décembre 1939.

Conclusion de chapitre

La période de septembre 1939 à mai 1940 montre une évolution dans les rapports qu'entretiennent les genres en temps de guerre, marquée par des différences nationales. Sociétés et soldats représentent les femmes comme des individus entièrement dévoués au front militaire et aux hommes qui combattent. Elles doivent servir leur pays, leur *Heimat* en procréant ou en élevant les enfants, qui sont les soldats de demain, tout en s'effaçant devant le but ultime, la victoire. Cet effacement, cette invisibilisation dans l'espace passe, d'après les recommandations des soldats, par moins de dépenses, moins de maquillage, moins de disputes. Plus important encore aux yeux des hommes, elles ne doivent devenir des actrices de la guerre qu'à titre anecdotique, la guerre devant rester une affaire masculine : les femmes, quelle que soit leur nation, doivent faire passer les souffrances de leurs maris, de leurs frères, avant les leurs. Elles doivent ainsi les approvisionner en nourriture, en vêtements, en colis, pour améliorer leurs conditions de vie, mais également en lettres, afin d'affirmer leur fidélité et leur amour, afin de leur faire oublier la solitude du front et l'attente qui mène à l'ennui. Devenues gardiennes du moral des soldats, les femmes se retrouvent dans un rôle dépendant du front militaire, à forte connotation genrée : elles sont ainsi représentées comme les épouses des soldats et mères de leurs enfants.

Conclusion de partie

La dichotomie entre ces représentations et la réalité du rôle des femmes dans les sociétés française, britannique et allemande insiste sur le malaise qu'éprouvent les soldats face aux transformations de la société en guerre. En France, la pénurie de main d'œuvre liée à une mobilisation générale étendue amène de nombreuses femmes à remplacer les hommes dans un grand nombre de postes et de tâches, aux champs comme dans les usines d'armement. L'importance prise par les femmes françaises dans l'effort de guerre, loin des représentations sexistes véhiculées par les soldats, loin d'être uniquement ces femmes cantonnées dans des rôles maternels, remet en question l'archétype militaro-viril français alors en vigueur. La volonté affirmée de nombreux soldats, de la propagande française, des journaux du front, des actualités cinématographiques, de reléguer les femmes à un rôle secondaire, de soutien invisible, s'explique ainsi en partie par cette mobilisation féminine à l'arrière. L'activité de ces femmes en effet, à des postes détenus par des hommes en temps de paix, contraste avec l'inactivité, la passivité, et l'ennui que subissent les soldats au front ; elle devient une menace pour l'ordre sociétal, et participe à la remise en question de l'identité masculine et virile des soldats.

Celle-ci est en effet mise à mal dans l'armée française, bien plus que dans n'importe quelle autre armée belligérante de la période. La mobilisation féminine et le questionnement des valeurs patriarcales du temps de paix n'expliquent pas seuls les sentiments d'impuissance qui étreint les soldats français. Combinée à l'absence du combat, l'attente qui en découle et à la soumission à l'autorité militaire, la rumeur du bromure fait douter le soldat sur sa propre virilité, un doute concomitant avec la baisse du moral de l'armée française à l'hiver 1939-1940. Renforcée par la propagande allemande, la rumeur traduit la crise de la virilité qui interroge l'identité masculine. Face à cette crise, les soldats français cherchent à se réaffirmer en tant qu'hommes, en tant que combattants, s'opposant notamment à ceux qui ne s'identifient pas au modèle militaro-viril en vigueur comme les troupes coloniales, les civils, les femmes.

Cette crise de la virilité et de l'identité masculine, particulièrement marquée dans l'armée française, se retrouve individuellement dans les armées britanniques et allemandes. Si le modèle militaro-viril semble porter les mêmes marques dans les trois armées, les

situations nationales génèrent cependant des modèles différents pour le Royaume-Uni et l'Allemagne, où le modèle masculin et viril du soldat ne semble subir qu'une critique partielle et individuelle. La mobilisation des fronts domestiques et des femmes dans l'économie de guerre, moins présente que dans le cas français, semble expliquer cette différence. Quant aux représentations des femmes chez les combattants allemands, elles s'alignent avec l'idéologie nazie, qui est particulièrement réticente à mobiliser les femmes dans l'effort de guerre.

Conclusion

Mai-juin 1940, une épopée moderne ?

10 mai 1940. *Achtung Panzer !* L'armée allemande attaque à l'Ouest, en Belgique, aux Pays-Bas, au Luxembourg, en France. Les chars s'élancent, les avions bombardent... et les hommes fuient. La suite est bien connue, et nous n'en parlerons pas.

Ces 43 jours, entre le 10 mai et le 22 juin 1940, pourraient ressembler à bien des égards à une épopée moderne. Des masses de soldats commandées par des officiers qui sur le terrain, dans la bataille, de part et d'autre, prennent les bonnes ou les mauvaises décisions, et devenant les artisans de la victoire ou les responsables de la défaite. On trouve d'une part ces vieux officiers, forgés par 1914-1918, pensant en retard⁹²⁶, incapables de manœuvrer, s'effondrant militairement et psychologiquement et d'autre part, des officiers jeunes, nazis, à la tête d'unités nouvelles qu'ils ont eux-mêmes imaginées et conçues pour une guerre rapide⁹²⁷ : épopée moderne donc, où ces officiers, comme les héros grecs de l'*Illiade*, s'enfoncent profondément dans les lignes ennemies à la recherche du combat.

Si ces hommes furent récompensés amplement par l'Allemagne nazie au lendemain de la victoire, le caractère éphémère de cette dernière, rapidement effacée par les crimes, le génocide et les combats du front de l'Est, a fait disparaître la période du paysage mémoriel allemand.

Toutefois les représentations récentes de la période cherchent à souligner le caractère héroïque ses acteurs, notamment français et britanniques. En France, le 18 juin 2016⁹²⁸, on rebaptise à Paris le pont de Grenelle en Pont de Grenelle-Cadets de Saumur,

⁹²⁶ BLOCH, Marc, « L'étrange défaite » in BECKER, Annette, BLOCH, Étienne, *Marc Bloch. L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Éditions Gallimard, 2006 [1942], p. 560.

⁹²⁷ FRIESER, Karl-Heinz, *Blitzkrieg-Legende: Der Westfeldzug 1940*, Munich, Oldenbourg Wissensch. Verlag, 1995. Impossible de ne pas citer ici Heinz Guderian, théoricien de l'arme blindée au cours de l'entre-deux-guerres, ou Erwin Rommel, tous deux à la tête de *Panzerdivision*, unités composées de chars d'assaut cherchant à rompre le front.

⁹²⁸ On notera la double référence au 18 juin 1940. La date marque avant tout, dans les représentations françaises, l'appel du Général de Gaulle, alors à Londres, qui encourage les Français à l'y rejoindre pour résister, le lendemain de l'appel de Philippe Pétain, demandant à cesser le combat. Elle marque également le

pour rendre hommage aux officiers et élèves officiers de l'école du Cadre Noir qui ont résisté plusieurs jours sur la Loire à l'avancée allemande. On évoque également les armées invaincues, comme dans les Alpes⁹²⁹ ou l'aviation et ses mille victoires⁹³⁰, ainsi que l'héroïsme par le sacrifice et l'armée martyre, et ses 100 000 morts⁹³¹.

Deux films sortis en 2017 témoignent de la place qu'occupent les héros dans les représentations britanniques de 1940. Le premier, *Dunkirk* de Christopher Nolan, rafle trois Oscars ; le second, *Darkest Hour* de Joe Wright, deux autres, à la même cérémonie. Ces films décrivent deux événements : l'opération Dynamo et le rembarquement des troupes britanniques pour *Dunkirk* ; le discours d'unité nationale de Winston Churchill le 13 mai 1940 dans *Darkest Hour*. L'héroïsme se retrouve à nouveau dans les deux opus, autour de la figure de Churchill, présenté comme l'homme politique rassemblant le peuple britannique derrière lui à l'heure où la situation en France faiblit. Dans *Dunkirk*, la caméra suit plusieurs personnages, britanniques, engagés dans l'opération Dynamo : une épopée de souffrances – *Leidensepos* –, d'après *Der Spiegel*⁹³². L'héroïsme transparait également dans la fresque cinématographique de Christopher Nolan, insistant sur la bravoure de certains protagonistes, et à travers une scène toute particulière, l'arrivée à Dunkerque des *little ships*. Navires civils à fond plat voguant en temps de paix sur la Tamise, ils furent réquisitionnés par la marine britannique pour s'approcher des plages sans prendre le risque de s'échouer, contrairement aux navires de guerre. Dans le film de Nolan, ces navires, pour beaucoup manœuvrés par des civils, en arrivant à Dunkerque sont perçus par les soldats pris au piège comme l'espoir d'un sauvetage imminent, comme si l'Angleterre, civile, se portait au secours de son armée : l'épopée de tout un peuple dans la défaite⁹³³.

Le désir de restituer une épopée moderne, parfois au détriment des faits, est également mis en lumière par *Dunkirk* qui a suscité un important débat en France à sa sortie.

début des combats à Saumur, où les élèves officiers du cadre noir, école de cavalerie française, ayant entendu l'appel de Pétain, décident de s'opposer aux attaques allemandes.

⁹²⁹ SCHIAVON, Max, *Victoire sur les Alpes, Juin 1940*, Mens Sana, 2011.

⁹³⁰ GARRAUD, Philippe, « La contribution des données chiffrées à la construction d'un mythe. L'armée de l'Air « invaincue » en 1940 », *Histoire & Mesure*, XXV-2, 2010, p. 3-23.

⁹³¹ Le chiffre de soldats français tués en 1939-1940 s'élève plutôt autour de 60 000 hommes.

⁹³² VON LOB, « Leidensepos », in *Der Spiegel*, 22 juillet 2017. L'article insiste également sur la monstration possible des noyades et les morts de réfugiés en Méditerranée et le rembarquement des troupes à Dunkerque.

⁹³³ Le terme « epic » est d'ailleurs employé dans plusieurs journaux pour qualifier *Dunkirk*, comme dans un article de BRADSHAW, Peter, « Dunkirk Review – Christopher Nolan's apocalyptic war epic is his best film so far », *The Guardian*, 17 juillet 2017.

Si en 1939-1940, les soldats français se demandaient, avec méfiance, où étaient les Anglais, les Français se demandent aujourd'hui où est leur armée⁹³⁴. Grande absente du film de Christopher Nolan, l'armée française a pourtant combattu dans la poche de Dunkerque, a aidé à l'évacuation et a même été évacuée avec les soldats britanniques. La presse française souligne, dans sa critique du film, ce manquement, une « cinglante impolitesse⁹³⁵ » d'après *Le Monde*. Et les autres quotidiens ne manquent pas d'employer le champ lexical du héros tragique et martyr : l'héroïsme tout d'abord, terme employé en interview par Christopher Nolan pour désigner les soldats français⁹³⁶, le courage ensuite⁹³⁷, et enfin, et surtout le sacrifice de l'armée française, terme qui revient dans chaque article sur Dunkerque, que l'on parle de la bataille ou du film qui porte son nom.

Cette représentation d'une armée héroïque mais vaincue, sacrifiée et martyre semble récente et veut battre en brèche la légende noire de l'armée française des mois de mai-juin 1940 : la gaucherie, la maladresse et la lâcheté du chef Chaudard, de Pithiviers et de Tassin dans la comédie française *Mais où est passé la 7^{ème} compagnie ?* de Robert Lamoureux ont ancré dans les représentations récentes l'image d'une armée inefficace et amorphe. Face à ce débat particulièrement franco-britannique, les Allemands, dont l'armée apparaît furtivement à la fin du film, semblent détachés de cette période.

Mai-juin 1940, une fabrique de héros ? Après le succès de *Dunkirk*, et les débats déclenchés par le film, l'intérêt pour la période semble cependant s'estomper, et l'ouverture du 80^{ème} anniversaire de la Seconde Guerre mondiale laisse songeur, après le cycle

⁹³⁴ Il est intéressant de noter qu'a existé un débat similaire sur l'absence de l'armée française dans un « jeu vidéo triple A » *Battlefield 1*, bénéficiant d'une communication et d'une diffusion importantes. Portant sur la Première Guerre mondiale, l'armée française était absente à la sortie du jeu : les critiques, comme sur le site du quotidien *Le Monde*, avaient pointé du doigt cette absence, accusant le producteur de déformation historique. Ce débat, apparu en 2016, un an avant la sortie de *Dunkirk*, intervenait alors en plein milieu des commémorations du Centenaire de la Grande Guerre : le décalage du débat, du medium vidéoludique vers un support cinématographique, d'une guerre à l'autre, tend à montrer la porosité des mémoires. https://www.lemonde.fr/pixels/article/2016/06/13/dans-battlefield-1-le-jeu-sur-1914-1918-l-armee-francaise-ne-sera-pas-jouable-au-lancement_4949618_4408996.html

⁹³⁵ Article de MANDELBAUM, Jacques, « 'Dunkerque' : un déluge de bombes hors sol », in *Le Monde*, 19 juillet 2017, https://www.lemonde.fr/cinema/article/2017/07/19/dunkerque-un-deluge-de-bombes-hors-sol_5162278_3476.html.

⁹³⁶ BOURGUILLEAU, Antoine et MITOYEN, Juliette, « Dunkerque et les Français : petite leçon d'histoire à destination de Christopher Nolan », in *Slate*, 23 juillet 2017, <http://www.slate.fr/story/148845/nolan-dunkerque-francais-lecon-histoire>. CAILLET Geoffroy, « Dunkerque, où est passé l'histoire ? », in *Le Figaro*, 20 juillet 2017, <https://www.lefigaro.fr/cinema/2017/07/20/03002-20170720ARTFIG00151--dunkerque-est-passee-l-histoire.php>.

⁹³⁷ ROBERT, Anaïs, « Pourquoi Dunkerque est une aberration historique », in *Les Inrockuptibles*, 25 juillet 2017.

commémoratif du centenaire de la Grande Guerre : les agendas des cérémonies semblent particulièrement vides, surtout après le Centenaire de la Grande Guerre. Le 3 août 2014, les présidents français et allemand François Hollande et Joachim Gauck assistent à une cérémonie, inédite, qui se déroule à l'Hartmannswillerkopf. La date est symbolique car elle marque l'entrée en guerre de l'Allemagne et de la France dans la Première Guerre mondiale – le Royaume-Uni ne déclarant la guerre à l'Allemagne que le lendemain. Le lieu, l'Hartmannswillerkopf, est un ancien champ de bataille alsacien choisi pour accueillir un historial franco-allemand. Le message de la commémoration est limpide : c'est moins l'entrée en guerre de 1914 que l'amitié franco-allemande d'après 1945 qui est célébrée⁹³⁸. Cinq ans plus tard, le 1^{er} septembre 2019, le président allemand Frank-Walter Steinmeier demande pardon à la Pologne, dans la ville de Wielun pour les crimes commis par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale, tandis qu'en France comme au Royaume-Uni, aucune cérémonie n'est organisée.

Pour autant, les premiers jours de septembre 2019 ont vu fleurir un certain nombre de documentaires sur les chaînes françaises et allemandes. Entre le 2 et le 3 septembre 1939, plusieurs émissions, sur des chaînes publiques et à des heures de grande écoute, ont été consacrées à la « Drôle de Guerre » et à l'entrée en guerre : *Der Zweite Weltkrieg. Das sollten Sie wissen*, d'Alexander Berkel sur la ZDF, 1939. *La France entre en guerre*, d'Antoine Viktine sur France 3, et enfin *Drôle de guerre*, de Cédric Gruat sur la chaîne franco-allemande Arte. Ce dernier est d'ailleurs disponible avec un sous-titrage en anglais. La diffusion de ces documentaires, centrée sur la période, permet néanmoins de montrer que celle-ci, par le 80^{ème} anniversaire, gagne en visibilité.

Enfin, en France, une initiative a été lancée par le Souvenir Français, au début du mois d'août 2019, dans le but de rendre hommage aux soldats oubliés, morts au cours des mois de septembre 1939 au 10 mai 1940. Évoquant 3 000 morts, l'association estime à 1 434 le nombre de soldats tués au combat au cours de la période. Le but d'une telle opération est de rappeler que, malgré l'inaction, la guerre de 1939-1940 a tué, avant même le début de l'offensive allemande. À titre de comparaison, les Britanniques, sur les mois d'octobre à avril 1940, ont perdu cinq combattants au combat, et six décédés des suites de leurs

⁹³⁸ SANCHEZ, Ana, *Relations franco-allemandes et renouvellement de la mémoire de la Première Guerre mondiale à l'Historial du Hartmannswillerkopf, 2014-2018*, Mémoire de Master 1, Université de Paris 1 Panthéon Sorbonne, sous la direction de Fabien Théofilakis, juin 2019, 137 p., p. 44.

blesures, dont la moitié d'officiers. Il est difficile d'effectuer une comparaison solide avec les soldats allemands tués au même moment sur le front occidental. Cependant, les chiffres avancés par Jean-Noël Biraben pour l'article « Pertes allemandes au cours de la Deuxième Guerre mondiale⁹³⁹ » en excluant le mois de septembre 1939 et la campagne de Pologne, font état de presque 1 200 morts par mois - le chiffre comprend à la fois les pertes des armées de terre, de mer et d'air du Troisième Reich, sur tous les fronts, dont la campagne de Norvège en avril 1940. Cet « Hommage aux combattants morts pour la France durant la Drôle de guerre » est bien particulier à la France, qui cherche à valoriser une armée et des combattants trop longtemps oubliés.

C'est sans doute la caractéristique principale de ce début de 80^{ème} anniversaire du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale : aux projets et commémorations européennes et internationales du Centenaire de 1914-1918 succèdent des initiatives locales, nationales, décentralisées. L'impossible concertation traduit un intérêt diffus et une méconnaissance des premiers mois de la guerre de 1939-1945.

Des dix ans du siège de Troie, il ne reste au final que *l'Illiade*, cette intense période d'une cinquantaine de jours, qui culmine avec la reprise de la bataille. Parallèle frappant. Des dix mois de la guerre de septembre 1939 – juin 1940, les différentes mémoires nationales ne retiennent que les derniers instants ; pourtant, si la guerre de Troie a eu lieu, contrairement aux espoirs pacifistes de l'entre-deux-guerres⁹⁴⁰, elle a bien commencé le 1^{er} septembre 1939, précédée par les différentes mobilisations, en France et en Allemagne.

⁹³⁹ BIRABEN, Jean-Noël, « Pertes allemandes au cours de la Deuxième Guerre mondiale », https://www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1961_num_16_3_9852, consulté le 4 octobre 2019. Se reporter également à l'ouvrage de Overmans, *Deutsche militärische Verluste im Zweiten Weltkrieg*. Oldenbourg, De Gruyter, 2000 : les estimations d'Overmans sont plus élevées. Néanmoins, les mois d'octobre 1939 à mai 1940 restent les mois les moins meurtriers pour la Wehrmacht.

⁹⁴⁰ GIRAUDOUX, Jean, *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, pièce de théâtre montée pour la première fois en 1935. Giraudoux occupera notamment le rôle de commissaire général à l'information en 1939-1940.

Attendre les combats

Notre thèse s'est attachée à montrer que cette guerre en suspens se définit tout d'abord par l'expectative du combat. Les combattants français, britanniques et allemands, après vingt ans de paix précaire, sont de nouveau mobilisés. Les mois d'attente sont pour eux une période d'apprentissage – ou de réapprentissage pour ceux qui ont combattu en 1914-1918 – du métier de soldat dans l'expectative de la bataille à venir. L'acquisition de ces pratiques où se mêlent à la fois les expériences de la Grande Guerre et l'adaptation aux nouvelles manières de faire la guerre est commune aux combattants des trois armées.

Bien que désœuvrés sur le front, les combattants gardent le combat comme horizon d'attente, qu'il soit fictif ou réel. Si les escarmouches aux avant-postes rappellent à tous les soldats la présence de l'ennemi, du danger et de la mort au front, elles n'engagent que de petites unités, souvent d'une dizaine d'hommes tout au plus. Le combat des armes cependant reste anecdotique, et la lutte se déplace. Les différents services de propagande, pour remporter cette bataille du moral, qui est centrée sur les combattants eux-mêmes, usent de tous les moyens à leur disposition pour affaiblir l'esprit guerrier et combattif des ennemis et renforcer celui des alliés.

Face à cette attente du combat, qui plonge les soldats dans l'ennui, se dressent également de nouvelles figures de l'ennemi, atypiques ou déjà présentes lors de la Grande Guerre. Les fronts domestiques deviennent les véritables fronts de ces nouveaux combats, abritant et cachant en leur sein ces adversaires. Espionnes et espions, embusqués, saboteurs deviennent, par leur facilité à se dissimuler, à se rendre invisibles, les ennemis qui portent le combat à l'intérieur même du pays ennemi. Ces rumeurs souvent infondées rappellent néanmoins deux points : d'une part, qu'il existe bien une lutte des services de renseignements à travers l'Europe en guerre ; d'autre part, qu'il faut que les combattants soient prêts pour la bataille : ils ne doivent pas attendre le combat et rester vigilants, car le combat est déjà chez eux.

Être combattant en 1939-1940

Notre thèse voulait ensuite montrer qu'au cours de cette période, du 26 août 1939 au 10 mai 1940, dans les trois armées, existe une remise en question de l'identité propre aux combattants. Il s'agit de retrouver une légitimité, une signification à leur place, à leur rôle dans cette guerre où ils ne peuvent remplir leur fonction première, celle de combattre.

Les combattants français, britanniques et allemands se retrouvent donc face à une guerre qu'ils ne comprennent pas, dépassés par une guerre dont les ennemis se trouvent tant face à eux que dans les fronts domestiques et soumis à une autorité militaire qui s'adapte à la situation particulière sur le front. Après leur mobilisation, rapide pour les Français et les Allemands face à la proximité des deux États, plus lente pour les Britanniques, les soldats attendent sur le front : malgré l'inaction, leurs officiers et les différents media insistent sur les combats qui se déroulent ailleurs. L'instruction insiste pour replacer ces combattants dans une guerre mondiale, tout au moins européenne : mais les eaux lointaines de l'Uruguay ou les paysages enneigés de la Scandinavie ne mobilisent pas les combattants.

Enfin, la question de l'identité combattante se pose au sein de la sphère familiale. A travers la figure tutélaire du père, vétéran de la Première Guerre mondiale : il est celui qui, pour un grand nombre de soldats, a vécu une expérience similaire, qui parfois est mort au front, mais qui reste un modèle. A travers la figure des femmes ensuite, celle de leurs épouses souvent, qui doivent, pour vivre les remplacer dans leurs tâches civiles et quotidiennes. La séparation, parfois la première depuis leur mariage, est une épreuve pénible et douloureuse. À travers enfin la figure de leurs enfants, qu'ils ne peuvent élever, voir grandir, et dont ils se séparent sans savoir s'ils vont revenir. Cette guerre, à l'instar des autres conflits, impose aux soldats la paternité à distance, plus difficilement acceptée en raison de l'absence de combat.

« *Nul n'a besoin de longue démonstration ?* »

En 2019, en hommage à l'historien français Pierre Laborie a été publié *Penser l'événement. 1940-1945*⁹⁴¹. Le titre est évocateur et représentatif. 1940 est le point d'entrée de l'analyse, qui se construit autour de deux événements, la défaite de la France et Vichy. La « drôle de guerre » apparaît une unique fois sous la plume de Laborie : « Nul n'a besoin de longue démonstration pour montrer en effet que 1914-1918 n'a que de très lointaines ressemblances avec la drôle de guerre ou le *Blitzkrieg* de 1939-1940⁹⁴² ».

Notre thèse espère avoir démontré que cette longue démonstration était nécessaire. C'est par la comparaison en effet que nous pouvons montrer qu'il existe plus que « de très lointaines ressemblances » entre la guerre en suspens du 26 août 1939 à 10 mai 1940, que ce soit chez les combattants français, britanniques et allemands. De nombreux combattants, en croisant un régiment particulier, en lisant le nom d'une ville, en discutant avec des vétérans, en montant dans un train se rappellent soit de leur propre expérience de combattant en 1914-1918, soit des récits faits par les anciens combattants de la Première Guerre mondiale.

La comparaison entre les combattants français, britanniques et allemands souhaite également mettre en avant, qu'à partir de ce socle commun d'une guerre d'attente, d'une guerre des nerfs, se divisent en des expériences croisées de la guerre. Face à sa mobilisation massive, la France, contrairement à l'Allemagne et au Royaume-Uni, connaît une crise de son modèle militaro-viril, hérité de la Première Guerre mondiale et incarné dans le « Poilu », quand les modèles allemands et britanniques résistent encore. L'inversion des fronts et l'importance prise par les femmes dans les fronts domestiques, malgré les tentatives de garder l'ordre existant, alliée à la crise du moral de l'armée française, forme le terreau pour diffuser la rumeur du bromure et la remise en question de l'identité combattante française, quand l'armée britannique, trop peu nombreuse, arrivant de manière échelonnée et largement dépendante de son alliée ne peut former ces conditions favorables à la remise en question du modèle combattant. En Allemagne, le nazisme propose son

⁹⁴¹ LABORIE, Pierre, *Penser l'événement. 1940-1945*, Paris, Gallimard, 2019.

⁹⁴² *Ibid.*, p. 191.

propre modèle, viril et aryen dont le combat est déjà mené, à l'intérieur de ses frontières, contre les ennemis du Reich depuis 1933.

La comparaison permet également de montrer le front comme un espace d'échanges de techniques et de pratiques. Largement connue, parce que bien étudiée, la propagande allemande à destination des troupes françaises a pris des formes diverses : radio, tracts, minenwerfer, banderoles. Héritée des expériences de la montée au pouvoir des Nazis en Allemagne, ces savoir-faires sont mis à profit pour combattre les soldats français. Malgré l'inefficacité, les observateurs français vont progressivement tenter de combler leur retard vis-à-vis des *Propagandakompanien* allemandes, et réutiliser, même après avoir été convaincu de l'inefficacité de celles-ci sur le moral des Français.

Enfin, la comparaison était nécessaire pour abandonner les termes de « drôle de guerre », « phoney war » et « Sitzkrieg ». Les réalités contenues derrière chacun de ces trois concepts nous semblent irréconciliables car justement, elles ne traduisent pas des expériences de guerre sans combat similaires.

« *L'étude du passé doit en pareille matière s'appuyer sur l'observation du présent*⁹⁴³... »

La contemporanéité de la période de septembre 1939 à mai 1940, se retrouve à travers plusieurs thèmes qui traversent ces mois. Ces derniers sont marqués par de nombreuses rumeurs. Elles peuvent être bénignes et passagères, lors des déplacements vers le front et la spéculation sur la destination, et venir répondre aux interrogations des soldats, l'incertitude étant entretenue par la censure et l'autorité militaire. D'autres en revanche, sont particulièrement répandues, à des échelles nationales, et peuvent parfois menacer l'identité même des combattants. En s'attachant à l'exemple du bromure, notre thèse a voulu montrer l'importance que peut prendre une rumeur, particulièrement forte et répandue. Prenant un tour anodin et humoristique, elle traduit un véritable malaise créé et amplifié par cette guerre en suspens, mettant en lumière cette crise de la masculinité que les combattants britanniques et allemands ne traversent pas. La rumeur du bromure a su trouver, pour reprendre les mots de Marc Bloch « un bouillon de culture favorable » dans

⁹⁴³ BLOCH, Marc, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », in BECKER, Annette, BLOCH, Étienne, *Marc Bloch, op. cit.* [1921], p. 298.

ses *Réflexions sur les fausses nouvelles*⁹⁴⁴, dans une armée française au moral en berne, alors que les rôles des fronts militaires et fronts domestiques s'inversaient. Cette fausse nouvelle surtout est une chance pour l'historien, car elle est particulièrement documentée. Alors que la rumeur se traduisait souvent par l'éphémère et l'oralité,

Les publications collectives, comme les journaux du front ou *Blighty* sont fortement marquées par l'humour et le rire, moins présent mais pas absent des *Frontzeitungen*. L'humour en guerre permet tout d'abord de divertir les combattants. Par le rire, ils s'évadent, oublient l'ennui et les conditions de vie difficiles. Il permet également de renforcer la cohésion entre les combattants, à travers le rire ensemble. Autour de l'histoire drôle, celle qui fait sourire les « copains » ou les « camarades », celle qui redonne le sourire au soldat découragé, se perpétue un certain humour qui renforce l'esprit de corps, au même titre que l'activité sportive ou l'entraînement. Le rire devient un acte social, rapprochant les hommes autour de valeurs communes et partagées : on rit avec l'autre. Rire avec pour rapprocher, rire contre pour dénoncer : l'humour devient une arme au cours de la période, pour critiquer et accuser. Dans les journaux du front, il devient un moyen pour critiquer la vie quotidienne ou la discipline en échappant à la censure. Chez tous les belligérants, il est également utilisé pour attaquer l'ennemi, par la caricature ou par la moquerie. Si les sources papiers semblent indiquées pour un travail de ce type, les sources radiophoniques qui occupent une place de plus en plus importante pendant la guerre de 1939-1940 doivent permettre une étude enrichissante. L'humour en guerre comme objet d'étude nous semble être une piste intéressante pour continuer à développer des axes sur la guerre drôle, à défaut de la « drôle de guerre ».

Enfin, la relation entre fronts domestiques et fronts militaires n'est plus une nouveauté historiographique. Notre thèse s'est attachée à lire cette relation à travers les yeux des soldats ; l'enjeu suivant est de se placer depuis les fronts domestiques pour connaître un peu mieux les mécaniques à l'œuvre dans cette guerre sans combat. En s'intéressant aux sources produites par les civils, et non aux rapports officiels, une étude comparative pourrait infirmer ou confirmer que les cultures de guerre de 1914-1918 sont remobilisées à une échelle européenne, en 1939.

⁹⁴⁴ *Ibid.*, p. 299.

* * *

« Drôle », finalement, cette période l'est-elle ? Elle ne l'est pas seulement dans le sens d'étrange ou de bizarre, pourtant son acception la plus courante aujourd'hui. Elle n'est pas non plus comique ou burlesque comme le laisserait supposer les représentations cinématographiques récentes et anciennes⁹⁴⁵. Elle est également « drôle » dans le sens de divertissante. Plutôt que de citer l'étrangeté et la bizarrerie de la période, chères à Roland Dorgelès, il convient de mobiliser une dernière fois Marc Bloch, non pas dans *L'étrange défaite* comme capitaine et témoin, mais bien dans son *Apologie pour l'Histoire*, écrit entre 1941 et 1943, en tant qu'historien résistant, juif et persécuté :

Certes, même si l'histoire devait être jugée incapable d'autres services, il resterait à faire valoir, en sa faveur, qu'elle est distrayante⁹⁴⁶.

⁹⁴⁵ On peut noter la sortie, en novembre 2016, la comédie française *La folle histoire de Max et Léon*, où la « drôle de guerre » est abordée par son côté ridicule et comique.

⁹⁴⁶ BLOCH, Marc, *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien*, in BECKER, Annette, BLOCH, Étienne, *Marc Bloch, op. cit.* [1942], p. 853.

Sources

Allemagne

Bundesarchiv, Militärabteilung, Friburg-en-Bresgau

Série RH 34. Truppenkommandanturen der Reichswehr und Wehrmacht

RH 34/18. Truppenkommandanturen der Reichswehr und Wehrmacht. Standortkommandanturen. Standortkommandantur Fulda. Standortbefehle.

Série RH 45. Einheiten der Propagandatruppe des Heeres

RH 45/12. Einheiten der Propagandatruppe des Heeres. Propaganda-Kompanie 612. Propaganda-Maßnahmen gegen den Feind. Oktober 1939 - März 1940.

RH 45/14. Einheiten der Propagandatruppe des Heeres. Propaganda-Kompanie 612. Erfahrungs- und Tätigkeitsberichte. September 1939 - Juni 1940.

RH 45/15. Einheiten der Propagandatruppe des Heeres. Propaganda-Kompanie 612. Briefwechsel des Kompanie-Führers Hauptmann Dr. Kattermann. 23. Februar 1939 - 23. März 1941.

RH 45/25. Einheiten der Propagandatruppe des Heeres. Propaganda-Kompanie 612. Handakte von Hauptmann Kattermann.

RH 45/28. Einheiten der Propagandatruppe des Heeres. Propaganda-Kompanie 612. Bekanntmachungen und Zeitungsartikel in deutscher und französischer Sprache. 1939-1940.

RH 45/33. Einheiten der Propagandatruppe des Heeres. Propaganda-Kompanie 670. Berichte über die Truppebetreuung beim Armeeoberkommando 7. September 1939 - Januar 1940.

RH 45/81. Einheiten der Propagandatruppe des Heeres. Propaganda-Kompanie 649. Tagesnachrichten. Band 2. Juni 1940.

RH 45/128. Einheiten der Propagandatruppe des Heeres. Propaganda-Kompanie 637. Frontzeitung *Westfront*. 1939 - 1940.

Série RW 4. OKW / Wehrmachtführungsstab

RW 4/17. Wehrmachtführungsstab. Weisung Nr. 26 für die Schriftleitung einer Frontzeitung. 1942.

RW 4/186. Wehrmachtführungsstab. Einsatz der Propagandaeinheiten. Propagandaeinheiten Heer. November 1939 - Mai 1940.

RW 4/279. Wehrmachtführungsstab. Halten und Auslegen von Zeitungen in Unterkünften der Wehrmacht, bei Truppenteilen und Dienststellen. 1939 - 1940.

RW 4/282. Wehrmachtführungsstab. Herausgabe der Zeitschrift "Die Wehrmacht". 1939 - 1940.

RW 4/288. Wehrmachtführungsstab. Propaganda und Truppenbetreuung mittels Film und Bild. Bild- und Filmangelegenheiten aller Art. April 1939 - Februar 1940.

RW 4/292. Wehrmachtführungsstab. Propaganda und Truppenbetreuung mittels Film und Bild. Allgemeines Bildungswesen, insbesondere Film- und Bildwesen. 1940.

RW 4/294. Wehrmachtführungsstab. Propaganda und Truppenbetreuung mittels Film und Bild. Begutachtung von einzelnen Filmen, Filmmanuskripten und Fotos aller Art. 1939 - 1941.

RW 4/296. Wehrmachtführungsstab. Propaganda und Truppenbetreuung mittels Film und Bild. Beschaffung und Verleihung von einzelnen Fotos und Filmen, Angelegenheiten der Deutschen Wochenschau GmbH. 1939 - 1941.

Séries MSG 2. Nachlässe und Sammlungen

MSG 2/2616. Militärgeschichtliche Sammlungen. Tagebuchaufzeichnungen des ehem. Oberleutnant G. Schott. 1939 - 1940.

MSG 2/3655. Militärgeschichtliche Sammlungen. Berichte und Aufzeichnungen über Kämpfe des Grenz-Infanterie-Regiment 124. 1939 - 1943.

MSG 2/5488. Militärgeschichtliche Sammlungen. Beitzen, Udo. 855. *Heeresartillerie-Abteilung*. Erinnerungen und Dokumentationen. Erinnerungsalbum. Aschen bis Aalberg. 26. August 1939 - 10. Juni 1940.

MSG 2/8743. Militärgeschichtliche Sammlungen. 2. *schwere Artillerie-Abteilung 615 (mot)*. 3. *schwere Artillerie-Abteilung 616 (mot)*. Fotoalben. Westwall. 1939.

MSG 2/8747. Militärgeschichtliche Sammlungen. Militärgeschichtliche Sammlungen. 2. *schwere Artillerie-Abteilung 615 (mot)*. 3. *schwere Artillerie-Abteilung 616 (mot)*. Fotoalben. Westwall. 1939.

MSG 2/8748. Militärgeschichtliche Sammlungen. Militärgeschichtliche Sammlungen. 2. *schwere Artillerie-Abteilung 615 (mot)*. 3. *schwere Artillerie-Abteilung 616 (mot)*. Fotoalben. Westwall. 1939.

MSG 2/8752. Militärgeschichtliche Sammlungen. Militärgeschichtliche Sammlungen. 2. *schwere Artillerie-Abteilung 615 (mot)*. 3. *schwere Artillerie-Abteilung 616 (mot)*. Fotoalben. Westwall. 1940.

MSG 2/9019. Militärgeschichtliche Sammlungen. Fotoalbum.- Erster Weltkrieg, Frankreichfeldzug 1939 - 1940.

MSG 2/11303. Militärgeschichtliche Sammlungen. De La Motte, Hans-Christian. Hauptmann und Kompanie-Chef des 5. Infanterie-Regiment 43. Erinnerungsalbum seiner Kompanie aus dem Polen-Feldzug und Frankreich-Feldzug. 1939 - 1940.

MSG 2/11623. Militärgeschichtliche Sammlungen. Hoffmann, Horst, Major. Briefe und Auszeichnungen aus den Einsätzen im 2. Weltkrieg. 1937-1942.

MSG 2/12277. Militärgeschichtliche Sammlungen. Tagebuch des Hauptmanns Hans S. Weickert über den Einsatz des Inf.-Rgt. 278 am Westwall. 26. Januar 1940 - 10. Mai 1940.

MSG 2/18193. Militärgeschichtliche Sammlungen. Bernhardi, Friedrich-Wilhelm von. Oberleutnant. Fotografien. Westwallsicherung und Frankreichfeldzug. 1939 - 1944.

MSG 2/18716. Militärgeschichtliche Sammlungen. Geschichte der 211. Infanterie-Division im Zweiten Weltkrieg. Materialsammlung. Fotografien und Fotoalben. Westwall. 1939 - 1991.

MSG 2/19597. Militärgeschichtliche Sammlungen. Berger, Josef. Gefreiter der 89. Infanterie- Division. Geboren 21. Juli 1920. Fotoalbum.- Dienstlich und privat. 1939 - 1941.

Bundesarchiv Lichterfelde

Série NS 6. Partei-Kanzlei

NS 6/329. Partei-Kanzlei der NSDAP. Rundschreiben, Anordnungen, Verfügungen, Bekanntgaben des Stellvertreters des Führers bzw. der Partei-Kanzlei. Juni 1939 - Dezember 1939.

Série NS 18. Reichspropagandaleiter der NSDAP

NS 18/89. Reichspropagandaleiter der NSDAP. Krieg und Kriegsauswirkungen. Truppenbetreuung. Auslese von Schriftgut für Frontsoldaten. 1940.

NS 18/92. Reichspropagandaleiter der NSDAP. Schulung und Rednerwesen. Einsatz von Parteirednern bei der Truppe. 1940 - 1942.

NS 18/591. Reichspropagandaleiter der NSDAP. Gliederung der NSDAP, angeschlossene Verbände und Organisationen im Reichsring. DAF und NS-Gemeinschaft "Kraft durch Freude". 1939 - 1941.

NS 18/647. Reichspropagandaleiter der NSDAP. Krieg und Kriegsauswirkungen. Betreuung von Soldaten. 1935 - 1941.

NS 18/718. Reichspropagandaleiter der NSDAP. Hauptamt Reichsring für nationalsozialistische Volksaufklärung und Propaganda. Handakten Walter Tiessler, Leiter des Reichs- rings. 1939 - 1942.

NS 18/1199. Reichspropagandaleiter der NSDAP. Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda. Flugblätter an ausländische Soldaten und die Zivilbevölkerung.

NS 18/1305. Reichspropagandaleiter der NSDAP. Hauptamt Reichsring für nationalsozialistische Volksaufklärung und Propaganda. Handakten Walter Tiessler, Leiter des Reichsrings. Handakten und persönliche Papiere Walter Tießlers. 1939 - 1943.

NS 18/1317. Reichspropagandaleiter der NSDAP. Krieg und Kriegsauswirkungen. Allgemeines. Wehrmachtsangelegenheiten. 1939-1940 - 1943.

NS 18/1319. Reichspropagandaleiter der NSDAP. Krieg und Kriegsauswirkungen. Frontzeitungen. 1939 - 1940.

Série NS 22. Reichorganisationsleiter der NSDAP.

NS 22/456. Reichorganisationsleiter der NSDAP. Presseauschnittsammlung. Zweiter Weltkrieg. Erklärungen der Neutralen, Neutralitätsbrüche, britische Dominien, Proklamation von Panama. England und Frankreich. 1939 - 1941.

NS 22/474. Reichorganisationsleiter der NSDAP. Presseauschnittsammlung. Zweiter Weltkrieg. Kriegshandlungen und Kriegsentwicklung. Kriegsgreuel und Völkerrechtsbrüche der Gegner. 1939 - 1941.

NS 22/478. Reichorganisationsleiter der NSDAP. Presseauschnittsammlung. Zweiter Weltkrieg. Kriegshandlungen und Kriegsentwicklung. Karikaturen. 1939 - 1940.

Série R 55. Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda.

R 55/20001a. Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda. Ministeramt. Allgemeines. Oktober - Dezember 1939.

R 55/20001b. Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda. Ministeramt. Allgemeines. Januar - März 1940.

R 55/20261. Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda. Theaterabteilung. Haushalt für Theater und Tanz. Truppenbetreuung. Vorstellungen bei der Wehrmacht. 1939 - 1942.

R 55/20609. Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda. Abteilung Musik. Gastspiele deutscher Künstler im Ausland und ausländischer Künstler in Deutschland. 1934 - 1944.

R 55/20644. Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda. Abteilung Rundfunk. Veröffentlichung eingesandter Soldatenlieder. 1940 - 1942.

R 55/21041. Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda. Abteilung Deutsche Presse. Presse-Rundschreiben des Reichspropagandaamtes Berlin. 1939 - 1940

Série 58. Reichssicherheitshauptamt.

R 58/184. Reichssicherheitshauptamt. Kontrolle der öffentlichen Meinung. Meldungen aus dem Reich. Lage- und Stimmungsberichte des SD. Mai 1940.

Deutsche Tagebucharchiv

DTA 84-1. Kurt W. 19 ans, soldat. Journal quotidien manuscrit *Kriegserlebnisse* du 10 septembre 1939 au 18 octobre 1939. Arrêt du carnet et reprise le 17 mai 1940.

DTA 135-1. Herbert S. Mémoires tapuscrits. Passage très rapide de sa mobilisation le 1^{er} septembre 1939 à la campagne de France.

DTA 148-1. Albert J. Né le 27 juillet 1919. *Kriegstagebuch*, débuté le 28 août 1939 jusqu'au 25 avril 1940. Le journal continue ensuite.

DTA 205-II, 1. Fritz M. Mémoire. Rapide description des mois précédents le *Frankreichfeldzug*. Début du journal de guerre à la date du 9 mai 1940.

DTA 270-I, 1. Kurt F. Né le 18 novembre 1909. Engagement le 1^{er} décembre 1939, entraînement jusqu'en mars 1940. Départ pour la frontière occidentale allemande de mars à mai 1940. Lettres de Kurt F. à ses parents, du 11 novembre 1939 jusqu'au 3 mai 1940. D'autres lettres par la suite pendant la campagne en Belgique. Il est tué en Normandie le 8 juin 1944.

DTA 302-I, 1 à 5. Horst S. Né le 30 avril 1917, mort le 24 mai 1940. *Leutnant* tombé devant Calais. Quelques photographies de 1939. Dessin de la tombe et lettres entre des hommes de l'unité de Horst S. et sa mère sur son engagement et les conditions de sa mort.

DTA 652-1 à 6. Siegfried B. *Tagebücher 1936-1959*. Né le 24 juin 1916. Journal intime écrit presque quotidiennement.

DTA 717-1. Gottfried S. Lettres à sa femme ou fiancée, et à ses parents. La première est datée du 18 octobre 1939 et la dernière de la période du 2 avril 1940. La correspondance continue après cette date.

DTA 812-I. Hansjörg P. Mémoires tapuscrits. Pour la période, seulement deux pages, et deux photographies.

DTA 826-3. Wilhelm B. Journal de guerre. Volontaire pendant la Première Guerre mondiale. Officier à la *94. Infanterie-Division*. Début du journal de guerre le 18 septembre 1939 jusqu'au 5 mai 1940 pour la période. Plusieurs photographies. Le journal continue ensuite.

DTA 881-1. Otto S. Mémoires manuscrits. Évoque partiellement la période.

DTA 982-1. Bernhard S. Son père est mort pendant la Première Guerre mondiale. Né le 21 février 1914. Mémoires de guerre tapuscrit. Un chapitre de l'entrée en guerre à la campagne de France.

DTA 1245-I. Rudolf F. Né le 24 juin 1916. Mémoires tapuscrits. Versé en avril 1940 au *Infanterie Regiment 267*. Participe à la campagne de France.

DTA 1390-IV,1. Ernst H. *Dieses Tagebuch - Ein Vermächtnis eines Gefallenen*. Journal de guerre débuté le 25 août 1939 et s'arrêtant pour la période le 10 mai 1940. Version manuscrite et retranscrite. Journal déposé par sa mère, Ernst H. étant tué au combat.

DTA 1428-II, 1. Hermann-Friedrich C. Extraits de son journal de guerre et de lettres envoyés à ses parents. Les lettres débutent à la Noël 1939 et s'achèvent pour la période, le 9 mai 1940. Il note, comme lieu d'expédition *Im Felde*, au front, depuis le 19 mars 1940.

DTA 1462-I, 1. Hermann G. Lettres à sa famille. Rassemblées et transcrites. Elles débutent le 10 avril 1940 et continuent après le 10 mai 1940.

DTA 1628-1. Wilhelm S. Né le 6 mai 1900. Mémoires. Quelques pages sur la période précèdent la campagne de France.

DTA 1768-1. Rudolf W. *Kriegstagebücher.1939/40. 1941. 1944/45*. Journal de guerre commenté et mis en forme après guerre. Première date le 9 novembre 1939. Continue après le 10 mai 1940.

DTA 1870-1. Heinrich G. journal de guerre, manuscrit. Né le 3 juin 1917, tué le 8 octobre 1944. Photographie.

DTA 2063-1. Hugo L. Historique de la *215. Infanterie-Division*. Journal de l'amicale des anciens combattants de la division. Plusieurs photographies.

DTA 3150-31. Ludwig B. Né le 15 octobre 1920. *Kriegstagebücher*. Journal de guerre retranscrit manuscritement.

Museum für Post und Telekommunikation

3.2002.7118. Correspondance d'Erich et d'Annemarie Seifert.

3.2008.2195. Correspondance de Manfred von Plotho à sa femme.

3.2002.1202. Lettre d'Otto Weiss à sa femme.

3.2002.0349. Correspondance d'Ernst et d'Irène Guicking.

3.2009.1998. Correspondance d'Eric Dohl à sa femme et sa fille.

3.2002.7247. Correspondance de Werner Leendertz à sa femme.

3.2009.1518. Correspondance de W. Bleicher à sa femme, et à une amie.

3.2002.0306. Lettre de Fritz Pabst à sa femme.

Royaume-Uni

National Archives

Série CAB. The Cabinet Papers

- CAB 21.554.** France. Frontier fortifications. Maginot Line.
- CAB 44.63.** BEF Operations. France and Belgium 1939-1940. II Corps.
- CAB 44.65.** BEF Operations. France and Belgium 1939-1940. III Corps.
- CAB 68.4.** War Cabinet. Periodical reports by departments. Memoranda.
- CAB 106.211.** Notes on 'Q' Organisation of the BEF.
- CAB 106.213.** Notes from France issued by the General Staff.
- CAB 106.214.** BEF. Casualties May & June 1940.
- CAB 106.215.** BEF. Casualties May & June 1940.
- CAB 106.218.** Plan W4 inside story of 1939.
- CAB 106.220.** Bartholomew Committee. Final report.
- CAB 106.222.** Report by Brig. GMO Davy (Head of n^o 6 military mission) on Attitude of GHQ, BEF to the Belgians 1939-1940.
- CAB 106.232.** BEF. Casualties May & June 1940. 2nd Hampshire Regiment experiences at Dunkirk. May 1940.
- CAB 106.234.** BEF. 1940. Ordnance Service. Saar Zone.
- CAB 106.253.** Crowded Hour. Account by Giddes *Munich to Dunkirk*.
- CAB 106.254.** Copies of documents received on loan from General FHN Davidson referring to France 1940.
- CAB 106.255.** The fulfilment of our military undertakings to the French in the Present War.
- CAB 106.271.** BEF 1939/1940. Strengths and casualties - Personnel.
- CAB 106.289.** Interview and letter. Notebook. BEF Campaign 1940.
- CAB 106.290.** Notes on the BEF. 1939-1940. Including German Order of Battle and summary of the maintenance situation of BEF.
- CAB 106.293.** A short account of the Operations of II Corps. BEF. 1939-1940.

Série DEFE. Ministry of Defence

- DEFE 1.405.** Censorship instructions.
- DEFE 1.408.** Instructions for the use of postal censors.

DEFE 1.409. General instructions. Censorship.

Série WO. War Office

WO 32.4354. Educational standard for infantry of the line.

WO 32.4357. Massy Committee on the military education of the Officers.

WO 33.2721. Manual of Military Intelligence in the Field. Pamphlet N^o 5 - 1939.

WO 190.872. 1939. Attack on Maginot Line.

WO 193.154. Strategy 17. Maginot Line. 22 February 1940 to 14 May 1940.

WO 193.1005. Maginot Line. From Opposite Luxembourg to The Coast.

WO 197.40. Saar Force. November 1939 - April 1940.

WO 197.46. Secret correspondence with N^o British Military Mission. New Method of Mining. December 1939- January 1940

WO 197.112. Movement & Maintenance in the BEF. 3/9/1939 to 31/5/1940.

WO 215.2. Short account of Phantom in France 1939-40.

WO 231.133. Military Training Pamphlet N^o 4. Notes on mechanized cavalry units.

WO 231.135. Military Training Pamphlet N^o 6. Mechanized movement by road.

WO 231.137. Military Training Pamphlet N^o 8. Notes on the tactical handling of Army Tank Battalions.

WO 231.143. Military Training Pamphlet N^o 13. Notes on the tactical handling of the carrier platoon in attack.

WO 231.144. Military Training Pamphlet N^o 13 (supplement). Drill for the handling of Bren carriers.

WO 231.146. Military Training Pamphlet N^o 15. Notes on Defence.

WO 231.153. Military Training Pamphlet N^o 19. Tactical handling of anti-tank regiments.

WO 231.154. Military Training Pamphlet N^o 20. Camouflage - Disruptive painting of vehicles.

WO 231.155. Military Training Pamphlet N^o 21. Dannert Concertina Wire Obstacles.

WO 231.159. Military Training Pamphlet N^o 22. Tactical handling of Army Tank Battalions. Part II. Battle drill and manoeuvre.

WO 231.160. Military Training Pamphlet N^o 22. Tactical handling of Army Tank Battalions. Part III. Employment.

WO 231.161. Military Training Pamphlet N^o 23. Operations. Part I. General principles, fighting troops and their characteristics.

WO 231.162. Military Training Pamphlet N^o 23. Operations. Part I. Supplement. 1939. Particulars of Artillery and Small Arms Weapons - Bridges and Fords.

WO 231.168. Military Training Pamphlet N^o 23. Operations. Part IV. Protection.

WO 231.170. Military Training Pamphlet N^o 23. Operations. Part VI. Withdrawal.

WO 231.177. Military Training Pamphlet N^o 25. Construction of gun emplacements for medium, field and anti-tank battery.

WO 231.178. Military Training Pamphlet N^o 26. Notes on concealment and camouflage.

WO 231.179. Military Training Pamphlet N^o 27. Troop training for light tank troops.

WO 231.181. Military Training Pamphlet N^o 30. Field engineering (all arms). Part I. Assault and reconnaissance boats.

WO 231.196. Military Training Pamphlet N^o 37. The training of an infantry battalion.

WO 231.197. Military Training Pamphlet N^o 38. Bomber attacks on troops. (Training instructions).

WO 231.198. Military Training Pamphlet N^o 39. The infantry (rifle) battalion. Part I. Organization and characteristics, the carrier platoon.

WO 231.200. Military Training Pamphlet N^o 40. Anti-Tank mines.

WO 231.237. Army Training Memorandum N^o 21. Individual Training period 1938/38.

WO 231.238. Army Training Memorandum N^o 22. Collective Training period 1939.

WO 231.239. Army Training Memorandum N^o 23. Individual Training period 1939/40.

WO 231.240. Army Training Memorandum N^o 24. War. September 1939.

WO 231.241. Army Training Memorandum N^o 25. October 1939.

WO 231.242. Army Training Memorandum N^o 26. November 1939.

WO 231.243. Army Training Memorandum N^o 27. December 1939.

WO 231.244. Army Training Memorandum N^o 28. January 1940.

WO 231.245. Army Training Memorandum N^o 29. February 1940.

WO 231.246. Army Training Memorandum N^o 30. Mars 1940.

WO 231.247. Army Training Memorandum N^o 31. April 1940.

WO 231.248. Army Training Memorandum N^o 32. Mai 1940.

WO 277.16. The Second World War 1949-1945. Army. Morale.

WO 287.82. Manual of Military Intelligence in the Field. Pamphlet N^o 4. 1938.

WO 291.1304. BEF in France & Flanders. 1939-1940. Supply & Maintenance.

WO 315.15. Recommendations for Award.

Série AIR. Ministry of Air

AIR 19.266. Lord Gort's despatches (France and Belgium 1939-1940). Question of publication.

Série CN. Photographic prints and negatives extracted from various record series

CN 11.5. Photographies du BEF en France. *Britain prepared.*

Série CUST. Boards of Customs, Excise, and Customs and Excise, and HM Revenue and Customs

CUST 106.21. Ministry of Information. Cooperation of Intelligence Division.

Série INF. Central Office of Information

INF 1.641. Postcards for Propaganda Purposes. Sept. 1939 - Aug. 1940.

INF. 1.854. Ministry of Information. Propaganda Policy and Issue of News. November 1939 to January 1940.

Imperial War Museum

Photographies

Série C. 164 photographies prises par des reporters officiels de l'armée britannique.

Série F. 181 photographies prises par des reporters officiels de l'armée britannique.

Série H. 80 photographies prises par des reporters officiels de l'armée britannique.

Série HU. 25 photographies prises par des reporters officiels de l'armée britannique.

Série O. 108 photographies prises par des reporters officiels de l'armée britannique.

Autres séries. [MOI] FLM 616. Photographie du roi Leopold III visitant ses troupes juste avant l'invasion allemande de mai 1940. CL 3915. Deux officiers de l'intelligence service à Reims devant des photographies aériennes. D 1939A. Evacuation d'enfants à Stepney. 1^{er} septembre 1939.

Fonds privés

Documents.13387. Fonds privé du *Lieutenant* T.F.L. Adair. Trois lettres à son ami Jack Long, du 8 février 1940 et du 2 avril 1940. Appartient à la *302 Battery, 76th Field Regiment RA*.

Documents.15356. Fonds privé de G. Aldridge. Biographie illustrée écrite par son fils, à partir des notes et du journal de son père. Estafette de la *55th Company Royal Army Services Corps* en France d'octobre 1939 à mai 1940.

Documents.14094. Fonds privé du *Captain* C.G. Alexander. Vingtaine de lettres à son père sur la mobilisation dans l'armée française. Il rejoint après la défaite, une division britannique et continue la guerre dans le camp allié.

Documents.14894. Fonds privé de E.J. Allen. Mémoire et photographies. Entraînement au *42nd Battalion Royal Tank Regiment*, avant de rejoindre le *Royal Armoured Corps Base Depot* en France en mai 1940. Il est évacué en juin 1940, malgré sa présence à bord du *Lancastria*^{947 3}.

Documents.17366. Fonds privé de J.J. Andrew. Mémoires. Enrôlé en octobre 1939, il arrive en France en décembre 1939. Capturé en mai 1940.

⁹⁴⁷ Le *Lancastria* est un paquebot affecté au rembarquement des soldats britanniques à Saint-Nazaire. Touché le 17 juin 1940, il sombre, emportant près de 4000 hommes, soldats et marins.

Documents.3299. Fonds privé du *brigadier* CN Barker. Carrière chez les *Gordon Highlander*. Service au premier bataillon en Angleterre, puis en France. Combat en Belgique puis continue la guerre.

Documents.8118. Fonds privé de L.F. Barter. Mémoires et journal de guerre. Estafette au *Royal Army Service Corps*, en France. Débarque à Saint-Nazaire, combat en Belgique et sur la ligne Maginot. Est blessé et capturé en mai 1940.

Documents.8601. Fonds privé de A.L. Bastone. Mémoires. Rejoint le corps de la police militaire. Arrive en France en janvier 1940. Entre en Belgique et est évacué.

Documents.20704. Fonds privé de W. Bennet. Mémoires. Sert au *Royal West Kent Regiment* en décembre 1939. Arrive en France en avril 1940. Est fait prisonnier le mois suivant.

Documents.5613. Fonds privé de A.O. Bennion. Mémoires. Volontaire pour le *Royal Army Service Corps*, arrive en France en octobre 1939. Est évacué à Dunkerque.

Documents.1951. Fonds privé du révérend chanoine A.L. Bird. Chapelain au quartier général de la 1st Division de la BEF. En charge du mess des officiers. Il visite des soldats à l'hôpital, censure des lettres. Il est évacué à Dunkerque.

Documents.4283. Fonds privé du major W.G. Blaxland. En service au *2nd Battalion The Royal East Kent Regiment*. Il arrive en France dès les premières semaines de la guerre. Est évacué à Dunkerque.

Documents.19865. Fonds privé du *captain* H.C. Bouttell. Lettres. Arrive en France en février 1940 et est évacué en juin 1940.

Documents.1702. Fonds privé du révérend F.J. Brabyn. Mémoires. Combattant de la Première Guerre mondiale. Sert comme chapelain pendant la Seconde. Est en France entre mars et juin 1940. Est évacué.

Documents.4285. Fonds privé de W.C. Brodie. *Sergeant* au quartier général du *2nd Corps*, de septembre 1939 à Mai 1940. Est évacué à Dunkerque.

Documents.17785. Fonds privé de R.A. Brown. Mémoires. Arrive en France en avril 1940. Combat en Belgique et est fait prisonnier.

Documents.7370. Fonds privé de R.A. Brown. Mémoires. Estafette. Arrive en France en 1939 avec le *1st Battalion Oxfordshire and Buckinghamshire Light Infantry*. Combat en Belgique et est fait prisonnier.

Documents.5596. Fonds privé du lieutenant colonel L.M. Buffey. Mémoires. Arrive en France avec le *91st Field Regiment RA* en octobre 1939. Blessé en mai 1940. Rapatrié.

Documents.6629. Fonds privé de L.W. Cannon. Appartenant au *52th Heavy Regiment RA*, il arrive en France en septembre 1939. Il combat avec l'arrière-garde du BEF et est évacué à Dunkerque.

Documents.7888. Fonds privé du *captain* FE. DE. W. Cayley. Mémoires. Médecin officier, il sert en France avant d'être évacué par Cherbourg à la mi-juin 1940.

Documents.15649. Fonds privé de H.W. Chivers. Mémoires de huit pages. Arrive en France en novembre 1939, avec une unité d'artillerie. Avance en Belgique qui est évacué à Dunkerque.

Documents.16194 Fonds privé de A.W. Chuter. Mémoires. Conducteur de poids lourds. Il arrive en France comme estafette à la *1st Army Tank Brigade* en mars 1940. Évacué à Dunkerque.

Documents.8090. Fonds privé de D. Clark. Mémoires. Sert en France entre avril et juin 1940 au *2nd/4th Battalion of the King's Own Yorkshire Light Infantry*. Évacué à Saint Nazaire.

Documents.9990. Fonds privé de K.T. Clarke. De septembre 1939 à mai 1940, est en France, au sein de la *10th Brigade*. Est capturé en mai 1940.

Documents.15756. Fonds privé du colonel J.H. Coldwell-Horsfall. Photocopies de rapports du commandant de compagnie chez le *1st Battalion Royal Irish Fusiliers* en France entre septembre 1939 et mai 1940. Évacué.

Documents.25835. Fonds privé de B.R. Copeland. Rapport et mémoires. Arrive en France en janvier 1940. Est évacué à Dunkerque.

Documents.7577. Fonds privé de F. Coster. Est versé à la *44th Battery, 101st LAA Regiment RA (Finsbury Rifles), 1st Armoured Division*. Arrive en France en mars 1940. Est fait prisonnier en juin 1940.

Documents.18942. Fonds privé de F.T. Cottam. Mémoires. Arrive en France dès septembre 1939. En février 1940, arrive dans la Sarre. Blessé en mai 1940 et évacué.

Documents.5898. Fonds privé du *lieutenant colonel* J.N. Cotterell. Journal de guerre. Sert en France et est évacué par Brest.

Documents.24436. Fonds privé de L.M. Cox. Mémoires. Mobilisé en janvier 1940, il arrive en France avec le *Queen's Own Royal West Kent Regiment*. Est évacué à Dunkerque.

Documents.8417. Fonds privé de T.R. Crawcour. Mémoires. Versé au *2th Searchlight Regiment RA*, il arrive en France en décembre 1939. Blessé et capturé en mai 1940.

Documents.1193. Fonds privé de A.R.-R. Crockett. Mémoires. Il se porte volontaire en 1939, dans une unité médicale, la *7th Field Ambulance*. Il est évacué par Saint Nazaire en juin 1940.

Documents.7557. Fonds privé de J.A. Dale. Lettres. Il écrit à ses parents pendant son service en France, puis pendant sa captivité.

Documents.2401. Fonds privé de J.L. Davison. Mémoires. Sert dans le corps médical. Arrive en France en janvier 1940. Est évacué à Dunkerque.

Documents.20723. Fonds privé de L.P. Dease. Mémoires et quelques photographies. Volontaire en 1939. Rejoint les *Royal Engineers*, est déployé en France. Retraite vers Cherbourg et évacuation.

Documents.16772. Fonds privé de J.E. Dexter. Mémoires. Enrôlement au *1st Battalion Queen Victoria's Rifles* en septembre 1939, capturé en mai 1940.

Documents.9798. Fonds privé de D.F. Ding. Mémoires. Sert au *2nd Light Anti-Aircraft Battery*. Arrive en France en septembre 1939. Évacué à Dunkerque.

Documents.13003. Fonds privé de H. Dixon. Mémoires et illustrations. Est conducteur dans le *Royal Army Service Corps*. Arrive en France en mars 1940. Est évacué à Saint-Nazaire.

Documents.1650. Fonds privé de E.A. Dixon. Mémoires. Enrôlé comme canonnier au *88th Field Regiment RA*. Arrive en France en octobre 1939. Est évacué à Dunkerque.

Documents.739. Fonds privé du révérend E.N. Downing. Mémoires *Padre with the Para: A Mixture of Wartime Memories*. Arrive en France en octobre 1939. Change d'unité en avril 1940. Est évacué.

Documents.1851. Fonds privé de J.E. Durey. Volontaire en 1938. Appartient au *1st Battalion, Hampshire Regiment*. Arrive en France en septembre 1939. Fait prisonnier en mai 1940.

Documents.26153. Fonds privé de B.L. Evans. Mémoires *As it Happened: The Story of One Man's War*. Mitrailleur au *Middlesex Regiment*. En France en septembre 1939, évacué à Dunkerque.

Documents.1015. Fonds privé de T. Evans. Mémoires. Artilleur au *6th HAA Regiment RA*. Sert en France de septembre à juin 1940. Evacué à Dunkerque.

Documents.20568. Fonds privé de B. Evers. Mémoires *One Man's War*. Arrive en France en janvier 1940. Blessé et fait prisonnier en mai 1940.

Documents.20163. Fonds privé de R.E. Fawcett. Mémoires. Sert au RASC. Arrive en France le 9 septembre 1939. Évacué à Saint Malo en mai 1940.

Documents.354. Fonds privé de J.H. Finch. Mémoires. Mobilisé au RASC. Sert en France et est évacué à Dunkerque.

Documents.16567. Fonds privé du lieutenant B. Finn. Mémoires. Sert au *56th Reconnaissance Regiment* en France. Il y arrive en 1939. Est évacué au Havre.

Documents.16193. Fonds privé du major Sir Hamish Forbes. Mémoires et documents officiels. Sert chez les *Welsh Guards* entre Novembre et mai 1940. Fait prisonnier.

Documents.9910. Fonds privé du capitaine F.C. Foster. Mémoires. Appartient au *Queen's Own Royal West Kent Regiment*, arrive en France en avril 1940. Est évacué.

Documents.5620. Fonds privé du major W.D.S. Fraser. Mémoires. Rejoint le *5th Battalion HLI*. Arrive en France en septembre 1939. Évacué à Cherbourg en mai 1940.

Documents.20643. Fonds privé de J. Freeman. Journal de guerre. Volontaire. Rejoint la France en mars 1940 au sein des *Irish Guards*. Blessé et fait prisonnier en mai 1940.

Documents.560. Fonds privé de J. Gascoigne-Pees. Mémoires écrits à la troisième personne. Mobilisé en septembre 1939. Sert en France de septembre 1939 à mai 1940. Évacué à Dunkerque.

Documents.1603. Fonds privé de A.R. Gaskin. Mémoires. Entre au *1st Battalion, Kings Shropshire Light Infantry*. Arrive en France en septembre 1939. Blessé et évacué en mai 1940 par Dunkerque.

Documents.6886. Fonds privé du brigadier J.B. Gawthorpe. Documents et rapports officiels. Officier pendant la Première Guerre mondiale. Commande la *137th Brigade* en 1939-1940. Évacué à Dunkerque.

Documents.16911. Fonds privé de J.I. Gibson. Mémoires. En octobre 1939, rejoint le *6th Battalion Black Watch* et arrive en France en janvier 1940. Sert avec son frère jumeau. Son frère est tué en France. Lui est blessé et évacué à Dunkerque en mai 1940.

Documents.3591. Fonds privé A.R. Green. Mémoires. Envoyé en France en décembre 1940 au sein d'une unité d'artillerie antiaérienne. Évacué à Dunkerque en mai 1940.

Documents.17360. Fonds privé de R.P. Greenwood. Mémoires. Appartient au *Royal Hampshire Regiment*. Arrive en France en avril 1940 et est évacué à Dunkerque.

Documents.24420. Fonds privé de J.R. Grieve. Mémoires. Arrive en France en septembre 1939 au sein du *1st Battalion Black Watch*. Est affecté près de la ligne Maginot. Capturé en juin 1940.

Documents.1850. Fonds privé de G.A. Griffin. Mémoires. Sert au RASC. Arrive en France en février 1940. Est blessé et capturé en mai 1940.

Documents.15205. Fonds privé de A.W. Griffiths. Mémoires. Arrive en France en mars 1940. Est évacué en juin 1940.

Documents.24062. Fonds privé du major G.D. Hadley. Mémoires *Service with a Smile. A Record of Four Years*. Arrive en France en avril 1940, comme *Field Security Officer*. Est évacué à Saint Malo en juin 1940.

Documents.3984. Fonds privé du major F.M. Hahn. Journal de guerre. Sert pendant la Première Guerre mondiale. Arrive en France en septembre 1939, commandant le *N^o 21 Army Field Workshops*. Est évacué en juin 1940 à Saint Nazaire.

Documents.11840. Fonds privé de J.W. Hall. Journal de guerre. Arrive en France en janvier 1940, au sein du *5th Battalion Northamptonshire Regiment*. Est affecté en Angleterre en avril 1940.

Documents.9623. Fonds privé de W.G. Harvey. Mémoires. En France en 1939. Est évacué à Saint-Malo en juin 1940. Il combat ensuite dans les différentes campagnes en Afrique du Nord et est capturé à Tobrouk en 1941.

Documents.17354. Fonds privé de K.J. Hewitt. Mémoires. Arrive en France en octobre 1939. Blessé et évacué à Dunkerque.

Documents.26092. Fonds privé du major R.L. Hewitt-Taylor. Mémoires. Affecté à l'artillerie, arrive en France en octobre 1939. Evacué à Saint Nazaire.

Documents.9988. Fonds privé du major B.K. Heyworth. Lettres à sa femme. En France à partir d'octobre 1939. Est tué à Hazebrouck le 28 mai 1940.

Documents.14901. Fonds privé de A.J.R. Hicks. Journal de guerre et mémoires. Arrive en France au début de l'année 1940, au sein du *53rd LAA Regiment RA*. Évacué en mai 1940 à Dunkerque.

Documents.24396. Fonds privé de T.B. Higgins. Journal de guerre. Conducteur. Arrive en France en avril 1940. Capturé le mois suivant.

Documents.15179. Fonds privé de F. Hill. Mémoires. Est affecté à une unité d'artillerie. Arrive en France au début de l'année 1940. Évacué à Dunkerque.

Documents.9516. Fonds privé de R. Holme. Mémoires. Arrive en France avec le *East Surrey Regiment* en avril 1940. Fait prisonnier.

Documents.8108. Fonds privé du major F. Hunn. Mémoires. Arrive en France en octobre 1939 au *12th Royal Lancers*. Est évacué à Dunkerque.

Documents.16352. Fonds privé de D. Hunnisett. Mémoires. Engagé au *Royal Sussex Regiment*. Arrive en France en avril 1940. Capturé en mai 1940.

Documents.1074. Fonds privé du major F.V. Hurrell. Sert au *3rd Army Field Workshop* en France, de septembre 1939 à mai 1940. Évacué à Dunkerque.

Documents.18902. Fonds privé du captain R.A. James. Rejoint une unité des *Royal Engineers*. Arrive en France dès septembre 1939, évacué à Dunkerque. Fait prisonnier en Grèce en 1941.

Documents.16564. Fonds privé de W.E. Jenner. Mémoires illustrés. Arrive en France en avril 1940. Évacué en mai 1940 à Dunkerque.

Documents.1250. Fonds privé du major A.J.M. Johnson. Mémoires *A Double Survivor*. Participe à la Première Guerre mondiale. À la tête du *216 Field Company* en France, en octobre 1939. Est évacué à Dunkerque.

Documents.11629. Fonds privé de S.V. Jones. Mémoires. Arrive en France en septembre 1939 avec le *1st Battalion South Lancashire Regiment*. Évacuation en juin 1940 à Dunkerque.

Documents.3802. Fonds privé de C.G. King. Mémoires. Arrive en France en mai 1940. Capturé près de Lille.

Documents.15697. Fonds privé de G.W. King. Mémoires. Arrive en France en avril 1940. Capturé un mois après.

Documents.11118. Fonds privé du révérend A.R.C. Leaney. Mémoires, journal de guerre et lettres. Arrive en France en octobre 1939 avec le *6th Battalion Royal Sussex Regiment* comme chapelain. Évacué à Saint Nazaire en juin 1940.

Documents.16531. Fonds privé de D. Ledingham. Mémoires. Rejoint la *51th Highland Division* en 1939. Arrive en France au début de l'année 1940. Capturé en juin 1940.

Documents.16147. Fonds privé de J. Lythgoe. Carnets. Arrive en France en septembre 1939. Est évacué à Dunkerque.

Documents.1201. Fonds privé de R.T. Mackay. Arrive en France avec le *23rd Field Regiment RA*. Capturé en juin 1940.

Documents.16545. Fonds privé du colonel D. Matheson. Mémoires. Appartient au RAMC. Arrive en France en octobre 1939, puis est affecté à un régiment d'artillerie. Est évacué à Dunkerque en mai 1940.

Documents.11627. Fonds privé de J. McFarlane. Mémoires. Mobilisé à Dundee en septembre 1939. Arrive en France en janvier 1940 au sein de la *51st Highland Division*. Évacué à Dunkerque.

Documents.12305. Fonds privé de W.L. McWilliam. Mémoires. Arrive en France en janvier 1940, près de la ligne Maginot. Appartient à une ambulance de campagne. Est évacué à Dunkerque.

Documents.18971. Fonds privé de C. Mealins. Mémoires. Arrive en France en novembre 1939 au sein de la *158th Welsh Ambulance*. Passe par la ligne Maginot. Participe en avril 1940 à la campagne en Norvège.

Documents.15314. Fonds privé de R.A. Mills. Mémoires. Appartient au *Royal Sussex Regiment*. Arrive en France en avril 1940. Est évacué à Saint Nazaire.

Documents.4802. Fonds privé W.L. Newman. Journal de guerre. Arrive en France en septembre 1939. Rejoint l'Angleterre en 1940.

Documents.11242. Fonds privé de C. Parker. Mémoires. Rejoint les *Royal Engineers*. Arrive en France en février 1940. Est évacué en 1940 à Dunkerque.

Documents.3432. Fonds privé de D.F. Parry. Lettres à sa femme et à ses parents. Sert avec le *2 Corps Signals* en France entre septembre 1939 et mai 1940. Évacué à Dunkerque.

Documents.3708. Fonds privé R.A. Pearson. Mémoires. Sert au *262nd Field Company*. Arrive en France en avril 1940. Capturé le mois suivant.

Documents.7688. Fonds privé R.J. Phillips. Mémoires. Appartient aux *2nd Battalion Grenadier Guards*. Déclaré mort, il est capturé en mai 1940.

Documents.13609. Fonds privé de M.J. Pitt. Mémoires illustrés. Appartient au *N^o 12 Bomber Squadron*. Effectue plusieurs séjours à travers la France, de Berry-au-Bac à Perpignan. Est évacué en juin 1940.

Documents.3950. Fonds privé de J. Platt. Mémoires. Appartient au RAMC. Arrive en France en novembre 1939 avec la *14th Field Ambulance*. Est évacué en mai 1940 à Dunkerque.

Documents.8216. Fonds privé du major A. A. K. Pope. Journal de guerre. Appartient au *1st Battalion King's Shropshire Light Infantry*. Est affecté dans la Sarre et sur la ligne Maginot en décembre 1939. Est blessé et évacué en mai 1940. Il meurt au combat le 6 juin 1944, dans une unité parachutiste.

Documents.24267. Fonds privé de E.D. Pope. Mémoires. Né en 1918. Rejoint le *The Queen's Own Royal West Kent Regiment* et arrive en France en avril 1940. Est évacué en juin 1940 à Dunkerque.

Documents.18977. Fonds privé de G.L. Pudney. Mémoires. Arrive en France en avril 1940 avec la *133rd Field Ambulance*. Est évacué à Dunkerque en mai 1940.

Documents.17390. Fonds privé de T.A. Pyne. Mémoires illustrés. Conducteur. Sert avec le *115th Field Regiment RA*, et arrive en France en mars 1940. Évacué en mai 1940, à Dunkerque.

Documents.25804. Fonds privé de J.H. Ramsell. Mémoires. Conducteur au RASC. Arrive en France septembre 1939. Il est évacué à Dunkerque le 27 mai 1940.

Documents.15692. Fonds privé de W.C. Reeves. Journal de guerre. Appartient à une unité d'artillerie. En France en mai 1940. Il arrive à quitter la France avec son unité et continue la guerre en Afrique du Nord.

Documents.1566. Fonds privé du major J.F.J. Rex. Mémoires. Officier de liaison avec l'armée française dès septembre 1939 au port du Havre pour accueillir les troupes du BEF. Participe à l'évacuation du Havre, puis de Saint Nazaire.

Documents.821. Fonds privé du major A.H.B. Rhodes. Lettres. Appartient au RAMC. Est en France de septembre 1939 à mai 1940, au sein du *6th British General Hospital*.

Documents.16207. Fonds privé de W. Richards. Lettres à sa femme. Appartient au *Queen's Own Royal West Kent Regiment*. Arrive en France en avril 1940. Est fait prisonnier en mai 1940.

Documents.24250. Fonds privé de R.B. Roberts. Mémoires. Appartient au *East Surrey Regiment*. Arrive en France en avril 1940. Capturé par les Allemands en juin 1940⁹⁴⁸.

Documents.17370. Fonds privé du major M.C. Ross. Mémoires. Artiste, il est engagé au *Camouflage Corps*, en novembre 1939, et est envoyé en France en janvier 1940. Il réussit à regagner l'Angleterre en juin 1940.

Documents.20928. Fonds privé de B. Rowell. Mémoires. Appartient au *7th Battalion Royal Northumberland Fusiliers* en septembre 1939. Arrive en France en avril 1940. Est envoyé sur la ligne Maginot. Capturé en juin 1940.

1. Au cours de sa captivité, il sera notamment emprisonné à proximité d'Auschwitz-Monoiwiz.

Documents.8533. Fonds privé du *captain* P. Royle. Mémoires. Appartient au *17th Field Regiment RA*, est envoyé en France en décembre 1939. Sur la ligne Maginot. Est évacué par Cherbourg en juin 1940.

Documents.7954. Fonds privé de A.W. Sadler. Mémoires. Appartient au RASC. Arrive en France en décembre 1939. Est évacué en juin 1940 à Dunkerque.

Documents.22514. Fonds privé de S.S. Savin. Mémoires *From Bayswater to Burma*. Arrive en mars 1940 en France. Est évacué par Cherbourg en juin 1940.

Documents.11373. Fonds privé de H.A. Seed. Lettres à sa petite amie. Sert en France au *88th Field Regiment RA*, de septembre 1939 à mai 1940.

Documents.6339. Fonds privé de W. Simpson. Mémoires. Sert au RAMC, au *17th General Hospital*. Est envoyé en France en janvier 1940. Capturé.

Documents.3993. Fonds privé de F. Southall. Mémoires. Appartient au *225th Field Company*. Arrive en France en janvier 1940. Est évacué à Dunkerque.

Documents.20726. Fonds privé de J.D. Thain. Mémoires. Appartient au *1st Battalion Princess Louise's Kensington Regiment*. Arrive en France en avril 1940. Capturé en juin.

Documents.22625. Fonds privé de C.A. Thorne. Mémoires *From Sapper to Staff*. Appartient au *14th Field Squadron*. Arrive en France en octobre 1939. Evacué à Dunkerque.

Documents.3974. Fonds privé de A. Towle. Divers documents. Arrive en France en septembre 1939 avec le *58th (Sussex) Medium Regiment*. Est évacué à Dunkerque.

Documents.25987. Fonds privé de C.S. Tricker. Mémoires *You'll get no Promotion*. Rejoint le BEF en avril 1940. Regagne l'Angleterre en juillet 1940.

Documents.19866. Fonds privé d'A. True. Mémoires. RASC. Conducteur. Arrive en France en avril 1940 avec la *42nd East Lancashire Infantry Division*. Est évacué à Dunkerque.

Documents.3872. Fonds privé du révérend E.A. Turner. Journal de guerre. Sert au *57th Field Regiment RA*. Arrive en France en avril 1940. Évacué.

Documents.20189. Fonds privé de D. Wadey. Mémoires. Arrive en France avec le *Battalion Intelligence Section*, en avril 1940. Blessé, et évacué à Dunkerque.

Documents.12076. Fonds privé de H.J. Walden. Mémoires. Sert au *1st Battalion Black Watch*. Arrive en France en septembre 1939. Capturé en mai 1940.

Documents.7965. Fonds privé de F. Warner. Mémoires. Sert dans la *88th Company* et est évacué à Saint Malo en juin 1940.

Documents.15685. Fonds privé de N.F. Webber. Mémoires. Sert dans une unité d'artillerie. Arrive en France en septembre 1939. Cantonné dans le secteur de Lille. Évacué à Dunkerque.

Documents.11631. Fonds privé du *captain* J.E. Williams. Journal de guerre. Sert dans le *2nd/6th Battalion East Surrey Regiment*. Arrive en France en avril 1940. Évacué à Saint-Nazaire en juin 1940.

Documents.14297. Fonds privé de H. Wilson. Lettres. Sert au *1st Anti-Aircraft Brigade Workshop, 2nd AA Regiment Royal Artillery RA*, et arrive en France en avril 1940. Il meurt au combat à Dunkerque en juin 1940.

Documents.19914. Fonds privé de F.T. Woodford. Mémoires. Volontaire en 1915. Appelé comme réserviste en septembre 1939. Il arrive en France avec *26 Field Company, Royal Engineers*. Il est capturé en juin 1940.

Documents.22673. Fonds privé du *colonel* B.R. Wood. Journal de guerre. Sert comme lieutenant dans la *A Company, 1st Battalion Princess Louise's Kensington Regiment*. Arrive en France en avril 1940. Est fait prisonnier en juin 1940.

Documents.3593. Fonds privé du lieutenant colonel J.E. Wright. En janvier 1940, part dans la Sarre avec l'armée française. Sert sur la ligne Maginot. Est évacué à Dunkerque.

Documents.2682. Fonds privé de L. Frith. Rapport. Opérateur de la Royal Air Force. En France de septembre 1939 à juin 1940. Fait prisonnier.

Dessins

Art.IWM ART LD 196. Edward Bawden. *Officers' Mess, Halluin*.

Art.IWM ART LD 197. Edward Bawden. *Signals*.

Art.IWM ART LD 198. Edward Bawden. *The Capt. Quartermaster*.

Art.IWM ART LD 199. Edward Bawden. *Seclin*.

Art.IWM ART LD 261. Barnett Freedman 40. *Aircraft runway in course of construction at Thélus : near Arras, May 1940*.

Art.IWM ART LD 989. Richard Seddon 1940. *Bethune strategy*.

British Library

LOU.LON 23 [1939]. *Blighty*. Journal destiné aux troupes britanniques, publié hebdomadairement et comportant une trentaine de pages. Le premier numéro date du 21 octobre 1939. Le dernier numéro de 1939 date du 30 décembre.

LOU.LON 160 [1940]. *Blighty*. Suite de la cote précédente. Le numéro 12 est daté du 6 janvier 1940, et le 29^{ème} est daté du 4 mai 1940.

France

Service Historique de la Défense (SHD), Château de Vincennes

Série 2 N. Conseil supérieur de la défense nationale et organismes dérivés (1897-1939)

2N 231. 3^{ème} section. Coopération franco-britannique (1939-1940). Notes et correspondance. Comité d'Études interalliés. Renseignements sur le BEF (septembre 1939-octobre 1939).

Série 5N. Cabinet du ministre (1872-1940)

5N 580-1. Plan de guerre pour le printemps 1940 établi par le général Gamelin.

5N 580- 3. Coopération franco-britannique, section de Défense Nationale (1939-1940).

5N 580-10. Accord franco-finlandais. Note établie sans date, ni lieu, ni institution ou auteur.

5N 580-12. Accord militaire franco-polonais, 9 septembre 1939. Ordre de mission n^o 1076 DN du ministère de la guerre nommant le général Denain comme chef de la mission militaire franco-polonaise le 13 septembre 1939.

5N 581-4. Notes, télégrammes et lettres relatifs au déroulement des opérations militaires (10-20 mai 1940).

5N 601-3. Cabinet du ministère. 3^{ème} bureau. Moral et discipline pendant les hostilités. Note N^o 8866 / I / EMA, du 1^{er} Bureau du 13 avril 1940 sur l'alimentation de la troupe. Note N^o 6 798 K, du 3^{ème} Bureau du 11 mars 1940 sur l'intercession de personnalités étrangères à l'Armée en faveur de leurs subordonnées. Décret du 16 décembre 1939 sur la rétrogradation et cessation des gradés non rengagés. Décret du 8 septembre 1939 suspendant

le fonctionnement des conseils d'enquête pendant la durée de la guerre. Circulaire N° 939/K du 28 décembre 1939, du 3^{ème} Bureau relative à l'interdiction aux officiers ou gradés de solliciter des particuliers, des dons gracieux en faveur des militaires sous leurs ordres. Note N° 16063-K, du 5 octobre 1939, du cabinet du ministre, sur le droit des militaires de publier des écrits. Note N° 402 / CAB / FT du 14 janvier 1940 au sujet de la lettre de M. Le Général Gourand en date du 7 janvier 1940 au sujet de la publication de brochure sur la guerre actuelle. Note sans numéro au sujet du commandement territorial, par le 1^{er} bureau de l'état-major de l'armée, datée du 2 décembre 1939.

Série 7 N. Etat-major de l'Armée (EMA 1872 - 1940)

7N 2465. 1^{er} Bureau, chargé des effectifs et des renforts. Note N° 5856 du 29 octobre 1939, sur les militaires condamnés par les Tribunaux militaires. Note N° 5651 du 1^{er} Bureau datée du 28 octobre 1939 sur la dotation en chars modernes pour l'instruction des recrues. Note N° 5649 du 1^{er} Bureau datée du 28 octobre 1939 sur les renseignements aux familles des militaires aux armées.

7N 2576. Bulletins de renseignements du Centre de liaison français. Il s'agit principalement de différents rapports de renseignements tirés de la lecture de la presse sur les déplacements des troupes allemandes, en septembre et octobre 1939.

7N 2577. Commissariat Général à l'information, 1939-1940. Copie du JO du 16 septembre 1939 sur l'organisation du Commissariat Général à l'Information. Note non numérotée ni référencée datée du 20 novembre 1939 rappelant le rôle du Commissariat Général à l'information. Diverses notes, sur la censure, sur la propagande italienne, sur la propagande allemande. Discours retranscrit de Mandel du 8 novembre à 20 heures. Perception de la ligne Maginot par des correspondants de guerre suédois.

7N 2577. Bulletin hebdomadaire d'Information. Du N° 2 du 28 octobre 1939 au N° 29 du 8 mai 1940.

Série 27N. Grand Quartier Général (1939-1940)

27N 37 - 3. Nombreuses notes sur les permissions. Grand Quartier Général, 1^{er} bureau. Septembre 1939 - juin 1940. Détails de la création, de l'instauration du tour des permissions, des régimes spéciaux, des visites médicales, sur l'acheminement des permissionnaires en France métropolitaine comme dans les colonies.

27N 37 - 4. Notes N° 982 1 / FT et N° 2629 1 / FT du Grand Quartier Général, 1^{er} bureau, respectivement datées du 8 et du 25 octobre 1939 au sujet de l'installation future de foyers du soldat dans la zone des armées. Note N° 2906 1 / FT du 26 octobre 1939 concernant l'aide à apporter aux militaires nécessiteux. Note N° 6568 - 1 / FT du Grand Quartier Général, 1^{er} bureau, datée du 26 novembre 1939 sur l'instruction et le fonctionnement des Foyers militaires aux Armées. Lettre concernant le don d'argent des Français d'Italie pour la création de foyers de soldats en date du 10 mai 1940. Compte rendu manuscrit d'une conversation téléphonique au sujet du financement des foyers de soldat. 7^{ème} Bureau, non daté. Nombreuses autres notes sur les foyers militaires, leur installation, leur fonctionnement, leur financement et leur rôle. Notes également au sujet des envois de colis sur le front. Note N° 5676 1 / FT, du 19 novembre 1939 sur la création d'un comité d'assistance aux troupes noires.

27N 39. 1^{er} Bureau. Poste aux armées. Liste des secteurs postaux de 1 à 382 des grandes unités et des secteurs fortifiés. Il s'agit ici d'une source particulièrement importante et utile dans l'étude de l'armée française de septembre 1939 à mai 1940 : la censure interdisant de mentionner des noms de lieux, voire d'unités, le secteur postal permet de rattacher une lettre ou un journal du front à son unité.

27N 67. Nombreuses notes sur les journaux du front, et nombreux envois des chefs d'unité à l'État-major faisant état de l'existence ou non d'un journal du front après le recensement lancé par l'armée en avril 1940. Lettre du 21^{ème} bataillon d'instruction du 106^{ème} régiment d'infanterie datée du 13 avril 1940 en réponse à la note 3005 / 2 du 2^{ème} Bureau évoquant l'existence d'un journal du front nommé *L'attente qui mouille* et fournissant avec les comptes². Note N° 1991 / 2-FT du 24 mars 1940 au sujet des journaux du front et visant à réduire les indiscretions. Note N° 2358 / 2.- FT du 3 avril 1940 au sujet du journal *Le Front* et l'association *La Presse au front* perçus comme dangereux par l'autorité militaire. Note N° 1081 / 2-FT du 18 février 1940 sur la diffusion des journaux du front à l'arrière, interdite sauf pour les envois destinés au commissariat général à l'information et au 2^{ème} Bureau. Note N° 3052 / 2-FT du 2 avril 1940 sur l'existence des journaux du front de l'Armée des Alpes. Se met en place dans cette note une recension des journaux du front existant dans cette armée.

27N 67 - 1b. Deuxième Bureau du Grand Quartier Général. Nombreux comptes rendus au sujet de renseignements destinés à la presse et à l'information radiophonique. Nombreux rapports de la propagande française. septembre 1939 - avril 1940.

27N 67 - 2. Plusieurs tracts de propagande allemands. Plusieurs tracts de propagande française et anglaise, appuyée par une version allemande. Tract « L'hécatombe des Allemands minoritaires en Pologne ». Commentaire manuscrit sur le document. Trouvé le 22 février 1940 à Harinville sur Madon par une unité du Commandement d'Étapes d'Épinal. Il s'agit du même tract conservé dans les archives fédérales allemandes à Freiburg sous la cote RH 45-28. Tract allemand « Mémoire remis par le Gouvernement du Reich au Gouvernement royal du Danemark ». Tract « Paix immédiate ? » reprenant le titre d'un tract pacifiste français du début de la guerre, il s'agit ici d'un tract de la propagande française du 8 avril 1940.

27N 69. Rapports des commissions du contrôle postal, d'octobre à avril 1940. Il s'agit des rapports écrits par la deuxième section du deuxième bureau affectée au contrôle postal, qui concentrent l'ensemble des rapports des commissions du contrôle postal pour rédiger un compte rendu général. Ce rapport couvre l'ensemble de l'armée française. Il est publié, vers la fin de la période, une fois par semaine.

27N 151. Nombreuses notes du 1^{er} bureau de l'état-major du Commandement sur le front du Nord-Est, sur les indemnités de combat et leur attribution : question du montant, des modalités d'obtention, de l'exposition au danger nécessaire, les erreurs d'attribution et l'abandon du remboursement. Février - mars 1940.

27N 151-2. Nombreuses notes sur des thèmes variés du 1^{er} bureau de l'état-major du Commandement sur le front du Nord-Est : hausse des prix, habillement des corps francs, propagande contre la dépopulation, insignes et fanions. Mars 1940. Quelques notes sur les permissions du 1^{er} bureau de l'état-major sur du Commandement sur le front du Nord- Est : permissions des troupes nord-africaines, taux de départ en permission de détente. Nombreuses notes sur les affectations spéciales du 1^{er} bureau de l'état-major sur du Commandement sur le front du Nord-Est : abus, besoin de main d'œuvre, répression, listes de métiers recherchés.

27N 152. Note N° 1837 du 7 février 1940 sur l'envoi de documents destinés à la Bibliothèque - Musée de Vincennes. Note N° 9114 sur le renvoi des classes 1916 à 1918 dans les dépôts.

Série 28N. Groupes d'armées (1939-1940)

28N 52. Sondages du contrôle postal du Groupe d'Armées 3 et de la IV^{ème} Armée. Mai-Juin 1940.

28N 52- 3. Guerre des ondes. Rapports d'observation des émissions radiophoniques allemandes. Rapports des missions de propagande par haut-parleurs sur le front. Textes des messages diffusés en allemand et traductions françaises.

Série 29N. Armées (1939-1940)

29N 290. Note N^o 445 3/OP du 5 octobre 1939, établie par le 3^{ème} Bureau de l'état-major de la V^{ème} Armée sur l'organisation des secteurs fortifiés. Note N^o 858 3/FT du 27 novembre 1939, établie par le 3^{ème} Bureau de l'état-major général du Grand Quartier Général sur le moral et le service des Equipages d'ouvrages. Note N^o 3250 / I du 4 mars 1940, établie par le 1^{er} Bureau de l'état-major du 43^{ème} Corps d'Armée du secteur fortifié des Vosges, sur le moral des troupes de forteresse. Note N^o 297 / 3 du 7 mars 1940, établie par le 3^{ème} Bureau de l'état-major du commandement de l'infanterie de forteresse du 43^{ème} CA sur l'état sanitaire au sein du 154^{ème} Régiment d'Infanterie de Forteresse. Note N^o 666 du 5 mars 1940, établie par le 3^{ème} Bureau de l'état-major du 17^{ème} corps d'armée sur le moral des troupes de forteresse. Note N^o 850 du 5 mars 1940, établie par le 3^{ème} Bureau de l'état-major du XII^{ème} corps d'armée sur le moral des troupes de forteresse. Note N^o 845/ 3-S du 4 mars 1940, établie par le 3^{ème} Bureau de l'état-major du VIII^{ème} corps d'armée sur le moral des troupes de forteresse. Note N^o 4188 /3S du 1^{er} mars 1940, établie par le 3^{ème} Bureau de l'état-major du 43^{ème} corps d'armée sur le moral et sur l'état physique des troupes de forteresse. Note N^o 4789 du 8 mars 1940, établie par le 3^{ème} Bureau de l'état- major du 43^{ème} corps d'armée sur le moral des troupes de forteresse. Note non numérotée du 10 mars 1940 sur le moral des troupes de forteresse.

29N 424 -1. Contrôle postal de la VIII^{ème} Armée, décembre 1939.

29N 424 -2. Contrôle postal de la VIII^{ème} Armée, janvier 1940.

29N 424 -3. Contrôle postal de la VIII^{ème} Armée, février 1940.

29N 425 -1. Contrôle postal de la VIII^{ème} Armée, mars 1940.

29N 425 -2. Contrôle postal de la VIII^{ème} Armée, avril 1940.

29N 425 -3. Contrôle postal de la VIII^{ème} Armée, mai 1940.

Série 33N. Secteurs fortifiés et régions fortifiées (1939-1940)

33N 2. Photographies de la ligne Maginot.

33N 3. Cartes de la ligne Maginot.

La contemporaine, Nanterre

Sources non imprimées

ARCH 0099. Fonds Dodat. Il comporte l'ensemble de la correspondance de François Dodat, professeur agrégé d'anglais mobilisé d'abord dans un régiment de zouaves, puis versé à la mission militaire britannique en novembre 1939, et de sa femme Renée, institutrice enceinte de leur premier enfant au moment du départ de François.

8P RES 199. *Le Journal de Cambronne* est un journal de propagande allemand à destination des soldats français. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le deuxième.

4P RES 881. *Le Rhinocéros* est le journal du front du 17^{ème} groupe de reconnaissance de corps d'armée. Est conservé à La contemporaine le huitième numéro, daté du 24 mars 1940.

FP RES 142. *Le Coup de Boutoir* est le journal du front du 147^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Sont conservés à La contemporaine cinq numéros, du premier au cinquième, datés respectivement de janvier et de mai 1940.

4P RES 281. *Le petit pont* est le journal du front de la 14^{ème} compagnie des ponts lourds. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, du premier au quatrième, datés respectivement de janvier à avril 1940.

4P RES 863. *Le corsaire* est le journal du front du 1^{er} escadron du 3^{ème} groupe de reconnaissance de corps d'armée. Est conservé à La contemporaine le neuvième numéro, daté du 15 février 1940.

4P RES 237. *Bleu blanc rouge* est le journal du front du 2^{ème} bataillon du 460^{ème} régiment de pionniers. Sont conservés à La contemporaine six numéros. Cinq d'entre eux ont été écrits entre janvier et mai 1940. Le dernier est daté de juin 1940.

4P RES 279. *Le branquignolle* est le journal du front de la 4^{ème} compagnie du 223^{ème} régiment régional territorial. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, les huitième et neuvième, datés tous les deux du mois d'avril 1940.

4P RES 872. *L'hirondelle* est le journal du front du 170^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, Un seul des deux est imprimé au cours de la période étudiée : le premier numéro de février 1940. Le second est un exemplaire daté d'avril 1948, le journal étant devenu celui de l'association d'anciens combattants des deux guerres mondiales.

4P RES 260. *La gazelle* est le journal du front du 222^{ème} régiment régional. Sont conservés à La contemporaine huit numéros, dont seulement six sont imprimés au cours de la période étudiée, du 1^{er} numéro en février 1940 au sixième le 30 avril 1940.

FP RES 230. *La pomme* est un journal du front. Est conservé à La contemporaine son quatrième numéro, du 27 mars 1940.

FP RES 163. *La cage à douilles* est le journal du front du 8^{ème} régiment d'artillerie divisionnaire. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le second, respectivement datés du 27 janvier 1940 et du 1^{er} mars 1940.

FP RES 131. *Cambronne on ne passe pas* est le journal du front du 146^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, du premier au quatrième, datés respectivement de janvier 1940 et d'avril 1940.

FP RES 132. *Le canard kaki* est le journal du front du 24^{ème} régiment régional de gardes. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le second, respectivement datés du 24 février et du 1^{er} avril 1940.

4P RES 280. *Premier avançant* est le journal du front du 99^{ème} régiment d'artillerie mobile de forteresse hippomobile. Sont conservés à La contemporaine cinq numéros, du deuxième au sixième, datés respectivement du 15 février et du 5 mai 1940.

FP RES 224. *L'éther déchaîné* est le journal du front de compagnies radio et télé. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, daté de mars 1940.

4P RES 265. *Hue Génie* est le journal du front de la 1^{ère} compagnie notée Génie 94/1 - le 94^{ème} bataillon de sapeurs-mineurs étant dissous - et rattachée à la 4^{ème} division d'infanterie nord-africaine. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, non daté, mais probablement écrit en 1940.

4P RES 241. *La bombarde* est le journal du front de la 2^{ème} batterie du 103^{ème} régiment d'artillerie lourde automobile. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du premier au troisième, le premier étant non daté et le troisième date du 1^{er} mai 1940.

FP RES 212. *Altitude 1263* est le journal du front d'un équipage d'ouvrage, probablement sur le front alpin. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, entre le premier et le cinquième, datés respectivement du 1^{er} janvier et de mars 1940.

4P RES 277. *L'Amphibie* est le journal du front de la 8^{ème} batterie du 166^{ème} régiment d'artillerie portée. Sont conservés à La contemporaine deux numéros. Le premier numéro est daté de février 1940, le second porte également le numéro 1 d'une nouvelle série, également daté de février 1940. Il s'agit bien de deux numéros différents. Le changement de série marque le passage d'un journal manuscrit à un journal tapuscrit, plus volumineux.

FP RES 130. *Le cabot déchaîné* est le journal du front du 120^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine dix-sept numéros, du premier au dix-septième, datés respectivement du 4 janvier 1940 et du 2 mai 1940.

4P RES 854. *À terre à cheval* est le journal du front du front dépôt de cavalerie n° 20. Sont conservés à La contemporaine huit numéros, du premier au huitième, datés respectivement du 7 janvier 1940 et d'avril 1940.

FP RES 129. *Bautzen 39* est le journal du front du 156^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Sont conservés à La contemporaine cinq numéros. Quatre numéros ont été rédigés pendant la période entre le premier, daté du 15 mars 1940 et le quatrième, daté du 10 mai 1940.

FP RES 128. *Bande engagée* est le journal du front du 5^{ème} bataillon de mitrailleurs. Sont conservés à La contemporaine cinq numéros, du premier au cinquième, datés respectivement du 1^{er} janvier et de mai 1940.

FP RES 140. *Le coup de bambi* est le journal du front du 3^{ème} bataillon du 156^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Est conservé à La contemporaine un seul numéro, le premier, daté du 1^{er} janvier 1940.

4P RES 2204. *Le Bifouillard* est le journal du front du 1^{er} bataillon du 27^{ème}. Est conservé à La contemporaine un seul numéro, le premier, daté de janvier 1940.

4P RES 244. *La bulle hors repère* est le journal du front d'un régiment d'artillerie. Est conservé à La contemporaine un seul numéro, le second, daté du 1^{er} mars 1940.

4P RES 246. *Le char...rieur* est le journal du front de la 1^{ère} compagnie du 17^{ème} bataillon de chars de combat. Sont conservés à La contemporaine sept numéros, du sixième au douzième, ce dernier étant daté du 5 mai 1940.

4P RES 215. *Le cheval vapeur* est le journal du front d'un escadron d'un groupe de reconnaissance. Sont conservés à La contemporaine six numéros, entre le premier et le septième, datés respectivement du 1^{er} janvier et du 1^{er} avril 1940.

4P RES 862. *Le cor du 27* est le journal du front du 27^{ème} bataillon de chasseurs alpins. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, mais seulement deux sont écrits pour la période, le premier et le deuxième numéros, datés respectivement du 15 février et du 10 mars 1940.

4P RES 299. *Le cri du béton* est le journal du front du 128^{ème} régiment d'infanterie deforteresse. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, le premier, daté du 1^{er} avril 1940.

FP RES 123. *L'Aiglon* est le journal du front du 3^{ème} régiment de tirailleurs marocains. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, mais seulement deux sont écrits pour la période, le premier et le deuxième numéros, datés respectivement du 1^{er} avril et du 15 avril 1940.

4P RES 1943. *Azur et Jonquille* est le journal du front du 60^{ème} bataillon de chasseurs alpins. Est conservé à La contemporaine un seul numéro, le troisième, daté du 20 mars 1940.

4P RES 236. *Le bavard* est le journal du front du 96^{ème} bataillon de chasseurs à pied. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le second, datés respectivement de janvier et de février-mars 1940.

FP RES 137. *La chenille* est le journal du front du 4^{ème} bataillon de chars de combat. Sont conservés à La contemporaine six numéros, dont cinq sont écrits pendant la période, du premier au cinquième, datés respectivement de janvier et d'avril 1940.

FP RES 133. *Ça tire* est le journal du front du 25^{ème} régiment d'artillerie divisionnaire automobile. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, entre le premier et le cinquième, datés respectivement du 1^{er} janvier et du 15 mars 1940.

4P RES 263. *Le Gougnafier* est le journal du front du Centre d'instruction Divisionnaire n^o 19. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le second.

FP RES 226. *Le gros culot* est le journal du front du 208^{ème} régiment d'artillerie lourde divisionnaire. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, daté du 1^{er} avril 1940.

4P RES 261. *Le geai* est le journal du front du 25^{ème} groupe de reconnaissance de division d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le quatrième et le cinquième, datés respectivement du 1^{er} mars - 1^{er} avril et du 1^{er} mai 1940.

FP RES 264. *Hausse 400* est le journal du front du 109^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine huit numéros, dont six sont écrits pendant la période, du premier au sixième, datés respectivement de décembre 1939 et de mi-avril 1940.

FP RES 223. *Et avec ça* est le journal du front d'une unité de commis et d'ouvriers de l'administration. Est conservé à La contemporaine le quatrième numéro du 15 avril 1940.

GFP RES 95. *Le Char rieur* est le journal du front de la 1^{ère} compagnie du 1^{er} bataillon de chars de combat. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du premier au troisième, respectivement datés du 1^{er} février et du 3 avril 1940.

8P RES 162. *Entre-nous* est le journal du front de la 10^{ème} batterie antichar du 34^{ème} régiment d'artillerie divisionnaire. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, le septième daté du 21 mars 1940.

FP RES 143. *Le Diable à 4* est le journal du front du 4^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine six numéros, du premier au sixième, datés respectivement du 1^{er} janvier au 1^{er} avril 1940.

FP RES 151. *Oasis 508* est le journal du front d'une division d'infanterie nord-africaine. Sont conservés à La contemporaine neuf numéros, dont sept sont écrits entre le troisième numéro du 1^{er} février et le neuvième du 1^{er} mai 1940.

FP RES 154. *Le Pélican* est le journal du front d'un régiment d'artillerie. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, le troisième, daté du 28 mars 1940.

FP RES 157. *Ricochet* est le journal du front de la 8^{ème} batterie du 3^{ème} groupe du 15^{ème} régiment d'artillerie. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, le premier, daté d'avril 1940.

FP RES 352. *Lou Rossignòu que canta* est le journal du front de la 58^{ème} demi-brigade alpine de forteresse. Sont conservés à La contemporaine six numéros, dont cinq sont écrits entre le deuxième numéro, daté du 1^{er} mars 1940 et du sixième, daté du 1^{er} mai 1940.

FP RES 231. *Le P.R.É. salé* est le journal du front d'une 515^{ème} compagnie d'une unité d'artillerie, possiblement de la DAT - défense aérienne du territoire. Est conservé à La contemporaine le premier numéro, daté du 1^{er} janvier 1940.

FP RES 232. *Quand Madelon* est le journal du front du 103^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le second, datés respectivement du 1^{er} et du 20 mars 1940.

4P RES 284. *Radiofil* est le journal du front d'une compagnie télégraphique et radio. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, les septième et huitième numéros, datés respectivement du 16 et du 25 mars 1940.

4P RES 242. *B.M.C.* est le journal du front d'un établissement de réserve générale du matériel. Sont conservés à La contemporaine sept numéros, non numérotés, datés pour le plus ancien du 1^{er} février et le plus récent du 1^{er} mai 1940.

FP RES 222. *L'étrille* est le journal du front du 1^{er} escadron du 19^{ème} régiment de dragons. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le quatrième, respectivement datés de janvier et d'avril 1940.

4P RES 240. *Le BOA* est le journal du front d'un parc de réparation auto - échelon avancé, ou PR-au. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du quatrième au sixième, datés respectivement du 1^{er} décembre 1939 et d'avril 1940.

FP RES 146. *Ici Lorette* est le journal du front du 158^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du premier au troisième, non datés.

FP RES 144. *Franchise militaire* est le journal du front du 246^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine vingt-trois numéros, du premier au vingt-quatrième, datés respectivement du 25 novembre 1939 et du 4 mai 1940.

FP RES 156. *Le Royal Tordu* est le journal du front du 27^{ème} régiment territorial. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, du quatrième au septième, respectivement datés du 28 décembre 1939 et du 29 mars 1940.

4P RES 275. *Les petits bavards de la 7^{ème}* est le journal du front du 3^{ème} groupe du 110^{ème} régiment d'artillerie lourde hippomobile. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, le neuvième, daté du 10 février 1940.

FP RES 126. *Pelle-Pioche* est le journal du front du 418^{ème} régiment de pionniers. Sont conservés à La contemporaine quatorze numéros, dont treize ont été écrits pendant la période, du premier au treizième, datés respectivement du 1^{er} novembre et du 1^{er} mai 1940.

4P RES 249. *Le cor aux pattes* est le journal du front de la 41^{ème} demi-brigade de chasseurs à pied. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du premier au troisième, datés respectivement de décembre 1939 et de février 1940.

4P RES 226. *L'as de carreau* est le journal du front du 42^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, du cinquième au double numéro huit et neuf, datés respectivement du 1^{er} février 1940 et du 24 mars 1940.

4P RES 239. *La belle étoile* est le journal du front du 2^{ème} groupe du 71^{ème} régiment d'artillerie. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le onzième et le treizième, non datés.

4P RES 248. *Le cirque* est le journal du front de la compagnie télégraphique du secteur fortifié de Boulay. Sont conservés à La contemporaine six numéros, du premier au huitième, datés respectivement d'octobre 1939 et de fin avril 1940.

4P RES 867. *Le dernier-né* est le journal du front de la 2^{ème} compagnie du 213^{ème} régiment régional. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, entre le deuxième et le premier de la nouvelle série, datés respectivement de novembre 1939 et de janvier 1940.

FP RES 135. *Le charançon* est le journal du front du 208^{ème} régiment régional de protection. Sont conservés à La contemporaine dix-sept numéros, du premier au dix-septième, datés respectivement du 9 novembre 1939 et du 28 mars 1940.

FP RES 138. *Le chic à nied* est le journal du front du 21^{ème} bataillon du 162^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Sont conservés à La contemporaine six numéros, du deuxième au neuvième, datés respectivement du 25 décembre 1939 au 10 avril 1940.

4P RES 253. *L'écho de bétonvile* est le journal du front d'une unité française inconnue, probablement d'une unité de forteresse ou d'un ouvrage de la ligne Maginot. Sont conservés à La contemporaine six numéros, du deuxième au septième, datés respectivement de décembre 1939 et de Pâques 1940.

FP RES 220. *Le double sept* est le journal du front du 77^{ème} régiment régional. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, entre le premier et le quatrième, non datés.

GFP RES 96. *Le cafard enchaîné* est le journal du front d'une unité d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le second, datés respectivement de janvier et de février 1940.

4P RES 871. *Le hérisson* est le journal du front de la 4^{ème} compagnie du 13^{ème} bataillon du 7^{ème} régiment du génie. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, du quatrième au septième, datés respectivement du 19 novembre 1939 et de février 1940.

4P RES 256. *L'écot du canon* est le journal du front du 4^{ème} régiment d'artillerie divisionnaire. Sont conservés à La contemporaine six numéros, du quatrième au neuvième, datés respectivement du 1^{er} janvier 1940 au 1^{er} mai 1940.

4P RES 238. *Le bigorneau* est le journal du front d'une compagnie des transmissions. Sont conservés à La contemporaine neuf numéros, du premier au neuvième, datés respectivement du 15 décembre 1939 et du 15 avril 1940.

4P RES 247. *Le cheval blanc* est le journal du front du 231^{ème} régiment d'artillerie lourde divisionnaire. Sont conservés à La contemporaine cinq numéros, du premier au cinquième, datés respectivement du 5 novembre 1939 et du 25 février 1940.

8P RES 73. *L'anti-cafard* est le journal du front d'une unité du 24^{ème} corps d'armée de forteresse. Sont conservés à La contemporaine six numéros, du premier au sixième, datés respectivement du 6 décembre 1939 et du 18 mars 1940.

4P RES 296. *Le Zimm-Boum* est le journal du front du 2^{ème} bataillon du 156^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du premier au troisième, datés respectivement du 25 novembre et de Noël 1939.

4P RES 243. *La bonne humeur* est le journal du front de la batterie hors rang du 182^{ème} régiment d'artillerie lourde à tracteurs. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, entre le deuxième et le dixième, datés respectivement du 15 novembre 1939 et du 1^{er} avril 1940.

4P RES 235. *Le barbu* est le journal du front d'une compagnie de sapeurs de chemin de fer. Sont conservés à La contemporaine huit numéros, dont sept écrits pendant la période, du cinquième au onzième, datés respectivement du 24 janvier et du 27 avril 1940.

FP RES 139. *Le couineur* est le journal du front de la 67^{ème} compagnie du 8^{ème} régiment du Génie, avant de devenir le journal des compagnies de transmissions 865/1 et 866/1. Sont conservés à La contemporaine onze numéros, du deuxième au douzième, datés respectivement du 26 novembre 1939 et du 21 avril 1940.

4P RES 865. *Le court-jus* est le journal du front de la 221^{ème} compagnie d'électromécaniciens. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, compris entre le premier et le huitième, datés respectivement du 1^{er} décembre 1939 au 15 mars 1940.

4P RES 222. *Le DAT* est le journal du front de la 4^{ème} section de Défense aérienne du Territoire. Sont conservés à La contemporaine douze numéros, compris entre le premier et le quatorzième datés respectivement d'octobre 1939 et du 1^{er} mai 1940.

FP RES 162. *Les cahiers de l'HOE-2* est le journal du front de l'Hôpital d'Orientation et d'Évacuation n° 2. Sont conservés à La contemporaine dix numéros, du quatrième au treizième, datés respectivement du 21 décembre 1939 et du 10 mai 1940.

4P RES 214. *Le canard aux olives* est le journal du front de la 3^{ème} compagnie du Dépôt des Isolés Métropolitains. Sont conservés à La contemporaine un seul numéro, le premier, daté de septembre 1939.

4P RES 860. *Le canard du 130* est le journal du front du 130^{ème} régiment d'infanterie. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, le dix-neuvième, daté du 3 mars 1940.

4P RES 250. *CQ. Pas tant qu'on le pense* est le journal du front du 8^{ème} régiment du Génie. Sont conservés à La contemporaine huit numéros, du premier au huitième, datés respectivement du 13 novembre 1939 et d'avril 1940.

4P RES 217. *L'épée d'Eugénie* est le journal du front du Parc d'armée du Génie. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, le premier, daté du 15 décembre 1939.

4P RES 266. *La hure joviale* est le journal du front du 91^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, du premier au quatrième, datés respectivement du 1^{er} décembre 1939 et de mars 1940.

4P RES 298. *Le cri du PGA* est le journal du front de l'état-major du génie de la 2^{ème} armée. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, datés respectivement de décembre 1939 et de janvier 1940.

4P RES 267. *L'Isard de Metz* est le journal du front du 1^{er} bataillon du 80^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, entre le deuxième et le sixième, datés respectivement du 1^{er} janvier 1940 et du 1^{er} mars 1940. C'est à ce journal qu'a participé le capitaine Mongrédién.

4P RES 269. *Je passe partout* est le journal du front du 151^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du cinquième au septième, datés respectivement du 10 février 1940 et du 15 mars 1940.

4P RES 271. *Le marassin* est le journal du front du 2^{ème} bataillon du 148^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Sont conservés à La contemporaine cinq numéros, compris entre le premier et le septième, datés respectivement du 22 octobre 1939 et du 24 mars 1940.

FP RES 148. *Le manche de pioche* est le journal du front du 408^{ème} régiment de pionniers. Sont conservés à La contemporaine six numéros, du premier au sixième numéro, datés respectivement du 5 novembre 1939 et de mai 1940.

4P RES 216. *Le masque à gaz* est le journal du front du quartier général de la 57^{ème} division d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine huit numéros, du premier au huitième numéro, ce dernier étant daté du 5 mars 1940.

FP RES 134. *Charge réduite* est le journal du front du 4^{ème} groupe du 155^{ème} régiment d'artillerie à pied. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le troisième et le quatrième, datés respectivement de janvier et de février 1940.

4P RES 252. *L'écho de Thonnelle* est le journal du front du 155^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Sont conservés à La contemporaine quatorze numéros, compris entre le neuvième et le vingt-quatrième, datés respectivement du 11 novembre 1939 et du 25 février 1940.

4P RES 254. *L'écho du Hochwald* est le journal du front d'une unité inconnue de l'armée française, très probablement d'un équipage du fort du Hochwald, comme son nom l'indique. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le septième et le dixième, datés respectivement du 15 février et du 31 mars 1940.

4P RES 869. *L'escargot de Bourgogne* est le journal du front du 61^{ème} groupe de reconnaissance de division d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, entre le premier et le cinquième, ce dernier étant daté du 21 janvier 1940.

4P RES 251. *Les durs comme roc* est le journal du front du 48^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine sept numéros, du deuxième au neuvième, datés respectivement du 1^{er} décembre 1939 et du 1^{er} avril 1940.

4P RES 212. *En RAD* est le journal du front du 31^{ème} régiment d'artillerie divisionnaire. Sont conservés à La contemporaine cinq numéros, du onzième au seizième, datés respectivement du 16 décembre 1939 et du 6 avril 1940.

4P RES 257. *L'éther miteux* est le journal du front du secteur fortifié de Haguenau. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le deuxième et le troisième, non datés.

FP RES 141. *Le gardien de ces rails* est le journal du front du 73^{ème} régiment régional. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le troisième et le quatrième, datés respectivement de Noël 1939 et de janvier-février 1940.

4P RES 259. *La gazette du fort de Vancia* est le journal du front du dépôt de la Légion. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, le premier, daté du 1^{er} novembre 1939.

4P RES 262. *La godille* est le journal du front de la 2^{ème} compagnie du 2^{ème} bataillon de pontonniers. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, du premier au quatrième, datés respectivement du 3 décembre 1939 et de février 1940.

FP RES 147. *Je pique* est le journal du front du 172^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Sont conservés à La contemporaine onze numéros, dont dix écrits pendant la période du premier au dixième, datés respectivement du 1^{er} décembre 1939 et du 1^{er} mai 1940.

4P RES 211. *Le culbuteur du GRD 3* est le journal du front du 2^{ème} escadron moto du 3^{ème} groupe de reconnaissance de division d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine huit numéros, du premier au huitième, datés respectivement du 1^{er} novembre 1939 et du 15 février 1940.

FP RES 164. *Le pied lourd* est le journal du front d'un régiment d'artillerie à pied. Sont conservés à La contemporaine seize numéros, du deuxième au quinzième, respectivement datés du 22 octobre 1939 et du 5 mai 1940.

4P RES 274. *Le percutant* est le journal du front du 3^{ème} groupe du 305^{ème} régiment d'artillerie. Sont conservés à La contemporaine dix numéros, du troisième au douzième, datés respectivement du 12 novembre 1939 et du 21 avril 1940.

4P RES 220. *Poilu 39* est le journal du front de la 356^{ème} compagnie auto. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le troisième et le quatrième, datés respectivement du 15 décembre 1939 et du 15 janvier 1940.

4P RES 282. *La rascasse* est le journal du front de la 65^{ème} division d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine sept numéros, du premier au septième, datés respectivement d'octobre 1939 et de mars 1940.

4P RES 285. *Le rase-mottes* est le journal du front des rampants de la 26/102. Les rampants désignent les personnels terrestres de l'armée de l'air. Sont conservés à La contemporaine

trois numéros, du vingt-et-unième au vingt-troisième, datés respectivement du 15 février au 15 avril 1940.

4P RES 2019. *Le réveil de Beauséjour* est le journal du front du 22^{ème} régiment d'infanterie coloniale. Sont conservés à La contemporaine cinq numéros, entre le premier et le septième, datés respectivement du 1^{er} novembre 1939 et du 1^{er} février 1940.

4P RES 283. *Le rire aux éclats* est le journal du front du 3^{ème} bataillon du 310^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le deuxième et le troisième, datés respectivement de décembre 1939 et de janvier 1940.

4P RES 286. *Rouge vert* est le journal du front du 11^{ème} régiment de la Légion étrangère. Sont conservés à La contemporaine neuf numéros, du quatrième au douzième, datés respectivement du 1^{er} janvier et du 1^{er} mai 1940.

4P RES 207. *Le Tortillard* est le journal du front d'une compagnie de sapeurs de chemins de fer. Sont conservés à La contemporaine neuf numéros, du quatrième au douzième, datés respectivement du 11 novembre 1939 et du 7 avril 1940.

FP RES 158. *Le Tire-Ligne* est le journal du front des formations topographiques d'une armée française inconnue. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le second, datés respectivement du 16 décembre 1939 et du 16 janvier 1940.

4P RES 294. *Le train qui regarde passer le bœuf* est le journal du front d'une unité française inconnue. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du seizième-dix-septième au vingt-et-unième, datés respectivement du 5-12 janvier et du 9 février 1940.

FP RES 159. *Turluret 101 en avant* est le journal du front du 101^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le troisième et le quatrième, respectivement datés du 25 janvier et du 22 février 1940.

4P RES 273. *Parc et Pique* est le journal du front de la 21^{ème} compagnie du parc du génie du 4^{ème} corps d'armée. Sont conservés à La contemporaine six numéros, entre le septième et le vingt-et-unième, datés respectivement de Noël 1939 et de février 1940.

FP RES 160. *Le vétéran du mont moret* est le journal du front du 326^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, du premier au quatrième, datés respectivement de novembre 1939 et de février 1940.

4P RES 276. *Le p'tet Chenois* est le journal du front de l'ouvrage de la ligne Maginot le Chenois. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, entre le 75^{ème} et le double numéro 138-139, datés respectivement du 11 novembre 1939 et du 24 janvier 1940.

FP RES 149. *Maroc-Chacal* est le journal du front du 1^{er} régiment de zouaves. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du premier au troisième, datés respectivement de décembre 1939 et de février 1940.

4P RES 221. *Le mont chauve* est le journal du front du centre d'instruction de forteresse n° 2. Sont conservés à La contemporaine vingt numéros, dont dix-neuf sont écrits pendant la période, du cent-treizième au dix-huitième, datés respectivement du 25 décembre 1939 et du 4 mai 1940.

4P RES 288. *Le témoin monoculaire* est le journal du front de la 14^{ème} batterie de repérage. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le quatrième, datés respectivement du 1^{er} novembre 1939 et du 31 janvier 1940.

4P RES 278. *Le pétard* est le journal du front d'une compagnie de génie divisionnaire. Sont conservés à La contemporaine huit numéros, du quatrième au onzième numéro, datés respectivement du 5 décembre 1939 et du 31 mars 1940.

4P RES 292. *Teuf-Teuf* est le journal du front de la 354^{ème} compagnie auto. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du deuxième au quatrième, datés respectivement du 25 décembre 1939 et du 10 février 1940.

4P RES 295. *Le voraceur* est le journal du front du 1^{er} bataillon du 149^{ème} régiment d'infanterie. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, le second, daté du 11 novembre 1939.

FP RES 161. *La voix sans maître* est le journal du front du 21^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, entre le premier et le cinquième, ce dernier étant daté d'avril 1940.

FP RES 229. *Le petit écho du GRDI 77* est le journal du front du 77^{ème} groupe de reconnaissance de division d'infanterie. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, le premier, daté du 15 novembre 1939.

4P RES 864. *Le court-circuit* est le journal du front d'une compagnie d'électro-mécaniciens de la 5^{ème} Armée. Est conservé à La contemporaine un unique numéro, le second, non daté.

4P RES 218. *Le pinard déchaîné* est le journal du front d'une section auto du parc d'artillerie divisionnaire de la 67^{ème} division d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le second, non datés.

FP RES 155. *Le rire au corps* est le journal du front d'une unité française inconnue. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du premier au troisième, ce dernier étant daté de février 1940.

4P RES 287. *Servir* est le journal du front de la 6^{ème} division d'infanterie nord-africaine. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du deuxième au cinquième, datés respectivement du 25 décembre 1939 et de 1940.

4P RES 224. *À la 3-6-4 deux* est le journal du front du 2^{ème} groupe du 364^{ème} régiment d'artillerie lourde portée. Sont conservés à La contemporaine quatre numéros, du troisième au sixième, datés du 15 décembre 1939 et du 1^{er} mars 1940.

4P RES 878. *Le pionnier normand* est le journal du front du 431^{ème} régiment de pionniers. Sont conservés à La contemporaine cinq numéros compris entre le premier et le huitième, datés respectivement du 12 novembre 1939 et du 20 avril 1940.

FP RES 127. *L'Aigle blanc 137* est le journal du front du 137^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, du premier au troisième, datés respectivement du 15 novembre 1939 et du 1^{er} janvier 1940.

4P RES 134. *L'avant-train* est le journal du front de la 5^{ème} batterie du 56^{ème} régiment d'artillerie divisionnaire. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, les douzième et treizième, datés respectivement du 25 février et du 10 mars 1940.

4P RES 1990. *Bien vu bien entendu* est le journal du front du 86^{ème} bataillon de chasseurs alpins. Sont conservés à La contemporaine trois numéros, mais un seul est écrit pendant la période, le vingt-cinquième, daté du 28 avril 1940.

4P RES 268. *Jusqu'aux boues* est le journal du front du 133^{ème} régiment d'infanterie de forteresse. Sont conservés à La contemporaine huit numéros, du premier au huitième, datés respectivement du 15 décembre 1939 et du 5 mai 1940.

FP RES 145. *French Camp Camp* est le journal du front d'une unité française inconnue. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le huitième et le neuvième, ce dernier étant daté de Pâques 1940.

FP RES 150. *Maryvonne* est le journal du front du 248^{ème} régiment d'infanterie. Sont conservés à La contemporaine deux numéros, le premier et le troisième, datés respectivement du 24 novembre 1939 et du 15 avril 1940.

4P RES 213. *Le goujon mobilisé* est le journal du front d'une unité française inconnue. Sont conservés à La contemporaine treize numéros, du premier au treizième, datés respectivement du 16 octobre 1939 et du 1^{er} mai 1940.

Sources imprimées

- ALBERT-SOREL, Jean, *Le chemin de croix : 1939-1940*, Paris, R Julliard, 1943.
- BALBAUD, René, *Cette drôle de guerre : (Alsace-Lorraine, Belgique, Dunkerque 26 août 1939 - 1^{er} juin 1940) telle que je l'ai faite*, London, Oxford University Press, 1941.
- BEDARIDA François et PESCHANSKI, Denis, « Marc Bloch à Etienne Bloch. Lettres de la 'drôle de guerre' », in *Les cahiers de l'IHTP*, n° 19, décembre 1991
- CHAMSON, André, *Quatre mois. Carnet d'un officier de liaison*, Paris, Flammarion, 1940.
- DIDELOT, René, *Drôle de guerre : les carnets retrouvés, 1939-1940*, Oelleville, Amicale laïque de l'École normale mixte et de l'IUFM des Vosges, 2000.
- FOLCHER, Gustave, *Les Carnets de guerre de Gustave Folcher, paysan languedocien : 1939-1945*, Paris, F. Maspero, 1981.
- GENDREAU, Pierre, *Une drôle de guerre*, Paris, L'auteur, 1957.
- GIROUD, André, *Le journal d'un sapeur rebelle pendant la drôle de guerre : chroniques*, Bourg-en-Bresse, Musnier et Gilbert, 2001.
- GUYOMARD, René, *Ma Drôle de guerre*, Morlaix, Skol Vreizh, 2010.
- LE BARBIER, Robert, *Cinq mois de corps francs au 33^{ème} RI. 1939-1940*, Paris, Les Editions La Bruyères, 1993.
- RIEUNAUD, Édouard, *Souvenirs de dame Anastasie ou 10 mois de la drôle de guerre au Watergate français*, Albi, E. Rieunaud, 1978.
- VIDALIE, Albert *C'était donc vrai*, Paris, R. Julliard, 1952.

Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense (ECPAD), Fort d'Ivry

Série 2ARMEE. Photographies prises à la Deuxième Armée

2ARMEE 5. Six photographies prises à la Deuxième Armée. Exclusivement des photographies prises dans la Sarre, à Lauterbach, entre septembre et octobre 1939.

Série 3ARMEE. Photographies prises à la Troisième Armée

3ARMEE 2. 19 photographies prises à la Troisième Armée, lors de l'avance dans la Sarre, à Lauterbach.

3ARMEE 6. 7 photographies prises à la Troisième Armée, lors de l'avance dans la Sarre, à Lauterbach.

Série 4ARMEE. Photographies prises à la Quatrième Armée

4ARMEE 22. 6 photographies prises à la Quatrième Armée.

4ARMEE 70. 5 photographies prises à la Quatrième Armée.

Série 6ARMEE. Photographies prises à la Sixième Armée

6ARMEE 2. 3 photographies prises à la Sixième Armée.

6ARMEE 5. 18 photographies prises à la Sixième Armée.

6ARMEE 15. 34 photographies prises à la Sixième Armée.

6ARMEE 19. 1 photographie prise à la Sixième Armée.

6ARMEE 21. 12 photographies prises à la Sixième Armée.

Série DG. Photographies prises pendant la « Drôle de guerre »

DG 30. 68 photographies prises à l'ouvrage du Hackenberg entre le 22 décembre 1939 et le 22 mars 1940.

DG 34. 4 photographies de chenillettes et de chars français. 1940.

DG 35. 3 photographies du général d'Armée Requin avec des personnalités civiles sur la ligne Maginot.

DG 36. 8 photographies de l'édition d'un journal du front *Le Tireur Debout*.

DG 37. 12 photographies de visites et de parades franco-britanniques.

DG 44. 4 photographies d'une pause lors d'un trajet en train. Moment de détente et repas. Dernière semaine de décembre 1939.

DG 45. Photographie du départ d'un train de permissionnaires en Gare de l'Est. Dernière semaine de décembre 1939.

DG 47. 3 photographies d'un train sanitaire en gare de Noisy-Le-Sec.

DG 48. 4 photographies sur l'acheminement du vin vers le front. Décembre 1939.

DG 61. 3 photographies de servants d'artillerie. 1940.

DG 66. 5 photographies d'entraînement de l'armée française, mettant en scène une mitrailleuse, un char et des fantassins. Entre janvier et mars 1940.

DG 78. 7 photographies de femmes qui préparent des colis pour les soldats. 1940. **DG 86.**

5 photographies de soldats français en territoire allemand et sur le Rhin.

DG 87. 3 photographies de canons. 1940.

DG 88. Un vagemestre du 172^e RIF distribue le courrier à des soldats français au blockhaus du pont de Kehl à Strasbourg, qui porte le nom d'un sous-officier mort pendant la Première Guerre mondiale.

DG 90. Photographie d'un soldat français devant le Reichskolonialbund de Lauterbach dans la Sarre

DG 94. 65 photographies de la vie quotidienne des troupes de montagne.

DG 95. 13 photographies d'opérateurs du Service Cinématographique aux armées au travail.

DG 97. Photographie de la rencontre entre des officiers français des chasseurs alpins et des officiers italiens au col du Mont-Cenis. Les officiers français doivent appartenir à la 30^{ème} demi-brigade alpine de forteresse de la 28^{ème} division d'infanterie de la 6^{ème} armée.

DG 98. 9 photographies de soldats des *Royal Welsh Fusiliers* de la British Expeditionary Force, le 7 octobre 1939 dans le Nord-Pas de Calais.

DG 100. 2 photographies de Polonais attendant de passer en conseil de révision. 23 octobre 1939.

DG 101. 3 photographies d'une cérémonie d'une remise de décorations. 31 octobre 1939.

DG 102. 2 photographies de canons d'artillerie. 31 octobre 1939.

DG 103. 2 photographies de Britanniques, caméraman et soldats, en France. 3 novembre 1939.

DG 104. 11 photographies d'une visite d'un officier anglais sur le front.

DG 106. 6 photographies d'une remise de décoration, en présence d'un officier français et d'un bouc, mascotte de l'unité.

DG 110. 33 photographies diverses. Remise de décoration, visite du président de la République, travaux des champs. Entre janvier et mars 1940.

DG 117. 6 photographies montrant l'obusier de 400 mm de l'Artillerie Lourde sur Voie Ferrée. 1940.

DG 120. 2 photographies de la rencontre entre le général d'armée Requin et deux officiers anglais. Entre janvier et mars 1940.

DG 121. 1 photographie de l'ambassadeur canadien Monsieur Vanier et le général d'armée Requin sont photographiés au milieu de soldats.

DG 122. 37 photographies de la vie quotidienne des soldats français. Entre janvier et mars 1940.

DG 125. 14 photographies diverses. Vie quotidienne, visite d'officiers, défense de la ligne Maginot. Entre janvier et mars 1940.

DG 131. 4 photographies diverses. Cavalerie française, sous-officiers au travail, cérémonie militaire. Entre janvier et mars 1940.

DG 140. 3 photographies de pièces d'artillerie. 1940.

DG 143. 17 photographies de la gare de l'Est et de permissionnaires. Décembre 1939. **DG**

144. 13 photographies d'un train en pause, avec un wagon transportant des cuisines roulantes. Décembre 1939.

DG 151. 20 photographies diverses. Travail féminin dans les usines, test de l'armement défensif (casque), Intendance. Décembre 1939.

DG 154. 11 photographies d'une cérémonie militaire. 1940.

DG 155. 18 photographies de soldats au repos à côté d'une voie ferrée. Gare de Trappes. Décembre 1939.

Série J - Journaux de guerre

Il s'agit des actualités tournées par le Service cinématographique aux Armées, et destinées aux soldats français uniquement. L'ensemble des journaux de guerre a été numérisé et mis en ligne sur le site de l'ECPAD. M'ont intéressé ici les journaux du guerre du numéro 3, de la semaine du 1^{er} octobre 1939 au numéro 32, de la semaine du 9 mai 1940.

Bibliographie

Guide des sources et ouvrages et articles généraux

BLONDIAUX, Luc, « Le chiffre et la croyance. L'importation des sondages d'opinion en France ou les infortunes d'une opinion sans publics », in *Politix, Revue des sciences sociales du politique*, n° 22, 1994, p. 117-152.

BLONDIAUX, Luc, « Le nouveau régime des opinions. Naissance de l'enquête par sondage », in *Mil Neuf Cent. Revue d'Histoire intellectuelle*, n° 22, 2004, p. 161-171

BOURKE, Joanna, *An Intimate History of Killing : Face-to-face in Twentieth Century Warfare*, London, Granta, 1998.

CLAYTON, Anthony, *The British Officer : Leading the Army from 1660 to the Present*, Harlow, Pearson / Longman, 2006.

COHEN, Yves, *Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité (1890-1940)*, Paris, Editions Amsterdam, 2013.

COLLECTIF, « Prix intérieurs et cours des changes en divers pays (France – Belgique - Italie - Grande-Bretagne - Etats-Unis) », in *Etudes et conjoncture - Union française / Economie française*, 4^e année, n° 2, 1949, p. 9-56.

CORBIN, Alain, COURTINE, Jean-Jacques et VIGARELLO, Georges [dir.], *Histoire de la virilité. Tome 3. La virilité en crise? XX^e - XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2011.

COURTINE, Jean-Jacques, VIGARELLO, Georges et CORBIN, Alain, *Histoire du corps. Tome 2. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Points, 2011.

COURTINE, Jean-Jacques, VIGARELLO, Georges et CORBIN, Alain, *Histoire du corps. Tome 3. Les mutations du regard. Le XX^{ème} siècle*, Paris, Points, 2011.

FONCK, Bertrand et SABLON DU CORAIL, Amable (dir.), *1940, l'empreinte de la défaite*, Rennes, Presses Universitaires de rennes, 2014.

FERRIS, P., *Sex and the British : A Twentieth Century*, London, Michael Joseph, 1993.

FREUD, Sigmund, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. F. Cambon, Paris, Gallimard, 1985 [1919].

GUIFFAN Jean, *Histoire de l'Europe au XXe siècle*, t.2, Paris, Ed. Complexes, 1995.

HOLL, Karl et WETTE, Wolfram (dir.), *Pazifismus in der Weimarer Republik*, Paderborn, Schöningh, 1981.

ROUSSO, Henry, *Face au passé : essais sur la mémoire contemporaine*, Paris, Belin, 2016.

SHELL, Hanna Rose, *Ni vu, ni connu*, Le Kremlin-Bicêtre, Zones sensibles, 2014.

Guerres mondiales. 1914 - 1945.

Ouvrages généraux

ANGUS, Calder, *The People's War, Britain 1939-1945*, London, Pimlico, 1992[1969].

BEAUPRÉ, Nicolas, *Les grandes guerres : 1914-1945*, Folio Gallimard, 2019.

BECKER, Annette, *Les Messagers du désastre, Raphael Lemkin, Ian Karski et les génocides*, Paris, Fayard, 2018.

BECKER, Annette, *Voir la Grande Guerre. Un autre récit (1914-2014)*, Paris, Armand Colin, 2014.

BOURKE, Joanna, *The Second World War : a People's History*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

BURLEIGH, Michael, *Moral Combat : a History of World War II*, London, Harper Press, 2011.

CABANES, Bruno, *Août 1914. La France entre en guerre*, Paris, Gallimard, 2014.

CABANES, Bruno, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, 2004.

CAPDEVILA, Luc et VOLDMAN, Danièle, *Nos morts. Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre*, Paris, Le Grand livre du mois, 2002.

CHICKERING, Roger, FÖRSTER, Stif et GREINER, Bernd, *A World at Total War : Global Conflict and the Politics of Destruction, 1937-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

COLE, J.A., *Lord Haw Haw : the Full Story of William Joyce*, London, Faber, 1964.

CRANG, Jeremy A., *The British Army and the People's War 1939-1945*, Manchester, Manchester University Press, 2000.

DAUZAT, Albert, *Légendes, prophéties et superstitions de la Grande Guerre*, Paris, Vuibert, 2012.

DUROSELLE, Jean-Baptiste, *Politique étrangère de la France. T1. La décadence, 1932-1939*, Paris, Imprimerie nationale, 1979

DUROSELLE, Jean-Baptiste, *Politique étrangère de la France. T2. L'Abîme, 1939- 1944*, Paris, Imprimerie nationale, 1982.

ECK, Hélène (dir.), *La guerre des ondes. Histoire des radios de langue française pendant la Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Armand Colin Editeur, 1985.

ECKHARDT, Frank, « Olympia im Zeichen der Propaganda. Wie das NS-Regime 1936 die ersten Medienspiele inszenierte », in HEIDENREICH, Bernd et NEITZEL, Sönke, *Medien im Nationalsozialismus*, 2010, Ferdinand Schöningh, Paderborn, p. 235-251.

ECKHARDT, Heinz-Werner, *Die Frontzeitungen des deutschen Heeres 1939-1945*, Stuttgart, W. Braumüller, 1975.

FAVRE, Muriel, *La propagande radiophonique nazie*, Bry-sur-Marne, INA Editions, 2014.

FRENCH, David, *Military Identities : The Regimental System, the British Army, and the British People, 1870-2000*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

FRENCH, David, *Raising Churchill's Army : the British Army and the War against Germany, 1919-1945*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

GEYER, Michael et TOOZE, Adam (dir.), *The Cambridge History of the Second World War, vol. 3. Economy, Society and Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016.

HIRSCHFELD, Gehrard, KRUMEICH, Gerd, et RENZ, Irina (ed.), *1918, Die Deutschen zwischen Weltkrieg und Revolution*, Berlin, Ch Links Verlag, 2018.

KOCH, Christoph, *Gab es einen Stalin-Hitler Pakt, Charakter, Bedeutung und Deutung des deutsch-sowjetischen Nichtangriffvertrages vom 23. August 1939*, Bruxelles, Peter Land, 2003.

KROENER, Bernhard, MÜLLER, Rolf-Dieter, UMBREIT, Hans, *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg. Organisation und Mobilisierung des deutschen Machtbereichs. Erster Halbband. Kriegsverwaltung, Wirtschaft und personelle Ressourcen. 1939-1941*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1988.

KRUMEICH, Gerd, « “Einkreisung”. Zur Entstehung und Bedeutung eines politischen Schlagwortes », *Sprache und Literatur in Wissenschaft und Unterricht*, n° 20, 1939, p. 99-104.

KRUMEICH, Gerd, *Juli 1914. Eine Bilanz*, Paderborn, Schöningh, 2014.

LILLY, J. Robert, *La face cachée des GI's. Les viols commis par des soldats américains en France, en Angleterre et en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Payot, 2003.

LOEZ, André, OFFENSTADT, Nicolas, *La Grande Guerre. Carnet du centenaire*, Paris, Albin Michel, 2013.

MAIOLO, Joseph et BOSWORTH, R.J.B. (dir.), *The Cambridge History of the Second World War, vol. 2. Politics and Ideology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

MARTLAND, Peter, *Lord Haw Haw : the English Voice of Nazi Germany*, Richmond, National Archives, 2003.

MAWDSLEY, Evan et FERRIS, John (dir.), *The Cambridge History of the Second World War, vol. 1. Fighting the War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

MILZA, Pierre, *Conversations Hitler – Mussolini*, Paris, Fayard, 2013.

Müller, Rolf-Dieter, *Der Feind steht im Osten : Hitlers geheime Pläne für einen Krieg gegen die Sowjetunion im Jahr 1939*, Berlin, C Links, 2011.

PLATHAUS, Andreas, *Der Krieg nach dem Krieg. Deutschland zwischen Revoltion und Versailles 1918/1919*, Berlin, Rowohlt, 2018.

SALEWSKI, Michael, *Deutschland und der Zweite Weltkrieg*, Ferdinand Schöningh, Paderborn, 2005.

SALIBA, Fabrice, *Les politiques de recrutement militaire britannique et française, 1920-1939. Chronique d'un désastre annoncé*, Paris, L'Harmattan, 2005.

SCHEHR, Sébastien, « Der innere Feind ; Die Figur des Verräters in Zeiten von Frieden und Krieg », in JOHLER, Reinhard, RAPHÄEL, Freddy (et. al.) (dir.), *Zwischen Krieg und Frieden. Die Konstruktion des Feindes. Eine deutsch-französische Tagung*, Tübinger Vereinigung für Volkskunde E.V., Tübingen, 2009, pp. 285-296.

SCHMAUCH, Joseph, « Réintégrer les départements annexés : le gouvernement et les services d'Alsace-Lorraine, 1914-1919 », in *Revue d'Alsace*, n° 13, 2017, p. 413-426

SCHMIDT, Rainer, *Der Zweite Weltkrieg. Die Zerstörung Europas*, be.bra Verlag GmbH, Berlin, 2008.

SIROIS, Herbert, *Zwischen Illusion und Krieg : Deutschland und die USA 1933-1941*, Ferdinand Schöningh, Paderborn, 2000.

STARGARDT, Nicholas, *La guerre allemande. Portrait d'un peuple en guerre. 1939-1945*, Paris, Vuibert, 2017[2015].

THÉOFILAKIS, Fabien (ed.), *Cote à côte. Berry-au-Bac dans la Première Guerre mondiale*, Bruxelles - Berlin - Bern, Peter Lang AG, 2017.

THOSS, Bruno et VOLKMANN, Hans-Erich, *Erster Weltkrieg, Zweiter Weltkrieg*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2002.

TODMAN, Daniel, *Britain's War. Into Battle. 1937-1941*, Londres, Penguin Book, 2016.

VALLO, Michel, *Le corps de l'ennemi : pratiques et représentations autour des cadavres ennemis dans la Première Guerre mondiale*, Thèse en Histoire, sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau, Paris, Ecole des hautes études en sciences sociales, 2009.

VIDAL-NAQUET, Clémentine, « Août 1914 : se marier... vite », *L'histoire*, 2014/6, n° 400, p. 74-80.

WILLIAMSON, David G., *The British in Interwar Germany. The Reluctant Occupiers, 1919-1930*, London, Bloomsbury Publishing PLC, 2018.

WINTER, Jay et BECKER, Annette (dir.), *La Première Guerre mondiale. Tome 1. Combats*, Paris, Fayard, 2013.

WINTER, Jay et BECKER, Annette (dir.), *La Première Guerre mondiale. Tome 2. Etats*, Paris, Fayard, 2014.

WINTER, Jay et BECKER, Annette (dir.), *La Première Guerre mondiale. Tome 3. Sociétés*, Paris, Fayard, 2015.

Combattants

ACCOULON, Damien, *René Fonck, As des As et pilote de la Grande Guerre*, Toulouse, Privat, 2018.

ADDISON, Paul et CALDER, Angus (dir.), *Time to Kill. The Soldier's Experience of War in the West. 1939-1945*, Pimlico, London, 1997.

AHRENFELDT, Robert H., *Psychiatry in the British Army in the Second World War*, London, Routledge, 2018.

ALLPORT, Alan, *Browned Off and Bloody-minded : the British Soldier Goes to War, 1939-1945*, New Haven, Yale University Press, 2015.

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *14-18, Les combattants des tranchées*, Paris, A. Colin, 1968.

BECKER, Annette, AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2003[2000].

BIDWELL, Shelford et GRAHAM, Dominic, *Fire-Power : British Army Weapons and Theories of War, 1904-1945*, Barnsley, Pen & Sword Military Classics, 2004.

BROWNING, Christopher, *Ordinary Men : Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*, New York, Harper Perennial, 1998.

CONTAT, Michel, « Les carnets de la drôle de guerre de Jean-Paul Sartre : effets d'écriture, effets de lecture », *Littérature*, N° 80, 1990, pp. 17-41.

COURMONT, Juliette, *L'odeur de l'ennemi*, Armand Colin, Paris, 2010. BUCHMANN, Bertrand Michael, *Österreicher in der Deutschen Wehrmacht. Soldatenalltag im Zweiten Weltkrieg*, Böhlau Verlag, Wien - Köln - Weimar, 2009.

CRONIER, Emmanuelle, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013.

DAUZAT, Albert, *L'argot de la guerre, d'après une enquête auprès des Officiers et Soldats*, Paris, Armand Colin, 2007 [1918].

DIEHL, James, *Germans Veterans After the Second World Wars, The Thanks of the Fatherlands*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1993.

DOYLE, Peter et EVANS, Paul, *The British Soldier in Europe 1939-1945*, Ramsbury, Crowood, 2009.

ENGLANDER, David et MASON, Tony, *The British Soldier in World War II*, Coventry, Centre for the Study of Social History, 1984.

ERIKSSON, Patrick, *Alarmstart, The German Fighter Pilot's Experience in the Second World War*, Londres, Amberley Publishing, 2018.

GAUTHERET, Jérôme et WIEDER, Thomas, *Ceux de 1940*, Paris, Fayard, 2010.

GERMANN, Richard, « "Österreicher" im deutschen Gleisritt » , in WELZER, Harald, NEITZEL, Sönke, et GUDEHUS, Christian (dir.), « *Der Führer war wieder viel zu human, viel zu gefühlvoll* ». *Der Zweite Weltkrieg aus der Sicht deutscher und italienischer Soldaten*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt-am-Main, 2011.

GILLES, Benjamin, *Lectures de poilus, 1914-1918*, Paris, Autrement, 2013.

JOLY, Vincent, « Races guerrières et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique. », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 33, 2011.

LE NAOUR, Jean- Yves, *Des tranchées à l'alcôve, Correspondance amoureuse et érotique pendant la Grande Guerre*, Paris, Imago éditions, 2006.

LE NAOUR, Jean-Yves, *La Honte noire : l'Allemagne et les troupes coloniales françaises, 1914-1945*, Paris, Hachette, 2004.

MOSSE, George, *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, Oxford, Oxford University Press, 1990.

MOUTIER, Marie, *Lettres de la Wehrmacht*, Paris, Le Grand Livre du mois, 2014.

MURMANN, Geerte, *Komödianten für den Krieg. Deutsches und alliiertes Fronttheater*, Droste, Düsseldorf, 1992.

NEITZEL, Sönke et WELZER, Harald, *Soldaten. Protokolle vom Kämpfen, Töten und Sterben*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 2011.

PATHÉ, Anne-Marie, POTIN, Yann et THÉOFILAKIS, Fabien (eds), *Archives d'une captivité, 1939-1945 : l'évasion littéraire du capitaine Mongrédién*, Paris, Textuel, 2010.

PROST, Antoine, *Les anciens combattants : 1914-1940*, Paris, Gallimard, 2014. RIDEL, Charles, *Les embusqués*, Paris, Armand Colin, 2007.

QUINTON, Laurent, *Digérer la défaite. Récit de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale (1940-1953)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.

REZEAU, Pierre, *Les mots des poilus*, Strasbourg, Eliphi, 2019.

RIDEL, Charles, *L'ivresse du soldat : l'alcool dans les tranchées, 1914-1918*, Paris, Vendémiaire, 2016.

RÖMER, Felix, « Volksgemeinschaft in der Wehrmacht ? Milieus, Mentalitäten und militärische Moral in den Streitkräften des NS-Staates », in WELZER, Harald et NEITZEL, Sönke, et GUDEHUS, Christian (dir.), « *Der Führer war wieder viel zu human, viel zu gefühlvoll* ». *Der Zweite Weltkrieg aus der Sicht deutscher und italienischer Soldaten*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt-am-Main, 2011.

ROYNETTE, Odile, *Les mots des soldats*, Paris, Belin, 2004.

SAINT FUSCIEN, Emmanuel, *À vos ordres? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2011.

SEIDLER, Franz, *Prostitution, Homosexualität, Selbstverstümmelung : Probleme der deutschen Sanitätsführung 1939-1945*, Neckargemünd, Vowinkel, 1977.

SHEFFIELD, G. D., « The Shadow of Somme : The influence of the First World War on British Soldiers », in ADDISON, Paul et CALDER, Angus (dir.), *Time to kill. The Soldier's Experience of War in the West. 1939-1945*, Pimlico, London, 1997.

SHEPHARD, Ben, *A War of Nerves : Soldiers and Psychiatrists in the Twentieth Century*, Cambridge, Harvard University Press, 2001.

SHEPHARD, Ben, *Hitler's Soldiers : the German Army in the Third Reich*, New Haven - London, Yales University Press, 2016.

THÉOFILAKIS, Fabien, *Les prisonniers de guerre allemands : France, 1944-1949. Une captivité de guerre en temps de paix*, Paris, Fayard, 2014.

UZIEL, Daniel, *The Propaganda Warriors. The Wehrmacht and the Consolidation of the German Home Front*, Peter Lang, Bern, 2008.

VICKERS, Emma, *Queen and Country : Same-sex Desire in the British Armed Forces, 1939-45*, New York, Manchester University Press, 2013.

VOSSLER, Frank, *Propaganda in die eigene Truppe*, 2005, Ferdinand Schöningh, Paderborn.

WETTE, Wolfram, *Die Wehrmacht. Feindbilder, Vernichtungskrieg, Legenden*, Berlin, S. Fischer, 2002.

Combats et batailles

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, « Mourir par les gaz : une transgression anthropologique », in COLLECTIF, *Gaz! Gaz! Gaz! La guerre chimique 1914-1918*, Péronne, Historial de la Grande Guerre, 2010.

AUPHAN, Paul et MORDAL, Jacques, *La marine française dans la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Editions France-Empire, 1976.

La manœuvre pour la bataille. Les transports pendant la guerre de 1939-1940, Paris - Limoges - Nancy, Charles-Lavauzelle et Cie, 1941.

MINISTÈRE DES ARMÉES, *Les grandes unités françaises : historiques succincts. Guerre 1939-1945*, tomes 1 à 3, France, Imprimerie Nationale, 1967-1980

ORTHOLAN, Henri, *La ligne Maginot. Conception, réalisation, destinée*, Paris, Bernard Giovanangeli Éditeur, 2012.

PHILPOTT, William et ALEXANDER Martin S., « The French and the British Field Force : Moral Support or Material contribution ? », in *The Journal of Military History*, Vol. 71, N° 3 (Juillet 2007), pp. 743-772.

STEURY, Donald P., « The Character of the German Naval Offensive : October 1940 – June 1941 » in RUNYAN, Timothy et COPES, Jan, *To Die Gallantly. The Battle of Atlantic*, Boulder, San Francisco, Oxford, Westview Press, 1994

TREUTER, Christina, *Westwall. Bild und Mythos*, Petersberg, Michael Imhof Verlag GmbH, 2008.

ZABECKI, David T., « Military Developments of World War I », in UTE, Daniel et al. (eds.), *1914-1918 -online. International Encyclopedia of the First World War*, Freie Universität Berlin.

Sociétés en guerre & fronts domestiques

ALARY, Eric, *La grande guerre des civils*, Paris, Perrin, 2018 [2013]

ANTIER, Chantal, « Espionnage et espionnes de la Grande Guerre », *Revue historique des armées* [En ligne], 247 | 2007, mis en ligne le 01 septembre 2008, consulté le 06 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/1963>.

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *L'enfant de l'ennemi. Viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 2013 [1995].

AUPHAN, Paul et MORDAL, Jacques, *La marine française dans la Seconde Guerre mondiale*, Editions France-Empire, 1976.

BECK, Birgit, *Wehrmacht und sexuelle Gewalt. Sexualverbrechen vor deutschen Militärgerichten*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2004.

BECKER, Annette, *Les cicatrices rouges 14-18. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010.

BECKER, Jean-Jacques, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences politique, 1977.

BRANCHE, Raphaëlle et VIRGILI, Fabrice, *Viols en temps de guerre*, Paris, Payot, 2011.

DRIFTE, Collette, *Women in the Second World War*, Barnsley, Pen & Sword, 2011.

DIAMOND, Hanna, *Women and the Second World War in France, 1939-48*, Harlow, Pearson Education Limited, 1999.

HAGEMANN Karen, *Homefront : The Military, War and Gender in Twentieth-Century Germany*, Oxford, Berg Publishers, 2002.

HARRIS, Jose, « War and Social History : Britain and the Home Front during the Second World War », *Contemporary European History*, n° 1, 1992, pp. 17-35.

HORNE John, « Populations civiles et violences de guerre : pistes d'une analyse historique », in *Revue internationale des sciences sociales*, n° 184, 2002/4, pp. 535-541.

HORNE John, KRAMER Alan, *German Atrocities, 1914, A History of Denial*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2001.

HORNE, John, « Les Civils dans la guerre », in BARTOV, Omer, et al. (dir.), *Les sociétés en guerre, 1911-1946*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 65-78.

KERSHAW, Ian, *L'opinion allemande sous le Troisième Reich*, Paris, CNRS Editions, [1983]

KÜHNE, Thomas, « Comradeship. Gender Confusion and Gender Order in the German Military, 1918-1945 », in HAGEMANN, Karen et SCHÜLER-SPRINGORUM, Stefanie, *Homefront. The Military, War and Gender in Twentieth-Century Germany*, Berg, Oxford-New York, 2002.

LANG, Caroline, *Keep Smiling Through. Women in the Second World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

LE NAOUR Jean-Yves, *Des tranchées à l'alcôve, Correspondance amoureuse et érotique pendant la Grande Guerre*, Paris, Imago éditions, 2006.

LE NAOUR, Jean-Yves, « "Il faut sauver notre pantalon". La Première Guerre mondiale et le sentiment masculin d'inversion du rapport de domination. », in *Cahiers d'Histoire. Revue d'histoire critique* [en ligne], 84/2001, mis en ligne le 01 juillet 2004, consulté le 19 février 2019.

MARWICK, Arthur, *The Home Front : the British and the Second World War*, London, Thames and Hudson, 1976.

NOAKES, Lucy, *Women in the British Army : War and the 'Gentle Sex', 1907-1948*, London, Routledge, 2008.

PIGNOT, Manon, *Allons enfants de la patrie*, Paris, Seuil, 2012.

RIDEL, Charles, « Les embusqués en France pendant la Première Guerre mondiale (1914-1918). Figures et pratiques d'un refus de guerre. Tome 1 », thèse d'histoire, sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau, EHESS, 697 pages.

ROTH, Günther, *Die deutsche Fallschirmtruppe 1936-1945. Der Oberbefehlshaber Generaloberst Kurt Student Strategischer, operativer Kopf oder Kriegshandwerker und das soldatische Ethos Würdigung. Kritik. Lektion*, Verlag ES Mittler & Sohn GmbH, Hambourg - Berlin - Bonn, 2010.

RUPP, Leila J., *Mobilizing Women for War, German and American Propaganda 1939-1945*, Princeton, Princeton University Press, 1978.

SCHEHR, Sébastien, « Der innere Feind ; Die Figur des Verräters in Zeiten von Frieden und Krieg », in JOHLER, Reinhard, RAPHÄEL, Freddy (et. al.) (dir.), *Zwischen Krieg und*

Frieden. Die Konstruktion des Feindes. Eine deutsch-französische Tagung, Tübinger Vereinigung für Volkskunde E.V., Tübingen, 2009, p. 285-296.

SMITH, Harold L., « The Womanpower Problem in Britain during the Second World War », in *The Historical Journal*, Vol. 27, n°4 (December, 1984), pp. 925-945.

THÉBAUD, Françoise, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2013[1986].

TORRIE, Julia, « *For Their Own Good* » : *Civilian Evacuations in Germany and France, 1939-1945*, Oxford, Bergahn Books, 2010

VIDAL-NAQUET, Clémentine, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

VIRGILI, Fabrice, « Les viols commis par l'armée allemande en France (1940-1944) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2016/2 (n° 130), p. 103-120.

Enjeux mémoriels

EKMAN, Stif et EDLING, Nils, « War Experience, Self Image and National Identity : The Second World War as Myth and History », *Historische Zeitschrift*, vol. 267, 1998.

FUSSEL, Paul, *The Great War and Modern Memory (Illustrated Edition)*, New York, Stirling Publishing, 2009.

MARTENS, Stefan et PRAUSER, Steffen (dir.), *La guerre de 1940 : se battre, subir, se souvenir*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2014.

NOAKES, Lucy et PATTINSON, Juliette, *British cultural memory and the Second World War*, London, Bloomsbury Academic, 2014.

NOAKES, Lucy, *War and the British : Gender, Memory and National Identity*, London, I.B. Taurus, 1998.

SANTAMARIA, Yves et VERGNON, Gilles (dir.), *Le syndrome de 1940. Un trou noir mémoriel ?*, Paris, Riveneuve, 2015.

SMITH, Malcolm, *Britain and 1940 : History, Myth and Popular Memory*, London, Routledge, 2000.

WEINRICH, Arndt, « Il n'y a pas de guerre de Trente Ans », in *L'histoire Collections*, n° 61, octobre – décembre 2013.

Drôle de guerre, Phoney war et Sitzkrieg. 1^{er} Septembre 1939 - 10 mai 1940.

BEAUVOIS, Yves, « Les relations franco-polonaises pendant la drôle de guerre », Mémoire, Histoire, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 1987.

BEDARIDA, François, *La Stratégie secrète de la « drôle de guerre » : le Conseil suprême interallié, septembre 1939 - avril 1940*, Paris, Presses de la Fondation des sciences politiques, 1979.

BOURGEOIS, Guillaume, « Communistes et anti-communistes pendant la drôle de guerre », thèse, Histoire, Université de Paris Ouest Nanterre la Défense, 1983.

COCHET François, *Les soldats de la drôle de guerre, septembre 1939- mai 1940*, Paris, Fayard, 2014[2004].

CONTE, Arthur, *La drôle de guerre, août 1939 - 10 mai 1940*, Paris, Plon, 1999.

DOERR, Paul W., « 'Frigid but Unprovocative' : British Policy Towards the USSR from the Nazi-Soviet Pact to the Winter War, 1939 », *Journal of Contemporary History*, Vol. 36, N° 3 (Juillet 2001), pp. 423-439.

DOHERTY, Martin A., « The Attack on the Altmark : A Case Study in Wartime Propaganda », *Journal of Contemporary History*, Vol. 38, N° 2 (April 2003), pp. 187-200.

DORGELÈS Roland, *La Drôle de guerre, 1939-1940*, Paris, Albin Michel, 1957.

FONQUEVIEILLE-ALQUIER, François, *Les Français dans la drôle de guerre 1939-40*, Paris, Tallandier, 1971.

FORD, Charles, « La "Drôle de guerre" sur les ondes », in *Le Monde Dimanche*, 28 février 1982, pp. XII-XIII.

GRENARD, Fabrice, *La drôle de guerre. L'entrée en guerre des Français. Septembre 1939-mai 1940*, Paris, Belin, 2015.

IMLAY, Talbot, « Mind the Gap : The Perception and Reality of Communist Sabotage of French War Production during the Phoney War 1939-1940 », in *Past & Present*, n° 189, novembre 2005, pp. 179-224.

JABARA CARLEY, Michael, « "A Situation of Delicacy and Danger" : Anglo-Soviet Relations, August 1939 - March 1940 », in *Contemporary European History*, vol. 8, n° 2, Juillet 1999, pp. 175-208.

MERGLÉN, Albert, *Les forces allemandes sur le front de l'Ouest en septembre 1939*, Thèse., Histoire, 1969, Université de Bordeaux.

MICHEL, Henri, *La drôle de guerre*, Paris, Hachette, 1971.

PAYNE Best, Sigismund, *The Venlo Incident*, London, Hutchinson & co, 1950.

ROSSI-LANDI, Guy, *La Drôle de Guerre : la vie politique en France, 2 septembre 1939 - 10 mai 1940*, Paris, Armand Colin, 1971.

ROUSSEAU, Michel, *L'Armée française en images pendant la drôle de guerre : 1939-40*, Bruxelles, SODIM, 1977.

SMART, Nick, *British Strategy and Politics During the Phony War Before the Balloon Went Up*, Westport, Praeger, 2003.

TASCA, Angelo, *Les Communistes français pendant la drôle de guerre*, Paris, Editions d'Histoire et d'Art, 1972[1951].

WILLIAMS, Maude et WILKIN, Bernard, *French Soldiers' Morale in the Phoney War, 1939-1940*, London, Routledge, 2018.

WILLIAMS, Maude, « Guerre de mots et d'image : propagande, communication et rumeurs lors des évacuations de la région frontalière (1939-1940) » in FORCADE, Olivier, GROBMANN, Johannes, LEMMES, Fabian, et DUBOIS, Mathieu (ed.), *Exils intérieurs. Les évacuations à la frontière franco-allemande (1939- 1940)*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2017.

WILLIAMS, Maude, « Kommunikation in Kriegsgesellschaften am Beispiel der Evakuierung der deutsch-französischen Grenzregion (1939-40) », Thèse de doctorat en Histoire des relations internationales et de l'Europe, sous la direction d'Oliver Forcade et de Johannes Grossmann, Eberhard-Karls-Universität et Paris Panthéon-Sorbonne, 2016.

WILLIAMS, Nicholas J., « Les évacuations de 1939 en Moselle et en Sarre », in *Vingt-tième Siècle. Revue d'histoire*, Presses de Sciences Po, n° 128, 2015/4.

Étrange défaite, étrange victoire. 10 mai 1940 - 22 juin 1940.

ALARY, Eric, *L'exode, un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010.

ALEXANDER, Martin S., *The Republic in Danger, General Maurice Gamelin and the Politics of French Defence, 1933-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

AZÉMA, Jean-Pierre, *1940. L'année noire*, Paris, Fayard 2010.

BOND, Brian et TAYLOR, Michael, *The Battle of France and Flanders 1940 : Sixty Years on*, Barnsley, Leo Cooper, 2001.

BOND, Brian, *France and Belgium, 1939-1940*, Londres, Davis-Poynter, 1975.

COLLIER, Richard, *1940, the Avalanche*, New York, Dial Press/J. Wade, 1979.

CRÉMIEUX-BRILHAC, Jean-Louis, *Les Français de l'An 40, t.1., La guerre oui ou non?*, Paris, Gallimard 1990.

CRÉMIEUX-BRILHAC, Jean-Louis, *Les Français de l'An 40, t.2., Ouvriers et soldats*, Paris, Gallimard 1990.

DEIGHTON, Len, *Blitzkrieg : From the Rise of Hitler to the Fall of Dunkirk*, London, Williams Collins, 2014.

DUSTAN, Simon, *Fort Eben Emael. : The Key to Hitler's Victory in the West*, London, Osprey Publishing, 2005

ELLIS, Lionel, *History of the Second World War, United Kingdom Military Series : The War in France and Flanders 1939–1940*, Londres, HM Stationery Office, 1954.

EPP, René, *1940, l'année tragique*, Strasbourg, Hirlé, 2008.

FRIESER, Karl-Heinz, *Blitzkrieg-Legende : Der Westfeldzug 1940*, Munich, Oldenbourg Wissensch. Verlag, 1995.

GREHAN, John and MACE, Martin, *The BEF in France, 1939-1940. Manning the Front Through to the Dunkirk Evacuation*, Barnsley, Pen and Sword, 2014.

HEIMSOETH, Hans-Jürgen, *Der Zusammenbruch der Dritten Französischen Republik. Frankreich während der « drôle de guerre » 1939/1940*, Bonn, Bouvier, 1990.

HORNE, Alistair, *Comment perdre une bataille : mai 1940*, Paris, Tallandier, 2010.

JACKSON, Julian, *The Fall of France. The Nazi Invasion of 1940*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

JACOBSEN, Hans-Adolf, *Fall Gelb : der Kampf um den deutschen Operationsplan zur Westoffensive 1940*, Wiesbaden, F. Steiner, 1957.

KAUFMANN, J.E. et KAUFMANN, H.W., *The Maginot Line : None Shall Pass*, Westport, Praeger, 1997

LACROIX-RIZ, Annie, *De Munich à Vichy : l'assassinat de la Troisième République 1938-1940*, Paris, Armand Colin, 2008.

LORMIER, Dominique, *La bataille de France jour après jour : mai-juin 1940*, Paris, Le Cherche-midi, 2010.

MAREK, Edmond, *Le général Sikorski et ses soldats dans la campagne de France : 1939-1940*, Toulouse, E. Marek, 1999.

NORD, Philip, *France 1940. Defending the Republic*, New Haven - London, Yale University Press, 2015.

PERRETT, Bryan, *Lightning War : a History of Blitzkrieg*, London, Panther, 1983.

QUÉTEL, Claude, *L'impardonnable défaite*, Paris, Perrin, 2012[2010].

SCHIAVON, Max, « Les relations entre hauts commandements français et britanniques en 1939-1940 », *Revue Historique des Armées*, 264/2011, p. 59-74.

SCHIAVON, Max, Juin 1940. *La guerre des Alpes*, Paris, Economica, 2010.

SHACHTMAN, Tom, *The Phony War : 1939-1940*, New York, London, Harper & Row, 1982.

SMALLEY, Edward, *The British Expeditionary Force, 1939-40*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.

VAÏSSE, Maurice (dir.), in *Mai-juin 1940. Défaite française, victoire allemande, sous l'œil des historiens étrangers*, Paris, Autrement, 2010.

WILLARD, Germaine et BILLOUX, François, *La drôle de guerre et la trahison de Vichy septembre 1939 - juin 1941*, Paris, Editions Sociales, 1960.

Annexes

Annexe 1. Mobilisé !.....	470
Annexe 2. Mobilisation et séparation	470
Annexe 3. Voyager vers le front.	471
Annexe 4. Départ vers le front.	471
Annexe 5. Départ vers une destination inconnue.....	472
Annexe 6. Déplacements en train.	473
Annexe 7. Pause en gare.	473
Annexe 8. Un BEF motorisé : voyage par camions.....	474
Annexe 9. Train de permissionnaires.....	474
Annexe 10. Camouflage.....	475
Annexe 11. Entraînement au combat.	475
Annexe 12. Camouflage : la guerre invisible.....	476
Annexe 13. Camouflage.....	477
Annexe 14. Apprentissage de la lutte contre les gaz.	477
Annexe 15. Lutte contre les gaz dans la ligne Maginot.	478
Annexe 16. Entraînement au tir (I).	479
Annexe 17. Entraînement au tir (II).	479
Annexe 18. Entraînement à l'assaut.....	480
Annexe 19. Entraînement interarmes (I).....	481
Annexe 20. Entraînement interarmes (II).	481
Annexe 21. Préparer le terrain de la bataille (I).	482
Annexe 22. Préparer le terrain de la bataille (II).	483
Annexe 23. Préparer le terrain de la bataille (III).	484
Annexe 24. Préparer le terrain de la bataille (IV).	484
Annexe 25. Des châteaux sous la terre (I).	485
Annexe 26. Des châteaux sous la terre (II).	485

Annexe 27. Des châteaux sous la terre (III).....	486
Annexe 29. Nourrir les combattants	488
Annexe 30. Nourrir les combattants	489
Annexe 31. La guerre des nerfs	489
Annexe 32. La guerre de propagande.	490
Annexe 33. Divertir les combattants (I).....	491
Annexe 34. Divertir les combattants (II).	491
Annexe 35. Divertir les combattants (III).	492
Annexe 36. Divertir les combattants (IV).....	492
Annexe 37. Divertir les combattants (V).	493
Annexe 38. Divertir les combattants (VI).....	493
Annexe 39. Divertir les combattants(VII).	494
Annexe 40. Divertir les combattants (VIII).	494
Annexe 41. Journaux du front (I).....	495
Annexe 42. Journaux du front (II)	496
Annexe 43. Journaux du front (III)	496
Annexe 44. Journaux du front (IV).....	497
Annexe 45. Journaux du front (V).	497
Annexe 46. Journaux du front (VI).....	498
Annexe 47. Le poids de la Première Guerre mondiale	499
Annexe 48. Fraternalisations avec les Italiens.....	500
Annexe 49. Relations entre civils et fronts militaires (I).	501
Annexe 50. Relations entre civils et fronts militaires (II).....	501
Annexe 51. Relations entre civils et fronts militaires (III).	502
Annexe 52. Relations entre civils et fronts militaires (IV).	502
Annexe 53. Une de Match, du 21 mars 1940.....	503
Annexe 54. Reconnaissance de l'objectif	504

Annexe 1. Mobilisé !

Bundesarchiv Freiburg. MSG 2/9019. Des mobilisés allemands, sans doute des réservistes, rejoignent leur unité. [Fühmberg], 23 août 1939.

Annexe 2. Mobilisation et séparation

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/18716. Départ des combattants. Regards tristes et regards sereins. Frechen.

Annexe 3. Voyager vers le front.

Imperial War Museum. O 1. Le BEF arrive en France, ici des hommes du 2nd *Battalion, Royal Inniskilling Fusiliers*. Cherbourg. Septembre ou Octobre 1939.

Annexe 4. Départ vers le front.

Imperial War Museum, O 86. Des hommes du BEF partent de Cherbourg pour un centre de rassemblement. A noter l'inscription 40 hommes, 8 chevaux. 29 septembre 1939.

Annexe 5. Départ vers une destination inconnue.

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/5488. Mouvement en train.

Annexe 6. Déplacements en train.

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/8747. Lectures et solitude : le trajet en train. Il faut noter le confort du train : il ne s'agit pas d'un wagon à bestiaux.

Annexe 7. Pause en gare.

ECPAD, DG 44-687, Des soldats se rassemblent près d'une voie ferrée gamelles en main.
Décembre 1939.

Annexe 8. Un BEF motorisé : voyage par camions.

Imperial War Museum, O 92. Troupes du BEF transportées par camions à Brebières (Nord). 11 Septembre 1939.

Annexe 9. Train de permissionnaires

ECPAD, DG 45-690, train de permissionnaires à la gare de l'Est

Annexe 10. Camouflage

Imperial War Museum, O 125.

Un fusil-mitrailleur Bren du *13/18th Royal Hussars* camouflé dans un champ de betterave
au cours d'un exercice près d'Arras, 16 octobre 1939.

Annexe 11. Entraînement au combat.

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/5488.

Des soldats allemands s'entraînent à camoufler une tranchée.

Annexe 12. Camouflage : la guerre invisible.

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/19597. Ni vu, ni connu ? Position d'observation. Les bunkers, les canons et les hommes sont camouflés.

Annexe 13. Camouflage.

Imperial War Museum, F 4007. 24 avril 1940.
Un char factice est installé dans une école de camouflage à Beaumetz.

Annexe 14. Apprentissage de la lutte contre les gaz.

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/5488. Des soldats allemands dans une tranchée,
s'entraîne à lutter contre le gaz. Tempelburg, Pologne. Mars 1940.

Annexe 15. Lutte contre les gaz dans la ligne Maginot.

Sentinelle britannique de la 51st *Highland Division* dans la ligne Maginot

Annexe 16. Entraînement au tir (I).

Imperial War Museum, O 493. 6 octobre 1939.
Tankistes britanniques s'entraînant au tir au revolver. Arras.

Annexe 17. Entraînement au tir (II).

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/8752.
Entraînement de soldats allemands au tir au pistolet.

Annexe 18. Entraînement à l'assaut.

Imperial War Museum, F 3599. Entraînement à l'assaut, baïonnette au canon des *Guardsmen of King's Company, 1st Grenadier Guards, 3rd Division*, à Annapes, 8 avril 1940. Le poids de la Première Guerre mondiale est évident.

Annexe 19. Entraînement interarmes (I).

Imperial War Museum, F 2105. Hebuterne, 11 janvier 1940.
Des soldats du 2nd Battalion North Staffordshire s'entraînent avec des chars Mathilda.

Annexe 20. Entraînement interarmes (II).

ECPAD, DG 66-869.
Lors d'une manoeuvre, des soldats accompagnent un char Renault R35.

Annexe 21. Préparer le terrain de la bataille (I).

RH 45-15, 21.9.39. 10/78 Saarbrücken, Soldat allemand dans une tranchée camouflée.

Annexe 22. Préparer le terrain de la bataille (II).

ECPAD, DG 122-1708.
Plan général d'une tranchée dans la neige photographiée en plongée.

Annexe 23. Préparer le terrain de la bataille (III).

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/5488.
Le *Westwall* est toujours en construction par les civils et les militaires.

Annexe 24. Préparer le terrain de la bataille (IV).

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/19597. Canon camouflé face au Niemandsland.

Annexe 25. Des châteaux sous la terre (I).

Bundesarchiv Freiburg. MSG 2/9019. Positions défensives dans le *Vorfeldt*.
Sauberg, Berus, Steinbruth.

Annexe 26. Des châteaux sous la terre (II).

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/19597. Fortifications et bunker du *Westwall*. 1940

Annexe 27. Des châteaux sous la terre (III).

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/5488.
Correspondance, nourriture et jeux de cartes : la vie quotidienne sous terre.

Annexe 28. Des châteaux sous la terre (IV).

ECPAD, DG30-590, La promiscuité dans les forts de la ligne Maginot comme de la ligne Siegfried est parfois difficile à supporter. Ici, les douches du fort du Hackenberg.

Annexe 29. Nourrir les combattants

Bundesarchiv Freiburg. MSG 2/9019.
Des soldats préparent le repas. Felsberg. 1939-1940.

Annexe 30. Nourrir les combattants

ECPAD, DG 30-606. Dans une galerie de l'ouvrage du Hackenberg des soldats acheminent des norvégiennes par voies ferrées. Les norvégiennes sont placées à bord des wagons de la voie ferrée électrique. Fort du Hackenberg.

Annexe 31. La guerre des nerfs

Memorial de Caen, MEMO ARCH 22249. La guerre des nerfs, carte postale.

Annexe 32. La guerre de propagande.

Bundesarchiv Freiburg, RH 45-12. 9 octobre 1939.
Camion haut-parleur de la *Propagandakompanie 612*, Bienwald.

Annexe 33. Divertir les combattants (I).

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/8748.

Plusieurs clichés d'artistes se produisant devant les soldats. Théâtre aux Armées.

Annexe 34. Divertir les combattants (II).

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/8748. Fête de Noël entre combattants.

Annexe 35. Divertir les combattants (III).

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/5488.
Des soldats allemands fêtent le réveillon de Noël ensemble.

Annexe 36. Divertir les combattants (IV).

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/2616. Baignade de soldats allemands.

Annexe 37. Divertir les combattants (V).

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/19597. Baignades.

Annexe 38. Divertir les combattants (VI).

ECPAD, 6ARMEE 15 F332, Des soldats s'occupent en jouant aux cartes.

Annexe 39. Divertir les combattants(VII).

ECPAD, DG 30-611. Des soldats jouent aux échecs dans une chambre du Hackenberg.

Annexe 40. Divertir les combattants (VIII).

Imperial War Museum, George Formby chante devant des soldats du BEF. 13 mars 1940.

Annexe 41. Journaux du front (I)

ECPAD, 3 ARMÉE 6 C181, Un soldat français regarde un exemple de *Das Schwarze Korps* affiché dans un village allemand de la Sarre.

Annexe 42. Journaux du front (II)

Bundesarchiv Freiburg, RH 45-12. 24 septembre 1939.
Les journaux arrivent de l'imprimerie, Kreuznach.

Annexe 43. Journaux du front (III)

ECPAD, DG36-647
Officiers et rédacteurs visionnent la maquette du journal du front *Le tireur debout*.

Annexe 44. Journaux du front (IV).

ECPAD, DG36-646
Lecture du *Tireur Debout*

Annexe 45. Journaux du front (V).

Bundesarchiv Freiburg, RH 45-12. 9 octobre 1939.
Der Westwall-Bote, journal du front allemand.

Annexe 46. Journaux du front (VI).

Imperial War Museum, O 2262. Décembre 1939
Troupes lisant Blighty devant leur abri.

Annexe 47. Le poids de la Première Guerre mondiale

Bundesarchiv Freiburg, MSG 2/11303. Photographie du cimetière de Lahna (Pologne).
Lieu d'une bataille opposant Russes et Allemands.

Annexe 48. Fraternisations avec les Italiens

ECPAD, 6 ARMÉE 19 F462, Rencontre entre des officiers français de la 30e DBAF (Demi-brigade alpine de forteresse), appartenant à la 28e DI (Division d'infanterie) de la 6e armée et des officiers italiens de la 59e division d'infanterie de montagne Cagliari.

Annexe 49. Relations entre civils et fronts militaires (I).

ECPAD, DG 110-1456. Des soldats aident aux travaux des champs : ils labourent.

Annexe 50. Relations entre civils et fronts militaires (II).

Memorial de Caen, MEMO ARCH 22248, carte postale.

Annexe 51. Relations entre civils et fronts militaires (III).

Imperial War Museum, O 82. Un soldat britannique est accueilli avec des fleurs par une jeune Française à Rouen, Septembre – octobre 1939.

Annexe 52. Relations entre civils et fronts militaires (IV).

Imperial War Museum, O 53. Soldats britanniques écrivant à leurs familles.

Annexe 53. Une de Match, du 21 mars 1940.

La contemporaine, FP 1794, *Match*, 21 mars 1940, p. 1.

Annexe 54. Reconnaissance de l'objectif

La contemporaine, 4P RES 246, *Le Char...Rieur*, n° 9, p. 4.

Table des illustrations

Figure 1. Soldats britanniques maniant un fusil antichar Boys (à gauche) et un fusil-mitrailleur Bren (à droite).	48
Figure 2. Troupes coloniales équipées de masques à gaz.	53
Figure 3. Entraînement au port du masque à gaz. Argyll & Sutherland Highlanders, 51st Infantry Division.	54
Figure 4. Une sentinelle française présente les armes à un détachement britannique.	60
Figure 5. Construction d'un blockhaus et camouflage des infrastructures.	64
Figure 6. Camouflage d'un blockhaus en maison.	64
Figure 7. Soldats allemands posant sur un canon camouflé.	66
Figure 8. Canon antichar camouflé.	67
Figure 9. 22 septembre 1939. Des soldats français bronzent dans le solarium de l'ouvrage du Hackenberg.	69
Figure 10. Étude sur le moral de la troupe, d'après le contrôle postal. Communiquée par la Troisième Armée au Deuxième Bureau.	71
Figure 11. La Rascasse, Caricature de civils allemands discutant de la nourriture sur la ligne Siegfried.	73
Figure 12. Le cheval et le sergent-major.	87
Figure 13. La cause du cafard.	87
Figure 14. Nervenkrieg.	120
Figure 15. Soldats britanniques jouant au football en France.	132
Figure 16. Gracie Fields en tournée à Lens, auprès du BEF.	135
Figure 17. Billet de 5 francs dédié par Gracie Fields à un soldat du BEF.	135
Figure 18. Banderole de propagande allemande.	144
Figure 19. Tract de propagande allemande.	153
Figure 20. Défilé des troupes polonaises à Colombey-Les-Belles.	173
Figure 21. Le Roi George VI à Amiens en décembre 1939.	181
Figure 22. L'inondation de la ligne Siegfried.	197
Figure 23. Hitler manipulé par Staline.	206
Figure 24. Bon sens allemand.	208
Figure 25. Soldats allemands en Norvège et au Danemark.	228
Figure 26. L'écho de Thonnelle, 11 novembre 1939.	234

Figure 27. Soldats britanniques dans les tranchées du Nord de la France, novembre 1939.	236
Figure 28. Soldats allemands dans la Sarre, 1940.	237
Figure 29. Soldats britanniques se recueillant dans un cimetière de la Première Guerre mondiale.....	247
Figure 30. Une de Westfront, 15 décembre 1939.	269
Figure 31. Le sabordage de l'Admiral Graf Spee.....	271
Figure 32. One Man Army	275
Figure 33. L'Intelligence Service - pas assez intelligent.....	291
Figure 34. Espionne de la dernière guerre.	294
Figure 35. Maison pillée par les Français à Otzwiller.	315
Figure 36. Maison pillée par les Français à Bebelshheim.	315
Figure 37. Message en morse dans une lettre.	324
Figure 38. En perme.....	334
Figure 39. Le départ des permissionnaires	334
Figure 40. Tu sais ce que c'est qu'une Marraine, toi ?	349
Figure 41. Lettre à la Marraine.	349
Figure 42. if he'd lived to see girl soldiers.....	361
Figure 43. Le pantomime.....	361
Figure 44. Imaginez-vous qu'un colonel du haut commandement auxiliaire féminin n'a rien de mieux à penser que vos chaussettes ?	369
Figure 45. D'homme à homme, pour ainsi dire, que feriez-vous d'une friponne, Capitaine.	369
Figure 46. Carte postale. Entre la Ligne Maginot et l'arrière.....	374

Table des matières

Remerciements.....	2
Sommaire	4
Introduction.....	6
Première partie. Mobilisations et démobilisations.....	24
Chapitre 1. Quotidiens de guerre	26
I. Des entrées en guerre inachevées	27
1. « Es war geheime Mobilmachung » : mobilisations partielles et mobilisations générales.....	27
2. « [...] crammed like cattle » : premiers mouvements vers le front	34
II. S’entraîner au combat, préparer le terrain : la bataille comme horizon.....	47
1. « Heute morgen begann um 5 Uhr mit einer Abteilungsübung der Ernst des Lebens wieder » : entraîner les corps.....	47
2. « Eine feste Burg unter der Erde », un château sous la terre ou comment préparer le terrain de la bataille	56
III. Des conditions de vie difficiles	68
1. « [...] die beruhigende Gewissheit, dass man es später wohl kaum noch schlechter treffen kann » : un quotidien plus difficile que le combat ?.....	68
2. « Chacun à sa place et à son rang » : l’autorité militaire redéfinie ?.....	80
Chapitre 2. La guerre des nerfs	98
I. Une guerre de l’ennui difficile à comprendre et à nommer.....	99
1. « Et tous les jours, cette vie continue, monotone » : un temps suspendu pour une guerre à l’arrêt ?	99
2. « Friedlichen Kriegszeiten », « War seems no war » et « guerre à la Kafka » : nommer la guerre	113
II. Divertir pour remobiliser ou démobiliser	124
1. « Un journal de plus, c’est, pour le moral, un canon de plus » : la mobilisation culturelle des combattants.....	124

2.	« Franz. Soldaten und Offz. bitten den deutschen Rundfunk um das Lied "Parle-moi d'amour" » : du front des armes à la guerre par les mots	142
Deuxième partie. Représenter les combats et les combattants d'une guerre invisible		
164		
Chapitre. 3 Les « Autres », acteurs de la guerre		
166		
I.	Représenter l'allié : une perspective franco-britannique	167
1.	« [...] we had almost forgotten the slaughter of Poland. »	167
2.	« Si vous voyez les Anglais, faites-moi signe, ils sont bien quelque part » : une nouvelle Entente Cordiale ?	175
II.	L'ennemi de 1939, dans l'ombre portée de 1914-1918	186
1.	« Nun stehen, kalt und klar die Sterne am Himmel und schauen auf beide, Deutsche und Franzosen » : l'ennemi d'en face	186
2.	« Frankreich im Schlepptau Englands » : Représenter les responsables de la guerre 200	
III.	Les pays neutres, futurs belligérants ?	212
1.	« Il faut qu'un jour ou l'autre nous anéantissions l'Allemagne et la Russie » : l'Union Soviétique, un neutre belligérant	212
2.	« A bad show the Finnish business » : la guerre d'Hiver, une guerre froide ? 217	
3.	« Ce sont les neutres qui vont se battre. » : Les autres neutres, témoins de la guerre ou futurs acteurs ?	222
Chapitre 4. 39-40 : retrouver la guerre		
230		
I.	1914-1940, une guerre de Trente Ans ?	231
1.	« Là où est passé le Père »	232
2.	« 1940 ist nicht 1914! » : le « re-jeu » d'une guerre ?	236
3.	« Passed cemetery after cemetery of last war » : une guerre à fleur de peau 247	
II.	Raconter le combat	253
1.	« [...] Les Allemands, les voilà, on y est, à la guerre : ça va barder ! » : une guerre d'escarmouches	253

2.	« Zwei britische U-boote und 16 Flugzeuge vernichtet ! », des ersatz de guerre ? : les fronts aériens, maritimes et périphériques.....	264
3.	« C'est du moins ce que nous avons raconté aux copains à notre retour. Mais personne n'en a rien cru, et a eu raison » : une guerre imaginée ou fantasmée...	273
Troisième partie. Relations entre fronts militaires et fronts domestiques		284
Chapitre 5. Fronts domestiques, vus du front		286
I.	Des ennemis derrière les lignes de front : ennemis à rebours.....	287
1.	« On a arrêté un espion » : Combattre l'ennemi irrégulier	287
2.	« Il serait profondément injuste de traiter les affectés spéciaux d'"embusqués" » : les ennemis civils du front inversé	299
II.	Des relations houleuses entre civils et militaires	306
1.	« Ich halte mit ein paar Leuten einem Kleinbauern sein Anwesen in Ordnung. » : cohabitation et mésentente des soldats et des civils sur le front.....	306
2.	« Why have you not dropped me a line, you old wart-hog ? » : percevoir l'arrière à travers l'oeil des soldats	320
Chapitre 6. Genres en guerre, guerre des genres ?.....		340
I.	Comment représenter le nouveau rôle des femmes ?.....	341
1.	« Du bist nun Offiziersfrau und hast ein Beispiel zu sein » : une séparation genrée des fronts militaires et domestiques ?	341
2.	« Dear me! Miss Betty, d'yer know what old Sir Reginald would have said if he'd lived to see girl soldiers ? » : femmes mobilisées, femmes en uniforme .	353
II.	La recomposition de la virilité et de la masculinité combattantes	365
1.	« Et nous nous sommes mis à quatre pattes pour rechercher morceaux de papier et brins de ficelle afin d'envelopper nos virilités » : des virilités et des masculinités usées par l'attente et la campagne.....	365
2.	« Mais Mars avec Vénus n'agit pas autrement » : la reconquête de la représentation masculine et virile du combattant.....	377
Conclusion		394
Sources.....		406

Allemagne	406
Royaume-Uni	413
France.....	428
Bibliographie.....	452
Guide des sources et ouvrages et articles généraux	452
Guerres mondiales. 1914 - 1945.	453
Drôle de guerre, Phoney war et Sitzkrieg. 1 ^{er} Septembre 1939 - 10 mai 1940.....	463
Étrange défaite, étrange victoire. 10 mai 1940 - 22 juin 1940.....	464
Annexes.....	468
Table des illustrations	505
Table des matières.....	507